

1/4/4


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
I
4
4
11
RACCOLTA NENCINI




OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Ioannis Nencini
1872



LE

JUIF ERRANT.



GRAVURES DE :

MM. H. et W. Brown, Lacoste, Vermorcken, Pannemaker, Bocquet, Duverger, King, Ligny, Van Cauberghe, Van Hove, Verveer, etc.

LE

JUIF ERRANT

PAR

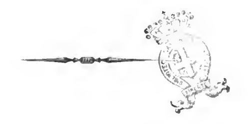
EUGÈNE SÜE

ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR M. LOUIS HUARD,

Et par MM. Eugène Verboeckhoven, Lauters, Hendrickx, Le Hon, T' Schaggeny, Stroobant, Kreins, Van Marcke, Van der Hecht, etc.

TOME DEUXIÈME.



BRUXELLES.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.
1846



HUITIÈME PARTIE
L'ŒUVRE de Ste Marie.

CHAPITRE Ier.

Florine.

—

Pendant que la reine Bacchanal et Couche-tout-Nu terminaient si tristement la plus joyeuse phase de leur existence, la Mayeux arrivait à la porte du pavillon de la rue de Babylone. Avant de sonner, la jeune ouvrière essuya ses larmes ; un nouveau chagrin l'accablait. En quittant la maison du traiteur, elle était allée chez la personne qui lui donnait habituellement du travail ; mais celle-ci lui en avait refusé, pouvant, disait-elle, faire confectionner la même besogne dans les prisons de femmes avec un tiers d'économie. La Mayeux, plutôt que de perdre cette dernière ressource, offrit de subir cette diminution, mais les pièces de lingerie étaient déjà livrées, et la jeune ouvrière ne pouvait espérer d'occupation avant une quinzaine de jours, même en accédant à cette réduction de salaire. On

conçoit les angoisses de la pauvre créature; car, en présence d'un chômage forcé, il faut mendier, mourir de faim ou voler. Quant à sa visite au pavillon de la rue de Babylone, elle s'expliquera tout à l'heure.

La Mayeux sonna timidement à la petite porte; peu d'instants après, Florine vint lui ouvrir. La camériste n'était plus habillée selon le goût charmant d'Adrienne; elle était au contraire vêtue avec une affectation de simplicité austère; elle portait une robe montante de couleur sombre, assez large pour cacher la svelte élégance de sa taille; ses bandeaux de cheveux, d'un noir de jais, s'apercevaient à peine sous la garniture plate d'un petit bonnet blanc empesé, assez pareil aux cornettes des religieuses; mais malgré ce costume si modeste, la figure brune et pâle de Florine paraissait toujours admirablement belle. On l'a dit, placée par un passé criminel dans la dépendance absolue de Rodin et de M. d'Aigrigny, Florine leur avait jusqu'alors servi d'espionne auprès d'Adrienne, malgré les marques de confiance et de bonté dont celle-ci la comblait. Florine n'était pas complétement pervertie; aussi éprouvait-elle souvent de douloureux, mais vains remords, en songeant au métier infâme qu'on l'obligeait à faire auprès de sa maîtresse.

A la vue de la Mayeux, qu'elle reconnut (Florine lui avait appris la veille l'arrestation d'Agricol et le soudain accès de folie de mademoiselle de Cardoville), elle recula d'un pas, tant la physionomie de la jeune ouvrière lui inspira d'intérêt et de pitié. En effet, l'annonce d'un chômage forcé, au milieu de circonstances déjà si pénibles, portait un terrible coup à la jeune ouvrière; les traces de larmes récentes sillonnaient ses joues; ses traits exprimaient à son insu une désolation profonde, et elle paraissait si épuisée, si faible, si accablée, que Florine s'avança vivement vers elle, lui offrit son bras, et lui dit avec bonté en la soutenant: « Entrez, mademoiselle, entrez... Reposez-vous un instant, car vous êtes bien pâle... et vous avez l'air bien souffrante et bien fatiguée! » Ce disant, Florine introduisit la Mayeux dans un petit vestibule à cheminée, garni de tapis, et la fit asseoir auprès d'un bon feu, dans un fauteuil de tapisserie; Georgette et Hébé avaient été renvoyées; Florine était restée jusqu'alors seule gardienne du pavillon.

Lorsque la Mayeux fut assise, Florine lui dit avec intérêt: « Mademoiselle, ne voulez-vous rien prendre? un peu d'eau sucrée, chaude, et de fleur d'oranger? — Je vous remercie, mademoiselle, » dit la Mayeux avec émotion, tant la moindre preuve de bienveillance la remplissait de gratitude. Puis elle voyait avec une douce surprise que ses pauvres vêtements n'étaient pas un sujet d'éloignement ou de dédain pour Florine. « Je n'ai besoin que d'un peu de repos, car je viens de très-loin, » reprit-elle, « et si vous le permettez... — Reposez-vous tant que vous voudrez, mademoiselle... je suis seule dans ce pavillon depuis le départ de ma pauvre maîtresse. » Ici Florine rougit et soupira. « Ainsi donc ne vous gênez en rien... approchez-vous du feu... je vous en prie; tenez... mettez-vous là... vous serez mieux... Mon Dieu! comme vos pieds sont mouillés!... Posez-les sur ce tabouret. »

L'accueil cordial de Florine, sa belle figure, l'agrément de ses manières,

qui n'étaient pas celles d'une femme de chambre ordinaire, frappèrent vivement la Mayeux, sensible plus que personne, malgré son humble condition, à tout ce qui était gracieux, délicat et distingué ; aussi, cédant à cet attrait, la jeune ouvrière, ordinairement d'une sensibilité inquiète, d'une timidité ombrageuse, se sentit presque en confiance avec Florine. « Combien vous êtes obligeante, mademoiselle !... » lui dit-elle d'un ton pénétré, « je suis toute confuse de vos bons soins. — Je vous l'assure, mademoiselle, je voudrais faire autre chose pour vous que de vous offrir une place à ce foyer... vous avez l'air si doux, si intéressant... — Ah! mademoiselle... que cela fait du bien, de se réchauffer à un bon feu! » dit naïvement la Mayeux, et presque malgré elle. Puis craignant, tant était grande sa délicatesse, qu'on ne la crût capable de chercher, en prolongeant sa visite, à abuser de l'hospitalité, elle ajouta : « Voici, mademoiselle, pourquoi je reviens ici... Hier vous m'avez appris qu'un jeune ouvrier forgeron, M. Agricol Baudoin, avait été arrêté dans ce pavillon... — Hélas! oui, mademoiselle, et cela au moment où ma pauvre maîtresse s'occupait de lui venir en aide... — M. Agricol... (je suis sa sœur adoptive), » reprit la Mayeux en rougissant légèrement, « m'a écrit hier soir, de sa prison... il me priait de dire à son père de se rendre ici le plus tôt possible, afin de prévenir mademoiselle de Cardoville qu'il avait, lui Agricol, les choses les plus importantes à communiquer à cette demoiselle... ou à la personne qu'on lui enverrait... mais qu'il n'osait les confier à une lettre, ignorant si la correspondance des prisonniers n'était pas lue par le directeur de la prison. —Comment, c'est à ma maîtresse que M. Agricol veut faire une révélation importante? » dit Florine très-surprise. « — Oui, mademoiselle, car, à cette heure, Agricol ignore l'affreux malheur qui a frappé mademoiselle de Cardoville. — C'est juste... et cet accès de folie s'est, hélas! déclaré d'une manière si brusque, » dit Florine en baissant les yeux, « que rien ne le pouvait faire prévoir. — Il faut bien que cela soit ainsi, » reprit la Mayeux, « car, lorsque Agricol a vu mademoiselle de Cardoville pour la première fois... il est revenu frappé de sa grâce, de sa délicatesse et de sa bonté. — Comme tous ceux qui approchent ma maîtresse..., » dit tristement Florine. « — Ce matin, » reprit la Mayeux, « lorsque, d'après la recommandation d'Agricol, je me suis présentée chez son père, il était déjà sorti ; car il est en proie à de grandes inquiétudes ;... mais la lettre de mon frère adoptif m'a paru si pressante et devoir être d'un si puissant intérêt pour mademoiselle de Cardoville, qui s'était montrée remplie de générosité pour lui... que je suis venue. — Malheureusement mademoiselle n'est plus ici, vous le savez. — Mais n'y a-t-il personne de sa famille à qui je puisse, sinon parler, du moins faire savoir par vous, mademoiselle, qu'Agricol désire faire connaître des choses très-importantes pour cette demoiselle? — Cela est étrange..., » reprit Florine en réfléchissant et sans répondre à la Mayeux. Puis, se tournant vers elle : « Et vous en ignorez complétement le sujet, de ces révélations? — Complétement, mademoiselle; mais je connais Agricol : c'est l'honneur, la loyauté même; il a l'esprit très-juste, très-droit; l'on peut croire à ce qu'il affirme... D'ailleurs, quel intérêt aurait-il à... — Mon Dieu! » s'écria tout à coup Florine, frappée d'un trait

de lumière soudaine, et en interrompant la Mayeux, « je me souviens de cela maintenant : lorsqu'il a été arrêté dans une cachette où mademoiselle l'avait fait conduire, je me trouvais là par hasard, M. Agricol m'a dit rapidement et tout bas : « Prévenez votre généreuse maîtresse que sa bonté « pour moi aura sa récompense, et que mon séjour dans cette cachette « n'aura peut-être pas été inutile... » C'est tout ce qu'il a pu me dire, car on l'a emmené à l'instant; je l'avoue, dans ces mots je n'avais vu que l'expression de sa reconnaissance et l'espoir de la prouver un jour à mademoiselle;... mais en rapprochant ces paroles de la lettre qu'il vous a écrite..., » dit Florine en réfléchissant. « — En effet, » reprit la Mayeux, « il y a certainement quelque rapport entre son séjour dans cette cachette et les choses importantes qu'il demande à révéler à votre maîtresse ou à quelqu'un de sa famille. — Cette cachette n'avait été ni habitée ni visitée depuis très-longtemps, » dit Florine d'un air pensif; « peut-être M. Agricol y aura trouvé ou vu quelque chose qui doit intéresser ma maîtresse. — Si la lettre d'Agricol ne m'eût pas paru si pressante, » reprit la Mayeux, « je ne serais pas venue, et il se serait présenté ici lui-même lors de sa sortie de prison, qui maintenant, grâce à la générosité d'un de ses anciens camarades, ne peut tarder longtemps;... mais ignorant si, même moyennant caution, on le laisserait libre aujourd'hui... j'ai voulu, avant tout, accomplir fidèlement sa recommandation;... la généreuse bonté que votre maîtresse lui avait témoignée m'en faisait encore un devoir. »

Comme toutes les personnes dont les bons instincts se réveillent encore parfois, Florine éprouvait une sorte de consolation à faire le bien, lorsqu'elle le pouvait faire impunément, c'est-à-dire sans s'exposer aux inexorables ressentiments de ceux dont elle dépendait. Grâce à la Mayeux, elle trouvait l'occasion de rendre probablement un grand service à sa maîtresse; connaissant assez la haine de la princesse de Saint-Dizier contre sa nièce, pour être certaine du danger qu'il y aurait à ce que la révélation d'Agricol, en raison même de son importance, fût faite à une autre qu'à mademoiselle de Cardoville, Florine dit à la Mayeux d'un ton grave et pénétré : « Écoutez, mademoiselle, je vais vous donner un conseil profitable, je crois, à ma pauvre maîtresse; mais cette démarche de ma part pourrait m'être très-funeste si vous n'aviez pas égard à mes recommandations. — Comment cela, mademoiselle? » dit la Mayeux en regardant Florine avec une profonde surprise. « — Dans l'intérêt de ma maîtresse... M. Agricol ne doit confier à personne... si ce n'est à elle-même... les choses importantes qu'il désire lui communiquer. — Mais, ne pouvant pas voir mademoiselle Adrienne, pourquoi ne s'adresserait-il pas à sa famille? — C'est surtout à la famille de ma maîtresse qu'il doit taire tout ce qu'il sait... Mademoiselle Adrienne peut guérir... alors M. Agricol lui parlera; bien plus, ne dût-elle jamais guérir, dites à votre frère adoptif qu'il vaut encore mieux qu'il garde son secret que de le voir servir aux ennemis de ma maîtresse... ce qui arriverait infailliblement, croyez-moi. — Je vous comprends, mademoiselle, » dit tristement la Mayeux. « La famille de votre généreuse maîtresse ne l'aime pas et la persécutait peut-être? — Je ne peux rien vous dire de plus à ce sujet; maintenant, quant à ce qui me regarde, je vous en conjure, promettez-moi

d'obtenir de M. Agricol qu'il ne parle à personne au monde de la démarche que vous avez tentée près de moi... à ce sujet, et du conseil que je vous donne;... le bonheur... non pas le bonheur, » reprit Florine avec amertume, comme si depuis longtemps elle avait renoncé à l'espoir d'être heureuse; « non pas le bonheur, mais le repos de ma vie dépend de votre discrétion. — Ah! soyez tranquille, » dit la Mayeux, aussi attendrie que surprise de l'expression douloureuse des traits de Florine, « je ne serai pas ingrate; personne au monde, sauf Agricol, ne saura que je vous ai vue. — Merci... oh! merci, mademoiselle, » dit Florine avec effusion. « — Vous me remerciez? » dit la Mayeux, étonnée de voir de grosses larmes rouler dans les yeux de Florine. « — Oui... je vous dois un moment de bonheur... pur et sans mélange; car j'aurai peut-être rendu un service à ma chère maîtresse sans risquer d'augmenter les chagrins qui m'accablent déjà. — Vous, malheureuse?... — Cela vous étonne? Pourtant, croyez-moi, quel que soit votre sort, je le changerais pour le mien! » s'écria Florine presque involontairement. « — Hélas! mademoiselle, » dit la Mayeux, « vous paraissez avoir un trop bon cœur pour que je vous laisse former un pareil vœu, surtout aujourd'hui... — Que voulez-vous dire?... — Ah! je l'espère bien sincèrement pour vous, mademoiselle, » reprit la Mayeux avec amertume, « jamais vous ne saurez ce qu'il y a d'affreux à se voir privé de travail, lorsque le travail est votre unique ressource. — En êtes-vous réduite là? mon Dieu!... » s'écria Florine en regardant la Mayeux avec anxiété. La jeune ouvrière baissa la tête et ne répondit rien; son excessive fierté se reprochait presque cette confidence, qui ressemblait à une plainte, et qui lui était échappée en songeant à l'horreur de sa position. « S'il en est ainsi, » reprit Florine, « je vous plains du plus profond de mon cœur... et cependant je ne sais si mon infortune n'est pas plus grande encore que la vôtre... »

Puis, après un moment de réflexion, Florine s'écria tout à coup: « Mais j'y songe... si vous manquez de travail... si vous êtes à bout de ressources... je pourrai, je l'espère, vous procurer de l'ouvrage... — Serait-il possible, mademoiselle! » s'écria la Mayeux; « jamais je n'aurais osé vous demander un pareil service... qui pourtant me sauverait... Mais maintenant votre offre généreuse commande presque ma confiance... aussi je dois vous avouer que ce matin même on m'a retiré un travail bien modeste, puisqu'il me rapportait quatre francs par semaine... — Quatre francs par semaine! » s'écria Florine, pouvant à peine croire ce qu'elle entendait. « — C'était bien peu, sans doute, » reprit la Mayeux, « mais cela me suffisait... Malheureusement, la personne qui m'employait trouve à faire faire cet ouvrage moyennant un prix encore plus minime... — Quatre francs par semaine! » répéta Florine, profondément touchée de tant de misère et de tant de résignation, « eh bien! moi, je vous adresserai à des personnes qui vous assureront un gain d'au moins deux francs par jour... — Je pourrais gagner deux francs par jour?... est-ce possible?... — Oui, sans doute;... seulement, il faudrait aller travailler en journée... à moins que vous ne préfériez vous mettre servante... — Dans ma position, » dit la Mayeux avec une timidité fière, « on n'a pas le droit, je le sais, d'écouter ses susceptibilités;

pourtant je préférerais travailler à la journée, et, en gagnant moins, avoir la faculté de travailler chez moi. — La condition d'aller en journée est malheureusement indispensable, » dit Florine. « — Alors, je dois renoncer à cet espoir, » répondit timidement la Mayeux... « Non que je refuse d'aller en journée ; avant tout il faut vivre... mais... on exige des ouvrières une mise, sinon élégante, du moins convenable... et, je vous l'avoue sans honte, parce que ma pauvreté est honnête... je ne puis être mieux vêtue que je ne le suis. — Qu'à cela ne tienne..., » dit vivement Florine, « on vous donnera les moyens de vous vêtir convenablement. »

La Mayeux regarda Florine avec une surprise croissante. Ces offres étaient si au delà de ce qu'elle pouvait espérer, et de ce que les ouvrières gagnaient généralement, que la Mayeux pouvait à peine y croire. « Mais..., » reprit-elle avec hésitation, « pour quel motif serait-on si généreux envers moi, mademoiselle? De quelle façon pourrai-je donc mériter un salaire si élevé? » Florine tressaillit. Un élan de cœur et de bon naturel, le désir d'être utile à la Mayeux, dont la douceur et la résignation l'intéressaient vivement, l'avaient entraînée à une proposition irréfléchie ; elle savait à quel prix la Mayeux pourrait obtenir les avantages qu'elle lui proposait, et seulement alors elle se demanda si la jeune ouvrière consentirait jamais à accepter une pareille condition. Malheureusement Florine s'était trop avancée, elle ne put se résoudre à oser tout dire à la Mayeux. Elle résolut donc d'abandonner l'avenir aux scrupules de la jeune ouvrière ; puis enfin comme ceux qui ont failli sont ordinairement peu disposés à croire à l'infaillibilité des autres, Florine se dit que peut-être la Mayeux, dans la position désespérée où elle se trouvait, aurait moins de délicatesse qu'elle ne lui en supposait.

Elle reprit donc : « Je le conçois, mademoiselle, des offres si au-dessus de ce que vous gagnez habituellement vous étonnent; mais je dois vous dire qu'il s'agit d'une institution pieuse, destinée à procurer de l'ouvrage ou de l'emploi aux femmes méritantes et dans le besoin... Cet établissement, qui s'appelle l'œuvre de Sainte-Marie, se charge de placer, soit des domestiques, soit des ouvrières à la journée... Or, l'œuvre est dirigée par des personnes si charitables, qu'elles fournissent même une espèce de trousseau, lorsque les ouvrières qu'elles prennent sous leur protection ne sont pas assez convenablement vêtues pour aller remplir les fonctions auxquelles on les destine. » Cette explication fort plausible des offres *magnifiques* de Florine devait satisfaire la Mayeux, puisque après tout il s'agissait d'une œuvre de bienfaisance.

« Ainsi, je comprends le taux élevé du salaire dont vous me parlez, mademoiselle, » reprit la Mayeux ; « seulement je n'ai aucune recommandation pour être protégée par les personnes charitables qui dirigent ces établissements. — Vous souffrez, vous êtes laborieuse, honnête; ce sont des droits suffisants... seulement je dois vous prévenir que l'on vous demandera si vous remplissez exactement vos devoirs religieux. — Personne plus que moi, mademoiselle, n'aime et ne bénit Dieu, » dit la Mayeux avec une fermeté douce; « mais les pratiques de certains devoirs sont une affaire de conscience, et je préférerais renoncer au patronage dont vous me parlez, s'il devait avoir quelque exigence à ce sujet... — Pas le moins du monde.

Seulement, je vous l'ai dit, comme ce sont des personnes très-pieuses qui dirigent cette œuvre, vous ne vous étonnerez pas de leurs questions à ce sujet... Et puis enfin... essayez ; que risquez-vous? si les propositions qu'on vous fait vous conviennent, vous les accepterez ;... si, au contraire, elles vous semblent choquer votre liberté de conscience, vous les refuserez... votre position ne sera pas empirée. »

La Mayeux n'avait rien à répondre à cette conclusion qui, lui laissant la plus parfaite latitude, devait éloigner d'elle toute défiance ; elle reprit donc : « J'accepte votre offre, mademoiselle, et je vous en remercie du fond du cœur; mais qui me présentera ? — Moi... demain, si vous le voulez. — Mais les renseignements que l'on désirera prendre sur moi, peut-être... — La respectable mère Sainte-Perpétue, supérieure du couvent de Sainte-Marie, où est établie l'œuvre, vous appréciera, j'en suis sûre, sans qu'il lui soit besoin de se renseigner ; sinon elle vous le dira, et il vous sera facile de la satisfaire. Ainsi, c'est convenu... à demain. — Viendrai-je vous prendre ici, mademoiselle ? — Non, ainsi que je vous l'ai dit, il faut qu'on ignore que vous êtes venue de la part de M. Agricol, et une nouvelle visite ici pourrait être connue et donner l'éveil... J'irai vous prendre en fiacre... Où demeurez-vous? — Rue Brise-Miche, n° 3... Puisque vous prenez cette peine, mademoiselle, vous n'auriez qu'à prier le teinturier qui sert de portier, de venir m'avertir... de venir avertir la Mayeux. — La Mayeux? » dit Florine avec surprise. « — Oui, mademoiselle, » répondit l'ouvrière avec un triste sourire, « c'est le sobriquet que tout le monde me donne... et tenez, » ajouta la Mayeux, ne pouvant retenir une larme, « c'est aussi à cause de mon infirmité ridicule, à laquelle ce sobriquet fait allusion, que je crains d'aller en journée chez des étrangers... il y a tant de gens qui vous raillent... sans savoir combien ils vous blessent !... Mais, » reprit la Mayeux en essuyant une larme, « je n'ai pas à choisir, je me résignerai. »

Florine, péniblement émue, prit la main de la Mayeux, et lui dit : « Rassurez-vous ; il est des infortunes si touchantes qu'elles inspirent la compassion et non la raillerie. Je ne puis donc vous demander sous votre véritable nom? — Je me nomme Madeleine Soliveau ; mais, je vous le répète, mademoiselle, demandez la Mayeux, car on ne me connaît guère que sous ce nom-là. — Je serai donc demain à midi rue Brise-Miche. — Ah ! mademoiselle, comment jamais reconnaître vos bontés? — Ne parlons pas de cela, tout mon désir est que mon intermédiaire puisse vous être utile... ce dont seule vous jugerez. Quant à M. Agricol, ne lui répondez pas ; attendez qu'il soit sorti de prison, et dites-lui alors, je vous le répète, que ses révélations doivent être secrètes jusqu'au moment où il pourra voir ma pauvre maîtresse... — Et où est-elle à cette heure, cette chère demoiselle? — Je l'ignore... Je ne sais pas où on l'a conduite lorsque son accès s'est déclaré. Ainsi à demain ; attendez-moi. — A demain, » dit la Mayeux.

. . . .

Le lecteur n'a pas oublié que le couvent de Sainte-Marie, où Florine devait conduire la Mayeux, renfermait les filles du général Simon, et était voisin de la maison de santé du docteur Baleinier, où se trouvait alors Adrienne de Cardoville.



CHAPITRE II.

La mère Sainte-Perpétue.

Le couvent de Sainte-Marie, où avaient été conduites les filles du maréchal Simon, était un ancien et grand hôtel, dont le vaste jardin donnait sur le boulevard *de l'Hôpital*, l'un des endroits (à cette époque surtout) les plus déserts de Paris.

Les scènes qui vont suivre se passaient le 12 février, veille du jour fatal où les membres de la famille Rennepont, les derniers descendants de la sœur du Juif errant, devaient se trouver rassemblés rue Saint-François.

Le couvent de Sainte-Marie était tenu avec une régularité parfaite. Un conseil supérieur, composé d'ecclésiastiques influents, présidés par le père d'Aigrigny, et de femmes d'une grande dévotion, à la tête desquelles se trouvait la princesse de Saint-Dizier, s'assemblait fréquemment, afin d'aviser aux moyens d'étendre et d'assurer l'influence occulte et puissante de cet établissement, qui prenait une extension remarquable. Des combinaisons très-habiles, très-profondément calculées, avaient présidé à la fondation de l'œuvre de Sainte-Marie, qui, par suite de nombreuses donations, possédait de très-riches immeubles et d'autres biens dont le nombre aug-

mentait chaque jour. La communauté religieuse n'était qu'un prétexte; mais, grâce à de nombreuses intelligences nouées avec la province, par l'intermédiaire des membres les plus exaltés du parti ultramontain, on attirait dans cette maison un assez grand nombre d'orphelines richement dotées, qui devaient recevoir au couvent une éducation solide, austère, religieuse, bien préférable, disait-on, à l'éducation frivole qu'elles auraient reçue dans les pensionnats à la mode, infectés de la corruption du siècle; aux femmes veuves ou isolées, mais riches aussi, l'œuvre de Sainte-Marie offrait un asile assuré contre les dangers et les tentations du monde : dans cette paisible retraite on goûtait un calme adorable, on faisait doucement son salut et l'on était entouré des soins les plus tendres, les plus affectueux. Ce n'était pas tout : la mère Sainte-Perpétue, supérieure du couvent, se chargeait aussi au nom de l'œuvre de procurer aux vrais fidèles qui désiraient préserver l'intérieur de leurs maisons de la corruption du siècle, soit des demoiselles de compagnie pour les femmes seules ou âgées, soit des servantes pour les ménages, soit enfin des ouvrières à la journée, toutes personnes dont la pieuse moralité était garantie par l'œuvre. Rien ne semblerait plus digne d'intérêt, de sympathie et d'encouragement qu'un pareil établissement, mais tout à l'heure se dévoilera le vaste et dangereux réseau d'intrigues de toutes sortes que cachaient ces charitables et saintes apparences.

La supérieure du couvent, mère Sainte-Perpétue, était une grande femme de quarante ans environ, vêtue de bure couleur carmélite et portant un long rosaire à sa ceinture; un bonnet blanc à mentonnière, accompagné d'un voile noir, embéguinait étroitement son visage maigre et blême; une grande quantité de rides profondes et transversales sillonnaient son front couleur d'ivoire jauni; son nez, à arête tranchante, se recourbait quelque peu en bec d'oiseau de proie; son œil noir était sagace et perçant, sa physionomie à la fois intelligente, froide et ferme. Pour l'entente et la conduite des intérêts matériels de la communauté, la mère Sainte-Perpétue en eût remontré au procureur le plus retors et le plus rusé. Lorsque les femmes sont possédées de ce qu'on appelle *l'esprit des affaires*, et qu'elles y appliquent leur finesse de pénétration, leur persévérance infatigable, leur prudente dissimulation, et surtout cette justesse et cette rapidité de coup d'œil qui leur est naturelle, elles arrivent à des résultats prodigieux. Pour la mère Sainte-Perpétue, femme de tête solide et forte, la vaste comptabilité de la communauté n'était qu'un jeu; personne mieux qu'elle ne savait acheter des propriétés dépréciées, les remettre en valeur et les revendre avec avantage; le cours de la rente, le change, la valeur courante des actions de différentes entreprises lui étaient aussi très-familières; jamais elle n'avait commandé à ses intermédiaires une fausse spéculation lorsqu'il s'était agi de placer les fonds dont de bonnes âmes faisaient journellement don à l'œuvre de Sainte-Marie. Elle avait établi dans la maison un ordre, une discipline et surtout une économie extrême, le but constant de ses efforts étant d'enrichir, non pas elle, mais la communauté qu'elle dirigeait; car l'esprit d'association, lorsqu'il est dirigé dans un but d'*égoïsme collectif*, donne aux corporations les défauts et les vices de l'individu.

Ainsi une congrégation aimera le pouvoir et l'argent, comme un ambitieux aime le pouvoir pour le pouvoir, comme le cupide aime l'argent pour l'argent... Mais c'est surtout à l'endroit des immeubles que les congrégations agissent comme un seul homme. L'immeuble est leur rêve, leur idée fixe, leur fructueuse monomanie; elles le poursuivent de leurs vœux les plus sincères, les plus tendres, les plus chauds... Le premier *immeuble* est pour une pauvre petite communauté naissante ce qu'est pour une jeune mariée sa corbeille de noces; pour un adolescent, son premier cheval de course; pour un poëte, son premier succès; pour une lorette, son premier châle de cachemire; parce qu'après tout, dans ce siècle matériel, un *immeuble* pose, classe, *cote* une communauté pour une certaine valeur, à cette espèce de bourse religieuse, et donne une idée d'autant meilleure de son crédit sur les simples, que toutes ces associations de salut en commandite, qui finissent par posséder des biens immenses, se fondent toujours modestement avec la pauvreté pour apport social et la charité du prochain comme garantie et éventualité. Aussi l'on ne peut se figurer tout ce qu'il y a d'âcre et d'ardente rivalité entre les différentes congrégations d'hommes et de femmes, à propos des immeubles que chacun peut compter au soleil, avec quelle ineffable complaisance une opulente congrégation écrase sous l'inventaire de ses maisons, de ses fermes, de ses valeurs de portefeuille, une congrégation moins riche. L'envie, la jalousie haineuse, rendue plus irritante encore par l'oisiveté claustrale, naissent forcément de telles comparaisons, et pourtant rien n'est moins chrétien dans l'adorable acception de ce mot divin, rien n'est moins selon le véritable esprit évangélique, esprit si essentiellement, si religieusement *communiste*, que cette âpre, que cette insatiable ardeur d'acquérir et d'accaparer par tous les moyens possibles : avidité dangereuse, qui est loin d'être excusée aux yeux de l'opinion publique par quelques maigres aumônes auxquelles préside un inexorable esprit d'exclusion et d'intolérance.

Mère Sainte-Perpétue était assise devant un grand bureau à cylindre, placé au milieu d'un cabinet très-simplement, mais très-confortablement meublé; un excellent feu brillait dans la cheminée de marbre; un moelleux tapis recouvrait le plancher. La supérieure, à qui on remettait chaque jour toutes les lettres adressées soit aux sœurs, soit aux pensionnaires du couvent, venait d'ouvrir les lettres des sœurs, selon son droit, et de décacheter très-dextrement les lettres des pensionnaires, selon le droit qu'elle s'attribuait, à leur insu, mais toujours, bien entendu, dans le seul intérêt du salut de ces chères filles, et aussi un peu pour se tenir au courant de leur correspondance, car la supérieure s'imposait encore le devoir de prendre connaissance de toutes les lettres qu'on écrivait du couvent, avant de les faire mettre à la poste. Les traces de cette pieuse et innocente inquisition disparaissaient très-facilement, la sainte et bonne mère possédant tout un arsenal de charmants petits outils d'acier; les uns très-affilés servaient à découper imperceptiblement le papier à l'entour du cachet, puis la lettre ouverte, lue et replacée dans son enveloppe, on prenait un autre gentil instrument arrondi, on le chauffait légèrement et on le promenait sur le contour de la cire du cachet qui, en fondant et s'étalant un peu, recouvrait

Ainsi une congrégation aimera le pouvoir et l'argent, comme un ambitieux aime le pouvoir pour le pouvoir, comme le cupide aime l'argent



La mère Ste-Perpétue.



la primitive incision ; enfin, par un sentiment de justice et d'égalité très-louable, il y avait dans l'arsenal de la bonne mère jusqu'à un petit fumigatoire on ne peut plus ingénieux, à la vapeur humide et dissolvante duquel on soumettait les lettres modestement et humblement fermées avec des pains à cacheter ; ainsi détrempés, ils cédaient sous le moindre effort et sans occasionner la moindre déchirure. Selon l'importance des *indiscrétions* qu'elle faisait ainsi commettre aux signataires des lettres, la supérieure prenait des notes plus ou moins étendues. Elle fut interrompue dans cette intéressante investigatiun par deux coups doucement frappés à la porte verrouillée.

Mère Sainte-Perpétue abaissa aussitôt le vaste cylindre de son secrétaire sur son arsenal, se leva et alla ouvrir, l'air grave et solennel. Une sœur converse venait lui annoncer que madame la princesse de Saint-Dizier attendait dans le salon, et que mademoiselle Florine, accompagnée d'une jeune fille contrefaite et mal vêtue, arrivées peu de temps après la princesse, attendaient à la porte du petit corridor. « Introduisez d'abord madame la princesse, » dit mère Sainte-Perpétue. Et avec une prévenance charmante, elle approcha un fauteuil du feu.

Madame de Saint-Dizier entra. Quoique sans prétentions coquettes et juvéniles, la princesse était habillée avec goût et élégance : elle portait un chapeau de velours noir de la meilleure faiseuse, un grand châle de cachemire bleu, une robe de satin noir garnie de martre pareille à la fourrure de son manchon.

« Quelle bonne fortune me vaut encore aujourd'hui l'honneur de votre visite, ma chère fille ?... » lui dit gracieusement la supérieure. « — Une recommandation très-importante, ma chère mère, car je suis très-pressée ; on m'attend chez Son Éminence, et je n'ai malheureusement que quelques minutes à vous donner ; il s'agit encore de ces deux orphelines au sujet desquelles nous avons longuement causé hier. — Elles continuent à être séparées, selon votre désir... et cette séparation leur a porté un coup si sensible... que j'ai été obligée d'envoyer ce matin... prévenir le docteur Baleiuier... à sa maison de santé... Il a trouvé de la fièvre jointe à un grand abattement, et, chose singulière, absolument les mêmes symptômes de maladie chez l'une que chez l'autre des deux sœurs... J'ai interrogé de nouveau ces deux malheureuses créatures... je suis restée confondue... épouvantée ;... ce sont des idolâtres... — Aussi était-il bien urgent de vous les confier... Mais voici le sujet de ma visite, ma chère mère : on vient d'apprendre le retour imprévu du soldat qui a amené ces jeunes filles en France, et que l'un croyait absent pour quelques jours ; il est donc à Paris ; malgré son âge, c'est un homme audacieux, entreprenant, et d'une rare énergie ; s'il découvrait que ces jeunes filles sont ici... ce qui est d'ailleurs heureusement presque impossible, dans sa rage de les voir à l'abri de son influence impie, il serait capable de tout... Ainsi, à compter d'aujourd'hui, ma chère mère, redoublez de surveillance ;... que personne ne puisse s'introduire ici nuitamment... Ce quartier est si désert !... — Soyez tranquille, ma chère fille... nous sommes suffisamment gardées : notre concierge et nos jardiniers, bien armés, font une ronde chaque nuit, du côté

du boulevard de l'Hôpital; les murailles sont hautes et hérissées de pointes de fer aux endroits d'un accès plus facile;... mais je vous remercie toujours, ma chère fille, de m'avoir prévenue; on redoublera de précautions. — Il faudra surtout en redoubler cette nuit, ma chère mère! — Et pourquoi? — Parce que si cet infernal soldat avait l'audace inouïe de tenter quelque chose... il le tenterait cette nuit... — Et comment le savez-vous, ma chère fille? — Nos renseignements nous donnent cette certitude, » répondit la princesse avec un léger embarras qui n'échappa pas à la supérieure; mais elle était trop fine et trop réservée pour paraître s'en apercevoir; seulement elle soupçonna qu'on lui cachait plusieurs choses. « — Cette nuit donc, » répondit mère Sainte-Perpétue, « on redoublera de surveillance... Mais puisque j'ai le plaisir de vous voir, ma chère fille, j'en profiterai pour vous dire deux mots du mariage en question. — Parlons-en, ma chère mère, » dit vivement la princesse, « car cela est très-important; le jeune baron de Brisville est un homme rempli d'ardente dévotion dans ce temps d'impiété révolutionnaire; il pratique ouvertement, il peut nous rendre les plus grands services, il est à la chambre assez écouté : il ne manque pas d'une sorte d'éloquence agressive et provoquante, et je ne sais personne qui donne à sa croyance un tour plus effronté, à sa foi une allure plus insolente; son calcul est juste, car cette manière cavalière et débraillée de parler de choses saintes, pique et réveille la curiosité des indifférents. Heureusement les circonstances sont telles qu'il peut se montrer d'une audacieuse violence contre nos ennemis sans le moindre danger, ce qui redouble naturellement son ardeur de martyr postulant; en un mot, il est à nous, et en retour nous lui devons ce mariage; il faut donc qu'il se fasse; vous savez d'ailleurs, chère mère, qu'il se propose d'offrir une donation de cent mille francs à l'œuvre de Sainte-Marie, le jour où il sera en possession de la fortune de mademoiselle Baudricourt. — Je n'ai jamais douté des excellentes intentions de M. de Brisville au sujet d'une œuvre qui mérite la sympathie de toutes les personnes pieuses, » répondit discrètement la supérieure; « mais je ne croyais pas rencontrer tant d'obstacles de la part de la jeune personne. — Comment donc? — Cette jeune fille, que j'avais crue jusqu'ici la soumission, la timidité, la nullité, tranchons le mot, l'idiotisme même... au lieu d'être, comme je le pensais, ravie de cette proposition de mariage... demande du temps pour réfléchir. — Cela fait pitié. — Elle m'oppose une résistance d'inertie; j'ai beau lui dire sévèrement qu'étant sans parents, sans amis et confiée absolument à mes soins, elle doit voir par mes yeux, écouter par mes oreilles, et que lorsque je lui affirme que cette union lui convient de tous points, elle doit y donner son adhésion sans la moindre objection ou réflexion... — Sans doute... on ne peut parler d'une manière plus sensée. — Elle me répond qu'elle voudrait voir M. de Brisville et connaître son caractère avant de s'engager... — C'est absurde... puisque vous lui répondez de sa moralité et que vous trouvez ce mariage convenable. — Du reste, ce matin, j'ai fait remarquer à mademoiselle Baudricourt que jusqu'à présent je n'avais employé envers elle que des moyens de douceur et de persuasion, mais que si elle m'y forçait, je serais obligée, malgré moi et dans son intérêt même... d'agir avec

rigueur pour vaincre son opiniâtreté, de la séparer de ses compagnes, de la mettre en cellule, au secret le plus rigoureux... jusqu'à ce qu'elle se décide, après tout, à être heureuse... et à épouser un homme honorable. — Et ces menaces, ma chère mère?... — Auront, je l'espère, un bon résultat... elle avait dans sa province une correspondance avec une ancienne amie de pension... J'ai supprimé cette correspondance qui m'a paru dangereuse; elle est donc maintenant sous ma seule influence... et j'espère que nous arriverons à nos fins; mais vous le voyez, ma chère fille, ce n'est jamais sans peine, sans traverses, que l'on parvient à faire le bien. — Aussi je suis certaine que M. de Brisville ne s'en tiendra pas à sa première promesse, et je me porte caution pour lui que s'il épouse mademoiselle Baudricourt... — Vous savez, ma chère fille, » dit la supérieure en interrompant la princesse, « que, s'il s'agissait de moi, je refuserais; mais donner à l'œuvre, c'est donner à Dieu, et je ne puis empêcher M. de Brisville d'augmenter la somme de ses bonnes œuvres; et puis, il nous arrive quelque chose de déplorable. — De quoi s'agit-il donc, ma chère mère? — Le Sacré-Cœur nous dispute et surenchérit un immeuble tout à fait à notre convenance... En vérité, il y a des gens insatiables; je m'en suis, du reste, expliquée très-vertement avec la supérieure. — Elle me l'a dit en effet, et a rejeté la faute sur l'économe, » répondit madame de Saint-Dizier. « — Ah!... vous la voyez donc, ma chère fille? » demanda la supérieure qui parut assez vivement surprise. « — Je l'ai rencontrée chez monseigneur, » répondit madame de Saint-Dizier avec une légère hésitation qne la mère Sainte-Perpétue no parut pas remarquer.

Elle reprit : « Je ne sais en vérité pourquoi notre établissement excite si violemment la jalousie du Sacré-Cœur; il n'y a pas de bruits fâcheux qu'il n'ait répandus sur l'œuvre do Sainte-Marie; mais certaines personnes se sentent toujours blessées des succès du prochain. — Allons, ma chère mère, » dit la princesse d'un ton conciliant, « il faut espérer que la donation de M. de Brisville vous mettra à même de couvrir la surenchère du Sacré-Cœur; ce mariage aurait donc un double avantage, ma chère mère... car il placerait une grande fortune entre les mains d'un homme à nous, qui l'emploierait comme il convient;... avec environ cent mille francs de rente, la position de notre ardent défenseur triplera d'importance. Nous aurons enfin un organe digne de notre cause, et nous ne serons plus obligés de nous laisser défendre par des gens comme ce M. Dumoulin. — Il y a pourtant bien de la verve et bien du savoir dans ses écrits. Selon moi c'est le style d'un saint Bernard en courroux contre l'impiété du siècle... — Hélas! ma chère mère! si vous saviez quel étrange saint Bernard c'est que ce M. Dumoulin!... mais je ne veux pas souiller vos oreilles... Tout ce que je puis vous dire, c'est que de tels défenseurs compromettent les plus saintes causes... Adieu, ma chère mère... au revoir... et surtout redoublez de précautions cette nuit... Le retour de ce soldat est inquiétant!... — Soyez tranquille, ma chère fille... Ah! j'oubliais... mademoiselle Florine m'a priée de vous demander une grâce : c'est d'entrer à votre service... vous connaissez la fidélité qu'elle vous a montrée dans la surveillance de votre malheureuse nièce... je crois qu'en la récompensant ainsi, vous vous l'at-

tacheriez complétement... et je vous serais très-reconnaissante pour elle. — Dès que vous vous intéressez le moins du monde à Florine, ma chère mère... c'est chose faite, je la prendrai chez moi... Et maintenant j'y songe, elle pourra m'être plus utile que je ne le pensais d'abord. — Mille grâces, ma chère fille, de votre obligeance; à bientôt, je l'espère... Nous avons après-demain à deux heures une longue conférence avec Son Éminence et monseigneur, ne l'oubliez pas... — Non, ma chère mère, je serai exacte... Mais redoublez de précautions cette nuit de crainte d'un grand scandale. » Après avoir respectueusement baisé la main de la supérieure, la princesse sortit par la grande porte du cabinet qui donnait dans un salon conduisant au grand escalier.

Quelques minutes après, Florine entrait chez la supérieure par une porte latérale. La supérieure était assise; Florine s'approcha d'elle avec une humilité craintive. « Vous n'avez pas rencontré madame la princesse de Saint-Dizier? » lui demanda la mère Sainte-Perpétue. « — Non, ma mère, j'étais à attendre dans le couloir dont les fenêtres donnent sur le jardin. — La princesse vous prend à son service à compter d'aujourd'hui, » dit la supérieure. Florine fit un mouvement de surprise chagrine et dit : « — Moi! ma mère... mais... — Je le lui ai demandé en votre nom... vous acceptez..., » répondit impérieusement la supérieure. « — Pourtant... ma mère... je vous avais priée de ne pas... — Je vous dis que vous acceptez, » dit la supérieure d'un ton si ferme, si positif, que Florine baissa les yeux, et dit à voix basse : « — J'accepte... — C'est au nom de M. Rodin... que je vous donne cet ordre. — Je m'en doutais... ma mère, » répondit tristement Florine, « et à quelles conditions... entré-je... chez la princesse? — Aux mêmes conditions que chez sa nièce. » Florine tressaillit et dit : « — Ainsi je devrai faire des rapports fréquents et secrets sur la princesse? — Vous observerez, vous vous souviendrez, et vous rendrez compte... — Oui, ma mère... — Vous porterez surtout votre attention sur les visites que la princesse pourrait recevoir désormais de la supérieure du Sacré-Cœur; vous les noterez et tâcherez d'entendre... Il s'agit de préserver la princesse de fâcheuses influences. — J'obéirai, ma mère. — Vous tâcherez aussi de savoir pour quelle raison deux jeunes orphelines ont été amenées ici et recommandées avec la plus grande sévérité par madame Grivois, femme de confiance de la princesse. — Oui, ma mère. — Ce qui ne vous empêchera pas de graver dans votre souvenir les choses qui vous paraîtraient dignes de remarque. Demain, d'ailleurs, je vous donnerai des instructions particulières sur un autre sujet. — Il suffit, ma mère. — Si, du reste, vous vous conduisez d'une manière satisfaisante, si vous exécutez fidèlement les instructions dont je vous parle, vous sortirez de chez la princesse pour être femme de charge chez une jeune mariée : ce sera pour vous une position excellente et durable... toujours aux mêmes conditions. Ainsi il est bien entendu que vous entrez chez madame de Saint-Dizier après m'en avoir fait la demande. — Oui! ma mère... je m'en souviendrai. — Quelle est cette jeune fille contrefaite qui vous accompagne? — Une pauvre créature sans aucune ressource, très-intelligente, d'une éducation au-dessus de son état; elle est ouvrière en lingerie; le travail lui manque, elle est réduite à la dernière

extrémité. J'ai pris sur elle des renseignements ce matin en allant la chercher : ils sont excellents. — Elle est laide et contrefaite? — Sa figure est intéressante; mais elle est contrefaite. »

La supérieure parut satisfaite de savoir que la personne dont on lui parlait était douce, d'un extérieur disgracieux, et elle ajouta après un moment de réflexion : « Et elle paraît intelligente? — Très-intelligente. — Et elle est absolument sans ressources? — Sans aucune ressource... — Est-elle pieuse? — Elle ne pratique pas. — Peu importe, » se dit mentalement la supérieure, « si elle est très-intelligente, cela suffira. »

Puis elle reprit tout haut : « Savez-vous si elle est adroite ouvrière? — Je le crois, ma mère. » La supérieure se leva, alla à un casier, y prit un registre, y parut chercher pendant quelque temps avec attention, puis elle dit en replaçant le registre : « — Faites entrer cette jeune fille... et allez m'attendre dans la lingerie. »

« Contrefaite... intelligente... adroite ouvrière, » dit la supérieure en réfléchissant, « elle n'inspirerait aucun soupçon... il faut voir. »

Au bout d'un instant, Florine rentra avec la Mayeux, qu'elle introduisit auprès de la supérieure, après quoi elle se retira discrètement. La jeune ouvrière était émue, tremblante et profondément troublée, car elle ne pouvait pour ainsi dire croire à la découverte qu'elle venait de faire pendant l'absence de Florine. Ce ne fut pas sans une vague frayeur que la Mayeux resta seule avec la supérieure du couvent de Sainte-Marie.





CHAPITRE III.

La tentation.

Telle avait été la cause de la profonde émotion de la Mayeux : Florine, en se rendant auprès de la supérieure, avait laissé la jeune ouvrière dans un couloir garni de banquettes et formant une sorte d'antichambre située au premier étage. Se trouvant seule, la Mayeux s'était approchée machinalement d'une fenêtre ouvrant sur le jardin du couvent, borné de ce côté par un mur à moitié démoli et terminé à l'une de ses extrémités par une clôture de planches à claire-voie. Ce mur, aboutissant à une chapelle en construction, était mitoyen avec le jardin d'une maison voisine. La Mayeux avait tout à coup vu apparaître une jeune fille à l'une des croisées du rez-de-chaussée de cette maison, croisée grillée, d'ailleurs remarquable par une sorte d'auvent en forme de tente qui la surmontait. Cette jeune fille, les yeux fixés sur un des bâtiments du couvent, faisait de la main des signes qui semblaient à la fois encourageants et affectueux. De la fenêtre où elle était placée, la Mayeux, ne pouvant voir à qui s'adressaient ces signes d'intelligence, admirait la rare beauté de cette jeune fille, l'éclat de son teint, le noir brillant de ses grands yeux, le doux et bienveillant sourire qui effleurait ses lèvres. On répondit sans doute à sa pantomime à la fois gracieuse

et expressive, car, par un mouvement rempli de grâce, cette jeune fille, posant la main gauche sur son cœur, fit de sa main droite un geste qui semblait dire que son cœur s'en allait vers cet endroit qu'elle ne quittait pas des yeux. Un pâle rayon de soleil, perçant les nuages, vint se jouer à ce moment sur les cheveux de cette jeune fille, dont la blanche figure, alors presque collée aux barreaux de sa croisée, sembla, pour ainsi dire, tout à coup illuminée par les éblouissants reflets de sa splendide chevelure couleur d'or bruni. A l'aspect de cette ravissante figure, encadrée de longues boucles d'admirables cheveux d'un roux doré, la Mayeux tressaillit... involontairement, la pensée de mademoiselle de Cardoville lui vint aussitôt à l'esprit, et elle se persuada (elle ne se trompait pas) qu'elle avait devant les yeux la protectrice d'Agricol. En retrouvant là, dans cette sinistre maison d'aliénés, cette jeune fille si merveilleusement belle, en se souvenant de la bonté délicate avec laquelle elle avait quelques jours auparavant accueilli Agricol, dans son petit palais éblouissant de luxe, la Mayeux sentit son cœur se briser. Elle croyait Adrienne folle... et pourtant, en l'examinant plus attentivement encore, il lui semblait que l'intelligence et la grâce animaient toujours cet adorable visage. Tout à coup mademoiselle de Cardoville fit un geste expressif, mit son doigt sur sa bouche, envoya deux baisers dans la direction de ses regards, et disparut subitement. Songeant aux révélations si importantes qu'Agricol avait à faire à mademoiselle de Cardoville, la Mayeux regrettait d'autant plus amèrement de n'avoir aucun moyen, aucune possibilité de parvenir jusqu'à elle; car il lui semblait que si cette jeune fille était folle, elle se trouvait du moins dans un moment lucide.

La jeune ouvrière était plongée dans ces réflexions remplies d'inquiétude lorsqu'elle vit revenir Florine accompagnée d'une des religieuses du couvent. La Mayeux dut donc garder le silence sur la découverte qu'elle venait de faire, et se trouva bientôt en présence de la supérieure. La supérieure, après un rapide et pénétrant examen de la physionomie de la jeune ouvrière, lui trouva l'air si timide, si doux, si honnête qu'elle crut pouvoir ajouter complétement foi aux renseignements donnés par Florine.

« Ma chère fille, » dit la mère Sainte-Perpétue d'une voix affectueuse, « Florine m'a dit dans quelle cruelle situation vous vous trouviez... Il est donc vrai... vous manquez absolument de travail? — Hélas! oui, madame. — Appelez-moi votre mère... ma chère fille; ce nom est plus doux... et c'est la règle de cette maison... Je n'ai pas besoin de vous demander quels sont vos principes? — J'ai toujours vécu honnêtement de mon travail... ma mère, » répondit la Mayeux avec une simplicité à la fois digne et modeste. « — Je vous crois, ma chère fille, et j'ai de bonnes raisons pour vous croire... Il faut remercier le Seigneur de vous avoir mise à l'abri de bien des tentations; mais, dites-moi, êtes-vous habile dans votre état? — Je fais de mon mieux, ma mère; l'on a toujours été satisfait de mon travail... Si vous désirez, d'ailleurs, me mettre à l'œuvre, vous en jugerez. — Votre affirmation me suffit, ma chère fille... Vous préférez, n'est-ce pas, aller travailler en journée? — Mademoiselle Florine m'a dit, ma mère, que je ne pouvais espérer avoir de travail chez moi. — Pour l'instant, non, ma fille;

si, plus tard, l'occasion se présentait... j'y songerais... Quant au présent, voici ce que je peux vous offrir : une vieille dame très-respectable m'a fait demander une ouvrière à la journée ; présentée par moi, vous lui conviendrez ; *l'œuvre* se chargera de vous vêtir comme il faut, peu à peu l'on retiendra ce déboursé sur votre salaire, car c'est avec nous que vous compterez ;... ce salaire est de deux francs par jour ;... vous paraît-il suffisant? — Ah ! ma mère... c'est bien au delà de ce que je pouvais espérer. — Vous ne serez d'ailleurs occupée que de neuf heures du matin à six heures du soir... il vous restera donc encore quelques heures dont vous pourrez disposer. Vous le voyez, cette condition est assez douce, n'est-ce pas? — Oh ! bien douce, ma mère... — Je dois, avant tout, vous dire chez qui l'œuvre aurait l'intention de vous employer... c'est chez une veuve nommée madame de Brémont, personne remplie de solide piété ;... vous n'aurez, je l'espère, dans sa maison, que d'excellents exemples ;... s'il en était autrement vous viendriez m'en prévenir. — Comment cela, ma mère? » dit la Mayeux avec surprise. « — Écoutez-moi bien, ma chère fille, » dit mère Sainte-Perpétue d'un ton de plus en plus affectueux ; « l'œuvre de Sainte-Marie a un saint et double but... Vous comprenez, n'est-ce pas, que s'il est de notre devoir de donner aux maîtres toutes les garanties désirables sur la moralité des personnes que nous plaçons dans l'intérieur de leur famille, nous devons aussi donner aux personnes que nous plaçons toutes garanties de moralité désirables sur les maîtres à qui nous les adressons? — Rien n'est plus juste et d'une plus sage prévoyance, ma mère. — N'est-ce pas, ma chère fille? car de même qu'une servante de mauvaise conduite peut porter un trouble fâcheux dans une famille respectable... de même aussi un maître ou une maîtresse de mauvaises mœurs peuvent avoir une dangereuse influence sur les personnes qui les servent ou qui vont travailler dans leur maison... Or, c'est pour offrir une mutuelle garantie aux maîtres et aux serviteurs vertueux, que notre œuvre est fondée... — Ah ! madame..., » dit naïvement la Mayeux, « ceux qui ont eu cette pensée méritent la bénédiction de tous... — Et les bénédictions ne leur manquent pas, ma chère fille, parce que l'œuvre tient ses promesses. Ainsi... une intéressante ouvrière... comme vous, par exemple... est placée auprès de personnes irréprochables, selon nous ; aperçoit-elle, soit chez ses maîtres, soit même chez les gens qui les fréquentent habituellement, quelque irrégularité de mœurs, quelque tendance irréligieuse qui blesse sa pudeur ou qui choque ses principes religieux, elle vient aussitôt nous faire une confidence détaillée de ce qui a pu l'alarmer... Rien de plus juste... n'est-il pas vrai? — Oui, ma mère..., » répondit timidement la Mayeux, qui commençait à trouver ces prévisions singulières. « — Alors, » reprit la supérieure, « si le cas nous paraît grave, nous engageons notre protégée à observer plus attentivement encore, afin de bien se convaincre qu'elle avait raison de s'alarmer... Elle nous fait de nouvelles confidences, et si elles confirment nos premières craintes, fidèles à notre pieuse tutelle, nous retirons aussitôt notre protégée de cette maison peu convenable... Du reste, comme le plus grand nombre d'entre elles, malgré leur candeur et leur vertu, n'ont pas les lumières suffisantes pour distinguer ce qui peut nuire à leur âme, nous préférons, dans leur intérêt,

que tous les huit jours elles nous confient comme une fille le confierait à sa mère, soit de vive voix, soit par écrit, tout ce qui s'est passé durant la semaine dans les maisons où elles sont placées; alors nous avisons pour elles, soit en les y laissant, soit en les retirant. Nous avons déjà environ cent personnes, demoiselles de compagnie, de magasin, servantes ou ouvrières à la journée, placées selon ces conditions dans un grand nombre de familles, et, dans l'intérêt de tous, nous nous applaudissons chaque jour de cette manière de procéder... Vous me comprenez, n'est-ce pas, ma chère fille? — Oui... oui... ma mère...,» dit la Mayeux de plus en plus embarrassée. Elle avait trop de droiture et de sagacité pour ne pas trouver que cette manière d'assurance mutuelle sur la moralité des maîtres et des serviteurs ressemblait à une sorte d'espionnage intime, d'espionnage du foyer domestique, organisé sur une vaste échelle et exécuté par les protégées de l'œuvre presque à leur insu; car il était en effet difficile de déguiser plus habilement à leurs yeux cette habitude de délation à laquelle on les dressait sans qu'elles s'en doutassent.

« Si je suis entrée dans ces longs détails, ma chère fille,» reprit la mère Sainte-Perpétue, prenant le silence de la Mayeux pour un assentiment, « c'est afin que vous ne vous croyiez pas obligée de rester malgré vous dans une maison où, contre notre attente, je vous le répète, vous ne trouveriez pas continuellement de saints et pieux exemples... Ainsi la maison de madame de Brémont, à laquelle je vous destine, est une maison tout en Dieu... Seulement on dit, et je ne veux pas le croire, que la fille de madame de Brémont, madame de Noisy, qui depuis peu de temps est venue habiter avec elle, n'est pas d'une conduite parfaitement exemplaire, qu'elle ne remplit pas exactement ses devoirs religieux, et qu'en l'absence de son mari, à cette heure en Amérique, elle reçoit des visites malheureusement trop assidues d'un M. Hardy, riche manufacturier. » Au nom du patron d'Agricol, la Mayeux ne put retenir un mouvement de surprise, et rougit légèrement. La supérieure prit naturellement cette rougeur et ce mouvement pour une preuve de la pudibonde susceptibilité de la jeune ouvrière, et ajouta : « J'ai dû tout vous dire, ma chère fille, afin que vous fussiez sur vos gardes. J'ai dû même vous entretenir de bruits que je crois complétement erronés, car la fille de madame de Brémont a eu sans cesse de trop bons exemples sous les yeux pour les oublier jamais... D'ailleurs étant dans la maison du matin au soir, mieux que personne vous serez à même de vous apercevoir si les bruits dont je vous parle sont faux ou fondés; si par malheur ils l'étaient selon vous, alors, ma chère fille, vous viendriez me confier toutes les circonstances qui vous autorisent à le croire, et si je partageais votre opinion, je vous retirerais à l'instant de cette maison, parce que la sainteté de la mère ne compenserait pas suffisamment le déplorable exemple que vous offrirait la conduite de la fille... car dès que vous faites partie de l'œuvre, je suis responsable de votre salut, et bien plus, dans le cas où votre susceptibilité vous obligerait à sortir de chez madame de Brémont, comme vous pourriez être quelque temps sans emploi, l'œuvre, si elle est satisfaite de votre zèle et de votre conduite, vous donnera un franc par jour jusqu'au moment où elle vous replacera... Vous voyez, ma chère fille,

qu'il y a tout à gagner avec nous... Il est donc convenu que vous entrez après-demain chez madame de Brémont. »

La Mayeux se trouvait dans une position très-difficile; tantôt elle croyait ses premiers soupçons confirmés, et, malgré sa timidité, sa fierté se révoltait en songeant que, parce qu'on la savait misérable, on la croyait capable de se vendre comme espionne, moyennant un salaire élevé. Tantôt, au contraire, sa délicatesse naturelle répugnant à croire qu'une femme de l'âge et de la condition de la supérieure pût descendre à lui adresser une de ces propositions aussi infamantes pour celui qui les accepte que pour celui qui les fait, elle se reprochait ses premiers doutes, se demandant si la supérieure, avant de l'employer, ne voulait pas, jusqu'à un certain point, l'éprouver, et voir si sa droiture s'élèverait au-dessus d'une offre relativement très-brillante.

La Mayeux était si naturellement portée à croire au bien, qu'elle s'arrêta à cette dernière pensée, se disant qu'après tout, si elle se trompait, ce serait pour la supérieure la manière la moins blessante de refuser ses offres indignes. Par un mouvement qui n'avait rien de hautain, mais qui disait la conscience qu'elle avait de sa dignité, la jeune ouvrière, relevant la tête qu'elle avait jusqu'alors tenue humblement baissée, regarda la supérieure bien en face, afin que celle-ci pût lire sur ses traits la sincérité de ses paroles, et lui dit d'une voix légèrement émue et oubliant cette fois de dire *ma mère :* « Ah! madame... je ne puis vous reprocher de me faire subir une pareille épreuve... vous me voyez bien misérable, et je n'ai rien fait qui puisse me mériter votre confiance; mais, croyez-moi, si pauvre que je sois, jamais je ne m'abaisserai à faire une action aussi méprisable que celle que vous êtes sans doute obligée de me proposer, afin de vous assurer par mon refus que je suis digne de votre intérêt. Non, non, madame, jamais, et à aucun prix, je ne serai capable d'une délation. » La Mayeux prononça ces derniers mots avec tant d'animation que son visage se colora légèrement.

La supérieure avait trop de tact et d'expérience pour ne pas reconnaître la sincérité des paroles de la Mayeux; s'estimant heureuse de voir la jeune fille prendre ainsi le change, elle lui sourit affectueusement et lui tendit les bras en disant: « Bien, bien, ma chère fille... venez m'embrasser... — Ma mère... je suis confuse... de tant de bontés. — Non, car vos paroles sont remplies de droiture;... seulement persuadez-vous bien que je ne vous ai pas fait subir d'épreuve... parce qu'il n'y a rien qui ressemble moins à une délation que les marques de confiance filiale que nous demandons à nos protégées dans l'intérêt même de la moralité de leur condition;... mais certaines personnes, et, je le vois, vous êtes du nombre, ma chère fille, ont des principes assez arrêtés, une intelligence assez avancée, pour pouvoir se passer de notre surveillance, de nos conseils, et apprécier par elles-mêmes ce qui peut nuire à leur salut;... c'est donc une responsabilité que je vous laisserai tout entière, ne vous demandant d'autres confidences que celles que vous croirez devoir me faire volontairement. — Ah! madame... que de bontés! » dit la pauvre Mayeux, ignorant les mille ressources, les mille détours de l'esprit monacal, et se croyant déjà certaine de gagner honorablement un salaire équitable. « — Ce n'est pas de la

bonté... c'est de la justice, » reprit la mère Sainte-Perpétue, dont l'accent devenait de plus en plus affectueux; « on ne saurait trop avoir de confiance et de tendresse envers de saintes filles comme vous que la pauvreté a encore épurées, si cela peut se dire, parce qu'elles ont toujours fidèlement observé la loi du Seigneur. — Ma mère... — Une dernière question, ma chère fille; combien de fois par mois approchez-vous de la sainte table? — Madame, » reprit la Mayeux, « je ne m'en suis pas approchée depuis ma première communion que j'ai faite il y a huit ans. C'est à peine si en travaillant chaque jour, et tout le jour, je puis suffire à gagner ma vie; il ne me reste donc pas de loisir pour... — Grand Dieu! » s'écria la supérieure en interrompant la Mayeux, et joignant les mains avec tous les signes d'un douloureux étonnement, « il serait vrai... vous ne pratiquez pas... — Hélas! madame... je vous l'ai dit, le temps me manque, » reprit la Mayeux en regardant la mère Sainte-Perpétue d'un air interdit.

Après un moment de silence, celle-ci lui dit tristement: « Vous me voyez désolée, ma chère fille... je vous l'ai dit: de même que nous ne plaçons nos protégées que dans des maisons pieuses, de même on nous demande des personnes pieuses et qui pratiquent; c'est une des conditions indispensables de l'œuvre... Ainsi, à mon grand regret, il m'est impossible de vous employer ainsi que je l'espérais... Cependant, si, par la suite, vous renonciez à une si grande indifférence à propos de vos devoirs religieux... alors nous verrions. — Madame, » dit la Mayeux, le cœur gonflé de larmes, car elle était obligée de renoncer à une heureuse espérance, « je vous demande pardon de vous avoir retenue si longtemps... pour rien. — C'est moi, ma chère fille, qui regrette vivement de ne pouvoir vous attacher à l'œuvre;... mais je ne perds pas tout espoir... surtout parce que je désire voir une personne, déjà digne d'intérêt, mériter un jour par sa piété l'appui durable des personnes religieuses... Adieu, ma chère fille... allez en paix, et que Dieu vous soit miséricordieux en attendant que vous soyez tout à fait revenue à lui... » Ce disant, la supérieure se leva et conduisit la Mayeux jusqu'à la porte, toujours avec les formes les plus douces et les plus maternelles; puis, au moment où la Mayeux dépassait le seuil, elle lui dit. « Suivez le corridor, descendez quelques marches, frappez à la seconde porte à droite; c'est la lingerie: vous y trouverez Florine;... elle vous reconduira... Adieu, ma chère fille... »

Dès que la Mayeux fut sortie de chez la supérieure, ses larmes, jusqu'alors contenues, coulèrent abondamment; n'osant pas paraître ainsi éplorée devant Florine et quelques religieuses, sans doute rassemblées dans la lingerie, elle s'arrêta un moment auprès d'une des fenêtres du corridor pour essuyer ses yeux noyés de pleurs. Elle regardait machinalement la croisée de la maison voisine du couvent où elle avait cru reconnaître Adrienne de Cardoville, lorsqu'elle vit celle-ci sortir d'une porte et s'avancer rapidement vers la clôture à claire-voie qui séparait les deux jardins... Au même instant, à sa profonde stupeur, la Mayeux vit une des deux sœurs dont la disparition désespérait Dagobert, Rose Simon, pâle, chancelante, abattue, s'approcher avec crainte et inquiétude de la claire-voie qui la séparait de mademoiselle de Cardoville, comme si l'orpheline eût redouté d'être aperçue...



CHAPITRE IV.

La Mayeux et mademoiselle de Cardoville.

La Mayeux, émue, attentive, inquiète, penchée à l'une des fenêtres du couvent, suivait des yeux les mouvements de mademoiselle de Cardoville et de Rose Simon qu'elle s'attendait si peu à retrouver réunies dans cet endroit. L'orpheline, s'approchant tout à fait de la claire-voie qui séparait le jardin de la communauté de celui de la maison du docteur Baleinier, dit quelques mots à Adrienne dont les traits exprimèrent tout à coup l'étonnement, l'indignation et la pitié. A ce moment une religieuse accourut en regardant de côté et d'autre comme si elle eût cherché quelqu'un avec inquiétude; puis apercevant Rose qui, timide et craintive, se serrait contre la claire-voie, elle la saisit par le bras, eut l'air de lui faire de graves reproches, et malgré quelques vives paroles que mademoiselle de Cardoville sembla lui adresser, la religieuse emmena rapidement l'orpheline, qui, éplorée, se retourna deux ou trois fois vers Adrienne; celle-ci, après lui avoir encore témoigné de son intérêt par des gestes expressifs, se retourna brusquement, comme si elle eût voulu cacher ses larmes. Le corridor où se tenait la Mayeux pendant cette scène touchante était situé au premier étage; l'ouvrière eut la pensée de descendre au rez-de-chaussée, de tâcher de s'introduire dans le jardin, afin de parler à cette belle jeune fille aux cheveux d'or, de bien s'assurer qu'elle était mademoiselle de Cardoville, et alors, si elle la croyait dans un moment lucide, de lui apprendre qu'Agricol

avait à lui communiquer des choses du plus grand intérêt, mais qu'il ne savait comment l'en instruire.

La journée s'avançait, le soleil allait bientôt se coucher; la Mayeux, craignant que Florine ne se lassât de l'attendre, se hâta d'agir; marchant d'un pas léger, prêtant l'oreille de temps à autre avec inquiétude, elle gagna l'extrémité du corridor; là un petit escalier de trois ou quatre marches conduisait au palier de la lingerie, puis, formant une spirale étroite, aboutissait à l'étage inférieur. L'ouvrière, entendant des voix, se hâta de descendre, et se trouva dans un long corridor du rez-de-chaussée vers le milieu duquel s'ouvrait une porte vitrée donnant sur une partie du jardin réservée à la supérieure. Une allée, bordée d'un côté par une haute charmille de buis, pouvant protéger la Mayeux contre les regards, elle s'y glissa et arriva jusqu'à la clôture en claire-voie qui, à cet endroit, séparait le jardin du couvent de celui de la maison du docteur Baleinier. A quelques pas d'elle, l'ouvrière vit mademoiselle de Cardoville assise et accoudée sur un banc rustique.

La fermeté du caractère d'Adrienne avait été un moment ébranlée par la fatigue, par le saisissement, par l'effroi, par le désespoir, lors de cette nuit terrible où elle s'était vue conduite dans la maison de fous du docteur Baleinier; enfin celui-ci, profitant avec une astuce diabolique de l'état d'affaiblissement, d'accablement, où se trouvait la jeune fille, était même parvenu à la faire un instant douter d'elle-même. Mais le calme qui succède forcément aux émotions les plus pénibles, les plus violentes; mais la réflexion, mais le raisonnement d'un esprit juste et fin, rassurèrent bientôt Adrienne sur les craintes que le docteur Baleinier avait un instant pu lui inspirer. Elle ne crut même pas à une *erreur* du savant docteur; elle lut clairement dans la conduite de cet homme, conduite d'une détestable hypocrisie et d'une rare audace, servie par une non moins rare habileté; trop tard enfin elle reconnut dans M. Baleinier un aveugle instrument de madame de Saint-Dizier. Dès lors, elle se renferma dans un silence, dans un calme remplis de dignité; pas une plainte, pas un reproche ne sortirent de sa bouche... elle attendit... Pourtant, quoiqu'on lui laissât une assez grande liberté de promenade et d'actions (en la privant toutefois de toute communication avec le dehors), la situation présente d'Adrienne était dure, pénible, surtout pour elle, si amoureuse d'un harmonieux et charmant entourage. Elle sentait néanmoins que cette situation ne pouvait durer longtemps. Elle ignorait l'action et la surveillance des lois; mais le simple bon sens lui disait qu'une séquestration de quelques jours, adroitement appuyée sur des apparences de dérangement d'esprit plus ou moins plausibles, pouvait, à la rigueur, être tentée et même impunément exécutée, mais à la condition de ne pas se prolonger au delà de certaines limites, parce qu'après tout une jeune fille de sa condition ne disparaissait pas brusquement du monde sans qu'au bout d'un certain temps l'on ne s'en informât, et alors un prétendu accès de folie soudaine donnait lieu à de sérieuses investigations. Juste ou fausse, cette conviction avait suffi pour redonner au caractère d'Adrienne son ressort et son énergie accoutumée. Cependant, elle s'était quelquefois, en vain, demandé la cause de cette séquestration;

elle connaissait trop madame de Saint-Dizier pour la croire capable d'agir sans un but arrêté et d'avoir seulement voulu lui causer un tourment passager... En cela mademoiselle de Cardoville ne se trompait pas : le père d'Aigrigny et la princesse étaient persuadés qu'Adrienne, plus instruite qu'elle ne voulait le paraître, savait combien il lui importait de se trouver, le 13 février, rue Saint-François, et qu'elle était résolue à faire valoir ses droits. En faisant enfermer Adrienne comme folle, ils portaient donc un coup funeste à son avenir; mais disons que cette dernière précaution était inutile, car Adrienne, quoique sur la voie du secret de famille qu'on avait voulu lui cacher, et dont on la croyait informée, ne l'avait pas entièrement pénétré, faute de quelques pièces cachées ou égarées.

Quel que fût le motif de la conduite odieuse des ennemis de mademoiselle de Cardoville, elle n'en était pas moins révoltée. Rien n'était moins haineux, moins avide de vengeance que cette généreuse jeune fille; mais en songeant à tout ce que madame de Saint-Dizier, l'abbé d'Aigrigny et le docteur Baleinier lui faisaient souffrir, elle se promettait non des représailles, mais d'obtenir, par tous les moyens possibles, une réparation éclatante. Si on la lui refusait, elle était décidée à poursuivre, à combattre sans repos ni trêve tant d'astuce, tant d'hypocrisie, tant de cruauté, non par ressentiment de ses douleurs, mais pour épargner les mêmes tourments à d'autres victimes, qui ne pourraient, comme elle, lutter et se défendre.

Adrienne, sans doute encore sous la pénible impression que venait de lui causer son entrevue avec Rose Simon, s'accoudait languissamment sur l'un des supports du banc rustique où elle était assise, et tenait ses yeux cachés sous sa main gauche. Elle avait déposé son chapeau à ses côtés, et la position inclinée de sa tête ramenait sur ses joues fraîches et polies, qu'ils cachaient presque entièrement, les longues boucles de ses cheveux d'or. Dans cette attitude penchée, remplie de grâce et d'abandon, le charmant et riche contour de sa taille se dessinait sous sa robe de moire d'un vert d'émail; un large col fixé par un nœud de satin rose, et des manchettes plates en guipure magnifique, empêchaient que la couleur de sa robe tranchât trop vivement sur l'éblouissante blancheur de son cou de cygne et de ses mains raphaëlesques, imperceptiblement veinées de petits sillons d'azur; sur son cou-de-pied, très-haut et très-nettement détaché, se croisaient les minces cothurnes d'un petit soulier de satin noir, car le docteur Baleinier lui avait permis de s'habiller avec son goût habituel, et, nous l'avons dit, la recherche, l'élégance n'étaient pas pour Adrienne coutume de coquetterie, mais devoir envers elle-même, que Dieu s'était complu à faire si belle.

A l'aspect de cette jeune fille, dont elle admira naïvement la mise, la tournure charmante, sans retour amer sur les haillons qu'elle portait et sur sa difformité à elle, pauvre ouvrière, la Mayeux se dit tout d'abord, avec autant de bon sens que de sagacité, qu'il était extraordinaire qu'une folle se vêtît si *sagement* et si gracieusement; aussi ce fut avec autant de surprise que d'émotion qu'elle s'approcha doucement de la claire-voie qui la séparait d'Adrienne; réfléchissant, néanmoins, que peut-être cette infortunée était véritablement insensée, mais qu'elle se trouvait dans un jour lucide.

Alors, d'une voix timide, mais assez élevée pour être entendue, la Mayeux,

afin de s'assurer de l'identité d'Adrienne, dit avec un grand battement de cœur : « Mademoiselle de Cardoville? — Qui m'appelle? » dit Adrienne. Puis redressant vivement la tête, et apercevant la Mayeux, elle ne put retenir un léger cri de surprise, presque d'effroi... En effet, cette pauvre créature, pâle, difforme, misérablement vêtue, lui apparaissant ainsi brusquement, devait inspirer à mademoiselle de Cardoville, si amoureuse de la grâce et de la beauté, une sorte de répugnance, de frayeur... Et ces deux sentiments se trahirent sur sa physionomie expressive. La Mayeux ne s'aperçut pas de l'impression qu'elle causait;... immobile, les yeux fixes, les mains jointes avec une sorte d'admiration ou plutôt d'adoration profonde, elle contemplait l'éblouissante beauté d'Adrienne qu'elle avait seulement entrevue à travers le grillage de sa croisée; ce que lui avait dit Agricol du charme de sa protectrice lui paraissait mille fois au-dessous de la réalité; jamais la Mayeux, même dans ses secrètes aspirations de poëte, n'avait rêvé une si rare perfection. Par un rapprochement singulier, l'aspect du beau idéal jetait dans une sorte de divine extase ces deux jeunes filles si dissemblables, ces deux types extrêmes de laideur et de beauté, de richesse et de misère. Après cet hommage, pour ainsi dire, involontaire rendu à Adrienne, la Mayeux fit un nouveau pas vers la claire-voie. « Que voulez-vous?... » s'écria mademoiselle de Cardoville en se levant avec un sentiment de répulsion, qui ne put échapper à la Mayeux. Aussi baissant timidement les yeux, elle dit de sa voix la plus douce : « — Pardon, mademoiselle, de me présenter ainsi devant vous; mais les moments sont précieux... je viens de la part d'Agricol... » En prononçant ces mots, la jeune ouvrière releva les yeux avec inquiétude, craignant que mademoiselle de Cardoville n'eût oublié le nom du forgeron; mais, à sa grande surprise et à sa plus grande joie, l'effroi d'Adrienne sembla diminuer au nom d'Agricol. Elle se rapprocha de la claire-voie, et regarda la Mayeux avec une curiosité bienveillante. « — Vous venez de la part de M. Agricol Baudoin? » lui dit-elle. « Et qui êtes-vous? — Sa sœur adoptive... mademoiselle... une pauvre ouvrière qui demeure dans sa maison... » Adrienne parut rassembler ses souvenirs, se rassurer tout à fait, et dit en souriant avec bonté après un moment de silence : « — C'est vous qui avez engagé M. Agricol à s'adresser à moi pour sa caution, n'est-ce pas? — Comment, mademoiselle, vous vous souvenez...? — Je n'oublie jamais ce qui est généreux et noble; M. Agricol m'a parlé avec attendrissement de votre dévouement pour lui;... je m'en souviens... rien de plus simple... Mais comment êtes-vous ici? dans ce couvent? — On m'avait dit que peut-être l'on m'y procurerait de l'occupation, car je me trouve sans ouvrage. Malheureusement, j'ai éprouvé un refus de la part de la supérieure. — Et comment m'avez-vous reconnue? — A votre grande beauté, mademoiselle... dont Agricol m'avait parlé. — Ne m'avez-vous pas plutôt reconnue... à ceci? » dit Adrienne. Et, souriant, elle prit du bout de ses doigts rosés l'extrémité d'une des longues et soyeuses boucles de ses cheveux dorés. « — Il faut pardonner à Agricol, mademoiselle, » dit la Mayeux avec un de ces demi-sourires qui effleuraient si rarement ses lèvres, « il est poëte, et en me faisant, avec une respectueuse admiration, le portrait de sa protectrice... il n'a omis aucune de ses rares

perfections... — Et qui vous a donné l'idée de venir me parler? — L'espoir de pouvoir peut-être vous servir, mademoiselle. Vous avez accueilli Agricol avec tant de bonté que j'ai osé partager sa reconnaissance envers vous... — Osez, osez, ma chère enfant, » dit Adrienne avec une grâce indéfinissable, « ma récompense sera double... quoique jusqu'ici je n'aie pu être utile que d'intention à votre digne frère adoptif. »

Pendant l'échange de ces paroles, Adrienne et la Mayeux s'étaient tour à tour regardées avec une surprise croissante. D'abord la Mayeux ne comprenait pas qu'une femme qui passait pour folle s'exprimât comme s'exprimait Adrienne; puis elle s'étonnait elle-même de la liberté, ou plutôt de l'aménité d'esprit avec laquelle elle venait de répondre à mademoiselle de Cardoville, ignorant que celle-ci partageait ce précieux privilége des natures élevées et bienveillantes, de mettre en valeur tout ce qui les approche avec sympathie. De son côté, mademoiselle de Cardoville était à la fois profondément émue et étonnée d'entendre cette jeune fille du peuple, vêtue comme une mendiante, s'exprimer en termes choisis avec un à-propos parfait. A mesure qu'elle considérait la Mayeux, l'impression désagréable que celle-ci lui avait fait éprouver se transformait en un sentiment tout contraire. Avec ce tact de rapide et minutieuse observation naturel aux femmes, elle remarquait, sous le mauvais bonnet de crêpe noir de la Mayeux, une belle chevelure châtaine, lisse et brillante. Elle remarquait encore que ses mains, blanches, longues et maigres, quoique sortant des manches d'une robe en guenilles, étaient d'une netteté parfaite; preuve que le soin, la propreté, le respect de soi, luttaient du moins contre une horrible détresse. Adrienne trouvait enfin dans la pâleur des traits mélancoliques de la jeune ouvrière, dans l'expression à la fois intelligente, douce et timide de ses yeux bleus, un charme touchant et triste, une dignité modeste qui faisaient oublier sa difformité. Adrienne aimait passionnément la beauté physique; mais elle avait l'esprit trop supérieur, l'âme trop noble, le cœur trop sensible, pour ne pas savoir apprécier la beauté morale qui rayonne souvent sur une figure humble et souffrante. Seulement, cette appréciation était toute nouvelle pour mademoiselle de Cardoville; jusqu'alors sa haute fortune, ses habitudes élégantes, l'avaient tenue éloignée des personnes de la classe de la Mayeux.

Après un moment de silence, pendant lequel la belle patricienne et l'ouvrière misérable s'étaient mutuellement examinées avec une surprise croissante, Adrienne dit à la Mayeux : « La cause de notre étonnement à toutes deux est, je crois, facile à deviner; vous trouvez sans doute que je parle assez raisonnablement pour une folle, si l'on vous a dit que je l'étais. Et moi, » ajouta mademoiselle de Cardoville d'un ton de commisération pour ainsi dire respectueuse, « et moi je trouve que la délicatesse de votre langage et de vos manières contraste si douloureusement avec la position où vous semblez être, que ma surprise doit encore surpasser la vôtre. — Ah! mademoiselle, » s'écria la Mayeux avec une expression de bonheur tellement sincère et profond, que ses yeux se voilèrent de larmes de joie, « il est donc vrai? on m'avait trompée : aussi tout à l'heure, en vous voyant si belle, si bienveillante, en entendant votre voix si douce, je ne pouvais croire qu'un

tel malheur vous eût frappée... Mais, hélas! comment se fait-il, mademoiselle, que vous soyez ici? — Pauvre enfant! » dit Adrienne tout émue de l'affection que lui témoignait cette excellente créature. « Et comment se fait-il qu'avec tant de cœur, qu'avec un esprit si distingué, vous soyez si malheureuse? Mais, rassurez-vous, je ne serai pas toujours ici... c'est vous dire que vous et moi reprendrons bientôt la place qui nous convient... Croyez-moi, je n'oublierai jamais que malgré la pénible préoccupation où vous deviez être en vous voyant privée de travail, votre seule ressource, vous avez songé à venir à moi... pour tâcher de m'être utile;... vous pouvez, en effet, me servir beaucoup... ce qui me ravit, parce que je vous devrai beaucoup... Aussi vous verrez combien j'abuserai de ma reconnaissance! » dit Adrienne avec un sourire adorable. « Mais, » reprit-elle, « avant de penser à moi, pensons aux autres; votre frère adoptif n'est-il pas en prison? — A cette heure, sans doute, mademoiselle, il n'y est plus, grâce à la générosité d'un de ses camarades; son père a pu aller hier offrir une caution, et on lui a promis qu'aujourd'hui il serait libre;... mais, de sa prison, il m'avait écrit qu'il avait les choses les plus importantes à vous révéler. — A moi? — Oui, mademoiselle... Agricol sera, je l'espère, libre aujourd'hui. Par quels moyens pourra-t-il vous en instruire? — Il a des révélations à me faire à moi? » répéta mademoiselle de Cardoville d'un air surpris et pensif. « Je cherche en vain ce que cela peut être, mais tant que je serai enfermée dans cette maison, privée de toute communication avec le dehors, M. Agricol ne peut songer à s'adresser directement ou indirectement à moi; il doit donc attendre que je sois hors d'ici; ce n'est pas tout, il faut aussi arracher de ce couvent deux pauvres enfants bien plus à plaindre que moi... Les filles du maréchal Simon sont retenues ici malgré elles. — Vous savez leur nom, mademoiselle? -- M. Agricol, en m'apprenant leur arrivée à Paris, m'avait dit qu'elles avaient quinze ans et qu'elles se ressemblaient d'une manière frappante... Aussi lorsque, avant-hier, faisant ma promenade accoutumée, j'ai remarqué deux pauvres petites figures éplorées venir de temps à autre se coller aux croisées des cellules qu'elles habitent séparément, l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage, un secret pressentiment m'a dit que je voyais en elles les orphelines dont M. Agricol m'avait parlé et qui déjà m'intéressaient vivement, car elles sont mes parentes. — Elles, vos parentes? mademoiselle. — Sans doute... Aussi, ne pouvant faire plus, j'avais tâché de leur exprimer par signes combien leur sort me touchait; leurs larmes, l'altération de leurs charmants visages me disaient assez qu'elles étaient prisonnières dans le couvent, comme je le suis moi-même dans cette maison. — Ah! je comprends, mademoiselle... victime de l'animosité de votre famille peut-être? — Quel que soit mon sort, je suis bien moins à plaindre que ces deux enfants... dont le désespoir est alarmant. Leur séparation est surtout ce qui les accable davantage; d'après quelques mots que l'une d'elles m'a dits tout à l'heure, je vois qu'elles sont comme moi victimes d'une odieuse machination... Mais, grâce à vous... il sera possible de les sauver. Depuis que je suis dans cette maison, il m'a été impossible, je vous l'ai dit, d'avoir la moindre communication avec le dehors... On ne m'a laissé ni plume ni

papier; il m'est donc impossible d'écrire. Maintenant, écoutez-moi attentivement, et nous pourrons combattre une odieuse persécution. — Oh! parlez! parlez! mademoiselle. — Le soldat qui a amené les orphelines en France, le père de M. Agricol, est ici? — Oui, mademoiselle... Ah! si vous saviez son désespoir, sa fureur, lorsqu'à son retour il n'a pas retrouvé les enfants qu'une mère mourante lui avait confiées! — Il faut surtout qu'il se garde d'agir avec la moindre violence; tout serait perdu... Prenez cette bague, » et Adrienne tira une bague de son doigt, « remettez-la-lui... Il ira aussitôt... Mais êtes-vous sûre de vous rappeler un nom et une adresse? — Oh! oui, mademoiselle... soyez tranquille; Agricol m'a dit votre nom une seule fois... je ne l'ai pas oublié : le cœur a sa mémoire. — Je le vois, ma chère enfant... rappelez-vous donc le nom du comte de Montbron. — Le comte de Montbron... je ne l'oublierai pas. — C'est un de mes bons vieux amis; il demeure place Vendôme, n° 7. — Place Vendôme, n° 7... Je retiendrai cette adresse. — Le père de M. Agricol ira chez lui ce soir; s'il n'y est pas, il l'attendra jusqu'à son retour. Alors il demandera à le voir de ma part, en lui faisant remettre cette bague pour preuve de ce qu'il avance; une fois auprès de lui, il lui dira tout, l'enlèvement des jeunes filles, l'adresse du couvent où elles sont retenues; il ajoutera que je suis moi-même renfermée comme folle dans la maison de santé du docteur Baleinier... La vérité a un accent que M. de Montbron reconnaîtra... C'est un homme d'infiniment d'expérience et d'esprit, dont l'influence est grande; à l'instant il s'occupera des démarches nécessaires, et demain ou après-demain, j'en suis certaine, ces pauvres orphelines et moi nous serons libres... cela... grâce à vous. Mais les moments sont précieux, on pourrait nous surprendre... hâtez-vous, ma chère enfant. »

Puis, au moment de se retirer, Adrienne dit à la Mayeux, avec un sourire si touchant et avec un accent si pénétré, si affectueux, qu'il fut impossible à l'ouvrière de ne pas le croire sincère : « M. Agricol m'a dit que je vous valais par le cœur... Je comprends maintenant tout ce qu'il y avait pour moi d'honorable... de flatteur dans ses paroles... Je vous en prie... donnez-moi vite votre main..., » ajouta mademoiselle de Cardoville, dont les yeux devinrent humides. Puis, passant sa main charmante à travers deux des ais de la claire-voie, elle la tendit à la Mayeux. Les mots et le geste de la belle patricienne furent empreints d'une cordialité si vraie, que l'ouvrière, sans fausse honte, mit en tremblant dans la ravissante main d'Adrienne sa pauvre main amaigrie... Alors mademoiselle de Cardoville, par un mouvement de pieux respect, la porta spontanément à ses lèvres en disant : « Puisque je ne puis vous embrasser comme ma sœur, vous qui me sauvez... que je baise au moins cette noble main glorifiée par le travail. » Tout à coup, des pas se firent entendre dans le jardin du docteur Baleinier; Adrienne se redressa brusquement et disparut derrière des arbres verts, en disant à la Mayeux : « Courage, souvenir et espoir! »

Tout ceci s'était passé si rapidement, que la jeune ouvrière n'avait pu faire un pas; des larmes, mais des larmes cette fois bien douces, coulaient abondamment sur ses joues pâles. Une jeune fille comme Adrienne de Cardoville la traiter de sœur, lui baiser la main, et se dire fière de lui

ressembler par le cœur, à elle, pauvre créature végétant au plus profond de l'abîme de la misère! c'était montrer un sentiment de fraternelle égalité aussi divin que la parole évangélique. Il est des mots, des impressions qui font oublier à une belle âme des années de souffrance, et qui semblent, par un éclair fugitif, lui révéler à elle-même sa propre grandeur; il en fut ainsi de la Mayeux; grâce à de généreuses paroles, elle eut un moment la conscience de sa valeur... Et quoique ce sentiment fût aussi rapide qu'ineffable, elle joignit les mains et leva les yeux au ciel avec une expression de fervente reconnaissance : car si l'ouvrière ne *pratiquait* pas, pour nous servir de l'argot ultramontain, personne plus qu'elle n'était doué de ce sentiment profondément, sincèrement religieux, qui est au dogme ce que l'immensité des cieux étoilés est au plafond d'une église.

. . . .

Cinq minutes après avoir quitté mademoiselle de Cardoville, la Mayeux, sortant du jardin sans être aperçue, était remontée au premier étage et frappait discrètement à la porte de la lingerie. Une sœur vint lui ouvrir. « Mademoiselle Florine, qui m'a amenée, n'est-elle pas ici, ma sœur? » demanda-t-elle. « — Elle n'a pu vous attendre plus longtemps; vous venez sans doute de chez madame notre mère la supérieure? — Oui... oui, ma sœur..., » répondit l'ouvrière en baissant les yeux, « auriez-vous la bonté de me dire par où je dois sortir? —.Venez avec moi... » La Mayeux suivit la sœur, tremblant à chaque pas de rencontrer la supérieure, qui se fût à bon droit étonnée et informée de la cause de son long séjour dans le couvent. Enfin la première porte du couvent se referma sur la Mayeux.

Après avoir traversé rapidement la vaste cour, s'approchant de la loge du portier, afin de demander qu'on lui ouvrît la porte extérieure, l'ouvrière entendit ces mots prononcés d'une voix rude : « Il paraît, mon vieux Jérôme, qu'il faudra cette nuit redoubler de surveillance... Quant à moi, je vas mettre deux balles de plus dans mon fusil; madame la supérieure a ordonné de faire deux rondes au lieu d'une... — Moi, Nicolas, je n'ai pas besoin de fusil, » dit l'autre voix; « j'ai ma faux bien aiguisée, bien tranchante, emmanchée à revers... C'est une arme de jardinier; elle n'en est pas plus mauvaise. » Involontairement inquiète de ces paroles, qu'elle n'avait pas cherché à entendre, la Mayeux s'approcha de la loge du concierge et demanda le cordon. « — D'où venez-vous comme ça? » dit le portier en sortant à demi de sa loge, tenant à la main un fusil à deux coups qu'il s'occupait de charger, et en examinant l'ouvrière d'un regard soupçonneux. « — Je viens de parler à madame la supérieure, » répondit timidement la Mayeux. « — Bien vrai?... » dit brutalement Nicolas, « c'est que vous m'avez l'air d'une mauvaise pratique;... enfin, c'est égal... filez, et plus vite que ça. » La porte cochère s'ouvrit, la Mayeux sortit.

A peine elle avait fait quelques pas dans la rue qu'à sa grande surprise elle vit Rabat-Joie accourir à elle..., et plus loin, derrière lui, Dagobert arrivant aussi précipitamment. La Mayeux allait au-devant du soldat, lorsqu'une voix pleine et sonore, criant de loin : « Hé! ma bonne Mayeux! » fit retourner la jeune fille. Du côté opposé à celui où venait Dagobert, elle vit accourir Agricol.



CHAPITRE V.

Les rencontres.

A la vue de Dagobert et d'Agricol, la Mayeux était restée stupéfaite, à quelques pas de la porte du couvent. Le soldat n'apercevait pas encore l'ouvrière; il s'avançait rapidement, suivant Rabat-Joie qui, bien que maigre, efflanqué, hérissé, crotté, semblait frétiller de plaisir et tournait de temps à autre sa tête intelligente vers son maître, auprès duquel il était retourné, après avoir caressé la Mayeux.

« Oui, oui, je t'entends, mon pauvre vieux, » disait le soldat avec émotion, « tu es plus fidèle que moi ;... toi, tu ne les as pas abandonnées une minute, mes chères enfants ;... tu les as suivies ;... tu auras attendu jour et nuit, sans manger... à la porte de la maison où on les a conduites, et, à la fin, lassé de ne pas les voir sortir... tu es accouru au logis me chercher... Oui, pendant que je me désespérais comme un fou furieux... tu faisais ce que j'aurais dû faire... tu découvrais leur retraite... Qu'est-ce que cela prouve? que les bêtes valent mieux que les hommes? C'est connu...

Enfin... je vais les revoir !... Quand je pense que c'est demain le 13, et que sans toi, mon vieux Rabat-Joie... tout était perdu... j'en ai le frisson... Ah çà, arrivons-nous bientôt?... Quel quartier désert!... et la nuit approche... » Dagobert avait tenu ce *discours* à Rabat-Joie, tout en marchant et en tenant les yeux fixés sur son brave chien, qui marchait d'un bon pas... Tout à coup, voyant le fidèle animal le quitter encore en bondissant, il leva la tête et aperçut à quelques pas de lui Rabat-Joie faisant de nouveau fête à la Mayeux et à Agricol, qui venaient de se rejoindre à quelques pas de la porte du couvent.

« La Mayeux!... » s'étaient écriés le père et le fils à la vue de la jeune ouvrière, en s'approchant d'elle et la regardant avec une surprise profonde. « — Bon espoir, M. Dagobert! » dit-elle avec une joie impossible à rendre, « Rose et Blanche sont retrouvées. » Puis, se tournant vers le forgeron : « Bon espoir, Agricol... mademoiselle de Cardoville n'est pas folle... je viens de la voir... — Elle n'est pas folle? Quel bonheur! » dit le forgeron. « — Les enfants! » s'écria Dagobert en prenant dans ses mains tremblantes d'émotion les mains de la Mayeux, « vous les avez vues? — Oui, tout à l'heure... bien tristes... bien désolées... mais je n'ai pu leur parler. — Ah! » dit Dagobert en s'arrêtant comme suffoqué par cette nouvelle, et portant ses deux mains à sa poitrine, « je n'aurais jamais cru que mon vieux cœur pût battre si fort. Et pourtant... grâce à mon chien, je m'attendais presque à ce qui arrive;... mais c'est égal... j'ai... comme un éblouissement de joie... — Brave père.... tu vois, la journée est bonne, » dit Agricol en regardant l'ouvrière avec reconnaissance. « — Embrassez-moi, ma digne et chère fille, » ajouta le soldat en serrant la Mayeux dans ses bras avec effusion. Puis, dévoré d'impatience, il ajouta : « Allons vite chercher les enfants. — Ah! ma bonne Mayeux, » dit Agricol ému, « tu rends le repos, peut-être la vie à mon père... Et mademoiselle de Cardoville... comment sais-tu...? — Un bien grand hasard... Et toi-même... comment te trouves-tu là? — Rabat-Joie s'arrête et il aboie, » s'écria Dagobert qui avait déjà fait quelques pas précipitamment.

En effet, le chien, aussi impatient que son maître de revoir les orphelines, mais mieux instruit que lui sur le lieu de leur retraite, était allé se poster à la porte du couvent, d'où il se mit à aboyer afin d'attirer l'attention de Dagobert. Celui-ci comprit son chien, et dit à la Mayeux en lui faisant un geste indicatif : « Les enfants sont là? — Oui, M. Dagobert. — J'en étais sûr... Brave chien!... Oh! oui, les bêtes valent mieux que les hommes; sauf vous, ma bonne Mayeux, qui valez mieux que les hommes et que les bêtes... Enfin... ces pauvres petites... je vais les voir... les avoir!... » Ce disant, Dagobert, malgré son âge, se mit à courir pour rejoindre Rabat-Joie. « — Agricol, » s'écria la Mayeux, « empêche ton père de frapper à cette porte... il perdrait tout. » En deux bonds le forgeron atteignit son père. Celui-ci allait mettre la main sur le marteau de la porte. « — Mon père... ne frappe pas, » s'écria le forgeron en saisissant le bras de Dagobert. « — Que diable me dis-tu là?... — La Mayeux dit qu'en frappant... vous perdriez tout. — Comment? — Elle va vous l'expliquer. »

En effet, la Mayeux, moins alerte qu'Agricol, arriva bientôt, et dit au sol-

dat : « M. Dagobert, ne restons pas devant cette porte : on pourrait l'ouvrir, nous voir; cela donnerait des soupçons. Suivons plutôt le mur... — Des soupçons!... » dit le vétéran tout surpris, mais sans s'éloigner de la porte, « quels soupçons? — Je vous en conjure... ne restez pas là..., » dit la Mayeux avec tant d'instance, qu'Agricol, se joignant à elle, dit à son père : « — Mon père... puisque la Mayeux dit cela... c'est qu'elle a ses raisons; écoutons-la... Le boulevard de l'Hôpital est à deux pas; il n'y passe personne; nous pourrons parler sans être interrompus. — Que le diable m'emporte si je comprends un mot à tout ceci! » s'écria Dagobert, mais toujours sans quitter la porte. « Ces enfants sont là, je les prends, je les emmène... c'est l'affaire de dix minutes. — Oh! ne croyez pas cela... M. Dagobert, » dit la Mayeux. « C'est bien plus difficile que vous ne pensez... Mais venez... venez. Entendez-vous?... on parle dans la cour. » En effet, on entendit un bruit de voix assez élevé. « — Viens... viens, mon père..., » dit Agricol en entraînant le soldat presque malgré lui. Rabat-Joie, paraissant très-surpris de ces hésitations, aboya deux ou trois fois sans abandonner son poste, comme pour protester contre cette humiliante retraite; mais à un appel de Dagobert, il se hâta de rejoindre le corps d'armée.

Il était alors cinq heures du soir, il faisait grand vent; d'épaisses nuées grises et pluvieuses couraient sur le ciel. Nous l'avons dit, le boulevard de l'Hôpital, qui limitait à cet endroit le jardin du couvent, n'était presque pas fréquenté. Dagobert, Agricol et la Mayeux purent donc tenir solitairement conseil dans cet endroit écarté. Le soldat ne dissimulait pas la violente impatience que lui causaient ces tempéraments; aussi, à peine l'angle de la rue fut-il tourné, qu'il dit à la Mayeux : « Voyons, ma fille, expliquez-vous... je suis sur des charbons ardents. — La maison où sont renfermées les filles du maréchal Simon... est un couvent... M. Dagobert. — Un couvent! » s'écria le soldat, « je devais m'en douter... » Puis il ajouta : « Eh bien! après? j'irai les chercher dans un couvent comme ailleurs. Une fois n'est pas coutume. — Mais, M. Dagobert, elles sont enfermées là contre leur gré, contre le vôtre; on ne vous les rendra pas. — On ne me les rendra pas? ah! mordieu, nous allons voir ça... » Et il fit un pas vers la rue. « — Mon père, » dit Agricol en le retenant, « un moment de patience, écoutez la Mayeux. — Je n'écoute rien... Comment! ces enfants sont là... à deux pas de moi... je le sais... et je ne les aurais pas, de gré ou de force, à l'instant même? ah! pardieu! ce serait curieux! Laisse-moi. — M. Dagobert, je vous en supplie, écoutez-moi, » dit la Mayeux en prenant l'autre main de Dagobert, « il y a un autre moyen d'avoir ces pauvres demoiselles, et cela sans violence. Mademoiselle de Cardoville me l'a bien dit, la violence perdrait tout... — S'il y a un autre moyen, à la bonne heure... vite... voyons le moyen. — Voici une bague que mademoiselle de Cardoville... — Qu'est-ce que c'est que mademoiselle de Cardoville? — Mon père, c'est cette jeune personne remplie de générosité qui voulait être ma caution... et à qui j'ai des choses si importantes à dire... — Bon, bon, » reprit Dagobert, « tout à l'heure nous parlerons de cela... Eh bien, ma bonne Mayeux, cette bague? — Vous allez la prendre, M. Dagobert; vous irez aussitôt trouver M. le comte de Montbron, place Vendôme, n° 7. C'est un homme, à ce qu'il





Agricol.

paraît, très-puissant ; il est ami de mademoiselle de Cardoville, cette bague lui prouvera que vous venez de sa part ; vous lui direz qu'elle est retenue comme folle dans une maison de santé voisine de ce couvent, et que dans ce couvent sont renfermées, contre leur gré, les filles du maréchal Simon. —

paraît, très-puissant; il est ami de mademoiselle de Cardoville, cette bague lui prouvera que vous venez de sa part; vous lui direz qu'elle est retenue comme folle dans une maison de santé voisine de ce couvent, et que dans ce couvent sont renfermées, contre leur gré, les filles du maréchal Simon. — Bien... Ensuite... ensuite? — Alors, M. le comte de Montbron fera, auprès de personnes haut placées, les démarches nécessaires pour faire rendre la liberté à mademoiselle de Cardoville et aux filles du maréchal Simon, et peut-être... demain ou après-demain... — Demain ou après-demain! » s'écria Dagobert, « peut-être! mais c'est aujourd'hui, à l'instant, qu'il me les faut... Après-demain... et peut-être encore!... il serait bien temps... Merci toujours, ma bonne Mayeux, mais gardez votre bague... J'aime mieux faire mes affaires moi-même... Attends-moi là, mon garçon. — Mon père... que voulez-vous faire?... » s'écria Agricol en retenant encore le soldat, « c'est un couvent... pensez donc! — Tu n'es qu'un conscrit; je connais ma théorie du couvent sur le bout de mon doigt. En Espagne, je l'ai pratiquée cent fois... Voilà ce qui va arriver... Je frappe, une tourière ouvre, elle me demande ce que je veux, je ne réponds pas; elle veut m'arrêter, je passe; une fois dans le couvent, j'appelle mes enfants de toutes mes forces, en le parcourant du haut en bas. — Mais, M. Dagobert, les religieuses..., » dit la Mayeux en tâchant toujours de retenir Dagobert. « — Les religieuses se mettent à mes trousses et me poursuivent en criant comme des pies dénichées; je connais ça. A Séville, j'ai été repêcher de la sorte une Andalouse que des béguines retenaient de force. Je les laisse crier, je parcours donc le couvent en appelant Rose et Blanche... Elles m'entendent, me répondent; si elles sont renfermées, je prends la première chose venue et j'enfonce leur porte. — Mais, M. Dagobert, les religieuses?... les religieuses? — Les religieuses avec leurs cris ne m'empêchent pas d'enfoncer la porte, de prendre mes enfants dans mes bras et de filer; si on a refermé la porte de dehors, second enfoncement... Ainsi, » ajouta Dagobert en se dégageant des mains de la Mayeux, « attendez-moi là; dans dix minutes je suis ici... Va toujours chercher un fiacre, mon garçon. »

Plus calme que Dagobert, et surtout plus instruit que lui en matière de code pénal, Agricol fut effrayé des conséquences que pouvait avoir l'étrange façon de procéder du vétéran. Aussi, se jetant au-devant de lui, il s'écria : « Je t'en supplie, un mot encore... — Mordieu! voyons, dépêche-toi. — Si tu veux pénétrer de force dans le couvent, tu perdras tout! — Comment? — D'abord, M. Dagobert, » dit la Mayeux, « il y a des hommes dans le couvent :... en sortant, tout à l'heure, j'ai vu le portier qui chargeait son fusil; le jardinier parlait d'une faux aiguisée, et de rondes qu'ils faisaient la nuit... — Je me moque pas mal d'un fusil de portier et de la faux d'un jardinier! — Soit, mon père, mais, je t'en conjure, écoute-moi un moment encore : tu frappes, n'est-ce pas? la porte s'ouvre, le portier te demande ce que tu veux... — Je dis que je veux parler à la supérieure... et je file dans le couvent. — Mais, mon Dieu, M. Dagobert, » dit la Mayeux, « une fois la cour traversée, on arrive à une seconde porte fermée par un guichet; là une religieuse vient voir qui sonne, et n'ouvre que lorsqu'on lui a dit l'objet de la visite qu'on veut faire. — Je lui répondrai : « Je veux

« voir la supérieure. » — Alors, mon père, comme tu n'es pas un habitué du couvent on ira prévenir la supérieure. — Bon... après? — Elle viendra. — Après?... — Elle vous demandera ce que vous voulez, M. Dagobert. — Ce que je veux?... mordieu... mes enfants... — Encore une minute de patience, mon père... Tu ne peux douter, d'après les précautions que l'on a prises, que l'on ne veuille retenir là mesdemoiselles Simon malgré elles, malgré toi. — Je n'en doute pas... j'en suis sûr... c'est pour en arriver là qu'ils ont tourné la tête de ma pauvre femme... — Alors, mon père, la supérieure te répondra qu'elle ne sait pas ce que tu veux dire, et que mesdemoiselles Simon ne sont pas au couvent. — Et je lui dirai, moi, qu'elles y sont : témoin la Mayeux, témoin Rabat-Joie. — La supérieure te dira qu'elle ne te connaît pas, qu'elle n'a pas d'explications à te donner... et elle refermera son guichet. — Alors j'enfonce la porte... tu vois bien qu'il faut toujours en arriver là... Laisse-moi... mordieu ! laisse-moi... — Et le portier, à ce bruit, à cette violence, court chercher la garde, on arrive, et l'on commence par t'arrêter. — Et vos pauvres enfants... que deviennent-ils alors, M. Dagobert? » dit la Mayeux. Le père d'Agricol avait trop de bon sens pour ne pas sentir toute la justesse des observations de son fils et de la Mayeux; mais il savait aussi qu'il fallait qu'à tout prix les orphelines fussent libres avant le lendemain. Cette alternative était terrible, si terrible que, portant ses deux mains à son front brûlant, Dagobert tomba assis sur un banc de pierre, comme anéanti par l'inexorable fatalité de sa position.

Agricol et la Mayeux, profondément touchés de ce muet désespoir, échangèrent un triste regard. Le forgeron, s'asseyant à côté du soldat, lui dit : « Mais, mon père, rassure-toi donc; songe à ce que la Mayeux vient de te dire;... en allant avec cette bague de mademoiselle de Cardoville chez ce monsieur qui est très-influent, tu le vois, ces demoiselles peuvent être libres demain... suppose même, au pis aller, qu'elles ne te soient rendues qu'après-demain... — Tonnerre et sang ! vous voulez donc me rendre fou? » s'écria Dagobert en bondissant sur son banc et en regardant son fils et la Mayeux avec une expression si sauvage, si désespérée, qu'Agricol et l'ouvrière se reculèrent avec autant de surprise que d'inquiétude.

« Pardon, mes enfants, » dit Dagobert en revenant à lui après un long silence, « j'ai tort de m'emporter, car nous ne pouvons nous entendre... Ce que vous dites est juste... et pourtant, moi, j'ai raison de parler comme je parle... Écoutez-moi... tu es un honnête homme, Agricol; vous, une honnête fille, la Mayeux... Ce que je vais vous dire est pour vous seuls... J'ai amené ces enfants du fond de la Sibérie; savez-vous pourquoi? Pour qu'elles se trouvent demain matin rue Saint-François... Si elles ne s'y trouvent pas, j'ai trahi le dernier vœu de leur mère mourante. — Rue Saint-François, n° 3 ! » s'écria Agricol en interrompant son père. « — Oui... comment sais-tu ce numéro? » dit Dagobert. « — Cette date ne se trouve-t-elle pas sur une médaille en bronze? — Oui..., » reprit Dagobert de plus en plus étonné. « Qui t'a dit cela? — Mon père... un instant..., » s'écria Agricol. « Laissez-moi réfléchir... je crois deviner... oui... Et toi, ma bonne Mayeux, tu m'as dit que mademoiselle de Cardoville n'était pas folle... — Non... on la retient malgré elle... dans cette maison, sans la laisser com-

muniquer avec personne;... elle a ajouté qu'elle se croyait, ainsi que les filles du maréchal Simon, victime d'une odieuse machination. — Plus de doute, » s'écria le forgeron, « je comprends tout maintenant... mademoiselle de Cardoville a le même intérêt que mesdemoiselles Simon à se trouver demain rue Saint François... et elle l'ignore peut-être. — Comment? — Encore un mot, ma bonne Mayeux... mademoiselle de Cardoville t'a-t-elle dit qu'elle avait un intérêt puissant à être libre demain? — Non... car en me donnant cette bague pour le comte de Montbron, elle m'a dit : « Grâce à « lui, demain ou après-demain, moi et les filles du maréchal Simon nous « serons libres... » — Mais explique-toi donc! » dit Dagobert à son fils avec impatience. « — Tantôt, » reprit le forgeron, « lorsque tu es venu me chercher à la prison, mon père, je t'ai dit que j'avais un devoir sacré à remplir et que je te rejoindrais à la maison... — Oui... et je suis allé, de mon côté, tenter de nouvelles démarches dont je vous parlerai tout à l'heure. — J'ai couru tout de suite au pavillon de la rue de Babylone, ignorant que mademoiselle de Cardoville fût folle ou du moins passât pour folle... Un domestique m'ouvre et me dit que cette demoiselle a éprouvé un accès de folie soudain... Tu conçois, mon père, quel coup cela me porte... je demande où elle est, et on me répond qu'on n'en sait rien; je demande si je peux parler à quelqu'un de ses parents. Comme ma blouse n'inspirait pas grande confiance, on me répond qu'il n'y a ici personne de sa famille... j'étais désolé; une idée me vient... je me dis : « Elle est folie; son médecin doit « savoir où on l'a conduite; si elle est en état de m'entendre, il me con- « duira auprès d'elle; sinon, à défaut de ses parents, je parlerai à son « médecin; souvent un médecin, c'est un ami... » Je demande donc à ce domestique s'il pourrait m'indiquer le médecin de mademoiselle de Cardoville. On me donne son adresse sans difficulté; M. le docteur Baleinier, rue Taranne, 12. J'y cours, il était sorti; mais on me dit, chez lui, que sur les cinq heures je le trouverais sans doute à sa maison de santé; cette maison est voisine du convent... voilà pourquoi nous nous sommes rencontrés. — Mais cette médaille... cette médaille? » dit Dagobert impatiemment, « où l'as-tu vue? — C'est à propos de cela et d'autres choses encore que j'avais écrites à la Mayeux que je désirais faire à mademoiselle de Cardoville des révélations importantes... — Et ces révélations? — Voici, mon père : j'étais allé chez elle, le jour de votre départ, pour la prier de me fournir une caution; on m'avait suivi; elle l'apprend par une de ses femmes de chambre; pour me mettre à l'abri de l'arrestation, elle me fait conduire dans une cachette de son pavillon; c'était une sorte de petite pièce voûtée qui ne recevait du jour que par un conduit fait comme une cheminée; au bout de quelques instants j'y voyais très-clair. N'ayant rien de mieux à faire qu'à regarder autour de moi, je regarde, les murs étaient recouverts de boiseries; l'entrée de cette cachette se composait d'un panneau glissant sur des coulisses de fer, au moyen de contre-poids et d'engrenages compliqués admirablement travaillés; c'est mon état; ça m'intéressait, je me mets à examiner ces ressorts avec curiosité, malgré mes inquiétudes; je me rendais bien compte de leur jeu, mais il y avait un bouton de cuivre dont je ne pouvais trouver l'emploi : j'avais beau le tirer à moi, à droite ou à gau-

che, rien dans les ressorts ne fonctionnait. Je me dis : « Ce bouton appar-« tient sans doute à un autre mécanisme. » Alors l'idée me vient, au lieu de le tirer à moi, de le pousser fortement; aussitôt j'entends un petit grincement, et je vois tout à coup, au-dessus de l'entrée de la cachette, un panneau de deux pieds carrés s'abaisser de la boiserie comme la tablette d'un secrétaire; ce panneau était façonné en sorte de boite; comme j'avais sans doute poussé le ressort trop brusquement, la secousse fit tomber par terre une petite médaille en bronze avec sa chaine. — Où tu as vu l'adresse... de la rue Saint-François? » s'écria Dagobert. « — Oui, mon père, et avec cette médaille, était aussi tombée par terre une grande enveloppe cachetée... En la ramassant, j'ai lu, pour ainsi dire malgré moi, en grosse écriture : « *Pour mademoiselle de Cardoville. Elle doit prendre con-« naissance de ces papiers à l'instant même où ils lui seront remis.* » Puis, au-dessous do ces mots, je vois les initiales *R.* et *C.*, accompagnées d'un parafe et de cette date : « *Paris, 12 novembre* 1830. » Je retourne l'enveloppe, je vois sur deux cachets qui la scellaient les mêmes initiales *R.* et *C.*, surmontées d'une couronne. — Et ces cachets étaient intacts? » demanda la Mayeux. « — Parfaitement intacts. — Plus de doute, alors; mademoiselle de Cardoville ignorait l'existence de ces papiers, » dit l'ouvrière. « — Ç'a été ma première idée, puisqu'il lui était recommandé d'ouvrir tout de suite cette enveloppe, et que, malgré cette recommandation, qui datait de près de deux ans, les cachets étaient restés intacts. — C'est évident, » dit Dagobert, « et alors qu'as-tu fait? — J'ai replacé le tout dans le secret, me promettant d'en prévenir mademoiselle de Cardoville; mais, quelques instants après, on est entré dans la cachette qui avait été découverte; je n'ai plus revu mademoiselle de Cardoville; j'ai seulement pu dire à une de ses femmes de chambro quelques mots à double entente sur ma trouvaille, espérant que cela donnerait l'éveil à sa maîtresse;... enfin aussitôt qu'il m'a été possible de t'écrire, ma bonne Mayeux, je l'ai fait pour te prier d'aller trouver mademoiselle de Cardoville... — Mais cette médaille..., » dit Dagobert, « est pareille à celle que les filles du maréchal Simon possèdent; comment cela se fait-il? — Rien de plus simple, mon père... je me le rappelle maintenant, mademoiselle de Cardoville est leur parente; elle me l'a dit. — Elle, parente de Rose et de Blanche? — Oui, sans doute, » ajouta la Mayeux, « elle me l'a dit aussi tout à l'heure. — Eh bien! maintenant, » reprit Dagobert en regardant son fils avec angoisse, « comprends-tu que je veuille avoir mes enfants aujourd'hui même? Comprends-tu, ainsi que me l'a dit leur pauvre mère en mourant, qu'un jour de retard peut tout perdre? Comprends-tu enfin que je ne peux pas me contenter d'un *peut-être demain*... quand je viens du fond de la Sibérie avec ces enfants... pour les conduire demain rue Saint-François?... Comprends-tu enfin qu'il me les faut aujourd'hui, quand je devrais mettre le feu au couvent? — Mais, mon père, encore une fois, la violence... — Mais, mordieu! sais-tu ce que le commissaire de police m'a répondu ce matin, quand j'ai été lui renouveler ma plainte contre le confesseur de ta pauvre mère : « Qu'il n'y a aucune « preuve, que l'on ne pouvait rien faire. » — Mais maintenant il y a des preuves, mon père, ou du moins on sait où sont les jeunes filles... Avec

cette certitude, on est bien fort... Sois tranquille, la loi est plus puissante que toutes les supérieures de couvent du monde. — Et le comte de Montbron, à qui mademoiselle de Cardoville vous prie de vous adresser, » dit la Mayeux, « n'est-il pas un homme puissant? Vous lui direz pour quelles raisons il est si important que ces demoiselles soient en liberté ce soir, ainsi que mademoiselle de Cardoville... qui, vous le voyez, a aussi un grand intérêt à être libre demain... alors, certainement, le comte de Montbron hâtera les démarches de la justice, et, ce soir... vos enfants vous seront rendues. — La Mayeux a raison, mon père... Va chez le comte; moi je cours chez le commissaire lui dire que l'on sait maintenant où sont retenues ces jeunes filles; toi, ma bonne Mayeux, retourne à la maison nous attendre : n'est-ce pas, mon père?... Donnons-nous rendez-vous chez nous. »

Dagobert était resté pensif; tout à coup il dit à Agricol : « Soit. Je suivrai vos conseils... Mais suppose que le commissaire te dise : « On ne peut pas « agir avant demain. » Suppose que le comte de Montbron me dise la même chose... Crois-tu que je resterai les bras croisés jusqu'à demain matin? — Mon père... — Il suffit, » reprit le soldat d'une voix brève, « je m'entends... Toi, mon garçon, cours chez le commissaire... Vous, ma bonne Mayeux, allez nous attendre; moi je vais chez le comte... Donnez-moi la bague. Maintenant l'adresse? — Place Vendôme, 7, le comte de Montbron;... vous venez de la part de mademoiselle de Cardoville, » dit la Mayeux. « — J'ai bonne mémoire, » dit le soldat: « ainsi le plus tôt possible à la rue Brise-Miche. — Oui, mon père; bon courage.... tu verras que la loi défend et protége les honnêtes gens... — Tant mieux, » dit le soldat, « parce que sans cela les honnêtes gens seraient obligés de se protéger et de se défendre eux-mêmes... Ainsi, mes enfants, à bientôt rue Brise-Miche. » . . . .

. . . .

Lorsque Dagobert, Agricol et la Mayeux se séparèrent, la nuit était complétement venue.





CHAPITRE VI.

Les rendez-vous.

Il est huit heures du soir, la pluie fouette les vitres de la chambre de Françoise Baudoin, rue Brise-Miche, tandis que de violentes rafales de vent ébranlent la porte et les fenêtres mal closes. Le désordre et l'incurie de cette modeste demeure, ordinairement tenue avec tant de soin, témoignent de la gravité des tristes événements qui ont bouleversé des existences jusqu'alors si paisibles dans leur obscurité. Le sol carrelé est souillé de boue ; une épaisse couche de poussière a envahi les meubles, naguère reluisants de propreté. Depuis que Françoise a été emmenée par le commissaire, le lit n'a pas été fait ; la nuit, Dagobert s'y est jeté tout habillé pendant quelques heures, lorsque épuisé de fatigue, brisé de désespoir, il rentrait, après de nouvelles et vaines tentatives pour découvrir la retraite de Rose et de Blanche ; sur la commode, une bouteille, un verre, quelques débris de pain dur. prouvent la frugalité du soldat, réduit, pour toutes ressources, à l'argent du prêt que le mont-de-piété avait fait sur les objets portés en gage par la Mayeux, après l'arrestation de Françoise. A la pâle lueur d'une chandelle placée sur le petit poêle de fonte, alors froid comme le marbre, car la provision de bois est depuis longtemps épuisée, on voit la Mayeux assise et sommeillant sur une chaise, la tête penchée sur sa poitrine, ses mains cachées sous son petit tablier d'indienne. et ses talons appuyés sur le dernier barreau de la chaise ; de temps à autre elle frissonne sous ses vêtements humides.

Après cette journée de fatigues, d'émotions si diverses, la pauvre créa-

ture n'avait pas mangé (y eût-elle songé, qu'elle n'avait pas de pain chez elle); attendant le retour de Dagobert et d'Agricol, elle cédait à une somnolence agitée, hélas ! bien différente d'un calme et bon sommeil réparateur. De temps à autre, la Mayeux, inquiète, ouvrait à demi les yeux, regardait autour d'elle; puis, de nouveau vaincue par un irrésistible besoin de repos, sa tête retombait sur sa poitrine. Au bout de quelques minutes de silence, seulement interrompu par le bruit du vent, un pas lent et pesant se fit entendre sur le palier. La porte s'ouvrit. Dagobert entra suivi de Rabat-Joie.

Éveillée en sursaut, la Mayeux redressa vivement la tête, se leva, alla rapidement vers le père d'Agricol et lui dit : « Eh bien! M. Dagobert... avez-vous de bonnes nouvelles?... Avez-vous... ? » La Mayeux ne put continuer, tant elle fut frappée de la sombre expression des traits du soldat; absorbé dans ses réflexions, il ne sembla d'abord pas apercevoir l'ouvrière, se jeta sur une chaise avec accablement, mit ses coudes sur la table et cacha sa figure dans ses mains.

Après une assez longue méditation, il se leva et dit à mi-voix : « Il le faut... il le faut... » Faisant alors quelques pas dans la chambre, Dagobert regarda autour de lui comme s'il eût cherché quelque chose; enfin, après une minute d'examen, avisant auprès du poêle une barre de fer de deux pieds environ, servant à enlever le couvercle de fonte de ce calorifère lorsqu'il était trop brûlant, il la prit, la considéra attentivement, la soupesa, puis la posa sur la commode d'un air satisfait. La Mayeux, surprise du silence prolongé de Dagobert, suivait ses mouvements avec une curiosité timide et inquiète; bientôt sa surprise fit place à l'effroi lorsqu'elle vit le soldat prendre son havre-sac déposé sur une chaise, l'ouvrir et en retirer une paire de pistolets de poche dont il fit jouer les batteries avec précaution. Saisie de frayeur, l'ouvrière ne put s'empêcher de s'écrier : « Mon Dieu !... M. Dagobert... que voulez-vous faire? » Le soldat regarda la Mayeux comme s'il l'apercevait seulement pour la première fois, et lui dit d'une voix cordiale, mais brusque : « — Bonsoir, ma bonne fille... Quelle heure est-il? — Huit heures... viennent de sonner à Saint-Merry, M. Dagobert. — Huit heures..., » dit le soldat en se parlant à lui-même, « seulement huit heures?»

Et posant les pistolets à côté de la barre de fer, il parut réfléchir de nouveau en jetant les yeux autour de lui.

« M. Dagobert, » se hasarda de dire la Mayeux, vous n'avez donc pas de bonnes nouvelles? — Non... » Ce seul mot fut dit par le soldat d'un ton si bref, que la Mayeux, n'osant pas l'interroger davantage, alla se rasseoir en silence. Rabat-Joie vint appuyer sa tête sur les genoux de la jeune fille, et suivit aussi curieusemnt qu'elle-même tous les mouvements de Dagobert.

Celui-ci, après être resté de nouveau pensif pendant quelques moments, s'approcha du lit, y prit un drap, parut en mesurer et en supputer la longueur, puis il dit à la Mayeux, en se retournant vers elle : « Des ciseaux... — Mais, M. Dagobert... — Voyons... ma bonne fille... des ciseaux, » reprit Dagobert d'un ton bienveillant, mais qui annonçait qu'il voulait être obéi. L'ouvrière prit des ciseaux dans le panier à ouvrage de Françoise et les présenta au soldat. « Maintenant, tenez l'autre bout du drap, ma fille, et tendez-le ferme... » En quelques minutes Dagobert eut fendu le drap dans

sa longueur en quatre morceaux, qu'il tordit ensuite très-serré, de façon à en faire des espèces de cordes, fixant de loin en loin, au moyen de rubans de fil que lui donna l'ouvrière, la torsion qu'il avait imprimée au linge; de ces quatre tronçons, solidement noués les uns au bout des autres, Dagobert fit une corde de vingt pieds au moins : cela ne lui suffisait pas, car il dit, en se parlant à lui-même : « Maintenant, il me faudrait un crochet... » Et il chercha de nouveau autour de lui.

La Mayeux, de plus en plus effrayée, car elle ne pouvait plus douter des projets de Dagobert, lui dit timidement : « Mais, M. Dagobert... Agricol n'est pas encore rentré ;... s'il tarde autant... c'est que sans doute il a de bonnes nouvelles... — Oui, » dit le soldat avec amertume en cherchant toujours des yeux autour de lui l'objet qui lui manquait, « de bonnes nouvelles dans le genre des miennes... » Et il ajouta : « Il me faudrait pourtant un fort grappin de fer... » En furetant de côté et d'autre, le soldat trouva un des gros sacs de toile grise, à la couture desquels travaillait Françoise. Il le prit, l'ouvrit, et dit à la Mayeux : « Ma fille, mettez là dedans la barre de fer et la corde ; ce sera plus commode à transporter... là-bas... — Grand Dieu ! » s'écria la Mayeux en obéissant à Dagobert, « vous partirez sans attendre Agricol, M. Dagobert... lorsqu'il a peut-être de bonnes choses à vous apprendre?... — Soyez tranquille, ma fille... j'attendrai mon garçon ; je ne peux partir d'ici qu'à dix heures... J'ai le temps. — Hélas! M. Dagobert, vous avez donc perdu tout espoir? — Au contraire... j'ai bon espoir... mais en moi... » Et ce disant, Dagobert tordait la partie supérieure du sac, de manière à le fermer, puis il le plaça sur la commode à côté de ses pistolets. « Au moins vous attendrez Agricol, M. Dagobert? — Oui... s'il arrive avant dix heures... — Ainsi, mon Dieu! vous êtes bien décidé? — Très-décidé... Et pourtant, si j'étais assez simple pour croire aux *porte-malheur*... — Quelquefois, M. Dagobert, les présages ne trompent pas, » dit la Mayeux ne songeant qu'à détourner le soldat de sa dangereuse résolution. « — Oui, » reprit Dagobert, « les bonnes femmes disent cela... et quoique je ne sois pas une bonne femme... ce que j'ai vu tantôt... m'a serré le cœur... Après tout, j'aurai pris sans doute un mouvement de colère pour un pressentiment... — Et qu'avez-vous donc vu? — Je peux vous raconter cela, ma bonne fille... ça nous aidera à passer le temps... et il me dure, allez... » Puis s'interrompant : « Est-ce que ce n'est pas une demie qui vient de sonner? — Oui, M. Dagobert, c'est huit heures et demie... — Encore une heure et demie, » dit Dagobert d'une voix sourde. Puis il ajouta : « Voilà ce que j'ai vu. Tantôt en passant dans une rue, je ne sais laquelle, mes yeux ont été machinalement attirés par une énorme affiche rouge, en tête de laquelle on voyait une panthère noire dévorant un cheval blanc... A cette vue mon sang n'a fait qu'un tour, parce que vous saurez, ma bonne Mayeux, qu'une panthère noire a dévoré un pauvre cheval blanc que j'avais, le compagnon de Rabat-Joie que voilà... et qu'on appelait Jovial... » A ce nom, autrefois si familier pour lui, Rabat-Joie, couché aux pieds de la Mayeux, releva brusquement la tête et regarda Dagobert. « Voyez-vous... les bêtes ont de la mémoire; il se le rappelle, » dit le soldat en soupirant lui-même à ce souvenir. Puis s'adressant à son chien : « Tu t'en souviens donc, de

Jovial? » En entendant de nouveau ce nom prononcé par son maître d'une voix émue, Rabat-Joie hogna et jappa doucement comme pour affirmer qu'il n'avait pas oublié son vieux camarade de route.

« En effet, M. Dagobert, » dit la Mayeux, « c'est un triste rapprochement que de retrouver en tête de cette affiche cette panthère noire dévorant un cheval. — Ce n'est rien que cela, vous allez voir le reste. Je m'approche de cette affiche, et je lis que le nommé Morok, arrivant d'Allemagne, fera voir dans un théâtre différents animaux féroces qu'il a domptés, et entre autres un lion superbe, un tigre et une panthère noire de Java, nommée *la Mort*. — Ce nom fait peur, » dit la Mayeux. « — Et il vous fera plus peur encore, mon enfant, quand vous saurez que cette panthère est la même qui a étranglé mon cheval près de Leipzig, il y a quatre mois. — Ah! mon Dieu... vous avez raison, M. Dagobert, » dit la Mayeux, « c'est effrayant. — Attendez encore, » dit Dagobert dont les traits s'assombrissaient de plus en plus, « ce n'est pas tout... c'est à cause de ce nommé Morok, le maître de cette panthère, que moi et mes pauvres enfants nous avons été emprisonnés à Leipzig. — Et ce méchant homme est à Paris?... et il vous en veut? » dit la Mayeux. « Oh! vous avez raison... M. Dagobert... il faut prendre garde à vous, c'est un mauvais présage... — Oui... pour ce misérable... si je le rencontre, » dit Dagobert d'une voix sourde, « car nous avons de vieux comptes à régler ensemble. — M. Dagobert, » s'écria la Mayeux en prêtant l'oreille, « quelqu'un monte en courant; c'est le pas d'Agricol... il a de bonnes nouvelles... j'en suis sûre... — Voilà mon affaire, » dit vivement le soldat sans répondre à la Mayeux. « Agricol est forgeron... il me trouvera le crochet de fer qu'il me faut. »

Quelques instants après, Agricol entrait en effet; mais, hélas! du premier coup d'œil l'ouvrière put lire sur la physionomie atterrée de l'ouvrier la ruine des espérances dont elle s'était bercée. « Eh bien!... » dit Dagobert à son fils, d'un ton qui annonçait clairement le peu de foi qu'il avait dans le succès des démarches tentées par Agricol, « eh bien!... quoi de nouveau? — Ah! mon père, c'est à en devenir fou, c'est à se briser la tête contre les murs, » s'écria le forgeron avec emportement.

Dagobert se tourna vers la Mayeux, et lui dit: « Vous voyez, ma pauvre fille... j'en étais sûr... — Mais vous, mon père? » s'écria Agricol, « vous avez vu le comte de Montbron. — Le comte de Montbron est, depuis trois jours, parti pour la Lorraine... Voilà mes bonnes nouvelles, » répondit le soldat avec une ironie amère: « voyons les tiennes... raconte-moi tout; j'ai besoin d'être bien convaincu qu'en s'adressant à la justice qui, comme tu le disais tantôt, défend et protége toujours les honnêtes gens, il est des occasions où elle les laisse à la merci des gueux... Oui, j'ai besoin de ça, et puis après d'un crochet... et j'ai compté sur toi... pour les deux choses. — Que veux-tu dire, mon père? — Raconte d'abord tes démarches... nous avons le temps... huit heures et demie viennent seulement de sonner tout à l'heure... Voyons: en me quittant, où es-tu allé? — Chez le commissaire qui avait déjà reçu votre déposition. — Que t'a-t-il dit? — Après avoir très-obligeamment écouté ce dont il s'agissait, il m'a répondu: « Ces jeunes filles « sont, après tout, placées dans une maison très-respectable... dans un

« couvent... il n'y a donc pas urgence de les enlever de là... et, d'ail-
« leurs, je ne puis prendre sur moi de violer un domicile religieux sur
« votre simple déposition; demain je ferai mon rapport à qui de droit, et
« l'on avisera plus tard. » — Plus tard... vous voyez, toujours des remises, »
dit le soldat. « — Mais, monsieur, » lui ai-je répondu, » reprit Agricol.
« c'est à l'instant, c'est ce soir, cette nuit même qu'il faut agir, car si ces
« jeunes filles ne se trouvent pas demain matin rue Saint-François, elles
« peuvent éprouver un dommage incalculable... — C'est très-fâcheux, » m'a
répondu le commissaire; « mais, encore une fois, je ne peux, sur votre sim-
« ple déclaration, ni sur celle de votre père qui, pas plus que vous, n'est
« parent ou allié de ces jeunes personnes, me mettre en contravention for-
« melle avec les lois, qu'on ne violerait pas même sur la demande d'une
« famille. La justice a ses lenteurs et ses formalités auxquelles il faut se
« soumettre. » — Certainement, » dit Dagobert, « il faut s'y soumettre, au
risque de se montrer lâche, traître et ingrat... — Et lui as-tu aussi parlé de
mademoiselle de Cardoville? » demanda la Mayeux. « — Oui, mais il m'a, à
ce sujet, répondu de même... c'était fort grave; je faisais une déposition
il est vrai, mais je n'apportais aucune preuve à l'appui de ce que j'avançais,
« Une tierce personne vous a assuré que mademoiselle de Cardoville affir-
« mait n'être pas folle, » m'a dit le commissaire, « cela ne suffit pas, tous
« les fous prétendent n'être pas fous; je ne puis donc non plus violer le
« domicile d'un médecin respectable sur votre seule déclaration; néan-
« moins je la reçois, j'en rendrai compte. Mais il faut que la loi ait son
« cours. » — Lorsque tantôt je voulais agir, » dit sourdement Dagobert,
« est-ce que je n'avais pas prévu tout cela? Pourtant j'ai été assez faible pour
vous écouter. — Mais, mon père, ce que tu voulais tenter était impossible...
et tu t'exposais à de trop dangereuses conséquences, tu en es convenu. —
Ainsi, » reprit le soldat sans répondre à son fils, « on t'a formellement dit,
positivement dit, qu'il ne fallait pas songer à obtenir légalement ce soir, ou
même demain matin, que Rose et Blanche me soient rendues? — Non, mon
père, il n'y a pas urgence aux yeux de la loi; la question ne pourra être
décidée avant deux ou trois jours. — C'est tout ce que je voulais savoir, »
dit Dagobert en se levant et en marchant de long en large dans la chambre.
« — Pourtant, » reprit son fils, « je ne me suis pas tenu pour battu. Déses-
péré, ne pouvant croire que la justice pût demeurer sourde à des récla-
mations si équitables... j'ai couru au palais de justice... espérant que
peut-être là... je trouverais un juge... un magistrat qui accueillerait ma
plainte et y donnerait suite... — Eh bien? » dit le soldat en s'arrêtant.
« — On m'a dit que le parquet du procureur du roi était tous les jours
fermé à cinq heures et ouvert à dix heures. Pensant à votre désespoir, à la
position de cette pauvre mademoiselle de Cardoville, je voulus tenter encore
une démarche; je suis entré dans un poste de troupes de ligne commandé
par un lieutenant... je lui ai tout dit; il m'a vu si ému, je lui parlais avec
tant de chaleur, tant de conviction, que je l'ai intéressé... « Lieutenant, »
lui disais-je, « accordez-moi seulement une grâce; qu'un sous-officier et
« deux hommes se rendent au couvent afin d'en obtenir l'entrée légale. On
« demandera à voir les filles du maréchal Simon; on leur laissera le choix

« de rester ou de rejoindre mon père qui les a amenées de Russie... et « l'on verra si ce n'est pas contre leur gré qu'on les retient. » — Et que t'a-t-il répondu, Agricol? » demanda la Mayeux pendant que Dagobert, haussant les épaules, continuait sa promenade. « — Mon garçon, » m'a-t-il dit, « ce que vous me demandez là est impossible; je conçois vos raisons, « mais je ne peux pas prendre sur moi une mesure si grave. Entrer de « force dans un couvent, il y a de quoi me faire casser. — Mais alors, « monsieur, que faut-il faire? c'est à en perdre la tête. — Ma foi, je n'en « sais rien. Le plus sûr est d'attendre, » me dit le lieutenant... Alors, mon père, croyant avoir fait humainement ce qu'il était possible de faire, je suis revenu... espérant que tu aurais été plus heureux que moi; malheureusement, je me suis trompé. » Ce disant, le forgeron, accablé de fatigue, se jeta sur une chaise. Il y eut un moment de silence profond après ces mots d'Agricol, qui ruinaient les dernières espérances de ces trois personnes, muettes, anéanties sous le coup d'une inexorable fatalité.

Un nouvel incident vint augmenter le caractère sinistre et douloureux de cette scène.





CHAPITRE VII.

Découvertes.

La porte, qu'Agricol n'avait pas songé à refermer, s'ouvrit pour ainsi dire timidement, et Françoise Baudoin, la femme de Dagobert, pâle, défaillante, se soutenant à peine, parut sur le seuil. Le soldat, Agricol et la Mayeux étaient plongés dans un si morne abattement, qu'aucune de ces trois personnes ne s'aperçut d'abord de l'entrée de Françoise. Celle-ci fit à peine deux pas dans la chambre et tomba à genoux, les mains jointes, en disant d'une voix humble et faible : « Mon pauvre mari... pardon... » A ces mots, Agricol et la Mayeux, qui tournaient le dos à la porte, se retournèrent, et Dagobert releva vivement la tête.

« Ma mère !... » s'écria Agricol en courant vers Françoise. « — Ma femme ! » s'écria Dagobert en se levant et faisant aussi un pas vers l'infortunée. « — Bonne mère !... toi à genoux ! » dit Agricol en se courbant vers Françoise et l'embrassant avec effusion, « relève-toi donc ! — Non, mon enfant, » dit Françoise de son accent à la fois doux et ferme, « je ne me relèverai pas avant que ton père... m'ait pardonné... J'ai eu de grands torts envers lui... maintenant je le sais... — Te pardonner !... pauvre femme, »

dit le soldat ému en s'approchant. « Est-ce que je t'ai jamais accusée... sauf dans un premier mouvement de désespoir?... Non... non... ce sont de mauvais prêtres que j'ai accusés... et j'avais raison... Enfin, te voilà, » ajouta-t-il en aidant son fils à relever Françoise; « c'est un chagrin de moins... on t'a donc mise en liberté?... Hier je n'avais pu encore savoir où était ta prison... j'ai tant de soucis que je n'ai pas eu qu'à songer à toi... Voyons, chère femme, assieds-toi là... — Bonne mère... comme tu es faible... comme tu as froid... comme tu es pâle! » dit Agricol avec angoisse et les yeux remplis de larmes. « Pourquoi ne nous as-tu pas fait prévenir? » ajouta-t-il. « Nous aurions été te chercher... Mais comme tu trembles!... chère mère... tes mains sont glacées... » reprit le forgeron agenouillé devant Françoise. Puis, en se tournant vers la Mayeux : « Fais donc un peu de feu tout de suite... — J'y avais pensé quand ton père est arrivé, Agricol; mais il n'y a plus ni bois ni charbon... — Eh bien!... je t'en prie, ma bonne Mayeux, descends en emprunter au père Loriot... il est si bon homme qu'il ne te refusera pas... Ma pauvre mère est capable de tomber malade... vois comme elle frissonne. » A peine avait-il dit ces mots, que la Mayeux disparut.

Le forgeron se leva, alla prendre la couverture du lit et revint en envelopper soigneusement les genoux et les pieds de sa mère; puis, s'agenouillant de nouveau devant elle, il lui dit : « Tes mains, chère mère... » Et Agricol, prenant les mains débiles de sa mère dans les siennes, tâcha de les réchauffer de son haleine. Rien n'était plus touchant que ce tableau... que de voir ce robuste garçon à la figure énergique et résolue, alors empreinte d'une expression de tendresse adorable, entourer des attentions les plus délicates cette pauvre vieille mère pâle et tremblante.

Dagobert, bon comme son fils, alla prendre un oreiller, l'apporta et dit à sa femme : « Penche-toi un peu en avant, je vais mettre cet oreiller derrière toi; tu seras mieux, et cela te réchauffera encore. — Comme vous me gâtez tous deux! » dit Françoise en tâchant de sourire; « et toi surtout, es-tu bon... après tout le mal que je t'ai fait! » dit-elle à Dagobert. Et dégageant une de ses mains d'entre celles de son fils, elle prit la main du soldat, sur laquelle elle appuya ses yeux remplis de larmes; puis elle dit à voix basse : « En prison, je me suis bien repentie... va... »

Le cœur d'Agricol se brisait en songeant que sa mère avait dû être momentanément confondue dans sa prison avec tant de misérables créatures... elle, sainte et digne femme... d'une pureté si angélique... Il allait, pour ainsi dire, tâcher de la consoler d'un passé si douloureux pour elle; mais il se tut, songeant que ce serait porter un nouveau coup à Dagobert. Aussi reprit-il : « Et Gabriel, chère mère?... comment va-t-il, ce bon frère? Puisque tu viens de le voir, donne-nous de ses nouvelles. — Depuis son arrivée, » dit Françoise en essuyant ses yeux, « il est en retraite... ses supérieurs lui ont rigoureusement défendu de sortir... Heureusement, ils ne lui avaient pas défendu de me recevoir... car ses paroles, ses conseils m'ont ouvert les yeux; c'est lui qui m'a appris combien, sans le savoir, j'avais été coupable envers toi, mon pauvre mari. — Que veux-tu dire? » reprit Dagobert. « — Dame! tu dois penser que si je t'ai causé tant de chagrin, ce n'était pas par méchanceté... En te voyant si désespéré, je souffrais

presque autant que toi, mais je n'osais pas te le dire de peur de manquer à mon serment... Je voulais le tenir, croyant bien faire, croyant que c'était mon devoir... Pourtant... quelque chose me disait que mon devoir n'était pas de te désoler ainsi. « Hélas! mon Dieu, éclairez-moi! » m'écriai-je dans ma prison, en m'agenouillant et en priant malgré les railleries des autres femmes; « comment une action juste et sainte qui m'a été ordonnée « par mon confesseur, le plus respectable des hommes, accable-t-elle moi « et les miens de tant de tourments? Ayez pitié de moi, mon bon Dieu; « inspirez-moi, avertissez-moi si j'ai fait mal sans le vouloir... » Comme je priais avec ferveur, Dieu m'a exaucée, il m'a envoyé l'idée de m'adresser à Gabriel... « Je vous remercie, mon Dieu, je vous obéirai, » me suis-je dit, « Gabriel est comme mon enfant... il est prêtre aussi;... c'est un saint mar- « tyr... Si quelqu'un au monde ressemble au divin Sauveur par la charité, « par la bonté... c'est lui... Quand je sortirai de prison... j'irai le consul- « ter... et il éclaircira mes doutes. — Chère mère... tu as raison, » s'écria Agricol, « c'était une idée d'en haut... Gabriel... c'est un ange, c'est ce qu'il y a de plus pur, de plus courageux, de plus noble au monde! c'est le type du vrai prêtre, du bon prêtre. — Ah! pauvre femme, » dit Dagobert avec amertume, « si tu n'avais jamais eu d'autre confesseur que Gabriel!... — J'y avais bien pensé avant ses voyages. » dit naïvement Françoise. « J'aurais tant aimé me confesser à ce cher enfant... Mais, vois-tu, j'ai craint de fâcher l'abbé Dubois et que Gabriel ne fût trop indulgent pour mes péchés.

- Tes péchés, pauvre chère mère..., » dit Agricol, « en as-tu seulement jamais commis un seul? — Et Gabriel, que t'a-t-il dit? » demanda le soldat. « — Hélas! mon ami, que n'ai-je eu plus tôt un entretien pareil avec lui!... Ce que je lui ai appris de l'abbé Dubois a éveillé ses soupçons; alors il m'a interrogée, ce cher enfant, sur bien des choses dont il ne m'avait jamais parlé jusque-là... Je lui ai ouvert mon cœur tout entier, lui aussi m'a ouvert le sien, et nous avons fait de tristes découvertes sur des personnes que nous avions toujours crues bien respectables... et qui pourtant nous avaient trompés à l'insu l'un de l'autre... — Comment cela? — Oui, on lui disait à lui, sous le sceau du secret, des choses censées venir de moi, et à moi aussi, sous le sceau du secret, on me disait des choses comme venant de lui... Ainsi... il m'a avoué qu'il ne s'était pas d'abord senti de vocation pour être prêtre... Mais on lui a assuré que je ne croirais mon salut certain dans ce monde et dans l'autre que s'il entrait dans les ordres, parce que j'étais persuadée que le Seigneur me récompenserait de lui avoir donné un si excellent serviteur, et que pourtant je n'oserais jamais demander, à lui Gabriel, une pareille preuve d'attachement, quoique je l'eusse ramassé orphelin dans la rue et élevé comme mon fils, à force de privations et de travail... Alors, que voulez-vous! le pauvre cher enfant, croyant combler tous mes vœux... s'est sacrifié. Il est entré au séminaire. — Mais c'est horrible, » dit Agricol, « c'est une ruse infâme, et pour les prêtres qui s'en sont rendus coupables, c'est un mensonge sacrilége... — Pendant ce temps-là, » reprit Françoise, « à moi, on me tenait un autre langage : on me disait que Gabriel avait la vocation, mais qu'il n'osait me l'avouer, de peur que je ne fusse jalouse à cause d'Agricol qui, ne devant jamais être qu'un ouvrier,



presque autant que toi, mais je n'osais pas te le dire de peur de manquer à mon serment... Je voulais le tenir, croyant bien faire, croyant que c'était mon devoir... Pourtant... quelque chose me disait que mon devoir n'était pas de te désoler ainsi. « Hélas! mon Dieu, éclairez-moi! » m'écriai-je dans ma prison, en m'agenouillant et en priant, malgré les railleries des



Françoise Baudoin


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

ne jouirait pas des avantages que la prêtrise assurait à Gabriel... Aussi, lorsqu'il m'a demandé la permission d'entrer au séminaire (cher enfant! il n'y entrait qu'à regret, mais il croyait me rendre très-heureuse), au lieu de le détourner de cette idée, je l'ai, au contraire, engagé de tout mon pouvoir à la suivre... l'assurant qu'il ne pouvait mieux faire, que cela me causait une grande joie... Dame!... vous entendez bien, j'exagérais, tant je craignais qu'il ne me crût jalouse pour Agricol. -- Quelle odieuse machination! » dit Agricol, stupéfait. « On spéculait d'une manière indigne sur votre dévouement mutuel;... ainsi dans l'encouragement presque forcé que tu donnais à sa résolution, Gabriel voyait, lui, l'expression de ton vœu le plus cher... — Peu à peu pourtant, comme Gabriel est le meilleur cœur qu'il y ait au monde, la vocation lui est venue. C'est tout simple : consoler ceux qui souffrent, se dévouer à ceux qui sont malheureux; il était né pour cela;... aussi ne m'aurait-il jamais parlé du passé sans notre entretien de ce matin... Mais alors, lui toujours si doux, si timide... je l'ai vu s'indigner... s'exaspérer, surtout contre M. Rodin et une autre personne qu'il accuse... Il avait déjà contre eux, m'a-t-il dit, de sérieux griefs;... mais ces découvertes comblaient la mesure. » A ces mots de Françoise, Dagobert fit un mouvement et porta vivement la main à son front, comme pour rassembler ses souvenirs. Depuis quelques minutes, il écoutait avec une surprise profonde et presque avec frayeur le récit de ces menées souterraines, conduites avec une fourbe si habile et si profonde.

Françoise continua : « Enfin... quand j'ai avoué à Gabriel que, par les conseils de M. l'abbé Dubois, mon confesseur, j'avais livré à une personne étrangère les enfants qu'on avait confiés à mon mari... les filles du maréchal Simon... le cher enfant, hélas! bien à regret m'a blâmée... non d'avoir voulu faire connaître à ces pauvres orphelines les douceurs de notre sainte religion, mais de ne pas avoir consulté mon mari, qui seul répondait devant Dieu et devant les hommes du dépôt qu'on lui avait confié... Gabriel a vivement censuré la conduite de M. l'abbé Dubois, qui m'avait donné, disait-il, des conseils mauvais et perfides; puis ensuite ce cher enfant m'a consolée avec sa douceur d'ange en m'engageant à revenir tout te dire, mon pauvre mari! Il aurait bien voulu m'accompagner, car c'est à peine si j'osais penser à rentrer ici, tant j'étais désolée de mes torts envers toi; mais malheureusement Gabriel était retenu à son séminaire par des ordres très-sévères de ses supérieurs; il n'a pu venir avec moi, et... » Dagobert interrompit brusquement sa femme; il semblait en proie à une grande agitation. « — Un mot, Françoise, » dit-il, « car en vérité, au milieu de tant de soucis, de trames si noires et si diaboliques, la mémoire se perd, la tête s'égare... Tu m'as dit, le jour où les enfants ont disparu, qu'en recueillant Gabriel, tu avais trouvé à son cou une médaille de bronze, et dans sa poche un portefeuille rempli de papiers écrits en langue étrangère? — Oui... mon ami. — Que tu avais plus tard remis ces papiers et cette médaille à ton confesseur? — Oui, mon ami. — Et Gabriel ne t'a-t-il jamais parlé depuis de cette médaille et de ces papiers? — Non. » Agricol, en entendant cette révélation de sa mère, la regardait avec surprise et s'écria : « — Mais alors Gabriel a donc le même intérêt que les filles du maréchal Simon et mademoiselle de Cardo-

ville... à se trouver demain rue Saint-François? — Certainement, » dit Dagobert; «et maintenant, te souvient-il qu'il nous a dit, lors de mon arrivée, que dans quelques jours il aurait besoin de nous, de notre appui pour une circonstance grave? — Oui, mon père. — Et on le retient prisonnier à son séminaire; et il a dit à ta mère qu'il avait à se plaindre de ses supérieurs! et il nous a demandé notre appui, t'en souviens-tu? d'un air si triste et si grave, que je lui ai dit... — Qu'il s'agirait d'un duel à mort qu'il ne nous parlerait pas autrement..., » reprit Agricol en interrompant Dagobert. « C'est vrai, mon père... et pourtant, toi qui te connais en courage, tu as reconnu la bravoure de Gabriel égale à la tienne;... pour qu'il craigne tant ses supérieurs, il faut que le danger soit grand. — Maintenant que j'ai entendu ta mère, je comprends tout..., » dit Dagobert. « Gabriel est comme Rose et Blanche, comme mademoiselle de Cardoville... comme ta mère, comme nous le sommes peut-être nous-mêmes, victimes d'une sourde machination de mauvais prêtres... Tiens, à cette heure que je connais leurs moyens ténébreux, leur persévérance infernale... je le vois, » ajouta le soldat en parlant plus bas, « il faut être bien fort pour lutter contre eux... Non, je n'avais pas d'idée de leur puissance... — Tu as raison, mon père... car ceux qui sont hypocrites et méchants peuvent faire autant de mal, que ceux qui sont bons et charitables comme Gabriel... font de bien. Il n'y a pas d'ennemi plus implacable qu'un mauvais prêtre. — Je te crois... et cela m'épouvante, car enfin mes pauvres enfants sont entre leurs mains... Faudrait-il les leur abandonner sans lutte?... Tout est-il donc désespéré?... Oh! non... non... pas de faiblesse... et pourtant... depuis que ta mère nous a dévoilé ces trames diaboliques, je ne sais... mais je me sens moins fort... moins résolu... Tout ce qui se passe autour de nous me semble effrayant. L'enlèvement de ces enfants n'est plus une chose isolée, mais une ramification d'un vaste complot qui nous entoure et nous menace... Il me semble que moi et ceux que j'aime nous marchons la nuit, au milieu des serpents... au milieu d'ennemis et de piéges qu'on ne peut ni voir ni combattre... Enfin, que veux-tu que je te dise?... moi, je n'ai jamais craint la mort... je ne suis pas lâche... eh bien! maintenant... je l'avoue... oui, je l'avoue... ces robes noires me font peur... oui... j'en ai peur... »

Dagobert prononça ces mots avec un accent si sincère que son fils tressaillit, car il partageait la même impression. Et cela devait être; les caractères francs, énergiques, résolus, habitués à agir et à combattre au grand jour, ne peuvent ressentir qu'une crainte, celle d'être enlacés et frappés dans les ténèbres par des ennemis insaisissables; ainsi, Dagobert avait vingt fois affronté la mort, et pourtant, en entendant sa femme exposer naïvement ce sombre tissu de trahisons, de fourberies, de mensonges, de noirceurs, le soldat éprouvait un vague effroi; et quoique rien ne fût changé dans les conditions de son entreprise nocturne contre le couvent, elle lui apparaissait sous un jour plus sinistre et plus dangereux.

Le silence qui régnait depuis quelques moments fut interrompu par le retour de la Mayeux. Celle-ci, sachant que l'entretien de Dagobert, de sa femme et d'Agricol ne devait pas avoir d'importun auditeur, frappa légèrement à la porte, restant en dehors avec le père Loriot. « Peut-on entrer,

madame Françoise? » dit l'ouvrière. « Voici le père Loriot qui apporte du bois. — Oui, oui, entre, ma bonne Mayeux, » dit Agricol pendant que son père essuyait la sueur froide qui coulait de son front.

La porte s'ouvrit, et l'on vit le digne teinturier dont les mains et les bras étaient alors couleur amarante; il portait d'un côté un panier de bois, de l'autre de la braise allumée sur une pelle à feu. « Bonsoir la compagnie, » dit le père Loriot, « merci d'avoir pensé à moi, madame Françoise, vous savez que ma boutique et ce qu'il y a dedans sont à votre service... entre voisins, on s'aide, comme de juste; vous avez, je l'espère, été dans le temps assez bonne pour feu ma femme!... » Puis, déposant le bois dans un coin et donnant la pelle à braise à Agricol, le digne teinturier, devinant, à l'air triste et préoccupé des différents acteurs de cette scène, qu'il serait discret à lui de ne pas prolonger sa visite, ajouta : « Vous n'avez pas besoin d'autre chose, madame Françoise? — Non, père Loriot, merci. — Alors, bonsoir la compagnie... » Puis, s'adressant à la Mayeux, le teinturier ajouta : « N'oubliez pas la lettre pour M. Dagobert... je n'ai pas osé y toucher, j'y aurais marqué les quatre doigts et le pouce en amarante. Bonsoir la compagnie. » Et le père Loriot sortit. « — M. Dagobert, voici cette lettre, » dit la Mayeux. Et elle s'occupa d'allumer le poêle, pendant qu'Agricol approchait du foyer le vieux fauteuil de sa mère. « — Vois ce que c'est, mon garçon, » dit Dagobert à son fils, « j'ai la tête si fatiguée que j'y vois à peine clair... » Agricol prit la lettre, qui contenait à peine quelques lignes, et lut avant d'avoir regardé la signature :

« En mer, le 25 décembre 1831.

« Je profite de la rencontre et d'une communication de quelques minutes « avec un navire qui se rend directement en Europe, mon vieux camarade, « pour t'écrire à la hâte ces lignes, qui te parviendront, je l'espère, par le « Havre, et probablement avant mes dernières lettres de l'Inde... tu dois « être maintenant à Paris avec ma femme et mon enfant... dis-leur... Je « ne puis finir... le canot part... un mot en hâte... j'arrive en France... « N'oublie pas le 13 février;... l'avenir de ma femme et de mon enfant en « dépend...

« Adieu, mon ami, reconnaissance éternelle.

« SIMON. »

« Agricol... ton père... vite...! » s'écria la Mayeux.

Dès les premiers mots de cette lettre, à laquelle les circonstances présentes donnaient un si cruel à-propos, Dagobert était devenu d'une pâleur mortelle... L'émotion, la fatigue, l'épuisement, joints à ce dernier coup, le firent chanceler. Son fils courut à lui, le soutint un instant entre ses bras; mais bientôt cet accès de faiblesse momentanée se dissipa, Dagobert passa la main sur son front, redressa sa grande taille; son regard étincela, sa rude figure prit une expression de résolution déterminée, et il s'écria avec une exaltation farouche : « Non, non, je ne serai pas traître, je ne serai pas lâche. Les robes noires ne me feront plus peur, et cette nuit Rose et Blanche Simon seront délivrées. »



CHAPITRE VIII.

Le code pénal.

Dagobert, un moment épouvanté des machinations ténébreuses et souterraines si dangereusement poursuivies par les *robes noires*, comme il disait, contre des personnes qu'il aimait, avait pu hésiter un instant à tenter la délivrance de Rose et de Blanche; mais son indécision cessa aussitôt après la lecture de la lettre du maréchal Simon, qui venait si inopinément lui rappeler des devoirs sacrés. A l'abattement passager du soldat avait succédé une résolution d'une énergie calme et pour ainsi dire recueillie.

« Agricol, quelle heure est-il? » demanda-t-il à son fils. « — Neuf heures ont sonné tout à l'heure, mon père. — Il faut me fabriquer tout de suite un crochet de fer solide... assez solide pour supporter mon poids et assez ouvert pour s'adapter au chaperon d'un mur. Ce poêle de fonte sera ta forge et ton enclume; tu trouveras un marteau dans la maison... et... quant à du fer, » dit le soldat en hésitant et en regardant autour de lui, « quant à du

fer... tiens, en voici... » Ce disant, le soldat prit auprès du foyer une paire de pincettes à très-fortes branches, les présenta à son fils, et ajouta : « Allons, mordieu! mon garçon, attise le feu, chauffe à blanc, et forge-moi ce fer... » A ces paroles, Françoise et Agricol se regardèrent avec surprise ; le forgeron resta muet et interdit, ignorant la résolution de son père et les préparatifs que celui-ci avait déjà commencés avec l'aide de la Mayeux. « Tu ne m'entends donc pas, Agricol? » répéta Dagobert, tenant toujours la paire de pincettes à la main. « Il faut tout de suite me fabriquer un crochet avec cela... — Un crochet... mon père... et pour quoi faire? — Pour mettre au bout d'une corde que j'ai là. Il faudra le terminer par une espèce d'œillet assez large pour qu'elle puisse y être solidement attachée. — Mais cette corde, ce crochet, à quoi bon? — A escalader les murs du couvent si je ne peux pas m'y introduire par une porte. — Quel couvent? » demanda Françoise à son fils. « — Comment, mon père! » s'écria celui-ci en se levant brusquement, « tu penses encore... à cela? — Ah çà ! à quoi veux-tu que je pense? — Mais, mon père... c'est impossible... tu ne tenteras pas une pareille entreprise. — Mais quoi donc, mon enfant? » demanda Françoise avec anxiété ; « où ton père veut-il donc aller? — Il veut, cette nuit, s'introduire dans le couvent où sont renfermées les filles du maréchal Simon, et les enlever. — Grand Dieu!... mon pauvre mari!... un sacrilége!... » s'écria Françoise toujours fidèle à ses pieuses traditions. Et joignant les mains elle fit un mouvement pour se lever et se rapprocher de Dagobert.

Le soldat, pressentant qu'il allait avoir à subir des observations, des prières de toutes sortes, et bien résolu de n'y pas céder, voulut tout d'abord couper court à ces supplications inutiles qui d'ailleurs lui faisaient perdre un temps précieux ; il reprit donc d'un air grave, sévère, presque solennel, qui témoignait de l'inflexibilité de sa détermination : « Écoute, ma femme, et toi aussi, mon fils : quand, à mon âge, on se décide à une chose, on sait pourquoi ;... et une fois qu'on est décidé, il n'y a ni femme ni fils qui tiennent ;... on fait ce qu'on doit... c'est à quoi je suis résolu... épargnez-vous donc des paroles inutiles ;... c'est votre devoir de me parler ainsi, soit ; ce devoir, vous l'avez rempli, n'en parlons plus. Ce soir, je veux être le maître chez moi... » Françoise, craintive, effrayée, n'osa pas hasarder une parole ; mais elle tourna ses regards suppliants vers son fils. « — Mon père!... » dit celui-ci, « un mot encore... un mot seulement. — Voyons ce mot, » reprit Dagobert avec impatience. « — Je ne veux pas combattre votre résolution, mais je vous prouverai que vous ignorez à quoi vous vous exposez... — Je n'ignore rien ! » dit le soldat d'un ton brusque. « Ce que je tente est grave ; mais il ne sera pas dit que j'aie négligé un moyen, quel qu'il soit, d'accomplir ce que j'ai promis d'accomplir... — Mon père, prends garde, encore une fois... tu ne sais pas à quel danger tu t'exposes ! » dit le forgeron d'un air alarmé. « — Allons, parlons du danger, parlons du fusil du portier et de la faux du jardinier, » dit Dagobert en haussant les épaules dédaigneusement, « parlons-en et que cela finisse... Eh bien! après, supposons que je laisse ma peau dans ce couvent, est-ce que tu ne restes pas à ta mère? Voilà vingt ans que vous avez l'habitude de vous passer de moi... ça vous coûtera moins... — Et c'est moi, mon Dieu ! c'est moi qui suis cause de tous

ces malheurs !... » s'écria la pauvre mère. « Ah ! Gabriel avait bien raison de me blâmer ! — Madame Françoise, rassurez-vous, » dit tout bas la Mayeux qui s'était rapprochée de la femme de Dagobert, « Agricol ne laissera pas son père s'exposer ainsi. »

Le forgeron, après un moment d'hésitation, reprit d'une voix émue : « Je te connais trop, mon père, pour songer à t'arrêter par la peur d'un danger de mort. — De quel danger parles-tu alors? — D'un danger... devant lequel tu reculeras ;... oui... devant lequel tu reculeras... toi si brave..., » dit le jeune homme d'un ton pénétré qui frappa son père. « — Agricol, » dit sévèrement et rudement le soldat, « vous dites une lâcheté, vous me faites une insulte. — Mon père ! — Une lâcheté, » reprit le soldat courroucé, « parce qu'il est lâche de vouloir détourner un homme de son devoir en l'effrayant; une insulte, parce que vous me croyez capable d'être intimidé. — Ah ! M. Dagobert, » s'écria la Mayeux, « vous ne comprenez pas Agricol...— Je le comprends trop, » répondit durement le soldat.

Douloureusement ému de la sévérité de son père, mais ferme dans sa résolution dictée par son amour et par son respect, Agricol reprit, non sans un violent battement de cœur : « Pardonnez-moi si je vous désobéis, mon père;... mais dussiez-vous me haïr, vous saurez à quoi vous exposez en escaladant, la nuit, les murs d'un couvent... — Mon fils! vous osez,... » s'écria Dagobert le visage enflammé de colère. « — Agricol !... » s'écria Françoise éplorée, « mon mari ! — M. Dagobert, écoutez Agricol !... c'est dans votre intérêt à tous qu'il parle, » s'écria la Mayeux. « — Pas un mot de plus..., » répondit le soldat en frappant du pied avec colère. « — Je vous dis... mon père... que vous risquez presque sûrement... les galères ! » s'écria le forgeron en devenant d'une pâleur effrayante. « — Malheureux ! » dit Dagobert en saisissant son fils par le bras, « tu ne pouvais pas me cacher cela... plutôt que de m'exposer à être traître et lâche ! » Puis, le soldat répéta en frémissant : « Les galères ! » Et il baissa la tête, muet, pensif, et comme écrasé par ces mots foudroyants. « — Oui, vous introduire dans un lieu habité, la nuit, avec escalade et effraction... la loi est formelle... ce sont les galères ! » s'écria Agricol, à la fois heureux et désolé de l'accablement de son père; « oui, mon père... les galères si vous êtes pris en flagrant délit; et il y a dix chances contre une pour que cela soit : car la Mayeux vous l'a dit, le couvent est gardé... Ce matin vous auriez tenté d'enlever en plein jour ces deux jeunes demoiselles, vous auriez été arrêté; mais au moins cette tentative, faite ouvertement, avait un caractère de loyale audace qui plus tard peut-être vous eût fait absoudre... Mais vous introduire ainsi la nuit avec escalade... je vous le répète, ce sont les galères... Maintenant... mon père... décidez-vous... ce que vous ferez, je le ferai... car je ne vous laisserai pas aller seul... Dites un mot... je forge votre crochet; j'ai là au bas de l'armoire un marteau, des tenailles... et dans une heure nous partons. »

Un profond silence suivit les paroles du forgeron, silence seulement interrompu par les sanglots étouffés de Françoise qui murmurait avec désespoir : « Hélas!... mon Dieu... voilà pourtant ce qui arrive... parce que j'ai écouté l'abbé Dubois. » En vain la Mayeux consolait Françoise; elle se

sentait elle-même épouvantée, car le soldat était capable de braver l'infamie, et alors Agricol voudrait partager les périls de son père.

Dagobert, malgré son caractère énergique et déterminé, restait frappé de stupeur. Selon ses habitudes militaires, il n'avait vu dans son entreprise nocturne qu'une sorte de ruse de guerre autorisée par son bon droit d'abord, et aussi par l'inexorable fatalité de sa position ; mais les effrayantes paroles de son fils le ramenaient à la réalité, à une terrible alternative : ou il lui fallait trahir la confiance du maréchal Simon et les derniers vœux de la mère des orphelines, ou bien il lui fallait s'exposer à une flétrissure effroyable, et surtout y exposer son fils... son fils! et cela même sans la certitude de délivrer les orphelines.

Tout à coup Françoise, essuyant ses yeux noyés de larmes, s'écria comme frappée d'une inspiration soudaine : « Mais, mon Dieu, j'y songe... il y a peut-être un moyen de faire sortir ces chères enfants du couvent sans violence. — Comment cela, ma mère? » dit vivement Agricol. « — C'est M. l'abbé Dubois qui les y a fait conduire ;... mais, d'après ce que suppose Gabriel, probablement mon confesseur n'a agi que par les conseils de M. Rodin... — Et quand cela serait, ma chère mère, on aurait beau s'adresser à M. Rodin, on n'obtiendrait rien de lui. — De lui, non, mais peut-être de cet abbé si puissant, qui est le supérieur de Gabriel et qui l'a toujours protégé depuis son entrée au séminaire. — Quel abbé, ma mère? — M. l'abbé d'Aigrigny. — En effet, chère mère, avant d'être prêtre il était militaire... peut-être serait-il plus accessible qu'un autre... et pourtant... — D'Aigrigny ! » s'écria Dagobert avec une expression d'horreur et de haine. « Il y a ici, mêlé à ces trahisons, un homme qui, avant d'être prêtre, a été militaire, et qui s'appelle d'Aigrigny? — Oui, mon père, le marquis d'Aigrigny... avant la restauration... il avait servi en Russie... et, en 1815, les Bourbons lui ont donné un régiment... — C'est lui! » dit Dagobert d'une voix sourde, « encore lui! toujours lui! comme un mauvais démon... qu'il s'agisse de la mère, du père ou des enfants. — Que dis-tu, mon père? — Le marquis d'Aigrigny ! » s'écria Dagobert. « Savez-vous quel est cet homme? Avant d'être prêtre, il a été le bourreau de la mère de Rose et de Blanche, qui méprisait son amour. Avant d'être prêtre... il s'est battu contre son pays, et s'est trouvé deux fois face à face à la guerre avec le général Simon... Oui, pendant que le général était prisonnier à Leipzig, criblé de blessures à Waterloo, l'autre, le marquis renégat, triomphait avec les Russes et les Anglais! Sous les Bourbons, le renégat, comblé d'honneurs, s'est encore retrouvé en face du soldat de l'empire persécuté. Entre eux deux, cette fois, il y a eu un duel acharné... Le marquis a été blessé; mais le général Simon, proscrit et condamné à mort, s'est exilé... Maintenant le renégat est prêtre... dites-vous? Eh bien! moi, maintenant, je suis certain que c'est lui qui a fait enlever Rose et Blanche afin d'assouvir sur elles la haine qu'il a toujours eue contre leur mère et contre leur père... Cet infâme d'Aigrigny les tient en sa puissance... Ce n'est plus seulement la fortune de ces enfants que j'ai à défendre maintenant... C'est leur vie... Entendez-vous? leur vie!... — Mon père... croyez-vous cet homme capable de...? — Un traître à son pays, qui finit par être un prêtre infâme, est capable de

tout; je vous dis que peut-être à cette heure ils tuent ces enfants à petit feu…, » s'écria le soldat d'une voix déchirante, « car les séparer l'une de l'autre, c'est déjà commencer à les tuer… » Puis Dagobert ajouta avec une exaspération impossible à rendre : « Les filles du maréchal Simon sont au pouvoir du marquis d'Aigrigny et de sa bande… et j'hésiterais à tenter de les sauver… par peur des galères!… Les galères? » ajouta-t-il avec un éclat de rire convulsif, « qu'est-ce qne ça me fait, à moi, les galères? Est-ce qu'on y met votre cadavre? Est-ce qu'après cette dernière tentative, je n'aurai pas le droit, si elle avorte, de me brûler la cervelle?… Mets ton fer au feu, mon garçon… Vite, le temps presse… forge… forge le fer… — Mais… ton fils t'accompagne, » s'écria Françoise avec un cri de désespoir maternel. Puis se levant, elle se jeta aux pieds de Dagobert en disant : « Si tu es arrêté… il le sera aussi… — Pour s'épargner les galères… il fera comme moi… j'ai deux pistolets. — Mais moi…, » s'écria la malheureuse mère en tendant ses mains suppliantes, « sans toi… sans lui… que deviendrai-je?… — Tu as raison… j'étais égoïste… j'irai seul, » dit Dagobert. « — Tu n'iras pas seul… mon père…, » reprit Agricol. « — Mais ta mère!… — La Mayeux voit ce qui se passe; elle ira trouver M. Hardy, mon bourgeois, et lui dira tout… c'est le plus généreux des hommes;… ma mère aura un abri et du pain jusqu'à la fin de ses jours. — Et c'est moi… c'est moi qui suis cause de tout…, » s'écria Françoise en se tordant les mains avec désespoir. « Punissez-moi, mon Dieu… punissez-moi… c'est ma faute… j'ai livré ces enfants… je serai punie par la mort de mon enfant. — Agricol… tu ne me suivras pas! je te le défends, » dit Dagobert en pressant son fils contre sa poitrine avec énergie. « — Moi… après t'avoir signalé le danger… je reculerais!… tu n'y penses pas, mon père. Est-ce que je n'ai pas aussi quelqu'un à délivrer, moi? Mademoiselle de Cardoville, si bonne, si généreuse, qui m'avait voulu sauver de la prison, n'est-elle pas prisonnière à son tour? Je te suivrai, mon père; c'est mon droit, c'est mon devoir, c'est ma volonté. » Ce disant, Agricol mit dans l'ardent brasier du poêle de fonte les pincettes destinées à faire un crochet.

« Hélas! mon Dieu! ayez pitié de nous tous! » disait la pauvre mère en sanglotant, toujours agenouillée pendant que le soldat semblait en proie à un violent combat intérieur. « — Ne pleure pas ainsi, chère mère, tu me brises le cœur, » dit Agricol en relevant sa mère avec l'aide de la Mayeux, « rassure-toi. J'ai dû exagérer à mon père les mauvaises chances de l'entreprise; mais à nous deux, en agissant prudemment, nous pourrons réussir presque sans rien risquer, n'est-ce pas, mon père? » dit Agricol en faisant un signe d'intelligence à Dagobert. « Encore une fois, rassure-toi, bonne mère… je réponds de tout… Nous délivrerons les filles du maréchal Simon et mademoiselle de Cardoville… La Mayeux, donne-moi les tenailles et le marteau qui sont au bas de cette armoire… » L'ouvrière, essuyant ses larmes, obéit à Agricol, pendant que celui-ci, à l'aide d'un soufflet, avivait le brasier où chauffaient les pincettes. « — Voici tes outils… Agricol, » dit la Mayeux d'une voix profondément altérée, en présentant, de ses mains tremblantes, ces objets au forgeron qui, à l'aide des tenailles, retira bientôt du feu les pincettes chauffées à blanc, qu'il commença de façonner en cro-

chet à grands coups de marteau, se servant du poêle de fonte pour enclume.

Dagobert était resté silencieux et pensif. Tout à coup il dit à Françoise en lui prenant les mains : « Tu connais ton fils : l'empêcher maintenant de me suivre, c'est impossible... Mais, rassure-toi... chère femme... nous réussirons... je l'espère... Si nous ne réussissons pas... si nous sommes arrêtés, Agricol et moi, eh bien ! non... pas de lâcheté... pas de suicide... le père et le fils s'en iront en prison bras dessus, bras dessous, le front haut, le regard fier, comme deux hommes de cœur qui ont fait leur devoir... jusqu'au bout... Le jour du jugement viendra ;... nous dirons tout... loyalement, franchement ;... nous dirons que, poussés à la dernière extrémité... ne trouvant aucun secours, aucun appui dans la loi, nous avons été obligés d'avoir recours à la violence... Va, forge, mon garçon, » ajouta Dagobert en s'adressant à son fils qui martelait le fer rougi, forge... forge... sans crainte, les juges sont honnêtes gens, ils absoudront d'honnêtes gens. — Oui, brave père, tu as raison ; rassure-toi, chère mère ;... les juges verront la différence qu'il y a entre des bandits qui escaladent la nuit des murs pour voler... et un vieux soldat et son fils qui, au péril de leur liberté, de leur vie, au risque de l'infamie, ont voulu délivrer de pauvres victimes. — Et si ce langage n'est pas entendu, » reprit Dagobert, « tant pis !... ce ne sera ni ton fils, ni ton mari qui seront déshonorés aux yeux des honnêtes gens... Si l'on nous met au bagne... si nous avons le courage de vivre... eh bien ! le jeune et le vieux forçat porteront fièrement leur chaîne... et le marquis renégat... le prêtre infâme, sera plus honteux que nous... Va, forge le fer sans crainte, mon garçon ! Il y a quelque chose que le bagne ne peut flétrir : une bonne conscience et l'honneur... Maintenant, deux mots, ma bonne Mayeux ; l'heure avance et nous presse. Quand vous êtes descendue dans le jardin, avez-vous remarqué si les étages du couvent étaient élevés? — Non, pas très-élevés, M. Dagobert, surtout du côté qui regarde la maison des fous où est enfermée mademoiselle de Cardoville... — Comment avez-vous fait pour parler à cette demoiselle? — Elle était de l'autre côté d'une claire-voie en planches qui sépare à cet endroit les deux jardins. — Excellent..., » dit Agricol en continuant de marteler son fer ; « nous pourrons facilement entrer de l'un dans l'autre jardin ;... peut-être sera-t-il plus facile et plus sûr de sortir par la maison de fous... Malheureusement tu ne sais pas où est la chambre de mademoiselle de Cardoville. — Si.... » reprit la Mayeux en rassemblant ses souvenirs ; « elle habite un pavillon carré, et il y a au-dessus de la fenêtre où je l'ai vue pour la première fois une espèce d'auvent avancé, peint couleur de coutil bleu et blanc. — Bon... je ne l'oublierai pas. — Et vous ne savez pas, à peu près, où sont les chambres de mes pauvres enfants ? » dit Dagobert.

Après un moment de réflexion, la Mayeux reprit : « Elles sont en face du pavillon occupé par mademoiselle de Cardoville, car elle leur a fait depuis deux jours des signes de sa fenêtre, et je me souviens maintenant qu'elle m'a dit que leurs deux chambres, placées à des étages différents, se trouvaient l'une au rez-de-chaussée, l'autre au premier. — Et ces fenêtres, sont-elles grillées? » demanda le forgeron. « — Je l'ignore. — Il n'importe ; merci, ma bonne fille ; avec ces indications nous pouvons mar-

cher, » dit Dagobert; « pour le reste, j'ai mon plan. — Ma petite Mayeux, de l'eau, » dit Agricol, « afin que je refroidisse mon fer. » Puis s'adressant à son père : « Ce crochet est-il bien ? — Oui, mon garçon ; dès qu'il sera refroidi nous ajusterons la corde... »

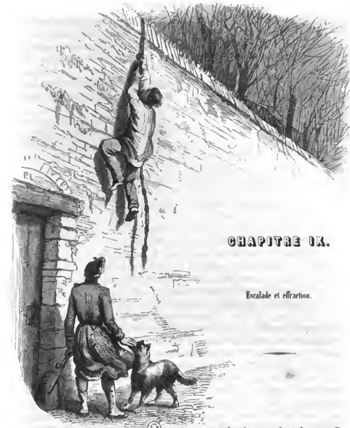
Depuis quelque temps Françoise Bandoin s'était agenouillée pour prier avec ferveur ; elle suppliait Dieu d'avoir pitié d'Agricol et de Dagobert qui dans leur malheureuse ignorance allaient commettre un grand crime ; elle conjurait surtout le Seigneur de faire retomber sur elle seule son courroux céleste, puisqu'elle seule était la cause de la funeste résolution de son fils et de son mari. Dagobert et Agricol terminaient en silence leurs préparatifs ; tous deux étaient très-pâles et d'une gravité solennelle ; ils sentaient tout ce qu'il y avait de dangereux dans leur entreprise désespérée.

Au bout de quelques minutes, dix heures sonnèrent à Saint-Merry. Le tintement de l'horloge arriva faible et à demi couvert par le grondement des rafales de vent et de pluie qui n'avaient pas cessé. « Dix heures..., » dit Dagobert en tressaillant, « il n'y a pas une minute à perdre... Agricol, prends le sac. — Oui, mon père... » En allant chercher le sac, Agricol s'approcha de la Mayeux qui se soutenait à peine et lui dit tout bas et rapidement : « Si nous ne sommes pas ici demain matin... je te recommande ma mère... Tu iras chez M. Hardy ;... peut-être sera-t-il arrivé de voyage. Voyons, sœur, du courage, embrasse-moi... Je te laisse ma pauvre mère. » Et le forgeron, profondément ému, serra cordialement dans ses bras la Mayeux qui se sentait défaillir.

« — Allons, mon vieux Rabat-Joie... en route, » dit Dagobert, « tu nous serviras de vedette... » Puis s'approchant de sa femme qui, s'étant relevée, serrait contre sa poitrine la tête de son fils, qu'elle couvrait de baisers en fondant en larmes, le soldat lui dit, affectant autant de calme que de sérénité : « Allons, ma chère femme, sois raisonnable, fais-nous bon feu... dans deux ou trois heures nous ramènerons ici deux pauvres enfants et une belle demoiselle... Embrasse-moi... cela me portera bonheur... »

Françoise se jeta au cou de son mari sans prononcer une parole. Ce désespoir muet, accentué par des sanglots sourds et convulsifs, était déchirant. Dagobert fut obligé de s'arracher des bras de sa femme, et, cachant son émotion, il dit à son fils d'une voix altérée : « Partons... partons... elle me fend le cœur... Ma bonne Mayeux, veillez sur elle... Agricol... viens... » Et le soldat, glissant ses pistolets dans la poche de sa redingote, se précipita vers la porte, suivi de Rabat-Joie. « — Mon fils... encore !... que je t'embrasse encore une fois ! Hélas !... c'est peut-être la dernière ! » s'écria la malheureuse mère, incapable de se lever, et tendant les bras à Agricol. « Pardonne-moi... c'est ma faute. » Le forgeron revint, mêla ses larmes à celles de sa mère, car il pleurait aussi, et murmura d'une voix étouffée : « — Adieu, chère mère... Rassure-toi... A bientôt... » Puis se dérobant aux étreintes de Françoise, il rejoignit son père sur l'escalier. Françoise Baudoin poussa un long gémissement et tomba presque inanimée entre les bras de la Mayeux.

Dagobert et Agricol sortirent de la rue Brise-Miche au milieu de la tourmente, et se dirigèrent à grands pas vers le boulevard de l'Hôpital, suivis de Rabat-Joie.



CHAPITRE IX.

Escalade et effraction.

Onze heures et demie sonnaient lorsque Dagobert et son fils arrivèrent sur le boulevard de l'Hôpital. Le vent était violent, la pluie battante; mais malgré l'épaisseur des nuées pluvieuses, la nuit paraissait assez claire, grâce au lever tardif de la lune. Les grands arbres noirs et les murailles blanches du jardin du couvent se distinguaient au milieu de cette pâle clarté. Au loin, un réverbère agité par le vent, et dont on apercevait à peine la lumière rougeâtre à travers la brume et la pluie, se balançait au-dessus de la chaussée boueuse de ce boulevard solitaire. A de rares intervalles, on entendait au loin... bien au loin, le sourd roulement d'une voiture attardée; puis tout retombait dans un morne silence.

Dagobert et son fils, depuis leur départ de la rue Brise-Miche, avaient à peine échangé quelques paroles. Le but de ces deux hommes de cœur était noble, généreux; et pourtant résolus, mais pensifs, ils se glissaient dans

l'ombre comme des bandits à l'heure des crimes nocturnes. Agricol portait sur ses épaules un sac renfermant la corde, le crochet et la barre de fer; Dagobert s'appuyait sur le bras de son fils, et Rabat-Joie suivait son maître.

« Le banc où nous nous sommes assis tantôt doit être par ici, » dit Dagobert en s'arrêtant. » — Oui, » dit Agricol en cherchant des yeux, « le voilà, mon père. — Il n'est que onze heures et demie, il faut attendre minuit, » reprit Dagobert. « Asseyons-nous un instant pour nous reposer et convenir de nos faits... »

Au bout d'un moment de silence, le soldat reprit avec émotion, en serrant les mains de son fils entre les siennes : « Agricol, mon enfant... il en est temps encore... je t'en supplie... laisse-moi aller seul... je saurai bien me tirer d'affaire;... plus le moment approche... plus je crains de te compromettre dans cette entreprise dangereuse. — Et moi, brave père, plus le moment approche, plus je crois que je te serai utile à quelque chose; bon ou mauvais, je partagerai ton sort... Notre but est louable... c'est une dette d'honneur que tu dois acquitter... j'en veux payer la moitié. Ce n'est pas maintenant que je me dédirai... Ainsi donc, brave père... songeons à notre plan de campagne. — Allons, tu viendras, » dit Dagobert en étouffant un soupir. » — Il faut donc, brave père, » reprit Agricol, « réussir sans encombre, et nous réussirons... Tu avais remarqué tantôt la petite porte de ce jardin, là, près de l'angle du mur... c'est déjà excellent. — Par là, nous entrons dans le jardin et nous cherchons des bâtiments que sépare un mur terminé par une claire-voie. — Oui... car, d'un côté de cette claire-voie, est le pavillon où habite mademoiselle de Cardoville, et de l'autre la partie du couvent où sont enfermées les filles du général. » A ce moment Rabat-Joie, qui était accroupi aux pieds de Dagobert, se leva brusquement en dressant les oreilles et semblant écouter. « On dirait que Rabat-Joie entend quelque chose, » dit Agricol, » écoutons. » On n'entendit rien que le bruit du vent qui agitait les grands arbres du boulevard. » Mais, j'y pense, mon père, une fois la porte du jardin ouverte, emmenons-nous Rabat-Joie? — Oui... oui; s'il y a un chien de garde, il s'en chargera; et puis, il nous avertira de l'approche des gens de ronde, et qui sait?... il a tant d'intelligence, il est si attaché à Rose et à Blanche, qu'il nous aidera peut-être à découvrir l'endroit où elles sont; je l'ai vu vingt fois aller les rejoindre dans les bois avec un instinct extraordinaire. »

Un tintement lent, grave, sonore, dominant les sifflements de la bise, commença de sonner minuit. Ce bruit sembla retentir douloureusement dans l'âme d'Agricol et de son père; muets, émus, ils tressaillirent... par un mouvement spontané, ils se prirent et se serrèrent énergiquement la main. Malgré eux, chaque battement de leur cœur se réglait sur chacun des coups de cette horloge dont la vibration se prolongeait au milieu du morne silence de la nuit... Au dernier tintement, Dagobert dit à son fils d'une voix ferme : « Voilà minuit... embrasse-moi... et en avant. » Le père et le fils s'embrassèrent. Le moment était décisif et solennel. « — Maintenant, mon père, » dit Agricol, » agissons avec autant de ruse et d'audace que des bandits allant piller un coffre-fort. » Ce disant, le forgeron prit dans le sac la corde et le crochet, Dagobert s'arma de la pince de fer, et tous deux,

s'avançant le long du mur avec précaution, se dirigèrent vers la petite porte, située non loin de l'angle formé par la rue et par le boulevard, s'arrêtant de temps à autre pour prêter l'oreille avec attention, tâchant de distinguer les bruits qui ne seraient causés ni par la pluie ni par le grand vent.

La nuit continuant d'être assez claire pour que l'on pût parfaitement distinguer les objets, le forgeron et le soldat atteignirent la petite porte; les ais paraissaient vermoulus et peu solides. « Bon, » dit Agricol à son père, « d'un coup elle cédera. » Et le forgeron allait appuyer vigoureusement son épaule contre la porte en s'arc-boutant sur ses jarrets, lorsque tout à coup Rabat-Joie grogna sourdement en se mettant pour ainsi dire en arrêt. D'un mot Dagobert fit taire le chien, et, saisissant son fils par le bras, il lui dit tout bas: « — Ne bougeons pas... Rabat-Joie a senti quelqu'un... dans le jardin... » Agricol et son père restèrent quelques minutes immobiles, l'oreille au guet, et suspendant leur respiration... Le chien, obéissant à son maître, ne grognait plus; mais son inquiétude et son agitation se manifestaient de plus en plus. Cependant on n'entendait rien. « — Le chien se sera trompé, mon père..., » dit tout bas Agricol. « — Je suis sûr que non;... ne bougeons pas... » Après quelques secondes d'une nouvelle attente, Rabat-Joie se coucha brusquement et allongea autant qu'il le put son museau sous la traverse inférieure de la porte en soufflant avec force. « On vient...,» dit vivement Dagobert à son fils. « — Éloignons-nous..., » reprit Agricol. « — Non, » lui dit son père; « écoutons, il sera temps de fuir si l'on ouvre la porte... Ici, Rabat-Joie, ici... » Le chien, obéissant, s'éloigna de la porte et vint se coucher aux pieds de son maître.

Quelques secondes après on entendit sur la terre, détrempée par la pluie, une espèce de pataugement causé par des pas lourds dans des flaques d'eau, puis un bruit de paroles qui, emportées par le vent, n'arrivèrent pas jusqu'au soldat et au forgeron. « Ce sont les gens de ronde dont nous a parlé la Mayeux, » dit Agricol à son père. « — Tant mieux... ils mettront un intervalle entre leur seconde tournée, cela nous assure au moins deux heures de tranquillité... maintenant... notre affaire est sûre. » En effet, peu à peu, le bruit des pas devint moins distinct, puis il se perdit tout à fait...

« Allons, vite, ne perdons pas de temps, » dit Dagobert à son fils au bout de dix minutes; « ils sont loin; maintenant, tâchons d'ouvrir cette porte. » Agricol y appuya sa puissante épaule, poussa vigoureusement, et la porte ne céda pas, malgré sa vétusté. « — Malédiction! » dit Agricol, « elle est barrée en dedans, j'en suis sûr; ces mauvaises planches n'auraient pas, sans cela, résisté au choc. — Comment faire? — Je vais monter sur le mur à l'aide de la corde et du crochet... et aller l'ouvrir en dedans. »

Ce disant, Agricol prit la corde, le crampon; et, après plusieurs tentatives, il parvint à lancer le crochet sur le chaperon du mur. « Maintenant, mon père, fais-moi la courte échelle; je m'aiderai de la corde; une fois à cheval sur la muraille, je retournerai le crampon, et il me sera facile de descendre dans le jardin. » Le soldat s'adossa au mur, joignit ses deux mains dans le creux desquelles son fils posa un pied; puis, montant de là sur les robustes épaules de son père, où il prit un point d'appui, à l'aide de la corde

et de quelques dégradations de la muraille, il en atteignit la crête. Malheureusement, le forgeron ne s'était pas aperçu que le chaperon du mur était garni de morceaux de verre de bouteilles cassées qui le blessèrent aux genoux et aux mains; mais de peur d'alarmer Dagobert il retint un premier cri de douleur, replaça le crampon comme il fallait, se laissa glisser le long de la corde, et atteignit le sol; la porte était proche, il y courut : une forte barre de bois la maintenait, en effet, intérieurement; la serrure était en si mauvais état, qu'elle ne résista pas à un violent effort d'Agricol; la porte s'ouvrit, Dagobert entra dans le jardin avec Rabat-Joie.

« Maintenant, » dit le soldat à son fils, « grâce à toi, le plus fort est fait... Voici un moyen de fuite assuré pour mes pauvres enfants et pour mademoiselle de Cardoville... Le tout, à cette heure, est de les trouver... sans faire de mauvaise rencontre... Rabat-Joie va marcher devant en éclaireur... Va... va, mon bon chien, » ajouta Dagobert, « et surtout... sois muet... tais-toi. » Aussitôt l'intelligent animal s'avança de quelques pas, flairant, écoutant, éventant et marchant avec la prudence et l'attention circonspecte d'un limier en quête.

A la demi-clarté de la lune voilée par les nuages, Dagobert et son fils aperçurent autour d'eux un quinconce d'arbres énormes, auquel aboutissaient plusieurs allées. Indécis sur celle qu'ils devaient suivre, Agricol dit à son père : « Prenons l'allée qui côtoie le mur, elle nous mènera sûrement à un bâtiment. — C'est juste, allons, et marchons sur les bordures de gazon, au lieu de marcher dans l'allée boueuse; nos pas feront moins de bruit. » Le père et le fils, précédés par Rabat-Joie, parcoururent pendant quelque temps une sorte d'allée tournante, qui s'éloignait peu de la muraille; ils s'arrêtaient çà et là pour écouter... ou pour se rendre prudemment compte, avant de continuer leur marche, des mobiles aspects des arbres et des broussailles qui, agités par le vent et éclairés par la pâle clarté de la lune, affectaient souvent des formes singulières.

Minuit et demi sonnait lorsque Agricol et son père arrivèrent à une large grille de fer qui servait de clôture au jardin réservé de la supérieure du couvent, réserve dans laquelle la Mayeux s'était introduite le matin, après avoir vu Rose Simon s'entretenir avec Adrienne de Cardoville. A travers les barreaux de cette grille, Agricol et son père aperçurent, à peu de distance, une fermeture en planches à claire-voie aboutissant à une chapelle en construction, et au delà un petit pavillon carré. « Voilà sans doute le pavillon de la maison de fous occupé par mademoiselle de Cardoville, » dit Agricol. « — Et le bâtiment où sont les chambres de Rose et Blanche, mais que nous ne pouvons apercevoir d'ici, lui fait face sans doute, » dit Dagobert. « Pauvres enfants, elles sont là... pourtant, dans les larmes et le désespoir, » ajouta-t-il avec une émotion profonde. « — Pourvu que cette grille soit ouverte, » dit Agricol. « — Elle le sera probablement;... elle est située à l'intérieur. — Avançons doucement. »

En quelques pas, Dagobert et son fils atteignirent la grille, seulement fermée par le pêne de la serrure. Dagobert allait l'ouvrir, lorsque Agricol lui dit : « Prends garde de la faire crier sur ses gonds... — Faut-il la pousser doucement ou brusquement? — Laisse-moi, je m'en charge, » dit Agri-

col. Et il ouvrit si brusquement le battant de la grille, qu'il ne grinça que faiblement; mais cependant ce bruit fut assez distinct pour être entendu au milieu du silence de la nuit pendant un des intervalles que les rafales de vent laissaient entre elles. Agricol et son père restèrent un moment immobiles, inquiets, prêtant l'oreille... n'osant franchir le seuil de cette grille afin de se ménager une retraite. Rien ne bougea, tout demeura calme, tranquille. Agricol et son père, rassurés, pénétrèrent dans le jardin réservé.

A peine le chien fut-il entré dans cet endroit, qu'il donna tous les signes d'une joie extraordinaire; les oreilles dressées, la queue battant ses flancs, bondissant plutôt que courant, il eut bientôt atteint la séparation en claire-voie, où le matin Rose Simon s'était un instant entretenue avec mademoiselle de Cardoville; puis il s'arrêta un instant en cet endroit, inquiet et affairé, tournant et virant comme un chien qui cherche et démêle une voie. Dagobert et son fils, laissant Rabat-Joie obéir à son instinct, suivaient ses moindres mouvements avec un intérêt, avec une anxiété indicibles, espérant tout de son intelligence et de son attachement pour les orphelines. « C'est sans doute près de cette claire-voie que Rose se trouvait lorsque la Mayeux l'a vue, » dit Dagobert. « Rabat-Joie est sur ses traces, laissons-le faire. »

Au bout de quelques secondes, le chien tourna la tête du côté de Dagobert, et partit au galop, se dirigeant vers une porte située au rez-de-chaussée du bâtiment qui faisait face au pavillon occupé par Adrienne; puis, arrivé à cette porte, le chien se coucha, semblant attendre Dagobert. « Plus de doute! c'est bien dans ce bâtiment que sont les enfants! » dit Dagobert en allant rejoindre Rabat-Joie; « c'est là qu'on aura tantôt renfermé Rose. — Nous allons voir si les fenêtres sont ou non grillées, » dit Agricol en suivant son père.

Tous deux arrivèrent auprès de Rabat-Joie. « Eh bien! mon vieux, » lui dit tout bas le soldat en lui montrant le bâtiment, « Rose et Blanche sont donc là? » Le chien redressa la tête et répondit par un hognement de joie, accompagné de deux ou trois jappements. Dagobert n'eut que le temps de saisir la gueule du chien entre ses mains. « — Il va tout perdre!... » s'écria le forgeron. « On l'a entendu, peut-être?... — Non..., » dit Dagobert. « Mais, plus de doute... les enfants sont là... »

A cet instant, la grille de fer par laquelle le soldat et son fils s'étaient introduits dans le jardin réservé, et qu'ils avaient laissée ouverte, se referma avec fracas. « On nous enferme..., » dit vivement Agricol, « et pas d'autre issue... » Pendant un instant le père et le fils se regardèrent atterrés; mais Agricol reprit tout à coup : « Peut-être le battant de la grille se sera-t-il fermé en roulant sur ses gonds par son propre poids;... je cours m'en assurer... et la rouvrir si je puis... — Va... vite, j'examinerai les fenêtres. »

Agricol se dirigea en hâte vers la grille, tandis que Dagobert, se glissant le long du mur, arriva devant les fenêtres du rez-de-chaussée; elles étaient au nombre de quatre; deux d'entre elles n'étaient pas grillées; il regarda au premier étage, il était peu élevé, et aucune de ses fenêtres n'était garnie de barreaux; celle des deux sœurs qui habitait cet étage pourrait donc, une fois prévenue, attacher un drap à la barre d'appui de la fenêtre et se

laisser glisser, comme l'avaient fait les orphelines pour s'évader de l'auberge du Faucon blanc ; mais il fallait, chose difficile, savoir d'abord quelle chambre elle occupait. Dagobert pensa qu'il pourrait en être instruit par celle des deux sœurs qui habitait le rez-de-chaussée ; mais là, autre difficulté ; parmi ces quatre fenêtres, à laquelle devait-il frapper ?

Agricol revint précipitamment. « C'était le vent, sans doute, qui avait fermé la grille, » dit-il ; « j'ai ouvert de nouveau le battant et je l'ai calé avec une pierre ;... mais il faut nous hâter. — Et comment reconnaître les fenêtres de ces pauvres enfants? » dit Dagobert avec angoisse. « — C'est vrai, » dit Agricol inquiet, « que faire? — Appeler au hasard, » dit Dagobert, « c'est donner l'éveil si nous nous adressons mal... — Mon Dieu, mon Dieu, » reprit Agricol avec une angoisse croissante, « être arrivés ici, sous leurs fenêtres... et ignorer... ! — Le temps presse, » dit vivement Dagobert en interrompant son fils, « risquons le tout pour le tout. — Comment, mon père? — Je vais appeler Rose et Blanche à haute voix ; désespérées comme elles le sont, elles ne dorment pas, j'en suis sûr ;... elles seront debout à mon premier appel... Au moyen de son drap, attaché à la barre d'appui, en cinq minutes celle qui habite au premier sera dans nos bras. Quant à celle du rez-de-chaussée... si sa fenêtre n'est pas grillée, en une seconde elle est à nous... Sinon, nous avons bien vite descellé un barreau. — Mais, mon père... cet appel à voix haute? — Peut-être ne l'entendra-t-on pas... — Mais si on l'entend, tout est perdu. — Qui sait? Avant qu'on ait eu le temps d'aller chercher les hommes de ronde et d'ouvrir plusieurs portes, les enfants peuvent être délivrées ; nous gagnons l'issue du boulevard et nous sommes sauvés... — Le moyen est dangereux... mais je n'en vois pas d'autre. — S'il n'y a que deux hommes, moi et Rabat-Joie nous nous chargeons de les maintenir s'ils accourent avant que l'évasion ne soit terminée, et pendant ce temps-là tu enlèves les enfants. — Mon père, un moyen... et un moyen sûr, » s'écria tout à coup Agricol. « D'après ce que nous a dit la Mayeux, mademoiselle de Cardoville a correspondu par signes avec Rose et Blanche. — Oui. — Elle sait donc où elles habitent, puisque les pauvres enfants lui répondaient de leurs fenêtres. — Tu as raison... il n'y a donc que cela à faire... allons au pavillon... Mais comment reconnaître...? — La Mayeux me l'a dit : il y a une espèce d'auvent au-dessus de la croisée de la chambre de mademoiselle de Cardoville... — Allons vite, ce ne sera rien que de briser une claire-voie en planches... As-tu la pince? — La voilà. — Vite, allons... »

En quelques pas, Dagobert et son fils arrivèrent auprès de cette faible séparation ; trois planches arrachées par Agricol lui ouvrirent un facile passage. « Reste là, mon père... et fais le guet, » dit-il à Dagobert en s'introduisant dans le jardin du docteur Baleinier.

La fenêtre signalée par la Mayeux était facile à reconnaître : elle était haute et large ; une sorte d'auvent la surmontait, car cette croisée avait été précédemment une porte, murée plus tard jusqu'au tiers de sa hauteur ; des barreaux de fer assez espacés la défendaient. Depuis quelques instants, la pluie avait cessé ; la lune, dégagée des nuages qui l'obscurcissaient naguère, éclairait en plein le pavillon ; Agricol, s'approchant des carreaux,

vit la chambre plongée dans l'obscurité; mais au fond de cette pièce, une porte entre-bâillée laissait échapper une assez vive clarté. Le forgeron, espérant que mademoiselle de Cardoville veillait encore, frappa légèrement aux vitres. Au bout de quelques instants, la porte du fond s'ouvrit tout à fait; mademoiselle de Cardoville, qui ne s'était pas encore couchée, entra dans la seconde chambre, vêtue comme elle l'était lors de son entretien avec la Mayeux; une bougie qu'Adrienne tenait à la main éclairait ses traits enchanteurs; ils exprimaient alors la surprise et l'inquiétude... La jeune fille posa son bougeoir sur une table, et parut écouter attentivement en s'avançant vers la fenêtre... Mais tout à coup elle tressaillit et s'arrêta brusquement. Elle venait de distinguer vaguement la figure d'un homme regardant à travers ses carreaux. Agricol, craignant que mademoiselle de Cardoville, effrayée, ne se réfugiât dans la pièce voisine, frappa de nouveau, et risquant d'être entendu au dehors, il dit d'une voix assez haute : » C'est Agricol Baudoin. » Ces mots arrivèrent jusqu'à Adrienne. Se rappelant aussitôt son entretien avec la Mayeux, elle pensa qu'Agricol et Dagobert s'étaient introduits dans le couvent pour enlever Rose et Blanche; courant alors vers la croisée, elle reconnut parfaitement Agricol à la brillante clarté de la lune et ouvrit sa fenêtre avec précaution. « Mademoiselle, » lui dit précipitamment le forgeron, » il n'y a pas un instant à perdre; le comte de Montbron n'est pas à Paris; mon père et moi nous venons vous délivrer. — Merci, merci, M. Agricol, » dit mademoiselle de Cardoville d'une voix accentuée par la plus touchante reconnaissance; « mais songez d'abord aux filles du maréchal Simon... — Nous y pensons, mademoiselle; je venais aussi vous demander où sont leurs fenêtres. — L'une est au rez-de-chaussée, c'est la dernière du côté du jardin; l'autre est située absolument au-dessus de celle-ci... au premier étage. — Maintenant elles sont sauvées! » s'écria le forgeron. « — Mais j'y pense, » reprit vivement Adrienne, le premier étage est assez élevé; vous trouverez là, près de cette chapelle en construction, de très-longues perches provenant des échafaudages; cela pourra peut-être vous servir. — Cela me vaudra une échelle, pour arriver à la fenêtre du premier. Maintenant il s'agit de vous, mademoiselle. — Ne songez qu'à ces chères orphelines, le temps presse... Pourvu qu'elles soient libres cette nuit, il m'est indifférent de rester un jour ou deux de plus dans cette maison. — Non, mademoiselle, » s'écria le forgeron; « il est, au contraire, pour vous de la plus haute importance de sortir d'ici cette nuit... il s'agit d'intérêts que vous ignorez; je n'en doute plus maintenant. — Que voulez-vous dire? — Je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage; mais je vous en conjure, mademoiselle... venez; je puis desceller deux barreaux de cette fenêtre;... je cours chercher une pince... — C'est inutile. On se contente de fermer et de verrouiller en dehors la porte de ce pavillon, que j'habite seule; il vous sera donc facile de briser la serrure. — Et dix minutes après, nous serons sur le boulevard, » dit le forgeron. « Vite, mademoiselle, apprêtez-vous; prenez un châle, un chapeau, car la nuit est bien froide; je reviens à l'instant. — M. Agricol, » dit Adrienne les larmes aux yeux, « je sais ce que vous risquez pour moi. Je vous prouverai, je l'espère, que j'ai aussi bonne mémoire que vous... Ah!... vous et votre sœur adoptive,

vous êtes de nobles et vaillantes créatures... Il m'est doux de vous devoir tant à vous deux... Mais ne revenez me chercher que lorsque les filles du maréchal Simon seront délivrées. — Grâce à vos indications, c'est chose faite, mademoiselle; je cours rejoindre mon père et nous revenons vous chercher.

Agricol, suivant l'excellent conseil de mademoiselle de Cardoville, alla prendre, le long des murs de la chapelle, une de ces longues et fortes perches servant aux constructions, l'enleva sur ses robustes épaules et rejoignit lestement son père. A peine Agricol avait-il dépassé la claire-voie pour se diriger vers la chapelle, noyée d'ombre, que mademoiselle de Cardoville crut apercevoir une forme humaine sortir d'un des massifs du jardin du couvent, traverser rapidement l'allée et disparaître derrière une haute charmille de buis. Adrienne, effrayée, appela en vain Agricol à voix basse, afin de le prévenir. Il ne pouvait plus l'entendre; déjà il avait rejoint son père, qui, dévoré d'impatience, allait, écoutant d'une fenêtre à l'autre, avec une angoisse croissante.

« Nous sommes sauvés! » lui dit Agricol à voix basse, « voici les fenêtres de tes pauvres enfants : celle-ci au rez-de-chaussée... celle-là au premier. — Enfin! » dit Dagobert avec un élan de joie impossible à rendre. Et il courut examiner les fenêtres. « Elles ne sont pas grillées! » s'écria-t-il. « — Assurons-nous d'abord si l'une des enfants est là, » dit Agricol; « ensuite, en appuyant cette perche le long du mur, je me hisserai jusqu'à la fenêtre du premier... qui n'est pas haute. — Bien, mon garçon, une fois là tu frapperas aux carreaux, tu appelleras Rose ou Blanche; quand elle t'aura répondu, tu redescendras; nous appuierons la perche à la barre d'appui de la fenêtre, et la pauvre enfant se laissera glisser;... elles sont lestes et hardies... Vite... vite à l'ouvrage. — Et ensuite nous irons délivrer mademoiselle de Cardoville. »

Pendant qu'Agricol, soulevant la perche, la plaçait convenablement et se disposait à y monter, Dagobert, frappant aux carreaux de la dernière fenêtre du rez-de-chaussée, dit à voix haute : « C'est moi... Dagobert... »

Rose Simon habitait en effet cette chambre. La malheureuse enfant, désespérée d'être séparée de sa sœur, était en proie à une fièvre brûlante, ne dormait pas, et arrosait son chevet de ses larmes. Au bruit que fit Dagobert en frappant aux vitres, elle tressaillit d'abord de frayeur; puis, entendant la voix du soldat, cette voix si chère, si connue, la jeune fille se dressa sur son séant, passa ses mains sur son front comme pour s'assurer qu'elle n'était pas le jouet d'un songe, puis enveloppée de son long peignoir blanc, elle courut à la fenêtre en poussant un cri de joie. Mais tout à coup... et avant qu'elle eût ouvert sa croisée, deux coups de feu retentirent, accompagnés de ces cris répétés : « A la garde! Au voleur!... » L'orpheline resta pétrifiée d'épouvante, les yeux machinalement fixés sur la fenêtre, à travers laquelle elle vit confusément, à la clarté de la lune, plusieurs hommes lutter avec acharnement, tandis que les aboiements furieux de Rabat-Joie dominaient ces cris incessamment répétés : « A la garde!... Au voleur! A l'assassin!... »



CHAPITRE X.

La veille d'un grand jour

Environ deux heures avant que les faits précédents se fussent passés au couvent de Sainte-Marie, Rodin et le père d'Aigrigny étaient réunis dans le cabinet où on les a déjà vus rue du Milieu des Ursins. Depuis la révolution de juillet, le père d'Aigrigny avait cru devoir transporter momentanément dans cette habitation temporaire les archives secrètes et la correspondance de son ordre : mesure prudente, car il devait craindre de voir les révérends pères expulsés par l'État du magnifique établissement dont la restauration les avait libéralement gratifiés [1].

[1] Cette crainte était vaine, car on lit dans *le Constitutionnel* du 1er février 1832 (il y a douze ans de cela) :

« Lorsqu'en 1822, M. de Corbière anéantit brutalement cette brillante école normale qui en quelques années d'existence a créé ou développé tant de talents divers, il fut décidé que pour faire compensation on achèterait *l'hôtel de la rue des Postes* où elle siégeait et qu'on en gratifierait la congrégation du Saint-Esprit. Le ministre de la marine fit les fonds de cette

Rodin, toujonrs vêtu d'une manière sordide, toujours sale et crasseux, écrivait modestement à son bureau, fidèle à son humble rôle de secrétaire, qui cachait, on l'a vu, une fonction bien autrement importante, celle de *socius*, fonction qui, selon les constitutions de l'ordre, consiste à ne pas quitter son supérieur, à surveiller, à épier ses moindres actions, ses plus légères impressions, et à en rendre compte à Rome.

Malgré son habituelle impassibilité, Rodin semblait visiblement inquiet et préoccupé; il répondait d'une manière encore plus brève que de coutume aux ordres ou aux questions du père d'Aigrigny, qui venait de rentrer. « Y a-t-il eu quelque chose de nouveau pendant mon absence? » demanda-t-il à Rodin. « Les rapports se sont-ils succédé favorables? — Très-favorables. — Lisez-les-moi. — Avant d'en rendre compte à Votre Révérence, » dit Rodin, « je dois la prévenir que depuis deux jours Morok est ici. — Lui? » dit l'abbé d'Aigrigny avec surprise. « Je croyais qu'en quittant l'Allemagne et la Suisse, il avait reçu de Fribourg l'ordre de se diriger vers

acquisition, et le local fut mis à la disposition de la société qui régnait alors sur la France. Depuis cette époque elle a paisiblement occupé ce poste, qui était devenu une sorte d'hôtellerie où le jésuitisme hébergeait et choyait les nombreux affiliés qui venaient de toutes les parties du pays se retremper auprès du père Ronsin. Les choses en étaient là lorsque survint la révolution de juillet qui semblait devoir débusquer la congrégation de ce local. Qui le croirait? Il n'en fut pas ainsi, on supprima l'allocation, mais on laissa les jésuites en possession de l'hôtel de la rue des Postes, et aujourd'hui 31 janvier 1832, les hommes du Sacré-Cœur *sont hébergés aux frais de l'État*, et pendant ce temps-là, l'école normale est sans asile; l'école normale, réorganisée, occupe un local infect dans un coin étroit du collége Louis-le-Grand. »

Voilà ce qu'on lisait dans *le Constitutionnel* en 1832, au sujet de l'hôtel de la rue des Postes; nous ignorons quelles sortes de transactions ont eu lieu depuis cette époque entre les RR. PP. et le gouvernement, mais nous retrouvons, dans un article publié récemment par un journal sur l'organisation de la société de Jésus, l'hôtel de la rue des Postes comme faisant partie des immeubles de la congrégation.

Citons quelques fragments de cet article :

« Voici la liste des biens qu'on connait à cette partie de la société de Jésus :

« La maison de la rue des Postes, qui vaut peut-être.	fr. 500,000
« Celle de la rue de Sèvres, estimée.	300,000
« Une propriété à deux lieues de Paris.	150,000
« Une maison et une église à Bourges.	100,000
« Notre-Dame de Liesse, don fait en 1843.	60,000
« Saint-Acheul, maison du noviciat.	400,000
« Nantes, une maison.	100,000
« Quimper, idem.	40,000
« Laval, maison et église.	150,000
« Rennes, maison.	20,000
« Vannes, idem.	40,000
« Metz, idem.	40,000
« Strasbourg, idem.	60,000
« Rouen, idem.	15,000

« On voit que ces diverses propriétés forment à peu de chose près deux millions.

« L'enseignement est, en outre, pour les jésuites une source importante de revenus. Le seul collége de Brugelette leur rapporte deux cent mille francs.

« Les deux provinces de France (le général des jésuites à Rome a partagé la France en deux

le Midi. A Nîmes, à Avignon, dans ce moment, il aurait pu être un intermédiaire utile... car les protestants s'agitent, et l'on craint une réaction contre les catholiques. — J'ignore, » dit Rodin. « si Morok a eu des raisons particulières de changer son itinéraire. Quant à ses raisons apparentes, il m'a appris qu'il allait donner ici des représentations. — Comment cela? — Un agent dramatique l'a engagé, à son passage à Lyon, lui et sa ménagerie, pour le théâtre de la Porte-Saint-Martin, à un prix très-élevé. Il n'a pas cru devoir refuser cet avantage, a-t-il ajouté. — Soit, » dit le père d'Aigrigny en haussant les épaules, « mais par la propagation des petits livres, par la vente des chapelets et des gravures, ainsi que par l'influence qu'il aurait certainement exercée sur des populations religieuses et peu avancées, telles que celles du Midi ou de la Bretagne, il pouvait rendre des services qu'il ne rendra jamais à Paris. — Il est en bas avec une espèce de géant qui l'accompagne; car, en sa qualité d'ancien serviteur de Votre Révérence, Morok espérait avoir l'honneur de vous baiser la main ce soir. — Impossible... impossible... Vous savez combien cette soirée est occupée... Est-on allé rue Saint-François? — On y est allé... Le vieux gardien juif a été, dit-il, prévenu par le notaire... Demain, à six heures du matin, des maçons abattront la porte murée, et, pour la première fois depuis cent cinquante ans, cette maison sera ouverte. »

Le père d'Aigrigny resta un moment pensif, puis il dit à Rodin : « A la veille d'un moment si décisif, il faut ne rien négliger, se remettre tout en mémoire. Relisez-moi la copie de cette note, insérée dans les archives de la société, il y a un siècle et demi, au sujet de M. de Rennepont. »

Le secrétaire prit une note dans un casier, et lut ce qui suit :

« Cejourd'hui, 19 février 1682, le R. P. provincial Alexandre Bourdon a envoyé l'avertissement suivant, avec ces mots en marge : *extrêmement considérable pour l'avenir.*

circonscriptions, celle de Lyon et celle de Paris) possèdent en outre en bons sur le trésor, en actions sur les métalliques d'Autriche, plus de deux cent mille francs de rente. Chaque année la propagation de la foi fournit au moins de quarante à cinquante mille francs; les prédicateurs récoltent bien de leurs sermons cent cinquante mille francs; les aumônes pour une bonne œuvre ne montent pas à un chiffre moins élevé. Voilà donc un revenu de cinq cent quarante mille francs; eh bien! à ce revenu il faut ajouter le produit de la vente des ouvrages de la société, et le bénéfice que l'on retire du commerce des gravures.

« Chaque planche revient, dessin et gravure compris, à six cents francs, et peut tirer dix mille exemplaires qui coûtent, tirage et papier, quarante francs le mille. Or, on peut payer à l'éditeur responsable deux cent cinquante francs; donc, sur chaque mille, bénéfice net : deux cent dix francs. N'est-ce pas bien opérer? Et on peut imaginer avec quelle rapidité tout cela s'écoule! Les pères sont eux-mêmes les commis voyageurs de la maison, et il serait difficile d'en trouver de plus zélés et de plus persévérants. Ceux-là sont toujours reçus, ils ne connaissent pas les ennuis du refus. Il est bien entendu que l'éditeur est un homme à eux. Le premier qu'ils choisirent pour ce rôle d'intermédiaire fut le *socius* du procureur N. V. J***. Ce *socius* avait quelque fortune; cependant ils furent obligés de lui faire des avances pour les frais de premier établissement. Quand ils virent s'assurer la prospérité de cette industrie, ils réclamèrent tout à coup leurs avances; l'éditeur n'était pas en mesure de rembourser; ils le savaient bien; mais ils avaient à lui donner un successeur riche, avec lequel ils pouvaient traiter à des conditions plus avantageuses, et ils ruinèrent sans pitié leur *socius* en brisant la position dont ils lui avaient moralement garanti la durée. »

« On vient de découvrir, par les aveux d'un mourant qu'un de nos pères a assisté, une chose fort secrète.

« M. Marius de Rennepont, l'un des chefs les plus remuants et les plus redoutables de la religion réformée, l'un des ennemis les plus acharnés de notre sainte compagnie, était apparemment rentré dans le giron de notre maternelle Église, à la seule et unique fin de sauver ses biens menacés de la confiscation à cause de ses déportements irréligieux et damnables; les preuves ayant été fournies par différentes personnes de notre compagnie comme quoi la conversion du sieur de Rennepont n'était pas sincère et cachait un leurre sacrilége, les biens dudit sieur, dès lors considéré comme *relaps*, ont été ce pourquoi confisqués par Sa Majesté notre roi Louis XIV, et ledit sieur de Rennepont condamné perpétuellement aux galères [1], auxquelles il a échappé par une mort volontaire, ensuite duquel crime abominable il a été traîné sur la claie, et son corps abandonné aux chiens de la voirie.

« Ces prémisses exposées, l'on arrive à la chose secrète, si extrêmement considérable pour l'avenir et l'intérêt de notre société.

« Sa Majesté Louis XIV, dans sa paternelle et catholique bonté pour l'Église et en particulier pour notre ordre, nous avait accordé le profit de cette confiscation, en gratitude de ce que nous avions concouru à dévoiler le sieur de Rennepont comme relaps infâme et sacrilége...

« Nous venons d'apprendre ASSURÉMENT qu'à cette confiscation, et conséquemment à notre société, ont été soustraits une maison, sise à Paris, rue Saint-François, n° 3, et une somme de cinquante mille écus en or.

« La maison a été cédée avant la confiscation, moyennant une vente simulée, à un ami du sieur de Rennepont, très-bon catholique cependant et bien malheureusement, car on ne peut sévir contre lui.

« Cette maison, grâce à la connivence coupable mais inattaquable de cet ami, a été murée, et ne doit être ouverte que dans un siècle et demi, selon les dernières volontés du sieur de Rennepont.

« Quant aux cinquante mille écus en or, ils ont été placés en mains malheureusement inconnues jusqu'ici, à cette fin d'être capitalisés et exploités durant cent cinquante ans, pour être partagés, à l'expiration desdites cent cinquante années, entre les descendants alors existants du sieur de Rennepont, somme qui, moyennant tant d'accumulations, sera devenue énorme, et atteindra nécessairement le chiffre de quarante ou cinquante millions de livres tournois.

« Par des motifs demeurés inconnus, et qu'il a consignés dans un testament, le sieur de Rennepont a caché à sa famille, que les édits contre les protestants ont chassée de France et exilée en Europe, a caché le placement des cinquante mille écus; conviant seulement ses parents à perpétuer dans leur lignée de génération en génération la recommandation aux derniers

[1] Louis XIV, le grand roi, punissait des galères perpétuelles les protestants qui, après s'être convertis, souvent forcément, revenaient à leur première croyance. Quant aux protestants qui restaient en France malgré la rigueur des édits, ils étaient privés de sépulture, traînés sur la claie et livrés aux chiens.

survivants de se trouver réunis, à Paris, dans cent cinquante ans, rue Saint-François, LE 13 FÉVRIER 1832, et pour que cette recommandation ne s'oubliât pas, il a chargé un homme dont l'état est inconnu, mais dont le signalement est connu, de faire fabriquer des médailles de bronze où ce vœu et cette date sont gravés, et d'en faire parvenir une à chaque personne de sa famille, mesure d'autant plus nécessaire que par un autre motif également ignoré et que l'on suppose aussi expliqué dans le testament, les héritiers seront tenus de se présenter ledit jour, avant midi, *en personne* et non par représentants, faute de quoi ils seraient exclus du partage.

« L'homme inconnu qui est parti pour distribuer ces médailles aux membres de la famille Rennepont, est un homme de trente à trente-six ans, de mine fière et triste, de haute stature ; il a les sourcils noirs, épais et singulièrement rejoints ; il se fait appeler *Joseph ;* on soupçonne fort ce voyageur d'être un actif et dangereux émissaire de ces forcenés républicains et réformés des *sept provinces unies.*

« De ce qui précède il résulte que cette somme, confiée par ce relaps à une main inconnue d'une façon subreptice, a échappé à la confiscation à nous octroyée par notre bien-aimé roi ; c'est donc un dommage énorme, un dol monstrueux, dont nous sommes tenus de nous récupérer, sinon quant au présent, du moins quant à l'avenir.

« Notre compagnie étant, pour la plus grande gloire de Dieu et de notre *saint-père*, impérissable, il sera facile, grâce aux relations que nous avons par toute la terre, au moyen des missions et autres établissements, de suivre dès à présent la filiation de cette famille Rennepont de génération en génération, de ne jamais la perdre de vue, afin que dans cent cinquante ans, au moment du partage de cette immense fortune accumulée, notre compagnie puisse rentrer dans ce bien qui lui a été si traîtreusement dérobé, et y rentrer *per fas aut nefas,* par quelque moyen que ce soit, même par ruse ou par violence, notre compagnie n'étant tenue d'agir autrement à l'encontre des détenteurs futurs de nos biens, si malicieusement larronnés par ce relaps infâme et sacrilége... pour ce qu'il est enfin légitime de défendre, conserver et récupérer son bien par tous les moyens que le Seigneur met entre nos mains.

« Jusqu'à restitution complète, cette famille de Rennepont sera donc damnable et réprouvée, comme une lignée maudite de ce Caïn de relaps, et il sera bon de la toujours furieusement surveiller.

« Pour ce faire, il sera urgent que chaque année, à partir de cejourd'hui, l'on établisse une sorte d'enquête sur la position successive des membres de cette famille. »

Rodin s'interrompit, et dit au père d'Aigrigny : « Suit le compte rendu, année par année, de la position de cette famille depuis 1682 jusqu'à nos jours. Il est inutile de le lire à Votre Révérence? — Très inutile, » dit l'abbé d'Aigrigny ; « cette note résume parfaitement les faits... » Puis, après un moment de silence, il reprit avec une expression d'orgueil triomphant : « Combien est grande la puissance de l'association, appuyée sur la tradition et sur la perpétuité !... Grâce à cette note insérée dans nos archives depuis

un siècle et demi... cette famille a été surveillée de génération en génération;... toujours notre ordre a eu les yeux fixés sur elle, la suivant sur tous les points du globe où l'exil l'avait disséminée... Enfin, demain, nous rentrerons dans cette créance, peu considérable d'abord, et que cent cinquante ans ont changée en une fortune royale... Oui... nous réussirons, car je crois avoir prévu toutes les éventualités... Une seule chose pourtant me préoccupe vivement. — Laquelle? » demanda Rodin. « — Je songe à ces renseignements que l'on a déjà, mais en vain, essayé d'obtenir du gardien de la maison de la rue Saint-François. A t-on tenté encore une fois, ainsi que j'en avais donné l'ordre? — On a tenté... — Eh bien? — Cette fois, comme les autres, ce vieux juif est resté impénétrable; il est, d'ailleurs, presque en enfance, et sa femme ne vaut guère mieux que lui. — Quand je songe, » reprit le père d'Aigriguy, » que depuis un siècle et demi que cette maison de la rue Saint-François a été murée et fermée, sa garde s'est perpétuée de génération en génération dans cette famille de Samuel! Je ne puis croire qu'ils aient tous ignoré qui ont été et qui sont les dépositaires successifs de ces fonds devenus immenses par leur accumulation. — Vous l'avez vu, » dit Rodin, « par les notes du dossier de cette affaire que l'ordre a toujours très-soigneusement suivie depuis 1682. A diverses époques, on a tenté d'obtenir quelques renseignements à ce sujet, que la note du père Bourdon n'éclaircissait pas. Mais cette race de gardiens juifs est restée muette, d'où l'on doit conclure qu'ils ne savaient rien. — C'est ce qui m'a toujours semblé impossible... car enfin... l'aïeul de tous ces Samuel a assisté à la fermeture de cette maison il y a cent cinquante ans. Il était, dit le dossier, l'homme de confiance ou domestique de M. de Rennepont. Il est impossible qu'il n'ait pas été instruit de bien des choses dont la tradition se sera sans doute perpétuée dans sa famille. — S'il m'était permis de hasarder une petite observation, » dit humblement Rodin. « — Parlez... — Il y a très-peu d'années qu'on a eu la certitude, par une confidence de confessionnal, que les fonds existaient, et qu'ils avaient atteint un chiffre énorme. — Sans doute; c'est ce qui a rappelé vivement l'attention du révérend père général sur cette affaire... — On sait donc ce que probablement tous les descendants de la famille Rennepont ignorent, l'immense valeur de cet héritage? — Oui, » répondit le père d'Aigrigny, « la personne qui a certifié ce fait à son confesseur est digne de toute croyance... Dernièrement encore elle a renouvelé cette déclaration;... mais malgré toutes les instances de son directeur, elle a refusé de faire connaître entre les mains de qui étaient les fonds, affirmant toutefois qu'ils ne pouvaient être placés en des mains plus loyales. — Il me semble alors, » reprit Rodin, « que l'on est certain de ce qu'il y a de plus important à savoir. — Et qui sait si le détenteur de cette somme énorme se présentera demain, malgré la loyauté qu'on lui prête? Malgré moi, plus le moment approche, plus mon anxiété augmente... Ah! » reprit le père d'Aigrigny après un moment de silence, « c'est qu'il s'agit d'intérêts si immenses, que les conséquences du succès seraient incalculables... Enfin, du moins... tout ce qu'il était possible de faire aura été tenté. »

A ces mots, que le père d'Aigrigny adressait à Rodin, comme s'il eût demandé son adhésion, le *socius* ne répondit rien. L'abbé, le regardant avec

surprise, lui dit : « N'êtes-vous pas de cet avis? Pouvait-on oser davantage? N'est-on pas allé jusqu'à l'extrême limite du possible? » Rodin s'inclina respectueusement, mais resta muet. « Si vous pensez que l'on a omis quelque précaution, » s'écria le père d'Aigrigny avec une sorte d'impatience inquiète, « dites-le... Il est temps encore... Encore une fois, croyez-vous que tout ce qu'il était possible de faire ait été fait? Tous les descendants enfin écartés, Gabriel en se présentant demain rue Saint-François ne sera-t-il pas le seul représentant de cette famille, et, par conséquent, le seul possesseur de cette immense fortune? Or, d'après sa renonciation et d'après nos statuts, ce n'est pas lui, mais notre ordre qui possédera. Pouvait-on agir mieux ou autrement? Parlez franchement. — Je ne puis me permettre d'émettre une opinion à ce sujet, » reprit humblement Rodin en s'inclinant de nouveau, « le bon ou le mauvais succès répondront à Votre Révérence... »

Le père d'Aigrigny haussa les épaules et se reprocha d'avoir demandé quelque conseil à cette machine à écrire qui lui servait de secrétaire, et qui n'avait, selon lui, que trois qualités : la mémoire, la discrétion et l'exactitude.





CHAPITRE XI.

L'étrangleur

Après un moment de silence, le père d'Aigrigny reprit : « Lisez-moi les rapports de la journée sur la situation de chacune des personnes signalées. — Voici celui de ce soir ;... on vient de l'apporter. — Voyons. »

Rodin lut ce qui suit : « Jacques Rennepont, dit Couche-tout-Nu, a été « *vu* dans l'intérieur de la prison pour dettes, à huit heures, ce soir... » — Celui-ci ne nous inquiétera pas demain... Et d'un... Continuez. — « Madame « la supérieure du couvent de Sainte-Marie, avertie par madame la prin- « cesse de Saint-Dizier, a cru devoir enfermer plus étroitement encore les « demoiselles Rose et Blanche Simon. Ce soir, à neuf heures, elles ont été « enfermées soigneusement dans leur cellule, et des rondes armées veille- « ront la nuit dans le jardin du couvent. » — Rien non plus à craindre de ce côté, grâce à ces précautions, » dit le père d'Aigrigny. « Continuez. — « M. le docteur Baleinier, aussi prévenu par madame la princesse de « Saint-Dizier, continue de faire très-rigoureusement surveiller mademoi- « selle de Cardoville ; à huit heures trois quarts la porte de son pavillon a « été verrouillée et fermée. » — Encore un sujet d'inquiétude de moins... — Quant à M. Hardy, » reprit Rodin, « j'ai reçu ce matin de Toulouse un billet de M. de Bressac, son ami intime, qui nous a servi si heureusement à éloigner ce manufacturier depuis quelques jours ; ce billet contient une lettre de M. Hardy adressée à une personne de confiance. M. de Bressac a cru devoir détourner cette lettre de sa destination et nous l'envoyer comme une preuve nouvelle du succès de ses démarches, dont il espère que nous

lui tiendrons compte, car, ajoute-t-il, pour nous servir, il trahit son ami intime de la manière la plus indigne en jouant une odieuse comédie. Aussi maintenant, M. de Bressac ne doute pas qu'après ses excellents offices on ne lui remette les pièces qui le placent dans notre dépendance absolue, puisque ces pièces peuvent perdre à jamais une femme qu'il aime d'un amour adultère et passionné... Il dit enfin qu'on doit avoir pitié de l'horrible alternative où on l'a placé, de voir perdre et déshonorer la femme qu'il adore, ou de trahir d'une manière infâme son ami intime. — Ces doléances adultères ne méritent aucune pitié, » répondit dédaigneusement le père d'Aigrigny. « D'ailleurs, on avisera... M. de Bressac peut nous être encore utile. Mais voyons cette lettre de M. Hardy, ce manufacturier impie et républicain, bien digne descendant de cette lignée maudite, et qu'il était si important d'écarter. — Voici la lettre de M. Hardy, » reprit Rodin; « on la fera parvenir demain à la personne à qui elle est adressée. »

Et Rodin lut ce qui suit :

Toulouse, 10 février.

« Enfin je trouve le moment de vous écrire, mon cher monsieur, et de vous expliquer la cause de ce départ si brusque qui a dû, non pas vous inquiéter, mais vous étonner; je vous écris aussi, pour vous demander un service; en deux mots, voici les faits : Je vous ai bien souvent parlé de Félix de Bressac, un de mes camarades d'enfance, pourtant bien moins âgé que moi; nous nous sommes toujours aimés tendrement, et nous avons mutuellement échangé assez de preuves de sérieuse affection pour pouvoir compter l'un sur l'autre. C'est pour moi *un frère*. Vous savez ce que j'entends par ces paroles. Il y a plusieurs jours, il m'a écrit de Toulouse, où il était allé passer quelque temps : « *Si tu m'aimes, viens, j'ai besoin de toi... Pars à l'instant... Tes consolations me donneront peut-être le courage de vivre... Si tu arrivais trop tard... pardonne-moi et pense quelquefois à celui qui sera jusqu'à la fin ton meilleur ami.* » Vous jugez de ma douleur et de mon épouvante; je demande à l'instant des chevaux; mon chef d'atelier, un vieillard que j'estime et que je révère, le père du général Simon, apprenant que j'allais dans le Midi, me prie de l'emmener avec moi; je devais le laisser durant quelques jours dans le département de la Creuse où il désirait étudier des usines récemment fondées. Je consentis d'autant plus volontiers à ce voyage, que je pouvais au moins épancher le chagrin et les angoisses que me causait la lettre de Bressac.

« J'arrive à Toulouse; on m'apprend qu'il est parti la veille, emportant des armes, et en proie au plus violent désespoir. Impossible de savoir d'abord où il est allé; au bout de deux jours quelques indications recueillies à grand'peine me mettent sur ses traces; enfin, après mille recherches, je le découvre dans un misérable village. Jamais, non jamais je ne vis un désespoir pareil : rien de violent, mais un abattement sinistre, un silence farouche; d'abord il me repoussa presque; puis cette horrible douleur, arrivée à son comble, se détendit peu à peu, et au bout d'un quart d'heure il tomba dans mes bras en fondant en larmes... Près de lui étaient ses armes

chargées... Un jour plus tard, peut-être... et c'était fait de lui... Je ne puis vous apprendre la cause de son désespoir affreux; ce secret n'est pas le mien; mais son désespoir ne m'a pas étonné... Que vous dirai-je? c'est une cure complète à faire. Maintenant il faut calmer, soigner, cicatriser cette pauvre âme, si cruellement déchirée. L'amitié seule peut entreprendre cette tâche délicate, et j'ai bon espoir... Je l'ai décidé à partir et à faire un voyage de quelque temps; le mouvement, la distraction, lui seront favorables... Je le mène à Nice, demain nous partons... S'il veut prolonger cette excursion, nous la prolongerons, car mes affaires ne me rappelleront pas impérieusement à Paris avant la fin du mois de mars.

« Quant au service que je vous demande, il est conditionnel. Voici le fait :

« Selon quelques papiers de famille de ma mère, il paraît que j'aurais eu un certain intérêt à me trouver à Paris le 13 février, rue Saint-François, n° 3. Je m'étais informé; je n'avais rien appris, sinon que cette maison de très-antique apparence était fermée depuis cent cinquante ans, par une bizarrerie d'un de mes aïeux maternels, et qu'elle devait être ouverte le 13 de ce mois en présence des cohéritiers, qui, si j'en ai, me sont inconnus. Ne pouvant y assister, j'ai écrit au père du général Simon, mon chef d'atelier, en qui j'ai toute confiance, et que j'avais laissé dans le département de la Creuse, de partir pour Paris, afin de se trouver à l'ouverture de cette maison, non comme mon mandataire, cela serait inutile, mais comme curieux, et de me faire savoir à Nice ce qu'il aviendra de cette volonté romanesque d'un de mes grands parents. Comme il se peut que mon chef d'atelier arrive trop tard pour accomplir cette mission, je vous serais mille fois obligé de vous informer chez moi, au Plessis, s'il est arrivé, et, dans le cas contraire, de le remplacer à l'ouverture de la maison de la rue Saint-François.

« Je crois bien n'avoir fait à mon pauvre ami Bressac qu'un insignifiant sacrifice en ne me trouvant pas à Paris ce jour-là; mais ce sacrifice eût-il été immense, je m'en applaudirais encore, car mes soins et mon amitié étaient nécessaires à celui que je regarde comme un frère.

« Ainsi, allez à l'ouverture de cette maison, je vous en prie, et soyez assez bon pour m'écrire poste restante, à Nice, le résultat de votre mission de curieux, etc.

« François Hardy. »

« Quoique sa présence ne puisse avoir aucune fâcheuse importance, il serait préférable que le père du maréchal Simon n'assistât pas demain à l'ouverture de cette maison, » dit le père d'Aigrigny, « mais il n'importe; M. Hardy est sûrement éloigné : il ne s'agit plus que du jeune Indien... Quant à lui, » reprit-il d'un air pensif, « on a fait sagement de laisser partir M. Norval, porteur des présents de mademoiselle de Cardoville pour ce prince. Le médecin qui accompagne M. Norval, et qui a été choisi par M. Baleinier, n'inspirera de la sorte aucun soupçon... — Aucun, » reprit Rodin. « Sa lettre d'hier était complétement rassurante. — Ainsi, rien à craindre non plus du prince indien, » dit le père d'Aigrigny, « tout va pour le mieux. — Quant à Gabriel, » reprit le père Rodin, « il a écrit de nou-

veau ce matin pour obtenir de Votre Révérence l'entretien qu'il sollicite vainement depuis trois jours; il est affecté de la rigueur de la punition qu'on lui a infligée en lui défendant depuis cinq jours de sortir de notre maison. — Demain... en le conduisant rue Saint-François, je l'écouterai... il sera temps... Ainsi donc à cette heure, » dit le père d'Aigrigny d'un air de satisfaction triomphante, « tous les descendants de cette famille, dont la présence pouvait ruiner nos projets, sont dans l'impossibilité de se trouver demain avant midi rue Saint-François, tandis que Gabriel seul y sera... Enfin nous touchons au but. »

Deux coups discrètement frappés interrompirent le père d'Aigrigny. « Entrez, » dit-il. Un vieux serviteur vêtu de noir se présenta et dit : « — Il y a en bas un homme qui désire parler à l'instant à M. Rodin pour affaire très-urgente. — Son nom? » demanda le père d'Aigrigny. « — Il n'a pas dit son nom, mais il dit qu'il vient de la part de M. Josué... négociant de l'île de Java. » Le père d'Aigrigny et Rodin échangèrent un coup d'œil de surprise, presque de frayeur. « — Voyez ce que c'est que cet homme..., » dit le père d'Aigrigny à Rodin sans pouvoir cacher son inquiétude, « et venez ensuite me rendre compte. » Puis, s'adressant au domestique qui sortit : « Faites entrer. » Ce disant, le père d'Aigrigny, après avoir échangé un signe expressif avec Rodin, disparut par une porte latérale.

Une minute après, Faringhea, l'ex-chef de la secte des Étrangleurs, parut devant Rodin, qui le reconnut aussitôt pour l'avoir vu au château de Cardoville. Le *socius* tressaillit, mais il ne voulut pas paraître se souvenir de ce personnage. Cependant, toujours courbé sur son bureau, et ne semblant pas voir Faringhea, il écrivit aussitôt quelques mots à la hâte sur une feuille de papier placée devant lui. « Monsieur..., » reprit le domestique étonné du silence de Rodin, « voici cette personne... » Rodin plia le billet qu'il venait d'écrire précipitamment et dit au serviteur : « — Faites porter ceci à son adresse... On m'apportera la réponse. » Le domestique salua et sortit. Alors Rodin, sans se lever, attacha ses petits yeux de reptile sur Faringhea et lui dit courtoisement : « A qui, monsieur, ai-je l'honneur de parler ?





CHAPITRE XII.

Les deux frères de la bonne œuvre.

—

Faringhea, né dans l'Inde, avait, on l'a dit, beaucoup voyagé et fréquenté les comptoirs européens des différentes parties de l'Asie; parlant bien l'anglais et le français, rempli d'intelligence et de sagacité, il était parfaitement *civilisé*.

Au lieu de répondre à la question de Rodin, il attachait sur lui un regard fixe et pénétrant; le *socius*, impatienté de ce silence, et pressentant avec une vague inquiétude que l'arrivée de Faringhea avait quelque rapport direct ou indirect avec la destinée de Djalma, reprit en affectant le plus grand sang-froid : « A qui, monsieur, ai-je l'honneur de parler? — Vous ne me reconnaissez pas? » dit Faringhea faisant deux pas vers la chaise de Rodin. « — Je ne crois pas avoir jamais eu l'honneur de vous voir, » répondit froidement celui-ci. « — Et moi je vous reconnais, » dit Faringhea, « je vous ai vu au château de Cardoville le jour du naufrage du bateau à vapeur et du trois-mâts. — Au château de Cardoville? c'est possible... monsieur, j'y étais en effet un jour de naufrage... — Et ce jour-là je vous ai appelé par votre nom. Vous m'avez demandé ce que je voulais de vous... je vous ai répondu : « *Maintenant rien, frère;... plus tard beaucoup...* » Le





répondit : « Maintenant rien, père ;... plus tard beaucoup... » Le



Rodin.



temps est venu... je viens vous demander beaucoup. — Mon cher monsieur, » dit Rodin toujours impassible, « avant de continuer cet entretien, jusqu'ici passablement obscur, je désirerais savoir, je vous le répète, à qui j'ai l'avantage de parler... Vous vous êtes introduit ici sous prétexte d'une commission de M. Josué Van Dael... respectable négociant de Batavia, et... — Vous connaissez l'écriture de M. Josué? » dit Faringhea en interrompant Rodin. « — Je la connais parfaitement. — Regardez... » Et le métis, tirant de sa poche (il était assez pauvrement vêtu à l'européenne) la longue dépêche dérobée par lui à Mahal, le contrebandier de Java, après l'avoir étranglé sur la grève de Batavia, mit ces papiers sous les yeux de Rodin, sans cependant s'en dessaisir. « — C'est en effet de l'écriture de M. Josué. » dit Rodin. Et il tendit la main vers la lettre que Faringhea remit lestement et prudemment dans sa poche. « Vous avez, mon cher monsieur, permettez-moi de vous le dire, une singulière manière de faire les commissions.... » dit Rodin. « Cette lettre étant à mon adresse... et vous ayant été confiée par M. Josué... vous devriez... — Cette lettre ne m'a pas été confiée par Josué, » dit Faringhea en interrompant Rodin. « — Comment l'avez-vous entre les mains? — Un contrebandier de Java m'avait trahi; Josué avait assuré le passage de cet homme pour Alexandrie et lui avait remis cette lettre qu'il devait porter à bord, pour la malle d'Europe. J'ai étranglé le contrebandier, j'ai pris la lettre, j'ai fait la traversée... et me voici... » L'étrangleur avait prononcé ces mots avec une jactance farouche; son regard fauve et intrépide ne s'abaissa pas devant le regard perçant de Rodin, qui, à cet étrange aveu, avait redressé vivement la tête pour observer ce personnage.

Faringhea croyait étonner ou intimider Rodin par cette espèce de forfanterie féroce; mais, à sa grande surprise, le *socius*, toujours impassible comme un cadavre, lui dit simplement : « Ah!... on étrangle ainsi... à Java? — Et ailleurs aussi.... » répondit Faringhea avec un sourire amer. « — Je ne veux pas vous croire;... mais je vous trouve d'une étonnante sincérité, monsieur... Votre nom?... — Faringhea. — Eh bien! M. Faringhea, où voulez-vous en venir?... Vous vous êtes emparé, par un crime abominable, d'une lettre à moi adressée; maintenant vous hésitez à me la remettre... — Parce que je l'ai lue... et qu'elle peut me servir. — Ah!... vous l'avez lue? » dit Rodin un instant troublé. Puis il reprit : « Il est vrai que, d'après votre manière de vous charger de la correspondance d'autrui, on ne peut s'attendre à une extrême discrétion de votre part... Et qu'avez-vous appris de si utile pour vous dans cette lettre de M. Josué? — J'ai appris, frère... que vous étiez comme moi un fils de la bonne œuvre. — De quelle bonne œuvre voulez-vous parler? » demanda Rodin assez étonné. Faringhea répondit avec une expression d'ironie amère : « — Dans sa lettre Josué vous dit : « *Obéissance et courage, secret et patience, ruse et audace, union entre nous,* « *qui avons pour patrie le monde, pour famille ceux de notre ordre, et pour* « *reine Rome.* » — Il est possible que M. Josué m'écrive ceci. Mais qu'en concluez-vous, monsieur? — Notre œuvre a, comme la vôtre, frère, le monde pour patrie; comme vous, pour famille nous avons nos complices, et pour reine *Bhowanie*. — Je ne connais pas cette sainte, » dit humble-

ment Rodin. « — C'est notre Rome à nous, » répondit l'étrangleur. Et il poursuivit : « Josué vous parle encore de ceux de votre œuvre qui, répandus sur toute la terre, travaillent à la gloire de Rome, votre reine. Ceux de notre œuvre travaillent ainsi dans divers pays à la gloire de Bhowanie. — Et quels sont ces fils de Bhowanie, M. Faringhea? — Des hommes résolus, audacieux, patients, rusés, opiniâtres, qui, pour faire triompher la bonne œuvre, sacrifient pays, père et mère, sœur et frère, et qui regardent comme ennemis tous ceux qui ne sont pas des leurs! — Il me paraît y avoir beaucoup de bon dans l'esprit persévérant et religieusement exclusif de cette œuvre, » dit Rodin d'un air modeste et béat. « Seulement, il faudrait connaître ses fins et son but. — Comme vous, frère... nous faisons des cadavres. — Des cadavres! » s'écria Rodin. « — Dans sa lettre, » reprit Faringhea, « Josué vous dit : « *La plus grande gloire de notre ordre est de* « *faire de l'homme un cadavre* [1]. » Notre œuvre fait aussi de l'homme un cadavre... La mort des hommes est douce à Bhowanie. — Mais, monsieur, » s'écria Rodin, « M. Josué parle de l'âme... de la volonté, de la pensée qui doivent être anéanties par la discipline. — C'est vrai, les vôtres tuent l'âme... nous tuons le corps. Votre main, frère ; vous êtes, comme nous, chasseurs d'hommes. — Mais, encore une fois, monsieur, il s'agit de tuer la volonté, la pensée, » dit Rodin. « — Et que sont des corps privés d'âme, de volonté, de pensée, sinon des cadavres?... Allez, allez, frère, les morts que fait notre lacet ne sont pas plus inanimés, plus glacés, que ceux que fait votre discipline. Allons, touchez là, frère... Rome et Bhowanie sont sœurs. »

Malgré son calme apparent, Rodin ne voyait pas sans une secrète frayeur un misérable de l'espèce de Faringhea détenteur d'une longue lettre de Josué, où il devait être nécessairement question de Djalma. A la vérité, Rodin se croyait certain d'avoir mis le jeune Indien dans l'impossibilité d'être à Paris le lendemain; mais, ignorant les relations qui avaient pu se nouer depuis le naufrage entre le prince et le métis, il regardait Faringhea comme un homme probablement fort dangereux. Plus le *socius* était intérieurement inquiet, plus il affecta de paraître calme et dédaigneux. Il reprit donc : « Sans doute ce rapprochement entre Rome et Bhowanie est fort piquant... Mais, qu'en concluez-vous, monsieur? — Je veux vous montrer, frère, ce que je suis, ce dont je suis capable, afin de vous convaincre qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi. — En d'autres termes, monsieur, » dit Rodin avec une ironie méprisante, « vous appartenez à une secte meurtrière de l'Inde, et vous voulez, par une transparente allégorie, me donner à réfléchir sur le sort de l'homme à qui vous avez dérobé les lettres qui m'étaient adressées; à mon tour, je me permettrai de vous faire observer en toute humilité, M. Faringhea, qu'ici on n'étrangle personne, et que si vous aviez la fantaisie de vouloir changer quelqu'un en cadavre pour l'amour de Bhowanie, votre divinité, on vous couperait le cou pour

[1] Rappelons au lecteur que la doctrine de l'obéissance passive et absolue, principal levier de la compagnie de Jésus, se résume par ces mots terribles de Loyola mourant : *Que tout membre de l'ordre soit dans les mains de ses supérieurs* COMME UN CADAVRE, PERINDE AC CADAVER.

l'amour d'une autre divinité vulgairement appelée la justice. — Et que me ferait-on si j'avais tenté d'empoisonner quelqu'un? — Je vous ferai encore humblement observer, M. Faringhea, que je n'ai pas le loisir de vous professer un cours de jurisprudence criminelle. Seulement, croyez-moi, résistez à la tentation d'étrangler ou d'empoisonner qui que ce soit. Un dernier mot : voulez-vous ou non me remettre les lettres de M. Josué? — Les lettres relatives au prince Djalma? » dit le métis. Et il regarda fixement Rodin, qui, malgré une vive et subite angoisse, demeura impénétrable et répondit le plus simplement du monde : « — Ignorant le contenu des lettres que vous retenez, monsieur, il m'est impossible de vous répondre. Je vous prie, et au besoin je vous requiers, de me remettre ces lettres... ou de sortir d'ici. — Vous allez dans quelques minutes me supplier de rester, frère. — J'en doute. — Quelques mots feront ce prodige... Si tout à l'heure je vous parlais d'empoisonnement, frère, c'est que vous avez envoyé un médecin... au château de Cardoville pour empoisonner... momentanément, le prince Djalma. » Rodin, malgré lui, tressaillit imperceptiblement, et reprit : « — Je ne comprends pas... — Il est vrai; je suis un pauvre étranger qui ai sans doute beaucoup d'accent; pourtant je vais tâcher de parler mieux. Je sais, par les lettres de Josué, l'intérêt que vous avez à ce que le prince Djalma ne soit pas ici... demain, et ce que vous avez fait pour cela. M'entendez-vous? — Je n'ai rien à vous répondre. »

Deux coups frappés à la porte interrompirent la conversation. « Entrez. » dit Rodin. « — La lettre a été portée à son adresse, monsieur, » dit un vieux domestique en s'inclinant, « voici la réponse. » Rodin prit le papier qu'on lui présentait, et, avant de l'ouvrir, dit courtoisement à Faringhea : « — Vous permettez, monsieur? — Ne vous gênez pas, » dit le métis. « — Vous êtes bien bon, » répondit Rodin, qui, après avoir lu, écrivit rapidement quelques mots au bas de la réponse qu'on lui apportait, et dit au domestique en la lui remettant : « Renvoyez ceci à la même adresse. » Le domestique s'inclina respectueusement et disparut.

« Puis-je continuer? » demanda le métis à Rodin. » — Parfaitement. — Je continue donc, » reprit Faringhea... « Avant-hier, au moment où, tout blessé qu'il était, le prince allait, par mon conseil, partir pour Paris, est arrivée une belle voiture avec de superbes présents destinés à Djalma par un ami inconnu. Dans cette voiture il y avait deux hommes : l'un envoyé par l'ami inconnu; l'autre était un médecin... envoyé par vous pour donner des soins à Djalma et l'accompagner jusqu'à son arrivée à Paris... C'était charitable, n'est-ce pas, frère? — Continuez votre histoire, monsieur. — Djalma est parti hier... En déclarant que la blessure du prince empirerait d'une manière très-grave s'il ne restait pas étendu dans la voiture pendant tout le voyage, le médecin s'est ainsi débarrassé de l'envoyé de l'ami inconnu qui est reparti pour Paris de son côté; le médecin a voulu m'éloigner à mon tour; mais Djalma a si fort insisté, que nous sommes partis, le médecin, le prince et moi. Hier soir, nous arrivons à moitié chemin; le médecin trouve qu'il faut passer la nuit dans une auberge : nous avions, disait-il, tout le temps d'être arrivés à Paris ce soir, le prince ayant annoncé qu'il lui fallait absolument être à Paris le 12 au soir. Le médecin avait beau-

coup insisté pour partir seul avec le prince. Je savais, par la lettre de Josué, qu'il vous importait beaucoup que Djalma ne fût pas ici le 13 ; des soupçons mę sont venus ; j'ai demandé à ce médecin s'il vous connaissait ; il m'a répondu avec embarras ;... alors au lieu de soupçons, j'ai eu des certitudes... Arrivé à l'auberge, pendant que le médecin était auprès de Djalma, je suis monté à la chambre du docteur, j'ai examiné une boîte remplie de plusieurs flacons qu'il avait apportés ; l'un d'eux contenait de l'opium... J'ai deviné. — Qu'avez-vous deviné, monsieur ? — Vous allez le savoir... Le médecin a dit à Djalma, avant de se retirer : « Votre blessure « est en bon état, mais la fatigue du voyage pourrait l'enflammer ; il sera « bon demain dans la journée de prendre une potion calmante que je vais « préparer ce soir afin de l'avoir toute prête dans la voiture... » Le calcul du médecin était simple, » ajouta Faringhea, « le lendemain (qui est aujourd'hui) le prince prenait la potion sur les quatre ou cinq heures du soir... bientôt il s'endormait profondément... Le médecin inquiet faisait arrêter la voiture dans la soirée... déclarait qu'il y avait danger à continuer la route... passait la nuit dans une auberge, et s'établissait auprès du prince dont l'assoupissement n'aurait cessé qu'à l'heure qui vous convenait. Tel était votre dessein ; il m'a paru habilement projeté, j'ai voulu m'en servir pour moi-même, et j'ai réussi. — Tout ce que vous dites là, mon cher monsieur, » dit Rodin en rongeant ses ongles, « est de l'hébreu pour moi. — Toujours, sans doute, à cause de mon accent... Mais dites-moi... connaissez-vous l'*array-mow ?* — Non. — Tant pis, c'est une admirable production de l'île de Java, si fertile en poisons. — Eh ! que m'importe ? » dit Rodin d'une voix brève et pouvant à peine dissimuler son anxiété croissante. « — Cela vous importe beaucoup. Nous autres fils de Bhowanie, nous avons horreur de répandre le sang, » reprit Faringhea ; « mais pour passer impunément le lacet autour du cou de nos victimes, nous attendons qu'elles soient endormies... Lorsque leur sommeil n'est pas assez profond, nous l'augmentons à notre gré ; nous sommes très-adroits dans notre œuvre ; le serpent n'est pas plus subtil, le lion plus audacieux. Djalma porte nos marques... L'array-mow est une poudre impalpable ; en en faisant respirer quelques parcelles pendant le sommeil, ou en le mêlant au tabac d'une pipe pendant qu'on veille, on jette sa victime dans un assoupissement dont rien ne peut la tirer. Si l'on craint de donner une dose trop forte à la fois, on en fait aspirer plusieurs fois durant le sommeil, et on le prolonge ainsi sans danger autant de temps que l'homme peut rester sans boire ni manger... trente ou quarante heures environ... Vous voyez combien l'usage de l'opium est grossier auprès de ce divin narcotique... J'en avais apporté de Java une certaine quantité... par simple curiosité... sans oublier le contre-poison. — Ah ! il y a un contre-poison ? » dit machinalement Rodin. « — Comme il y a des gens qui sont tout le contraire de ce que nous sommes, frère de la bonne œuvre... Les Javanais appellent le suc de cette racine le *touboe ;* il dissipe l'engourdissement causé par l'array-mow, comme le soleil dissipe les nuages... Or, hier soir, étant certain des projets de votre émissaire sur Djalma, j'ai attendu que ce médecin fût couché, endormi... Je me suis introduit en rampant dans sa chambre... et je lui ai fait aspirer une telle dose d'array-mow... qu'il

doit dormir encore... — Malheureux! « s'écria Rodin de plus en plus effrayé de ce récit, car Faringhea portait un coup terrible aux machinations du *socius* et de ses amis. « Mais vous risquiez d'empoisonner ce médecin. — Frère... comme il risquait d'empoisonner Djalma. Ce matin nous sommes donc partis, laissant votre médecin dans l'auberge, plongé dans un profond sommeil. Je me suis trouvé seul dans la voiture avec Djalma. Il fumait, en véritable Indien; quelques parcelles d'array-mow, mélangées au tabac dont j'ai rempli sa longue pipe, l'ont d'abord assoupi... Une nouvelle dose qu'il a aspirée l'a endormi profondément, et à cette heure il est dans l'auberge où nous sommes descendus. Maintenant, frère... il dépend de moi de laisser Djalma plongé dans son assoupissement, qui durera jusqu'à demain soir... ou de l'en faire sortir à l'instant... Ainsi, selon que vous satisferez ou non à ma demande, Djalma sera ou ne sera pas demain rue Saint-François, n° 3. » Ce disant, Faringhea tira de sa poche la médaille de Djalma, et dit à Rodin en la lui montrant : « Vous le voyez, je vous dis la vérité... Pendant le sommeil de Djalma, je lui ai enlevé cette médaille, la seule indication qu'il ait de l'endroit où il doit se trouver demain... Je finis donc par où j'ai commencé en vous disant : « Frère, je viens vous demander beaucoup! »

Depuis quelques moments, Rodin, selon son habitude lorsqu'il était en proie à un accès de rage muette et concentrée, se rongeait les ongles jusqu'au sang. A ce moment, le timbre de la loge du portier sonna trois coups espacés d'une façon particulière. Rodin ne parut pas faire attention à ce bruit, et pourtant tout à coup une étincelle brilla dans ses petits yeux de reptile, pendant que Faringhea, les bras croisés, le regardait avec une expression de supériorité triomphante et dédaigneuse. Le *socius* baissa la tête, garda le silence, prit machinalement une plume sur son bureau, et en mâchonna la barbe pendant quelques secondes, en ayant l'air de réfléchir profondément à ce que venait de lui dire Faringhea. Enfin, jetant la plume sur le bureau, il se retourna brusquement vers le métis, et lui dit d'un air profondément dédaigneux : « Ah çà, M. Faringhea, est-ce que vous prétendez vous moquer du monde avec vos histoires? » Le métis, stupéfait, malgré son audace, recula d'un pas. « Comment, monsieur! » reprit Rodin, vous venez ici, dans une maison respectable, vous vanter d'avoir dérobé une correspondance, étranglé celui-ci, empoisonné ceux-là avec un narcotique? Mais c'est du délire, monsieur; j'ai voulu vous écouter jusqu'à la fin, pour voir jusqu'où vous pousseriez l'audace... car il n'y a qu'un monstrueux scélérat qui puisse venir se targuer de si épouvantables forfaits; mais je veux bien croire qu'ils n'existent que dans votre imagination. »

En prononçant ces mots avec une sorte d'animation qui ne lui était pas habituelle, Rodin se leva, et, tout en marchant, s'approcha peu à peu de la cheminée, pendant que Faringhea, ne revenant pas de sa surprise, le regardait en silence; pourtant, au bout de quelques instants, il reprit d'un air sombre et farouche : « Prenez garde, frère... ne me forcez pas à vous prouver que j'ai dit la vérité. — Allons donc, monsieur, il faut venir des antipodes pour croire les Français si faciles à duper. Vous avez, dites-vous, la prudence du serpent et le courage du lion. J'ignore si vous êtes

un lion courageux ; mais pour serpent prudent... je le nie. Comment? vous avez sur vous une lettre de M. Josué qui peut me compromettre (en admettant que tout ceci ne soit pas une fable); le prince Djalma est plongé dans une torpeur qui sert mes projets et dont vous seul pouvez le faire sortir; vous pouvez enfin, dites-vous, porter un coup terrible à mes intérêts, et vous ne réfléchissez pas, lion terrible, serpent subtil, qu'il ne s'agit pour moi que de gagner vingt-quatre heures. Or, vous arrivez du fond de l'Inde à Paris; vous êtes étranger et inconnu à tous; vous me croyez aussi scélérat que vous, puisque vous m'appelez frère, et vous ne songez pas que vous êtes ici en mon pouvoir; que cette rue est solitaire, cette maison écartée; que je puis avoir ici sur-le-champ trois ou quatre personnes capables de vous garrotter en une seconde, tout étrangleur que vous êtes?... Et cela seulement en tirant le cordon de cette sonnette ! » ajouta Rodin en le prenant en effet à la main. « N'ayez donc pas peur, » ajouta-t-il avec un sourire diabolique en voyant Faringhea faire un brusque mouvement de surprise et de frayeur; « est-ce que je vous préviendrais si je voulais agir de la sorte?... Voyons, répondez... Une fois garrotté et mis en lieu de sûreté pendant vingt-quatre heures, comment pourriez-vous me nuire? Ne me serait-il pas alors facile de m'emparer des papiers de Josué, de la médaille de Djalma qui, plongé dans son assoupissement jusqu'à demain soir, ne m'inquiéterait plus?... Vous le voyez donc bien, monsieur, vos menaces sont vaines... parce qu'elles reposent sur des mensonges, parce qu'il n'est pas vrai que le prince Djalma soit ici et en votre pouvoir... Allez... sortez d'ici, et une autre fois, quand vous voudrez faire des dupes, adressez-vous mieux. »

Faringhea restait frappé de stupeur : tout ce qu'il venait d'entendre lui semblait très-probable; Rodin pouvait s'emparer de lui, de la lettre de Josué, de la médaille, et, en le retenant prisonnier, rendre impossible le réveil de Djalma, et pourtant Rodin lui ordonnait de sortir, à lui Faringhea qui se croyait si redoutable. A force de chercher les motifs de la conduite inexplicable du *socius*, le métis s'imagina, et en effet il ne pouvait penser autre chose, que Rodin, malgré les preuves qu'il lui apportait, ne croyait pas que Djalma fût en son pouvoir; de la sorte, le dédain du correspondant de Josué s'expliquait naturellement. Rodin jouait un coup d'une grande hardiesse et d'une grande habileté; aussi, tout en ayant l'air de grommeler entre ses dents d'un air courroucé, il observait en dessous, mais avec une anxiété dévorante, la physionomie de l'étrangleur. Celui-ci, presque certain d'avoir pénétré le secret motif de la conduite de Rodin, reprit : « Je vais sortir... mais un mot encore;... vous croyez que je mens... — J'en suis certain, vous m'avez débité un tissu de fables; j'ai perdu beaucoup de temps à les écouter; faites-moi grâce du reste... Il est tard, veuillez me laisser seul. — Une minute encore... vous êtes un homme, je le vois, à qui... l'on ne doit rien cacher, » dit Faringhea; « à cette heure, je ne puis attendre de Djalma... qu'une espèce d'aumône et un mépris écrasant, car du caractère dont il est, lui dire : « Donnez-moi beaucoup, « parce que pouvant vous trahir, je ne l'ai pas fait... » ce serait m'attirer son courroux et son dédain... J'aurais pu vingt fois le tuer... mais son jour

n'est pas encore venu, » dit l'étrangleur d'un air sombre, « et pour attendre ce jour... et d'autres funestes jours, il me faut de l'or, beaucoup d'or... vous seul pouvez m'en donner en payant ma trahison envers Djalma, parce qu'à vous seul elle profite. Vous refusez de m'entendre, parce que vous me croyez menteur... J'ai pris l'adresse de l'auberge où nous sommes descendus; la voici. Envoyez quelqu'un s'assurer de la vérité de ce que je dis, alors vous me croirez ; mais le prix de ma trahison sera cher. Je vous l'ai dit, je vous demanderai beaucoup... »

Ce disant, Faringhea offrait à Rodin une adresse imprimée; le *socius* qui, suivait, du coin de l'œil, tous les mouvements de Faringhea, fit semblant d'être profondément absorbé, de ne pas l'entendre, et ne répondit rien. « Prenez cette adresse... et assurez-vous que je ne mens pas, » reprit Faringhea en tendant de nouveau l'adresse à Rodin. « — Hein... qu'est-ce? » dit celui-ci en jetant à la dérobée un rapide regard sur l'adresse qu'il lut avidement, mais sans y toucher. « — Lisez cette adresse, » répéta le métis, « et vous pourrez vous assurer que... — En vérité, monsieur, » s'écria Rodin en repoussant l'adresse de la main, « votre impudence me confond. Je vous répète que je ne veux avoir rien de commun avec vous. Pour la dernière fois je vous somme de vous retirer... Je ne sais pas ce que c'est que le prince Djalma... Vous pouvez me nuire, dites-vous; nuisez-moi, ne vous en gênez pas, mais pour l'amour du ciel sortez d'ici. » Ce disant, Rodin sonna violemment. Faringhea fit un mouvement comme s'il eût voulu se mettre en défense.

Un vieux domestique à figure débonnaire et placide se présenta aussitôt. « Lapierre... éclairez monsieur, » lui dit Rodin en lui montrant du geste Faringhea. Celui-ci, épouvanté du calme de Rodin, hésitait à sortir. « Mais, monsieur, » lui dit Rodin, remarquant son trouble et son hésitation, « qu'attendez-vous? Je désire être seul... — Ainsi, monsieur, » lui dit Faringhea en se retirant lentement et à reculons, « vous refusez mes offres? Prenez garde... demain il sera trop tard. — Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre très-humble serviteur. » Et Rodin s'inclina avec courtoisie. L'étrangleur sortit. La porte se referma sur lui.

Aussitôt, le père d'Aigrigny parut sur le seuil de la pièce voisine. Sa figure était pâle et bouleversée. « Qu'avez-vous fait? » s'écria-t-il en s'adressant à Rodin. « J'ai tout entendu... Ce misérable, j'en suis malheureusement certain, disait la vérité... l'Indien est en son pouvoir; il va le rejoindre... — Je ne le pense pas, » dit humblement Rodin en s'inclinant et reprenant sa physionomie morne et soumise. « — Et qui empêchera cet homme de rejoindre le prince? — Permettez... Lorsqu'on a introduit ici cet affreux scélérat, je l'ai reconnu ; aussi, avant de m'entretenir avec lui, j'ai prudemment écrit quelques lignes à Morok, qui attendait le bon loisir de Votre Révérence dans la salle basse avec Goliath; plus tard, pendant le cours de la conversation, lorsqu'on m'a apporté la réponse de Morok, qui attendait mes ordres, je lui ai donné de nouvelles instructions, voyant le tour que prenaient les choses. — Et à quoi bon tout ceci, puisque cet homme vient de sortir de cette maison? — Votre Révérence daignera peut-être remarquer qu'il n'est sorti qu'après m'avoir donné l'adresse de l'hôtel où est

l'Indien, grâce à mon innocent stratagème de dédain... S'il eût manqué, Faringhea tombait toujours entre les mains de Goliath et de Morok, qui l'attendaient dans la rue à deux pas de la porte. Mais nous eussions été très-embarrassés, car nous ne savions pas où habitait le prince Djalma... — Encore de la violence! » dit le père d'Aigrigny avec répugnance. « — C'est à regretter, très à regretter..., » reprit Rodin, « mais il a bien fallu suivre le système adopté jusqu'ici. — Est-ce un reproche que vous m'adressez? » dit le père d'Aigrigny qui commençait à trouver que Rodin était autre chose qu'une machine à écrire. « — Je ne me permettrais pas d'en adresser à Votre Révérence, » dit Rodin en s'inclinant presque jusqu'à terre; « mais il s'agit seulement de retenir cet homme pendant vingt-quatre heures. — Et ensuite? Ses plaintes...? — Un pareil bandit n'osera pas se plaindre; d'ailleurs il est sorti librement d'ici. Morok et Goliath lui banderont les yeux après s'être emparés de lui. La maison a une entrée dans la rue *Vieille des Ursins*. A cette heure et par ce temps d'ouragan, il ne passe personne dans ce quartier désert. Le trajet dépaysera complétement ce misérable; on le descendra dans une cave du bâtiment neuf, et demain, la nuit, à pareille heure, on lui rendra la liberté avec les mêmes précautions... Quant à l'Indien, on sait maintenant où le trouver... il s'agit d'envoyer auprès de lui une personne de confiance, et s'il sort de sa torpeur... il est un moyen très-simple et surtout aucunement violent, selon mon petit jugement, » dit modestement Rodin, «de le tenir demain éloigné toute la journée de la rue Saint-François. »

Le même domestique à figure débonnaire qui avait introduit et éconduit Faringhea, rentra dans le cabinet après avoir discrètement frappé; il tenait à la main une espèce de petite gibecière en peau de daim qu'il remit à Rodin en lui disant : « Voici ce que M. Morok vient d'apporter : il est entré par la rue Vieille. » Le domestique sortit.

Rodin ouvrit le sac et dit au père d'Aigrigny en lui montrant ces objets : « La médaille et la lettre de Josué... Morok a été habile et expéditif. — Encore un danger évité, » dit le marquis; « il est fâcheux d'en venir à de tels moyens... — A qui les reprocher, sinon au misérable qui nous met dans la nécessité d'y avoir recours?... Je vais à l'instant dépêcher quelqu'un à l'hôtel de l'Indien. — Et à sept heures du matin vous conduirez Gabriel rue Saint-François; c'est là que j'aurai avec lui l'entretien qu'il me demande si instamment depuis trois jours. — Je l'en ai fait prévenir ce soir, il se rendra à vos ordres. — Enfin, » dit le père d'Aigrigny, « après tant de luttes, tant de craintes, tant de traverses, quelques heures maintenant nous séparent de ce moment, depuis si longtemps attendu. »

. . . .

Nous conduirons le lecteur à la maison de la rue Saint-François.



CHAPITRE XIII.

La maison de la rue Saint-François.

En entrant dans la *rue Saint-Gervais* par la rue *Doré* (au *Marais*), on se trouvait, à l'époque de ce récit, en face d'un mur d'une hauteur énorme, aux pierres noires et vermiculées par les années; ce mur, se prolongeant

dans presque toute la longueur de cette rue solitaire, servait de contrefort à une terrasse ombragée d'arbres centenaires ainsi plantés à plus de quarante pieds au-dessus du pavé; à travers leurs épais branchages apparaissaient le fronton de pierres, le toit aigu et les grandes cheminées de briques d'une antique maison, dont l'entrée était située rue Saint-François, n° 3, non loin de l'angle de la rue Saint-Gervais.

Rien de plus triste que les dehors de cette demeure; c'était encore de ce côté une muraille très-élevée, percée de deux ou trois jours de souffrance, sortes de meurtrières formidablement grillagées. Une porte cochère en chêne massif, bardée de fer, constellée d'énormes têtes de clous, et dont la couleur primitive disparaissait depuis longtemps sous une couche épaisse de boue, de poussière et de rouille, s'arrondissait par le haut, et s'adaptait à la voussure d'une baie cintrée, ressemblant à une arcade profonde, tant les murailles avaient d'épaisseur; dans l'un des larges battants de cette porte massive, s'ouvrait une seconde petite porte, servant d'entrée au juif Samuel, gardien de cette sombre demeure.

Le seuil franchi, on arrivait sous une voûte, formée par le bâtiment donnant sur la rue. Dans ce bâtiment était pratiqué le logement de Samuel; les fenêtres s'ouvraient sur une cour intérieure, très-spacieuse, coupée par une grille, au delà de laquelle on voyait un jardin. Au milieu de ce jardin s'élevait une maison de pierre de taille à deux étages, si bizarrement exhaussée, qu'il fallait gravir un perron ou plutôt un double escalier de vingt marches pour arriver à la porte d'entrée murée depuis cent cinquante ans. Les contrevents des croisées de cette habitation avaient été remplacés par de larges et épaisses plaques de plomb hermétiquement soudées et maintenues par des châssis de fer scellés dans la pierre. De plus, afin d'intercepter complétement l'air, la lumière, et de parer de la sorte à toute dégradation intérieure ou extérieure, le toit avait été recouvert d'épaisses plaques de plomb, ainsi que l'ouverture des hautes cheminées de briques, préalablement bouchées et maçonnées. On avait usé des mêmes procédés pour la clôture d'un petit belvédère carré situé au faîte de la maison, en recouvrant sa cage vitrée d'une sorte de chape soudée à la toiture. Seulement, par suite d'une fantaisie singulière, chacune des quatre plaques de plomb qui masquaient les faces de ce belvédère, correspondant aux quatre points cardinaux, était percée de sept petits trous ronds, disposés en forme de croix, que l'on distinguait facilement à l'extérieur. Partout ailleurs, les panneaux plombés des croisées étaient absolument pleins. Grâce à ces précautions, à la solide construction de cette demeure, à peine quelques réparations extérieures avaient été nécessaires, et les appartements, complétements soustraits à l'influence de l'air extérieur, devaient être, depuis un siècle et demi, aussi intacts que lors de leur fermeture. L'aspect de murailles lézardées, de volets vermoulus et brisés, d'une toiture à demi effondrée, de croisées envahies par des plantes pariétaires, eût été peut-être moins triste que la vue de cette maison de pierre bardée de fer et de plomb, conservée comme un tombeau. Le jardin, complétement abandonné, et dans lequel le gardien Samuel entrait seulement pour faire ses inspections hebdomadaires, offrait, surtout pendant l'été, une incroyable confusion de

dans presque toute la longueur de cette rue solitaire, servait de contrefort à une terrasse ombragée d'arbres centenaires ainsi plantés à plus de

servee comme un tombeau. Le jardin, complétement abandonné, et dans lequel le gardien Samuel entrait seulement pour faire ses inspections hebdomadaires, offrait, surtout pendant l'été, une incroyable confusion de



La maison de la rue St-François



plantes parasites et de broussailles. Les arbres, livrés à eux-mêmes, avaient poussé en tout sens et entremêlé leurs branches; quelques vignes folles, reproduites par rejetons, rampant d'abord sur le sol jusqu'au pied des arbres, y avaient ensuite grimpé, enroulé leurs troncs, et jeté sur les branchages les plus élevés l'inextricable réseau de leurs sarments. L'on ne pouvait traverser cette *forêt vierge* qu'en suivant un sentier pratiqué par le gardien pour aller de la grille à la maison dont les abords, ménagés en pente douce pour l'écoulement des eaux, étaient soigneusement dallés sur une largeur de dix pieds environ. Un autre petit chemin de ronde ménagé autour des murs d'enceinte, était chaque nuit battu par deux ou trois énormes chiens des Pyrénées, dont la race fidèle s'était aussi perpétuée dans cette maison depuis un siècle et demi. Telle était l'habitation destinée à servir de rendez-vous aux descendants de la famille Rennepont.

La nuit qui séparait le 12 février du 13 allait bientôt finir. Le calme succédant à la tourmente, la pluie avait cessé; le ciel était pur, étoilé; la lune, à son déclin, brillait d'un doux éclat, et jetait une clarté mélancolique sur cette demeure abandonnée, silencieuse, dont aucun pas humain n'avait franchi le seuil depuis tant d'années. Une vive lueur, s'échappant à travers une des fenêtres du logis du gardien, annonçait que le juif Samuel veillait encore.

Que l'on se figure une assez vaste chambre, lambrissée du haut en bas en vieilles boiseries de noyer, devenues d'un brun presque noir à force de vétusté; deux tisons à demi éteints fument dans l'âtre au milieu des cendres refroidies; sur la tablette de cette cheminée de pierre peinte couleur de granit gris, on voit un vieux flambeau de fer garni d'une maigre chandelle, coiffée d'un éteignoir, et auprès une paire de pistolets à deux coups et un couteau de chasse à lame affilée, dont la poignée de bronze ciselé appartient au XVIIe siècle; de plus, une lourde carabine était appuyée à l'un des pilastres de la cheminée. Quatre escabeaux sans dossier, une vieille armoire de chêne et une table carrée à pieds tors, meublaient seuls cette chambre. A la boiserie étaient symétriquement suspendues des clefs de différentes grandeurs; leur forme annonçait leur antiquité; diverses étiquettes étaient fixées à leur anneau. Le fond de la vieille armoire de chêne, à secret et mobile, avait glissé sur une coulisse, et l'on apercevait, scellée dans le mur, une large et profonde caisse de fer, dont le battant ouvert montrait le merveilleux mécanisme de l'une de ces serrures florentines du XVIe siècle, qui, mieux que toutes les inventions modernes, défiaient l'effraction, et qui de plus, selon les idées du temps, grâce à une épaisse doublure de toile d'amiante, tendue assez loin des parois de la caisse sur des fils d'or, rendait incombustibles, en cas d'incendie, les objets qu'elle renfermait. Une grande cassette de bois de cèdre, prise dans cette caisse et déposée sur un escabeau, contenait de nombreux papiers soigneusement rangés et étiquetés.

A la lueur d'une lampe de cuivre, le vieux gardien Samuel est occupé à écrire sur un petit registre, à mesure que sa femme Bethsabée dicte en lisant un carnet. Samuel avait alors environ quatre-vingt-deux ans, et malgré cet âge avancé, une forêt de cheveux gris et crépus couvrait sa

tête ; il était petit, maigre, nerveux, et la pétulance involontaire de ses mouvements prouvait que les années n'avaient pas affaibli son énergie et son activité, quoique dans *le quartier*, où il apparaissait d'ailleurs très-rarement, il affectât de paraître presque en enfance, ainsi que l'avait dit Rodin au père d'Aigrigny. Une vieille robe de chambre de bouracan marron, à larges manches, enveloppait entièrement le vieillard, et tombait jusqu'à ses pieds. Les traits de Samuel offraient le type pur et oriental de sa race : son teint était mat et jaunâtre, son nez aquilin, son menton ombragé d'un petit bouquet de barbe blanche ; ses pommettes saillantes jetaient une ombre assez dure sur ses joues creuses et ridées. Sa physionomie était remplie d'intelligence, de finesse et de sagacité. Son front, large, élevé, annonçait la droiture, la franchise et la fermeté ; ses yeux, noirs et brillants comme les yeux arabes, avaient un regard à la fois pénétrant et doux.

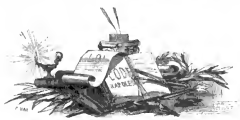
Sa femme Bethsabée, de quinze ans moins âgée que lui, était de haute taille et entièrement vêtue de noir. Un bonnet plat, en linon empesé, qui rappelait la sévère coiffure des graves matrones hollandaises, encadrait son visage pâle et austère, autrefois d'une rare et fière beauté, d'un caractère tout biblique ; quelques plis du front, provenant du froncement presque continuel de ses sourcils gris, témoignaient que cette femme était souvent sous le poids d'une tristesse profonde. A ce moment même, la physionomie de Bethsabée trahissait une douleur inexprimable : son regard était fixe, sa tête penchée sur sa poitrine ; elle avait laissé retomber sur ses genoux sa main droite dont elle tenait un petit carnet ; de son autre main, elle serrait convulsivement une grosse tresse de cheveux noirs comme le jais qu'elle portait au cou. Cette natte épaisse était garnie d'un fermoir en or d'un pouce carré ; sous une plaque de cristal qui le recouvrait d'un côté comme un reliquaire, on voyait un morceau de toile plié carrément et presque entièrement couvert de taches d'un rouge sombre, couleur du sang depuis longtemps séché.

Après un moment de silence pendant lequel Samuel écrivit sur son registre, il dit tout haut en relisant ce qu'il venait d'écrire : « D'autre part, cinq mille métalliques d'Autriche de mille florins, et la date du 19 *octobre* 1826. » Ensuite de cette énumération, Samuel ajouta en relevant la tête et s'adressant à sa femme : « Est-ce bien cela, Bethsabée? Avez-vous comparé sur le carnet? » Bethsabée ne répondit pas. Samuel la regarda, et, la voyant profondément accablée, lui dit avec une expression de tendresse inquiète : « Qu'avez-vous?... mon Dieu, qu'avez-vous? — Le 19 octobre... 1826..., » dit-elle lentement, les yeux toujours fixes, et en serrant plus étroitement encore dans sa main la tresse de cheveux noirs qu'elle portait au cou. « C'est une date funeste... Samuel... bien funeste... c'est celle de la dernière lettre que nous avons reçue de... » Bethsabée ne put continuer, elle poussa un long gémissement et cacha sa figure dans ses mains. « — Ah !... je vous entends, » reprit le vieillard d'une voix altérée, « un père peut être distrait par de graves préoccupations, mais, hélas ! le cœur d'une mère est toujours en éveil. » Et jetant sa plume sur la table, Samuel appuya son front sur ses mains avec accablement.

Bethsabée reprit bientôt, comme si elle se fût douloureusement complu

dans ces cruels souvenirs : « Oui... ce jour est le dernier où notre fils, notre Abel, nous a écrit d'Allemagne en nous annonçant qu'il venait d'employer, selon vos ordres, les fonds qu'il avait emportés d'ici... et qu'il allait se rendre en Pologne pour une autre opération... — Et en Pologne... il a trouvé la mort d'un martyr, » reprit Samuel. « Sans motif, sans preuve, car rien n'était plus faux, on l'a injustement accusé de venir organiser la contrebande... et le gouverneur russe, le traitant comme on traite nos frères dans ces pays de cruelle tyrannie, l'a fait condamner à l'affreux supplice du knout... sans vouloir le voir ni l'entendre... A quoi bon... entendre un juif?... Qu'est-ce qu'un juif? une créature encore bien au-dessous d'un serf... Ne leur reproche-t-on pas, dans ce pays, tous les vices qu'engendre le dégradant servage où on les plonge? Un juif expirant sous le bâton! Qui irait s'en inquiéter? — Et notre pauvre Abel, si doux, si loyal, est mort sous le fouet... moitié de honte, moitié de douleur, » dit Bethsabée en tressaillant. « Un de nos frères de Pologne a obtenu à grand'peine la permission de l'ensevelir... Il a coupé ses beaux cheveux noirs... et ces cheveux avec ce morceau de linge, taché du sang de notre cher fils, c'est tout ce qui nous reste de lui! » s'écria Bethsabée. Et elle couvrit de baisers convulsifs la tresse de cheveux et le reliquaire. « — Hélas! » dit Samuel en essuyant ses larmes qui avaient aussi coulé à ce souvenir déchirant, « le Seigneur, du moins, ne nous a retiré notre enfant que lorsque la tâche que notre famille poursuit fidèlement depuis un siècle et demi touchait à son terme... A quoi bon désormais notre race sur la terre? » ajouta Samuel avec une profonde amertume, « notre devoir n'est-il pas accompli?... Cette caisse ne renferme-t-elle pas une fortune de roi? Cette maison, murée il y a cent cinquante ans, ne sera-t-elle pas ouverte ce matin aux descendants du bienfaiteur de mon aïeul?... » En disant ces mots, Samuel tourna tristement la tête vers la maison, qu'il apercevait de sa fenêtre.

A ce moment, l'aube allait paraître. La lune venait de se coucher; le belvédère, ainsi que le toit et les cheminées, se découpait en noir sur le bleu sombre du firmament étoilé. Tout à coup Samuel pâlit, se leva brusquement et dit à sa femme d'une voix tremblante, en lui montrant la maison : « Bethsabée... les sept points de lumière, comme il y a trente ans... Regarde... regarde... » En effet, les sept ouvertures rondes, disposées en forme de croix, autrefois pratiquées dans les plaques de plomb qui recouvraient les croisées du belvédère, étincelèrent en sept points lumineux, comme si quelqu'un fût monté intérieurement au faîte de la maison murée.





CHAPITRE XIV.

Doit et avoir.

Pendant quelques instants, Samuel et Bethsabée restèrent immobiles, les yeux attachés avec une frayeur inquiète sur les sept points lumineux qui rayonnaient parmi les dernières ténèbres de la nuit au sommet du belvédère, pendant qu'à l'horizon, derrière la maison, une lueur d'un rose pâle annonçait l'aube naissante.

Samuel rompit le premier le silence et dit à sa femme en passant la main sur son front : « La douleur que vient de nous causer le souvenir de notre pauvre enfant, nous a empêchés de réfléchir et de nous rappeler qu'après tout, il ne devait y avoir pour nous rien d'effrayant dans ce qui se passe. — Que dites-vous, Samuel? — Mon pére ne m'a-t-il pas dit que lui et mon aïeul avaient plusieurs fois aperçu des clartés pareilles, à de longs intervalles? — Oui, Samuel... mais sans pouvoir, non plus que nous, s'expliquer ces clartés... — Ainsi que mon père et mon grand-père, nous devons croire qu'une issue inconnue de leur temps, comme elle l'est encore du nôtre, donne passage à des personnes qui ont aussi quelque devoir mystérieux à remplir dans cette demeure. Encore une fois, mon père m'a prévenu de ne pas m'inquiéter de ces circonstances étranges... qu'il m'avait prédites... et qui, depuis trente ans, se renouvellent pour la seconde fois... — Il n'im-

porte, Samuel... cela épouvante comme si c'était quelque chose de surnaturel. — Le temps des miracles est passé, » dit le juif en secouant mélancoliquement la tête, « bien des vieilles maisons de ce quartier ont des communications souterraines avec des endroits éloignés ; quelques-unes, dit-on, se prolongent même jusqu'à la Seine et jusqu'aux catacombes... Sans doute cette maison est dans une condition pareille, et les personnes qui y viennent si rarement s'y introduisent par ce moyen. — Mais ce belvédère ainsi éclairé... — D'après le plan annoté du bâtiment, vous savez que ce belvédère forme le faîte ou la lanterne de ce qu'on appelle la *grande salle de deuil*, située au dernier étage de la maison. Comme il y règne une complète obscurité, à cause de la fermeture de toutes les fenêtres, nécessairement on se sert de lumière pour monter jusqu'à cette *salle de deuil*, pièce qui renferme, dit-on, des choses bien étranges, bien sinistres..., » ajouta le juif en tressaillant. Bethsabée regardait attentivement, ainsi que son mari, les sept points lumineux, dont l'éclat diminuait à mesure que le jour grandissait. « — Ainsi que vous le dites, Samuel, ce mystère peut s'expliquer de la sorte... , » reprit la femme du vieillard. « D'ailleurs ce jour est un jour si important pour la famille de Rennepont, que, dans de telles circonstances, cette apparition ne doit pas nous étonner. — Et penser, » reprit Samuel, « que depuis un siècle et demi ces clartés ont apparu plusieurs fois ! Il est donc une autre famille qui, de génération en génération, s'est vouée, comme la nôtre, à accomplir un pieux devoir... — Mais quel est ce devoir? Peut-être aujourd'hui tout s'éclaircira-t-il... — Allons, allons, Bethsabée, » reprit tout à coup Samuel en sortant de sa rêverie, et comme s'il se fût reproché son oisiveté, « voici le jour, et il faut qu'avant huit heures cet état de caisse soit mis au net, ces immenses valeurs classées, » et il montra le grand coffret de cèdre, « afin qu'elles puissent être remises entre les mains de qui de droit. — Vous avez raison, Samuel ; ce jour ne nous appartient pas... c'est un jour solennel... et qui serait beau, oh ! bien beau pour nous... si maintenant il pouvait y avoir de beaux jours pour nous, » dit amèrement Bethsabée en songeant à son fils. « — Bethsabée, » dit tristement Samuel en appuyant sa main sur la main de sa femme, « nous serons du moins sensibles à l'austère satisfaction du devoir accompli... Le Seigneur ne nous a-t-il pas été bien favorable, quoiqu'en nous éprouvant cruellement par la mort de notre fils? N'est-ce pas grâce à sa providence que les trois générations de ma famille ont pu commencer, continuer et achever cette grande œuvre? — Oui, Samuel, » dit affectueusement la juive, « et du moins pour vous, à cette satisfaction se joindront le calme et la quiétude, car lorsque midi sonnera vous serez délivré d'une bien terrible responsabilité. » Et ce disant, Bethsabée indiqua du geste la caisse de cèdre. « — Il est vrai, » reprit le vieillard, « j'aimerais mieux savoir ces immenses richesses entre les mains de ceux à qui elles appartiennent qu'entre les miennes ; mais aujourd'hui je n'en serai plus dépositaire... je vais donc contrôler une dernière fois l'état de ces valeurs, et ensuite nous le collationnerons d'après mon registre et le carnet que vous tenez. » Bethsabée fit un signe de tête affirmatif, Samuel reprit sa plume et se livra très-attentivement à ses calculs de banque ; sa femme s'abandonna de nouveau, mal-

gré elle, aux souvenirs cruels qu'une date fatale venait d'éveiller en lui rappelant la mort de son fils.

Exposons rapidement l'histoire très-simple, et pourtant en apparence si romanesque, si merveilleuse, de ces cinquante mille écus qui, grâce à l'accumulation et à une gestion sage, intelligente et fidèle, s'étaient naturellement, ou plutôt *forcément* transformés au bout d'un siècle et demi en une somme bien autrement importante que celle de ***quarante millions***, fixée par le père d'Aigrigny qui, très-incomplétement renseigné à ce sujet, et songeant d'ailleurs aux éventualités désastreuses, aux pertes, aux banqueroutes qui, pendant tant d'années, avaient pu atteindre les dépositaires successifs de ces valeurs, trouvait encore énorme... le chiffre de quarante millions.

L'histoire de cette fortune se trouvant nécessairement liée à celle de la famille Samuel qui faisait valoir ces fonds depuis trois générations, nous en dirons deux mots. Vers 1670, plusieurs années avant sa mort, M. Marius de Rennepont, lors d'un voyage en Portugal, avait pu, grâce à de très-puissants intermédiaires, sauver la vie d'un malheureux juif condamné au bûcher par l'inquisition pour cause de religion... Ce juif était *Isaac Samuel*, l'aïeul du gardien de la maison de la rue Saint-François. Les hommes généreux s'attachent souvent à leurs obligés au moins autant que les obligés s'attachent à leurs bienfaiteurs. S'étant d'abord assuré qu'Isaac, qui faisait à Lisbonne un petit commerce d'échange, était probe, actif, laborieux, intelligent, M. de Rennepont, qui possédait alors de grands biens en France, proposa au juif de l'accompagner et de gérer sa fortune. L'espèce de réprobation et de méfiance dont les Israélites ont toujours été poursuivis était alors à son comble. Isaac fut donc doublement reconnaissant de la marque de confiance que lui donnait M. de Rennepont. Il accepta et se promit dès ce jour de vouer son existence tout entière au service de celui qui, après lui avoir sauvé la vie, avait foi en sa droiture et en sa probité, à lui juif, appartenant à une race si généralement soupçonnée, haïe et méprisée. M. de Rennepont, homme d'un grand cœur, d'un grand sens et d'un grand esprit, ne s'était pas trompé dans son choix. Jusqu'à ce qu'il fût dépossédé de ses biens, ils prospérèrent merveilleusement entre les mains d'Isaac Samuel qui, doué d'une admirable aptitude pour les affaires, l'appliquait exclusivement aux intérêts de son bienfaiteur. Vinrent la persécution et la ruine de M. de Rennepont, dont les biens furent confisqués et abandonnés aux révérends pères de la compagnie de Jésus, ses délateurs, quelques jours avant sa mort. Caché dans la retraite qu'il avait choisie pour y finir violemment ses jours, il y fit mander secrètement Isaac Samuel, et lui remit cinquante mille écus en or, seul débris de sa fortune passée; ce fidèle serviteur devait faire valoir cette somme, en accumuler et en placer les intérêts; s'il avait un fils, lui transmettre la même obligation; à défaut de fils, il chercherait un parent assez probe pour continuer cette gérance, à laquelle serait d'ailleurs affectée une rétribution convenable; cette gérance devait être ainsi transmise et perpétuée de proche en proche jusqu'à l'expiration d'un siècle et demi. M. de Rennepont avait en outre prié Isaac d'être pendant sa vie le gardien de la maison de la rue Saint-François, où il serait

gratuitement logé, et de léguer ces fonctions à sa descendance, si cela était possible.

Lors même qu'Isaac Samuel n'aurait pas eu d'enfants, le puissant esprit de solidarité qui unit souvent certaines familles juives entre elles, aurait rendu praticable la dernière volonté de M. de Rennepont. Les parents d'Isaac se seraient associés à sa reconnaissance envers son bienfaiteur, et eux, ainsi que leurs générations successives, eussent accompli religieusement la tâche imposée à l'un des leurs; mais Isaac eut un fils plusieurs années après la mort de M. de Rennepont. Ce fils, Lévi Samuel, né en 1689, n'ayant pas eu d'enfants de sa première femme, s'était remarié à l'âge de près de soixante ans, et en 1750, il lui était né un fils : David Samuel, le gardien de la maison de la rue Saint-François, qui, en 1832 (époque de ce récit), était âgé de quatre-vingt-deux ans, et promettait de fournir une carrière aussi avancée que son père mort à quatre-vingt-treize ans; disons enfin qu'Abel Samuel, le fils que regrettait si amèrement Bethsabée, né en 1790, était mort sous le knout russe à l'âge de vingt-six ans. Cette humble généalogie établie, on comprendra facilement que la longévité successive de ces trois membres de la famille Samuel, qui s'étaient perpétués comme gardiens de la maison murée, et reliaient ainsi le XIXe siècle au XVIIe, avait singulièrement simplifié et facilité l'exécution des dernières volontés de M. de Rennepont, ce dernier ayant d'ailleurs formellement déclaré à l'aïeul des Samuel qu'il désirait que la somme qu'il laissait ne fût augmentée que par la seule capitalisation des intérêts à 5 p. °/₀, afin que cette fortune arrivât jusqu'à ses descendants pure de toute spéculation déloyale. Les coreligionnaires de la famille Samuel, premiers inventeurs de la lettre de change, qui leur servit, au moyen âge, à transporter mystérieusement des valeurs considérables d'un bout à l'autre du monde, à dissimuler leur fortune, à la mettre à l'abri de la rapacité de leurs ennemis; les juifs, disons-nous, ayant fait presque seuls le commerce du change et de l'argent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, aidèrent beaucoup aux transactions secrètes et aux opérations financières de la famille Samuel, qui, jusqu'en 1820 environ, plaça toujours ses valeurs, devenues progressivement immenses, dans les maisons de banque ou dans les comptoirs israélites les plus riches de l'Europe. Cette manière d'agir, sûre et occulte, avait permis au gardien actuel de la rue Saint-François d'effectuer, à l'insu de tous, par simples dépôts ou par lettres de change, des placements énormes, car c'est surtout lors de sa gestion que la somme capitalisée avait acquis, par le seul fait de l'accumulation, un développement presque incalculable, son père, et surtout son grand-père, n'ayant eu, comparativement à lui, que peu de fonds à gérer. Quoiqu'il s'agît simplement de trouver successivement des placements assurés et immédiats, afin que l'argent ne restât pas pour ainsi dire un jour sans rapporter d'intérêt, il avait fallu une grande capacité financière pour arriver à ce résultat, surtout lorsqu'il fut question de cinquantaines de millions; cette capacité, le dernier Samuel, d'ailleurs instruit à l'école de son père, la déploya à un haut degré, ainsi que le démontreront les résultats prochainement cités.

Rien ne semble plus touchant, plus noble, plus respectable que la con-

duite des membres de cette famille israélite qui, solidaires de l'engagement de gratitude pris par un des leurs, se vouent pendant de si longues années, avec autant de désintéressement que d'intelligence et de probité, au lent accroissement d'une fortune de roi, dont ils n'attendent aucune part, et qui, grâce à eux, doit arriver pure et immense aux mains des descendants du bienfaiteur de leur aïeul. Rien enfin n'est plus honorable pour le proscrit qui fait le dépôt et pour le juif qui le reçoit, que ce simple échange de paroles données, sans autre garantie qu'une confiance et une estime réciproques, lorsqu'il s'agit d'un résultat qui ne doit se reproduire qu'au bout de cent cinquante ans.

. . . .

Après avoir relu attentivement son inventaire, Samuel dit à sa femme : « Je suis certain de l'exactitude de mes additions; voulez-vous maintenant collationner sur le carnet que vous avez à la main l'énoncé des valeurs que je viens d'écrire sur ce registre; je m'assurerai en même temps que les titres sont classés par ordre dans cette cassette, car je dois ce matin remettre le tout au notaire, lorsqu'on ouvrira le testament. — Commencez, mon ami, je vous suis, » dit Bethsabée.

Samuel lut l'état suivant, vérifiant à mesure dans sa caisse.

Débit. Résumé du compte des héritiers de M. de Rennepont remis par David Samuel. ***Credit.***

Fr 150,000 reçus de M de Rennepont, en 1682, par Isaac Samuel, mon grand-père, et placés successivement par lui, mon père et moi, à l'intérêt de 5 %, avec règlement de compte par semestre et en capitalisant les intérêts, ont produit, suivant les comptes ci joints . . . . fr. 225,950 000		Fr 2.000.000 de rente 5 % français en inscriptions nominatives et au porteur, achetées de 1825 à 1832, suivant bordereaux à l'appui, à un cours moyen de 99 fr 50 c	39,800,000
Mais il faut en déduire, suivant le détail ci-annexé, pour pertes éprouvées dans des faillites, pour commissions et courtages payés à divers, et aussi pour appointements des trois générations de gérants 13,775,000		Fr. 900,000 de rente 3 % français, en diverses inscriptions achetées pendant les mêmes années à un cours moyen de 74 fr. 25 c	22,275,000
		5,000 actions de la banque de France, achetées en commune à 1,900 fr. . .	9,500,000
		3,000 actions des Quatre Canaux, en un certifical de dépôt desdites actions à la compagnie, achetées au cours moyen de 1.115 fr.	3,345,000
		125,000 ducats de rentes de Naples, au cours moyen de 82 fr — 2,050,000 ducats : soit à 4 fr. 40 c. le ducat. . . .	9,020,000
	212,175,000	5,000 métalliques d'Autriche de 1,000 florins, au cours moyen de 93 florins. — 4,650 000 florins au change de 2 fr. 50 c. par florin.	11,625,000
		75 000 liv. sterl. de rente 3 % consolidés anglais, à 88 3/4 — 2,218,750 liv. sterl. à 25 fr par liv sterl.	55,468,750
		1,200,000 florins en 2 1/2 % hollandais à 60 fr — 28.860.000 florins à 2 fr. 10 c. par florin des Pays Bas.	60,606,000
		Appoints en billets de banque, or et argent.	535,250
	212.175.000	Paris, le 12 février 1832.	212,175,000

« C'est bien cela, » reprit Samuel après avoir vérifié les lettres renfermées dans la cassette de cèdre. « Il reste en caisse, à la disposition des héritiers de la famille Rennepont, la somme de DEUX CENT DOUZE MILLIONS cent soixante et quinze mille francs. » Et le vieillard regarda sa femme avec une expression de bien légitime orgueil. « — Cela n'est pas croyable ! » s'écria Bethsabée, frappée de stupeur ; « je savais que d'immenses valeurs étaient entre vos mains ; mais je n'aurais jamais cru que cent cinquante





Bethsabée.

mille francs laissés il y a cent cinquante ans fussent la seule source de cette fortune incroyable. — Et c'est pourtant la seule, Bethsabée..., » reprit fièrement le vieillard. « Sans doute, mon grand-père, mon père et moi nous avons toujours mis autant de fidélité que d'exactitude dans la gestion de



mille francs laissés il y a cent cinquante ans fussent la seule source de cette fortune incroyable. — Et c'est pourtant la seule, Bethsabée..., » reprit fièrement le vieillard. « Sans doute, mon grand-père, mon père et moi nous avons toujours mis autant de fidélité que d'exactitude dans la gestion de ces fonds ; sans doute il nous a fallu beaucoup de sagacité dans le choix des placements à faire lors des temps de révolution et de crises commerciales ; mais cela nous était facile, grâce à nos relations d'affaires avec nos coreligionnaires de tous les pays ; mais jamais ni moi ni les miens nous ne nous sommes permis de faire un placement, non pas usuraire... mais qui ne fût pas même un peu au-dessous du taux légal... Les ordres formels de M. de Rennepont, recueillis par mon grand-père, le voulaient ainsi, et il n'y a pas au monde de fortune plus pure que celle-ci... Sans ce désintéressement, et en profitant seulement de quelques circonstances favorables, ce chiffre de deux cent douze millions aurait peut-être de beaucoup augmenté. — Est-ce possible? mon Dieu! — Rien de plus simple, Bethsabée... tout le monde sait qu'en quatorze ans un capital est doublé par la seule accumulation et composition de ses intérêts à cinq pour cent ; maintenant, réfléchissez qu'en cent cinquante ans il y a dix fois quatorze ans... que ces cent cinquante premiers mille francs ont été ainsi doublés et martingalés ; ce qui vous étonne vous paraîtra tout simple : en 1682, M. de Rennepont a confié à mon grand-père cent cinquante mille francs ; cette somme, capitalisée ainsi que je vous l'ai dit, a dû produire en 1696, quatorze années après, trois cent mille francs. Ceux-ci, doublés en 1710, ont produit six cent mille francs. Lors de la mort de mon grand-père, en 1719, la somme à faire valoir était déjà de près d'un million ; en 1724, elle aurait dû monter à douze cent mille francs ; en 1738, à deux millions quatre cent mille francs ; en 1752, deux ans après ma naissance, à quatre millions huit cent mille francs ; en 1766, à neuf millions six cent mille francs ; en 1780, à dix-neuf millions deux cent mille francs ; en 1794, douze ans après la mort de mon père, à trente-huit millions quatre cent mille francs ; en 1808, à soixante et seize millions huit cent mille francs ; en 1822, à cent cinquante-trois millions six cent mille francs ; et aujourd'hui, en composant les intérêts de dix années, elle devrait être au moins de deux cent vingt-cinq millions environ. Mais des pertes, des non-valeurs et des frais inévitables, dont le compte est d'ailleurs ici rigoureusement établi, ont réduit cette somme à deux cent douze millions cent soixante et quinze mille francs, en valeurs renfermées dans cette caisse. — Maintenant, je vous comprends, mon ami, » reprit Bethsabée pensive ; « mais quelle incroyable puissance que celle de l'accumulation! et que d'admirables choses on pourrait faire pour l'avenir avec de faibles ressources au temps présent! — Telle a été, sans doute, la pensée de M. de Rennepont ; car, au dire de mon père, qui le tenait de mon aïeul, M. de Rennepont était un des plus grands esprits de son temps, » répondit Samuel en refermant la cassette de bois de cèdre. « — Dieu veuille que ses descendants soient dignes de cette fortune de roi, et en fassent un noble emploi ! » dit Bethsabée en se levant.

Le jour était complétement venu, sept heures du matin sonnèrent. « Les maçons ne vont pas tarder à arriver, » dit Samuel en replaçant la boîte de

cèdre dans sa caisse de fer, dissimulée derrière la vieille armoire de chêne. « Comme vous, Bethsabée, » reprit-il, « je suis curieux et inquiet de savoir quels sont les descendants de M. de Rennepont qui vont se présenter ici... » Deux ou trois coups vigoureusement frappés avec le marteau de fer de l'épaisse porte cochère, retentirent dans la maison. L'aboiement des chiens de garde répondit à ce bruit.

Samuel dit à sa femme : « Ce sont sans doute les maçons que le notaire envoie avec un clerc ; je vous en prie, réunissez toutes les clefs en trousseau avec leurs étiquettes ; je vais revenir les prendre. »

Ce disant, Samuel descendit assez lestement l'escalier, malgré son âge, s'approcha de la porte, ouvrit prudemment un guichet, et vit trois manœuvres en costume de maçon, accompagnés d'un jeune homme vêtu de noir. « Que voulez-vous, messieurs? » dit le juif avant d'ouvrir afin de s'assurer encore de l'identité de ces personnages. « — Je viens de la part de maître Dumesnil, notaire, » répondit le clerc, « pour assister à l'ouverture de la porte murée ; voici une lettre de mon patron, pour M. Samuel, gardien de la maison. — C'est moi, monsieur, » dit le juif, « veuillez jeter cette lettre dans la boîte, je vais la prendre. »

Le clerc fit ce que désirait Samuel, mais il haussa les épaules. Rien ne lui semblait plus ridicule que cette demande du soupçonneux vieillard. Le gardien ouvrit la boîte, prit la lettre, alla à l'extrémité de la voûte afin de la lire au grand jour, compara soigneusement la signature à celle d'une autre lettre du notaire qu'il prit dans la poche de sa houppelande ; puis, après ces précautions, ayant mis ses dogues à la chaîne, il revint enfin ouvrir le battant de la porte au clerc et aux maçons. « Que diable! mon brave homme, » dit le clerc en entrant, « il s'agirait d'ouvrir la porte d'un château fort qu'il n'y aurait pas plus de formalités... » Le juif s'inclina sans répondre. « Est-ce que vous êtes sourd, mon cher? » lui cria le clerc aux oreilles. « — Non, monsieur, » dit Samuel en souriant doucement et faisant quelques pas en dehors de la voûte. » Il ajouta en montrant la maison : « Voici, monsieur, la porte maçonnée qu'il faut dégager ; il faudra aussi desceller le châssis de fer et de plomb de la seconde croisée à droite. — Pourquoi ne pas ouvrir toutes les fenêtres? » demanda le clerc. « — Parce que tels sont les ordres que j'ai reçus comme gardien de cette demeure, monsieur. — Et qui vous les a donnés, ces ordres? — Mon père... monsieur, à qui son père les avait transmis de la part du maître de cette maison... Une fois que je n'en serai plus le gardien, qu'elle sera en possession de son nouveau propriétaire, celui-ci agira comme bon lui semblera. — A la bonne heure, » dit le clerc assez surpris. Puis s'adressant aux maçons, il ajouta : « Le reste vous regarde, mes braves, dégagez la porte et descellez les châssis de fer seulement de la seconde croisée à droite. » Pendant que les maçons se mettaient à l'ouvrage sous l'inspection du clerc de notaire, une voiture s'arrêta devant la porte cochère, et Rodin, accompagné de Gabriel, entra dans la maison de la rue Saint-François.



CHAPITRE XV.

L'héritier.

Samuel vint ouvrir la porte à Gabriel et à Rodin. Ce dernier dit au juif : « Vous êtes, monsieur, le gardien de cette maison? — Oui, monsieur, » répondit Samuel. « — M. l'abbé Gabriel de Rennepont que voici, » dit Rodin en montrant son compagnon, « est l'un des descendants de la famille de Rennepont. — Ah! tant mieux, monsieur, » dit presque involontairement le juif, frappé de l'angélique physionomie de Gabriel, car la noblesse et la sérénité de l'âme du jeune prêtre se lisaient dans son regard d'archange et sur son front pur et blanc, déjà couronné de l'auréole du martyre.

Samuel regardait Gabriel avec une curiosité remplie de bienveillance et d'intérêt; mais, sentant bientôt que cette contemplation silencieuse devenait embarrassante pour Gabriel, il lui dit : « Le notaire, M. l'abbé, ne doit venir qu'à dix heures. » Gabriel le regarda d'un air surpris et répondit : « Quel notaire... monsieur? — Le père d'Aigrigny vous expliquera ceci, »

se hâta de dire Rodin. Et s'adressant à Samuel, il ajouta : « Nous sommes un peu en avance... Ne pourrions-nous pas attendre quelque part l'arrivée du notaire? — Si vous voulez vous donner la peine de venir chez moi, » dit Samuel, » je vais vous conduire. — Je vous remercie, monsieur, et j'accepte, » répondit Rodin. « — Veuillez donc me suivre, messieurs, » dit le vieillard. Quelques moments après, le jeune prêtre et le *socius*, précédés de Samuel, entrèrent dans une des pièces que ce dernier occupait aussi au rez-de-chaussée du bâtiment de la rue et qui donnait sur la cour. « — M. l'abbé d'Aigrigny, qui a servi de tuteur à M. Gabriel, doit bientôt venir nous demander, » ajouta Rodin ; « aurez-vous la bonté, monsieur, de l'introduire ici?... — Je n'y manquerai pas, monsieur, » dit Samuel en sortant.

Le *socius* et Gabriel restèrent seuls. A la mansuétude adorable qui donnait habituellement aux beaux traits du missionnaire un charme si touchant, succédait, à ce moment, une remarquable expression de tristesse, de résolution et de sévérité. Rodin, n'ayant pas vu Gabriel depuis quelques jours, était gravement préoccupé du changement qu'il remarquait en lui ; aussi l'avait-il observé silencieusement pendant le trajet de la rue des Postes à la rue Saint-François. Le jeune prêtre portait, comme d'habitude, une longue soutane noire qui faisait ressortir davantage encore la pâleur transparente de son visage. Lorsque le juif fut sorti, il dit à Rodin d'une voix ferme : « M'apprendrez-vous enfin, monsieur, pourquoi, depuis plusieurs jours, il m'a été impossible de parler à Sa Révérence le père d'Aigrigny? pourquoi il a choisi cette maison pour m'accorder cet entretien? — Il m'est impossible de répondre à ces questions, » reprit froidement Rodin. « Sa Révérence ne peut manquer d'arriver bientôt, elle vous entendra. Tout ce que je puis vous dire, c'est que notre révérend père a autant que vous cette entrevue à cœur : s'il a choisi cette maison pour cet entretien, c'est que vous avez un intérêt à vous trouver ici... Vous le savez bien... quoique vous ayez affecté quelque étonnement en entendant le gardien parler d'un notaire. » Ce disant, Rodin attacha un regard scrutateur et inquiet sur Gabriel, dont la figure n'exprima rien autre chose que la surprise. « — Je ne vous comprends pas, » répondit-il à Rodin. « Quel intérêt puis-je avoir à me trouver ici, dans cette maison? — Encore une fois, il est impossible que vous ne le sachiez pas, » reprit Rodin observant toujours Gabriel avec attention. « — Je vous ai dit, monsieur, que je l'ignorais, » répondit celui-ci, presque blessé de l'insistance du *socius*. « — Et qu'est donc venue vous dire hier votre mère adoptive? Pourquoi vous êtes-vous permis de la recevoir sans l'autorisation du révérend père d'Aigrigny, ainsi que je l'ai appris ce matin? Ne vous a-t-elle pas entretenu de certains papiers de famille trouvés sur vous lorsqu'elle vous a recueilli? — Non, monsieur, » dit Gabriel, « A cette époque, ces papiers ont été remis au confesseur de ma mère adoptive ; et, plus tard, ils ont passé entre les mains du révérend père d'Aigrigny. Pour la première fois, depuis bien longtemps, j'entends parler de ces papiers. — Ainsi... vous prétendez que ce n'est pas à ce sujet que Françoise Baudoin est venue vous entretenir hier? » reprit opiniâtrément Rodin en accentuant lentement ses paroles. « — Voilà, monsieur, la seconde fois que vous semblez douter de ce que j'affirme, » dit doucement le jeune prêtre, réprimant un mouve-

ment d'impatience. « Je vous assure que je dis la vérité. — Il ne sait rien, » pensa Rodin ; car il connaissait assez la sincérité de Gabriel pour conserver dès lors le moindre doute après une déclaration aussi positive. « Je vous crois, » reprit le *socius*. « Cette idée m'était venue en cherchant quelle raison assez grave avait pu vous faire transgresser les ordres du révérend père d'Aigrigny, au sujet de la retraite absolue qu'il vous avait ordonnée, retraite qui excluait toute communication avec le dehors... Bien plus, contre toutes les règles de notre maison, vous vous êtes permis de fermer votre porte, qui doit toujours rester ouverte ou entr'ouverte, afin que la mutuelle surveillance qui nous est ordonnée entre nous puisse s'exercer plus facilement... Je ne m'étais expliqué vos fautes graves contre la discipline que par la nécessité d'une conversation très-importante avec votre mère adoptive. — C'est à un prêtre et non à son fils adoptif que madame Baudoin a désiré parler, » répondit gravement Gabriel, « et j'ai cru pouvoir l'entendre ; si j'ai fermé ma porte, c'est qu'il s'agissait d'une confession. — Et qu'avait donc Françoise Baudoin de si pressant à vous confesser ? — C'est ce que vous saurez tout à l'heure, lorsque je le dirai à Sa Révérence, s'il lui plaît que vous m'entendiez, » reprit Gabriel. Ces mots furent dits d'un ton si net par le missionnaire, qu'il s'ensuivit un assez long silence.

Rappelons au lecteur que Gabriel avait jusqu'alors été tenu par ses supérieurs dans la plus complète ignorance de la gravité des intérêts de famille qui réclamaient sa présence rue Saint-François. La veille, Françoise Baudoin, absorbée par sa douleur, n'avait pas songé à lui dire que les orphelines devaient aussi se trouver à ce même rendez-vous, et y eût-elle d'ailleurs songé, les recommandations expresses de Dagobert l'eussent empêchée de parler au jeune prêtre de cette circonstance. Gabriel ignorait donc absolument les liens de famille qui l'attachaient aux filles du maréchal Simon, à mademoiselle de Cardoville, à M. Hardy, au prince Djalma et à Couche-tout-Nu ; en un mot, si on lui eût alors révélé qu'il était l'héritier de M. Marius de Rennepont, il se serait cru le seul descendant de cette famille. Pendant l'instant de silence qui succéda à son entretien avec Rodin, Gabriel examinait à travers les fenêtres du rez-de-chaussée les travaux des maçons occupés à dégager la porte des pierres qui la muraient. Cette première opération terminée, ils s'occupèrent alors de desceller les barres de fer qui maintenaient une plaque de plomb sur la partie extérieure de la porte.

A ce moment, le père d'Aigrigny, conduit par Samuel, entrait dans la chambre. Avant que Gabriel se fût retourné, Rodin eut le temps de dire tout bas au révérend père : « Il ne sait rien, et l'Indien n'est plus à craindre. »

Malgré son calme affecté, les traits du père d'Aigrigny étaient pâles et contractés, comme ceux d'un joueur qui est sur le point de voir se décider une partie d'une importance terrible. Tout jusqu'alors favorisait les desseins de sa compagnie ; mais il ne pensait pas sans effroi aux quatre heures qui restaient encore pour attendre le terme fatal.

Gabriel s'étant retourné, le père d'Aigrigny lui dit, d'un ton affectueux et cordial, en s'approchant de lui le sourire aux lèvres et la main tendue : « Mon cher fils, il m'en a coûté beaucoup de vous avoir refusé jusqu'à ce

moment l'eutretien que vous désiriez depuis votre retour; il m'a été non moins pénible de vous obliger à une retraite de quelques jours. Quoique je n'aie aucune explication à vous donner au sujet des ehoses que je vous ordonne, je veux bien vous dire que je n'ai agi ainsi que dans votre intérêt.

– Je dois eroire Votre Révérenee, » répondit Gabriel en s'inelinant.

Le jeune prêtre ressentait malgré lui une vague émotion de erainte; car, jusqu'à son départ pour sa mission en Amérique, le père d'Aigrigny, entre les mains duquel il avait prêté les vœux formidables qui le liaient irrévocablement à la société de Jésus, le père d'Aigrigny avait exercé sur lui une de ces influenees effrayantes qui, ne proeédant que par le despotisme, la eompression et l'intimidation, brisent toutes les forces vives de l'âme, et la laissent inerte, tremblante et terrifiée. Les impressions de la première jeunesse sont ineffaçables, et c'était la première fois, depuis son retour d'Amérique, que Gabriel se retrouvait avec le père d'Aigrigny; aussi, quoiqu'il ne sentît pas faillir la résolution qu'il avait prise, Gabriel regrettait de n'avoir pu, ainsi qu'il l'avait espéré, prendre de nouvelles forces dans un frane entretien avec Agricol et Dagobert. Le père d'Aigrigny connaissait trop les hommes pour n'avoir pas remarqué l'émotion du jeune prêtre et ne pas s'être rendu eompte de ce qui la causait. Cette impression lui parut d'un favorable augure; il redoubla done de séduction, de tendresse et d'aménité, se réservant, s'il le fallait, de prendre un autre masque. Il dit à Gabriel, en s'asseyant, pendant que eelui-ci restait, ainsi que Rodin, respectueusement debout : « Vous désirez, mon cher fils, avoir un entretien très-important avec moi? — Oui, mon père, » dit Gabriel en baissant malgré lui les yeux devant l'éclatante et large prunelle grise de son supérieur. « — J'ai aussi, moi, des choses d'un grand intérêt à vous apprendre; écoutez-moi done d'abord... vous parlerez ensuite. — Je vous écoute, mon père... — Il y a environ douze ans, mon eher fils, » dit affectueusement le père d'Aigrigny, « que le confesseur de votre mère adoptive, s'adressant à moi par l'intermédiaire de M. Rodin, appela mon attention sur vous en me parlant des progrès étonnants que vous faisiez à l'école des Frères; j'appris en effet que votre excellente conduite, que votre earactère doux et modeste, votre intelligence précoce étaient dignes du plus tendre intérêt; de ce moment, on eut les yeux ouverts sur vous : au bout de quelque temps, voyant que vous ne déméritiez pas, il me parut qu'il y avait autre chose en vous qu'un artisan; on s'entendit avec votre mère adoptive, et par mes soins vous fûtes admis gratuitement dans l'une des écoles de notre compagnie : ainsi une eharge de moins pesa sur l'exeellente femme qui vous avait reeueilli, et un enfant qui faisait déjà eoneevoir de hautes espérances reçut par nos soins paternels tous les bienfaits d'une éducation religieuse... Cela n'est-il pas vrai, mon eher fils? — Cela est vrai, mon père, » répondit Gabriel en baissant les yeux. « — A mesure que vous grandissiez, d'excellentes et rares vertus se développaient en vous : votre obéissanee, votre doueeur surtout étaient exemplaires; vous faisiez de rapides progrès dans vos études. J'ignorais alors à quelle carrière vous voudriez vous livrer un jour. Mais j'étais toutefois certain que, dans toutes les conditions de votre vie, vous resteriez toujours un fils bien-aimé de l'Église. Je ne m'étais







moment l'entretien que vous désiriez depuis votre retour ; il m'a été non [illegible] à une retraite de quelques jours. Quoique je [illegible] vous

[illegible]

dans vos études. J'ignorais alors à quelle carrière vous voudriez vous livrer un jour. Mais j'étais toutefois certain que, dans toutes les conditions de votre vie, vous resteriez toujours un fils bien-aimé de l'Église. Je ne m'étais



Gabriel.



pas trompé dans mes espérances, ou plutôt vous les avez, mon cher fils, de beaucoup dépassées. Apprenant par une confidence amicale que votre mère adoptive désirait ardemment vous voir entrer dans les ordres, vous avez généreusement et religieusement répondu au désir de l'excellente femme à qui vous deviez taut... Mais comme le Seigneur est toujours juste dans ses récompenses, il a voulu que la plus touchante preuve de gratitude que vous pussiez donner à votre mère adoptive vous fût en même temps divinement profitable, puisqu'elle vous faisait entrer parmi les membres militants de notre sainte Église. » A ces mots du père d'Aigrigny, Gabriel ne put retenir un mouvement en se rappelant les amères confidences de Françoise; mais il se contint pendant que Rodin, debout et accoudé à l'angle de la cheminée, continuait de l'examiner avec une attention singulière et opiniâtre. Le père d'Aigrigny reprit : « Je ne vous le cache pas, mon cher fils, votre résolution me combla de joie; je vis en vous une des futures lumières de l'Église et je fus jaloux de la voir briller au milieu de notre compagnie. Nos épreuves, si difficiles, si pénibles, si nombreuses, vous les avez courageusement subies; vous avez été jugé digne de nous appartenir, et après avoir prêté entre mes mains un serment irrévocable et sacré qui vous attache à jamais à notre compagnie pour la plus grande gloire du Seigneur, vous avez désiré répondre à l'appel de notre saint-père aux âmes de bonne volonté, et aller prêcher [1], comme missionnaire, la foi catholique chez les barbares. Quoiqu'il nous fût pénible de nous séparer de notre cher fils, nous dûmes accéder à des désirs si pieux : vous êtes parti humble missionnaire, vous nous êtes revenu glorieux martyr, et nous nous enorgueillissons à juste titre de vous compter parmi nous. Ce rapide exposé du passé était nécessaire, mon cher fils, pour arriver à ce qui suit; car il s'agit, si la chose était possible... de resserrer davantage encore les liens qui vous attachent à nous. Écoutez-moi donc bien, mon cher fils, ceci est confidentiel et d'une haute importance, non-seulement pour vous, mais encore pour notre compagnie... — Alors... mon père..., » s'écria vivement Gabriel en interrompant le père d'Aigrigny, « je ne puis pas... je ne dois pas vous entendre! » Et le jeune prêtre devint pâle; on vit, à l'altération de ses traits, qu'un violent combat se livrait en lui; mais reprenant bientôt sa résolution première, il releva le front, et, jetant un regard assuré sur le père d'Aigrigny et sur Rodin, qui se regardaient muets de surprise, il reprit : « Je vous le répète, mon père, s'il s'agit de choses confidentielles sur la compagnie... il m'est impossible de vous entendre. — En vérité, mon cher fils, vous me causez un étonnement profond. Qu'avez-vous? mon Dieu!... Vos traits sont altérés, votre émotion est visible... Voyons... parlez... sans crainte... Pourquoi ne pouvez-vous pas m'entendre davantage? — Je ne puis vous le dire, mon père, avant... de vous avoir, moi aussi, rapidement exposé le passé... tel qu'il m'a été donné de le juger depuis quelque temps... Vous comprendrez alors, mon père, que je n'ai plus droit à vos confidences, car bientôt un abîme va nous séparer sans doute...»

[1] Les jésuites reconnaissent au seul endroit des missions l'initiative du pape sur leur compagnie.

A ces mots de Gabriel, il est impossible de peindre le regard que Rodin et le père d'Aigrigny échangèrent rapidement ; le *socius* commença de ronger ses ongles en attachant son œil de reptile irrité sur Gabriel ; le père d'Aigrigny devint livide ; son front se couvrit d'une sueur froide. Il se demandait avec épouvante si, au moment de toucher au but, l'obstacle viendrait de Gabriel, en faveur de qui tous les obstacles avaient été écartés.

Cette pensée était désespérante. Pourtant le révérend père se contint admirablement, resta calme, et répondit avec une affectueuse onction : « Il m'est impossible de croire, mon cher fils, que vous et moi soyons jamais séparés par un abîme... si ce n'est par l'abîme de douleur que me causerait quelque grave atteinte portée à votre salut ;... mais... parlez... je vous écoute... — Il y a, en effet, douze ans, mon père, » reprit Gabriel d'une voix ferme, et en s'animant peu à peu, « que, par vos soins, je suis entré dans un collège de la compagnie de Jésus... J'y entrai aimant, loyal et confiant... Comment a-t-on encouragé tout d'abord ces précieux instincts de l'enfance ?... Le voici... Le jour de mon arrivée, le supérieur me dit en me désignant deux enfants un peu plus âgés que moi : « Voilà les com- « pagnons que vous préférerez ; vous vous promènerez toujours tous trois « ensemble ; la règle de la maison défend tout entretien à deux personnes ; « la règle veut aussi que vous écoutiez attentivement ce que diront vos « compagnons, afin de pouvoir me le rapporter, car ces chers enfants peu- « vent avoir, à leur insu, des pensées mauvaises, ou projeter de commettre « des fautes ; or, si vous aimez vos camarades, il faut m'avertir de leurs « fâcheuses tendances, afin que mes remontrances paternelles leur épar- « gnent la punition en prévenant les fautes ;... il vaut mieux prévenir le « mal que de le punir. » — Tels sont, en effet, mon cher fils, » dit le père d'Aigrigny, « la règle de nos maisons et le langage que l'on tient à tous les élèves qui s'y présentent. — Je le sais, mon père..., » répondit Gabriel avec amertume ; « aussi, trois jours après, pauvre enfant soumis et crédule, j'épiais naïvement mes camarades, écoutant, retenant leurs entretiens, et allant les rapporter au supérieur qui me félicitait de mon zèle... Ce que l'on me faisait faire était indigne... et pourtant, Dieu le sait, je croyais accomplir un devoir charitable ; j'étais heureux d'obéir aux ordres d'un supérieur que je respectais, et dont j'écoutais, dans ma foi enfantine, les paroles comme j'aurais écouté celles de Dieu... Plus tard... un jour que je m'étais rendu coupable d'une infraction à la règle de la maison, le supérieur me dit : « *Mon enfant, vous avez mérité une punition sévère ; mais* « *elle vous sera remise si vous parvenez à surprendre un de vos camarades* « *dans la même faute que vous avez commise* [1]... » Et de peur que, malgré ma foi et mon obéissance aveugles, cet encouragement à la délation basée sur l'intérêt personnel ne me parût odieux, le supérieur ajouta : « *Je vous* « *parle, mon enfant, dans l'intérêt du salut de votre camarade ; car s'il échap-* « *pait à la punition, il s'habituerait au mal par l'impunité ; or, en le sur-* « *prenant en faute et en attirant sur lui un châtiment salutaire, vous aurez*

[1] Ces obligations d'espionnage et ces abominables incitations à la délation sont la base de l'éducation donnée par les révérends pères.

« donc le double avantage d'aider à son salut, et de vous soustraire, vous, « à une punition méritée, mais dont votre zèle envers le prochain vous gagnera « la rémission.» — Sans doute, » reprit le père d'Aigrigny de plus en plus effrayé du langage de Gabriel, « et en vérité, mon cher fils, tout ceci est conforme à la règle suivie dans nos colléges et aux habitudes des personnes de notre compagnie, QUI SE DÉNONCENT MUTUELLEMENT SANS PRÉJUDICE DE L'AMOUR ET DE LA CHARITÉ RÉCIPROQUES, ET POUR LEUR PLUS GRAND AVANCEMENT SPIRITUEL, SURTOUT QUAND LE SUPÉRIEUR L'A ORDONNÉ OU DEMANDÉ POUR LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU[1]. — Je le sais..., » s'écria Gabriel, « je le sais ; c'est au nom de ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré parmi les hommes, qu'ainsi l'on m'encourageait au mal. — Mon cher fils, » dit le père d'Aigrigny en tâchant de cacher sous une apparence de dignité blessée sa terreur secrète et croissante, « de vous à moi... ces paroles sont au moins étranges. » A ce moment, Rodin, quittant la cheminée où il s'était accoudé, commença de se promener de long en large dans la chambre, d'un air méditatif, sans discontinuer de ronger ses ongles. « Il m'est cruel, » ajouta le père d'Aigrigny, « d'être obligé de vous rappeler, mon cher fils, que vous nous devez l'éducation que vous avez reçue. — Tels étaient ses fruits, mon père, » reprit Gabriel. « Jusqu'alors... j'avais épié les autres enfants avec une sorte de désintéressement... mais les ordres du supérieur m'avaient fait faire un pas de plus dans cette voie indigne... J'étais devenu délateur pour échapper à une punition méritée... Et telles étaient ma foi, mon humilité, ma confiance, que je m'accoutumai à remplir avec innocence et candeur un rôle doublement odieux ; une fois, cependant, je l'avoue, tourmenté par de vagues scrupules, derniers élans des aspirations généreuses qu'on étouffait en moi, je me demandai si le but charitable et religieux que l'on attribuait à ces délations, à cet espionnage continuel, suffisait pour m'absoudre ; je fis part de mes craintes au supérieur ; il me répondit que je n'avais pas à discerner, mais à obéir, et qu'à lui seul appartenait la responsabilité de mes actes. — Continuez, mon cher fils, » dit le père d'Aigrigny, cédant malgré lui à un profond accablement ; « hélas ! j'avais raison de vouloir m'opposer à votre voyage en Amérique. — Et la Providence a voulu que ce fût dans ce pays neuf, fécond et libre, qu'éclairé par un hasard singulier sur le présent et sur le passé, mes yeux se soient enfin ouverts, » s'écria Gabriel. « Oui, c'est en Amérique que, sortant de la sombre maison où j'avais passé tant d'années de ma jeunesse, et me trouvant pour la première fois face à face avec la majesté divine, au milieu des immenses solitudes que je parcourais... c'est là qu'accablé devant tant de magnificence et tant de grandeur, j'ai fait serment..., » Mais Gabriel, s'interrompant, reprit : « Tout à l'heure, mon père, je m'expliquerai sur ce serment ; mais croyez-moi, » ajouta le missionnaire avec un accent profondément douloureux, « ce fut un jour bien fatal, bien funeste, que celui où j'ai dû redouter et accuser ce que j'avais béni et vénéré pendant si longtemps... Oh ! je vous l'assure, mon père..., » ajouta Gabriel les yeux humides, « ce n'est pas sur

[1] Tout ceci est textuellement extrait des CONSTITUTIONS DES JÉSUITES, *Examen général*. T. II, page 29. (Édit. Paulin, 1843.)

moi seul qu'alors j'ai pleuré. — Je connais la bonté de votre cœur, mon cher fils..., » reprit le père d'Aigrigny, renaissant à une lueur d'espoir en voyant l'émotion de Gabriel, « je crains que vous n'ayez été égaré; mais confiez-vous à nous comme à vos pères spirituels, et, je l'espère, nous raffermirons votre foi malheureusement ébranlée, nous dissiperons les ténèbres qui sont venues obscurcir votre vue... car, hélas! mon cher fils, dans votre illusion, vous aurez pris quelques lueurs trompeuses pour le pur éclat du jour... Continuez. » Pendant que le père d'Aigrigny parlait ainsi, Rodin s'arrêta, prit un portefeuille dans sa poche, et écrivit quelques notes.

Gabriel était de plus en plus pâle et ému; il lui fallait un grand courage pour parler ainsi qu'il parlait, car, depuis son voyage en Amérique, il avait appris à connaître le redoutable pouvoir de la compagnie; mais cette révélation du passé, envisagée au point de vue d'un présent plus éclairé, étant pour le jeune prêtre l'excuse ou plutôt la cause de la détermination qu'il venait signifier à son supérieur, il voulait loyalement exposer toute chose, malgré le danger qu'il affrontait sciemment. Il continua donc d'une voix altérée: « Vous le savez, mon père, la fin de mon enfance, cet heureux âge de franchise et de joie innocente, affectueuse, se passa dans une atmosphère de crainte, de compression et de soupçonneux espionnage. Comment, hélas! aurais-je pu me laisser aller au moindre mouvement de confiance et d'abandon, lorsqu'on me recommandait à chaque instant d'éviter les regards de celui qui me parlait, afin de mieux cacher l'impression qu'il pouvait me causer par ses paroles, de dissimuler tout ce que je ressentais, de tout observer, tout écouter autour de moi? J'atteignis ainsi l'âge de quinze ans; peu à peu les très-rares visites que l'on permettait de me rendre, mais toujours en présence de l'un de nos pères, à ma mère adoptive et à mon frère, furent supprimées, dans le but de fermer complétement mon cœur à toutes les émotions douces et tendres. Morne, craintif, au fond de cette grande maison triste, silencieuse, glacée, je sentis que l'on m'isolait de plus en plus du monde affectueux et libre; mon temps se partageait entre des études mutilées, sans ensemble, sans portée, et de nombreuses heures de pratiques minutieuses et d'exercices dévotieux. Mais, je vous le demande, mon père, cherchait-on jamais à échauffer nos jeunes âmes par des paroles empreintes de tendresse et d'amour évangélique?... Hélas! non... A ces mots adorables du divin Sauveur : *Aimez-vous les uns les autres*, on semblait avoir substitué ceux-ci : *Défiez-vous les uns des autres*... Enfin, mon père, nous disait-on jamais un mot de la patrie ou de la liberté? Non... oh! non, car ces mots-là font battre le cœur, et il ne faut pas que le cœur batte... A nos heures d'étude et de pratique, succédaient, pour unique distraction, quelques promenades à trois... jamais à deux, parce qu'à trois la délation mutuelle est plus praticable [1], et parce qu'à deux l'intimité s'établissant plus facilement, il pourrait se nouer de

[1] La rigueur de cette disposition est telle dans les colléges de jésuites, que si trois élèves se promènent ensemble, et que l'un des trois quitte un instant ses camarades, les deux autres sont obligés de s'éloigner l'un de l'autre, *hors de portée de voix*, jusqu'au retour du troisième.

ces amitiés saintes, généreuses, qui feraient encore battre le cœur, et il ne faut pas que le cœur batte... Aussi, à force de le comprimer, est-il arrivé un jour où je n'ai plus senti; depuis six mois, je n'avais vu ni mon frère ni ma mère adoptive;... ils vinrent au collége... Quelques années auparavant, je les aurais accueillis avec des élans de joie mêlés de larmes... Cette fois, mes yeux restèrent secs, mon cœur froid; ma mère et mon frère me quittèrent éplorés; l'aspect de cette douleur pourtant me frappa... j'eus alors conscience et horreur de cette insensibilité glaciale qui m'avait gagné depuis que j'habitais cette tombe. Épouvanté, je voulus en sortir pendant que j'en avais encore la force... Alors je vous parlai, mon père, du choix d'un état... car pendant ces quelques moments de réveil, il m'avait semblé entendre bruire au loin la vie active et féconde, la vie laborieuse et libre, la vie d'affection, de famille... Oh! comme alors je sentais le besoin de mouvement, de liberté, d'émotions nobles et chaleureuses! là j'aurais du moins retrouvé la vie de l'âme qui me fuyait... Je vous le dis, mon père... en embrassant vos genoux que j'inondais de larmes, la vie d'artisan ou de soldat, tout m'eût convenu... Ce fut alors que vous m'apprîtes que ma mère adoptive, à qui je devais la vie, car elle m'avait trouvé mourant de misère... car, pauvre elle-même, elle m'avait donné la moitié du pain de son enfant... admirable sacrifice pour une mère... ce fut alors, » reprit Gabriel en hésitant et en baissant les yeux, car il était de ces nobles natures qui rougissent et se sentent honteux des infamies dont ils sont victimes, « ce fut alors, mon père, » reprit Gabriel après une nouvelle hésitation, « que vous m'avez appris que ma mère adoptive n'avait qu'un but, qu'un désir, celui... — Celui de vous voir entrer dans les ordres, mon cher fils, » reprit le père d'Aigrigny, « puisque cette pieuse et parfaite créature espérait qu'en faisant votre salut vous assuriez le sien;... mais elle n'osait vous avouer sa pensée, craignant que vous ne vissiez un désir intéressé dans... — Assez... mon père, » dit Gabriel interrompant le père d'Aigrigny avec un mouvement d'indignation involontaire, « il m'est pénible de vous entendre affirmer une erreur : Françoise Baudoin n'a jamais eu cette pensée... — Mon cher fils, vous êtes bien prompt dans vos jugements, » reprit doucement le père d'Aigrigny; « je vous dis, moi, que telle a été la seule et unique pensée de votre mère adoptive... — Hier, mon père, elle m'a tout dit. Elle et moi avons été mutuellement trompés. — Ainsi, mon cher fils, » dit sévèrement le père d'Aigrigny à Gabriel, « vous mettez la parole de votre mère adoptive au-dessus de la mienne?... — Épargnez-moi une réponse pénible pour vous et pour moi, mon père..., » dit Gabriel en baissant les yeux. « — Me direz-vous maintenant, » reprit le père d'Aigrigny avec anxiété, « ce que vous prétendez me... » Le révérend père ne put achever. Samuel entra et dit : « — Un homme d'un certain âge demande à parler à M. Rodin. — C'est moi, monsieur, je vous remercie, » répondit le *socius* assez surpris. Puis avant de rejoindre le juif, il remit au père d'Aigrigny quelques mots écrits au crayon sur un des feuillets de son portefeuille.

Rodin sortit fort inquiet de savoir qui pouvait venir le chercher rue Saint-François. Le père d'Aigrigny et Gabriel restèrent seuls.



CHAPITRE XVI.

Rupture.

Le père d'Aigrigny, plongé dans une angoisse mortelle, avait pris machinalement le billet de Rodin, le tenant à la main sans songer à l'ouvrir; le révérend père se demandait avec effroi quelle conclusion Gabriel allait donner à ses récriminations sur le passé; il n'osait répondre à ses reproches, craignant d'irriter ce jeune prêtre sur la tête duquel reposaient encore des intérêts si immenses. Gabriel ne pouvait rien posséder en propre d'après les constitutions de la compagnie de Jésus; de plus, le révérend père avait eu soin d'obtenir de lui, en faveur de l'ordre, une renonciation expresse à tous les biens qui pourraient lui revenir un jour; mais le commencement de cet entretien semblait annoncer une si grave modification dans la manière de voir de Gabriel au sujet de la compagnie, que celui-ci pouvait vouloir briser les liens qui l'attachaient à elle; dans ce cas, il n'était

légalement tenu à remplir aucun de ses engagements [1]. La donation était annulée de fait, et au moment d'être si heureusement réalisées, par la possession de l'immense fortune de la famille de Rennepont, les espérances du père d'Aigrigny se trouvaient complétement et à jamais ruinées. De toutes les perplexités par lesquelles le révérend père avait passé depuis quelque temps au sujet de cet héritage, aucune n'avait été plus imprévue, plus terrible. Craignant d'interrompre ou d'interroger Gabriel, le père d'Aigrigny attendit, avec une terreur muette, le dénoûment de cette conversation jusqu'alors si menaçante. Le missionnaire reprit : « Il est de mon devoir, mon père, de continuer cet exposé de ma vie passée, jusqu'au moment de mon départ pour l'Amérique ; vous comprendrez tout à l'heure pourquoi je m'impose cette obligation. » Le père d'Aigrigny lui fit signe de parler. « Une fois instruit du prétendu vœu de ma mère adoptive, je me résignai ;... quoi qu'il m'en coûtât... je sortis de la triste maison... où j'avais passé une partie de mon enfance et de ma première jeunesse, pour entrer dans l'un des séminaires de la compagnie. Ma résolution n'était pas dictée par une irrésistible vocation religieuse... mais par le désir d'acquitter une dette sacrée envers ma mère adoptive. Cependant, le véritable esprit de la religion du Christ est si vivifiant, que je me sentis ranimé, réchauffé à l'idée de pratiquer les adorables enseignements du divin Sauveur. Dans ma pensée, au lieu de ressembler au collége où j'avais jusqu'alors vécu dans une compression rigoureuse, un séminaire était un lieu béni, où tout ce qu'il y a de pur, de chaleureux dans la fraternité évangélique était appliqué à la vie commune ; où, par l'exemple, on prêchait incessamment l'ardent amour de l'humanité, les douceurs ineffables de la commisération et de la tolérance ; où l'on interprétait l'immortelle parole du Christ dans son sens le plus large, le plus fécond ; où l'on se préparait enfin, par l'expansion habituelle des sentiments les plus généreux, à ce magnifique apostolat d'attendrir les riches et les heureux sur les angoisses et les souffrances de leurs frères, en leur dévoilant les misères affreuses de l'humanité... Morale sublime et sainte à laquelle nul ne résiste lorsqu'on la prêche les yeux remplis de larmes, le cœur débordant de tendresse et de charité ! » En prononçant ces derniers mots avec une émotion profonde, les yeux de Gabriel devinrent humides ; sa figure resplendit d'une angélique beauté. « — Tel est en effet, mon cher fils, l'esprit du christianisme ; mais il faut surtout en étudier et en expliquer la lettre, » répondit froidement le père d'Aigrigny. « C'est à cette étude que sont spécialement destinés les séminaires de notre compagnie. L'interprétation de la lettre est une œuvre d'analyse, de discipline, de soumission, et non une œuvre de cœur et de sentiment... — Je ne m'en aperçus que trop, mon père... A mon entrée dans cette nouvelle maison... je vis, hélas ! mes espérances déçues ; un moment dilaté, mon cœur se resserra ; au lieu de ce foyer de vie, d'affection et de jeunesse, que j'avais rêvé, je retrouvai dans ce séminaire, silencieux et glacé, la même compression de tout élan

[1] Les statuts portent formellement que la compagnie peut expulser de son sein les membres qui lui paraissent inutiles ou dangereux ; mais il n'est pas permis à un membre de rompre les liens qui l'attachent à la compagnie, si celle-ci croit de son intérêt de le conserver.

généreux, la même discipline inexorable, le même système de délation mutuelle, la même défiance, les mêmes obstacles invincibles à toute liaison d'amitié... Aussi l'ardeur qui avait un instant réchauffé mon âme s'affaiblit : je retombai peu à peu dans les habitudes d'une vie inerte, passive, machinale, qu'une impitoyable autorité réglait avec une précision mécanique, de même que l'on règle le mouvement inanimé d'une horloge. — C'est que l'ordre, la soumission, la régularité sont les premiers fondements de notre compagnie, mon cher fils. — Hélas! mon père, c'était la mort et non la vie que l'on régularisait ainsi; au milieu de cet anéantissement de tout principe généreux, je me livrai aux études de scolastique et de théologie. Études sombres et sinistres, science cauteleuse, menaçante ou hostile, qui, toujours, éveille des idées de péril, de lutte, de guerre, et jamais des idées de paix, de progrès et de liberté. — La théologie, mon cher fils, » dit sévèrement le père d'Aigrigny, « est à la fois une cuirasse et une épée; une cuirasse pour défendre et couvrir le dogme catholique, une épée pour attaquer l'hérésie. — Pourtant, mon père, le Christ et ses apôtres ignoraient cette science ténébreuse, et à leurs simples et touchantes paroles les hommes se régénéraient, la liberté succédait à l'esclavage... L'Évangile, ce code divin, ne suffit-il pas pour enseigner aux hommes à s'aimer?... Mais, hélas! loin de nous faire entendre ce langage, on nous entretenait trop souvent de guerres de religion, nombrant les flots de sang qu'il avait fallu verser pour être agréable au Seigneur et noyer l'hérésie. Ces terribles enseignements rendaient notre vie plus triste encore. À mesure que nous approchions du terme de l'adolescence, nos relations de séminaire prenaient un caractère d'amertume, de jalousie et de soupçon toujours croissant. Les habitudes de délation, s'appliquant à des sujets plus sérieux, engendraient des haines sourdes, des ressentiments profonds. Je n'étais ni meilleur ni plus méchant que les autres; tous rompus depuis des années au joug de fer de l'obéissance passive, déshabitués de tout examen, de tout libre arbitre, humbles et tremblants devant nos supérieurs, nous offrions tous la même empreinte pâle, morne et effacée... Enfin je pris les ordres : une fois prêtre, vous m'avez convié, mon père, à entrer dans la compagnie de Jésus, ou plutôt je me suis trouvé insensiblement, presque à mon insu, amené à cette détermination... Comment? je l'ignore... depuis si longtemps ma volonté ne m'appartenait plus. Je subis toutes les épreuves;... la plus terrible fut décisive;... pendant plusieurs mois j'ai vécu dans le silence de ma cellule, pratiquant avec résignation l'exercice étrange et machinal que vous m'aviez ordonné, mon père. Excepté Votre Révérence, personne ne s'approchait de moi pendant ce long espace de temps; aucune voix humaine, si ce n'est la vôtre, ne frappait mon oreille;... la nuit quelquefois j'éprouvais de vagues terreurs;... mon esprit, affaibli par le jeûne, par les austérités, par la solitude, était alors frappé de visions effrayantes; d'autres fois, au contraire, j'éprouvais un accablement rempli d'une sorte de quiétude, en songeant que prononcer mes vœux, c'était me délivrer à jamais du fardeau de la volonté et de la pensée... Alors je m'abandonnais à une insurmontable torpeur, ainsi que ces malheureux qui, surpris dans les neiges, cèdent à l'engourdissement d'un froid homicide... J'attendais le moment fatal...

Enfin, selon que le voulait la discipline, mon père, *étouffant dans mon agonie* [1], je hâtais le moment d'accomplir le dernier acte de ma volonté expirante : le vœu de renoncer à l'exercice de ma volonté... — Rappelez-vous, mon cher fils, » reprit le père d'Aigrigny, pâle et torturé par des angoisses croissantes, « rappelez-vous que la veille du jour fixé pour la prononciation de vos vœux, je vous ai offert, selon la règle de notre compagnie, de renoncer à être des nôtres, vous laissant complétement libre, car nous n'acceptons que des vocations volontaires. — Il est vrai, mon père, » répondit Gabriel avec une douloureuse amertume, « lorsque, épuisé, brisé par trois mois de solitude et d'épreuves, j'étais anéanti... incapable de faire un mouvement, vous avez ouvert la porte de ma cellule... en me disant : « Si vous le voulez, levez-vous... marchez... vous êtes libre... » Hélas! les forces me manquaient; le seul désir de mon âme inerte, et depuis si longtemps paralysée, c'était le repos du sépulcre... aussi je prononçai des vœux irrévocables, et je retombai entre vos mains, *comme un cadavre*... — Et jusqu'à présent, mon cher fils, vous n'aviez jamais failli à cette obéissance de cadavre... ainsi que l'a dit, en effet, notre glorieux fondateur... parce que plus cette obéissance est absolue, plus elle est méritoire... »

Après un moment de silence, Gabriel reprit : « Vous m'aviez toujours caché, mon père, les véritables fins de la compagnie dans laquelle j'entrais... L'abandon complet de ma volonté que je remettais à mes supérieurs, m'était demandé au nom de la plus grande gloire de Dieu ;... mes vœux prononcés, je ne devais être entre vos mains qu'un instrument docile, obéissant; mais je devais être employé, me disiez-vous, à une œuvre sainte, belle et grande... Je vous crus, mon père ;... comment ne pas vous croire?... J'attendis :... un événement funeste vint changer ma destinée... une maladie douloureuse, causée par... — Mon fils, » s'écria le père d'Aigrigny en interrompant Gabriel, « il est inutile de rappeler ces circonstances. — Pardonnez-moi, mon père, je dois tout vous rappeler ;... j'ai le droit d'être entendu ;... je ne veux passer sous silence aucun des faits qui m'ont dicté la résolution immuable que j'ai à vous annoncer. — Parlez donc, mon fils, » dit le père d'Aigrigny en fronçant les sourcils, et paraissant effrayé de ce qu'allait dire le jeune prêtre, dont les joues, jusqu'alors pâles, se couvrirent d'une vive rougeur. « — Six mois avant mon départ pour l'Amérique, » reprit Gabriel en baissant les yeux, « vous m'avez prévenu que vous me destiniez à la confession... et, pour me préparer à ce saint ministère... vous m'avez remis un livre... » Gabriel hésita de nouveau. Sa rougeur augmenta. Le père d'Aigrigny contint à peine un mouvement d'impatience et de colère. « Vous m'avez remis un livre, » reprit le jeune prêtre en faisant un effort sur lui-même, « un livre contenant les questions qu'un confesseur peut adresser aux jeunes garçons... aux jeunes filles... et aux femmes mariées... lorsqu'ils se présentent au tribunal de la pénitence... Mon Dieu ! » ajouta Gabriel en tressaillant à ce souvenir, « je n'oublierai jamais ce moment terrible... C'était le soir... Je me retirai dans ma chambre... em-

[1] Cette expression est textuelle... Il est expressément recommandé par la constitution d'attendre ce moment décisif de l'épreuve pour hâter la prononciation des vœux.

portant ce livre, composé, m'aviez-vous dit, par un de nos pères, et complété par un saint évêque [1]. Plein de respect, de confiance et de foi... j'ouvris ces pages... D'abord je ne compris pas... Puis enfin... je compris... Alors je fus saisi de honte et d'horreur, frappé de stupeur; à peine j'eus la force de fermer d'une main tremblante cet abominable livre... et je courus chez vous, mon père... m'accuser d'avoir involontairement jeté les yeux sur ces pages sans nom... que, par erreur, vous aviez mises entre mes mains. — Rappelez-vous aussi, mon cher fils, » dit gravement le père d'Aigrigny, « que je calmai vos scrupules; je vous dis qu'un prêtre, destiné à tout entendre sous le sceau de la confession, devait tout connaître, tout savoir et pouvoir tout apprécier;... que notre compagnie imposait la lecture de ce *Compendium*, comme ouvrage classique, aux jeunes diacres, aux séminaristes et aux jeunes prêtres qui se destinaient à la confession... — Je vous crus, mon père; l'habitude de l'obéissance inerte était si puissante en moi, la discipline m'avait tellement déshabitué de tout examen, que, malgré mon horreur, que je me reprochais comme une faute grave en me rappelant vos paroles, je remportai le livre dans ma chambre et je lus... Oh! mon père... quelle effrayante révélation de ce que la luxure a de plus criminel, de plus désordonné dans ses raffinements! Et j'étais dans la vigueur de l'âge... et jusqu'alors mon ignorance et le secours de Dieu m'avaient seuls soutenu dans des luttes cruelles contre les sens... Oh! quelle nuit! quelle nuit!... A mesure qu'au milieu du profond silence de ma solitude, j'épelais, en frissonnant de confusion et de frayeur, ce catéchisme de débauches monstrueuses, inouïes, inconnues... à mesure que ces tableaux obscènes, d'une effroyable lubricité, s'offraient à mon imagination jusqu'alors chaste et pure... vous le savez, mon Dieu! il me semblait sentir ma raison s'affaiblir. Oui... Et elle s'égara tout à fait... car bientôt je voulus fuir ce livre infernal, et je ne sais quel épouvantable attrait, quelle curiosité dévorante me retenait haletant, éperdu devant ces pages infâmes... je me sentais

[1] Il nous est impossible, par respect pour les lecteurs de cet ouvrage, de donner, même en latin, une idée de ce livre infâme. Voici comment en parle M. Genin, dans son courageux et excellent ouvrage *Des Jésuites et de l'Université*:

« J'éprouve un grand embarras en commençant ce chapitre; il s'agit de faire connaître un livre qu'il est impossible de traduire, difficile de citer textuellement, car ce latin brave l'honnêteté avec trop d'effronterie. En tous cas, j'invoque l'indulgence du lecteur; je lui promets, en retour, de lui épargner autant d'obscénités que je pourrai. »

Plus loin, à propos des questions imposées par le *Compendium*, M. Genin s'écrie avec une généreuse indignation :

« Quels sont donc les entretiens qui se passent au fond du confessionnal entre le prêtre et une femme mariée?... Je renonce à parler du reste. »

Enfin, l'auteur des *Découvertes d'un Bibliophile*, après avoir cité textuellement un grand nombre de passages de cet horrible catéchisme, dit :

« Ma plume se refuse à reproduire plus amplement cette encyclopédie de toutes les turpitudes. J'ai comme un remords qui m'épouvante d'avoir été si loin. J'ai beau me dire que je n'ai fait que copier, il me reste l'horreur qu'on éprouve après avoir touché du poison. Et cependant c'est cette horreur même qui me rassure. Dans l'Église de Jésus-Christ, d'après l'ordre admirable établi par Dieu, plus le mal est grand, quand il s'agit de l'erreur, plus le remède est prompt, plus il est efficace. La sainteté de la morale ne peut être en danger sans que la vérité élève la voix et se fasse entendre. »

mourir de confusion, de honte; et malgré moi mes joues s'enflammaient; une ardeur corrosive circulait dans mes veines;... alors de redoutables hallucinations vinrent achever mon égarement... il me sembla voir des fantômes lascifs sortir de ce livre maudit... et je perdis connaissance en cherchant à fuir leurs brûlantes étreintes. — Vous parlez de ce livre en termes blâmables, » dit sévèrement le père d'Aigrigny; « vous avez été victime de votre imagination trop vive; c'est à elle que vous devez attribuer cette impression funeste, produite par un livre excellent et irréprochable dans sa spécialité, autorisé d'ailleurs par l'Église. — Ainsi, mon père, » répondit Gabriel avec une profonde amertume, « je n'ai pas le droit de me plaindre de ce que ma pensée, jusqu'alors innocente et vierge, a été depuis à jamais souillée par des monstruosités que je n'aurais jamais soupçonnées? car je doute que ceux qui sont coupables de se livrer à ces horreurs, viennent en demander la rémission au prêtre. — Ce sont là des questions que vous n'êtes pas apte à juger, » répondit brusquement le père d'Aigrigny. « — Je n'en parlerai plus, mon père, » dit Gabriel. Et il reprit : « Une longue maladie succéda à cette nuit terrible; plusieurs fois, me dit-on, l'on craignit que ma raison ne s'égarât. Lorsque je revins... le passé m'apparut comme un songe pénible... Vous me dites alors, mon père, que je n'étais pas encore mûr pour certaines fonctions... Ce fut alors que je vous demandai avec instance de partir pour les missions d'Amérique... Après avoir longtemps repoussé ma prière, vous avez consenti... Je partis... Depuis mon enfance, j'avais toujours vécu ou au collége ou au séminaire, dans un état de compression et de sujétion continuelle; à force de m'accoutumer à baisser la tête et les yeux, je m'étais pour ainsi dire déshabitué de contempler le ciel et les splendeurs de la nature... Aussi quel bonheur profond, religieux, je ressentis, lorsque je me trouvai tout à coup transporté au milieu des grandeurs imposantes de la mer, lorsque, pendant la traversée, je me vis entre l'Océan et le ciel! Alors il me sembla que je sortais d'un lieu d'épaisses et lourdes ténèbres; pour la première fois depuis bien des années, je sentis mon cœur battre librement dans ma poitrine! pour la première fois je me sentis maître de ma pensée, et j'osai examiner ma vie passée, ainsi que l'on regarde du haut d'une montagne au fond d'une vallée obscure... Alors d'étranges doutes s'élevèrent dans mon esprit. Je me demandai de quel droit, dans quel but on avait pendant si longtemps comprimé, anéanti, l'exercice de ma volonté, de ma liberté, de ma raison, puisque Dieu m'avait doué de liberté, de volonté, de raison; mais je me dis... que peut-être les fins de cette œuvre grande, belle et sainte, à laquelle je devais concourir, me seraient un jour dévoilées et me récompenseraient de mon obéissance et de ma résignation. »

A ce moment, Rodin rentra. Le père d'Aigrigny l'interrogea d'un regard significatif; le *socius* s'approcha et lui dit tout bas, sans que Gabriel pût l'entendre : « Rien de grave;... on vient seulement de m'avertir que le père du maréchal Simon est arrivé à la fabrique de M. Hardy... » Puis jetant un coup d'œil sur Gabriel, Rodin parut interroger le père d'Aigrigny, qui baissa la tête d'un air accablé. Pourtant il reprit, s'adressant à Gabriel, pendant que Rodin s'accoudait de nouveau à la cheminée : « — Continuez.

mon cher fils... j'ai hâte de savoir à quelle résolution vous vous êtes arrêté.

— Je vais vous le dire dans un instant, mon père. J'arrivai à Charleston... Le supérieur de notre établissement dans cette ville, à qui je fis part de mes doutes sur le but de la compagnie, se chargea de les éclaircir; avec une franchise effrayante, il me dévoila ce but... où tendaient non pas peut-être tous les membres de la compagnie, car un grand nombre partageaient mon ignorance, mais le but que ses chefs ont opiniâtrément poursuivi depuis la fondation de l'ordre... Je fus épouvanté... Je lus les casuistes... Oh! alors, mon père, ce fut une nouvelle et effrayante révélation, lorsqu'à chaque page de ces livres écrits par nos Pères je lus l'excuse, la justification du *vol*, de la *calomnie*, du *viol*, de l'*adultère*, du *parjure*, du *meurtre*, du *régicide*...[1]. Lorsque je pensai que moi, prêtre d'un Dieu de charité, de

[1] Cette proposition n'a rien de hasardé. Voici des extraits du *Compendium* à l'usage des séminaires, publiés à Strasbourg en 1843, sous ce titre. *Découvertes d'un Bibliophile*. On y verra que la doctrine des révérends pères avait de quoi effrayer Gabriel.

LE PARJURE.

« On demande à quoi est tenu un homme qui a prêté serment d'une manière fictive et pour tromper? *Réponse :* Il n'est tenu à *rien* en vertu *de la religion, puisqu'il n'a pas prêté un serment véritable ;* mais il est tenu par justice à faire ce qu'il a juré d'une manière fictive et pour tromper. »

LE VIOL.

« Celui qui par la *force*, la menace, la fraude ou l'importunité de ses prières, a séduit une vierge, sans lui promettre le mariage, est tenu d'indemniser la jeune fille et ses parents de tout le tort qui en est résulté pour eux, en la dotant, pour qu'elle trouve à se marier, et en l'épousant lui-même, s'il ne peut l'indemniser autrement. *Si toutefois son crime est resté absolument secret*, il est *plus probable* que dans le for intérieur le séducteur n'est tenu à aucune réparation. »

L'ADULTÈRE.

« Si quelqu'un entretient des relations coupables avec une femme mariée, non *parce qu'elle est mariée*, mais *parce qu'elle est belle*, faisant ainsi abstraction de la circonstance du mariage, ces relations, selon plusieurs auteurs, ne constituent pas le péché d'adultère, mais de simple impureté. »

LE SUICIDE.

« Le médecin ordonne à un chartreux, atteint d'une maladie grave, l'usage de la viande, COMME REMÈDE NÉCESSAIRE POUR ÉVITER UNE MORT CERTAINE : est-il tenu d'obéir au médecin? *Réponse :* La question est *controversée ;* cependant une décision NÉGATIVE nous paraît *plus probable;* elle est aussi *plus commune* parmi les docteurs. »

LE VOL.

« *Le vol est excusé* quand il constitue une compensation occulte, par laquelle le créancier enlève *en secret* aux biens de son débiteur une valeur égale à celle qui lui est due. »

LE MEURTRE.

« Il est certain qu'il est permis de tuer un voleur pour conserver des biens nécessaires à la vie, parce qu'alors l'agresseur s'attaque non-seulement aux biens, mais indirectement aussi à la vie elle-même. Mais il est *douteux* s'il est permis de tuer celui qui portera injus-

justice, de pardon et d'amour, j'appartenais désormais à une compagnie dont les chefs professaient de pareilles doctrines et s'en glorifiaient, je fis à Dieu le serment de rompre à jamais les liens qui m'attachaient à elle !... » A ces mots de Gabriel, le père d'Aigrigny et Rodin échangèrent un regard terrifié : tout était perdu, leur proie leur échappait.

Gabriel, profondément ému des souvenirs qu'il évoquait, ne s'aperçut pas de ce mouvement du révérend père et du *socius*, et continua : « Malgré ma résolution, mon père, de quitter la compagnie, la découverte que j'avais faite me fut bien douloureuse... Ah ! croyez-moi, pour une âme juste et bonne, rien n'est plus affreux que d'avoir à renoncer à ce qu'elle a longtemps respecté et à le renier... Je souffrais tellement... qu'en songeant aux dangers de ma mission, j'espérais avec une joie secrète que Dieu me rappellerait peut-être à lui dans cette circonstance;... mais au contraire, il a veillé sur moi avec une sollicitude providentielle. » Et ce disant, Gabriel tressaillit au souvenir de la femme mystérieuse qui lui avait sauvé la vie en Amérique. Puis, après un moment de silence, il reprit : « Ma mission terminée, je suis revenu ici, mon père, décidé à vous prier de me rendre la liberté et de me délier de mes serments... Plusieurs fois, mais en vain, je vous demandai un entretien... Hier la Providence voulut que j'eusse une longue conversation avec ma mère adoptive ; par elle j'ai appris la ruse dont on s'était servi pour forcer ma vocation, l'abus sacrilége que l'on a fait de la confession pour l'engager à confier à d'autres personnes les orphelines qu'une mère mourante avait remises aux mains d'un loyal soldat. Vous le comprenez, mon père, si j'avais pu hésiter encore à vouloir rompre ces liens, ce que j'ai appris hier eût rendu ma décision irrévocable... Mais à ce moment solennel, mon père, je dois vous dire que je n'accuse pas la compagnie tout entière ; bien des hommes simples, crédules et confiants comme moi en font sans doute partie... Dans leur aveuglement... instruments dociles, ils ignorent l'œuvre à laquelle on les fait concourir... Je les plains, et je prierai Dieu de les éclairer comme il m'a éclairé... — Ainsi, mon fils,» dit le père d'Aigrigny en se levant, livide et atterré, « vous venez me demander de briser les liens qui vous attachent à la compagnie? — Oui, mon père... j'ai fait un serment entre vos mains, et je vous prie de me délier de ce serment. — Ainsi, mon fils, vous entendez que tous les engagements librement pris autrefois par vous soient considérés comme vains et non avenus? — Oui, mon père... — Ainsi, mon fils, il n'y aura désormais rien de commun entre vous et notre compagnie? — Non, mon père... puisque je vous prie de me relever de mes vœux. — Mais vous savez, mon fils, que la compagnie peut vous délier... mais que vous ne pouvez pas vous délier d'elle? — Ma démarche vous prouve, mon père... l'importance que j'attache au serment, puisque je viens vous demander de m'en délier... Cependant,

tement atteinte à des biens de grande importance, *quoique non nécessaires à la vie*, si ces biens ne peuvent être défendus avec succès? L'affirmative paraît plus *probable*. La raison est que la *charité n'exige pas que quelqu'un fasse une perte notable de ses biens pour conserver la vie du prochain.* »

Quant au régicide, lire Sanchez, etc., etc.

si vous me refusiez... je ne me croirais plus engagé ni aux yeux de Dieu ni aux yeux des hommes. — C'est parfaitement clair, » dit le père d'Aigrigny à Rodin. Et sa voix expira sur ses lèvres, tant son désespoir était profond.

Tout à coup, pendant que Gabriel, les yeux baissés, attendait la réponse du père d'Aigrigny, qui restait immobile et muet, Rodin parut frappé d'une idée subite, en s'apercevant que le révérend père tenait encore à la main son billet écrit au crayon. Le *socius* s'approcha vivement du père d'Aigrigny, et lui dit tout bas d'un air de doute et d'alarme : « Est-ce que vous n'auriez pas lu mon billet? — Je n'y ai pas songé, » reprit machinalement le révérend père. Rodin parut faire un grand effort sur lui-même pour réprimer un mouvement de violent courroux; puis il dit au père d'Aigrigny d'une voix calme : « — Lisez-le donc, alors... » A peine le révérend père eut-il jeté les yeux sur ce billet, qu'un vif rayon d'espoir illumina sa physionomie jusqu'alors désespérée; serrant alors la main du *socius* avec une expression de profonde reconnaissance, il lui dit à voix basse : « — Vous avez raison... Gabriel est à nous... »





CHAPITRE XVII.

Le retour.

Le père d'Aigrigny, avant d'adresser la parole à Gabriel, se recueillit profondément ; sa physionomie, naguère bouleversée, se rassérénait peu à peu. Il semblait méditer, calculer les effets de l'éloquence qu'il allait déployer sur un thème excellent et d'un effet sûr, que le *socius*, frappé du danger de la situation, lui avait tracé en quelques lignes rapidement écrites au crayon, et que, dans son abattement, le révérend père avait d'abord négligé. Rodin reprit son poste d'observation auprès de la cheminée, où il alla s'accouder, après avoir jeté sur le révérend père d'Aigrigny un regard de supériorité dédaigneuse et courroucée, accompagné d'un haussement d'épaules très-significatif. Ensuite de cette manifestation involontaire et heureusement inaperçue du père d'Aigrigny, la figure cadavéreuse du *socius* reprit son calme glacial ; ses flasques paupières, un moment relevées par la colère et l'impatience, retombèrent et voilèrent à demi ses petits yeux ternes. Il faut l'avouer, le père d'Aigrigny, malgré sa parole élégante et facile, malgré la séduction de ses manières exquises, malgré l'agrément de son visage et de ses dehors d'homme du monde accompli et raffiné, le

père d'Aigrigny était souvent effacé, dominé par l'impitoyable fermeté, par l'astuce et la profondeur diabolique de Rodin, de ce vieux homme repoussant, crasseux, misérablement vêtu, qui sortait pourtant très-rarement de son humble rôle de secrétaire et de muet auditeur. L'influence de l'éducation est si puissante, que Gabriel, malgré la rupture formelle qu'il venait de provoquer, se sentait encore intimidé en présence du père d'Aigrigny, et il attendait avec une douloureuse angoisse la réponse du révérend père à sa demande expresse de le délier de ses anciens serments.

Sa Révérence, ayant sans doute habilement combiné son plan d'attaque, rompit enfin le silence, poussa un profond soupir, sut donner à sa physionomie, naguère sévère et irritée, une touchante expression de mansuétude, et dit à Gabriel d'une voix affectueuse : « Pardonnez-moi, mon cher fils, d'avoir gardé si longtemps le silence... mais votre brusque détermination m'a tellement étourdi, a soulevé en moi tant de pénibles pensées... que j'ai dû me recueillir pendant quelques moments pour tâcher de pénétrer la cause de votre rupture... et je crois avoir réussi... Ainsi donc, mon cher fils, vous avez bien réfléchi... à la gravité de votre démarche? — Oui, mon père. — Vous êtes absolument décidé à abandonner la compagnie... même contre mon gré? — Cela me serait pénible... mon père ;... mais je m'y résignerais... — Cela vous devrait être, en effet, très-pénible, mon cher fils ;... car vous avez librement prêté un serment irrévocable, et ce serment, selon nos statuts, vous engageait à ne quitter la compagnie qu'avec l'agrément de vos supérieurs... — Mon père, j'ignorais alors, vous le savez, la nature de l'engagement que je prenais... A cette heure, plus éclairé, je demande à me retirer; mon seul désir est d'obtenir une cure dans quelque village éloigné de Paris... Je me sens une irrésistible vocation pour ces humbles et utiles fonctions; il y a dans les campagnes une misère si affreuse, une ignorance si désolante de tout ce qui pourrait contribuer à améliorer un peu la condition du prolétaire agriculteur, dont l'existence est aussi malheureuse que celle des nègres esclaves, car quelle est sa liberté, quelle est son instruction. mon Dieu! qu'il me semble que, Dieu aidant, je pourrais, dans une cure de village, rendre quelques services à l'humanité! Il me serait donc pénible, mon père, de vous voir me refuser ce que... — Oh! rassurez-vous. mon fils, » reprit le père d'Aigrigny, « je ne prétends pas lutter plus longtemps contre votre désir de vous séparer de nous... — Ainsi, mon père... vous me relevez de mes vœux? — Je n'ai pas pouvoir pour cela, mon cher fils ; mais je vais écrire immédiatement à Rome pour en demander l'autorisation à notre général. — Je vous remercie, mon père... — Bientôt, mon cher fils, vous serez donc délivré de ces liens qui vous pèsent, et les hommes que vous reniez avec tant d'amertume n'en continueront pas moins à prier pour vous... afin que Dieu vous préserve de plus grands égarements... Vous vous croyez délié envers nous, mon cher fils; mais nous ne nous croyons pas déliés envers vous ; on ne brise pas ainsi chez nous l'habitude d'un attachement paternel. Que voulez-vous?... nous nous regardons, nous autres, comme obligés envers nos créatures par les bienfaits mêmes dont nous les avons comblées... Ainsi vous étiez pauvre... et orphelin... nous vous avons tendu les bras, autant à cause de l'intérêt que

vous méritiez, mon cher fils, que pour épargner une charge trop lourde à votre excellente mère adoptive. — Mon père..., » dit Gabriel avec une émotion contenue, « je ne suis pas ingrat... — Je veux le croire, mon cher fils; pendant de longues années nous vous avons donné comme à notre enfant bien-aimé le pain de l'âme et du corps; aujourd'hui il vous plaît de nous renier, de nous abandonner;... non-seulement nous y consentons... mais maintenant que j'ai pénétré la véritable cause de votre rupture avec nous, il est de mon devoir de vous délier de vos serments. — De quelle cause voulez-vous parler, mon père?... — Hélas! mon cher fils, je conçois votre crainte. Aujourd'hui, des dangers nous menacent... vous le savez bien... — Des dangers, mon père? » s'écria Gabriel. « — Il est impossible, mon cher fils, que vous ignoriez que, depuis la chute de nos souverains légitimes, nos soutiens naturels, l'impiété révolutionnaire devient de plus en plus menaçante : on nous accable de persécutions... Aussi, mon cher fils, je comprends et j'apprécie comme je dois le motif qui, dans de pareilles circonstances, vous engage à vous séparer de nous. — Mon père! » s'écria Gabriel avec autant d'indignation que de douleur, « vous ne pensez pas cela de moi... vous ne pouvez pas le penser. » Le père d'Aigrigny, sans avoir égard à la protestation de Gabriel, continua le tableau imaginaire des dangers de sa compagnie, qui, loin d'être en péril, commençait déjà à ressaisir sourdement son influence. « — Oh! si notre compagnie était toute-puissante comme elle l'était il y a peu d'années encore, » reprit donc le révérend père, « si elle était entourée des respects et des hommages que lui doivent les vrais fidèles, malgré tant d'abominables calomnies dont on nous poursuit, peut-être alors, mon cher fils, aurions-nous hésité à vous délier de vos serments, et aurions-nous cherché à ouvrir vos yeux à la lumière, à vous arracher au fatal vertige auquel vous êtes en proie; mais aujourd'hui que nous sommes faibles, opprimés, menacés de toutes parts, il est de notre devoir, il est de notre charité de ne pas vous faire partager forcément les périls auxquels vous avez la sagesse de vouloir vous soustraire. » En disant ces mots, le père d'Aigrigny jeta un rapide regard sur son *socius*, qui répondit par un signe approbatif, accompagné d'un mouvement d'impatience, qui semblait lui dire : « Allez donc!... allez donc! »

Gabriel était atterré; il n'y avait pas au monde un cœur plus généreux, plus loyal, plus brave que le sien. Que l'on juge de ce qu'il devait souffrir en entendant interpréter ainsi sa résolution. « Mon père, » reprit-il d'une voix émue et les yeux remplis de larmes, « vos paroles sont cruelles... sont injustes... car, vous le savez... je ne suis pas lâche. — Non..., » dit Rodin de sa voix brève et incisive en s'adressant au père d'Aigrigny et lui montrant Gabriel d'un regard dédaigneux, « monsieur votre cher fils est... prudent... » A ces mots de Rodin, Gabriel tressaillit; une légère rougeur colora ses joues pâles; ses grands yeux bleus étincelèrent d'un généreux courroux; puis, fidèle aux préceptes de résignation et d'humilité chrétienne, il dompta ce moment d'emportement, baissa la tête, et, trop ému pour répondre, il se tut et essuya une larme furtive. Cette larme n'échappa pas au *socius;* il y vit sans doute un symptôme favorable, car il échangea un nouveau regard de satisfaction avec le père d'Aigrigny.

Celui-ci était alors sur le point de toucher à une question brûlante; aussi, malgré son empire sur lui-même, sa voix s'altéra légèrement, lorsque, pour ainsi dire encouragé, poussé par un regard do Rodin qui devint extrêmement attentif, il dit à Gabriel : « Un autre motif nous oblige encore à ne pas hésiter à vous délier de vos serments, mon cher fils... c'est une question toute de délicatesse... Vous avez probablement appris hier par votre mère adoptive que vous étiez peut-être appelé à recueillir un héritage... dont on ignore la valeur... » Gabriel releva vivement la tête et dit au père d'Aigrigny : « — Ainsi que je l'ai déjà affirmé à M. Rodin, ma mère adoptive m'a seulement entretenu de ses scrupules de conscience... et j'ignorais complétement l'existence de l'héritage dont vous parlez, mon père... » L'expression d'indifférence avec laquelle le jeune prêtre prononça ces derniers mots fut remarquée par Rodin. « — Soit..., » reprit le père d'Aigrigny; « vous l'ignoriez... je veux le croire, quoique toutes les apparences tendent à prouver le contraire, à prouver enfin... que la connaissance de cet héritage n'est pas non plus étrangère à votre résolution de vous séparer de nous. — Je ne vous comprends pas, mon père. — Cela est pourtant bien simple... Selon moi votre rupture a deux motifs :... d'abord nous sommes menacés,... et vous jugez prudent de nous abandonner... — Mon père... — Permettez-moi d'achever... mon cher fils, et de passer au second motif; si je me trompe... vous répondrez. Voici les faits : autrefois, et dans l'hypothèse que votre famille, dont vous ignoriez le sort, vous laisserait quelque bien... vous aviez, en retour des soins que la compagnie avait pris de vous... vous aviez fait, dis-je, une donation future de ce que vous pourriez posséder, non pas à nous... mais aux pauvres, dont nous sommes les tuteurs-nés. — Eh bien ! mon père? » demanda Gabriel, ignorant encore où tendait ce préambule. « — Eh bien ! mon cher fils... maintenant que vous voilà sûr de jouir de quelque aisance... vous voulez sans doute, en vous séparant de nous, annuler cette donation faite par vous en d'autres temps. — Pour parler clairement, vous parjurez votre serment parce que nous sommes persécutés, et parce que vous voulez reprendre vos dons, » ajouta Rodin d'une voix aiguë, comme pour résumer d'une manière nette et brutale la position de Gabriel envers la compagnie de Jésus. A cette accusation infâme, Gabriel ne put que lever les mains et les yeux au ciel en s'écriant avec une expression déchirante : « — Oh! mon Dieu! mon Dieu ! »

Le père d'Aigrigny, après avoir échangé un regard d'intelligence avec Rodin, dit à celui-ci d'un ton sévère, afin de paraître le gourmander de sa trop rude franchise : « Je crois que vous allez trop loin; notre cher fils aurait agi de la manière fourbe et lâche que vous dites, s'il avait été instruit de sa nouvelle position d'héritier; mais puisqu'il affirme le contraire... il faut le croire, malgré les apparences. — Mon père, » dit enfin Gabriel, pâle, ému, tremblant, et surmontant sa douloureuse indignation, « je vous remercie de suspendre du moins votre jugement... Non, je ne suis pas lâche, car Dieu m'est témoin que j'ignorais les dangers que court votre compagnie; non, je ne suis pas fourbe, non, je ne suis pas cupide, car Dieu m'est témoin qu'à ce moment seulement j'apprends par vous, mon pere,

qu'il est possible que je sois appelé à recueillir un héritage... et que... — Un mot, mon cher fils : j'ai été dernièrement instruit de cette circonstance par le plus grand hasard du monde, » dit le père d'Aigrigny en interrompant Gabriel, « et cela, grâce aux papiers de famille que votre mère adoptive avait remis à son confesseur, et qui nous ont été confiés lors de votre entrée dans notre collége... Peu de temps avant votre retour d'Amérique, en classant les archives de la compagnie, votre dossier est tombé sous la main de notre révérend père procureur; on l'a examiné, et l'on a ainsi appris que l'un de vos aïeux paternels, à qui appartenait la maison où nous sommes, a laissé un testament qui sera ouvert aujourd'hui à midi. Hier soir encore, nous vous croyions toujours des nôtres; nos statuts veulent que nous ne possédions rien en propre; vous aviez corroboré ces statuts par une donation en faveur du patrimoine des pauvres... que nous administrons... Ce n'était donc plus vous, mais la compagnie qui, dans ma personne, se présentait comme héritière en votre lieu et place, munie de vos titres, que j'ai là, bien en règle. Mais maintenant, mon cher fils, que vous vous séparez de nous... c'est à vous de vous présenter; nous ne venions ici que comme fondés de pouvoirs des pauvres, auxquels vous aviez autrefois pieusement abandonné les biens que vous pourriez posséder un jour... A cette heure, au contraire, l'espérance d'une fortune quelconque change vos sentiments; libre à vous, reprenez vos dons. »

Gabriel avait écouté le père d'Aigrigny avec une impatience douloureuse, aussi s'écria-t-il : « Et c'est vous, mon père... vous, qui me croyez capable de revenir sur une donation faite librement en faveur de la compagnie pour m'acquitter envers elle de l'éducation qu'elle m'a généreusement donnée? C'est vous enfin qui me croyez assez infâme pour renier ma parole parce que je vais peut-être posséder un modeste patrimoine? — Ce patrimoine, mon cher fils, peut être minime, comme il peut être... considérable. — Eh! mon père, il s'agirait d'une fortune de roi, » s'écria Gabriel avec une noble et fière indifférence, « que je ne parlerais pas autrement, et j'ai, je crois, le droit d'être cru; voici donc ma résolution bien arrêtée : la compagnie à laquelle j'appartiens court des dangers, dites-vous? je me convaincrai de ces dangers : s'ils sont menaçants... fort maintenant de ma détermination qui, moralement, me sépare de vous, mon père, j'attendrai pour vous quitter la fin de vos périls. Quant à cet héritage dont on me croit si avide, je vous l'abandonne formellement, mon père, ainsi que je m'y suis autrefois librement engagé; tout mon désir est que ces biens soient employés au soulagement des pauvres... J'ignore quelle est cette fortune; mais, petite ou grande, elle appartient à la compagnie, parce que je n'ai qu'une parole... Je vous l'ai dit, mon père, mon seul désir est d'obtenir une modeste cure dans quelque pauvre village... oui... pauvre surtout... parce que là mes services seront plus utiles. Ainsi, mon père, lorsqu'un homme qui n'a jamais menti de sa vie affirme qu'il n'aspire qu'après une existence aussi humble, aussi désintéressée, on doit, je crois, le regarder comme incapable de reprendre par cupidité les dons qu'il a faits. » Le père d'Aigrigny eut alors autant de peine à contenir sa joie, que naguère il avait eu de peine à cacher sa terreur; pourtant, il parut assez

calme et dit à Gabriel : « — Je n'attendais pas moins de vous, mon cher fils. » Puis il fit un signe à Rodin pour l'engager à intervenir. Celui-ci comprit parfaitement son supérieur; il quitta la cheminée, se rapprocha de Gabriel, s'appuya sur une table où l'on voyait une écritoire et du papier; puis, se mettant à *tambouriner* machinalement sur le bureau du bout de ses doigts noueux, à ongles plats et sales, il dit au père d'Aigrigny : « — Tout ceci est bel et bon ;... mais monsieur votre cher fils vous donne pour toute garantie de sa promesse... un serment... et c'est peu... — Monsieur! » s'écria Gabriel. « — Permettez, » dit froidement Rodin ; « la loi, ne reconnaissant pas notre existence, ne peut reconnaître les dons faits en faveur de la compagnie... Vous pouvez donc reprendre demain ce que vous aurez donné aujourd'hui. — Et mon serment, monsieur? » s'écria Gabriel. Rodin le regarda fixement, et lui répondit : « — Votre serment?... mais vous avez aussi fait serment d'obéissance éternelle à la compagnie, vous avez juré de ne vous jamais séparer d'elle... et aujourd'hui de quel poids ce serment est-il pour vous? »

Un moment Gabriel fut embarrassé, mais sentant bientôt combien la comparaison de Rodin était fausse, il se leva calme et digne, alla s'asseoir devant le bureau, y prit une plume, du papier, et écrivit ce qui suit : « Devant Dieu qui me voit et m'entend; devant vous, révérend père d'Ai- « grigny et M. Rodin, témoins de mon serment, je renouvelle à cette heure « librement et volontairement la donation entière et absolue que j'ai faite « à la compagnie de Jésus, en la personne du révérend père d'Aigrigny, « de tous les biens qui vont m'appartenir, quelle que soit la valeur de ces « biens. Je jure, sous peine d'infamie, de remplir cette promesse irrévo- « cable dont, en mon âme et conscience, je regarde l'accomplissement « comme l'acquit d'une dette de reconnaissance et un pieux devoir. Cette « donation ayant pour but de rémunérer des services passés, et de venir « au secours des pauvres, l'avenir, quel qu'il soit, ne peut en rien la « modifier; par cela même que je sais que *légalement* je pourrais un jour « demander l'annulation de l'acte que je fais à cette heure de mon plein « gré, je déclare que si je songeais jamais, en quelque circonstance que « ce soit, à le révoquer, je mériterais le mépris et l'horreur des honnêtes « gens.

« En foi de quoi j'ai écrit ceci le 13 février 1832, à Paris, au moment « de l'ouverture du testament de l'un de mes ancêtres paternels.

« Gabriel de Rennepont. »

Puis, se levant, le jeune prêtre remit cet acte à Rodin sans prononcer une parole. Le *socius* lut attentivement et répondit, toujours impassible, en regardant Gabriel : « Eh bien ! c'est un serment écrit... voilà tout. » Gabriel restait stupéfait de l'audace de Rodin, qui osait lui dire que l'acte dans lequel il venait de renouveler la donation d'une manière si loyale, si généreuse, si spontanée, n'avait pas une valeur suffisante.

Le *socius* rompit le premier le silence, et dit avec sa froide impudence en s'adressant au père d'Aigrigny : « De deux choses l'une : ou monsieur votre cher fils Gabriel a l'intention de rendre cette donation absolument

valable et irrévocable... ou... — Monsieur, » s'écria Gabriel en se soutenant à peine et interrompant Rodin, « épargnez-vous et épargnez-moi une honteuse supposition. — Eh bien donc, » reprit Rodin toujours impassible, « puisque vous êtes parfaitement décidé à rendre cette donation sérieuse... quelle objection auriez-vous à ce qu'elle fût légalement garantie? — Mais aucune, monsieur, » dit amèrement Gabriel, « puisque ma parole écrite et jurée ne vous suffit pas... — Mon cher fils, » dit affectueusement le père d'Aigrigny, « s'il s'agissait d'une donation faite à mon profit, croyez que si je l'acceptais je me trouverais on ne peut mieux garanti par votre parole... Mais ici, c'est autre chose : je me trouve être, ainsi que je vous l'ai dit, le mandataire de la compagnie, ou plutôt le tuteur des pauvres qui profiteront de votre généreux abandon ; on ne saurait donc, dans l'intérêt de l'humanité, trop entourer cet acte de garanties légales, afin qu'il en résulte pour notre clientèle d'infortunés une certitude... au lieu d'une vague espérance que le moindre changement de volonté peut renverser... Et puis... enfin... Dieu peut vous rappeler à lui... d'un moment à l'autre... Et qui dit que vos héritiers se montreraient jaloux de tenir le serment que vous auriez fait? — Vous avez raison, mon père..., » dit tristement Gabriel, « je n'avais pas songé à ce cas de mort... pourtant si probable. »

A ce moment, Samuel ouvrit la porte de la chambre et dit : « Messieurs, le notaire vient d'arriver; puis-je l'introduire ici? A dix heures précises, la porte de la maison vous sera ouverte. — Nous serons d'autant plus aises de voir M. le notaire, » dit Rodin, « que nous avons à conférer avec lui; ayez l'obligeance de le prier d'entrer. — Je vais, monsieur, le prévenir à l'instant, » dit Samuel en sortant. « — Voici justement un notaire, » dit Rodin à Gabriel. « Si vous êtes toujours dans les mêmes intentions, vous pouvez par-devant cet officier public régulariser votre donation et vous délivrer ainsi d'un grand poids pour l'avenir. — Monsieur, » dit Gabriel, « quoi qu'il arrive, je me trouverai aussi irrévocablement engagé par ce serment écrit que je vous prie de conserver, mon père, » (et Gabriel remit le papier au père d'Aigrigny) « que je me trouverai engagé par l'acte authentique que je vais signer, » ajouta-t-il en s'adressant à Rodin. « — Silence, mon cher fils, voici le notaire, » dit le père d'Aigrigny. En effet, le notaire parut dans la chambre.

Pendant l'entretien que cet officier ministériel va avoir avec Rodin, Gabriel et le père d'Aigrigny, nous conduirons le lecteur dans l'intérieur de la maison murée.





CHAPITRE XVIII.

Le salon rouge.

Ainsi que l'avait dit Samuel, la porte d'entrée de la maison murée venait d'être dégagée de la maçonnerie, de la plaque de plomb et du châssis de fer qui la condamnaient; ses panneaux en bois de chêne sculpté apparurent aussi intacts que le jour où ils avaient été soustraits à l'action de l'air et du temps. Les manœuvres, après avoir terminé cette démolition, étaient restés sur le perron, aussi impatiemment curieux que le clerc du notaire qui avait surveillé leurs travaux, d'assister à l'ouverture de cette porte, car ils voyaient Samuel arriver lentement par le jardin, tenant à la main un gros trousseau de clefs.

« Maintenant, mes amis, » dit le vieillard lorsqu'il fut au bas de l'escalier du perron, « votre besogne est finie; le patron de M. le clerc est chargé de vous payer, je n'ai plus qu'à vous conduire à la porte de la rue. — Allons donc, mon brave homme, » s'écria le clerc, « vous n'y pensez pas;







M. Piston, clerc de notaire



nous voici au moment le plus intéressant, le plus curieux ; moi et ces braves maçons nous grillons de voir l'intérieur de cette mystérieuse maison, et vous auriez le cœur de nous renvoyer ?... C'est impossible... — Je regrette beaucoup d'y être obligé, monsieur, mais il le faut ; je dois entrer le premier et absolument seul dans cette demeure, avant d'y introduire les héritiers pour la lecture du testament... — Mais qui vous a donné ces ordres ridicules et barbares ? » s'écria le clerc singulièrement désappointé. » — Mon père, monsieur... — Rien n'est sans doute plus respectable ; mais voyons, soyez bon homme, mon digne gardien, mon excellent gardien, » reprit le clerc, « laissez-nous seulement jeter un coup d'œil à travers la porte entre-bâillée. — Oh ! oui, monsieur, seulement un coup d'œil, » ajoutèrent les compagnons *de la truelle* d'un air suppliant. « — Il m'est désagréable de vous refuser, messieurs, » reprit Samuel, « mais je n'ouvrirai cette porte que lorsque je serai seul. »

Les maçons, voyant l'inflexibilité du vieillard, descendirent à regret les rampes de l'escalier ; mais le clerc entreprit de disputer le terrain pied à pied, et s'écria : « Moi, j'attends mon patron, je ne m'en vais pas de cette maison sans lui ; il peut avoir besoin de moi ;... or, que je reste sur ce perron ou ailleurs, peu vous importe, mon digne gardien... » Le clerc fut interrompu dans sa supplique par son patron, qui du fond de la cour l'appelait d'un air affairé, en criant : « — M. Piston... vite... M. Piston... venez tout de suite. — Que diable me veut-il ? » s'écria le clerc furieux, « voilà qu'il m'appelle juste au moment où j'allais peut-être entrevoir quelque chose... « — M. Piston, » reprit la voix en s'approchant, « vous ne m'entendez donc pas ? » Pendant que Samuel reconduisait les maçons, le clerc vit, au détour d'un massif d'arbres verts, paraître et accourir son patron tête nue et l'air singulièrement préoccupé. Force fut donc au clerc de descendre du perron pour répondre à l'appel du notaire auprès duquel il se rendit de fort mauvaise grâce. « Mais, monsieur, » dit Mᵉ Dumesnil, « voilà une heure que je crie à tue-tête. — Monsieur, je n'entendais pas, » fit M. Piston. « — Il faut alors que vous soyez sourd... Avez-vous de l'argent sur vous ? — Oui, monsieur, » répondit le clerc assez surpris. « — Eh bien ! vous allez à l'instant courir au plus voisin bureau de timbre me chercher trois ou quatre grandes feuilles de papier timbré pour faire un acte... Courez... c'est très-pressé. — Oui, monsieur, » dit le clerc en jetant un regard de regret désespéré sur la porte de la maison murée. « — Mais dépêchez-vous donc, M. Piston, » reprit le notaire. « — Monsieur, c'est que j'ignore où je trouverai du papier timbré. — Voici le gardien, » reprit Mᵉ Dumesnil. « Il pourra sans doute vous le dire. » En effet, Samuel revenait, après avoir conduit les maçons jusqu'à la porte de la rue. « Monsieur, » lui dit le notaire, « voulez-vous m'enseigner où l'on pourrait trouver du papier timbré ? — Ici près, monsieur, » répondit Samuel, « chez le débitant de tabac de la rue Vieille-du-Temple, nº 17. — Vous entendez, M. Piston ? » dit le notaire à son clerc ; « vous en trouverez chez le débitant de tabac rue Vieille-du-Temple, nº 17. Courez vite, car il faut que cet acte soit dressé à l'instant même et avant l'ouverture du testament ; le temps presse. — C'est bien, monsieur, je vais me dépêcher, » répondit le clerc avec dépit. Et il suivit son patron, qui

regagna en hâte la chambre où il avait laissé Rodin, Gabriel et le père d'Aigrigny. Pendant ce temps, Samuel, gravissant les degrés du perron, était arrivé devant la porte, récemment dégagée de la pierre, du fer et du plomb qui l'obstruaient.

Ce fut avec une émotion profonde que le vieillard, après avoir cherché dans son trousseau de clefs celle dont il avait besoin, l'introduisit dans la serrure, et fit rouler la porte sur ses gonds. Aussitôt il se sentit frappé au visage par une bouffée d'air humide et froid, comme celui qui s'exhale d'une cave brusquement ouverte. La porte soigneusement refermée en dedans et à double tour, le juif s'avança dans le vestibule, éclairé par une sorte de trèfle vitré ménagé au-dessus du cintre de la porte; les carreaux avaient à la longue perdu leur transparence, et ressemblaient à du verre dépoli. Ce vestibule, dallé de losanges de marbre alternativement blanc et noir, était vaste, sonore, et formait la cage d'un grand escalier conduisant au premier étage. Les murailles de pierre lisse et unie n'offraient pas la moindre apparence de dégradation ou d'humidité; la rampe de fer forgé ne présentait pas la moindre trace de rouille; elle était soudée, au-dessus de la première marche, à un fût de colonne en granit gris, qui soutenait une statue de marbre noir représentant un nègre portant une torchère. L'aspect de cette figure était étrange; les prunelles de ses yeux étaient de marbre blanc.

Le bruit de la marche pesante du juif résonnait sous la haute coupole de ce vestibule; le petit-fils d'Isaac Samuel éprouva un sentiment mélancolique en songeant que les pas de son aïeul avaient sans doute retenti les derniers dans cette demeure, dont il avait fermé les portes cent cinquante ans auparavant, car l'ami fidèle en faveur duquel M. de Rennepont avait simulé de vendre cette maison, s'était plus tard dessaisi de cet immeuble pour le mettre sous le nom du grand-père de Samuel, qui l'avait ainsi transmis à ses descendants, comme s'il se fût agi de son héritage. A ces pensées, qui absorbaient Samuel, venait se joindre le souvenir de la lumière vue le matin à travers les sept ouvertures de la chape de plomb du belvédère; aussi, malgré la fermeté de son caractère, le vieillard ne put s'empêcher de tressaillir lorsque, après avoir pris une seconde clef à son trousseau, clef sur l'étiquette de laquelle on lisait : *clef du salon rouge,* il ouvrit une grande porte à deux battants, conduisant aux appartements intérieurs. La fenêtre qui, seule de toutes celles de la maison, avait été ouverte, éclairait cette vaste pièce, tendue de damas dont la teinte pourpre foncé n'avait pas subi la moindre altération; un épais tapis de Turquie couvrait le plancher; de grands fauteuils de bois doré, dans le style sévère du siècle de Louis XIV, étaient symétriquement rangés le long des murs; une seconde porte, donnant dans une autre pièce, faisait face à la porte d'entrée; leur boiserie, ainsi que la corniche qui encadrait le plafond, était blanche, rehaussée de filets et de moulures d'or bruni. De chaque côté de cette porte, étaient placés deux grands meubles de Boulle incrustés de cuivre et d'étain, supportant des garnitures de vases de céladon; la fenêtre, drapée de lourds rideaux de damas à crépines, surmontés d'une pente découpée dont chaque dent se terminait par un gland de soie, faisait face à la cheminée de marbre bleu turquin, orné de baguettes de cuivre ciselé. De riches candélabres

et une pendule du même style que l'ameublement se reflétaient dans une glace de Venise à biseaux. Une grande table ronde, recouverte d'un tapis de velours cramoisi, était placée au centre de ce salon. En s'approchant de cette table, Samuel vit un morceau de vélin blanc, portant ces mots :

« *Dans cette salle sera ouvert mon testament; les autres appartements demeureront clos jusqu'après la lecture de mes dernières volontés.*

« M. de R. »

« Oui, » dit le juif en contemplant avec émotion ces lignes tracées depuis si longtemps, « cette recommandation est aussi celle qui m'avait été transmise par mon père, car il paraît que les autres pièces de cette maison sont remplies d'objets auxquels M. de Rennepont attachait un grand prix, non pour leur valeur, mais pour leur origine, et que *la salle de deuil* est une chose étrange et mystérieuse. Mais, » ajouta Samuel en tirant de la poche de sa houppelande un registre recouvert en chagrin noir, garni d'un fermoir de cuivre à serrure, dont il retira la clef, après l'avoir posé sur la table, « voici l'état des valeurs en caisse, et il m'a été ordonné de l'apporter ici avant l'arrivée des héritiers. »

Le plus profond silence régnait dans ce salon au moment où Samuel venait de placer le registre sur la table. Tout à coup la chose du monde à la fois la plus naturelle, et cependant la plus effrayante, le tira de sa rêverie. Dans la pièce voisine, il entendit un timbre clair, argentin, sonner lentement dix heures... Et en effet il était dix heures. Samuel avait trop de bon sens pour croire au *mouvement perpétuel,* c'est-à-dire à une horloge marchant depuis cent cinquante ans. Aussi se demanda-t-il avec autant de surprise que d'effroi comment cette pendule ne s'était pas arrêtée depuis tant d'années, et comment surtout elle marquait si précisément l'heure présente. Agité d'une curiosité inquiète, le vieillard fut sur le point d'entrer dans cette chambre; mais se rappelant les recommandations expresses de son père, recommandations réitérées par les quelques lignes de M. de Rennepont qu'il venait de lire, il s'arrêta auprès de la porte et prêta l'oreille avec la plus extrême attention. Il n'entendit rien, absolument rien, que l'expirante vibration du timbre. Après avoir longtemps réfléchi à ce fait étrange, Samuel, le rapprochant du fait non moins extraordinaire de cette clarté aperçue le matin à travers les ouvertures du belvédère, conclut qu'il devait y avoir un certain rapport entre ces deux incidents. Si le vieillard ne pouvait pénétrer la véritable cause de ces apparences si étonnantes, il s'expliquait du moins ce qu'il lui était donné de voir, en songeant aux communications souterraines qui, selon la tradition, existaient entre les caves de la maison et des endroits très-éloignés : des personnes mystérieuses et inconnues avaient pu ainsi s'introduire deux ou trois fois par siècle dans l'intérieur de cette demeure.

Absorbé par ces pensées, Samuel se rapprochait de la cheminée, qui, nous l'avons dit, se trouvait absolument en face de la fenêtre. Un vif rayon de soleil, perçant les nuages, vint resplendir sur deux grands portraits placés

de chaque côté de la cheminée, que le juif n'avait pas encore remarqués, et qui, peints en pied et de grandeur naturelle, représentaient l'un une femme, l'autre un homme. A la couleur à la fois sobre et puissante de cette peinture, à sa touche large et vigoureuse, on reconnaissait facilement une œuvre magistrale. L'on aurait d'ailleurs difficilement trouvé des modèles plus capables d'inspirer un grand peintre. La femme paraissait âgée de vingt-cinq à trente ans; une magnifique chevelure brune à reflets dorés couronnait son front blanc, noble et élevé; sa coiffure, loin de rappeler celle que madame de Sévigné avait mise à la mode durant le siècle de Louis XIV, rappelait, au contraire, ces coiffures si remarquables de quelques portraits du Véronèse, composées de larges bandeaux ondulés encadrant les joues et surmontés d'une natte tressée en couronne derrière la tête; les sourcils, très-déliés, surmontaient de grands yeux d'un bleu de saphir étincelant; leur regard, à la fois fier et triste, avait quelque chose de fatal; le nez, très-fin, se terminait par des narines légèrement dilatées; un demi-sourire presque douloureux contractait légèrement la bouche; l'ovale de la figure était allongé; le teint, d'un blanc mat, se nuançait à peine vers les joues d'un rose léger; l'attache du cou, le port de la tête, annonçaient un rare mélange de grâce et de dignité native; une sorte de tunique ou de robe d'étoffe noire et lustrée, faite, ainsi qu'on dit, à la vierge, montait jusqu'à la naissance des épaules, et, après avoir dessiné une taille svelte et élevée, tombait jusque sur les pieds entièrement cachés par les plis un peu traînants de ce vêtement. L'attitude de cette femme était remplie de noblesse et de simplicité. La tête se détachait lumineuse et blanche sur un ciel d'un gris sombre, marbré à l'horizon de quelques nuages pourprés sur lesquels se dessinait la cime bleuâtre de collines lointaines et noyées d'ombre. La disposition du tableau, ainsi que les tons chauds et solides des premiers plans, qui tranchaient sans aucune transition avec ces fonds reculés, laissaient facilement deviner que cette femme était placée sur une hauteur d'où elle dominait tout l'horizon. La physionomie de cette femme était profondément pensive et accablée. Il y avait surtout dans son regard à demi levé vers le ciel une expression de douleur suppliante et résignée que l'on aurait cru impossible à rendre. Au côté gauche de la cheminée on voyait l'autre portrait aussi vigoureusement peint. Il représentait un homme de trente à trente-cinq ans, de haute taille. Un vaste manteau brun, dont il était noblement drapé, laissait voir une sorte de pourpoint noir, boutonné jusqu'au cou, et sur lequel se rabattait un col blanc carré. La tête, belle et d'un grand caractère, était remarquable par des lignes puissantes et sévères qui pourtant n'excluaient pas une admirable expression de souffrance, de résignation et surtout d'ineffable bonté; les cheveux, ainsi que la barbe et les sourcils, étaient noirs; mais ceux-ci, par un caprice bizarre de la nature, au lieu d'être séparés et de s'arrondir autour de chaque arcade sourcilière, s'étendaient d'une tempe à l'autre comme un seul arc, et semblaient rayer le front de cet homme d'une marque noire. Le fond du tableau représentait aussi un ciel orageux; mais au delà de quelques rochers on voyait la mer qui semblait à l'horizon se confondre avec les sombres nuées. Le soleil, en frappant en plein sur ces deux remarquables





Samuel

figures qu'il semblait impossible d'oublier dès qu'on les avait vues, augmentait encore leur éclat.

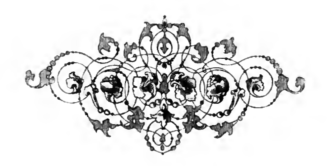
Samuel, sortant de sa rêverie et jetant par hasard les yeux sur ces por-

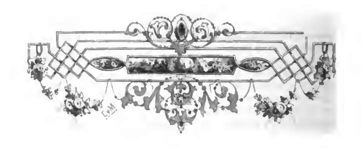


figures qu'il semblait impossible d'oublier dès qu'on les avait vues, augmentait encore leur éclat.

Samuel, sortant de sa rêverie et jetant par hasard les yeux sur ces portraits, en fut frappé; ils paraissaient vivants... « Quelles nobles et belles figures ! » s'écria-t-il en s'approchant plus près pour les mieux examiner. « Quels sont ces portraits? ce ne sont pas ceux de la famille de Rennepont, car, selon ce que mon père m'a appris, ils sont tous dans la salle de deuil... Hélas ! » ajouta le vieillard, « à la grande tristesse dont leurs traits sont empreints, eux aussi, ce me semble, pourraient figurer dans la salle de deuil. » Puis, après un moment de silence, Samuel reprit : « Songeons à tout préparer pour cette assemblée solennelle... car dix heures ont sonné. » Ce disant, Samuel disposa les fauteuils de bois doré autour de la table ronde, puis il reprit d'un air pensif : « L'heure s'avance, et des descendants du bienfaiteur de mon grand-père, il n'y a encore ici que ce jeune prêtre, d'une figure angélique.... Serait-il donc le seul représentant de la famille Rennepont?... Il est prêtre... cette famille s'éteindrait donc en lui? Enfin... voici le moment où je dois ouvrir cette porte pour la lecture du testament... Bethsabée va conduire ici le notaire... On frappe... c'est elle... »

Et Samuel, après avoir jeté un dernier regard sur la porte de la chambre où dix heures avaient sonné, se dirigea en hâte vers la porte du vestibule, derrière laquelle on entendait parler. La clef tourna deux fois dans la serrure, et il ouvrit les deux battants de la porte. A son grand chagrin, il ne vit sur le perron que Gabriel, ayant Rodin à sa gauche et le père d'Aigrigny à sa droite. Le notaire, et Bethsabée qui avait servi de guide, se tenaient derrière le groupe principal. Samuel ne put retenir un soupir, et dit en s'inclinant sur le seuil de la porte : « Messieurs... tout est prêt... vous pouvez entrer... »





CHAPITRE XIX.

Le testament.

Lorsque Gabriel, Rodin et le père d'Aigrigny entrèrent dans le salon rouge, ils paraissaient tous différemment affectés.

Gabriel, pâle et triste, éprouvait une impatience pénible; il avait hâte de sortir de cette maison, et se sentait débarrassé d'un grand poids depuis que, par un acte entouré de toutes les garanties légales, et passé par-devant Mᵉ Dumesnil, le notaire de la succession, il venait de se désister de tous ses droits en faveur du père d'Aigrigny. Jusqu'alors il n'était pas venu à la pensée du jeune prêtre qu'en lui donnant les soins qu'il rémunérait si généreusement, et en forçant sa vocation par un mensonge sacrilége, le père d'Aigrigny avait eu pour but d'assurer le bon succès d'une ténébreuse intrigue. Gabriel, en agissant ainsi qu'il faisait, ne cédait pas, selon lui, à un sentiment de délicatesse exagérée. Il avait fait librement cette donation plusieurs années auparavant. Il eût regardé comme une indignité de la rétracter. Il lui avait été déjà assez cruel d'être soupçonné de lâcheté;... pour rien au monde il n'eût voulu encourir le moindre reproche de cupidité. Il fallait que le missionnaire fût doué d'une bien rare et bien excellente nature pour que cette fleur de scrupuleuse probité n'eût pas été flétrie par l'influence délétère et démoralisante de son éducation; mais heureusement, de même que le froid préserve quelquefois de la corruption, l'atmosphère glacée où s'était passée une partie de son enfance et de sa jeunesse avait engourdi, mais non vicié, ses généreuses qualités, bientôt ranimées par le contact vivifiant et chaud de l'air de la liberté.

Le père d'Aigrigny, beaucoup plus pâle et plus ému que Gabriel, avait tâché d'expliquer et d'excuser ses angoisses, en les attribuant au chagrin que lui causait la rupture de son cher fils avec la compagnie de Jésus.

Rodin, calme et parfaitement maître de soi, voyait avec un secret courroux la vive émotion du père d'Aigrigny, qui aurait pu inspirer d'étranges soupçons à un homme moins confiant que Gabriel; pourtant, malgré cet apparent sang-froid, le *socius* était peut-être encore plus que son supérieur ardemment impatient de la réussite de cette importante affaire.

Samuel paraissait atterré;... aucun autre héritier que Gabriel ne se présentait... Sans doute le vieillard ressentait une vive sympathie pour ce jeune homme; mais ce jeune homme était prêtre; avec lui s'éteindrait le nom de la famille Rennepont; et cette immense fortune si laborieusement accumulée ne serait pas sans doute répartie ou employée ainsi que l'aurait désiré le testateur.

Les différents acteurs de cette scène se tenaient debout autour de la table ronde. Au moment où, sur l'invitation du notaire, ils allaient s'asseoir, Samuel dit, en lui montrant le registre de chagrin noir : « Monsieur, il m'a été ordonné de déposer ici ce registre; il est fermé; je vous en remettrai la clef aussitôt après la lecture du testament. — Cette mesure est en effet consignée dans la note qui accompagne le testament que voici, » dit Mᵉ Dumesnil, « lorsqu'il fut déposé, en 1682, chez maître Thomas le Semelier, conseiller du roi, notaire au Châtelet de Paris, demeurant alors place Royale, nº 13. » Et Mᵉ Dumesnil sortit d'un portefeuille de maroquin rouge une large enveloppe de parchemin jauni par les années; à cette enveloppe était annexée, par un fil de soie, une note aussi sur vélin. « Messieurs, » dit le notaire, « si vous voulez vous donner la peine de vous asseoir, je vais lire la note ci-jointe qui règle les formalités à remplir pour l'ouverture du testament. »

Le notaire, Rodin, le père d'Aigrigny et Gabriel s'assirent. Le jeune prêtre, tournant le dos à la cheminée, ne pouvait apercevoir les deux portraits. Samuel, malgré l'invitation du notaire, resta debout derrière le fauteuil de ce dernier, qui lut ce qui suit :

« Le 13 février 1832, mon testament sera porté rue Saint-François, nº 3.
« A dix heures précises, la porte du salon rouge, situé au rez-de-chaussée,
« sera ouverte à mes héritiers, qui sans doute arrivés depuis longtemps à
« Paris, dans l'attente de ce jour, auront eu le loisir nécessaire pour faire
« valider leurs preuves de filiation. Dès qu'ils seront réunis, on lira mon
« testament, et au dernier coup de midi, la succession sera close et fermée
« au profit de ceux qui, selon ma recommandation perpétuée, je l'espère,
« par tradition, pendant un siècle et demi dans ma famille, à partir de ce
« jour, se seront présentés en personne et non par fondés de pouvoirs,
« le 13 février, avant midi, rue Saint-François. »

Après avoir lu ces lignes d'une voix sonore, le notaire s'arrêta un instant, et reprit d'une voix solennelle : « M. Gabriel-François-Marie de Rennepont, prêtre, ayant justifié, par actes notariés, de sa filiation paternelle et de sa

qualité d'arrière-cousin du testateur, et étant jusqu'à cette heure le seul des descendants de la famille Rennepont qui se soit présenté ici, j'ouvre le testament en sa présence, ainsi qu'il a été prescrit. » Ce disant, le notaire retira de son enveloppe le testament préalablement ouvert par le président du tribunal, avec les formalités voulues par la loi. Le père d'Aigrigny se pencha et s'accouda sur la table, ne pouvant retenir un soupir haletant. Gabriel se préparait à écouter avec plus de curiosité que d'intérêt. Rodin s'était assis à quelque distance de la table, tenant entre ses genoux son vieux chapeau, au fond duquel, à demi cachée dans les plis d'un sordide mouchoir de cotonnade à carreaux bleus, il avait placé sa montre... Toute l'attention du *socius* était alors partagée entre le moindre bruit qu'il entendait au dehors et la lente évolution des aiguilles de sa montre, dont son petit œil irrité semblait hâter la marche, tant était grande son impatience de voir arriver l'heure de midi.

Le notaire, déployant la feuille de vélin, lut ce qui suit au milieu d'une profonde attention :

Hameau de Villetaneuse, le 13 février 1682.

« Je vais échapper par la mort à la honte des galères, où les implacables « ennemis de ma famille m'ont fait condamner comme relaps.

« Et puis... la vie m'est trop amère depuis que mon fils est mort victime « d'un crime mystérieux.

« Mort à dix-neuf ans... pauvre Henri... ses meurtriers sont inconnus... « non... pas inconnus... si j'en crois mes pressentiments...

« Pour conserver mes biens à cet enfant, j'avais feint d'abjurer le pro- « testantisme... Tant que cet être si aimé a vécu, j'ai scrupuleusement « observé les apparences catholiques... Cette fourberie me révoltait, mais « il s'agissait de mon fils...

« Quand on me l'a eu tué... cette contrainte m'a été insupportable... J'étais « épié ; j'ai été accusé et condamné comme relaps ;... mes biens ont été con- « fisqués ; j'ai été condamné aux galères.

« Terrible temps que ce temps-ci...

« Misère et servitude ! despotisme sanglant et intolérance religieuse... « Ah ! il est doux de quitter la vie... Ne plus voir tant de maux, tant de « douleurs... quel repos !

« Et dans quelques heures... je goûterai ce repos...

« Je vais mourir, songeons à ceux des miens qui vivent, ou plutôt à ceux « qui vivront... peut-être dans des temps meilleurs...

« Une somme de cinquante mille écus, dépôt confié à un ami, me reste « de tant de biens.

« Je n'ai plus de fils... mais de nombreux parents exilés en Europe.

« Cette somme de cinquante mille écus, partagée entre tous les miens, « eût été de peu de ressources pour eux. J'en ai disposé autrement.

« Et cela d'après les sages conseils d'un homme... que je vénère comme « la parfaite image de Dieu sur la terre... car son intelligence, sa sagesse « et sa bonté sont presque divines.

« Deux fois dans ma vie j'ai vu cet homme, et dans des circonstances

« bien funestes... deux fois je lui ai dû mon salut... une fois le salut de « l'âme, une fois le salut du corps.

« Hélas!... peut-être il eût sauvé mon pauvre enfant; mais il est arrivé « trop tard... trop tard...

« Avant de me quitter, il a voulu me détourner de mourir... car il savait « tout; mais sa voix a été impuissante : j'éprouvais trop de douleur, trop « de regrets, trop de découragement.

« Chose étrange!... quand il a été bien convaincu de ma résolution de « terminer violemment mes jours, un mot d'une terrible amertume lui est « échappé et m'a fait croire qu'il enviait mon sort... ma mort!...

« Est-il donc condamné à vivre, lui?...

« Oui... il s'y est sans doute condamné lui-même afin d'être utile et se« courable à l'humanité... et pourtant la vie lui pèse; car je lui ai entendu « dire un jour avec une expression de fatigue désespérée que je n'ai jamais « oubliée : « Oh! la vie... la vie... qui m'en délivrera?... »

« Elle lui est donc bien à charge?

« Il est parti; ses dernières paroles m'ont fait envisager la mort avec « sérénité...

« Grâce à lui, ma mort ne sera pas stérile...

« Grâce à lui, ces lignes écrites à ce moment par un homme qui, dans « quelques heures, aura cessé de vivre, enfanteront peut-être de grandes « choses dans un siècle et demi; oh! oui, de grandes et nobles choses... « si mes volontés sont pieusement écoutées par mes descendants, car c'est « à ceux de ma race future que je m'adresse ainsi.

« Pour qu'ils comprennent et apprécient mieux le dernier vœu que je fais... « et que je les supplie d'exaucer, eux... qui sont encore dans le néant où « je vais rentrer, il faut qu'ils connaissent les persécuteurs de ma famille, « afin de pouvoir venger leur ancêtre, mais par une noble vengeance.

« Mon grand-père était catholique; entraîné moins par son zèle religieux « que par de perfides conseils, il s'est affilié, quoique laïque, à une société « dont la puissance a toujours été terrible et mystérieuse... à la société de « Jésus... »

A ces mots du testament, le père d'Aigrigny, Rodin et Gabriel se regardèrent presque involontairement. Le notaire, ne s'étant pas aperçu de ce mouvement, continuait toujours :

« Au bout de quelques années, pendant lesquelles il n'avait cessé de pro« fesser pour cette société le dévouement le plus absolu, il fut soudaine« ment éclairé par des révélations épouvantables sur le but secret qu'elle « se proposait, et sur ses moyens d'y atteindre...

« C'était en 1610, un mois avant l'assassinat de Henri IV.

« Mon aïeul, effrayé du secret dont il se trouvait dépositaire malgré lui, « et dont la signification se compléta plus tard par la mort du meilleur des « rois, mon aïeul, non-seulement rompit avec la société de Jésus, mais, « comme si le catholicisme tout entier lui eût paru solidaire des crimes de « cette société, il abandonna la religion romaine, où il avait jusqu'alors « vécu, et se fit protestant.

« Des preuves irréfragables, attestant la connivence de deux membres « de cette compagnie avec Ravaillac, connivence aussi prouvée lors du « crime de Jean Châtel, le régicide, se trouvaient entre les mains de mon « aïeul.

« Telle fut la cause première de la haine acharnée de cette société contre « notre famille. Grâce à Dieu, ces papiers ont été mis en sûreté ; mon père « me les a transmis, et si mes dernières volontés sont exécutées, on trou- « vera ces papiers, marqués A. M. C. D. G., dans le coffret d'ébène de la « salle de deuil de la rue Saint-François.

« Mon père fut aussi en butte à de sourdes persécutions ; sa ruine, sa « mort, peut-être, en eussent été la suite, sans l'intervention d'une femme « angélique, pour laquelle il a conservé un culte presque religieux.

« Le portrait de cette femme que j'ai revue il y a peu d'années, ainsi que « celui de l'homme auquel j'ai voué une vénération profonde, ont été peints « par moi de souvenir, et sont placés dans le salon rouge de la rue Saint- « François. Tous deux seront, je l'espère, pour les descendants de ma « famille, l'objet d'un culte reconnaissant. »

Depuis quelques moments, Gabriel était devenu de plus en plus attentif à la lecture de ce testament ; il songeait que, par une bizarre coïncidence, un de ses aïeux avait, deux siècles auparavant, rompu avec la société de Jésus, comme il venait de rompre lui-même depuis une heure... et que de cette rupture datant de deux siècles... datait aussi l'espèce de haine dont la compagnie de Jésus avait toujours poursuivi sa famille... Le jeune prêtre trouvait non moins étrange que cet héritage à lui transmis après un laps de cent cinquante ans par un de ses parents victime de la société de Jésus, retournât, par l'abandon volontaire qu'il venait de faire, lui Gabriel, à cette même société... Lorsque le notaire avait lu le passage relatif aux deux portraits, Gabriel, qui, ainsi que le père d'Aigrigny, tournait le dos à ces toiles, fit un mouvement pour les voir... A peine le missionnaire eut-il jeté les yeux sur le portrait de la femme, qu'il poussa un grand cri de surprise et presque d'effroi. Le notaire interrompit aussitôt la lecture du testament en regardant le jeune prêtre avec inquiétude.





CHAPITRE XX.

Le dernier coup de midi.

Au cri poussé par Gabriel, le notaire avait interrompu la lecture du testament, et le père d'Aigrigny s'était rapproché vivement du jeune prêtre. Celui-ci, debout et tremblant, regardait le portrait de femme avec une stupeur croissante. Bientôt il dit à voix basse et comme se parlant à lui-même : « Est-il possible, mon Dieu! que le hasard produise de pareilles ressemblances!... Ces yeux... à la fois si fiers et si tristes... ce sont les siens;... et ce front... et cette pâleur!... oui, ce sont ses traits!... tous ses traits!... — Mon cher fils, qu'avez-vous? » dit le père d'Aigrigny, aussi étonné que Samuel et que le notaire. « — Il y a huit mois, » reprit le missionnaire d'une voix profondément émue sans quitter le tableau des yeux, « j'étais au pouvoir des Indiens... au milieu des montagnes Rocheuses... On m'avait mis en croix, on commençait à me scalper... j'allais mourir... lorsque la divine Providence m'envoya un secours inattendu... Oui, et c'est cette femme qui m'a sauvé... — Cette femme!... » s'écrièrent à la fois Samuel, le père d'Aigrigny et le notaire. Rodin seul paraissait complétement étranger

à l'épisode du portrait ; le visage contracté par une impatience courroucée, il se rongeait les ongles à vif en contemplant avec angoisse la lente marche des aiguilles de sa montre. « — Comment! quelle femme vous a sauvé la vie? » reprit le père d'Aigrigny. « — Oui, c'est cette femme, » reprit Gabriel d'une voix plus basse et presque effrayée ; « cette femme... ou plutôt une femme qui lui ressemblait tellement, que si ce tableau n'était pas ici depuis un siècle et demi, je croirais qu'il a été peint d'après elle... car je ne puis m'expliquer comment une ressemblance si frappante peut être l'effet du hasard... Enfin, » ajouta-t-il au bout d'un moment de silence, en poussant un profond soupir, « les mystères de la nature... et la volonté de Dieu sont impénétrables. » Et Gabriel retomba accablé sur son fauteuil au milieu d'un profond silence, que le père d'Aigrigny rompit bientôt, en disant : « — C'est un fait de ressemblance extraordinaire, et rien de plus... mon cher fils ;... seulement, la gratitude bien naturelle que vous avez pour votre libératrice, donne à ce jeu bizarre de la nature un grand intérêt pour vous. »

Rodin, dévoré d'impatience, dit au notaire, à côté duquel il se trouvait : « Il me semble, monsieur, que tout ce petit roman est assez étranger au testament?... — Vous avez raison, » répondit le notaire en se rasseyant ; « mais ce fait est si extraordinaire, si romanesque, ainsi que vous le dites, que l'on ne peut s'empêcher de partager le profond étonnement de monsieur... » Et il montra Gabriel qui, accoudé sur un des bras du fauteuil, appuyait son front sur sa main et semblait complètement absorbé.

Le notaire continua de la sorte la lecture du testament :

« Telles ont été les persécutions auxquelles ma famille a été en butte de « la part de la société de Jésus.

« Cette société possède, à cette heure, mes biens par la confiscation. « Je vais mourir... Puisse sa haine s'éteindre dans ma mort et épargner ma « race !

« Ma race, dont le sort est ma seule, ma dernière pensée, à ce moment « solennel.

« Ce matin, j'ai mandé ici un homme d'une probité depuis longtemps « éprouvée, Isaac Samuel. Il me doit la vie, et chaque jour je me suis ap- « plaudi d'avoir pu conserver au monde une si honnête, une si excellente « créature.

« Avant la confiscation de mes biens, Isaac Samuel les avait toujours ad- « ministrés avec autant d'intelligence que de probité. Je lui ai confié les « cinquante mille écus qu'un fidèle dépositaire m'avait rendus.

« Isaac Samuel et après lui ses descendants auxquels il léguera ce devoir « de reconnaissance, se chargeront de faire valoir et d'accumuler cette « somme jusqu'à l'expiration de la cent cinquantième année, à dater de ce « jour.

« Cette somme ainsi accumulée peut devenir énorme, constituer une for- « tune de roi... si les événements ne sont pas contraires à sa gestion.

« Puissent mes vœux être écoutés de mes descendants sur le partage et « sur l'emploi de cette somme immense !

« Il arrive fatalement en un siècle et demi tant de changements, tant de

« variations, tant de bouleversements de fortune, parmi les générations « successives d'une famille, que, probablement, dans cent cinquante ans, « mes descendants se trouveront appartenir aux différentes classes de la « société, et représenteront ainsi les divers éléments sociaux de leur « temps.

« Peut-être se rencontrera-t-il parmi eux des hommes doués d'une grande « intelligence, ou d'un grand courage, ou d'une grande vertu; peut-être « des savants, des noms illustres dans la guerre ou dans les arts; peut-être « aussi d'obscurs artisans, de modestes bourgeois; peut-être aussi, hélas! « de grands coupables...

« Quoi qu'il avienne, mon vœu le plus ardent, le plus cher, est que mes « descendants se rapprochent et reconstituent ma famille par une étroite, « une sincère union, en mettant parmi eux en pratique ces mots divins du « Christ : *Aimez-vous les uns les autres.*

« Cette union serait d'un salutaire exemple... car il me semble que de « *l'union*, que de l'association des hommes entre eux, doit surgir le bonheur « futur de l'humanité.

« La compagnie qui a depuis si longtemps persécuté ma famille est un « des plus éclatants exemples de la toute-puissance de l'association, même « appliquée au mal.

« Il y a quelque chose de si fécond, de si divin dans ce principe, qu'il « force quelquefois au bien les associations les plus mauvaises, les plus « dangereuses.

« Ainsi, les missions ont jeté de rares mais de pures, de généreuses « clartés sur cette ténébreuse compagnie de Jésus... cependant fondée dans « le but détestable et impie d'anéantir, par une éducation homicide, toute « volonté, toute pensée, toute liberté, toute intelligence chez les peuples, « afin de les livrer tremblants, superstitieux, abrutis et désarmés au despo- « tisme des rois, que la compagnie se réservait de dominer à son tour par « ses confesseurs. »

A ce passage du testament, il y eut un nouveau et étrange regard échangé entre Gabriel et le père d'Aigrigny. Le notaire continua.

« Si une association perverse, basée sur la dégradation humaine, sur la « crainte, sur le despotisme, et poursuivie de la malédiction des peuples, « a traversé les siècles et souvent dominé le monde par la ruse et par la « terreur... que serait-ce d'une association qui, procédant de la fraternité, « de l'amour évangélique, aurait pour but d'affranchir l'homme et la femme « de tout dégradant servage? de convier au bonheur d'ici-bas ceux qui « n'ont connu de la vie que les douleurs et la misère? de glorifier et d'en- « richir le travail nourricier? d'éclairer ceux que l'ignorance déprave? de « favoriser la libre expansion de toutes les passions que Dieu, dans sa sa- « gesse infinie, dans son inépuisable bonté, a départies à l'homme comme « autant de leviers puissants? de sanctifier tout ce qui vient de Dieu... « l'amour comme la maternité, la force comme l'intelligence, la beauté « comme le génie? de rendre enfin les hommes véritablement religieux et

« profondément reconnaissants envers le Créateur, en leur donnant l'in-
« telligence des splendeurs de la nature et leur part méritée des trésors dont
« il nous comble?

« Oh! si le ciel veut que, dans un siècle et demi, les descendants de ma
« famille, fidèles aux dernières volontés d'un cœur ami de l'humanité, se
« rapprochent ainsi dans une sainte communauté!

« Si le ciel veut que parmi eux se rencontrent des âmes charitables et
« passionnées de commisération pour ce qui souffre, des esprits élevés,
« amoureux de la liberté, des cœurs éloquents et chaleureux, des caractères
« résolus, des femmes réunissant la beauté, l'esprit et la bonté, combien
« sera féconde et puissante l'harmonieuse union de toutes ces idées, de
« toutes ces influences, de toutes ces forces, de toutes ces attractions grou-
« pées autour de cette fortune de roi qui, concentrée par l'association et
« sagement régie, rendra praticables les plus admirables utopies!

« Quel merveilleux foyer de pensées fécondes, généreuses! quels rayon-
« nements salutaires et vivifiants jailliraient incessamment de ce centre de
« charité, d'émancipation et d'amour!

« Que de grandes choses à tenter, que de magnifiques exemples à donner
« au monde par la pratique! Quel divin apostolat! Enfin quel irrésistible
« élan vers le bien pourrait imprimer à l'humanité tout entière une famille
« ainsi groupée, disposant de tels moyens d'action!

« Et puis alors cette association pour le bien serait capable de combattre
« la funeste association dont je suis victime, et qui peut-être dans un siècle
« et demi n'aura rien perdu de son redoutable pouvoir.

« Alors, à cette œuvre de ténèbres, de compression et de despotisme,
« qui pèse sur le monde chrétien, les miens pourraient opposer une œuvre
« de lumière, d'expansion et de liberté.

« Le génie du bien et le génie du mal seraient en présence.

« La lutte commencerait, et Dieu protégerait les justes...

« Et pour que les immenses ressources pécuniaires qui auraient donné
« tant de pouvoir à ma famille ne s'épuisent pas et se renouvellent avec
« les années, mes héritiers, écoutant mes volontés, devraient placer, selon
« les mêmes conditions d'accumulation, le double de la somme que j'ai
« placée... Alors, un siècle et demi après eux... quelle nouvelle source de
« puissance et d'action pour leurs descendants! quelle perpétuité dans le
« bien!

« On trouvera d'ailleurs dans le grand meuble d'ébène de la salle de deuil
« quelques idées pratiques au sujet de cette association.

« Telles sont mes dernières volontés, ou plutôt mes dernières espé-
« rances...

« Si j'exige absolument que ceux de ma race se trouvent *en personne* rue
« Saint-François, le jour de l'ouverture de ce testament, c'est afin que,
« réunis à ce moment solennel, ils se voient, se connaissent; peut-être
« alors mes paroles les frapperont; au lieu de vivre divisés, ils s'uniront;
« leurs intérêts même y gagneront, et ma volonté sera accomplie. . . .

« En envoyant, il y a peu de jours, à ceux de ma famille que l'exil a dis-
« persés en Europe, une médaille où est gravée la date de cette convoca-

« tion pour mes héritiers à un siècle et demi de ce jour, j'ai dû tenir secret « son véritable motif, disant seulement que ma descendance avait un grand « intérêt à se trouver à ce rendez-vous.

« J'ai agi ainsi parce que je connais la ruse et la persistance de la com« pagnie dont je suis victime ; si elle avait pu savoir qu'à cette époque mes « descendants auraient à se partager des sommes immenses, de grandes « fourberies, de grands dangers peut-être auraient menacé ma famille, car « de sinistres recommandations se seraient transmises de siècle en siècle « dans la société de Jésus.

« Puisse cette précaution être efficace !

« Puisse mon vœu exprimé sur les médailles avoir été fidèlement transmis « de génération en génération !

« Si je fixe le jour et l'heure fatale où ma succession sera irrévocablement « fermée en faveur de ceux de mes descendants qui se seront présentés rue « Saint-François le 13 février 1832 avant midi, c'est qu'il faut un terme à « tout délai, et que mes héritiers auront été suffisamment prévenus depuis « bien des années de ne pas manquer à ce rendez-vous.

« Après la lecture de mon testament, la personne qui sera dépositaire de « l'accumulation des fonds fera connaître leur valeur et leur chiffre, afin « qu'au dernier coup de midi ces sommes soient acquises et partagées aux « héritiers présents.

« Alors les appartements de la maison leur seront ouverts. Ils y verront « des choses dignes de leur intérêt, de leur pitié, de leur respect... dans la « salle de deuil surtout...

« Mon désir est que cette maison ne soit pas vendue, qu'elle reste ainsi « meublée, et qu'elle serve de point de réunion à mes descendants, si, « comme je l'espère, ils écoutent ma dernière prière.

« Si, au contraire, ils se divisent ; si, au lieu de s'unir pour concourir à « une des plus généreuses entreprises qui aient jamais signalé un siècle, ils « cèdent à des passions égoïstes ; s'ils préfèrent l'individualité stérile à l'as« sociation féconde ; si, dans cette fortune immense, ils ne voient qu'une « occasion de dissipation frivole ou d'accumulation sordide... qu'ils soient « maudits par tous ceux qu'ils auraient pu aimer, secourir et émanciper ; .. « que cette maison soit démolie et rasée, que tous les papiers dont Isaac « Samuel aura laissé l'inventaire soient, ainsi que les deux portraits du « salon rouge, brûlés par le gardien de ma demeure.

« J'ai dit.

« Maintenant, mon devoir est accompli.

« En tout ceci j'ai suivi les conseils de l'homme que je vénère et que « j'aime comme la véritable image de Dieu sur la terre.

« L'ami fidèle qui m'a remis les cinquante mille écus, débris de ma for« tune, sait seul l'emploi que j'en veux faire ;... je n'ai pu refuser à son « amitié si sûre cette preuve de confiance ; mais aussi, j'ai dû lui taire le « nom d'Isaac Samuel ;... c'était exposer ce dernier et surtout ses descen« dants à de grands dangers.

« Tout à l'heure, cet ami, qui ignore que ma résolution de mourir va « recevoir son accomplissement, viendra ici avec mon notaire ; c'est entre

« leurs mains qu'après les formalités d'usage je déposerai ce testament « cacheté.

« Telles sont mes dernières volontés.

« Je mets leur accomplissement sous la sauvegarde de la Providence.

« Dieu ne peut que protéger ces vœux d'amour, de paix, d'union et de « liberté.

« Ce testament *mystique* [1] ayant été fait librement par moi et entièrement « écrit de ma main, j'entends et je veux qu'il soit scrupuleusement exécuté « dans son esprit et dans sa lettre.

« Cejourd'hui, 13 février 1682, à une heure de relevée.

« MARIUS DE RENNEPONT. »

A mesure que le notaire avait poursuivi la lecture du testament, Gabriel avait été successivement agité d'impressions pénibles et diverses. D'abord, nous l'avons dit, il avait trouvé étrange que la fatalité voulût que cette fortune immense, provenant d'une victime de la compagnie, revînt aux mains de cette compagnie, grâce à la donation qu'il venait de renouveler. Puis, son âme charitable et élevée lui ayant fait aussitôt comprendre quelle aurait pu être l'admirable portée de la généreuse association de famille si instamment recommandée par Marius de Rennepont... il songeait avec une profonde amertume que, par suite de sa renonciation, et de l'absence de tout autre héritier, cette grande pensée était inexécutable, et que cette fortune, beaucoup plus considérable qu'il ne l'avait cru, allait tomber aux mains d'une compagnie perverse qui pouvait s'en servir comme d'un terrible moyen d'action. Mais, il faut le dire, l'âme de Gabriel était si belle, si pure, qu'il n'éprouva pas le moindre regret personnel en apprenant que les biens auxquels il avait renoncé pouvaient être d'une grande valeur ; il se plut même, par un touchant contraste, en découvrant qu'il avait failli être si riche, à reporter sa pensée vers l'humble presbytère où il espérait aller bientôt vivre dans la pratique des plus saintes vertus évangéliques. Ces idées se heurtaient confusément dans son esprit. La vue du portrait de femme, les révélations sinistres contenues dans le testament, la grandeur de vues qui s'était manifestée dans les dernières volontés de M. de Rennepont, tant d'incidents extraordinaires jetaient Gabriel dans une sorte de stupeur étonnée où il était encore plongé, lorsque Samuel dit au notaire en lui présentant la clef du registre : « Vous trouverez, monsieur, dans ce registre, l'état actuel des sommes qui sont en ma possession par suite de la capitalisation et accumulation des cent cinquante mille francs confiés à mon grand-père par M. Marius de Rennepont... — Votre grand-père !... » s'écria le père d'Aigrigny au comble de la surprise ; « c'est donc votre famille qui a fait constamment valoir cette somme?... — Oui, monsieur, et ma femme va dans quelques instants apporter ici le coffret qui renferme les valeurs. — Et à quel chiffre s'élèvent ces valeurs? » demanda Rodin de l'air du monde le plus indifférent. « — Ainsi que M. le notaire peut s'en assurer par cet état, » répondit Samuel avec une simplicité parfaite et comme s'il se fût

[1] C'est le terme consacré par la jurisprudence.

seulement agi des cent cinquante mille francs primitifs, « j'ai eu caisse, en valeurs ayant cours, la somme de deux cent douze millions... cent soixante... — Vous dites, monsieur! » s'écria le père d'Aigrigny sans laisser Samuel achever; car l'appoint importait assez peu au révérend père. « — Oui, le chiffre! » ajouta Rodin d'une voix palpitante (et pour la première fois peut-être de sa vie, il perdit son sang-froid) « le chiffre... le chiffre... le chiffre. — Je dis, monsieur, » reprit le vieillard, « que j'ai en caisse pour deux cent douze millions cent soixante et quinze mille francs de valeurs... soit nominatives, soit au porteur... ainsi que vous allez vous en assurer, M. le notaire, car voici ma femme qui les apporte. » En effet, à ce moment Bethsabée entra, tenant entre ses bras la cassette de bois de cèdre, où étaient renfermées ces valeurs, la posa sur la table, et sortit après avoir échangé un regard affectueux avec Samuel.

Lorsque celui-ci eut déclaré l'énorme chiffre de la somme en question, un silence de stupeur accueillit ses paroles. Sauf Samuel, tous les acteurs de cette scène se croyaient le jouet d'un rêve. Le père d'Aigrigny et Rodin comptaient sur quaranto millions... Cette somme, déjà énorme, était plus que quintuplée... Gabriel, en entendant le notaire lire les passages du testament où il était question d'une fortune de roi, et ignorant les prodiges de la capitalisation, avait évalué cette fortune à trois ou quatre millions... Aussi, le chiffre exorbitant qu'on venait de lui révéler l'étourdissait... Et malgré son admirable désintéressement et sa scrupuleuse loyauté, il éprouvait une sorte d'éblouissement, de vertige, en songeant que ces biens immenses auraient pu lui appartenir... à lui seul... Le notaire, presque aussi stupéfait que lui, examinait l'état de la caisse de Samuel, et paraissait à peine en croire ses yeux. Le juif, muet aussi, était douloureusement absorbé en songeant qu'aucun autre héritier ne se présentait.

Au milieu de ce profond silence, la pendule placée dans la chambre voisine commença de sonner lentement midi... Samuel tressaillit... puis poussa un profond soupir... Quelques secondes encore, et le délai fatal serait expiré. Rodin, le père d'Aigrigny, Gabriel et le notaire étaient sous le coup d'un saisissement si profond, qu'aucun d'eux ne remarqua combien il était étrange d'entendre la sonnerie de cette pendule... « Midi !... » s'écria Rodin. Et, par un mouvement involontaire, il posa brusquement ses deux mains sur la cassette, comme pour en prendre possession. « — Enfin !... » s'écria le père d'Aigrigny avec une expression de joie, de triomphe, d'enivrement, impossible à peindre. Puis, il ajouta en se jetant dans les bras de Gabriel, qu'il embrassa avec exaltation : « Ah ! mon cher fils... que de pauvres vont vous bénir !... Vous êtes un saint Vincent de Paule... Vous serez canonisé... je vous le jure... — Remercions d'abord la Providence, » dit Rodin d'un ton grave et ému, en tombant à genoux, « remercions la Providence de ce qu'elle a permis que tant de biens soient employés à la plus grande gloire du Seigneur. » Le père d'Aigrigny, après avoir encore embrassé Gabriel, le prit par la main et lui dit : « — Rodin a raison... A genoux, mon cher fils, et rendons grâce à la Providence. »

Ce disant, le père d'Aigrigny s'agenouilla et entraîna Gabriel qui, étourdi, confondu, n'ayant plus la tête à lui, tant les événements se précipitaient, s'agenouilla machinalement.

Le dernier coup de midi sonna... Tous se relevèrent... Alors le notaire dit d'une voix légèrement altérée, car il y avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel dans cette scène : « Aucun autre héritier de M. Marius de Rennepont ne s'étant présenté avant midi, j'exécute la volonté du testateur en déclarant, au nom de la justice et de la loi, M. François-Marie-Gabriel de Rennepont, ici présent, seul et unique héritier, et possesseur des biens, meubles, immeubles et valeurs de toute espèce provenant de la succession du testateur ; desquels biens le sieur Gabriel de Rennepont, prêtre, a fait librement et volontairement don, par acte notarié, au sieur Frédéric-Emmanuel de Bordeville, marquis d'Aigrigny, prêtre, qui, par le même acte, les a acceptés, et s'en trouve ainsi légitime possesseur, au lieu et place dudit Gabriel de Rennepont, par le fait de cette donation entre-vifs, grossoyée par moi ce matin, et signée Gabriel de Rennepont et Frédéric d'Aigrigny, prêtres. » A ce moment, on entendit dans le jardin un grand bruit de voix. Bethsabée entra précipitamment, et dit à son mari d'une voix altérée : « — Samuel... un soldat... il veut... » Bethsabée n'en put dire davantage. A la porte du salon rouge apparut Dagobert. Le soldat était d'une pâleur effrayante ; il semblait presque défaillant, portait son bras gauche en écharpe et s'appuyait sur Agricol. A la vue de Dagobert, les flasques et blafardes paupières de Rodin s'injectèrent subitement comme si tout son sang eût reflué vers son cerveau. Puis le *socius* se précipita sur la cassette avec un mouvement de colère et de possession si féroce, qu'on eût dit qu'il était résolu, en la couvrant de son corps, à la défendre au péril de sa vie.





CHAPITRE XXI.

La donation entre-vifs.

Le père d'Aigrigny ne reconnaissait pas Dagobert, et n'avait jamais vu Agricol ; aussi ne se rendit-il pas d'abord compte de l'espèce d'effroi courroucé manifesté par Rodin ; mais le révérend père comprit tout, lorsqu'il eut entendu Gabriel pousser un cri de joie et qu'il le vit se jeter entre les bras du forgeron en disant : « Toi... mon frère ?... et vous... mon second père ?... Ah ! c'est Dieu qui vous envoie... » Après avoir serré la main de Gabriel, Dagobert s'avança vers le père d'Aigrigny d'un pas rapide, quoiqu'un peu chancelant. Remarquant la physionomie menaçante du soldat, le révérend père, fort des droits acquis et se sentant, après tout, *chez lui* depuis midi, recula d'un pas, et dit impérieusement au vétéran : « — Qui êtes-vous, monsieur ? que voulez-vous ? » Au lieu de lui répondre, le soldat fit encore quelques pas ; puis, s'arrêtant et se mettant bien en face du père d'Aigrigny, il le contempla pendant une seconde, avec un si effrayant mélange de curiosité, de mépris, d'aversion et d'audace, que l'ex-colonel de hussards, un moment interdit, baissa les yeux devant la figure pâle et

devant le regard étincelant du vétéran. Le notaire et Samuel, frappés de surprise, restaient muets spectateurs de cette scène, tandis qu'Agricol et Gabriel suivaient avec anxiété les moindres mouvements de Dagobert. Quant à Rodin, il avait feint de s'appuyer sur la cassette, afin de pouvoir toujours la couvrir de son corps.

Surmontant enfin l'embarras que lui causait le regard inflexible du soldat, le père d'Aigrigny redressa la tête et répéta : « Je vous demande, monsieur, qui vous êtes et ce que vous voulez ! — Vous ne me reconnaissez donc pas ? » dit Dagobert en se contenant à peine. « — Non, monsieur... — Au fait, » reprit le soldat avec un profond dédain, » vous baissiez les yeux de honte, lorsqu'à Leipzig, où vous vous battiez avec les Russes contre les Français, le général Simon, criblé de blessures, vous a répondu, à vous renégat, qui lui demandiez son épée : *Je ne rends pas mon épée à un traître*, et il s'est traîné jusqu'auprès d'un grenadier russe, à qui il l'a rendue... A côté du général Simon, il y avait un soldat, aussi blessé ;... ce soldat c'était moi... — Enfin, monsieur... que voulez-vous ? » dit le père d'Aigrigny, se contenant à peine. « — Je veux vous démasquer, vous qui êtes un prêtre aussi infâme, aussi exécré de tous, que Gabriel, que voilà, est un prêtre admirable et béni de tous. — Monsieur !... » s'écria le marquis en devenant livide de colère et d'émotion. « — Je vous dis que vous êtes un infâme, » reprit le soldat avec plus de force. « Pour dépouiller les filles du maréchal Simon, Gabriel et mademoiselle de Cardoville, de leur héritage, vous vous êtes servi des moyens les plus affreux. — Que dites-vous ? » s'écria Gabriel, « les filles du maréchal Simon... — Sont tes parentes, mon brave enfant, ainsi que cette digne demoiselle de Cardoville... la bienfaitrice d'Agricol. Aussi... ce prêtre », et il montra le père d'Aigrigny, « a fait enfermer l'une, comme folle, dans une maison de santé... et séquestrer les orphelines dans un couvent... Quant à toi, mon brave enfant, je n'espérais pas te voir ici, croyant qu'on t'aurait empêché, ainsi que les autres, de te trouver ici ce matin ; mais, Dieu merci, tu es là... et j'arrive à temps ; je ne suis pas venu plus tôt à cause de ma blessure. J'ai tant perdu de sang que j'ai eu, toute la matinée, des défaillances. — En effet, » s'écria Gabriel avec inquiétude, « je n'avais pas remarqué votre bras en écharpe... Cette blessure, quelle est-elle ? » A un signe d'Agricol, Dagobert reprit : « — Ce n'est rien... la suite d'une chute... Mais me voilà... et bien des infamies vont se dévoiler... »

Il est impossible de peindre la curiosité, les angoisses, la surprise ou les craintes des différents acteurs de cette scène en entendant ces menaçantes paroles de Dagobert. Mais, de tous, le plus atterré était Gabriel. Son angélique figure se bouleversait, ses genoux tremblaient. Foudroyé par la révélation de Dagobert, apprenant ainsi l'existence d'autres héritiers, pendant quelques minutes il ne put prononcer une parole ; enfin il s'écria d'une voix déchirante : « Et c'est moi... mon Dieu... c'est moi... qui suis cause de la spoliation de cette famille !... — Toi ! mon frère ? » s'écria Agricol. — « N'a-t-on pas aussi voulu te dépouiller ? » ajouta Dagobert. « — Le testament, » reprit Gabriel avec une angoisse croissante, « portait que l'héritage appartiendrait à ceux des héritiers qui se présenteraient avant midi... —

Eh bien!... » dit Dagobert effrayé de l'émotion du jeune prêtre. » — Midi a sonné, » reprit celui-ci. « Seul de la famille, j'étais ici présent; comprenez-vous, maintenant?... Le délai est passé... les héritiers sont dépossédés par moi!... — Par toi, » dit Dagobert en balbutiant de joie, « par toi, mon brave enfant... tout est sauvé, alors!... — Oui... mais... — Tout est sauvé!... » reprit Dagobert radieux en interrompant Gabriel; « tu partageras avec les autres. Je te connais... — Mais, tous ces biens, je les ai abandonnés d'une manière irrévocable, » s'écria Gabriel avec désespoir. « — Abandonnés... ces biens!... » dit Dagobert pétrifié; « mais à qui... à qui?... — A monsieur..., » dit Gabriel en désignant le père d'Aigrigny. « — A lui! » répéta Dagobert anéanti, « à lui!... au renégat... toujours le démon de cette famille! — Mais, mon frère, » s'écria Agricol, « tu connaissais donc tes droits à cet héritage? — Non, » répondit le jeune prêtre avec accablement, « non... je l'ai seulement appris ce matin même par le père d'Aigrigny :... il avait été, m'a-t-il dit, récemment instruit de mes droits par les papiers de famille autrefois trouvés sur moi, et envoyés par notre mère à son confesseur. » Le forgeron parut frappé d'un trait de lumière, et s'écria : « — Je comprends tout maintenant... on aura vu dans ces papiers que tu pourrais être riche un jour;... alors on s'est intéressé à toi;... on t'a attiré dans ce collége, où nous ne pouvions jamais te voir... et plus tard, on a trompé ta vocation par d'indignes mensonges, afin de t'obliger à te faire prêtre et de t'amener ensuite à faire cette donation... Ah! monsieur, » reprit Agricol en se tournant vers le père d'Aigrigny avec indignation, « mon père a raison, une telle machination est infâme! »

Pendant cette scène, le révérend père et son *socius*, d'abord effrayés et ébranlés dans leur audace, avaient peu à peu repris un sang-froid parfait. Rodin, toujours accoudé sur la cassette, avait dit quelques mots à voix basse au père d'Aigrigny. Aussi, lorsque Agricol, emporté par l'indignation, avait reproché à ce dernier ses machinations infâmes, celui-ci avait baissé la tête et modestement répondu : « Nous devons pardonner les injures... et les offrir au Seigneur comme preuve de notre humilité. »

Dagobert, étourdi, écrasé par tout ce qu'il venait d'apprendre, sentait presque sa raison se troubler; après tant d'angoisses, ses forces lui manquaient devant ce nouveau et terrible coup. Les paroles justes et sensées d'Agricol, rapprochées de certains passages du testament, éclairèrent tout à coup Gabriel sur le but que s'était proposé le père d'Aigrigny en se chargeant d'abord de son éducation et en l'attirant ensuite dans la compagnie de Jésus. Pour la première fois de sa vie, Gabriel put contempler d'un coup d'œil tous les ressorts de la ténébreuse intrigue dont il était victime; alors l'indignation, le désespoir surmontant sa timidité habituelle, le missionnaire, l'œil éclatant, les joues enflammées d'un noble courroux, s'écria en s'adressant au père d'Aigrigny : « Ainsi, mon père, lorsque vous m'avez placé dans l'un de vos colléges, ce n'était pas par intérêt ou par commisération, c'était seulement dans l'espoir de m'amener un jour à renoncer en faveur de votre ordre à ma part de cet héritage... et il ne vous suffisait pas de me sacrifier à votre cupidité... il fallait encore me rendre l'instrument involontaire d'une indigne spoliation! S'il ne s'agissait que de moi... que de

mes droits sur ces richesses que vous convoitiez... je ne réclamerais pas; je suis ministre d'une religion qui a glorifié, sanctifié la pauvreté; la donation à laquelle j'ai consenti vous est acquise, je n'y prétends... je n'y prétendrai jamais rien;... mais il s'agit des biens qui appartiennent à de pauvres orphelines amenées du fond d'un lieu d'exil par mon père adoptif, et je ne veux pas que vous les dépossédiez... mais il s'agit de la bienfaitrice de mon frère adoptif, et je ne veux pas que vous la dépossédiez... mais il s'agit des dernières volontés d'un mourant qui, dans son ardent amour de l'humanité, a légué à ses descendants une mission évangélique, une admirable mission de progrès, d'amour, d'union, de liberté, et je ne veux pas que cette mission soit étouffée dans son germe. Non... non... et je vous dis, moi, que cette mission s'accomplira, dussé-je révoquer la donation que j'ai faite. »

A ces mots, le père d'Aigrigny et Rodin se regardèrent en haussant légèrement les épaules. Sur un signe du *socius*, le révérend père prit la parole avec un calme imperturbable, et parla ainsi d'une voix lente, onctueuse, ayant soin de tenir ses yeux constamment baissés : « Il se présente, à propos de l'héritage de M. de Rennepont, plusieurs incidents en apparence très-compliqués, plusieurs fantômes en apparence très-menaçants; rien cependant de plus simple, de plus naturel que tout ceci... Procédons par ordre... laissons de côté les imputations calomnieuses; nous y reviendrons. M. l'abbé Gabriel de Rennepont... et je le supplie humblement de contredire ou de rectifier mes paroles si je m'écartais le moins du monde de la plus rigoureuse vérité, M. l'abbé Gabriel, pour reconnaître les soins qu'il a autrefois reçus de la compagnie à laquelle je m'honore d'appartenir, m'avait fait, comme représentant de cette compagnie, librement, volontairement, don des biens qui pourraient lui revenir un jour, et dont, ainsi que moi, il ignorait la valeur. » Le père d'Aigrigny interrogea Gabriel du regard, comme pour le prendre à témoin de ces paroles. « — Cela est vrai, » dit le jeune prêtre, « j'ai fait librement ce don. — Ce matin, ensuite d'une conversation particulièrement intime, et dont je tairai le sujet, certain d'avance de l'approbation de M. l'abbé Gabriel... — En effet, » répondit généreusement Gabriel, « peu importe le sujet de cet entretien... — C'est donc ensuite de cette conversation que M. l'abbé Gabriel m'a de nouveau manifesté le désir de maintenir cette donation... je ne dirai pas en ma faveur... car les biens terrestres me touchent fort peu... mais en faveur d'œuvres saintes et charitables, dont notre compagnie serait la dispensatrice... J'en appelle à la loyauté de M. l'abbé Gabriel, en le suppliant de déclarer s'il s'est ou non engagé, non-seulement par le serment le plus formidable, mais encore par un acte parfaitement légal, passé devant maître Dumesnil, que voici. — Il est vrai, » répondit Gabriel. « — L'acte a été dressé par moi, » ajouta le notaire. « — Mais Gabriel ne vous faisait abandon que de ce qui lui appartenait, » s'écria Dagobert. « Ce brave enfant ne pouvait supposer que vous vous serviez de lui pour dépouiller les autres! — Faites-moi la grâce, monsieur, de me permettre de m'expliquer, » reprit courtoisement le père d'Aigrigny, « vous répondrez ensuite. » Dagobert contint avec peine un mouvement de douloureuse impatience.

Le révérend père continua : « M. l'abbé Gabriel a donc, par le double engagement d'un acte et d'un serment, confirmé sa donation ; bien plus, » reprit le père d'Aigrigny, « lorsqu'à son profond étonnement, comme au nôtre, le chiffre énorme de l'héritage a été connu, M. l'abbé Gabriel, fidèle à son admirable générosité, loin de se repentir de ses dons, les a pour ainsi dire consacrés de nouveau par un pieux mouvement de reconnaissance envers la Providence, car M. le notaire se rappellera, sans doute, qu'après avoir embrassé M. l'abbé Gabriel avec effusion en lui disant qu'il était pour la charité un second saint Vincent de Paule, je l'ai pris par la main, et qu'il s'est ainsi que moi agenouillé pour remercier le ciel de lui avoir inspiré la pensée de faire servir ces biens immenses à la plus grande gloire du Seigneur. — Cela est vrai, » répondit loyalement Gabriel ; « tant qu'il s'est agi seulement de moi, malgré un moment d'étourdissement causé par la révélation d'une fortune si énorme, je n'ai pas songé un instant à revenir sur la donation que j'ai librement faite. — Dans ces circonstances, » reprit le père d'Aigrigny, « l'heure à laquelle la succession devait être fermée est venue à sonner, M. l'abbé Gabriel, étant le seul héritier présent, s'est trouvé nécessairement... forcément, le seul et légitime possesseur de ces biens immenses... énormes... sans doute ; et je m'en réjouis dans ma charité, qu'ils soient énormes, puisque, grâce à eux, beaucoup de misères vont être secourues, beaucoup de larmes vont être taries. Mais voilà que tout à coup monsieur, » et le père d'Aigrigny désigna Dagobert, « monsieur, dans un égarement que je lui pardonne du plus profond de mon âme, et qu'il se reprochera, j'en suis sûr, accourt, l'injure, la menace à la bouche, et m'accuse d'avoir fait séquestrer je ne sais où, je ne sais quels parents, afin de les empêcher de se trouver ici... en temps utile... — Oui, je vous accuse de cette infamie ! » s'écria le soldat exaspéré par le calme et l'audace du révérend père, « oui... et je vais... — Encore une fois, monsieur, je vous en conjure, soyez assez bon pour me laisser continuer... vous me répondrez ensuite, » dit humblement le père d'Aigrigny, de la voix la plus douce et la plus mielleuse. « — Oui, je vous répondrai et je vous confondrai ! » s'écria Dagobert. « — Laisse... laisse... mon père, » dit Agricol ; « tout à l'heure tu parleras. » Le soldat se tut.

Le père d'Aigrigny continua avec une nouvelle assurance : « Sans doute, s'il existe réellement d'autres héritiers que M. l'abbé Gabriel, il est fâcheux pour eux de n'avoir pu se présenter ici en temps utile. Eh ! mon Dieu ! si au lieu de défendre la cause des souffrants et des nécessiteux, je défendais mes intérêts, je serais loin de me prévaloir de cet avantage dû au hasard ; mais comme mandataire de la grande famille des pauvres, je suis obligé de maintenir mes droits absolus à cet héritage, et je ne doute pas que M. le notaire ne reconnaisse la validité de mes réclamations en me mettant en possession de ces valeurs qui, après tout, m'appartiennent légitimement. — Ma seule mission, » reprit le notaire d'une voix émue, « est de faire exécuter fidèlement la volonté du testateur. M. l'abbé Gabriel de Rennepont s'est seul présenté avant le dernier délai fixé pour la clôture de la succession. L'acte de donation est en règle ; je ne puis donc refuser de lui remettre dans la personne du donataire le montant de l'héritage... » A ces

mots, Samuel cacha sa figure dans ses mains en poussant un gémissement profond; il était obligé de reconnaître la justesse rigoureuse des observations du notaire.

« Mais, monsieur, » s'écria Dagobert en s'adressant à l'homme de loi, « cela ne peut pas être... vous ne pouvez pas laisser ainsi dépouiller deux pauvres orphelines... C'est au nom de leur père, de leur mère, que je vous parle... Je vous jure sur l'honneur, sur mon honneur de soldat, qu'on a abusé de la confiance et de la faiblesse de ma femme pour conduire les filles du maréchal Simon au couvent, et m'empêcher ainsi de les amener ici ce matin. Cela est si vrai que j'ai porté ma plainte devant un magistrat. — Eh bien! que vous a-t-il répondu? » dit le notaire. « — Que ma déposition ne suffisait pas pour enlever ces jeunes filles du couvent où elles étaient, et que la justice informerait... — Oui, monsieur, » reprit Agricol. « Il en a été ainsi au sujet de mademoiselle de Cardoville, que l'on retient comme folle dans une maison de santé, et qui pourtant jouit de toute sa raison; elle a, comme les filles du maréchal Simon, des droits à cet héritage... J'ai fait pour elle les mêmes démarches que mon père a faites pour les filles du maréchal Simon. — Eh bien? » demanda le notaire. « — Malheureusement, monsieur, » répondit Agricol, « on m'a dit, comme à mon père, que, sur ma simple déposition, l'on ne pouvait agir... et que l'on aviserait. »

A ce moment, Bethsabée, ayant entendu sonner à la porte du bâtiment de la rue, sortit du salon rouge à un signe de Samuel. Le notaire reprit en s'adressant à Agricol et à son père: « Loin de moi, messieurs, la pensée de mettre en doute votre loyauté, mais il m'est impossible, à mon grand regret, d'accorder à vos accusations, dont rien ne me prouve la réalité, assez d'importance pour suspendre la marche légale des choses; car enfin, messieurs, de votre propre aveu, le pouvoir judiciaire, auquel vous vous êtes adressés, n'a pas cru devoir donner suite à vos dépositions, et vous a dit qu'on s'informerait, qu'on aviserait; or, en bonne conscience, je m'adresse à vous, messieurs, puis-je, dans une circonstance aussi grave, prendre sur moi une responsabilité que des magistrats n'ont pas osé prendre? — Oui, au nom de la justice, de l'honneur... vous le devez, » s'écria Dagobert. « — Peut-être à votre point de vue, monsieur; mais au mien je reste fidèle à la justice et à l'honneur en exécutant fidèlement ce qui est prescrit par la volonté sacrée d'un mourant. Du reste, rien n'est pour vous désespéré. Si les personnes dont vous prenez les intérêts se croient lésées, cela pourra donner lieu plus tard à une procédure, à un recours contre le donataire de M. l'abbé Gabriel... Mais, en attendant, il est de mon devoir de le mettre en possession immédiate des valeurs... Je me compromettrais gravement si j'agissais autrement. »

Les observations du notaire paraissaient tellement selon le droit rigoureux, que Samuel, Dagobert et Agricol restèrent consternés... Gabriel, après un moment de réflexion, parut prendre une résolution désespérée et dit au notaire d'une voix ferme: « Puisque la loi est, dans cette circonstance, impuissante à soutenir le bon droit, je prendrai, monsieur, un parti extrême; avant de m'y résoudre, je demande une dernière fois à M. l'abbé d'Aigrigny s'il veut se contenter de ce qui me revient de ces biens,

à la condition que les autres parts de l'héritage resteront entre des mains sûres, jusqu'à ce que les héritiers au nom desquels on réclame aient pu justifier de leurs titres. — A cette proposition je répondrai ce que j'ai déjà dit, » reprit le père d'Aigrigny. « Il ne s'agit pas ici de moi, mais d'un immense intérêt de charité; je suis donc obligé de refuser l'offre partielle de M. l'abbé Gabriel, et de lui rappeler ses engagements de toutes sortes. — Ainsi, monsieur, vous refusez cet arrangement? » dit Gabriel d'une voix émue. « — La charité me l'ordonne. — Vous refusez... absolument? — Je pense à toutes les œuvres saintes que ces trésors vont fonder pour la plus grande gloire du Seigneur, et je ne me sens ni le courage ni la volonté de faire la moindre concession. — Alors, monsieur, » reprit le jeune prêtre d'une voix émue, « puisque vous m'y forcez, je révoque ma donation; j'ai entendu engager seulement ce qui m'appartenait et non ce qui appartenait aux autres. — Prenez garde, M. l'abbé, » dit le père d'Aigrigny; « je vous ferai observer que j'ai entre les mains un serment écrit... formel... — Je le sais, monsieur, vous avez un écrit par lequel je fais serment de ne jamais révoquer cette donation, sous quelque prétexte que ce soit, sous peine d'encourir l'aversion et le mépris des honnêtes gens... Eh bien! monsieur, soit..., » dit Gabriel avec une profonde amertume, « je m'exposerai à toutes les conséquences de mon parjure, vous le proclamerez partout; je serai en butte aux dédains, à l'aversion de tous... mais Dieu me jugera... » Et le jeune prêtre essuya une larme qui roula dans ses yeux.

« Oh! rassure-toi, mon brave enfant! » s'écria Dagobert renaissant à l'espérance, « tous les honnêtes gens seront pour toi! — Bien! bien! mon frère, » dit Agricol. « — M. le notaire, » dit alors Rodin de sa petite voix aigre, « M. le notaire, faites donc comprendre à M. l'abbé Gabriel qu'il peut se parjurer tant qu'il lui plaît, mais que le code civil est moins commode à violer qu'une promesse simplement... et seulement... sacrée!... — Parlez, monsieur, » dit Gabriel. « — Apprenez donc à M. l'abbé Gabriel, » reprit Rodin, « qu'une donation entre-vifs, comme celle qu'il a faite au révérend père d'Aigrigny, est révocable seulement pour trois raisons, n'est-ce pas? — Oui, monsieur, pour trois raisons, » dit le notaire. « — La première, pour survenance d'enfant, » dit Rodin, « et je rougirais de parler à M. l'abbé Gabriel de ce cas de nullité. Le second motif d'annulation serait l'ingratitude du donataire... Or, M. l'abbé Gabriel peut être certain de notre profonde et éternelle reconnaissance. Enfin le troisième cas de nullité est l'inexécution des vœux du donataire, relativement à l'emploi de ses dons. Or, si mauvaise opinion que M. l'abbé Gabriel ait tout à coup prise de nous, il nous accordera du moins quelque temps d'épreuve pour le convaincre que ses dons, ainsi qu'il le désire, seront appliqués à des œuvres qui auront pour but la plus grande gloire du Seigneur. — Maintenant, M. le notaire, » reprit le père d'Aigrigny, « c'est à vous de prononcer et de dire si M. l'abbé Gabriel peut ou non révoquer la donation qu'il m'a faite. »

Au moment où le notaire allait répondre, Bethsabée rentra, précédant deux nouveaux personnages qui se présentèrent dans le salon rouge, à peu de distance l'un de l'autre.



CHAPITRE XXII.

Un bon génie.

Le premier des deux personnages dont l'arrivée avait interrompu la réponse du notaire, était Faringhea. A la vue de cet homme à figure sinistre, Samuel s'approcha, et lui dit : « Qui êtes-vous, monsieur? » Après avoir jeté un regard perçant sur Rodin, qui tressaillit imperceptiblement, et reprit bientôt son sang-froid habituel, Faringhea répondit à Samuel : « — Le prince Djalma est arrivé depuis peu de temps de l'Inde, afin de se trouver ici aujourd'hui, ainsi que cela lui était recommandé par l'inscription d'une médaille qu'il portait au cou... — Lui aussi! » s'écria Gabriel qui, on le sait, avait été le compagnon de navigation de l'Indien depuis les Açores, où le bâtiment venant d'Alexandrie avait relâché, « lui aussi héritier... En effet... pendant la traversée le prince m'a dit que sa mère était d'origine française... Mais sans doute, il a cru devoir me cacher le but de

son voyage... Oh! c'est un noble et courageux jeune homme que cet Indien! Où est-il? » L'étrangleur jeta un nouveau regard sur Rodin et dit, en accentuant lentement ses paroles : « J'ai quitté le prince hier soir... il m'a confié que quoiqu'il eût un assez grand intérêt à se trouver ici, il se pourrait qu'il sacrifiât cet intérêt à d'autres circonstances;... j'ai passé la nuit dans le même hôtel que lui... Ce matin, lorsque je me suis présenté pour le voir, on m'a appris qu'il était déjà sorti... Mon amitié pour lui m'a engagé à venir dans cette maison, espérant que les informations que je pouvais donner sur le prince seraient peut-être utiles. » En ne disant pas un mot du guet-apens où il était tombé la veille, en se taisant sur les machinations de Rodin à l'égard de Djalma, en attribuant surtout l'absence de ce dernier à une cause volontaire, l'étrangleur voulait évidemment servir le *socius*, comptant bien que celui-ci saurait récompenser sa discrétion.

Il est inutile de dire que Faringhea mentait effrontément. Après être parvenu dans la matinée à s'échapper de sa prison, par un prodige de ruse, d'adresse et d'audace, il avait couru à l'hôtel où il avait laissé Djalma; là, il avait su qu'un homme et une femme d'un âge et d'une physionomie des plus respectables, se disant les parents du jeune Indien, avaient demandé à le voir, et qu'effrayés de l'état de dangereuse somnolence où il paraissait plongé, ils l'avaient fait transporter dans leur voiture, afin de l'emmener chez eux et de lui donner les soins nécessaires.

« Il est fâcheux, » dit le notaire, « que cet héritier ne se soit pas non plus présenté; mais il est malheureusement déchu de ses droits à l'immense héritage dont il s'agit. — Ah!... il s'agissait d'un immense héritage? » dit Faringhea en regardant fixement Rodin, qui détourna prudemment la vue.

Le second des deux personnages dont nous avons parlé entrait à ce moment. C'était le père du maréchal Simon, un vieillard de haute stature, encore alerte et vigoureux pour son âge; ses cheveux étaient blancs et ras; sa figure, légèrement colorée, exprimait à la fois la finesse, la douceur et l'énergie. Agricol alla vivement à sa rencontre. « Vous ici, M. Simon? » s'écria-t-il. « — Oui, mon garçon, » dit le père du maréchal en serrant cordialement la main d'Agricol, « j'arrive à l'instant de voyage. M. Hardy devait se trouver ici, pour affaire d'héritage, à ce qu'il suppose; mais comme il est encore absent de Paris pour quelque temps, il m'a chargé de... — Lui aussi... héritier... M. François Hardy!... » s'écria Agricol en interrompant le vieil ouvrier. « — Mais comme tu es pâle et bouleversé!... mon garçon. Qu'y a-t-il donc? » reprit le père du maréchal en regardant autour de lui avec étonnement, « de quoi s'agit-il donc? — De quoi il s'agit? de vos petites-filles que l'on vient de dépouiller, » s'écria Dagobert désespéré, en s'approchant du chef d'atelier, « et c'est pour assister à cette indignité que je les ai amenées du fond de la Sibérie! — Vous!... » reprit le vieil ouvrier en cherchant à reconnaître les traits du soldat, « mais vous êtes donc... — Dagobert... — Vous... vous... si généreusement dévoué à mon fils! » s'écria le père du maréchal. Et il serra les mains de Dagobert entre les siennes avec effusion. « Mais n'avez-vous pas parlé de la fille de Simon?... — De ses filles... car il est plus heureux qu'il ne le croit, » dit

Dagobert, « ces pauvres enfants sont jumelles. — Et où sont-elles? » demanda le vieillard. — Au couvent... — Au couvent ! — Oui, par la trahison de cet homme, qui, en les y retenant, les a fait déshériter. — Quel homme? — Le marquis d'Aigrigny... — Le plus mortel ennemi de mon fils, » s'écria le vieil ouvrier en jetant un regard d'aversion sur le père d'Aigrigny, dont l'audace ne se démentait pas. « — Et ce n'est pas tout, » reprit Agricol; « M. Hardy, mon digne et brave patron, est aussi malheureusement déchu de ses droits à cet immense héritage. — Que dis-tu? » s'écria le père du maréchal Simon; « mais M. Hardy ignorait qu'il s'agissait pour lui d'intérêts aussi importants... Il est parti précipitamment pour aller rejoindre un de ses amis qui avait besoin de lui. » A chacune de ces révélations successives, Samuel sentait augmenter son désespoir; mais il ne pouvait que gémir, car malheureusement la volonté du testateur était formelle.

Le père d'Aigrigny, impatient de mettre fin à cette scène qui l'embarrassait cruellement malgré son calme apparent, dit au notaire d'une voix grave et pénétrée : « Il faut pourtant que tout ceci ait un terme, monsieur; si la calomnie pouvait m'atteindre, j'y répondrais victorieusement par les faits qui viennent de se produire... Pourquoi attribuer à d'odieuses combinaisons l'absence des héritiers au nom desquels ce soldat et son fils réclament si injurieusement? Pourquoi leur absence serait-elle moins explicable que celle de ce jeune Indien? que celle de M. Hardy qui, ainsi que le dit son homme de confiance, ignorait l'importance des intérêts qui l'appelaient ici? N'est-il pas plus probable que les filles de M. le maréchal Simon et que mademoiselle de Cardoville, par des raisons très-naturelles, n'ont pu se présenter ici ce matin? Encore une fois, ceci a trop duré; je crois que M. le notaire pensera comme moi que cette révélation de nouveaux héritiers ne change absolument rien à la question que j'avais l'honneur de lui poser tout à l'heure, à savoir : que comme mandataire des pauvres, auquel M. l'abbé Gabriel a fait don de tout ce qu'il possédait... je demeure, malgré sa tardive et illégale opposition, seul possesseur de ces biens que je me suis engagé et que je m'engage encore, à la face de tous dans ce moment solennel, à employer pour la plus grande gloire du Seigneur... Veuillez répondre nettement, M. le notaire, et terminer ainsi une scène pénible pour tous... — Monsieur, » reprit le notaire d'une voix solennelle, « en mon âme et conscience, au nom de la justice et de la loi, fidèle et impartial exécuteur des dernières volontés de M. Marius de Rennepont, je déclare que, par le fait de la donation de M. l'abbé Gabriel de Rennepont, vous êtes, vous, M. l'abbé d'Aigrigny, seul possesseur de ces biens, dont à l'heure même je vous mets en jouissance, afin que vous en disposiez selon les vœux du donateur. »

Ces mots, prononcés avec conviction et gravité, renversèrent les dernières et vagues espérances que les défenseurs des héritiers auraient encore pu conserver. Samuel devint plus pâle qu'il ne l'était habituellement; il serra convulsivement la main de Bethsabée, qui s'était rapprochée de lui, et de grosses larmes coulèrent lentement sur les joues des deux vieillards.

Dagobert et Agricol étaient plongés dans un morne accablement; frappés du raisonnement du notaire, qui disait ne pouvoir accorder plus de créance

et d'antorité à leurs réclamations qne les magistrats eux-mêmes ne leur en avaient accordé, ils se voyaient forcés de renoncer à tout espoir. Gabriel souffrait plus que personne ; il éprouvait de terribles remords en songeant que, par son aveuglement, il était la cause et l'instrument involontaire de cette abominable spoliation.

Aussi, lorsque le notaire, après s'être assuré de la qnotité des valeurs renfermées dans le coffret de cèdre, dit au père d'Aigrigny : « Prenez possession de cette cassette, monsieur, » Gabriel s'écria avec un déconragement amer, un désespoir profond : « — Hélas! l'on dirait que, dans ces circonstances, une inexorable fatalité s'appesantit sur tous ceux qui sont dignes d'intérêt, d'affection ou de respect... Oh! mon Dieu, » ajouta le jeune prêtre en joignant les mains avec ferveur, « votre souveraine justice ne peut pas permettre le triomphe d'une pareille iniquité! »

On eût dit qne le ciel exançait la prière du missionnaire... A peine ent-il parlé qu'il se passa une chose étrange. Rodin, sans attendre la fin de l'invocation de Gabriel, avait, selon l'autorisation du notaire, enlevé la cassette entre ses bras, sans ponvoir retenir une violente aspiration de joie et de triomphe. A ce moment même où le père d'Aigrigny et le *socius* se croyaient enfin possesseurs du trésor, la porte de l'appartement dans lequel on avait entendu sonner la pendule, s'ouvrit tout à coup. Une femme apparut sur le seuil... A sa vue, Gabriel poussa un grand cri et resta foudroyé. Samuel et Bethsabée tombèrent à genoux les mains jointes. Les denx Israélites se sentaient ranimés par une inexplicable espérance. Tous les autres acteurs de cette scène restèrent frappés de stupeur... Rodin... Rodin lui-même... recula de deux pas et replaça sur la table la cassette d'une main tremblante.

Quoiqu'il n'y eût rien qne de très-natnrel dans cet incident, une femme apparaissant sur le seuil d'une porte qu'elle vient d'ouvrir, il se fit un moment de silence profond, solennel. Toutes les poitrines étaient oppressées, haletantes. Tous enfin, à la vue de cette femme, éprouvaient une surprise mêlée d'une sourde frayeur, d'une angoisse indéfinissable... car cette femme semblait être le vivant original du portrait placé dans ce salon depuis cent cinquante ans. C'étaient la même coiffure, la même robe à plis un peu traînants, la même physionomie empreinte d'une tristesse poignante et résignée. Cette femme s'avança lentement, et sans paraître s'apercevoir de la profonde impression que causait sa présence. Elle s'approcha de l'un des meubles incrustés de cuivre et d'étain, poussa un ressort dissimulé dans les moulures de bronze doré, onvrit ainsi le tiroir supérieur de ce meuble, y prit une enveloppe de parchemin cacheté, puis, s'avançant auprès de la table, plaça ce papier devant le notaire, qui, jusqu'alors, immobile et muet, le prit machinalement. Après avoir jeté sur Gabriel, qui semblait fasciné par sa présence, un long regard mélancolique et doux, cette femme se dirigea vers la porte du vestibule restée ouverte. En passant auprès de Samuel et de Bethsabée, toujours agenouillés, elle s'arrêta un instant, inclina sa belle tête vers les deux vieillards, les contempla avec une tendre sollicitude; puis, après leur avoir donné ses mains à baiser, elle disparut aussi lentement qu'elle avait apparu... après avoir jeté un dernier regard sur Gabriel.

Le départ de cette femme sembla rompre le charme sous lequel tous les assistants étaient restés pendant quelques minutes. Gabriel rompit le premier le silence, en murmurant d'une voix altérée : » — C'est elle !... encore elle... ici... dans cette maison ? — Oui... elle... mon frère ? » dit Agricol, inquiet de la pâleur et de l'air presque égaré du missionnaire, car le forgeron, n'ayant pas remarqué jusqu'alors l'étrange ressemblance de cette femme avec le portrait, partageait cependant, sans pouvoir s'en rendre compte, la stupeur générale. Dagobert et Faringhea se trouvaient dans une pareille situation d'esprit. « Cette femme, quelle est-elle ?... » reprit Agricol en prenant la main de Gabriel, qu'il sentit humide et glacée. « — Regarde !... » dit le jeune prêtre ; « il y a plus d'un siècle et demi que ces tableaux sont là... » Et du geste il indiqua les deux portraits devant lesquels il était alors assis.

Au mouvement de Gabriel, Agricol, Dagobert et Faringhea levèrent les yeux sur les deux portraits placés de chaque côté de la cheminée... Trois exclamations se firent entendre à la fois. » — C'est elle... c'est la même femme ! » s'écria le forgeron stupéfait ; « et depuis cent cinquante ans son portrait est ici !... — Que vois-je ?... l'ami et l'émissaire du maréchal Simon ! » s'écria Dagobert en contemplant le portrait de l'homme. « Oui, c'est bien la figure de celui qui est venu nous trouver en Sibérie l'an passé... Oh ! je le reconnais à son air triste et doux ; et aussi à ses sourcils noirs qui n'en font qu'un. — Mes yeux ne me trompent pas... non... c'est bien l'homme au front rayé de noir, que nous avons étranglé et enterré au bord du Gange, » se disait tout bas Faringhea en frémissant d'épouvante ; « l'homme que l'un des fils de Bhowanie, l'an passé, à Java, dans les ruines de Tehandi... assurait avoir rencontré depuis le meurtre près de l'une des portes de Bombay !... cet homme maudit qui, disait-il, laissait partout après lui... la mort sur son passage... et il y a un siècle et demi que cette peinture existe ! » Et ainsi que Dagobert et Agricol, l'étrangleur ne pouvait détacher ses yeux de ce portrait étrange.

« Quelle mystérieuse ressemblance ! » pensait le père d'Aigrigny. Puis, comme frappé d'une idée subite, il dit à Gabriel : « Mais cette femme est celle qui vous a sauvé la vie en Amérique ? — C'est elle-même..., » répondit Gabriel en tressaillant, et pourtant elle m'avait dit qu'elle s'en allait vers le nord de l'Amérique..., » ajouta le jeune prêtre en se parlant à lui-même.— « Mais comment se trouve-t-elle ici dans cette maison ? » dit le père d'Aigrigny en s'adressant à Samuel. « Répondez, gardien... Cette femme s'était donc introduite ici avant nous ou avec vous ?... — Je suis entré ici le premier et seul, lorsque, pour la première fois depuis un siècle et demi, la porte a été ouverte, » dit gravement Samuel. » — Alors, comment expliquez-vous la présence de cette femme ici ? » ajouta le père d'Aigrigny. « — Je ne cherche pas à expliquer, » dit le juif : « je vois... je crois... et maintenant j'espère, » ajouta-t-il en regardant Bethsabée avec une expression indéfinissable. « — Mais, encore une fois, vous devez expliquer la présence de cette femme, » dit le père d'Aigrigny qui se sentait vaguement inquiet ; « qui est-elle ? comment est-elle ici ? — Tout ce que je sais, monsieur, c'est que, d'après ce que m'a souvent dit mon père, il existe des communications sou-

terraines entre cette maison et des endroits éloignés de ce quartier. — Ah! maintenant rien de plus simple, » dit le père d'Aigrigny ; « il reste seulement à savoir quel était le but de cette femme en s'introduisant ainsi dans cette maison. Quant à cette singulière ressemblance avec ce portrait, c'est un jeu de la nature. »

Rodin avait partagé l'émotion générale lors de l'apparition de cette femme mystérieuse; mais lorsqu'il l'eut vue remettre au notaire un paquet cacheté, le *socius*, au lieu de se préoccuper de l'étrangeté de cette apparition, ne fut plus préoccupé que du violent désir de quitter cette maison avec le trésor désormais acquis à sa compagnie; il éprouvait une vague inquiétude à l'aspect de l'enveloppe cachetée de noir, que la protectrice de Gabriel avait remise au notaire, et que celui-ci tenait machinalement entre ses mains. Le *socius*, jugeant donc très-opportun et très à propos de disparaître avec la cassette au milieu de la stupeur et du silence qui duraient encore, poussa légèrement du coude le père d'Aigrigny, lui fit un signe d'intelligence, et, prenant le coffret de cèdre sous son bras, se dirigea vers la porte. « Un moment, monsieur, » lui dit Samuel en se levant et lui barrant le passage, « je prie M. le notaire d'examiner l'enveloppe qui vient de lui être remise... vous sortirez ensuite... — Mais, monsieur, » dit Rodin en essayant de forcer le passage, « la question est définitivement jugée en faveur du père d'Aigrigny... Ainsi permettez... — Je vous dis, monsieur, » reprit le vieillard d'une voix retentissante, « que ce coffret ne sortira pas d'ici avant que M. le notaire ait pris connaissance de l'enveloppe que l'on vient de lui remettre. » Ces mots de Samuel attirèrent l'attention de tous. Rodin fut forcé de revenir sur ses pas... Malgré sa fermeté, le juif frissonna au regard implacable qu'à ce moment lui lança Rodin.

Le notaire, s'étant rendu au vœu de Samuel, examinait l'enveloppe avec attention. «Ciel!...» s'écria-t-il tout à coup, «que vois-je?... Ah! tant mieux!» A l'exclamation du notaire, tous les yeux se tournèrent vers lui. « — Oh! lisez, lisez, monsieur, » s'écria Samuel en joignant les mains, « mes pressentiments ne m'auront peut-être pas trompé! — Mais, monsieur, » dit le père d'Aigrigny au notaire, commençant à partager les anxiétés de Rodin, « mais, monsieur... quel est ce papier? — Un codicille, » reprit le notaire, « un codicille qui remet tout en question. — Comment! monsieur, » s'écria le père d'Aigrigny avec fureur en s'approchant vivement du notaire, « tout est remis en question! et de quel droit? — C'est impossible, » ajouta Rodin, « nous protestons. — Gabriel... mon père... Écoutez donc, » s'écria Agricol, « tout n'est pas perdu... il y a de l'espoir... Gabriel... entends-tu?... il y a de l'espoir. — Que dis-tu?... » reprit le jeune prêtre en se levant, et croyant à peine à ce que lui disait son frère adoptif. « — Messieurs, » dit le notaire, « je dois vous donner lecture de la suscription de cette enveloppe... Elle change ou plutôt elle ajourne toutes les dispositions testamentaires. — Gabriel, » s'écria Agricol en sautant au cou du missionnaire, « tout est ajourné, rien n'est perdu! — Messieurs, écoutez, » reprit le notaire. Et il lut ce qui suit :

« *Ceci est un codicille qui, pour des raisons que l'on trouvera déduites sous*

« *ce pli, ajourne et proroge au 1er juin 1832, mais sans les changer aucunement.*
« *toutes les dispositions contenues dans le testament fait par moi aujourd'hui à*
« *une heure de relevée... La maison sera refermée et les fonds seront toujours*
« *laissés au dépositaire pour être, le 1er juin 1832, distribués aux ayants droit.*

« *Villetaneuse... cejourd'hui 13 février 1682, à onze heures du soir.*

« Marius de Rennepont. »

« Je m'inscris en faux contre ce codicille! » s'écria le père d'Aigrigny, livide de désespoir et de rage. « — La femme qui l'a remis aux mains du notaire nous est suspecte..., » ajouta Rodin. « Ce codicille est faux. — Non, monsieur, » dit sévèrement le notaire; « car je viens de comparer les deux signatures, et elles sont absolument semblables... Du reste... ce que je disais ce matin pour les héritiers non présents vous est applicable :... vous pourrez attaquer l'authenticité de ce codicille; mais tout demeure en suspens et comme non avenu... puisque le délai pour la clôture de la succession est prorogé à trois mois et demi... » Lorsque le notaire eut prononcé ces derniers mots, les ongles de Rodin étaient saignants;... pour la première fois ses lèvres blafardes parurent rouges.

« Oh! mon Dieu! vous m'avez entendu... vous m'avez exaucé..., » s'écria Gabriel agenouillé en joignant les mains avec une religieuse ferveur, et en tournant vers le ciel son angélique figure; « votre souveraine justice ne pouvait laisser l'iniquité triomphante. — Que dis-tu, mon brave enfant? » s'écria Dagobert, qui, dans le premier étourdissement de la joie, n'avait pas bien compris la portée de ce codicille. « — Tout est reculé, mon père, » s'écria le forgeron, « le délai pour se présenter est fixé à trois mois et demi, à dater d'aujourd'hui... Et maintenant que ces gens-là sont démasqués... » Agricol désigna Rodin et le père d'Aigrigny, « il n'y a plus rien à craindre d'eux; on sera sur ses gardes, et les orphelines, mademoiselle de Cardoville, mon digne patron, M. Hardy, et le jeune Indien rentreront dans leurs biens. »

. . . .

Il faut renoncer à peindre l'ivresse, le délire de Gabriel et d'Agricol, de Dagobert et du père du maréchal Simon, de Samuel et de Bethsabée. Faringhea seul resta morne et sombre devant le portrait de l'homme au front rayé de noir. Quant à la fureur du père d'Aigrigny et de Rodin, en voyant Samuel reprendre le coffret de cèdre, il faut aussi renoncer à la peindre... Sur l'observation du notaire qui emporta le codicille pour le faire ouvrir selon les formules de la loi, Samuel comprit qu'il était plus prudent de déposer à la banque de France les immenses valeurs dont on le savait détenteur.

Pendant que tous les cœurs généreux, qui avaient un moment tant souffert, débordaient de bonheur, d'espérance et d'allégresse, le père d'Aigrigny et Rodin quittèrent cette maison, la rage et la mort dans l'âme. Le révérend père monta dans sa voiture et dit à ses gens : « A l'hôtel Saint-Dizier. » Puis, éperdu, anéanti, il tomba sur les coussins en cachant sa figure dans ses mains et poussant un long gémissement. Rodin s'assit auprès de lui... et contempla avec un mélange de courroux et de mépris cet homme ainsi abattu et affaissé. « Le lâche!... » se dit-il tout bas. « Il désespère;... pourtant... »

. . . .



CHAPITRE XXIII.

Les premiers sont les derniers, les derniers sont les premiers.

La voiture du père d'Aigrigny arriva rapidement à l'hôtel de Saint-Dizier. Pendant toute la route, Rodin resta muet, se contentant d'observer et d'écouter attentivement le père d'Aigrigny qui exhala les douleurs et les furies de ses déceptions dans un long monologue entrecoupé d'exclamations, de lamentations, d'indignations, à l'endroit des impitoyables coups de la destinée qui ruinent en un moment les espérances les mieux fondées. Lorsque la voiture du père d'Aigrigny entra dans la cour et s'arrêta devant le péristyle de l'hôtel de Saint-Dizier, on put apercevoir derrière les vitres d'une fenêtre, et à demi cachée par les plis d'un rideau, la figure de la princesse; dans son ardente anxiété, elle venait voir si c'était le père d'Aigrigny qui arrivait. Bien plus, au mépris de toute convenance, cette grande dame d'apparences ordinairement si réservées, si formalistes, sortit précipitamment de son appartement et descendit quelques-unes des marches de l'escalier, pour accourir au-devant du père d'Aigrigny qui gravissait les degrés d'un air abattu. La princesse, à l'aspect de la physionomie livide, bouleversée du révérend père, s'arrêta brusquement et pâlit... elle soupçonna que

tout était perdu... Un regard rapidement échangé avec son ancien amant ne lui laissa plus aucun doute sur l'issue qu'elle redoutait. Rodin suivait humblement le révérend père. Tous deux, précédés de la princesse, entrèrent bientôt dans son cabinet.

La porte fermée, la princesse, s'adressant au père d'Aigrigny avec une angoisse indicible, s'écria : « Que s'est-il donc passé?... » Au lieu de répondre à cette question, le révérend père, les yeux étincelants de rage, les lèvres blanches, les traits contractés, regarda la princesse en face et lui dit : « — Savez-vous à combien s'élève cet héritage que nous croyions de quarante millions?... — Je comprends, » s'écria la princesse, « on nous a trompés... cet héritage se réduit à rien ;... vous avez agi en pure perte. — Oui... nous avons agi en pure perte, » répondit le révérend père, les dents serrées de colère. « En pure perte! et il ne s'agissait pas de quarante millions... mais de deux cent douze millions... — Deux cent douze millions!... » répéta la princesse avec stupeur en reculant d'un pas; « c'est impossible... — Je les ai vus, vous dis-je, en valeurs renfermées dans un coffret inventorié par le notaire. — Deux cent douze millions! » reprit la princesse avec accablement; « mais c'était une puissance immense, souveraine... Et vous avez renoncé... et vous n'avez pas lutté, par tous les moyens possibles, jusqu'aux derniers moments?... — Eh! madame, j'ai fait tout ce que j'ai pu! malgré la trahison de Gabriel qui, ce matin même, a déclaré qu'il nous reniait... qu'il se séparait de la compagnie. — L'ingrat! » dit naïvement la princesse. « — L'acte de donation, que j'avais eu la précaution de faire légaliser par le notaire, était en si bonne forme, que, malgré les réclamations de cet enragé soldat et de son fils, le notaire m'avait mis en possession de ce trésor. — Deux cent douze millions! » répéta la princesse en joignant les mains. « En vérité... c'est comme un rêve. — Oui, » répondit amèrement le père d'Aigrigny, « pour nous cette possession a été un rêve, car on a découvert un codicille qui prorogeait à trois mois et demi toutes les dispositions testamentaires; or, maintenant l'éveil est donné, par nos précautions mêmes, à cette bande d'héritiers;... ils connaissent l'énormité de la somme;... ils sont sur leurs gardes; tout est perdu. — Mais ce codicille, quel est donc l'être maudit qui l'a fait connaître? — Une femme. — Quelle femme? — Je ne sais quelle créature nomade que ce Gabriel a, dit-il, rencontrée déjà en Amérique et qui lui a sauvé la vie... — Et comment cette femme se trouvait-elle là? Comment savait-elle l'existence de ce codicille? — Tout ceci, je le crois, était convenu avec un misérable juif, gardien de cette maison, et dont la famille est dépositaire des fonds depuis trois générations; il avait sans doute quelque instruction secrète... dans le cas où l'on soupçonnerait les héritiers d'être retenus, car, dans son testament... ce Marius de Rennepont avait prévu que la compagnie surveillerait sa race. — Mais ne peut-on plaider sur la valeur de ce codicille? — Plaider... dans ce temps-ci! plaider pour une affaire de testament? nous exposer, sans certitude de succès, à mille clameurs? Il est déjà bien assez fâcheux que tout ceci doive s'ébruiter... Ah! c'est affreux... et au moment de toucher au but... après tant de peines! une affaire poursuivie avec tant de soins, tant de persistance, depuis un siècle et demi... — Deux cent douze millions..., »

dit la princesse; « ce n'était plus en pays étranger que l'ordre s'établissait; c'est en France, au cœur de la France qu'il s'imposait, avec de telles ressources... — Oui, » reprit le père d'Aigrigny avec amertume, « et, par l'éducation, nous nous emparions de toute la génération naissante... C'était politiquement d'une portée incalculable. » Puis, frappant du pied, il reprit : « Je vous dis que c'est à en devenir fou de rage. Une affaire si sagement, si habilement, si patiemment conduite!... — Ainsi, aucun espoir? — Le seul est que ce Gabriel ne rétracte pas sa donation en ce qui le concerne. Ce qui serait déjà considérable... car sa part s'élèverait seule à trente millions. — Mais c'est énorme... mais c'est presque ce que vous espériez, » s'écria la princesse; « alors, pourquoi vous désespérer? — Parce qu'il est évident que Gabriel plaidera contre cette donation; si légale qu'elle soit, il trouvera moyen de la faire annuler, maintenant que le voilà libre, éclairé sur nous, et entouré de sa famille adoptive; je vous dis que tout est perdu; il ne reste aucun espoir. Je crois même prudent d'écrire à Rome pour obtenir la permission de quitter Paris pendant quelque temps. Cette ville m'est odieuse. — Oh! oui, je le vois... il faut qu'il n'y ait plus d'espoir... pour que vous, mon ami... vous vous décidiez presque à fuir... » Et le père d'Aigrigny restait complétement anéanti, démoralisé; ce coup terrible avait brisé en lui tout ressort, toute énergie; il se jeta dans un fauteuil avec accablement.

Pendant l'entretien précédent, Rodin était modestement resté debout auprès de la porte, tenant son vieux chapeau à la main. Deux ou trois fois, à certains passages de la conversation du père d'Aigrigny et de la princesse, la face cadavéreuse du *socius*, qui paraissait en proie à un courroux concentré, s'était légèrement colorée, ses flasques paupières étaient devenues rouges comme si le sang lui eût monté à la tête ensuite d'une violente lutte intérieure... puis, son morne visage avait repris sa teinte blafarde.

« Il faut que j'écrive à l'instant à Rome pour annoncer cet échec... qui devient un événement de la plus haute importance, puisqu'il renverse d'immenses espérances, » dit le père d'Aigrigny avec abattement.

Le révérend père était resté assis; montrant, d'un geste, une table à Rodin, il lui dit d'une voix brusque et hautaine : « Écrivez... » Le *socius* posa son chapeau par terre, répondit par un salut respectueux à l'ordre du révérend père, et le cou tors, la tête basse, la démarche oblique, il alla s'asseoir sur le bord du fauteuil placé devant le bureau; puis prenant du papier et une plume, silencieux et immobile, il attendit la dictée de son supérieur. « Vous permettez, princesse? » dit le père d'Aigrigny à madame de Saint-Dizier. Celle-ci répondit par un mouvement d'impatience, qui semblait reprocher au père d'Aigrigny sa demande formaliste. Le révérend père s'inclina et dicta ces mots d'une voix sourde et oppressée :

« Toutes nos espérances, devenues récemment presque des certitudes, viennent d'être déjouées subitement. L'affaire Rennepont, malgré tous les soins, toute l'habileté employée jusqu'ici, a échoué complétement et sans retour. Au point où en sont les choses, c'est malheureusement plus qu'un insuccès... c'est un événement des plus désastreux pour la compagnie, dont les droits étaient d'ailleurs moralement évidents sur ces biens, distraits

frauduleusement d'une confiscation faite en sa faveur... J'ai du moins la conscience d'avoir tout fait, jusqu'au dernier moment, pour défendre et assurer nos droits. Mais il faut, je le répète, considérer cette importante affaire comme absolument et à jamais perdue, et n'y plus songer. »

Le père d'Aigrigny dictait ceci en tournant le dos à Rodin. Au brusque mouvement que fit le *socius* en se levant et en jetant sa plume sur la table, au lieu de continuer à écrire, le révérend père se retourna, et, regardant Rodin avec un profond étonnement, il lui dit : « Eh bien !... que faites-vous ? — Il faut en finir... cet homme extravague ! » dit Rodin en se parlant à lui-même, et en s'avançant lentement vers la cheminée. « — Comment !... vous quittez votre place... vous n'écrivez pas ? » dit le révérend père stupéfait. Puis, s'adressant à la princesse, qui partageait son étonnement, il ajouta en désignant le *socius* d'un coup d'œil méprisant : « Ah çà ! mais il perd la tête... — Pardonnez-lui, » reprit madame de Saint-Dizier, « c'est sans doute le souci que lui cause la ruine de cette affaire. — Remerciez madame la princesse, retournez à votre place, et continuez d'écrire, » dit le père d'Aigrigny à Rodin d'un ton de compassion dédaigneuse. Et d'un doigt impérieux il lui montra la table.

Le *socius*, parfaitement indifférent à ce nouvel ordre, s'approcha de la cheminée, à laquelle il tourna le dos, redressa son dos voûté, se campa ferme sur ses jarrets, frappa le tapis du talon de ses gros souliers huilés, croisa les mains derrière les pans de sa vieille redingote graisseuse, et redressant la tête, regarda fixement le père d'Aigrigny. Le *socius* n'avait pas dit un mot, mais ses traits hideux, alors légèrement colorés, révélaient tout à coup une telle conscience de sa supériorité, un si souverain mépris pour le père d'Aigrigny, une audace si calme, et pour ainsi dire si sereine, que le révérend père et la princesse restèrent confondus. Ils se sentaient étrangement dominés et imposés par ce vieux petit homme si laid et si sordide. Le père d'Aigrigny connaissait trop les coutumes de sa compagnie pour croire son humble secrétaire capable de prendre subitement sans motif, ou plutôt sans un droit positif, ces airs de supériorité transcendante... Bien tard, trop tard, le révérend père comprit que ce subordonné pouvait bien être à la fois un espion et une sorte d'auxiliaire expérimenté qui, selon les constitutions de l'ordre, avait pouvoir et mission, dans certains cas urgents, de destituer et de remplacer provisoirement l'agent incapable auprès duquel on le plaçait préalablement comme *surveillant*. Le révérend père ne se trompait pas ; depuis le général jusqu'aux provinciaux, jusqu'aux recteurs des colléges, tous les membres supérieurs de la compagnie ont, auprès d'eux, souvent tapis, à leur insu, dans les fonctions en apparence les plus infimes, des hommes très-capables de remplir leurs fonctions à un moment donné, et qui, à cet effet, correspondent incessamment et directement avec Rome.

Du moment où Rodin se fut ainsi posé, les manières ordinairement hautaines du père d'Aigrigny changèrent à l'instant ; quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, il lui dit avec une hésitation remplie de déférence : « Vous avez sans doute pouvoir de me commander... à moi... qui vous ai jusqu'ici com-


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE



M. d'Aigrigny

mandé ? » Rodin, sans répondre, tira de son portefeuille gras et éraillé un pli timbré des deux côtés, où étaient écrites quelques lignes en latin. Après avoir lu, le père d'Aigrigny approcha respectueusement, religieusement, ce papier de ses lèvres, puis il le rendit à Rodin, [illegible]

mandé ? » Rodin, sans répondre, tira de son portefeuille gras et éraillé un pli timbré des deux côtés, où étaient écrites quelques lignes en latin. Après avoir lu, le père d'Aigrigny approcha respectueusement, religieusement, ce papier de ses lèvres ; puis il le rendit à Rodin, en s'inclinant profondément devant lui.

Lorsque le père d'Aigrigny releva la tête, il était pourpre de dépit et de honte ; malgré son habitude d'obéissance passive et d'immuable respect pour les volontés de l'ordre, il éprouvait un amer, un violent courroux de se voir si brusquement dépossédé... Ce n'était pas tout encore... Quoique depuis très-longtemps toute relation de galanterie eût cessé entre lui et madame de Saint-Dizier, celle-ci n'en était pas moins pour lui une femme... et éprouver cet humiliant échec devant une femme, lui était doublement cruel, car, malgré son entrée dans l'ordre, il n'avait pas complètement dépouillé l'homme du monde...

De plus, la princesse, au lieu de paraître peinée, révoltée, de cette transformation subite du supérieur en subalterne, et du subalterne en supérieur, regardait Rodin avec une sorte de curiosité mêlée d'intérêt. Comme femme... et comme femme âprement ambitieuse, cherchant à s'attacher à toutes les hautes influences, la princesse aimait ces sortes de contrastes ; elle trouvait à bon droit curieux et intéressant de voir cet homme, presque en haillons, chétif et d'une laideur ignoble, naguère encore le plus humble des subordonnés, dominer de toute l'élévation de l'intelligence qu'on lui savait nécessairement, dominer, disons-nous, le père d'Aigrigny, grand seigneur par sa naissance, par l'élégance de ses manières, et naguère encore si considérable dans sa compagnie. De ce moment, comme personnage important, Rodin effaça complétement le père d'Aigrigny dans l'esprit de la princesse.

Le premier mouvement d'humiliation passé, le révérend père d'Aigrigny, quoique son orgueil saignât à vif, mit au contraire tout son amour-propre, tout son savoir-vivre d'homme de bonne compagnie, à redoubler de courtoisie envers Rodin, devenu son supérieur par un si brusque revirement de fortune. Mais l'ex-*socius*, incapable d'apprécier ou plutôt de reconnaître ces nuances délicates, s'établit carrément, brutalement et impérieusement dans sa nouvelle position, non par réaction d'orgueil froissé, mais par conscience de ce qu'il valait ; une longue pratique du père d'Aigrigny lui avait révélé l'infériorité de ce dernier.

« Vous avez jeté la plume, » dit le père d'Aigrigny à Rodin avec une extrême déférence, « lorsque je vous dictais cette note pour Rome ;... me ferez-vous la grâce de m'apprendre en quoi... j'ai mal agi ? — A l'instant même, » reprit Rodin de sa voix aiguë et incisive ; « pendant longtemps, quoique cette affaire me parût au-dessus de vos forces... je me suis abstenu ;... et pourtant que de fautes !... quelle pauvreté d'invention !... quelle grossièreté dans les moyens employés par vous pour la mener à bonne fin ! — J'ai peine à comprendre vos reproches..., » répondit doucement le père d'Aigrigny, quoiqu'une secrète amertume perçât dans son apparente soumission ; « le succès n'était-il pas certain sans ce codicille?... N'avez-vous pas contribué vous-même... à ces mesures que vous blâmez à cette

heure? — Vous commandiez alors... et j'obéissais ;... vous étiez d'ailleurs sur le point de réussir... non à cause des moyens dont vous vous êtes servi... mais malgré ces moyens, d'une maladresse, d'une brutalité révoltante... — Monsieur... vous êtes sévère, » dit le père d'Aigrigny. « — Je suis juste... Faut-il donc des prodiges d'habileté pour enfermer quelqu'un dans une chambre et fermer ensuite la porte à double tour?... Hein?... Eh bien! avez-vous fait autre chose?... Non... certes! Les filles du général Simon? à Leipzig emprisonnées, à Paris enfermées au couvent. Adrienne de Cardoville? enfermée. Couche-tout-Nu? en prison... Djalma? un narcotique... Un seul moyen ingénieux et mille fois plus sûr, parce qu'il agissait moralement et non matériellement, a été employé pour éloigner M. Hardy... Quant à vos autres procédés... allons donc!... mauvais, incertains, dangereux... Pourquoi? parce qu'ils étaient violents, et qu'on répond à la violence par la violence; alors ce n'est plus une lutte d'hommes fins, habiles, opiniâtres, voyant dans l'ombre, où ils marchent toujours... c'est un combat de crocheteurs au grand soleil. Comment! Bien qu'en agissant sans cesse, nous devons avant tout nous effacer, disparaître; et vous ne trouvez rien de plus intelligent que d'appeler l'attention sur nous par des moyens d'une sauvagerie et d'un retentissement déplorables... Pour plus de mystère, c'est la garde, c'est le commissaire de police, ce sont les geôliers que vous prenez pour complices... Mais cela fait pitié, monsieur... Un succès éclatant pouvait seul vous faire pardonner ces pauvretés! et ce succès vous ne l'avez pas eu... — Monsieur! » dit le père d'Aigrigny vivement blessé, car madame de Saint-Dizier, ne pouvant cacher l'espèce d'admiration que lui causait la parole nette et cassante de Rodin, regardait son ancien amant d'un air qui semblait dire : Il a raison; « monsieur, vous êtes plus que sévère... dans votre jugement... et malgré la déférence que je vous dois, je vous dirai que je ne suis pas habitué... — Il y a bien d'autres choses, ma foi! auxquelles vous n'êtes pas habitué, » dit rudement Rodin en interrompant le révérend père; « mais vous vous y habituerez... Vous vous êtes fait jusqu'ici une fausse idée de votre valeur; il y a en vous un vieux levain de batailleur et de mondain qui toujours fermente, et ôte à votre raison le froid, la lucidité, la pénétration qu'elle doit avoir;... vous avez été un beau militaire, fringant et musqué; vous avez couru les guerres, les fêtes, les plaisirs, les femmes... Ces choses vous ont usé à moitié. Vous ne serez jamais maintenant qu'un subalterne; vous êtes jugé. Il vous manquera toujours cette vigueur, cette concentration d'esprit qui domine hommes et événements. Cette vigueur, cette concentration d'esprit, je l'ai, moi, et si je l'ai... savez-vous pourquoi? C'est qu'uniquement voué au service de notre compagnie, j'ai toujours été laid, sale et vierge;... oui, vierge... toute ma virilité est là... » En prononçant ces mots, d'un orgueilleux cynisme, Rodin était effrayant. La princesse de Saint-Dizier le trouva presque beau d'audace et d'énergie.

Le père d'Aigrigny, se sentant dominé d'une manière invincible, inexorable, par cet être diabolique, voulut tenter un dernier effort de révolte et s'écria : « Eh! monsieur, ces forfanteries ne sont pas des preuves de valeur et de puissance;... on vous verra à l'œuvre... — On m'y verra..., » reprit

froidement Rodin ; et savez-vous à quelle œuvre ? » (Rodin affectionnait cette formule interrogative) « A celle que vous abandonnez si lâchement... — Que dites-vous ? » s'écria la princesse de Saint-Dizier, car le père d'Aigrigny, stupéfait de l'audace de Rodin, ne trouvait pas une parole. « — Je dis, » reprit lentement Rodin, « je dis que je me charge de faire réussir l'affaire de l'héritage Rennepont, que vous regardez comme désespérée. — Vous ? » s'écria le père d'Aigrigny, « vous ? — Moi... — Mais on a démasqué nos manœuvres. — Tant mieux, on sera obligé d'en inventer de plus habiles. — Mais l'on se défiera de nous. — Tant mieux, les succès difficiles sont les plus certains. — Comment ! vous espérez faire consentir Gabriel à ne pas révoquer sa donation... qui d'ailleurs est peut-être entachée d'illégalité ? — Je ferai rentrer dans les coffres de la compagnie les deux cent douze millions dont on veut la frustrer. Est-ce clair ? — C'est aussi clair qu'impossible. — Et je vous dis, moi, que cela est possible... et qu'il faut que cela soit possible... entendez-vous ? Mais vous ne comprenez donc pas, esprit de courte vue..., » s'écria Rodin en s'animant à ce point que sa face cadavéreuse se colora légèrement, « vous ne comprenez donc pas que maintenant il n'y a plus à balancer ?... Ou les deux cent douze millions seront à nous, et alors ce sera le rétablissement assuré de notre souveraine influence en France, car, avec de telles sommes, par la vénalité qui court, on achète un gouvernement, et s'il est trop cher ou mal accommodant, on allume la guerre civile, on le renverse et l'on restaure la légitimité, qui, après tout, est notre véritable milieu, et qui, nous devant tout, nous livrera tout. — C'est évident, » dit la princesse en joignant les mains avec admiration. « — Si au contraire, » reprit Rodin, « ces deux cent douze millions restent entre les mains de la famille Rennepont, c'est notre ruine, c'est notre perte ; c'est faire une souche d'ennemis acharnés, implacables... Vous n'avez donc pas entendu les vœux exécrables de ce Rennepont, au sujet de cette association qu'il recommande, et que, par une fatalité inouïe, sa race maudite peut merveilleusement réaliser ?... Mais songez donc aux forces immenses qui se grouperaient alors autour de ces millions : c'est le maréchal Simon, agissant au nom de ses filles, c'est-à-dire l'homme du peuple fait duc sans en être plus vain, ce qui assure son influence sur les masses, car l'esprit militaire et le bonapartisme incarné représentent encore, aux yeux du peuple, la tradition d'honneur et de gloire nationale. C'est ensuite ce François Hardy, le bourgeois libéral, indépendant, éclairé, type du grand manufacturier amoureux du progrès et du bien-être des artisans !... Puis, c'est Gabriel, le bon prêtre, comme ils disent, l'apôtre de l'Évangile primitif, le représentant de la démocratie de l'Église contre l'aristocratie de l'Église, du pauvre curé de campagne contre le riche évêque, c'est-à-dire, dans leur jargon, le travailleur de la sainte vigne contre l'oisif despote, le propagateur-né de toutes les idées de fraternité, d'émancipation et de progrès... comme ils disent encore, et cela non pas au nom d'une politique révolutionnaire, incendiaire, mais au nom du Christ, au nom d'une religion toute de charité, d'amour et de paix... pour parler comme ils parlent. Après, vient Adrienne de Cardoville, le type de l'élégance, de la grâce, de la beauté ; la prêtresse de toutes les sensualités qu'elle prétend diviniser

à force de les raffiner et de les cultiver. Je ne vous parle pas de son esprit, de son audace ; vous ne les connaissez que trop. Aussi rien ne peut nous être aussi dangereux que cette créature patricienne par le sang, peuple par le cœur, poëte par l'imagination. C'est enfin ce prince Djalma, chevaleresque, hardi, prêt à tout, parce qu'il ne sait rien de la vie civilisée, implacable dans sa haine comme dans son affection, instrument terrible pour qui saura s'en servir. Il n'y a pas enfin dans cette famille détestable jusqu'à ce misérable Couche-tout-Nu, qui, isolément, n'a aucune valeur, mais qui, épuré, relevé, régénéré par le contact de ces natures généreuses et expansives, comme ils appellent cela, peut avoir une large part dans l'influence de cette association, comme représentant de l'artisan... Maintenant croyez-vous que si tous ces gens-là, déjà exaspérés contre nous parce que, disent-ils, nous avons voulu les spolier, suivent, et ils les suivront, j'en réponds, les détestables conseils de ce Rennepont, croyez-vous que s'ils associent toutes les forces, toute l'action dont ils disposent autour de cette fortune énorme, qui en centuplera la puissance ; croyez-vous que s'ils nous déclarent une guerre acharnée à nous et à nos principes, ils ne seront pas les ennemis les plus dangereux que nous ayons jamais eus ? Mais je vous dis, moi, que jamais la compagnie n'aurait été plus sérieusement menacée ; oui, et c'est maintenant, pour elle, une question de vie ou de mort ; il ne s'agit plus à cette heure de se défendre, mais d'attaquer, afin d'arriver à l'annihilation de cette maudite race des Rennepont, et à la possession de ces millions. »

A ce tableau, présenté par Rodin avec une animation fébrile d'autant plus influente, qu'elle était plus rare, la princesse et le père d'Aigrigny se regardèrent, interdits. « Je l'avoue, » dit le révérend père à Rodin, « je n'avais pas songé à toutes les dangereuses conséquences de cette association en bien, recommandée par M. de Rennepont ; je crois qu'en effet ses héritiers, d'après le caractère que nous leur connaissons, auront à cœur de réaliser cette utopie... Le péril est très-grand, très-menaçant ; mais, pour le conjurer... que faire?... — Comment, monsieur? vous avez à agir sur des natures ignorantes, héroïques et exaltées comme Djalma, sensuelles et excentriques comme Adrienne de Cardoville, naïves et ingénues comme Rose et Blanche Simon, loyales et franches comme François Hardy, angéliques et pures comme Gabriel, brutales et stupides comme Couche-tout-Nu, et vous demandez : Que faire? — En vérité, je ne vous comprends pas, » dit le père d'Aigrigny. « — Je le crois bien! votre conduite passée, dans tout ceci, me le prouve assez, » reprit dédaigneusement Rodin : « vous avez eu recours à des moyens grossiers, matériels, au lieu d'agir sur tant de passions nobles, généreuses, élevées, qui, réunies un jour, formeraient un faisceau redoutable, mais qui, maintenant divisées, isolées, se prêteront à toutes les surprises, à toutes les séductions, à tous les entraînements, à toutes les attaques!... Comprenez-vous enfin?... Non, pas encore? » Et Rodin haussa les épaules. « Voyons, meurt-on de désespoir? — Oui. — La reconnaissance de l'amour heureux peut-elle aller jusqu'aux dernières limites de la générosité la plus folle? — Oui. — N'est-il pas de si horribles déceptions, que le suicide est le seul refuge contre d'affreuses réalités? — Oui. — L'excès des

sensualités peut-il nous conduire au tombeau dans une lente et voluptueuse agonie? — Oui. — Est-il dans la vie des circonstances si terribles que les caractères les plus mondains, les plus fermes, ou les plus impies... viennent aveuglément se jeter, brisés, anéantis, entre les bras de la religion, et abandonnent les plus grands biens de ce monde pour le cilice, la prière et l'extase? — Oui. — N'est-il pas enfin mille circonstances dans lesquelles la réaction des passions amène les transformations les plus extraordinaires, les dénoûments les plus tragiques dans l'existence de l'homme ou de la femme? — Sans doute. — Eh bien! pourquoi me demander : « Que faire? » Et que diriez-vous si, par exemple, les membres les plus dangereux de cette famille Rennepont... venaient avant trois mois, à genoux, implorer la faveur d'entrer dans cette compagnie dont ils ont horreur, et dont Gabriel s'est aujourd'hui séparé? — Une telle conversion est impossible! » s'écria le père d'Aigrigny. « — Impossible... Et qu'étiez-vous donc il y a quinze ans, monsieur? » dit Rodin, « un mondain, impie et débauché... et vous êtes venu à nous, et vos biens sont devenus les nôtres. Comment! nous avons dompté des princes, des rois, des papes; nous avons absorbé, éteint dans notre unité de magnifiques intelligences, qui, au dehors de nous, rayonnaient de trop de clartés; nous avons dominé presque les deux mondes; nous nous sommes perpétués vivaces, riches et redoutables jusqu'à ce jour à travers toutes les haines, toutes les proscriptions, et nous n'aurions pas raison d'une famille qui nous menace si dangereusement, et dont les biens, dérobés à notre compagnie, nous sont d'une nécessité capitale?... Comment! nous ne serons pas assez habiles pour obtenir ce résultat sans maladroites violences, sans crimes compromettants?... Mais vous ignorez donc les immenses ressources d'anéantissement mutuel ou partiel que peut offrir le jeu des passions humaines, habilement combinées, opposées, contrariées, déchaînées, surexcitées, et surtout lorsque peut-être, grâce à un tout-puissant auxiliaire, » ajouta Rodin avec un sourire étrange, « ces passions peuvent doubler d'ardeur et de violence... — Et cet auxiliaire... quel est-il? » demanda le père d'Aigrigny qui, ainsi que la princesse de Saint-Dizier, ressentait alors une sorte d'admiration mêlée de frayeur. « — Oui, » reprit Rodin sans répondre au révérend père, « car ce formidable auxiliaire, s'il nous vient en aide, peut amener des transformations foudroyantes, rendre pusillanimes les plus indomptables, crédules les plus impies... féroces les plus angéliques... — Mais cet auxiliaire..., » s'écria la princesse oppressée par une vague frayeur, « cet auxiliaire si puissant, si redoutable... quel est-il?... — S'il arrive enfin, » reprit Rodin toujours impassible et livide, « les plus jeunes, les plus vigoureux... seront à chaque minute du jour en danger de mort... aussi imminent que l'est un moribond à sa dernière minute... — Mais cet auxiliaire? » reprit le père d'Aigrigny, de plus en plus épouvanté, car plus Rodin assombrissait ce lugubre tableau, plus sa figure devenait cadavéreuse. « — Cet auxiliaire, enfin... pourra bien décimer des populations, emporter dans le linceul, qu'il traîne après lui, toute une famille maudite; mais il sera forcé de respecter la vie de ce grand corps immuable, que la mort de ses membres n'affaiblit jamais... parce que son esprit... l'esprit de la société de Jésus, est impérissable... — Enfin... cet auxiliaire?

— Eh bien! cet auxiliaire, » reprit Rodin, « cet auxiliaire, qui s'avance... s'avance... à pas lents, et dont de lugubres pressentiments, répandus partout, annoncent la venue terrible... — C'est... — Le choléra! » A ce mot prononcé par Rodin d'une voix brève et stridente, la princesse et le père d'Aigrigny pâlirent et frissonnèrent... Le regard de Rodin était morne, glacé; on eût dit un spectre. Pendant quelques moments, un silence de tombe régna dans le salon.

Rodin l'interrompit le premier. Toujours impassible, il montra d'un geste impérieux au père d'Aigrigny la table où, quelques moments auparavant, il était, lui, Rodin, modestement assis, et lui dit d'une voix brève : « Écrivez! » Le révérend père tressaillit d'abord de surprise, puis se souvenant que de supérieur il était devenu subalterne, il se leva, s'inclina devant Rodin en passant devant lui, alla s'asseoir à la table, prit la plume, et, se retournant vers Rodin, lui dit : « — Je suis prêt... » Rodin dicta ce qui suit et le révérend père écrivit :

« Par l'inintelligence du révérend père d'Aigrigny, l'affaire de l'héritage de Rennepont a été gravement compromise aujourd'hui. La succession se monte à deux cent douze millions. Malgré cet échec, on croit pouvoir formellement s'engager à mettre la famille Rennepont hors d'état de nuire à la compagnie, et à faire restituer à ladite compagnie les deux cent douze millions qui lui appartiennent légitimement... On demande seulement les pouvoirs les plus complets et les plus étendus. »

. . . .

Un quart d'heure après cette scène, Rodin sortait de l'hôtel de Saint-Dizier, brossant du coude son vieux chapeau graisseux, qu'il ôta pour répondre par un salut profond au salut du portier.





CHAPITRE XXIV.

L'inconnu.

La scène suivante se passait le lendemain du jour où le père d'Aigrigny avait été si rudement rejeté par Rodin dans la position subalterne naguère occupée par le *socius*.

. . . .

La rue *Clovis* est, on le sait, un des endroits les plus solitaires du quartier de la Montagne-Sainte-Geneviève ; à l'époque de ce récit, la maison portant le n° 4, dans cette rue, se composait d'un corps de logis principal, traversé

par une allée obscure qui conduisait à une petite cour sombre, au fond de laquelle s'élevait un second bâtiment singulièrement misérable et dégradé. Le rez-de-chaussée de la façade formait une boutique demi-souterraine, où l'on vendait du charbon, du bois en falourdes, quelques légumes et du lait.

Neuf heures du matin sonnaient; la marchande, nommée la mère Arsène, vieille femme d'une figure douce et maladive, portant une robe de futaine brune et un fichu de rouennerie rouge sur la tête, était montée sur la dernière marche de l'escalier qui conduisait à son antre, et finissait son *étalage*, c'est-à-dire que d'un côté de sa porte elle plaçait un seau à lait en fer-blanc et de l'autre quelques bottes de légumes flétris, accostés de têtes de choux jaunâtres; au bas de l'escalier, dans la pénombre de cette cave, on voyait luire les reflets de la braise ardente d'un petit fourneau. Cette boutique, située tout auprès de l'allée, servait de loge de portier, et la fruitière servait de portière.

Bientôt, une gentille petite créature, sortant de la maison, entra, légère et frétillante, chez la mère Arsène. Cette jeune fille était Rose-Pompon, l'amie intime de la reine Bacchanal. Rose-Pompon, momentanément *veuve*, et dont le bachique mais respectueux sigisbée était, on le sait, *Nini-Moulin*, ce *chicard* orthodoxe qui, le cas échéant, se transfigurait, après boire, en Jacques Dumoulin l'écrivain religieux, passant ainsi allégrement de la danse échevelée à la polémique ultramontaine, de *la Tulipe orageuse* à un pamphlet catholique. Rose-Pompon venait de quitter son lit ainsi qu'il apparaissait au négligé de sa toilette matinale et bizarre; sans doute à défaut d'autre coiffure, elle portait crânement sur ses charmants cheveux blonds, bien lissés et peignés, un bonnet de police emprunté à son costume de coquet débardeur; rien n'était plus espiègle que cette mine de dix-sept ans, rose, fraîche, potelée, brillamment animée par deux yeux bleus, gais et petillants; Rose-Pompon s'enveloppait si étroitement depuis le cou jusqu'aux pieds dans son manteau écossais à carreaux rouges et verts un peu fané, que l'on devinait une pudibonde préoccupation; ses pieds nus, si blancs que l'on ne savait si elle avait ou non des bas, étaient chaussés de petits souliers de maroquin rouge à boucle argentée... Il était facile de s'apercevoir que son manteau cachait un objet qu'elle tenait à la main.

« Bonjour, mademoiselle Rose-Pompon, » dit la mère Arsène d'un air avenant, « vous êtes matinale aujourd'hui, vous n'avez donc pas dansé hier? — Ne m'en parlez pas, mère Arsène, je n'avais guère le cœur à la danse; cette pauvre Céphise » (la reine Bacchanal, sœur de la Mayeux) « a pleuré toute la nuit, elle ne peut pas se consoler de ce que son amant est en prison! — Tenez, » dit la fruitière, « tenez, mademoiselle, faut que je vous dise une chose à propos de votre amie Céphise. Ça ne vous fâchera pas? — Est-ce que je me fâche, moi?... » dit Rose-Pompon en haussant les épaules. « — Croyez-vous que M. Philémon, à son retour, ne me grondera pas? — Vous gronder, pourquoi? — A cause de son logement, que vous occupez... — Ah çà, mère Arsène, est-ce que Philémon ne vous a pas dit au contraire qu'en son absence je serais maîtresse de ses deux chambres comme je l'étais de lui-même? — Ce n'est pas pour vous que je parle, mademoiselle, mais pour votre amie Céphise que vous avez aussi amenée dans

le logement de M. Philémon. — Et où serait-elle allée sans moi, ma bonne mère Arsène? Depuis que son amant a été arrêté, elle n'a pas osé retourner chez elle parce qu'ils y devaient toutes sortes de termes. Voyant sa peine, je lui ai dit : « Viens toujours loger chez Philémon. A son retour, nous « verrons à te caser autrement. » — Dame! mademoiselle, si vous m'assurez que M. Philémon ne sera pas fâché... à la bonne heure. — Fâché! et de quoi? qu'on lui abîme son ménage? Il est gentil, son ménage! Hier, j'ai cassé la dernière tasse... et voilà dans quelle drôle de chose je suis réduite à venir chercher du lait. » Et Rose-Pompon, riant aux éclats, sortit son joli petit bras blanc de son manteau et fit voir à la mère Arsène un de ces verres à vin de Champagne de capacité colossale, qui tiennent une bouteille environ. « — Ah! mon Dieu! » dit la fruitière ébahie, « on dirait une trompette de cristal? — C'est le verre de grande tenue de Philémon dont on l'a décoré quand il a été reçu *canotier flambard*, » dit gravement Rose-Pompon. « — Et dire qu'il va falloir vous mettre votre lait là dedans, ça me rend toute honteuse, » dit la mère Arsène. « — Et moi donc... si je rencontrais quelqu'un dans l'escalier... en tenant ce verre à la main comme un cierge... je rirais trop... je casserais la dernière pièce du bazar à Philémon et il me donnerait sa malédiction. — Il n'y a pas de danger que vous rencontriez quelqu'un; le premier est déjà sorti, et le second ne se lève que très-tard. — A propos de locataires, » dit Rose-Pompon, « est-ce qu'il n'y a pas à louer une chambre au second, dans le fond de la cour? Je pense à ça pour Céphise, une fois que Philémon sera de retour. — Oui, il y a un mauvais petit cabinet sous le toit... au-dessus des deux pièces du vieux bonhomme qui est si mystérieux, » dit la mère Arsène. « — Ah! oui, le père Charlemagne;... vous n'en savez pas davantage sur son compte? — Mon Dieu, non, mademoiselle, si ce n'est qu'il est venu ce matin, au point du jour; il a cogné aux contrevents. « Avez-vous reçu hier une lettre « pour moi, ma chère dame? » m'a-t-il dit. Il est toujours si poli, ce brave homme! « Non, monsieur, » que je lui ai répondu. « — Bien! bien! alors « ne vous dérangez pas, ma chère dame, je repasserai. » Et il est reparti. — Il ne couche donc jamais dans la maison? — Jamais. Probablement qu'il loge autre part, car il ne vient passer ici que quelques heures dans la journée tous les quatre ou cinq jours. — Et il y vient seul? — Toujours seul. — Vous en êtes sûre? il ne ferait pas entrer par hasard de petite femme en minon-minette? car alors Philémon vous donnerait congé, » dit Rose-Pompon d'un air plaisamment pudibond. « — M. Charlemagne! une femme chez lui? Ah! le pauvre cher homme, » dit la fruitière en levant les mains au ciel, « si vous le voyiez, avec son chapeau crasseux, sa vieille redingote, son parapluie rapiécé et son air bonasse, il a plutôt l'air d'un saint que d'autre chose. — Mais alors, mère Arsène, qu'est-ce qu'il peut venir faire ainsi tout seul pendant des heures dans ce taudis du fond de la cour, où on voit à peine clair en plein midi? — C'est ce que je me demande, mademoiselle; qu'est-ce qu'il y peut faire? car pour venir s'amuser à être dans ses meubles, c'est pas possible : il y a en tout chez lui : un lit de sangle, une table, un poêle, une chaise et une vieille malle. — C'est dans les prix de l'établissement de Philémon, » dit Rose-Pompon. « — Eh

bien! malgré ça, mademoiselle, il a autant de peur qu'on n'entre chez lui que si l'on était des voleurs, et qu'il aurait des meubles en or massif; il a fait mettre à ses frais une serrure de sûreté; il ne me laisse jamais sa clef; enfin il allume son feu lui-même dans son poêle plutôt que de laisser entrer quelqu'un chez lui. — Et vous dites qu'il est vieux? — Oui, mademoiselle, dans les cinquante à soixante. — Et laid? — Figurez-vous comme deux petits yeux de vipère percés avec une vrille, dans une figure toute blême, comme celle d'un mort.... si blême enfin, que les lèvres sont blanches : voilà pour son visage. Quant à son caractère, le vieux brave homme est si poli, il vous ôte si souvent son chapeau en vous faisant un grand salut, que c'en est embarrassant. — Mais j'en reviens toujours là, » reprit Rose-Pompon, « qu'est-ce qu'il peut faire tout seul dans ces deux chambres? Après ça... si Céphise prend le cabinet au-dessus, quand Philémon sera revenu, nous pourrons nous amuser à en savoir quelque chose... Et combien veut-on louer ce cabinet? — Dame... mademoiselle, il est en si mauvais état, que le propriétaire le laisserait, je crois bien, pour cinquante à cinquante-cinq francs par an, car il n'y a guère moyen d'y mettre de poêle, et il est seulement éclairé par une petite lucarne en tabatière. — Pauvre Céphise! » dit Rose-Pompon en soupirant et en secouant tristement la tête; « après s'être tant amusée, après avoir tant dépensé d'argent avec Jacques Rennepont, habiter là et se remettre à vivre de son travail!... Faut-il qu'elle ait du courage!... — Le fait est qu'il y a loin de ce cabinet à la voiture à quatre chevaux où mademoiselle Céphise est venue vous chercher l'autre jour, avec tous ces beaux masques, qui étaient si gais... surtout ce gros en casque de papier d'argent avec un plumeau et en bottes à revers... Quel réjoui! — Oui, Nini-Moulin, il n'y a pas son pareil pour danser *le fruit défendu*... Il fallait le voir en vis-à-vis avec Céphise... la reine Bacchanal... Pauvre rieuse... pauvre tapageuse!... Si elle fait du bruit maintenant, c'est en pleurant... — Ah!... les jeunesses... les jeunesses!... » dit la fruitière. « — Écoutez donc, mère Arsène, vous avez été jeune aussi... vous. — Ma foi! c'est tout au plus, et à vrai dire, je me suis toujours vue à peu près comme vous me voyez. — Et les amoureux, mère Arsène? — Les amoureux? ah bien oui! d'abord j'étais laide, et puis j'étais trop bien préservée. — Votre mère vous surveillait donc beaucoup? — Non, mademoiselle... mais j'étais attelée... — Comment attelée? » s'écria Rose-Pompon ébahie en interrompant la fruitière. « — Oui, mademoiselle, attelée à un tonneau de porteur d'eau avec mon frère. Aussi, voyez-vous, quand nous avions tiré comme deux vrais chevaux pendant huit ou dix heures par jour, je n'avais guère le cœur de penser aux gaudrioles. — Pauvre mère Arsène, quel rude métier! » dit Rose-Pompon avec intérêt. « — L'hiver surtout, dans les gelées... c'était le plus dur;... moi et mon frère nous étions obligés de nous faire clouter à glace, à cause du verglas. — Et une femme encore... faire ce métier-là!... ça fend le cœur... et on défend d'atteler des chiens [1]!... » ajouta très-sensément Rose-Pompon.

[1] On sait qu'il y a en effet en France des ordonnances remplies d'un touchant intérêt pour la race canine, qui interdisent l'attelage des chiens.

« — Dame! c'est vrai, » reprit la mère Arsène, « les animaux sont quelquefois plus heureux que les personnes; mais que voulez-vous! il faut vivre... Où la bête est attachée, faut qu'elle broute... mais c'était dur... J'ai gagné à cela une maladie de poumons, ce n'est pas ma faute! Cette espèce de bricole dont j'étais attelée... en tirant, voyez-vous, ça me pressait tant et tant la poitrine que je ne pouvais pas respirer;... aussi j'ai abandonné l'attelage et j'ai pris une boutique. C'est pour vous dire que si j'avais eu des occasions et de la gentillesse j'aurais peut-être été comme tant de jeunesses qui commencent par rire et qui finissent... — Par tout le contraire, c'est vrai, mère Arsène; mais aussi tout le monde n'aurait pas le courage de s'atteler pour rester sage... Alors on se fait une raison, on se dit qu'il faut s'amuser tant qu'on est jeune et gentille... et puis, qu'on n'a pas dix-sept ans tous les jours... eh bien!... après... après... la fin du monde... ou bien on se marie... — Dites donc, mademoiselle, il aurait peut-être mieux valu commencer par là. — Oui, mais on est trop bête, on ne sait pas enjôler les hommes, ou leur faire peur; on est simple, confiante, et ils se moquent de vous... Tenez, moi, mère Arsène, c'est ça qui serait un exemple à faire frémir la nature si je voulais; mais c'est bien assez d'avoir eu des chagrins, sans s'amuser encore à s'en faire de la graine de souvenirs. — Comment donc ça, mademoiselle... vous si jeune, si gaie, vous avez eu des chagrins? — Ah! mère Arsène, je crois bien; à quinze ans et demi j'ai commencé à fondre en larmes, et je n'ai tari qu'à seize ans... C'était assez gentil, j'espère? — On vous a trompée, mademoiselle? — On m'a fait pis... comme on a fait à tant d'autres pauvres filles qui, pas plus que moi, n'avaient d'abord envie de mal faire... Mon histoire n'est pas longue... Mon père et ma mère sont des paysans du côté de Saint-Valéry, mais si pauvres, si pauvres, que sur cinq enfants que nous étions, ils ont été obligés de m'envoyer, à huit ans, chez ma tante, qui était femme de ménage ici à Paris. La bonne femme m'a prise par charité, et c'était bien à elle, car elle ne gagnait pas grand'chose. A onze ans, elle m'a envoyée travailler dans une des manufactures du faubourg Saint-Antoine. C'est pas pour dire du mal des maîtres des fabriques, mais ça leur est bien égal que les petites filles et les petits garçons soient pêle-mêle avec des jeunes filles et des jeunes gens de dix-huit à vingt ans... aussi pêle-mêle entre eux... Alors vous concevez... il y a là dedans comme partout des mauvais sujets; ils ne se gênent ni en paroles ni en actions, et je vous demande quel exemple pour des enfants qui voient et qui entendent plus qu'ils n'en ont l'air. Alors, que voulez-vous!... on s'habitue en grandissant à entendre et à voir tous les jours des choses qui plus tard ne vous effarouchent plus. — C'est vrai, au moins, ce que vous dites là, mademoiselle Rose-Pompon; pauvres enfants! qui est-ce qui s'en occupe? ni le père, ni la mère; ils sont à leur tâche... — Oui, oui, allez, mère Arsène, on a bien vite dit d'une jeune fille qui a mal tourné: « C'est une ci, c'est une ça; » mais si l'on savait le pourquoi des choses, on la plaindrait plutôt qu'on ne la blâmerait... Enfin pour en revenir à moi, à quinze ans, j'étais très-gentille... Un jour, j'ai une réclamation à faire au premier commis de la fabrique. Je vais le trouver dans son cabinet; il me dit qu'il me rendra justice, et que même il me protégera si je veux

l'écouter, et il commence par vouloir m'embrasser... Je me débats... Alors il me dit : « Tu me refuses, tu n'auras plus d'ouvrage; je te renvoie de la « fabrique. » — Oh! le méchant homme! » dit la mère Arsène. « — Je rentre chez nous tout en larmes, ma pauvre tante m'encourage à ne pas céder et à me placer ailleurs... Oui... mais impossible; les fabriques étaient encombrées. Un malheur ne vient jamais seul : ma tante tombe malade, pas un sou à la maison; je prends mon grand courage, je retourne à la fabrique supplier le commis. Rien n'y fait. « Tant pis pour toi, » me dit-il, « tu refuses ton bonheur, car si tu avais voulu être gentille, plus tard je « t'aurais peut-être épousée... » Que voulez-vous que je vous dise, mère Arsène? La misère était là ; je n'avais pas d'ouvrage ; ma tante était malade ; le commis disait qu'il m'épouserait... J'ai fait comme tant d'autres. — Et quand, plus tard, vous lui avez demandé le mariage? — Il m'a ri au nez, bien entendu, et, au bout de six mois, il m'a plantée là... C'est alors que j'ai tant pleuré toutes les larmes de mon corps... qu'il ne m'en reste plus... J'en ai fait une maladie... et puis enfin, comme on se console de tout... je me suis consolée;... de fil en aiguille, j'ai rencontré Philémon, et c'est sur lui que je me revenge des autres... Je suis son tyran, » ajouta Rose-Pompon d'un air tragique. Et l'on vit se dissiper le nuage de tristesse qui avait assombri son joli visage pendant son récit à la mère Arsène.

« C'est pourtant vrai, » dit la mère Arsène en réfléchissant. « On trompe une pauvre fille... qu'est-ce qui la protége? qu'est-ce qui la défend? Ah! oui, bien souvent le mal qu'on fait ne vient pas de vous... et... — Tiens!... Nini-Moulin?... » s'écria Rose-Pompon en interrompant la fruitière et en regardant de l'autre côté de la rue. « est-il matinal!... Qu'est-ce qu'il peut me vouloir? » Et Rose-Pompon s'enveloppa de plus en plus pudiquement dans son manteau.

Jacques Dumoulin s'avançait en effet le chapeau sur l'oreille, le nez rubicond et l'œil brillant; il était vêtu d'un paletot-sac qui dessinait la rotondité de son abdomen; ses deux mains, dont l'une tenait une grosse canne *au port d'armes*, étaient plongées dans les vastes poches de ce vêtement. Au moment où il s'avançait sur le seuil de la boutique, sans doute pour interroger la portière, il aperçut Rose-Pompon. « Comment! ma pupille déjà levée!... ça se trouve bien!... moi qui venais pour la bénir au lever de l'aurore! » Et Nini-Moulin avança, les bras ouverts, à l'encontre de Rose-Pompon, qui recula d'un pas. « Comment!... enfant ingrat..., » reprit l'écrivain religieux, « vous refusez mon accolade matinale et paternelle! — Je n'accepte d'accolades paternelles que de Philémon... J'ai reçu hier une lettre de lui avec un petit baril de raisiné, deux oies, une cruche de ratafia de famille, et une anguille. Hein! voilà un présent ridicule! J'ai gardé le ratafia et j'ai troqué le reste pour deux amours de pigeons vivants que j'ai installés dans le cabinet de Philémon, ce qui me fait un petit colombier bien gentil. Du reste *mon époux* arrive avec sept cents francs qu'il a demandés à sa respectable famille sous le prétexte d'apprendre la basse, le cornet à piston et le porte-voix, afin de séduire en société et de faire un mariage... chicandard... comme vous dites, bon sujet... — Eh bien! ma pupille chérie, nous pourrons déguster le ratafia de famille et festoyer, en

attendant Philémon et ses sept cents francs. » Ce disant, Nini-Moulin frappa sur les poches de son gilet qui rendirent un son métallique, et il ajouta : « Je venais vous proposer d'embellir ma vie aujourd'hui, et même demain, et même après-demain, si le cœur vous en dit... — Si c'est des amusements décents et paternels, mon cœur ne dit pas non. — Soyez tranquille, je serai pour vous un aïeul, un bisaïeul, un portrait de famille... Voyons, promenade, dîner, spectacle, bal costumé, et souper ensuite; ça vous va-t-il? — A condition que cette pauvre Céphise en sera. Ça la distraira. — Va pour Céphise. — Ah çà! vous avez donc fait un héritage, gros apôtre? — Mieux que cela, ô la plus rose de toutes les roses-pompons!... Je suis rédacteur en chef d'un journal religieux... et comme il faut de la tenue dans cette respectable boutique, je demande tous les mois un mois d'avance et trois jours de liberté; à cette condition-là, je consens à faire le saint pendant vingt-sept jours sur trente, et à être toujours grave et assommant comme le journal. — Un journal, vous? En voilà un qui sera drôle, et qui dansera tout seul, sur les tables des cafés, des pas défendus. — Oui, il sera drôle, mais pas pour tout le monde! Ce sont tous sacristains cossus qui font les frais;... ils ne regarderont pas à l'argent, pourvu que le journal morde, déchire, brûle, broie, extermine et assassine... Parole d'honneur! je n'aurai jamais été plus forcené, » ajouta Nini-Moulin en riant d'un gros rire; « j'arroserai les blessures toutes vives avec mon venin *premier cru* ou avec mon fiel *grrrrrand mousseux!* » Et pour péroraison, Nini-Moulin imita le bruit que fait en sautant le bouchon d'une bouteille de vin de Champagne; ce qui fit beaucoup rire Rose-Pompon. « — Et comment s'appellera-t-il, votre journal de sacristains? » reprit-elle. « — Il s'appelle *l'Amour du Prochain*. — A la bonne heure! voilà un joli nom! — Attendez donc, il en a un second. — Voyons le second. — *L'Amour du Prochain, ou l'Exterminateur des Incrédules, des Indifférents, des Tièdes et autres*, avec cette épigraphe du grand Bossuet : *Ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous.* — C'est aussi ce que dit toujours Philémon dans ses batailles à la Chaumière, en faisant le moulinet. — Ce qui prouve que le génie de l'aigle de Meaux est universel. Je ne lui reproche qu'une chose, c'est d'avoir été jaloux de Molière. — Bah! jalousie d'acteur, » dit Rose-Pompon. « — Méchante!... » reprit Nini-Moulin en la menaçant du doigt. « — Ah çà! vous allez donc exterminer madame de la Sainte-Colombe... car elle est un peu tiède, celle-là... Et votre mariage? — Mon journal le sert au contraire. Pensez donc, rédacteur en chef... c'est une position superbe; les sacristains me prônent, me poussent, me soutiennent, me bénissent. J'empaume la Sainte-Colombe... et alors une vie... une vie à mort! »

A ce moment, un facteur entra dans la boutique, et remit une lettre à la fruitière en lui disant : « Pour M. Charlemagne.... affranchie... rien à payer. — Tiens, » dit Rose-Pompon, « c'est pour le petit vieux si mystérieux, qui a des allures extraordinaires. Est-ce que cela vient de loin?... — Je crois bien, ça vient d'Italie, de Rome, » dit Nini-Moulin en regardant à son tour la lettre que la fruitière tenait à la main. « Ah çà, » ajouta-t-il, « qu'est-ce donc que cet étonnant petit vieux dont vous parlez? — Figurez-vous, mon gros apôtre, » dit Rose-Pompon, « un vieux bonhomme qui a deux cham-

bres au fond de la cour; il n'y couche jamais, et il vient s'y enfermer de temps en temps pendant des heures sans laisser monter personne chez lui... et sans qu'on sache ce qu'il y fait. — C'est un conspirateur ou un faux monnayeur.... » dit Nini-Moulin en riant. « — Pauvre cher homme, » dit la mère Arsène, « où serait-elle donc sa fausse monnaie? il me paye toujours en gros sous le morceau de pain et le radis noir que je lui fournis pour son déjeuner, quand il déjeune. — Et comment s'appelle ce mystérieux caduc? » demanda Dumoulin. « — M. Charlemagne, » dit la fruitière. « Mais, tenez... quand on parle du loup... on en voit la queue. — Où est-elle donc, cette queue? — Tenez... ce petit vieux, là-bas... le long de la maison; il marche le cou de travers avec son parapluie sous son bras. — M. Rodin! » s'écria Nini-Moulin. Et se reculant brusquement, il descendit en hâte trois marches de l'escalier, afin de n'être pas vu. Puis il ajouta : « Et vous dites que ce monsieur s'appelle?... — M. Charlemagne... Est-ce que vous le connaissez? » demanda la fruitière. « — Que diable vient-il faire ici, sous un faux nom? » dit Jacques Dumoulin à voix basse en se parlant à lui-même. « — Mais vous le connaissez donc? » reprit Rose-Pompon avec impatience. « Vous voilà tout interdit. — Et ce monsieur a pour pied-à-terre deux chambres dans cette maison? et il y vient mystérieusement? » dit Jacques Dumoulin de plus en plus surpris. « — Oui, » reprit Rose-Pompon, « on voit ses fenêtres du colombier de Philémon. — Vite! vite! passons par l'allée; qu'il ne me rencontre pas, » dit Dumoulin. Et, sans avoir été aperçu de Rodin, il passa de la boutique dans l'allée et de l'allée monta l'escalier qui conduisait à l'appartement occupé par Rose-Pompon.

« Bonjour, M. Charlemagne, » dit la mère Arsène à Rodin qui s'avançait alors sur le seuil de la porte, « vous venez deux fois en un jour, à la bonne heure, car vous êtes joliment rare. — Vous êtes trop honnête, ma chère dame, » dit Rodin avec un salut fort courtois. Et il entra dans la boutique de la fruitière.





CHAPITRE XXV.

Le réduit.

La physionomie de Rodin, lorsqu'il était entré chez la mère Arsène, respirait la simplicité la plus candide ; il appuya ses deux mains sur la pomme de son parapluie et dit : « Je regrette bien, ma chère dame, de vous avoir éveillée ce matin de très-bonne heure... — Vous ne venez déjà pas assez souvent, mon digne monsieur, pour que je vous fasse des reproches. — Que voulez-vous, chère dame, j'habite la campagne, et je ne peux venir que de temps à autre dans ce pied-à-terre, pour faire mes petites affaires. — A propos de ça, monsieur, la lettre que vous attendiez hier est arrivée ce matin ; elle est grosse et vient de loin. La voilà, » dit la fruitière en tirant la lettre de sa poche, « elle n'a pas coûté de port. — Merci, ma chère dame, » dit Rodin en prenant la lettre avec une indifférence apparente. Et il la mit dans la poche de côté de sa redingote qu'il reboutonna ensuite soigneusement. « — Allez-vous monter chez vous, monsieur? — Oui, ma chère dame. — Alors je vais m'occuper de vos petites provisions, » dit la

mère Arsène. « Est-ce toujours comme à l'ordinaire, mon digne monsieur? — Toujours comme à l'ordinaire. — Ça va être prêt en un clin d'œil. »

Ce disant, la fruitière prit un vieux panier; après y avoir jeté trois ou quatre mottes à brûler, un petit fagotin de cotrets, quelques morceaux de charbon, elle recouvrit ces combustibles d'une feuille de chou; puis allant au fond de sa boutique, elle tira d'un bahut un gros pain rond, en coupa une tranche, et choisit ensuite d'un œil connaisseur un magnifique radis noir parmi plusieurs de ces racines, le divisa en deux, y fit un trou qu'elle remplit de gros sel gris, rajusta les deux morceaux et les plaça soigneusement auprès du pain, sur la feuille de chou qui séparait les combustibles des comestibles. Prenant enfin à son fourneau quelques charbons allumés, elle les mit dans un petit sabot rempli de cendres qu'elle posa aussi dans le panier. Remontant alors jusqu'à la dernière marche de son escalier, la mère Arsène dit à Rodin : « Voici votre panier, monsieur. — Mille remercîments, chère dame, » répondit Rodin. Et plongeant la main dans le gousset de son pantalon, il en tira huit sous qu'il remit un à un à la fruitière, et lui dit en emportant le panier : « Tantôt, en redescendant de chez moi, je vous rendrai, comme d'habitude, votre panier. — A votre service, mon brave monsieur, à votre service, » dit la mère Arsène.

Rodin prit son parapluie sous son bras gauche, souleva de sa main droite le panier de la fruitière, entra dans l'allée obscure, traversa une petite cour, monta d'un pas allègre jusqu'au second étage d'un corps de logis fort délabré; puis arrivé là, sortant une clef de sa poche, il ouvrit une première porte qu'ensuite il referma soigneusement sur lui.

La première des deux chambres qu'il occupait était complétement démeublée; quant à la seconde, on ne saurait imaginer un réduit d'un aspect plus triste, plus misérable. Un papier tellement éraillé, passé, déchiré, que l'on ne pouvait reconnaître sa nuance primitive, couvrait les murailles; un lit de sangle boiteux, garni d'un mauvais matelas et d'une couverture de laine mangée par les vers, un tabouret, une petite table de bois vermoulu, un poêle de faïence grisâtre aussi *craquelée* que de la porcelaine du Japon, une vieille malle à cadenas placée sous le lit, tel était l'ameublement de ce taudis délabré. Une étroite fenêtre aux carreaux sordides éclairait à peine cette pièce presque entièrement privée d'air et de jour par la hauteur du bâtiment qui donnait sur la rue; deux vieux mouchoirs à tabac attachés l'un à l'autre avec des épingles, et qui pouvaient à volonté glisser sur une ficelle tendue devant la fenêtre, servaient de rideaux : enfin le carrelage, disjoint, rompu, laissant voir le plâtre du plancher, témoignait de la profonde incurie du locataire de cette demeure.

Après avoir fermé sa porte, Rodin jeta son chapeau et son parapluie sur le lit de sangle, posa par terre son panier, en tira le radis noir et le pain, qu'il plaça sur la table, puis, s'agenouillant devant son poêle, il le bourra de combustible et l'alluma en soufflant d'un poumon puissant et vigoureux sur la braise apportée dans le sabot. Lorsque, selon l'expression consacrée, son poêle *tira*, Rodin alla étendre sur leur ficelle les deux mouchoirs à tabac qui lui servaient de rideaux; puis, se croyant bien celé à tous les yeux, il tira de la poche de côté de sa redingote la lettre que la mère Arsène lui

avait remise. En faisant ce mouvement, il amena plusieurs papiers et objets différents; l'un de ces papiers, gras et froissé, plié en petit paquet, tomba sur la table et s'ouvrit; il renfermait une croix de la Légion d'honneur en argent noirci par le temps; le ruban rouge de cette croix avait presque perdu sa couleur primitive. A la vue de cette croix, qu'il remit dans sa poche avec la médaille dont Faringhea avait dépouillé Djalma, Rodin haussa les épaules en souriant d'un air méprisant et sardonique, puis il tira sa grosse montre d'argent, et la plaça sur la table à côté de la lettre de Rome.

Il regardait cette lettre avec un singulier mélange de défiance et d'espoir, de crainte et d'impatiente curiosité. Après un moment de réflexion, il s'apprêtait à décacheter cette enveloppe... mais il la rejeta brusquement sur la table, comme si, par un étrange caprice, il eût voulu prolonger de quelques instants l'angoisse d'une incertitude aussi poignante, aussi irritante que l'émotion du jeu. Regardant sa montre, Rodin se résolut de n'ouvrir la lettre que lorsque l'aiguille marquerait neuf heures et demie; il s'en fallait alors de sept minutes. Par une de ces bizarreries puérilement fatalistes, dont de très-grands esprits n'ont pas été exempts, Rodin se disait : « Je brûle du désir d'ouvrir cette lettre. Si je ne l'ouvre qu'à neuf heures et demie, les nouvelles qu'elle m'apporte seront favorables. »

Pour employer ces minutes, Rodin fit quelques pas dans sa chambre, et alla se placer pour ainsi dire en contemplation admirative devant deux vieilles gravures jaunâtres, rongées de vétusté, attachées au mur par deux clous rouillés. Le premier de ces *objets d'art*, seuls ornements dont Rodin eût jamais décoré ce taudis, était une de ces images grossièrement dessinées et enluminées de rouge, de jaune, de vert et de bleu, que l'on vend dans les foires; une inscription italienne annonçait que cette gravure avait été fabriquée à Rome. Elle représentait une femme couverte de guenilles, portant une besace et ayant sur ses genoux un petit enfant; une horrible diseuse de bonne aventure tenait dans ses mains la main du petit enfant, et semblait y lire l'avenir, car ces mots sortaient de sa bouche en grosses lettres bleues : *Sarà papa* (il sera pape). Le second de ces objets d'art qui semblait inspirer les profondes méditations de Rodin, était une excellente gravure en taille douce, dont le fini précieux, le dessin à la fois hardi et correct contrastaient singulièrement avec la grossière enluminure de l'autre image. Cette rare et magnifique gravure, payée par Rodin six louis (luxe énorme), représentait un jeune garçon vêtu de haillons. La laideur de ses traits était compensée par l'expression spirituelle de sa physionomie vigoureusement caractérisée; assis sur une pierre, entouré çà et là d'un troupeau de porcs qu'il gardait, il était vu de face, accoudé sur son genou, et appuyant son menton dans la paume de sa main. L'attitude pensive, réfléchie, de ce jeune homme, vêtu comme un mendiant, la puissance de son large front, la finesse de son regard pénétrant, la fermeté de sa bouche rusée, semblaient révéler une indomptable résolution jointe à une intelligence supérieure et à une astucieuse adresse. Au-dessous de cette figure, les attributs pontificaux s'enroulaient autour d'un médaillon au centre duquel se voyait une tête de vieillard dont les lignes, fortement accentuées, rappelaient d'une manière frappante, malgré leur sénilité, les traits du jeune gardeur

de troupeaux. Cette gravure portait enfin pour titre : LA JEUNESSE DE SIXTE-QUINT ; et l'image enluminée, *la Prédiction*[1].

A force de contempler ces gravures de plus en plus près, d'un œil de plus en plus ardent et interrogatif, comme s'il eût demandé des inspirations ou des espérances à ces images, Rodin s'en était tellement rapproché que, toujours debout, et repliant son bras droit derrière sa tête, il se tenait pour ainsi dire appuyé et accoudé à la muraille, tandis que, cachant sa main gauche dans la poche de son pantalon noir, il écartait ainsi un des pans de sa vieille redingote olive. Pendant plusieurs minutes, il garda cette attitude méditative.

. . . .

Rodin, nous l'avons dit, venait rarement dans ce logis; selon les règles de son ordre, il avait jusqu'alors toujours demeuré avec le père d'Aigrigny, dont la surveillance lui était spécialement confiée : aucun membre de la congrégation, surtout dans la position subalterne où Rodin s'était jusqu'alors tenu, ne pouvait ni se renfermer chez soi, ni même posséder un meuble fermant à clef; de la sorte, rien n'entravait l'exercice d'un espionnage mutuel, incessant, l'un des plus puissants moyens d'action et d'asservissement employés par la compagnie de Jésus.

En raison de diverses combinaisons qui lui étaient toutes personnelles, bien que se rattachant par quelques points aux intérêts généraux de son ordre, Rodin avait pris à l'insu de tous ce pied-à-terre de la rue Clovis. C'est du fond de ce réduit ignoré que le *socius* correspondait directement avec les personnages les plus éminents et les plus influents du sacré collége. On se souvient peut-être qu'au commencement de cette histoire, lorsque Rodin écrivait à Rome que le père d'Aigrigny, ayant reçu l'ordre de quitter la France sans voir sa mère mourante, *avait* hésité à partir; on se souvient, disons-nous, que Rodin avait ajouté, en forme de *post-scriptum*, au bas du billet qui dénonçait au général de l'ordre l'hésitation du père d'Aigrigny : « *DITES au cardinal-prince qu'il peut compter sur moi, mais qu'à son tour il me serve activement.* » Cette manière familière de correspondre avec le plus puissant dignitaire de l'ordre; le ton presque protecteur de la recommandation que Rodin adressait à un cardinal-prince, prouvaient assez que le *socius*, malgré son apparente subalternité, était, à cette époque, regardé comme un homme très-important par plusieurs princes de l'Église ou autres dignitaires, qui lui adressaient leurs lettres à Paris sous un faux nom, et d'ailleurs chiffrées avec les précautions et les sûretés d'usage.

Après plusieurs moments de méditation contemplative passés devant le portrait de *Sixte-Quint*, Rodin revint lentement à sa table, où était cette lettre, que, par une sorte d'atermoiement superstitieux, il avait différé d'ouvrir, malgré sa vive curiosité. Comme il s'en fallait encore de quelques minutes que l'aiguille de sa montre marquât neuf heures et demie, Rodin, afin de ne pas perdre de temps, fit méthodiquement les apprêts de son frugal déjeuner; il plaça sur sa table, à côté d'une écritoire garnie de

[1] Selon la tradition, il aurait été prédit à la mère de Sixte-Quint qu'il serait pape, et il aurait été, dans sa première jeunesse, gardien de troupeaux.

plumes, le pain et le radis noir; puis s'asseyant sur son tabouret, ayant pour ainsi dire le poêle entre ses jambes, il tira de son gousset un couteau à manche de corne, dont la lame aiguë était aux trois quarts usée, coupa alternativement un morceau de pain et un morceau de radis, et commença son frugal repas avec un appétit robuste, l'œil fixé sur l'aiguille de sa montre...

L'heure fatale atteinte, Rodin décacheta l'enveloppe d'une main tremblante. Elle contenait deux lettres. La première parut le satisfaire médiocrement; car, au bout de quelques minutes, il haussa les épaules, frappa impatiemment sur la table avec le manche de son couteau, écarta dédaigneusement cette lettre du revers de sa main crasseuse, et parcourut la seconde missive, tenant son pain d'une main, et, de l'autre, trempant par un mouvement machinal une tranche de radis dans le sel gris répandu sur un coin de la table. Tout à coup la main de Rodin resta immobile. A mesure qu'il avançait dans sa lecture, il paraissait de plus en plus intéressé, surpris, frappé. Se levant brusquement, il courut à la croisée, comme pour s'assurer, par un second examen des chiffres de la lettre, qu'il ne s'était pas trompé, tant ce qu'on lui annonçait lui paraissait inattendu. Sans doute Rodin reconnut qu'il *avait bien déchiffré*, car, laissant tomber ses bras, non pas avec abattement, mais avec la stupeur d'une satisfaction aussi imprévue qu'extraordinaire, il resta quelque temps la tête basse, le regard fixe, profond;... la seule marque de joie qu'il donna se manifestait par une sorte d'aspiration sonore, fréquente et prolongée.

Les hommes aussi audacieux dans leur ambition que patients et opiniâtres dans leur sape souterraine, sont surpris de leur réussite, lorsque cette réussite devance et dépasse incroyablement leurs sages et prudentes prévisions. Rodin se trouvait dans ce cas. Grâce à des prodiges de ruse, d'adresse et de dissimulation, grâce à de puissantes promesses de corruption, grâce enfin au singulier mélange d'admiration, de frayeur et de confiance que son génie inspirait à plusieurs personnages influents, Rodin apprenait du gouvernement pontifical que, selon une éventualité possible et probable, il pourrait, dans un temps donné, prétendre avec chance de succès à une position qui n'a que trop souvent excité la crainte, la haine ou l'envie de bien des souverains, et qui a été quelquefois occupée par de grands hommes de bien, par d'abominables scélérats ou par des gens sortis des derniers rangs de la société. Mais, pour que Rodin atteignît plus sûrement ce but, il lui fallait absolument réussir dans ce qu'il s'était engagé à accomplir sans violence, et seulement par le jeu et par le ressort des passions habilement maniées, à savoir : *Assurer à la compagnie de Jésus la possession des biens de la famille Rennepont.* Possession qui, de la sorte, avait une double et immense conséquence; car Rodin, selon ses visées personnelles, songeait à se faire de son ordre (dont le chef était à sa discrétion) un marchepied et un moyen d'intimidation.

Sa première impression de surprise passée, impression qui n'était pour ainsi dire qu'une sorte de modestie d'ambition, de défiance de soi, assez commune aux hommes réellement supérieurs, Rodin, envisageant plus froidement, plus logiquement les choses, se reprocha presque sa surprise.

Pourtant bientôt après, par une contradiction bizarre, cédant encore à une de ces idées puériles, absurdes, auxquelles l'homme obéit souvent lorsqu'il se sait ou se croit parfaitement seul et caché, Rodin se leva brusquement, prit la lettre qui lui avait causé une si heureuse surprise, et alla, pour ainsi dire, l'étaler sous les yeux de l'image du jeune pâtre devenu pape; puis, secouant fièrement, triomphalement la tête, dardant sur le portrait son regard de reptile, il dit entre ses dents en mettant son doigt crasseux sur l'emblème pontifical : « Hein! frère? et moi aussi... peut-être... » Après cette interpellation ridicule, Rodin revint à sa place, et comme si l'heureuse nouvelle qu'il venait de recevoir eût exaspéré son appétit, il plaça la lettre devant lui pour la relire encore une fois, et la couvant des yeux, il se prit à mordre avec une sorte de furie joyeuse dans son pain dur et dans son radis noir en chantonnant un vieil air de litanies.

. . . .

Il y avait quelque chose d'étrange, de grand et surtout d'effrayant dans l'opposition de cette ambition immense, déjà presque justifiée par les événements, et contenue, si cela peut se dire, dans un si misérable réduit. Le père d'Aigrigny, homme sinon très-supérieur, du moins d'une valeur réelle, grand seigneur de naissance, très-hautain, placé dans le meilleur monde, n'aurait jamais osé avoir seulement la pensée de prétendre à ce que prétendait Rodin de prime saut; l'unique visée du père d'Aigrigny (il la trouvait impertinente) était d'arriver à être un jour élu général de son ordre, de cet ordre qui embrassait le monde. La différence des aptitudes ambitieuses de ces deux personnages est concevable. Lorsqu'un homme d'un esprit éminent, d'une nature saine et vivace, concentrant toutes les forces de son âme et de son corps sur une pensée unique, pratique obstinément, ainsi que le faisait Rodin, la chasteté, la frugalité, enfin le renoncement volontaire à toute satisfaction du cœur ou des sens, presque toujours cet homme ne se révolte ainsi contre les vœux sacrés du Créateur qu'au profit de quelque passion monstrueuse et dévorante, divinité infernale qui, par un pacte sacrilége, lui demande, en échange d'une puissance redoutable, l'anéantissement de tous les nobles penchants, de tous les ineffables attraits, de tous les tendres instincts, dont le Seigneur, dans sa sagesse éternelle, dans son inépuisable munificence, a si paternellement doué la créature.

. . . .

Pendant la scène muette que nous venons de dépeindre, Rodin ne s'était pas aperçu que les rideaux d'une des fenêtres situées au troisième étage du bâtiment qui dominait le corps de logis où il habitait s'étaient légèrement écartés, et avaient à demi découvert la mine espiègle de Rose-Pompon et la face de Silène de Nini-Moulin. Il s'ensuivait que Rodin, malgré son rempart de mouchoirs à tabac, n'avait été nullement garanti de l'examen indiscret et curieux des deux coryphées de la Tulipe orageuse.





CHAPITRE XXVI.

Une visite inattendue.

Rodin, quoiqu'il eût éprouvé une profonde surprise à la lecture de la seconde lettre de Rome, ne voulut pas que sa réponse témoignât de cet étonnement. Son frugal déjeuner terminé, il prit une feuille de papier et chiffra rapidement la note suivante, de ce ton rude et tranchant qui lui était habituel lorsqu'il n'était pas obligé de se contraindre :

« Ce que l'on m'apprend ne me surprend point... J'avais tout prévu... Indécision et lâcheté portent toujours ces fruits-là... Ce n'est pas assez... La Russie hérétique égorge la Pologne catholique... Rome bénit les meurtriers et maudit les victimes [1].

« — Cela me va.

« — En retour, la Russie garantit à Rome par l'Autriche la compression sanglante des patriotes de la Romagne.

[1] On lit dans les *Affaires de Rome* cet admirable réquisitoire contre Rome, dû au génie le plus véritablement *évangélique* de notre siècle :

« Tant que l'issue de la lutte entre la Pologne et ses oppresseurs demeura douteuse, le journal officiel romain ne contint pas un mot qui pût blesser le peuple vainqueur en tant de combats; mais à peine eut-il succombé, que le même journal ne trouva pas d'expressions assez injurieuses pour flétrir ceux que la fortune avait abandonnés. *On aurait tort pourtant d'attribuer directement cette indigne lâcheté au gouvernement pontifical; il subissait la loi que la Russie lui imposait; elle lui avait dit :* VEUX-TU VIVRE? TIENS-TOI LA... PRÈS DE L'ÉCHAFAUD... ET A MESURE QU'ELLES PASSERONT... MAUDIS LES VICTIMES !!! »

(LAMENNAIS, *Affaires de Rome*, p. 110. Pagnerre, 1844.)

« — Cela me va toujours.

« — Les bandes d'égorgeurs du bon cardinal Albani ne suffisent plus au massacre des libéraux impies ; elles sont lasses.

« — Cela ne me va plus.

« Il faut qu'elles marchent. »

Au moment où Rodin venait d'écrire ces derniers mots, son attention fut tout à coup distraite par la voix fraîche et sonore de Rose-Pompon, qui, sachant son Béranger par cœur, avait ouvert la fenêtre de Philémon, et, assise sur la barre d'appui, chantait avec beaucoup de charme et de gentillesse ce couplet de l'immortel chansonnier :

Mais quelle erreur ! non, Dieu n'est pas colère.
S'il créa tout... à tout il sert d'appui :
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,
Et vous amours, qui créez après lui,
Prêtez un charme à ma philosophie,
Pour dissiper des rêves affligeants,
Le verre en main, que chacun se confie
Au Dieu des bonnes gens !

Ce chant, d'une mansuétude divine, contrastait si étrangement avec la froide cruauté des quelques lignes écrites par Rodin, qu'il tressaillit et se mordit les lèvres de rage, en reconnaissant ce refrain du grand poëte, véritablement chrétien, qui avait porté de si rudes coups à la mauvaise Église.

Rodin attendit quelques instants dans une impatience courroucée, croyant que la voix allait continuer ; mais Rose-Pompon se tut, ou du moins ne fit plus que fredonner, et bientôt même passa à un autre air, celui du *Bon Pape*, qu'elle vocalisa, mais sans paroles.

Rodin, n'osant pas aller regarder par sa croisée quelle était cette importune chanteuse, haussa les épaules, reprit sa plume et continua.

« Autre chose : il faudrait exaspérer les indépendants de tous les pays, soulever la rage *philosophaille* de l'Europe, faire écumer le libéralisme, ameuter contre Rome tout ce qui vocifère... Pour cela, proclamer à la face du monde les trois propositions suivantes :

« 1° *Il est abominable de soutenir que l'on peut faire son salut dans quelque profession de foi que ce soit, pourvu que les mœurs soient pures.*

« 2° *Il est odieux et absurde d'accorder aux peuples la liberté de conscience.*

« 3° *L'on ne saurait avoir trop d'horreur contre la liberté de la presse* [1].

[1] On lit les passages suivants dans la *lettre encyclique* adressée par le pape actuel à tous les évêques de France en 1832, afin qu'ils aient à se conformer, eux et leurs ouailles, à ces instructions, bien qu'elles soient en opposition directe avec les lois du pays et les droits des citoyens.

Est-il besoin de dire que M. de Lamennais a protesté de toute la puissance de son génie et de son grand cœur contre d'aussi odieuses maximes, que voici dans toute leur candeur ultramontaine :

« Nous arrivons maintenant (dit le saint-père) à une autre cause dont nous gémissons de « voir l'Église affligée en ce moment. Savoir, à cet *indifférentisme* ou cette *opinion perverse*

« Il faut amener *l'homme faible* à déclarer ces propositions de tout point orthodoxes, lui vanter leur bon effet sur les gouvernements despotiques, sur les vrais catholiques, sur les museleurs de populaire... Il se prendra au piége... Les propositions formulées, la tempête éclate... Soulèvement général contre Rome, scission profonde, le sacré collége se divise en trois partis... L'un approuve, l'autre blâme, l'autre tremble... *L'homme faible*, encore plus épouvanté qu'il ne l'est aujourd'hui d'avoir laissé égorger la Pologne, recule devant les clameurs, les reproches, les menaces, les ruptures violentes qu'il soulève.

« Cela me va toujours et beaucoup.

« Alors, à notre bon P. V. d'ébranler la conscience de *l'homme faible*, d'inquiéter son esprit, d'effrayer son âme.

« En résumé : l'abreuver de dégoûts, diviser son conseil, l'isoler, l'effrayer, redoubler l'ardeur féroce du bon Albani, réveiller l'appétit des *sanfédistes* [1], leur donner des libéraux à leur faim, pillage, viol, massacre comme à Césène, vraie marée montante de sang carbonaro; *l'homme faible* en aura le déboire; tant de tueries en son nom! il reculera... il reculera...

« qui s'est répandue de tous côtés par les artifices des méchants, et d'après laquelle ON « POURRAIT ACQUÉRIR LE SALUT ÉTERNEL PAR QUELQUE PROFESSION DE FOI QUE CE SOIT, POURVU « QUE LES MOEURS SOIENT DROITES ET HONNÊTES... Il ne vous sera pas difficile, dans une « matière si claire et si évidente, de repousser une erreur aussi fatale des peuples confiés « à vos soins. »

C'est assez clair. Avis à nous autres qui sommes confiés aux soins des pasteurs. Ce n'est pas tout. Voici qu'un moine italien, chef ultramontain de nos évêques, biffe d'un trait de plume un de nos droits les plus sacrés, un droit qui a coûté au pays des torrents de sang répandu dans les guerres religieuses.

« De cette source infecte de l'indifférentisme (poursuit le saint-père) découle cette maxime « absurde et erronée, ou plutôt ce délire, qu'*il faut assurer et garantir à qui que ce soit* LA « LIBERTÉ DE CONSCIENCE... On prépare la voie à cette pernicieuse erreur par la liberté « d'opinions pleine et sans bornes, qui se répand au loin pour le malheur de la société reli- « gieuse et civile. »

Il est évident que le saint-père ordonne à nos évêques d'inspirer à leurs ouailles l'horreur d'une des lois fondamentales de notre société. Terminons par une sortie dudit saint-père, non moins violente et non moins concluante, contre le dragon de la presse :

« Là se rapporte cette *liberté funeste*, et dont on ne peut avoir assez d'horreur, LA LIBERTÉ « DE LIBRAIRIE POUR PUBLIER QUELQUE ÉCRIT QUE CE SOIT, liberté que quelques-uns osent solliciter et étendre avec autant de bruit que d'ardeur. » (*Lettre encyclique du pape Grégoire XVI aux évêques de France.*)

[1] Le pape Grégoire XVI venait à peine de monter sur le trône pontifical, quand il apprit la révolte de Bologne. Son premier mouvement fut d'appeler les Autrichiens et d'exciter les *sanfédistes*. Le cardinal Albani battit les libéraux à Césène; ses soldats pillèrent les églises, saccagèrent la ville, violèrent les femmes. A *Forli*, les bandes commirent des assassinats de sang-froid. En 1832, les sanfédistes se montrèrent au grand jour avec des médailles à l'effigie du duc de Modène et du saint-père, des lettres patentes au nom de la congrégation apostolique, des priviléges et des indulgences. Les sanfédistes prêtaient littéralement le serment suivant. *Je jure d'élever le trône et l'autel sur les os des infâmes libéraux, et de les exterminer sans pitié pour les cris des enfants et les larmes des vieillards et des femmes.* Les désordres commis par ces brigands passaient toutes les limites; la cour de Rome régularisait l'anarchie, organisait les sanfédistes en corps de volontaires auxquels elle accordait de nouveaux priviléges. (*La Révolution et les Révolutionnaires en Italie.* — *Revue des Deux Mondes*, 15 novembre 1844.)

chacun de ses jours aura son remords, chaque nuit sa terreur, chaque minute son angoisse... Et l'abdication dont il menace déjà viendra enfin, peut-être trop tôt... C'est le seul danger à présent; à vous d'y pourvoir.

« En cas d'abdication... le grand pénitencier m'a compris... Au lieu de confier à un *général* le commandement de notre ordre, la meilleure milice du saint-siége, je la commande moi-même... Dès lors cette milice ne m'inquiète plus : exemple... Les janissaires et les gardes prétoriennes, toujours funestes à l'autorité; pourquoi? parce qu'ils ont pu s'organiser comme défenseurs du pouvoir en dehors du pouvoir; de là, leur puissance d'intimidation.

« Clément XIV? un niais... Flétrir, abolir notre compagnie, faute absurde... La défendre, l'innocenter, s'en déclarer le général, voilà ce qu'il devait faire... La compagnie, alors à sa merci, consentait à tout; il nous absorbait, nous inféodait au saint-siége, qui n'avait plus à redouter... *nos services!*... Clément XIV est mort de la colique... A bon entendeur, salut... Le *cas échéant*, je ne mourrai pas de cette mort. »

La voix vibrante et perlée de Rose-Pompon retentit de nouveau. Rodin fit un bond de colère sur sa chaise; mais bientôt, et à mesure qu'il entendit le couplet suivant, qu'il ne connaissait pas (il ne possédait pas son *Béranger* comme la *veuve* de Philémon), le jésuite, accessible à certaines idées bizarrement superstitieuses, resta interdit, presque effrayé de ce singulier rapprochement. (C'est *le bon pape* de Béranger qui parle.)

Que sont les rois? de sots bélitres,
Ou des brigands qui, gros d'orgueil,
Donnant leurs crimes pour des titres,
Entre eux se poussent au cercueil.
A prix d'or je puis les absoudre
Ou changer leur sceptre en bourdon.
Ma dondon,
Riez donc,
Sautez donc!
Regardez-moi lancer la foudre.
Jupin m'a fait son héritier,
Je suis entier.

Rodin, à demi levé de sa chaise, le cou tendu, l'œil fixe, écoutait encore, que Rose-Pompon, voltigeant, comme une abeille, d'une fleur à l'autre de son répertoire, chantonnait déjà le ravissant refrain de *Colibri*. N'entendant plus rien, le jésuite se rassit avec une sorte de stupeur; mais, au bout de quelques minutes de réflexion, sa figure rayonna tout à coup : il voyait un heureux présage dans ce singulier incident. Il reprit sa plume, et ses premiers mots se ressentirent pour ainsi dire de cette étrange confiance dans la fatalité.

« Jamais je n'ai cru plus au bon succès qu'en ce moment. Raison de plus pour ne rien négliger... Tout pressentiment commande un redoublement de zèle... Une nouvelle pensée m'est venue hier.

« On agira ici de concert... J'ai fondé un journal ultra-catholique :

l'Amour du prochain... A sa furie ultramontaine, tyrannique, liberticide, on le croira l'organe de Rome... J'accréditerai ces bruits... Nouvelles furies.

« Cela me va.

« Je vais soulever la question de liberté d'enseignement; les libéraux du crû nous appuieront... Niais, ils nous admettent au droit commun, quand nos priviléges, nos immunités, notre influence de confessionnal, notre obédience à Rome nous mettent en dehors du droit commun même, par les avantages dont nous jouissons... Doubles niais, ils nous croient désarmés parce qu'ils le sont eux-mêmes contre nous.

« Question brûlante; clameurs irritantes; nouveaux dégoûts pour *l'homme faible*... Tout ruisseau grossit le torrent.

« Cela me va toujours.

« Pour résumer en deux mots : *la fin*, c'est l'abdication... Le *moyen* : harcellement, torture incessante... L'héritage Rennepont paye l'élection... Prix fait, marchandise vendue. »

Rodin s'interrompit brusquement d'écrire, croyant avoir entendu quelque bruit à la porte de sa chambre qui ouvrait sur l'escalier, il prêta l'oreille, suspendit sa respiration; tout redevint silencieux, il croyait s'être trompé, et reprit la plume.

« Je me charge de l'affaire Rennepont, unique pivot de nos combinaisons *temporelles*; il faut la reprendre en sous-œuvre, substituer le jeu des intérêts, le ressort des passions, aux stupides coups de massue du père d'Aigrigny; il a failli tout compromettre, il a pourtant de très-bonnes parties; il a du monde, de la séduction, du coup d'œil, mais une seule gamme, et puis pas assez grand pour savoir se faire petit... Dans son vrai milieu, j'en tirerai parti, les morceaux en sont bons... J'ai usé à temps du franc pouvoir du révérend père général; j'apprendrai, si besoin est, au père d'Aigrigny, les engagements secrets pris envers moi par le général; jusqu'ici on lui a laissé forger pour cet héritage la destination que vous savez; bonne pensée, mais inopportune; même but, par autre voie.

« Les renseignements; faux. Il y a plus de deux cents millions; l'*éventualité échéant*, le douteux est certain, reste une latitude immense... L'affaire Rennepont est à cette heure deux fois mienne; avant trois mois ces deux cents millions seront *à nous*, par la libre volonté des héritiers; il le faut... Car ceci manquant, le parti *temporel* m'échappe, mes chances diminuent de moitié. J'ai demandé pleins pouvoirs; le temps presse, j'agis comme si je les avais... Un renseignement m'est indispensable pour mes projets; je l'attends de vous; *il me le faut*, vous m'entendez? la haute influence de votre frère à la cour de Vienne vous servira... Je veux avoir les détails les plus précis sur la position actuelle du *duc de Reichstadt*, le Napoléon II des impérialistes... Peut-on, oui ou non, nouer, par votre frère, une correspondance secrète avec le prince à l'insu de son entourage?

« Avisez promptement, ceci est urgent, cette note part aujourd'hui, je la compléterai demain... Elle vous parviendra, comme toujours, par le petit marchand. »

Au moment où Rodin venait de mettre et de cacheter cette lettre sous

une double enveloppe, il crut de nouveau entendre du bruit au dehors. Il écouta. Au bout de quelques moments de silence, plusieurs coups frappés à sa porte retentirent dans la chambre. Rodin tressaillit : pour la première fois l'on heurtait à sa porte depuis près d'une année qu'il venait dans ce logis. Serrant précipitamment dans la poche de sa redingote la lettre qu'il venait d'écrire, le jésuite alla ouvrir la vieille malle cachée sous le lit de sangle, y prit un paquet de papiers enveloppé d'un mouchoir à tabac en lambeaux, joignit à ce dossier les deux lettres chiffrées qu'il venait de recevoir et cadenassa soigneusement la malle. L'on continuait de frapper au dehors avec un redoublement d'impatience. Rodin prit le panier de la fruitière à la main, son parapluie sous son bras, et, assez inquiet, alla voir quel était cet indiscret visiteur. Il ouvrit la porte et se trouva en face de Rose-Pompon la chanteuse importune, qui, faisant une accorte et gentille révérence, lui demanda d'un air parfaitement ingénu : « M. Rodin, s'il vous plaît ? »





CHAPITRE XXVII.

Un service d'ami.

—

Rodin, malgré sa surprise et son inquiétude, ne sourcilla pas; il commença par fermer sa porte après soi, remarquant le coup d'œil curieux de la jeune fille; puis il lui dit avec bonhomie : « Qui demandez-vous, ma chère fille? — M. Rodin, » reprit crânement Rose-Pompon en ouvrant ses jolis yeux bleus de toute leur grandeur, et regardant Rodin bien en face. « — Ce n'est pas ici..., » dit-il en faisant un pas pour descendre. « Je ne connais pas... Voyez plus haut ou plus bas. — Oh! que c'est joli! Voyons... Faites donc le gentil, à votre âge? » dit Rose-Pompon en haussant les épaules, « comme si on ne savait pas que c'est vous qui vous appelez M. Rodin. — Charlemagne, » dit le *socius* en s'inclinant, « Charlemagne, pour vous servir, si j'en étais capable. — Vous n'en êtes pas capable, » répondit Rose-Pompon d'un ton majestueux. Et elle ajouta d'un air narquois : « Nous avons donc des cachettes à la minon-minette, que nous changeons de

nom?... Nous avons peur que maman Rodin nous espionne? — Tenez, ma chère fille, » dit le *socius* en souriant d'un air paterne, « vous vous adressez bien : je suis un vieux bonhomme qui aime la jeunesse... la joyeuse jeunesse... Ainsi, amusez-vous, même à mes dépens... mais laissez-moi passer, car l'heure me presse... » Et Rodin fit de nouveau un pas vers l'escalier.

« M. Rodin, » dit Rose-Pompon d'une voix solennelle, « j'ai des choses très-importantes à vous communiquer, des conseils à vous demander sur une affaire de cœur... — Ah çà! voyons, petite folle, vous n'avez donc personne à tourmenter dans votre maison, que vous venez dans celle-ci? — Mais je loge ici, M. Rodin, » répondit Rose-Pompon en appuyant malicieusement sur le *nom* de sa victime. « — Vous? ah bah! j'ignorais un si joli voisinage. — Oui... je loge ici depuis six mois, M. Rodin. — Vraiment! et où donc? — Au troisième, dans le bâtiment du devant, M. Rodin... — C'est donc vous qui chantiez si bien tout à l'heure? — Moi-même, monsieur. — Vous m'avez fait le plus grand plaisir, en vérité. — Vous êtes bien honnête, M. Rodin. — Et vous logez avec votre respectable famille, je suppose? — Je crois bien, M. Rodin, » dit Rose-Pompon en baissant les yeux d'un air ingénu; « j'habite avec grand-papa Philémon et grand'maman Bacchanal... une reine, rien que ça. »

Rodin avait été jusqu'alors assez gravement inquiet, ignorant de quelle manière Rose-Pompon avait surpris son véritable nom; mais en entendant nommer la reine Bacchanal et en apprenant qu'elle logeait dans cette maison, il trouva une compensation à l'incident désagréable soulevé par l'apparition de Rose-Pompon; il importait en effet beaucoup à Rodin de savoir où trouver la reine Bacchanal, maîtresse de Couche-tout-Nu et sœur de la Mayeux, de la Mayeux signalée comme dangereuse depuis son entretien avec la supérieure du couvent, et depuis la part qu'elle avait prise aux projets de fuite de mademoiselle de Cardoville. De plus, Rodin espérait, grâce à ce qu'il venait d'apprendre, amener adroitement Rose-Pompon à lui confesser le nom de la personne dont elle tenait que M. Charlemagne s'appelait M. Rodin.

A peine la jeune fille eut-elle prononcé le nom de la reine Bacchanal, que Rodin joignit les mains, paraissant aussi surpris que vivement intéressé. « Ah! ma chère fille, » s'écria-t-il, « je vous en conjure, ne plaisantons pas... S'agirait-il, par hasard, d'une jeune fille qui porte ce surnom et qui est sœur d'une ouvrière contrefaite?... — Oui, monsieur, la reine Bacchanal est son surnom, » dit Rose-Pompon assez étonnée à son tour; « elle s'appelle Céphise Soliveau; c'est mon amie. — Ah! c'est votre amie? » dit Rodin en réfléchissant. « — Oui, monsieur, mon amie intime... — Et vous l'aimez? — Comme une sœur... Pauvre fille! je fais ce que je peux pour elle! et ce n'est guère... Mais comment un respectable homme de votre âge connaît-il la reine Bacchanal?... Ah! ah! c'est ce qui prouve que vous portez des faux noms... — Ma chère fille! je n'ai plus envie de rire maintenant, » dit si tristement Rodin, que Rose-Pompon, se reprochant sa plaisanterie, lui dit : « Mais enfin, comment connaissez-vous Céphise? — Hélas! ce n'est pas elle que je connais... mais un brave garçon qui

l'aime comme un fou !... — Jacques Rennepont?... — Autrement dit Couche-tout-Nu... A cette beure, il est en prison pour dettes, » reprit Rodin avec un soupir. « Je l'y ai vu hier. — Vous l'avez vu hier? Mais comme ça se trouve! » dit Rose-Pompon en frappant dans ses mains; « alors, venez vite, venez tout de suite chez Philémon; vous donnerez à Céphise des nouvelles de son amant;... elle est si inquiète!... — Ma chère fille... je ne voudrais lui donner que de bonnes nouvelles de ce digne garçon, que j'aime malgré ses folies; car, qui n'en a pas fait... de folies? » ajouta Rodin avec une indulgente bonhomie. « — Pardieu!... » dit Rose-Pompon en se balançant sur ses hanches, comme si elle eût été encore costumée en débardeur. « — Je dirai plus, » ajouta Rodin, « je l'aime à cause de ses folies; car, voyez-vous, on a beau dire, ma chère fille, il y a toujours un bon fond, un bon cœur, quelque chose enfin, chez ceux qui dépensent généreusement leur argent pour les autres. — Eh bien! tenez, vous êtes un très-brave homme, vous! » dit Rose-Pompon, enchantée de la philosophie de Rodin. « Mais pourquoi ne voulez-vous pas venir voir Céphise pour lui parler de Jacques?... — A quoi bon lui apprendre ce qu'elle sait? Que Jacques est en prison?... Ce que je voudrais, moi, ce serait tirer ce digne garçon d'un si mauvais pas... — Oh! monsieur, faites cela, tirez Jacques de prison, » s'écria vivement Rose-Pompon, « et nous vous embrassons, nous deux Céphise. — Ce serait du bien perdu, chère petite folle, » dit Rodin en souriant; « mais rassurez-vous, je n'ai pas besoin de récompense pour faire un peu de bien, quand je le puis. — Ainsi vous espérez tirer Jacques de prison?... » Rodin secoua la tête et reprit d'un air chagrin et contrarié : « — Je l'espérais... Certainement... je l'espérais;... mais, à cette heure... que voulez-vous? tout est changé... — Et pourquoi donc? » demanda Rose-Pompon surprise. « — Cette mauvaise plaisanterie que vous me faites en m'appelant M. Rodin doit vous paraître très-amusante, ma chère fille; je le comprends : vous n'êtes en cela qu'un écho... Quelqu'un vous aura dit : « Allez dire à M. Charlemagne qu'il s'appelle « M. Rodin... ça sera fort drôle... » — Bien sûr qu'il ne m'eût pas venu à l'idée de vous appeler M. Rodin, on n'invente pas un nom comme celui-là soi-même, » répondit Rose-Pompon. « — Eh bien! cette personne, avec ses mauvaises plaisanteries, a fait, sans le savoir, un grand tort au pauvre Jacques Rennepont... — Ah! mon Dieu! et cela parce que je vous ai appelé M. Rodin au lieu de M. Charlemagne! » s'écria Rose-Pompon tout attristée, regrettant alors la plaisanterie qu'elle avait faite à l'instigation de Nini-Moulin. «Mais enfin, monsieur, » reprit-elle, « qu'est-ce que cette plaisanterie a de commun avec le service que vous vouliez rendre à Jacques? — Il ne m'est pas permis de vous le dire, ma chère fille. En vérité... je suis désolé de tout ceci pour le pauvre Jacques... croyez-le bien; mais permettez-moi de descendre. — Monsieur... écoutez-moi, je vous en prie, » dit Rose-Pompon, « si je vous disais le nom de la personne qui m'a engagée à vous appeler M. Rodin, vous intéresseriez-vous toujours à Jacques? — Je ne cherche à surprendre les secrets de personne... ma chère fille;... vous avez été dans tout ceci le jouet ou l'écho de personnes peut-être fort dangereuses, et, ma foi!... malgré l'intérêt que m'inspire Jacques Renne-

pont, je n'ai pas envie, vous entendez bien, de me faire des ennemis, moi, pauvre homme... Dieu m'en garde! »

Rose-Pompon ne comprenait rien aux craintes de Rodin, et il y comptait bien, car, après une seconde de réflexion, la jeune fille lui dit : « Tenez, monsieur, c'est trop fort pour moi, je n'y entends rien; mais ce que je sais, c'est que je serais désolée d'avoir fait tort à un brave garçon par une plaisanterie; je vais donc vous dire tout bonnement ce qui en est : ma franchise sera peut-être utile à quelque chose... — La franchise éclaire souvent les choses les plus obscures, » dit sentencieusement Rodin. « — Après tout, » dit Rose-Pompon, « tant pis pour Nini-Moulin. Pourquoi me fait-il dire des bêtises qui peuvent nuire à l'amant de cette pauvre Céphise? Voilà, monsieur, ce qui est arrivé : Nini-Moulin, un gros fareeur, vous a vu tout à l'heure dans la rue; la portière lui a dit que vous vous appeliez M. Charlemagne. Il m'a dit, à moi : « Non, il s'appelle Rodin, il faut lui faire une « farce : Rose-Pompon, allez à sa porte, frappez-y, appelez-le M. Rodin. « Vous verrez la drôle de figure qu'il fera... » J'avais promis à Nini-Moulin de ne pas le nommer; mais, dès que ça pourrait risquer de nuire à Jacques... tant pis, je le nomme. »

Au nom de Nini-Moulin, Rodin n'avait pu retenir un mouvement de surprise. Ce pamphlétaire, qu'il avait fait charger de la rédaction de *l'Amour du Prochain*, n'était pas personnellement à craindre; mais Nini-Moulin, très-bavard et très-expansif après boire, pouvait être inquiétant, gênant, surtout si Rodin, ainsi que cela était probable, devait revenir plusieurs fois dans cette maison pour exécuter ses projets sur Couche-tout-Nu, par l'intermédiaire de la reine Bacchanal. Le *socius* se promit donc d'aviser à cet inconvénient. « Ainsi, ma chère fille, » dit-il à Rose-Pompon, « c'est un M. Desmoulins qui vous a engagée à me faire cette mauvaise plaisanterie? — Non pas Desmoulins... mais Dumoulin, » reprit Rose-Pompon. « Il écrit dans les journaux de sacristains, et il défend les dévots pour l'argent qu'on lui donne, car si Nini-Moulin est un saint... ses patrons sont *saint Soiffard* et *saint Chicard*, comme il dit lui-même. — Ce monsieur me paraît fort gai. — Oh! très-bon enfant! — Mais attendez donc, attendez donc, » reprit Rodin en paraissant rappeler ses souvenirs; « n'est-ce pas un homme de trente-six à quarante ans, gros... la figure colorée?... — Coloré comme un verre de vin rouge, dit Rose-Pompon, et par là-dessus le nez bourgeonné... comme une framboise... — C'est bien lui... M. Dumoulin... oh! alors vous me rassurez complétement, ma chère fille; la plaisanterie ne m'inquiète plus guère; mais c'est un très-digne homme que M. Dumoulin, aimant peut-être un peu trop le plaisir. — Ainsi, monsieur, vous tâcherez toujours d'être utile à Jacques? La bête de plaisanterie de Nini-Moulin ne vous en empêchera pas? — Non, je l'espère. — Ah çà! il ne faudra pas que je dise à Nini-Moulin que vous savez que c'est lui qui m'a dit de vous appeler M. Rodin, n'est-ce pas, monsieur? — Pourquoi non? En toutes choses, ma chère fille, il faut toujours dire franchement la vérité. — Mais, monsieur, Nini-Moulin m'a tant recommandé de ne pas vous le nommer... — Si vous me l'avez nommé, c'est par un très-bon motif; pourquoi ne pas le lui avouer?... Du reste, ma chère fille, ceci vous re-

garde et non pas moi... Faites comme vous voudrez. — Et pourrai-je dire à Céphise vos bonnes intentions pour Jacques? — La franchise, ma chère fille, toujours la franchise... On ne risque jamais rien de dire ce qui est... — Pauvre Céphise, va-t-elle être heureuse!... » dit vivement Rose-Pompon, « et cela lui viendra bien à propos... — Seulement il ne faut pas qu'elle s'exagère trop ce bonheur... je ne promets pas positivement... de faire sortir ce digne garçon de prison ;... je dis que je tâcherai ;... mais ce que je promets positivement... car depuis l'emprisonnement de Jacques je crois votre amie dans une position bien gênée... — Hélas!... monsieur... — Ce que je promets, dis-je, c'est un petit secours... que votre amie recevra aujourd'hui, afin qu'elle ait le moyen de vivre honnêtement... et si elle est sage, eh bien!... si elle est sage, plus tard, on verra... — Ah! monsieur, vous ne savez pas comme vous venez à temps... au secours de cette pauvre Céphise... On dirait que vous êtes son vrai bon ange... Ma foi, que vous vous appeliez M. Rodin ou M. Charlemagne, tout ce que je puis jurer, c'est que vous êtes un excellent... — Allons, allons, n'exagérons rien, » dit Rodin en interrompant Rose-Pompon, « dites un bon vieux brave homme et rien de plus, ma chère fille. Mais voyez donc comme les choses s'enchaînent quelquefois! Je vous demande un peu qui m'aurait dit, lorsque j'entendais frapper à ma porte, ce qui m'impatientait fort, je l'avoue, qui m'aurait dit que c'était une petite voisine qui, sous le prétexte d'une mauvaise plaisanterie, me mettait sur la voie d'une bonne action?... Allons, donnez courage à votre amie... ce soir, elle recevra un secours, et, ma foi, confiance et espoir. Dieu merci! il est encore de bonnes gens sur la terre. — Ah! monsieur... vous le prouvez bien. — Que voulez-vous, c'est tout simple; le bonheur des vieux... c'est de voir le bonheur des jeunes... »

Ceci fut dit par Rodin avec une bonhomie si parfaite, que Rose-Pompon sentit ses yeux humides, et reprit tout émue : « Tenez, monsieur, Céphise et moi nous ne sommes que de pauvres filles; il y en a de plus vertueuses, c'est encore vrai; mais nous avons, j'ose le dire, bon cœur; aussi voyez-vous, si jamais vous étiez malade, appelez-nous; il n'y a pas de bonnes sœurs qui vous soigneraient mieux que nous... C'est tout ce que nous pouvons vous offrir, sans compter Philémon, que je ferais se scier en quatre morceaux pour vous; je m'y engage sur l'honneur; comme Céphise, j'en suis sûre, s'engagerait aussi pour Jacques, qui serait pour vous à la vie, à la mort. — Vous voyez donc bien, chère fille, que j'avais raison de dire : « Tête folle, bon cœur... » Adieu et au revoir. » Puis, Rodin, reprenant son panier, qu'il avait posé à terre à côté de son parapluie, se disposa à descendre l'escalier.

« D'abord, vous allez me donner ce panier-là, il vous gênerait pour descendre, » dit Rose-Pompon en retirant en effet le panier des mains de Rodin, malgré la résistance de celui-ci. Puis elle ajouta : « Appuyez-vous sur mon bras; l'escalier est si noir... vous pourriez faire un faux pas. — Ma foi, j'accepte votre offre, ma chère fille, car je ne suis pas bien vaillant. » Et, s'appuyant paternellement sur le bras droit de Rose-Pompon, qui portait le panier de la main gauche, Rodin descendit l'escalier et traversa la cour.

« Tenez, voyez-vous là-haut, au troisième, cette grosse face collée aux carreaux, » dit tout à coup Rose-Pompon à Rodin en s'arrêtant au milieu de la petite cour, « c'est Nini-Moulin... Le reconnaissez-vous?... Est-ce bien le vôtre? — C'est le mien! » dit Rodin après avoir levé la tête. Et il fit de la main un salut très-affectueux à Jacques Dumoulin, qui, stupéfait, se retira brusquement de la fenêtre. « Le pauvre garçon!... Je suis sûr qu'il a peur de moi... depuis sa mauvaise plaisanterie, » dit Rodin en souriant; « il a bien tort... » Et il accompagna les mots *il a bien tort* d'un sinistre pincement des lèvres dont Rose-Pompon ne put s'apercevoir.

« Ah çà! ma chère fille, » lui dit-il lorsque tous deux entrèrent dans l'allée, « je n'ai plus besoin de votre aide, remontez vite chez votre amie, lui donner les bonnes nouvelles que vous savez. — Oui, monsieur, vous avez raison; car je grille d'aller lui dire quel brave homme vous êtes! » Et Rose-Pompon s'élança dans l'escalier. « Eh bien!... eh bien!... et mon panier qu'elle emporte, cette petite folle! » dit Rodin. « — Ah! c'est vrai... Pardon, monsieur, le voici... Pauvre Céphise! va-t-elle être contente! Adieu, monsieur. » Et la gentille figure de Rose-Pompon disparut dans les limbes de l'escalier, qu'elle gravit d'un pied alerte et impatient.

Rodin sortit de l'allée. « Voici votre panier, chère dame, » dit-il en s'arrêtant sur le seuil de la boutique de la mère Arsène. « Je vous fais mes très-humbles remercîments... de votre obligeance... — Il n'y a pas de quoi, mon digne monsieur; c'est tout à votre service... Eh bien! le radis était-il bon? — Succulent, ma chère dame, succulent et excellent. — Ah! j'en suis bien aise. Vous reverra-t-on bientôt? — J'espère que oui... Mais pourriez-vous m'indiquer un bureau de poste voisin? — En détournant la rue à gauche, la troisième maison, chez l'épicier. — Mille remercîments. — Je parie que c'est un billet doux pour votre bonne amie, » dit la mère Arsène, probablement mise en gaieté par le contact de Rose-Pompon et de Nini-Moulin. « — Eh!... eh!... eh!... cette chère dame, » dit Rodin en ricanant. Puis, redevenant tout à coup parfaitement sérieux, il fit un profond salut à la fruitière en lui disant: « Votre serviteur de tout mon cœur... » Et il gagna la rue.

. . . .

Nous conduirons maintenant le lecteur dans la maison du docteur Baleinier, où était encore enfermée mademoiselle de Cardoville.





CHAPITRE XXVIII.

Les conseils.

Adrienne de Cardoville avait été encore plus étroitement renfermée dans la maison du docteur Baleinier, depuis la double tentative nocturne d'Agricol et de Dagobert, ensuite de laquelle le soldat, assez grièvement blessé, était parvenu, grâce au dévouement intrépide d'Agricol assisté de l'héroïque Rabat-Joie, à regagner la petite porte du jardin du couvent et à fuir par le boulevard extérieur avec le jeune forgeron.

Quatre heures venaient de sonner : Adrienne, depuis le jour précédent, avait été conduite dans une chambre du deuxième étage de la maison de santé; la fenêtre grillée, défendue au dehors par un auvent, ne laissait parvenir qu'une faible clarté dans cet appartement. La jeune fille, depuis son entretien avec la Mayeux, s'attendait à être délivrée, d'un jour à l'autre, par l'intervention de ses amis; mais elle éprouvait une doulou-

reuse inquiétude au sujet d'Agricol et de Dagobert; ignorant absolument l'issue de la lutte engagée pendant une des nuits précédentes par ses libérateurs contre les gens de la maison de fous et ceux du couvent, en vain elle avait interrogé ses gardiennes; celles-ci étaient restées muettes. Ces nouveaux incidents augmentaient encore les amers ressentiments d'Adrienne contre la princesse de Saint-Dizier, le père d'Aigrigny et leurs créatures. La légère pâleur du charmant visage de mademoiselle de Cardoville, ses beaux yeux un peu battus, trahissaient de récentes angoisses; assise devant une petite table, son front appuyé sur une de ses mains, à demi voilée par les longues boucles de ses cheveux dorés, elle feuilletait un livre.

Tout à coup la porte s'ouvrit et M. Balenier entra. Le docteur, jésuite de robe courte, instrument docile et passif des volontés de l'ordre, n'était, on l'a dit, qu'à demi dans les confidences du père d'Aigrigny et de la princesse de Saint-Dizier. Il avait ignoré le but de la séquestration de mademoiselle de Cardoville; il ignorait aussi le brusque revirement de position qui avait eu lieu la veille, entre le père d'Aigrigny et Rodin, après la lecture du testament de Marius de Rennepont; le docteur avait, seulement la veille, reçu l'ordre du père d'Aigrigny (alors obéissant aux inspirations de Rodin) de resserrer plus étroitement encore mademoiselle de Cardoville, de redoubler de sévérité à son égard, et de tâcher enfin de la contraindre, on verra par quels moyens, à renoncer aux poursuites qu'elle se proposait de faire plus tard contre ses persécuteurs. A l'aspect du docteur, mademoiselle de Cardoville ne put cacher l'aversion et le dédain que cet homme lui inspirait. M. Baleinier, au contraire, toujours souriant, toujours doucereux, s'approcha d'Adrienne avec une aisance, avec une confiance parfaite, s'arrêta à quelques pas d'elle, comme pour examiner attentivement les traits de la jeune fille, puis il ajouta, comme s'il eût été satisfait des remarques qu'il venait de faire : « Allons ! les malheureux événements de l'avant-dernière nuit auront une influence moins fâcheuse que je ne le craignais... Il y a du mieux, le teint est plus reposé, le maintien plus calme; les yeux sont encore un peu vifs, mais non plus brillants d'un éclat anormal. Vous alliez si bien !... Voici le terme de votre guérison reculé... car ce qui s'est malheureusement passé l'avant-dernière nuit vous a jetée dans une exaltation d'autant plus fâcheuse que vous n'en avez pas eu la conscience. Mais heureusement, nos soins aidant, votre guérison ne sera, je l'espère, reculée que de quelque temps. »

Si habituée qu'elle fût à l'audace de l'affilié de la congrégation, mademoiselle de Cardoville ne put s'empêcher de lui dire avec un sourire de dédain amer : « Quelle impudente probité est donc la vôtre, monsieur ! Quelle effrontérie dans votre zèle à bien gagner votre argent !... Jamais un moment sans votre masque : toujours la ruse, le mensonge aux lèvres. Vraiment, si cette honteuse comédie vous fatigue autant qu'elle me cause de dégoût et de mépris, on ne vous paye pas assez cher. — Hélas ! » dit le docteur d'un ton pénétré, « toujours cette fâcheuse imagination de croire que vous n'aviez pas besoin de nos soins ! que je joue la comédie quand je vous parle de l'état affligeant où vous étiez lorsqu'on a été obligé de vous conduire ici à votre insu ! Mais, sauf cette petite marque d'insanité rebelle,



reuse inquiétude au sujet d'Agricol et de Dagobert; ignorant absolument l'issue de la lutte engagée pendant une des nuits précédentes par ses libérateurs contre les gens de la maison de fous et du couvent, en vain [illegible]

[illegible] parle de l'état affligeant où vous étiez lorsqu'on a été obligé de vous conduire ici à votre insu ! Mais, sauf cette petite marque d'insanité rebelle,



Le docteur Balemier.



votre position s'est merveilleusement améliorée ; vous marchez à une guérison complète. Plus tard, votre excellent cœur me rendra la justice qui m'est due ; et un jour... je serai jugé comme je dois l'être. — Je le crois, monsieur ; oui, le jour approche où vous serez *jugé comme vous devez l'être*, » dit Adrienne en appuyant sur ces mots. « — Toujours cette autre idée fixe, » dit le docteur avec une sorte de commisération. « Voyons, soyez donc raisonnable... Ne pensez plus à cet enfantillage... — Renoncer à demander aux tribunaux réparation pour moi et flétrissure pour vous et vos complices... jamais, monsieur... oh ! jamais. — Bon ! » dit le docteur en haussant les épaules, « une fois dehors... Dieu merci ! vous aurez à songer à bien d'autres choses... ma belle ennemie. — Vous oubliez pieusement, je le sais, le mal que vous faites... Mais moi, monsieur, j'ai meilleure mémoire. — Parlons sérieusement : avez-vous réellement la pensée de vous adresser aux tribunaux ? » reprit le docteur Baleinier d'un ton grave. « — Oui, monsieur. Et vous le savez... ce que je veux... je le veux fermement. — Eh bien ! je vous prie, je vous conjure de ne pas donner suite à cette idée, » ajouta le docteur d'un ton de plus en plus pénétré : « je vous le demande en grâce, et cela au nom de votre propre intérêt. — Je crois, monsieur, que vous confondez un peu trop vos intérêts avec les miens... — Voyons, » dit le docteur Baleinier avec une feinte impatience et comme s'il eût été certain de convaincre à l'instant mademoiselle de Cardoville ; « voyons, auriez-vous le triste courage de plonger dans le désespoir deux personnes remplies de cœur et de générosité ? — Deux seulement ? La plaisanterie serait plus complète si vous en comptiez trois : vous, monsieur, ma tante et l'abbé d'Aigrigny... car telles sont sans doute les personnes généreuses au nom desquelles vous invoquez ma pitié. — Eh ! mademoiselle, il ne s'agit ni de moi, ni de votre tante, ni de l'abbé d'Aigrigny. — De qui donc s'agit-il alors, monsieur ? » dit mademoiselle de Cardoville avec surprise. « — Il s'agit de deux pauvres diables qui, sans doute envoyés par ceux que vous appelez vos amis, se sont introduits dans le couvent voisin pendant l'autre nuit, et sont venus du couvent dans ce jardin... Les coups de feu que vous avez entendus ont été tirés sur eux. — Hélas ! je m'en doutais... Et l'on a refusé de m'apprendre s'ils avaient été blessés !... » dit Adrienne avec une douloureuse émotion.. « — L'un d'eux a reçu, en effet, une blessure, mais peu grave, puisqu'il a pu marcher et échapper aux gens qui le poursuivaient. — Dieu soit loué ! » s'écria mademoiselle de Cardoville en joignant les mains avec ferveur. « — Rien de plus louable que votre joie en apprenant qu'ils ont échappé ; mais alors, par quelle étrange contradiction voulez-vous donc maintenant mettre la justice sur leurs traces ?... Singulière manière, en vérité, de reconnaître leur dévouement ! — Que dites-vous, monsieur ? » demanda mademoiselle de Cardoville. — Car enfin, s'ils sont arrêtés, » reprit le docteur Baleinier sans lui répondre, « comme ils se sont rendus coupables d'escalade et d'effraction pendant la nuit, il s'agira pour eux des galères... — Ciel !... et ce serait pour moi ?... — Ce serait *pour* vous..., et, qui pis est, *par* vous qu'ils seront condamnés. — Par moi... monsieur ? — Certainement si vous donniez suite à vos idées de vengeance contre votre tante et l'abbé d'Aigrigny

(je ne vous parle pas de moi, je suis à l'abri), si, en un mot, vous persistiez à vouloir vous plaindre à la justice d'avoir été injustement séquestrée dans cette maison. — Monsieur, je ne vous comprends pas. Expliquez-vous, » dit Adrienne avec une inquiétude croissante. « — Mais, enfant que vous êtes, » s'écria le jésuite de robe courte d'un air convaincu, « croyez-vous donc qu'une fois la justice saisie d'une affaire, on arrête son cours et son action où l'on veut, et comme l'on veut? Quand vous sortirez d'ici, vous déposerez une plainte contre moi et contre votre famille, n'est-ce pas? Bien! qu'arrive-t-il? La justice intervient, elle s'informe, elle fait citer des témoins, elle entre dans les investigations les plus minutieuses. Alors, que s'ensuit-il? Que cette escalade nocturne, que la supérieure du couvent a un certain intérêt à tenir cachée dans la peur du scandale, que cette tentative nocturne, dis-je, que je ne voulais pas non plus ébruiter, se trouve forcément divulguée; et comme il s'agit d'un crime fort grave qui entraîne une peine infamante, la justice prend l'initiative, se met à la recherche de ces malheureux, et si, comme il est probable, ils sont retenus à Paris soit par quelque devoir, soit par leur profession, soit même par la trompeuse sécurité où ils sont, probablement convaincus d'avoir agi dans un motif honorable, on les trouve, on les arrête; et qui aura provoqué cette arrestation? vous-même, en déposant contre nous. — Ah! monsieur, cela serait horrible... c'est impossible. — Ce serait très-possible, au contraire, » reprit M. Baleinier; « ainsi tandis que moi et la supérieure du couvent, qui, après tout, avons seuls le droit de nous plaindre, nous ne demandons pas mieux que de chercher à étouffer cette méchante affaire... c'est vous... vous... pour qui ces malheureux ont risqué les galères, c'est vous qui allez les livrer à la justice! »

Quoique mademoiselle de Cardoville ne fût pas complétement dupe du jésuite de robe courte, elle devinait que les sentiments de clémence dont il semblait vouloir user à l'égard de Dagobert et de son fils seraient absolument subordonnés au parti qu'elle prendrait, d'abandonner ou non la vengeance légitime qu'elle voulait demander à la justice. En effet, Rodin, dont le docteur suivait, sans le savoir, les instructions, était trop adroit pour faire dire à mademoiselle de Cardoville : « Si vous tentez quelques poursuites, on dénonce Dagobert et son fils, » tandis qu'on arrivait aux mêmes fins en inspirant assez de craintes à Adrienne au sujet de ses deux libérateurs pour la détourner de toute poursuite. Sans connaître la disposition de la loi, mademoiselle de Cardoville avait trop de bon sens pour ne pas comprendre qu'en effet Dagobert et Agricol pouvaient être très-dangereusement inquiétés à cause de leur tentative nocturne, et se trouver ainsi dans une position terrible. Et pourtant, en songeant à tout ce qu'elle avait souffert dans cette maison, en comptant tous les justes ressentiments qui s'étaient amassés au fond de son cœur, Adrienne trouvait cruel de renoncer à l'âpre plaisir de dévoiler, de flétrir au grand jour de si odieuses machinations. Le docteur Baleinier observait celle qu'il croyait sa dupe, avec une attention sournoise, bien certain de savoir la cause du silence et de l'hésitation de mademoiselle de Cardoville. « Mais enfin, monsieur, » reprit-elle sans pouvoir dissimuler son trouble, « en admettant que je sois

disposée, par quelque motif que ce soit, à ne déposer aucune plainte, à oublier le mal qu'on m'a fait, quand sortirai-je d'ici? — Je n'en sais rien, car je ne puis savoir à quelle époque vous serez radicalement guérie, » dit bénignement le docteur. « Vous êtes en excellente voie... mais... — Toujours cette insolente et stupide comédie. » s'écria mademoiselle de Cardoville en interrompant le docteur avec indignation; « je vous demande... et, s'il le faut, je vous prie de me dire combien de temps encore je dois être séquestrée dans cette horrible maison? car enfin... j'en sortirai un jour, je suppose? — Certes, je l'espère bien, » répondit le jésuite de robe courte avec componction, « mais quand? je l'ignore... D'ailleurs, je dois vous en avertir franchement, toutes les précautions sont prises pour que des tentatives pareilles à celle de cette nuit ne se renouvellent plus... la surveillance la plus rigoureuse est établie afin que vous n'ayez aucune communication au dehors, et cela dans votre intérêt, afin que votre pauvre tête ne s'exalte pas de nouveau dangereusement! — Ainsi, monsieur, » dit Adrienne presque effrayée, « auprès de ce qui m'attend, les jours passés étaient des jours de liberté... — Votre intérêt avant tout, » répondit le docteur d'un ton pénétré. Mademoiselle de Cardoville, sentant l'impuissance de son indignation et de son désespoir, poussa un soupir déchirant et cacha son visage dans ses mains.

A ce moment, on entendit des pas précipités derrière la porte, une gardienne de la maison entra après avoir frappé. « Monsieur, dit-elle au docteur d'un air effaré, « il y a en bas deux messieurs qui demandent à vous voir à l'instant, ainsi que mademoiselle. » Adrienne releva vivement la tête; ses yeux étaient baignés de larmes. — Quel est le nom des personnes? » dit M. Baleinier fort étonné. « — L'un d'eux m'a dit, » reprit la gardienne : « Allez prévenir M. le docteur que je suis magistrat, et que je viens exercer « ici une mission judiciaire concernant mademoiselle de Cardoville. » — Un magistrat! » s'écria le jésuite de robe courte, en devenant pourpre et ne pouvant maîtriser sa surprise et son inquiétude. « — Ah! Dieu soit loué! » s'écria Adrienne en se levant avec vivacité, la figure rayonnant d'espérance à travers ses larmes; « mes amis ont été prévenus à temps!... l'heure de la justice est arrivée! — Priez ces personnes de monter, » dit le docteur Baleinier à la gardienne après un moment de réflexion.

Puis, la physionomie de plus en plus émue et inquiète, se rapprochant d'Adrienne d'un air dur, presque menaçant, qui contrastait avec la placidité habituelle de son sourire hypocrite, le jésuite de robe courte lui dit à voix basse : « Prenez garde,.. mademoiselle!... ne vous félicitez pas trop tôt!... — Je ne vous crains plus, maintenant! » répondit mademoiselle de Cardoville, l'œil brillant et radieux. « M. de Monthron aura sans doute, de retour à Paris, été prévenu à temps;... il accompagne le magistrat... il vient me délivrer!... » Puis Adrienne ajouta avec un accent d'ironie amère : « Je vous plains, monsieur... vous et les vôtres. — Mademoiselle, » s'écria M. Baleinier, ne pouvant plus dissimuler ses angoisses croissantes, « je vous le répète, prenez garde... songez à ce que je vous ai dit... votre plainte entraînera nécessairement... vous entendez, nécessairement, la révélation de ce qui s'est passé pendant l'autre nuit... Prenez garde! le sort, l'hon-

neur de ce soldat et de son fils sont entre vos mains... Songez-y... il y va pour eux des galères. — Oh! je ne suis pas votre dupe, monsieur... vous me faites une menace détournée; ayez donc au moins le courage de me dire que si je me plains à ce magistrat... vous dénoncerez à l'instant le soldat et son fils. — Je vous répète que si vous portez plainte, ces gens-là sont perdus, » répondit le jésuite de robe courte d'une manière ambiguë.

Ébranlée par ce qu'il y avait de réellement dangereux dans les menaces du docteur, Adrienne s'écria : « Mais enfin, monsieur, si ce magistrat m'interroge, croyez-vous que je mentirai? — Vous répondrez... ce qui est vrai, d'ailleurs, » se hâta de dire M. Baleinier dans l'espoir d'arriver à ses fins, « vous répondrez que vous vous trouviez dans un tel état d'exaltation d'esprit, il y a quelques jours, que l'on a cru devoir, dans votre intérêt, vous conduire ici à votre insu; mais qu'aujourd'hui votre état est fort amélioré, que vous reconnaissez l'utilité de la mesure que l'on a été obligé de prendre dans votre intérêt. Je confirmerai ces paroles... car, après tout, c'est la vérité. — Jamais! » s'écria mademoiselle de Cardoville avec indignation. « jamais je ne serai complice d'un mensonge aussi infâme, jamais je n'aurai la lâcheté de justifier ainsi les indignités dont j'ai tant souffert. — Voici le magistrat, » dit M. Baleinier en entendant un bruit du pas derrière la porte. « Prenez garde... » En effet, la porte s'ouvrit, et, à la stupeur indicible du docteur, Rodin parut, accompagné d'un homme vêtu de noir, d'une physionomie digne et sévère.

Rodin, dans l'intérêt de ses projets et par des motifs de prudence rusée, que l'on saura plus tard, loin de prévenir le père d'Aigrigny, et conséquemment le docteur, de la visite inattendue qu'il comptait faire à la maison de santé avec un magistrat, avait, au contraire, la veille, ainsi qu'on l'a dit, fait donner l'ordre à M. Baleinier de resserrer mademoiselle de Cardoville plus étroitement encore. On comprend donc le redoublement de stupeur du docteur lorsqu'il vit cet officier judiciaire, dont la présence imprévue et la physionomie imposante l'inquiétaient déjà extrêmement, lorsqu'il le vit, disons-nous, entrer accompagné de Rodin, l'humble et obscur secrétaire de l'abbé d'Aigrigny. Dès la porte, Rodin, toujours sordidement vêtu, avait, d'un geste à la fois respectueux et compatissant, montré mademoiselle de Cardoville au magistrat. Puis, pendant que ce dernier, qui n'avait pu retenir un mouvement d'admiration à la vue de la rare beauté d'Adrienne, semblait l'examiner avec autant de surprise que d'intérêt, le jésuite se recula modestement de quelques pas en arrière. Le docteur Baleinier, au comble de l'étonnement, espérant se faire comprendre do Rodin, lui fit coup sur coup plusieurs signes d'intelligence, tâchant de l'interrogor ainsi sur l'arrivée imprévue du magistrat. Autre sujet de stupeur pour M. Baleinier : Rodin paraissait ne pas le reconnaître et ne rien comprendre à son expressive pantomime, et le considérait avec un ébahissement affecté. Enfin, au moment où lo docteur, impatienté, redoublait d'interrogations muettes, Rodin s'avança d'un pas, tendit vers lui son cou tors et lui dit d'une voix très-haute : « Plaît-il... M. lo docteur? » A ces mots, qui déconcertèrent complétement Baleinier et qui rompirent le silence qui régnait depuis quelques secondes, le magistrat se retourna et

Rodin ajouta avec un imperturbable sang-froid : « Depuis notre arrivée, M. le docteur me fait toutes sortes de signes mystérieux... Je pense qu'il a quelque chose de fort particulier à me communiquer... Moi, qui n'ai rien de secret, je le prie de s'expliquer tout haut. » Cette réplique, si embarrassante pour M. Baleinier, prononcée d'un ton agressif, et accompagnée d'un regard de froideur glaciale, plongea le médecin dans une nouvelle et si profonde stupeur, qu'il resta quelques instants sans répondre. Sans doute le magistrat fut frappé de cet incident et du silence qui le suivit, car il jeta sur M. Baleinier un regard d'une grande sévérité.

Mademoiselle de Cardoville, qui s'attendait à voir entrer M. de Montbron, restait aussi singulièrement étonnée.





CHAPITRE XXIX.

L'accusateur.

M. Baleinier, un moment déconcerté par la présence inattendue d'un magistrat et par l'attitude inexplicable de Rodin, reprit bientôt son sang-froid, et s'adressant à son confrère de robe longue : « Si j'essayais de me faire entendre de vous par signes, c'est que, tout en désirant respecter le silence que monsieur gardait en entrant chez moi, » (le docteur indiqua d'un coup d'œil le magistrat), « je voulais vous témoigner ma surprise d'une visite dont je ne savais pas devoir être honoré. — C'est à mademoiselle que j'expliquerai le motif de mon silence, monsieur, en la priant de vouloir bien l'excuser, » répondit le magistrat. Et il s'inclina légèrement devant Adrienne, à laquelle il continua de s'adresser. « Il vient de m'être fait à votre sujet une déclaration si grave, mademoiselle, que je n'ai pu m'empêcher de rester un moment muet et recueilli à votre aspect, tâchant de lire sur votre physionomie, dans votre attitude, si l'accusation que l'on avait

déposée entre mes mains était fondée... et j'ai tout lieu de croire qu'elle l'est en effet. — Pourrai-je enfin savoir, monsieur, » dit le docteur Baleinier d'un ton parfaitement poli, mais ferme, « à qui j'ai l'honneur de parler? — Monsieur, je suis juge d'instruction, et je viens éclairer ma religion sur un fait que l'on m'a signalé... — Veuillez, monsieur, me faire l'honneur de vous expliquer, » dit le docteur en s'inclinant. « — Monsieur, » reprit le magistrat, nommé M. de Gernande, homme de cinquante ans environ, rempli de fermeté, de droiture, et sachant allier les austères devoirs de sa position avec une bienveillante politesse, « monsieur, on vous reproche d'avoir commis une... erreur fort grave, pour ne pas employer une expression plus fâcheuse... Quant à l'espèce de cette erreur, j'aime mieux croire que vous, monsieur, un des princes de la science, vous avez pu vous tromper complétement dans l'appréciation d'un fait médical, que de vous soupçonner d'avoir oublié tout ce qu'il y avait de sacré dans l'exercice d'une profession qui est presque un sacerdoce... — Lorsque vous aurez spécifié les faits, monsieur, » répondit le jésuite de robe courte avec une certaine hauteur, « il me sera facile de prouver que ma conscience scientifique ainsi que ma conscience d'honnête homme sont à l'abri de tout reproche. — Mademoiselle, » dit M. de Gernande en s'adressant à Adrienne, « est-il vrai que vous avez été conduite dans cette maison par surprise? — Monsieur!... » s'écria M. Baleinier, « permettez-moi de vous faire observer que la manière dont vous posez cette question est outrageante pour moi. — Monsieur, c'est à mademoiselle que j'ai l'honneur d'adresser la parole, » répondit sévèrement M. de Gernande, « et je suis seul juge de la convenance de mes questions. » Adrienne allait répondre affirmativement à la question du magistrat, lorsqu'un regard expressif du docteur Baleinier lui rappela qu'elle allait peut-être exposer Dagobert et son fils à de cruelles poursuites.

Ce n'était pas un bas et vulgaire sentiment de vengeance qui animait Adrienne, mais une légitime indignation contre d'odieuses hypocrisies; elle eût regardé comme une lâcheté de ne pas les démasquer; mais voulant essayer de tout concilier, elle dit au magistrat avec un accent rempli de douceur et de dignité : « Monsieur, permettez-moi de vous adresser à mon tour une question. — Parlez, mademoiselle... — La réponse que je vais vous faire sera-t-elle regardée par vous comme une dénonciation formelle? — Je viens ici, mademoiselle, pour rechercher avant tout la vérité... aucune considération ne doit vous engager à la dissimuler. — Soit, monsieur, » reprit Adrienne; « mais supposez qu'ayant de justes sujets de plainte, je vous les expose, afin d'obtenir l'autorisation de sortir de cette maison, me sera-t-il ensuite permis de ne pas donner suite à la déclaration que je vous aurai faite? — Vous pourrez sans doute abandonner toute poursuite, mademoiselle, mais la justice reprendra votre cause au nom de la société, si elle a été lésée dans votre personne. — Le pardon me serait-il interdit, monsieur? Un dédaigneux oubli du mal qu'on m'aurait fait ne me vengerait-il pas assez? — Vous pourrez personnellement pardonner, oublier, mademoiselle; mais j'ai l'honneur de vous le répéter, la société ne peut montrer la même indulgence dans le cas où vous auriez été victime d'une

coupable machination... et j'ai tout lieu de craindre qu'il n'en ait été ainsi... La manière dont vous vous exprimez, la générosité de vos sentiments, le calme, la dignité de votre attitude, tout me porte à croire que l'on m'a dit vrai. — J'espère, monsieur, » dit le docteur Baleinier en reprenant son sang-froid, « que vous me ferez du moins connaître la déclaration qui vous été faite? — Il m'a été affirmé, monsieur, » dit le magistrat d'un ton sévère, « que mademoiselle de Cardoville a été conduite ici par surprise... — Par surprise? — Oui, monsieur. — Il est vrai, mademoiselle a été conduite ici par surprise, » répondit le jésuite de robe courte après un moment de silence. « — Vous en convenez? » demanda M. de Gernande. « — Sans doute, monsieur, je conviens d'avoir eu recours à un moyen que l'on est malheureusement obligé d'employer lorsque les personnes qui ont besoin de nos soins n'ont pas conscience de leur fâcheux état. — Mais, monsieur, » reprit le magistrat, « l'on m'a déclaré que mademoiselle de Cardoville n'avait jamais eu besoin de vos soins. — Ceci est une question de médecine légale dont la justice n'est pas seule appelée à décider, monsieur, et qui doit être examinée, débattue contradictoirement, » dit Baleinier reprenant toute son assurance. « — Cette question sera en effet, monsieur, d'autant plus sérieusement débattue, que l'on vous accuse d'avoir séquestré ici mademoiselle de Cardoville, quoiqu'elle jouît de toute sa raison. — Et puis-je vous demander dans quel but? » dit M. Baleinier avec un léger haussement d'épaules et d'un ton ironique, « dans quel intérêt j'aurais commis une indignité pareille, en admettant que ma réputation ne me mette pas au-dessus d'une accusation si odieuse et si absurde? — Vous auriez agi, monsieur, dans le but de favoriser un complot de famille tramé contre mademoiselle de Cardoville, dans un intérêt de cupidité. — Et qui a osé faire, monsieur, une dénonciation aussi calomnieuse? » s'écria le docteur Baleinier avec une indignation chaleureuse ; « qui a eu l'audace d'accuser un homme respectable, et, j'ose le dire, respecté à tous égards, d'avoir été le complice de cette infamie? — C'est... moi..., » dit froidement Rodin. « — Vous!... » s'écria le docteur Baleinier. Et reculant de deux pas il resta comme foudroyé. « — C'est moi... qui vous accuse, » reprit Rodin d'une voix nette et brève. « — Oui, c'est monsieur qui, ce matin même, muni de preuves suffisantes, est venu réclamer mon intervention en faveur de mademoiselle de Cardoville, » dit le magistrat en se reculant d'un pas, afin qu'Adrienne pût apercevoir son défenseur.

Jusqu'alors, dans cette scène, le nom de Rodin n'avait pas encore été prononcé; mademoiselle de Cardoville avait entendu souvent parler du secrétaire de l'abbé d'Aigrigny sous de fâcheux rapports; mais ne l'ayant jamais vu, elle ignorait que son libérateur n'était autre que ce jésuite; aussi jeta-t-elle aussitôt sur lui un regard mêlé de curiosité, d'intérêt, de surprise et de reconnaissance. La figure cadavéreuse de Rodin, sa laideur repoussante, ses vêtements sordides, eussent, quelques jours auparavant, causé à Adrienne un dégoût peut-être invincible; mais la jeune fille se rappelant que la Mayeux, pauvre, chétive, difforme et vêtue presque de haillons, était douée, malgré ses dehors disgracieux, d'un des plus nobles cœurs que l'on pût admirer, ce ressouvenir fut singulièrement favorable au jé-

suite. Mademoiselle de Cardoville oublia qu'il était laid et sordide pour songer qu'il était vieux, qu'il semblait pauvre et qu'il venait la secourir.

Le docteur Baleinier, malgré sa ruse, malgré son audacieuse hypocrisie, malgré sa présence d'esprit, ne pouvait cacher à quel point la dénonciation de Rodin le bouleversait; sa tête se perdait en pensant que le lendemain même de la séquestration d'Adrienne dans cette maison, c'était l'implacable appel de Rodin, à travers le guichet de la chambre, qui l'avait empêché, lui, Baleinier, de céder à la pitié que lui inspirait la douleur désespérée de cette malheureuse jeune fille, amenée à douter presque de sa raison... Et c'était Rodin, lui si inexorable, lui l'âme damnée, le subalterne dévoué du père d'Aigrigny, qui dénonçait le docteur et qui amenait un magistrat pour obtenir la mise en liberté d'Adrienne... alors que, la veille, le pére d'Aigrigny avait encore ordonné de redoubler de sévérité envers elle !...

Le jésuite de robe courte se persuada que Rodin trahissait d'une abominable façon le père d'Aigrigny, et que les amis de mademoiselle de Cardoville avaient corrompu et soudoyé ce misérable secrétaire; aussi M. Baleinier, exaspéré par ce qu'il regardait comme une monstrueuse trahison, s'écria de nouveau avec indignation et d'une voix entrecoupée par la colère : « Et c'est vous, monsieur... vous qui avez le front de m'accuser... vous... qui... il y a peu de jours encore... » Puis, réfléchissant qu'accuser Rodin de complicité, c'était s'accuser soi-même, il eut l'air de céder à une trop vive émotion, et reprit avec amertume : « Ah ! monsieur, monsieur... vous êtes la dernière personne que j'aurais crue capable d'une si odieuse dénonciation... c'est honteux !... — Et qui donc mieux que moi pouvait dénoncer cette indignité? » répondit Rodin d'un ton rude et cassant. « N'étais-je pas en position d'apprendre... mais malheureusement trop tard, de quelle machination mademoiselle de Cardoville et d'autres encore... étaient victimes?... Alors, quel était mon devoir d'honnête homme? avertir M. le magistrat... lui prouver ce que j'avançais et l'accompagner ici. C'est ce que j'ai fait. — Ainsi, M. le magistrat, » reprit le docteur Baleinier, « ce n'est pas seulement moi que cet homme accuse, mais il ose accuser encore... — J'accuse M. l'abbé d'Aigrigny, » reprit Rodin d'une voix haute et tranchante en interrompant le docteur, « j'accuse madame de Saint-Dizier; je vous accuse, vous, monsieur, d'avoir, par un vil intérêt, séquestré mademoiselle de Cardoville dans cette maison et les filles de M. le maréchal Simon dans le couvent voisin. Est-ce clair? — Hélas ! ce n'est que trop vrai, » dit vivement Adrienne, « j'ai vu ces pauvres enfants bien éplorées me faire des signes de désespoir. »

L'accusation de Rodin relative aux orphelines fut un nouveau et formidable coup pour le docteur Baleinier. Il lui fut alors surabondamment prouvé que le *traître* avait complétement passé dans le camp ennemi... Ayant hâte de mettre un terme à cette scène si embarrassante, il dit au magistrat, en tâchant de faire bonne contenance, malgré sa vive émotion : « Je pourrais, monsieur, me borner à garder le silence et dédaigner de telles accusations, jusqu'à ce qu'une décision judicaire leur eût donné une autorité quelconque... mais, fort de ma conscience... je m'adresse à mademoiselle de Cardoville elle-même... et je la supplie de dire si ce matin encore je ne lui annonçais pas que sa santé serait bientôt dans un état

assez satisfaisant pour qu'elle pût quitter cette maison. J'adjure mademoiselle, au nom de sa loyauté bien connue, de me répondre si tel n'a pas été mon langage, et si, en le tenant, je ne me trouvais pas seul avec elle, et si... — Allons donc! monsieur, » dit Rodin en interrompant insolemment Baleinier; « supposez que cette chère demoiselle avoue cela par pure générosité, qu'est-ce que cela prouve en votre faveur? Rien du tout... — Comment! monsieur..., » s'écria le docteur, « vous vous permettez... — Je me permets de vous démasquer sans votre agrément; c'est un inconvénient, il est vrai; mais qu'est-ce que vous venez nous dire? que seul avec mademoiselle de Cardoville vous lui avez parlé comme si elle était vraiment folle... Parbleu! voilà qui est bien concluant! — Mais, monsieur..., » dit le docteur. « — Mais, monsieur, » reprit Rodin sans le laisser continuer, « il est évident que, dans la prévision de ce qui arrive aujourd'hui, afin de vous ménager une échappatoire, vous avez feint d'être persuadé de votre exécrable mensonge, même aux yeux de cette pauvre demoiselle, afin d'invoquer plus tard le bénéfice de votre conviction prétendue... Allons donc! ce n'est pas à des gens de bon sens, de cœur droit, que l'on fait de ces contes-là. — Ah çà! monsieur..., » s'écria Baleinier courroucé. « — Ah çà! monsieur, » reprit Rodin d'une voix plus haute et dominant toujours celle du docteur, « est-il vrai, oui ou non, que vous vous réservez le faux-fuyant de rejeter cette odieuse séquestration sur une erreur scientifique? Moi je dis oui... et j'ajoute que vous vous croyez hors d'affaire parce que vous dites maintenant : « Grâce à mes soins, mademoiselle a retrouvé sa » raison : que veut-on de plus? » — Je dis cela, monsieur, et je le soutiens. — Vous soutenez une fausseté, car il est prouvé que jamais la raison de mademoiselle n'a été un instant égarée. — Et moi, monsieur, je maintiens qu'elle l'a été. — Et moi, monsieur, je prouverai le contraire, » dit Rodin. « — Vous! et comment cela? » s'écria le docteur. « — C'est ce que je me garderai de vous dire quant à présent... comme vous le pensez bien..., » répondit Rodin avec un sourire ironique. Puis il ajouta avec indignation : « Mais tenez, monsieur, vous devriez mourir de honte d'oser soulever une question semblable devant mademoiselle; épargnez-lui au moins une telle discussion. — Monsieur... — Allons donc! Fi! monsieur..., vous dis-je, fi!.., cela est odieux à soutenir devant mademoiselle; odieux si vous dites vrai, odieux si vous mentez, » reprit Rodin avec dégoût. « — Mais c'est un acharnement inconcevable! » s'écria le jésuite de robe courte, exaspéré; « et il me semble que M. le magistrat fait preuve de partialité en laissant accumuler contre moi de si grossières calomnies! — Monsieur, » répondit sévèrement M. de Gernande, « j'ai le droit non-seulement d'entendre, mais de provoquer tout entretien contradictoire dès qu'il peut éclairer ma religion; de tout ceci, il résulte, même à votre avis, M. le docteur, que l'état de la santé de mademoiselle de Cardoville est assez satisfaisant pour qu'elle puisse rentrer dans sa famille aujourd'hui même. — Je n'y vois pas du moins de très-grave inconvénient, monsieur, » dit le docteur; « seulement je maintiens que la guérison n'est pas aussi complète qu'elle aurait pu l'être, et je décline, à ce sujet, toute responsabilité pour l'avenir. — Vous le pouvez d'autant mieux, » dit Rodin, « qu'il

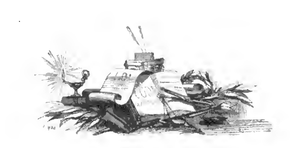
est douteux que mademoiselle s'adresse désormais à vos honnêtes lumières. — Il est donc inutile d'user de mon initiative pour vous demander d'ouvrir à l'instant les portes de cette maison à mademoiselle de Cardoville, » dit le magistrat au directeur. « — Mademoiselle est libre...., » dit Baleinier, « parfaitement libre. — Quant à la question de savoir si vous avez séquestré mademoiselle à l'aide d'une supposition de folie... la justice en est saisie, monsieur; vous serez entendu. — Je suis tranquille, monsieur, » répondit M. Baleinier en faisant bonne contenance, « ma conscience ne me reproche rien. — Je le désire, monsieur, » dit M. de Gernande; « si graves que soient les apparences, et surtout lorsqu'il s'agit de personnes dans une position telle que la vôtre, monsieur, nous désirons toujours trouver des innocents. » Puis s'adressant à Adrienne : « Je comprends, mademoiselle, tout ce que cette scène a de pénible, a de blessant pour votre délicatesse et pour votre générosité... il dépendra de vous plus tard, ou de vous porter partie civile contre M. Baleinier, ou de laisser la justice suivre son cours... Un mot encore... l'homme de cœur et de loyauté » (le magistrat montra Rodin) « qui a pris votre défense d'une manière si franche, si désintéressée, m'a dit qu'il croyait savoir que vous voudriez peut-être bien vous charger momentanément des filles de M. le maréchal Simon... je vais de ce pas les réclamer au couvent où elles ont été conduites aussi par surprise. — En effet, monsieur, » répondit Adrienne, « aussitôt que j'ai appris l'arrivée des filles de M. le maréchal Simon à Paris, mon intention a été de leur offrir un appartement chez moi. Mesdemoiselles Simon sont mes proches parentes. C'est à la fois pour moi un devoir et un plaisir de les traiter en sœurs. Je vous serai donc, monsieur, doublement reconnaisante, si vous voulez bien me les confier... — Je crois ne pouvoir mieux agir dans leur intérêt, » reprit M. de Gernande. Puis, s'adressant à M. Baleinier : « Consentirez-vous, monsieur, à ce que j'amène ici tout à l'heure mesdemoiselles Simon? J'irai les chercher pendant que mademoiselle de Cardoville fera ses préparatifs de départ; elles pourront ainsi quitter cette maison avec leur parente. — Je prie mademoiselle de Cardoville de disposer de cette maison comme de la sienne en attendant le moment de son départ, » répondit M. Baleinier; « ma voiture sera à ses ordres pour la conduire. — Mademoiselle, » dit le magistrat en s'approchant d'Adrienne, « sans préjuger la question qui sera prochainement portée devant la justice, je puis du moins regretter de n'avoir pas été appelé plus tôt auprès de vous; j'aurais pu vous épargner quelques jours de cruelle souffrance... car votre position a dû être bien cruelle. — Il me restera du moins, au milieu de ces tristes jours, monsieur, » dit Adrienne avec une dignité charmante, « un bon et touchant souvenir, celui de l'intérêt que vous m'avez témoigné, et j'espère que vous voudrez bien me mettre à même de vous remercier chez moi... non de la justice que vous m'avez accordée, mais de la manière si bienveillante, et j'oserais dire si paternelle, avec laquelle vous me l'avez rendue... Et puis enfin, monsieur, » ajouta mademoiselle de Cardoville en souriant avec grâce, « je tiens à vous prouver que ce que l'on appelle ma *guérison* est bien réelle. » M. de Gernande s'inclina respectueusement devant mademoiselle de Cardoville.

Pendant le court entretien du magistrat et d'Adrienne, tous deux avaient tourné entièrement le dos à M. Baleinier et à Rodin. Ce dernier, profitant de ce moment, mit vivement dans la main du docteur un billet qu'il venait d'écrire au crayon dans le fond de son chapeau. Baleinier, ébahi, stupéfait, regarda Rodin. Celui-ci fit un signe particulier en portant son pouce à son front, qu'il sillonna deux fois verticalement, puis demeura impassible. Ceci s'était passé si rapidement, que, lorsque M. de Gernande se retourna, Rodin, éloigné de quelques pas du docteur Baleinier, regardait mademoiselle de Cardoville avec un respectueux intérêt.

« Permettez-moi de vous accompagner, monsieur, » dit le docteur en précédant le magistrat, auquel mademoiselle de Cardoville fit un salut plein d'affabilité. Tous deux sortirent; Rodin resta seul avec mademoiselle de Cardoville. Après avoir conduit M. de Gernande jusqu'à la porte extérieure de sa maison, M. Baleinier se hâta de lire le billet écrit au crayon par Rodin; il était conçu en ces termes: « Le magistrat se rend au couvent par la rue; courez-y par le jardin; dites à la supérieure d'obéir à l'ordre que j'ai donné au sujet des deux jeunes filles; cela est de la dernière importance. »

Le signe particulier que Rodin lui avait fait et la teneur de ce billet prouvèrent au docteur Baleinier, marchant ce jour d'étonnements en ébahissements, que le secrétaire du révérend père, loin de trahir, agissait toujours *pour la plus grande gloire du Seigneur*. Seulement, tout en obéissant, M. Baleinier cherchait en vain à comprendre le motif de l'inexplicable conduite de Rodin, qui venait de saisir la justice d'une affaire qu'on devait d'abord étouffer et qui pouvait avoir les suites les plus fâcheuses pour le père d'Aigrigny, pour madame de Saint-Dizier et pour lui Baleinier.

Mais revenons à Rodin resté seul avec mademoiselle de Cardoville.





CHAPITRE XXX.

Le secrétaire du père d'Aigrigny.

A peine le magistrat et le docteur Baleinier eurent-ils disparu que mademoiselle de Cardoville, dont le visage rayonnait de bonheur, s'écria en regardant Rodin avec un mélange de respect et de reconnaissance : « Enfin, grâce à vous, monsieur... je suis libre... Libre!... Oh! je n'avais jamais senti tout ce qu'il y a de bien-être, d'expansion, d'épanouissement dans ce mot adorable... liberté! » Et le sein d'Adrienne palpitait; ses narines roses se dilataient, ses lèvres vermeilles s'entr'ouvraient comme si elle eût aspiré avec délices un air vivifiant et pur. « Je suis depuis peu de jours dans cette horrible maison, » reprit-elle; « mais j'ai assez souffert de ma captivité pour faire vœu de rendre chaque année quelques pauvres prisonniers pour dettes à la liberté. Ce vœu vous paraît sans doute un peu *moyen âge,* » ajouta-t-elle en souriant, « mais il ne faut pas prendre à cette noble époque seulement ses meubles et ses vitraux... Merci donc double-

ment, monsieur, car je vous fais complice de cette pensée de *délivrance* qui vient d'éclore, vous le voyez, au milieu du bonheur que je vous dois, et dont vous paraissez ému, touché. Ah! que ma joie vous dise ma reconnaissance, et qu'elle vous paye de votre généreux secours! » dit la jeune fille avec exaltation.

Mademoiselle de Cardoville, en effet, remarquait une complète transfiguration dans la physionomie de Rodin. Cet homme, naguère si dur, si tranchant, si inflexible à l'égard du docteur Baleinier, semblait sous l'influence des sentiments les plus doux, les plus affectueux. Ses petits yeux de vipère, à demi voilés, s'attachaient sur Adrienne avec une expression d'ineffable intérêt... Puis comme s'il eût voulu s'arracher tout à coup à ces impressions, il dit, en se parlant à lui-même : « Allons, allons, pas d'attendrissement : le temps est trop précieux... Ma mission n'est pas remplie... non, elle ne l'est pas... ma chère demoiselle, » ajouta-t-il en s'adressant alors à Adrienne; « ainsi... croyez-moi... nous parlerons plus tard de reconnaissance... Parlons vite du présent si important pour vous et pour votre famille... Savez-vous ce qui se passe? » Adrienne regarda le jésuite avec surprise et lui dit : « — Que se passe-t-il donc, monsieur? — Savez-vous le véritable motif de votre séquestration dans cette maison?... Savez-vous ce qui a fait agir madame de Saint-Dizier et l'abbé d'Aigrigny? » En entendant prononcer ces noms détestés, les traits de mademoiselle de Cardoville, naguère si heureusement épanouis, s'attristèrent, et elle répondit avec amertume : « — La haine, monsieur... a sans doute animé madame de Saint-Dizier contre moi... — Oui... la haine... et de plus le désir de vous dépouiller impunément d'une fortune immense... — Moi... monsieur, et comment? — Vous ignorez donc, ma chère demoiselle, l'intérêt que vous aviez à vous trouver le 13 février rue Saint-François pour un héritage? — J'ignorais cette date et ces détails, monsieur; mais je savais incomplétement par quelques papiers de famille, et grâce à une circonstance assez extraordinaire, qu'un de nos ancêtres... — Avait laissé une somme énorme à partager entre ses descendants, n'est-ce pas? — Oui, monsieur... — Ce que malheureusement vous ignoriez, ma chère demoiselle, c'est que les héritiers étaient tenus de se trouver réunis le 13 février à heure fixe; ce jour et cette heure passés, les retardataires devaient être dépossédés. Comprenez-vous maintenant pourquoi on vous a enfermée ici, ma chère demoiselle? — Oh! oui, je comprends, » s'écria mademoiselle de Cardoville; « à la haine que me portait ma tante, se joignait la cupidité... tout s'explique. Les filles du maréchal Simon, héritières comme moi, ont été séquestrées comme moi... — Et cependant, » s'écria Rodin, « vous et elles n'êtes pas les seules victimes... — Quelles sont donc les autres, monsieur? — Un jeune Indien... — Le prince Djalma? » dit vivement Adrienne. « — Il a failli être empoisonné par un narcotique... dans le même intérêt. — Grand Dieu! » s'écria la jeune fille en joignant les mains avec épouvante. « C'est horrible! lui... lui... ce jeune prince que l'on dit d'un caractère si noble, si généreux! Mais j'avais envoyé au château de Cardoville... — Un homme de confiance, chargé de ramener le prince à Paris; je sais cela, ma chère demoiselle; mais, à l'aide d'une ruse, cet

homme a été éloigné, et le jeune Indien livré à ses ennemis. — Et à cette heure... où est-il? — Je n'ai que de vagues renseignements; je sais seulement qu'il est à Paris; mais je ne désespère pas de le retrouver; je ferai ces recherches avec une ardeur presque paternelle; car on ne saurait trop aimer les rares qualités de ce pauvre fils de roi. Quel cœur, ma chère demoiselle! quel cœur! oh! c'est un cœur d'or. brillant et pur comme l'or de son pays. — Mais il faut retrouver le prince, monsieur, » dit Adrienne avec émotion. « Il faut ne rien négliger pour cela, je vous en conjure; c'est mon parent... il est seul ici... sans appui, sans secours. — Certainement, » reprit Rodin avec commisération, « pauvre enfant... car c'est presque un enfant... dix-huit ou dix-neuf ans... jeté au milieu de Paris, dans cet enfer;... avec ses passions neuves, ardentes, sauvages, avec sa naïveté, sa confiance, à quels périls ne serait-il pas exposé! — Mais il s'agit d'abord de le retrouver, monsieur, » dit vivement Adrienne, « ensuite nous le soustrairons à ces dangers... Avant d'être enfermée ici, apprenant son arrivée en France, j'avais envoyé un homme de confiance lui offrir les services d'un ami inconnu; je vois maintenant que cette folle idée, que l'on m'a tant reprochée, était fort sensée... aussi j'y tiens plus que jamais; le prince est de ma famille, je lui dois une généreuse hospitalité... je lui destinais le pavillon que j'occupais chez ma tante... — Mais vous, ma chère demoiselle? — Aujourd'hui même je vais aller habiter une maison que depuis quelque temps j'avais fait préparer, étant bien décidée à quitter madame de Saint-Dizier et à vivre seule et à ma guise. Ainsi, monsieur, puisque votre mission est d'être le bon génie de notre famille, soyez aussi généreux envers le prince Djalma que vous l'avez été pour moi, pour les filles du maréchal Simon; je vous en conjure, tâchez de découvrir la retraite de ce pauvre fils de roi, comme vous dites; gardez-moi le secret et faites-le conduire dans ce pavillon, qu'un ami inconnu lui offre;... qu'il ne s'inquiète de rien; on pourvoira à tous ses besoins; il vivra comme il doit vivre... en prince... — Oui, il vivra en prince, grâce à votre royale munificence... Mais jamais touchant intérêt n'aura été mieux placé... Il suffit de voir comme je l'ai vue sa belle et mélancolique figure pour... — Vous l'avez donc vu, monsieur? » dit Adrienne en interrompant Rodin. « — Oui, ma chère demoiselle, je l'ai vu pendant deux heures environ... et il ne m'en a pas fallu davantage pour le juger; ses traits charmants sont le miroir de son âme. — Et où l'avez-vous vu, monsieur? — A votre ancien château de Cardoville, ma chère demoiselle, non loin duquel la tempête l'avait jeté... et où je m'étais rendu afin de... » Puis, après un moment d'hésitation, Rodin reprit comme emporté malgré lui par sa franchise: « Eh! mon Dieu, où je m'étais rendu pour faire une action mauvaise, honteuse et misérable... il faut bien l'avouer... — Vous, monsieur... au château de Cardoville? pour une mauvaise action!... » s'écria Adrienne, profondément surprise. « — Hélas! oui, ma chère demoiselle, » répondit naïvement Rodin. « En un mot, j'avais ordre de M. l'abbé d'Aigrigny de mettre votre ancien régisseur dans l'alternative ou d'être renvoyé, ou de se prêter à une indignité... oui, à quelque chose qui ressemblait fort à de l'espionnage et à de la calomnie;... mais l'honnête et digne homme a re-

fusé... — Mais qui êtes-vous donc, monsieur? » dit mademoiselle de Cardoville, de plus en plus étonnée. « — Je suis... Rodin... ex-secrétaire de M. l'abbé d'Aigrigny... bien peu de chose, comme vous voyez. » Il faut renoncer à rendre l'accent à la fois humble et ingénu du jésuite, en prononçant ces mots qu'il accompagna d'un salut respectueux.

A cette révélation, mademoiselle de Cardoville se recula brusquement. Nous l'avons dit, Adrienne avait quelquefois entendu parler de Rodin, l'humble secrétaire de l'abbé d'Aigrigny, comme d'une sorte de machine obéissante et passive. Ce n'était pas tout : le régisseur de la terre de Cardoville, en écrivant à Adrienne au sujet du prince Djalma, s'était plaint des propositions perfides et déloyales de Rodin. Elle sentit donc s'éveiller une vague défiance, lorsqu'elle apprit que son libérateur était l'homme qui avait joué un rôle si odieux. Du reste, ce sentiment défavorable était balancé par ce qu'elle devait à Rodin, et par la dénonciation qu'il venait de formuler si nettement contre l'abbé d'Aigrigny devant le magistrat; et puis enfin, par l'aveu même du jésuite qui, s'accusant lui-même, allait ainsi au-devant du reproche qu'on pouvait lui adresser. Néanmoins, ce fut avec une sorte de froide réserve que mademoiselle de Cardoville continua cet entretien, commencé par elle avec autant de franchise que d'abandon et de sympathie. Rodin s'aperçut de l'impression qu'il causait; il s'y attendait; il ne se déconcerta donc pas le moins du monde lorsque mademoiselle de Cardoville lui dit en l'envisageant bien en face et attachant sur lui un regard perçant :

« Ah !... vous êtes M. Rodin... le secrétaire de M. l'abbé d'Aigrigny? — Dites ex-secrétaire, s'il vous plaît, ma chère demoiselle, » répondit le jésuite; « car vous sentez bien que je ne remettrai jamais les pieds chez l'abbé d'Aigrigny... Je m'en suis fait un ennemi implacable, et je me trouve sur le pavé... Mais il n'importe... Qu'est-ce que je dis? mais tant mieux, puisqu'à ce prix-là des méchants sont démasqués et d'honnêtes gens secourus. » Ces mots, dits très-simplement et très-dignement, ramenèrent la pitié au cœur d'Adrienne. Elle songea qu'après tout, ce pauvre vieux homme disait vrai. La haine de l'abbé d'Aigrigny ainsi dévoilé devait être inexorable, et, après tout, Rodin l'avait bravée pour faire une généreuse révélation.

Pourtant, mademoiselle de Cardoville reprit froidement : « Puisque vous saviez, monsieur, les propositions que vous étiez chargé de faire au régisseur de la terre de Cardoville si honteuses, si perfides, comment avez-vous pu consentir à vous en charger? — Pourquoi, pourquoi? » reprit Rodin avec une sorte d'impatience pénible. « Eh! mon Dieu ! parce que j'étais alors complétement sous le charme de l'abbé d'Aigrigny, un des hommes les plus prodigieusement habiles que je connaisse, et, je l'ai appris depuis avant-hier seulement, un des hommes les plus prodigieusement dangereux qu'il y ait au monde; il avait vaincu mes scrupules en me persuadant que la fin justifiait les moyens... Et je dois l'avouer, la fin qu'il semblait se proposer était belle et grande; mais avant-hier... j'ai été cruellement désabusé... un coup de foudre m'a réveillé. Tenez, ma chère demoiselle, » ajouta Rodin avec une sorte d'embarras et de confusion, « ne parlons plus de mon fâcheux

voyage à Cardoville. Quoique je n'aie été qu'un instrument ignorant et aveugle, j'en ai autant de honte et de chagrin que si j'avais agi de moi-même... Cela me pèse et m'oppresse. Je vous en prie, parlons plutôt de vous, de ce qui vous intéresse, car l'âme se dilate aux généreuses pensées, comme la poitrine se dilate à un air pur et salubre. » Rodin venait de faire si spontanément l'aveu de sa faute, il l'expliquait si naturellement, il en paraissait si sincèrement contrit, qu'Adrienne, dont les soupçons n'avaient pas d'ailleurs d'autres éléments, sentit sa défiance beaucoup diminuer.

« Ainsi, reprit-elle en examinant toujours Rodin, c'est à Cardoville que vous avez vu le prince Djalma? — Oui, mademoiselle, et de cette rapide entrevue date mon affection pour lui; aussi je remplirai ma tâche jusqu'au bout; soyez tranquille, ma chère demoiselle, pas plus que vous, pas plus que les filles du maréchal Simon, le prince ne sera victime de ce détestable complot, qui ne s'est malheureusement pas arrêté là. — Et qui donc encore a-t-il menacé? — M. Hardy, homme rempli d'honneur et de probité, aussi votre parent, aussi intéressé dans cette succession, a été éloigné de Paris par une infâme trahison... Enfin, un dernier héritier, malheureux artisan, tombant dans un piége habilement tendu, a été jeté dans une prison pour dettes. — Mais, monsieur, » dit tout à coup Adrienne, « au profit de qui cet abominable complot, qui, en effet, m'épouvante, était-il donc tramé? — Au profit de M. l'abbé d'Aigrigny! » répondit Rodin. « — Lui! et comment? de quel droit? il n'était pas héritier. — Ce serait trop long à vous expliquer, ma chère demoiselle; vous saurez tout un jour; soyez seulement convaincue que votre famille n'avait pas d'ennemi plus acharné que l'abbé d'Aigrigny. — Monsieur, » dit Adrienne cédant à un dernier soupçon, « je vais vous parler bien franchement. Comment ai-je pu mériter ou vous inspirer le vif intérêt que vous me témoignez, et que vous étendez même sur toutes les personnes de ma famille? — Mon Dieu, ma chère demoiselle, » répondit Rodin en souriant, « si je vous le dis... vous allez vous moquer de moi... ou ne pas me comprendre... — Parlez, je vous en prie, monsieur. Ne doutez ni de moi ni de vous. — Eh bien! je me suis intéressé, dévoué à vous, parce que votre cœur est généreux, votre esprit élevé, votre caractère indépendant et fier... Une fois bien à vous, ma foi! les vôtres, qui sont d'ailleurs aussi fort dignes d'intérêt, ne m'ont plus été indifférents... Les servir, c'était vous servir encore. — Mais, monsieur... en admettant que vous me jugiez digne des louanges beaucoup trop flatteuses que vous m'adressez... comment avez-vous pu juger de mon cœur, de mon esprit, de... mon caractère? — Je vais vous le dire, ma chère demoiselle; mais auparavant je dois vous faire encore un aveu dont j'ai grande honte... Lors même que vous ne seriez pas si merveilleusement douée, ce que vous avez souffert depuis votre entrée dans cette maison devrait suffire, n'est-ce pas, pour vous mériter l'intérêt de tout homme de cœur? — Je le crois, monsieur. — Je pourrais donc expliquer ainsi mon intérêt pour vous. Eh bien! pourtant... je l'avoue, cela ne m'aurait pas suffi; vous auriez été simplement mademoiselle de Cardoville, très-riche, très-noble et très-belle jeune fille, que votre malheur m'eût fort apitoyé sans doute; mais je me serais dit: « Cette pauvre demoiselle est

« très à plaindre, soit; mais moi, pauvre homme, qu'y puis-je? Mon unique « ressource est ma place de secrétaire de l'abbé d'Aigrigny, et c'est lui qu'il « me faut d'abord attaquer! Il est tout-puissant, et je ne suis rien ; lutter « contre lui, c'est me perdre sans espoir de sauver cette infortunée. » Tandis qu'au contraire, sachant ce que vous étiez, ma chère demoiselle, ma foi! je me suis révolté dans mon infériorité. « Non, non, me suis-je dit, mille « fois non! une si belle intelligence, un si grand cœur ne seront pas victimes « d'un abominable complot... Peut-être je serai brisé dans la lutte, mais du « moins j'aurai tenté de combattre. »

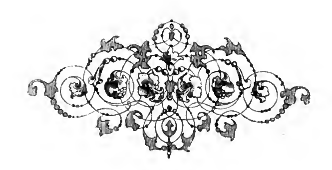
Il est impossible de dire avec quel mélange de finesse, d'énergie, de sensibilité, Rodin avait accentué ces paroles. Ainsi que cela arrive fréquemment aux gens singulièrement disgracieux et repoussants, dès qu'ils sont parvenus à faire oublier leur laideur, cette laideur même devient un motif d'intérêt, de commisération, et l'on se dit : « Quel dommage qu'un « tel esprit, qu'une telle âme, habite un corps pareil! » et l'on se sent touché, presque attendri par ce contraste. Il en était ainsi de ce que mademoiselle de Cardoville commençait à éprouver pour Rodin; car autant il s'était montré brutal et insolent envers le docteur Baleinier, autant il était simple et affectueux avec elle. Une seule chose excitait vivement la curiosité de mademoiselle de Cardoville, c'était de savoir comment Rodin avait conçu le dévouement et l'admiration qu'elle lui inspirait.

« Pardonnez mon indiscrète et opiniâtre curiosité, monsieur;... mais je voudrais savoir... — Comment vous m'avez été... moralement révélée, n'est-ce pas?... Mon Dieu! ma chère demoiselle, rien n'est plus simple... En deux mots, voici le fait : l'abbé d'Aigrigny ne voyait en moi qu'une machine à écrire, un instrument obtus, muet et aveugle... — Je croyais à M. d'Aigrigny plus de perspicacité. — Et vous avez raison, ma chère demoiselle... c'est un homme d'une sagacité inouïe;... mais je le trompais... en affectant plus que de la simplicité... Pour cela, n'allez pas me croire faux... Non... je suis fier... oui, fier... à ma manière... et ma fierté consiste à ne jamais paraître au-dessus de ma position, si subalterne qu'elle soit! Savez-vous pourquoi? C'est qu'alors, si hautains que soient mes supérieurs... je me dis : « Ils ignorent ma valeur; ce n'est donc pas moi, c'est « l'infériorité de la condition qu'ils humilient... » A cela, je gagne deux choses : mon amour-propre est à couvert, et je n'ai à haïr personne. — Oui, je comprends cette sorte de fierté, » dit Adrienne, de plus en plus frappée du tour original de l'esprit de Rodin. « — Mais revenons à ce qui vous regarde, ma chère demoiselle. La veille du 13 février, M. l'abbé d'Aigrigny me remet un papier sténographié, et me dit : « Transcrivez cet « interrogatoire, vous y ajouterez que cette pièce vient à l'appui de la déci- « sion d'un conseil de famille, qui déclare, d'après le rapport du docteur « Baleinier, l'état de l'esprit de mademoiselle de Cardoville assez alarmant « pour exiger sa reclusion dans une maison de santé... » — Oui, » dit Adrienne avec amertume, « il s'agissait d'un long entretien que j'ai eu avec madame de Saint-Dizier, ma tante, et que l'on écrivait à mon insu. — Me voici donc tête à tête avec mon mémoire sténographié; je commence à le transcrire. Au bout de dix lignes, je reste frappé de stupeur, je ne sais si

je rêve ou si je veille... « Comment! folle! » m'écriai-je, « mademoiselle de « Cardoville folle?... Mais les insensés sont ceux-là qui osent soutenir une « monstruosité pareille!... » De plus en plus intéressé, je poursuis ma lecture... je l'achève... Oh! alors, que vous dirai-je?... Ce que j'ai éprouvé, voyez-vous, ma chère demoiselle, ne se peut exprimer :... c'était de l'attendrissement, de la joie, de l'enthousiasme!... — Monsieur..., » dit Adrienne. « — Oui, ma chère demoiselle, de l'enthousiasme!... Que ce mot ne choque pas votre modestie; sachez donc que ces idées si neuves, si indépendantes, si courageuses, que vous exposiez avec tant d'éclat devant votre tante, vous sont à votre insu presque communes avec une personne pour laquelle vous ressentirez un jour le plus tendre, le plus religieux respect... — Et de qui voulez-vous parler, monsieur? » s'écria mademoiselle de Cardoville, de plus en plus intéressée. Après un moment d'hésitation apparente, Rodin reprit : « — Non... non... il est inutile maintenant de vous en instruire... Tout ce que je puis vous dire, ma chère demoiselle, c'est que, ma lecture finie, je courus chez l'abbé d'Aigrigny afin de le convaincre de l'erreur où je le voyais à votre égard... Impossible de le joindre... mais hier matin, je lui ai dit vivement ma façon de penser; il ne parut étonné que d'une chose, de s'apercevoir que je pensais. Un dédaigneux silence accueillit toutes mes instances. Je crus sa bonne foi surprise; j'insistai encore, mais en vain; il m'ordonna de le suivre à la maison où devait s'ouvrir le testament de votre aïeul. J'étais tellement aveuglé sur l'abbé d'Aigrigny qu'il fallut, pour m'ouvrir les yeux, l'arrivée successive du soldat, de son fils, puis du père du maréchal Simon... Leur indignation me dévoila l'étendue d'un complot tramé de longue main avec une effrayante habileté. Alors, je compris pourquoi l'on vous retenait ici en vous faisant passer pour folle; alors je compris pourquoi les filles du maréchal Simon avaient été conduites au couvent. Alors enfin, mille souvenirs me revinrent à l'esprit; des fragments de lettres, de mémoires, que l'on m'avait donnés à copier ou à chiffrer, et dont je ne m'étais pas jusque-là expliqué la signification, me mirent sur la voie de cette odieuse machination. Manifester, séance tenante, l'horreur subite que je ressentais pour ces indignités, c'était tout perdre; je ne fis pas cette faute. Je luttai de ruse avec l'abbé d'Aigrigny; je parus encore plus avide que lui. Cet immense héritage aurait dû m'appartenir que je ne me serais pas montré plus âpre, plus impitoyable à la curée. Grâce à ce stratagème, l'abbé d'Aigrigny ne se douta de rien : un hasard providentiel ayant sauvé cet héritage de ses mains, il quitta la maison dans une consternation profonde; moi, dans une joie indicible, car j'avais le moyen de vous sauver, de vous venger, ma chère demoiselle. Hier soir, comme toujours, je me rendis à mon bureau. Pendant l'absence de l'abbé, il me fut facile de parcourir toute sa correspondance relative à l'héritage; de la sorte, je pus relier tous les fils de cette trame immense... Oh! alors, ma chère demoiselle, devant les découvertes que je fis... et que je n'aurais jamais faites sans cette circonstance, je restai anéanti, épouvanté. — Quelles découvertes, monsieur? — Il est des secrets terribles pour qui les possède. Ainsi, n'insistez pas, ma chère demoiselle : mais, dans cet examen, la ligue formée par une insatiable cupidité contre vous et contre

vos parents m'apparut dans toute sa ténébreuse audace. Alors, le vif et profond intérêt que j'avais déjà ressenti pour vous, chère demoiselle, augmenta encore et s'étendit aux autres innocentes victimes de ce complot infernal. Malgré ma faiblesse, je me promis de tout risquer pour démasquer l'abbé d'Aigrigny... Je réunis les preuves nécessaires pour donner à ma déclaration devant la justice une autorité suffisante... et ce matin... je quittai la maison de l'abbé... sans lui révéler mes projets... Il pouvait employer, pour me retenir, quelque moyen violent; pourtant, il eût été lâche à moi de l'attaquer sans le prévenir... Une fois hors de chez lui... je lui ai écrit que j'avais en mains assez de preuves de ses indignités pour l'attaquer loyalement au grand jour... je l'accusais... il se défendrait. Je suis allé chez un magistrat, et vous savez... »

A ce moment, la porte s'ouvrit; une des gardiennes parut et dit à Rodin : « Monsieur, le commissionnaire que vous et M. le juge avez envoyé rue Brise-Miche vient de revenir. — A-t-il laissé la lettre? — Oui, monsieur, on l'a montée tout de suite. — C'est bien!... laissez-nous. » La gardienne sortit.





CHAPITRE XXXI.

La sympathie.

—

Si mademoiselle de Cardoville avait pu conserver quelques soupçons sur la sincérité du dévouement de Rodin à son égard, ils auraient dû tomber devant ce raisonnement malheureusement fort naturel et presque irréfragable : Comment supposer la moindre intelligence entre l'abbé d'Aigrigny et son secrétaire, alors que celui-ci, dévoilant complétement les machinations de son maître, le livrait aux tribunaux? alors qu'enfin Rodin allait en ceci peut-être plus loin que mademoiselle de Cardoville n'aurait été elle-même? Quelle arrière-pensée supposer au jésuite? tout au plus celle de chercher à s'attirer par ses services la fructueuse protection de la jeune fille? Et encore ne venait-il pas de protester contre cette supposition, en déclarant que ce n'était pas à mademoiselle de Cardoville, belle, noble, riche, qu'il s'était dévoué, mais à la jeune fille au cœur fier et généreux? Et puis enfin, ainsi que le disait lui-même Rodin, quel homme, à moins d'être un misérable, ne se fût intéressé au sort d'Adrienne?

Un sentiment singulier, bizarre mélange de curiosité, de surprise et d'intérêt, se joignait à la gratitude de mademoiselle de Cardoville pour Rodin; pourtant, reconnaissant un esprit supérieur sous cette humble enveloppe, un soupçon grave lui vint tout à coup à l'esprit. « Monsieur, » dit-elle à Rodin, « j'avoue toujours aux gens que j'estime les mauvais doutes qu'ils m'inspirent, afin qu'ils se justifient et m'excusent si je me trompe. » Rodin regarda mademoiselle de Cardoville avec surprise, et paraissant supputer mentalement les soupçons qu'il avait pu lui inspirer, il répondit après un moment de silence : « Peut-être s'agit-il de mon voyage à Cardoville, de mes mauvaises propositions à votre brave et digne régisseur?... Mon Dieu! je... — Non, non, monsieur..., » dit Adrienne en l'interrompant, « vous m'avez fait spontanément cet aveu, et je comprends qu'aveuglé sur le compte de M. d'Aigrigny, vous ayez exécuté passivement des instructions auxquelles la délicatesse répugnait... Mais comment se fait-il qu'avec votre valeur incontestable vous occupiez auprès de lui et depuis longtemps une position aussi subalterne? — C'est vrai, » dit Rodin en souriant, « cela doit vous surprendre d'une manière fâcheuse, ma chère demoiselle; car un homme de quelque capacité qui reste longtemps dans une condition infime, a évidemment quelque vice radical, quelque passion mauvaise ou basse... — Ceci, monsieur... est généralement vrai... — Et personnellement vrai... quant à moi. — Ainsi, monsieur, vous avouez?... — Hélas! j'avoue que j'ai une mauvaise passion, à laquelle j'ai depuis quarante ans sacrifié toutes les chances de parvenir à une position sortable. — Et cette passion... monsieur? — Puisqu'il faut vous faire ce vilain aveu... c'est la paresse... oui, la paresse... l'horreur de toute activité d'esprit, de toute responsabilité morale, de toute initiative. Avec les douze cents livres que me donnait l'abbé d'Aigrigny, j'étais l'homme le plus heureux du monde; j'avais foi dans la noblesse de ses vues; sa pensée était la mienne, sa volonté la mienne. Ma besogne finie, je rentrais dans ma pauvre petite chambre, j'allumais mon poêle, je dînais de racines; puis, prenant quelque livre de philosophie bien inconnu, et rêvant là-dessus, je lâchais bride à mon esprit, qui, contenu tout le jour, m'entraînait à travers les théories, les utopies les plus délectables. Alors, de toute la hauteur de mon intelligence emportée, Dieu sait où, par l'audace de mes pensées, il me semblait dominer et mon maître et les grands génies de la terre. Cette fièvre durait bien, ma foi! trois ou quatre heures; après quoi je dormais d'un bon somme; chaque matin je me rendais allègrement à ma besogne, sûr de mon pain du lendemain, sans souci de l'avenir, vivant de peu, attendant avec impatience les joies de ma soirée solitaire, et me disant, à part moi, en griffonnant comme une machine stupide : « Eh! eh!... pourtant, « si je voulais... » — Certes... vous auriez pu comme un autre... mieux qu'un autre peut-être, arriver à une haute position, » dit Adrienne singulièrement touchée de la philosophie pratique de Rodin. « — Oui... je le crois, j'aurais pu arriver... mais dès que je le pouvais... à quoi bon? Voyez-vous, ma chère demoiselle, ce qui rend souvent les gens d'une valeur quelconque inexplicables pour le vulgaire... c'est qu'ils se contentent souvent de dire : *Si je voulais!* — Mais enfin, monsieur... sans tenir beaucoup aux aisances

de la vie, il est un certain bien-être que l'âge rend presque indispensable, et auquel vous renoncez absolument... — Détrompez-vous, s'il vous plaît, ma chère demoiselle, » dit Rodin en souriant avec finesse, « je suis très-sybarite; il me faut absolument un bon vêtement, un bon poêle, un bon matelas, un bon morceau de pain, un bon radis, bien piquant, assaisonné de bon sel gris, de bonne eau limpide; et pourtant malgré la complication de mes goûts, mes douze cents francs me suffisent et au delà, puisque je puis faire quelques économies. — Et maintenant que vous voici sans emploi, comment allez-vous vivre, monsieur? » dit Adrienne, de plus en plus intéressée par la bizarrerie de cet homme, et pensant à mettre son désintéressement à l'épreuve. « — J'ai un petit boursicot; il me suffira pour rester ici jusqu'à ce que j'aie délié jusqu'au dernier fil la noire trame du père d'Aigrigny; je me dois cette réparation pour avoir été sa dupe; trois ou quatre jours suffiront, je l'espère, à cette besogne. Après quoi, j'ai la certitude de trouver un modeste emploi dans ma province, chez un receveur particulier des contributions; il y a peu de temps déjà quelqu'un me voulant du bien m'avait fait faire cette offre; mais je n'avais pas voulu quitter l'abbé d'Aigrigny, malgré les grands avantages que l'on me proposait... Figurez-vous donc huit cents francs, ma chère demoiselle, huit cents francs, nourri et logé... Comme je suis un peu sauvage, j'aurais préféré être logé à part;... mais vous sentez bien, on me donne déjà tant... que je passerai par-dessus ce petit inconvénient. » Il faut renoncer à peindre l'ingénuité de Rodin en faisant ces petites confidences ménagères, et surtout abominablement mensongères, à mademoiselle de Cardoville, qui sentit son dernier soupçon disparaître.

« Comment, monsieur, » dit-elle au jésuite avec intérêt, « dans trois ou quatre jours vous aurez quitté Paris? — Je l'espère bien, ma chère demoiselle, et cela..., » ajouta-t-il d'un ton mystérieux, « et cela pour plusieurs raisons;... mais ce qui me serait bien précieux, » reprit-il d'un ton grave et pénétré en contemplant Adrienne avec attendrissement, « ce serait d'emporter au moins avec moi cette conviction que vous m'avez su quelque gré d'avoir, à la seule lecture de votre entretien avec la princesse de Saint-Dizier, deviné en vous une valeur peut-être sans pareille de nos jours chez une jeune personne de votre âge et de votre condition... — Ah! monsieur, » dit Adrienne en souriant, « ne vous croyez pas obligé de me rendre sitôt les louanges sincères que j'ai adressées à votre supériorité d'esprit... J'aimerais mieux de l'ingratitude. — Eh! mon Dieu... je ne vous flatte pas, ma chère demoiselle; à quoi bon? Nous ne devons pas nous revoir... Non, je ne vous flatte pas... je vous comprends, voilà tout... et ce qui va vous sembler bizarre, c'est que votre aspect complète l'idée que je m'étais faite de vous, ma chère demoiselle, en lisant votre entretien avec votre tante; ainsi quelques côtés de votre caractère, jusqu'alors obscurs pour moi, sont maintenant vivement éclairés. — En vérité, monsieur, vous m'étonnez de plus en plus. — Que voulez-vous? je vous dis naïvement mes impressions; à cette heure, je m'explique parfaitement, par exemple, votre amour passionné du beau, votre culte religieux pour les sensualités raffinées, vos ardentes aspirations vers un monde meilleur, votre courageux

mépris pour bien des usages dégradants, serviles, auxquels la femme est soumise; oui, maintenant, je comprends mieux encore le noble orgueil avec lequel vous contemplez ce flot d'hommes vains, suffisants, ridicules, pour qui la femme est une créature à eux dévolue, de par les lois qu'ils ont faites *à leur image*, qui n'est pas belle. Selon ces tyranneaux, la femme, espèce inférieure à laquelle un concile de cardinaux a daigné reconnaître une âme à deux voix de majorité, ne doit-elle pas s'estimer mille fois heureuse d'être la servante de ces petits pachas, vieux à trente ans, essoufflés, épouffés, blasés, qui, las de tous les excès, voulant se reposer dans leur épuisement, songent, comme on dit, à *faire une fin*, ce qu'ils entreprennent en épousant une pauvre jeune fille qui désire, elle, au contraire, *faire un commencement.* »

Mademoiselle de Cardoville eût certainement souri aux traits satiriques de Rodin, si elle n'eût pas été singulièrement frappée de l'entendre s'exprimer dans des termes si appropriés à ses idées à elle... lorsque pour la première fois de sa vie elle voyait cet homme dangereux. Adrienne oubliait ou plutôt ignorait qu'elle avait affaire à un jésuite d'une rare intelligence, et que ceux-là unissent les connaissances et les ressources mystérieuses de l'espion de police à la profonde sagacité du confesseur; prêtres diaboliques, qui, au moyen de quelques renseignements, de quelques aveux, de quelques lettres, reconstruisent un caractère, comme Cuvier reconstruisait un corps d'après quelques fragments zoologiques.

Adrienne, loin d'interrompre Rodin, l'écoutait avec une curiosité croissante. Sûr de l'effet qu'il produisait, celui-ci continua d'un ton indigné : « Et votre tante et l'abbé d'Aigrigny vous traitaient d'insensée parce que vous vous révoltiez contre le joug futur de ces tyranneaux! parce qu'en haine des vices honteux de l'esclavage, vous vouliez être indépendante avec les loyales qualités de l'indépendance, libre avec les fières vertus de la liberté! — Mais, monsieur, » dit Adrienne de plus en plus surprise, « comment mes pensées peuvent-elles vous être aussi familières? — D'abord, je vous connais parfaitement, grâce à votre entretien avec madame de Saint-Dizier; et puis, si par hasard nous poursuivions tous deux le même but, quoique par des moyens divers, » reprit finement Rodin en regardant mademoiselle de Cardoville d'un air d'intelligence, « pourquoi nos convictions ne seraient-elles pas les mêmes? — Je ne vous comprends pas... monsieur... De quel but voulez-vous donc parler?... — Du but que tous les esprits élevés, généreux, indépendants poursuivent incessamment... les uns agissant comme vous, ma chère demoiselle, par passion, par instinct, sans se rendre compte peut-être de la haute mission qu'ils sont appelés à remplir. Ainsi, par exemple, lorsque vous vous complaisez dans les délices les plus raffinées, lorsque vous vous entourez de tout ce qui charme vos sens... croyez-vous ne céder qu'à l'attrait du beau, qu'à un besoin de jouissances exquises?... Non, non, mille fois non... car alors vous ne seriez qu'une créature incomplète, odieusement personnelle, une sèche égoïste d'un goût très-recherché... rien de plus... et à votre âge, ce serait hideux, ma chère demoiselle, ce serait hideux. — Monsieur, ce jugement si sévère... le portez-vous donc sur moi? » dit Adrienne avec inquiétude, tant cet homme

lui imposait déjà malgré elle. « Certes je le porterais sur vous, si vous aimiez le luxe pour le luxe; mais, non, non, un sentiment tout autre vous anime, » reprit le jésuite; « ainsi raisonnons un peu : éprouvant le besoin passionné de toutes ces jouissances, vous en sentez le prix ou le manque plus vivement que personne, n'est-il pas vrai? — En effet, monsieur, » dit Adrienne vivement intéressée. « — Votre reconnaissance et votre intérêt sont donc déjà forcément acquis à ceux-là qui, pauvres, laborieux, inconnus, vous procurent ces merveilles du luxe dont vous ne pouvez vous passer? — Ce sentiment de gratitude est si vif chez moi, monsieur, » reprit Adrienne de plus en plus ravie de se voir si bien comprise ou devinée, « qu'un jour je fis inscrire sur un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, au lieu du nom de son vendeur, le nom de son auteur, pauvre artiste jusqu'alors inconnu, et qui, depuis, a conquis sa véritable place. — Vous le voyez, je ne me trompais pas, » reprit Rodin, « l'amour de ces jouissances vous rend reconnaissante pour ceux qui vous les procurent; et ce n'est pas tout : me voilà, moi, par exemple, ni meilleur ni pire qu'un autre, mais habitué à vivre de privations, dont je ne souffre pas le moins du monde. Eh bien! les privations de mon prochain me touchent nécessairement bien moins que vous, ma chère demoiselle, car vos habitudes de bien-être... vous rendent forcément plus compatissante que tout autre pour l'infortune... Vous souffririez trop de la misère pour ne pas plaindre et secourir ceux qui en souffrent. — Mon Dieu! monsieur, » dit Adrienne, qui commençait à se sentir sous le charme funeste de Rodin, « plus je vous entends, plus je suis convaincue que vous défendez mille fois mieux que moi ces idées qui m'ont été si durement reprochées par madame de Saint-Dizier et par l'abbé d'Aigrigny. Oh! parlez... parlez, monsieur... je ne puis vous dire avec quel bonheur... avec quelle fierté je vous écoute. »

Et attentive, émue, les yeux attachés sur le jésuite avec autant d'intérêt que de sympathie et de curiosité, Adrienne, par un gracieux mouvement de tête qui lui était familier, rejeta en arrière les longues boucles de sa chevelure dorée, comme pour mieux contempler Rodin, qui reprit : « Et vous vous étonnez, ma chère demoiselle, de n'avoir été comprise ni par votre tante, ni par l'abbé d'Aigrigny? Quel point de contact aviez-vous avec ces esprits hypocrites, jaloux, rusés, tels que je les puis juger maintenant? Voulez-vous une nouvelle preuve de leur haineux aveuglement? Parmi ce qu'ils appelaient vos monstrueuses folies, quelle était la plus scélérate, la plus damnable? c'était votre résolution de vivre désormais seule et à votre guise, de disposer librement de votre présent et de votre avenir; ils trouvaient cela odieux, détestable, immoral. Et pourtant votre résolution était-elle dictée par un fol amour de liberté? non! Par une aversion désordonnée de tout joug, de toute contrainte? non! Par l'unique désir de vous singulariser? non! car alors, je vous aurais durement blâmée. — D'autres raisons m'ont en effet guidée, monsieur, je vous l'assure, » dit vivement Adrienne, devenant très-jalouse de l'estime que son caractère pourrait inspirer à Rodin. « — Eh! je le sais bien, vos motifs n'étaient et ne pouvaient être qu'excellents, » reprit le jésuite. « Cette résolution si attaquée, pourquoi la prenez-vous? Est-ce pour braver les usages reçus? non! vous

les avez respectés tant que la haine de madame de Saint-Dizier ne vous a pas forcée de vous soustraire à son impitoyable tutelle. Voulez-vous vivre seule pour échapper à la surveillance du monde? non, vous serez cent fois plus en évidence dans cette vie exceptionnelle que dans toute autre condition! Voulez-vous enfin mal employer votre liberté? non, mille fois non! pour faire le mal, on recherche l'ombre, l'isolement; posée, au contraire, comme vous le serez, tous les yeux jaloux et envieux du troupeau vulgaire seront constamment braqués sur vous... Pourquoi donc enfin prenez-vous cette détermination si courageuse, si rare, qu'elle en est unique chez une jeune personne de votre âge? Voulez-vous que je vous le dise, moi... ma chère demoiselle? Eh bien! vous voulez prouver par votre exemple que toute femme au cœur pur, à l'esprit droit, au caractère ferme, à l'âme indépendante, peut noblement et fièrement sortir de la tutelle humiliante que l'usage lui impose! Oui, au lieu d'accepter une vie d'esclave en révolte, vie fatalement vouée à l'hypocrisie ou au vice, vous voulez, vous, vivre aux yeux de tous, indépendante, loyale et respectée... Vous voulez enfin avoir, comme l'homme, le libre arbitre, l'entière responsabilité de tous les actes de votre vie, afin de bien constater qu'une femme complétement livrée à elle-même peut égaler l'homme en raison, en sagesse, en droiture, et le surpasser en délicatesse et en dignité... Voilà votre dessein, ma chère demoiselle. Il est noble, il est grand; votre exemple sera-t-il imité? je l'espère! Mais, ne le serait-il pas, que votre généreuse tentative vous placera toujours haut et bien! croyez-moi... »

Les yeux de mademoiselle de Cardoville brillaient d'un fier et doux éclat, ses joues étaient légèrement colorées, son sein palpitait, elle redressait sa tête charmante par un mouvement d'orgueil involontaire; enfin, complétement sous le charme de cet homme diabolique, elle s'écria : « Mais, monsieur, qui êtes-vous donc pour connaître, pour analyser ainsi mes plus secrètes pensées, pour lire dans mon âme plus clairement que je n'y lis moi-même, pour donner une nouvelle vie, un nouvel élan à ces idées d'indépendance qui depuis si longtemps germent en moi? qui êtes-vous donc enfin pour me relever si fort à mes propres yeux, que maintenant j'ai la conscience d'accomplir une mission honorable pour moi, et peut-être utile à celles de mes sœurs qui souffrent dans un dur servage?... Encore une fois, qui êtes-vous, monsieur? — Qui je suis, mademoiselle? » répondit Rodin avec un sourire d'adorable bonhomie; « je vous l'ai déjà dit, je suis un pauvre vieux bonhomme qui depuis quarante ans, après avoir chaque jour servi de machine à écrire les idées des autres, rentre chaque soir dans son réduit, où il se permet alors d'élucubrer ses idées à lui; un brave homme qui, de son grenier, assiste et prend même un peu de part au mouvement des esprits généreux qui marchent vers un but plus prochain peut-être qu'on ne le pense communément... Aussi, ma chère demoiselle, je vous disais tout à l'heure : « Vous et moi nous tendons aux mêmes fins, vous sans y « réfléchir et en continuant d'obéir à vos rares et divins instincts. » Aussi, croyez-moi, vivez, vivez toujours belle, toujours libre, toujours heureuse! c'est votre mission; elle est plus providentielle que vous ne le pensez; oui, continuez à vous entourer de toutes les merveilles du luxe et des arts;

raffinez encore vos sens, épurez encore vos goûts par le choix exquis de vos jouissances; dominez par l'esprit, par la grâce, par la pureté, cet imbécile et laid troupeau d'hommes, qui, dès demain, vous voyant seule et libre, va vous entourer; ils vous croiront une proie facile, dévolue à leur cupidité, à leur égoïsme, à leur sotte fatuité. Raillez, stigmatisez ces prétentions niaises et sordides; soyez reine de ce monde et digne d'être respectée comme une reine... Aimez... brillez... jouissez... c'est votre rôle ici-bas. N'en doutez pas! toutes ces fleurs dont Dieu vous comble à profusion porteront un jour des fruits excellents. Vous aurez cru vivre seulement pour le plaisir... vous aurez vécu pour le plus noble but où puisse prétendre une âme grande et belle... Aussi, peut-être... dans quelques années d'ici, nous nous rencontrerons encore; vous, de plus en plus belle et fêtée... moi, de plus en plus vieux et obscur; mais, il n'importe... une voix secrète vous dit maintenant, j'en suis sûr, qu'entre nous deux, si dissemblables, il existe un lien caché, une communion mystérieuse que désormais rien ne pourra détruire! »

En prononçant ces derniers mots avec un accent si profondément ému qu'Adrienne en tressaillit, Rodin s'était rapproché d'elle, sans qu'elle s'en aperçût, et, pour ainsi dire, sans marcher, en traînant ses pas et en glissant sur le parquet, par une sorte de lente circonvolution de reptile; il avait parlé avec tant d'élan, tant de chaleur, que sa face blafarde s'était légèrement colorée et que sa repoussante laideur disparaissait presque devant le petillant éclat de ses petits yeux fauves, alors bien ouverts, ronds et fixes, qu'il attachait obstinément sur Adrienne. Celle-ci, penchée, les lèvres entr'ouvertes, la respiration oppressée, ne pouvait non plus détacher ses regards de ceux du jésuite; il ne parlait plus, et elle écoutait encore. Ce qu'éprouvait cette belle jeune fille, si élégante, à l'aspect de ce vieux petit homme, chétif, laid et sale, était inexplicable. La comparaison si vulgaire, et pourtant si vraie, de l'effrayante fascination du serpent sur l'oiseau, pourrait, néanmoins, donner une idée de cette impression étrange.

La tactique de Rodin était habile et sûre. Jusqu'alors mademoiselle de Cardoville n'avait raisonné ni ses goûts ni ses instincts; elle s'y était livrée parce qu'ils étaient inoffensifs et charmants. Combien donc devait-elle être heureuse et fière d'entendre un homme doué d'un esprit supérieur, non-seulement la louer de ces tendances, dont elle avait été naguère si amèrement blâmée, mais l'en féliciter comme d'une chose grande, noble et divine! Si Rodin se fût seulement adressé à l'amour-propre d'Adrienne, il eût échoué dans ses menées perfides, car elle n'avait pas la moindre vanité; mais il s'adressait à tout ce qu'il y avait d'exalté, de généreux, dans le cœur de cette jeune fille; ce qu'il semblait encourager, admirer en elle, était réellement digne d'encouragement et d'admiration. Comment n'eût-elle pas été dupe de ce langage qui cachait de si ténébreux, de si funestes projets? Frappée de la rare intelligence du jésuite, sentant sa curiosité vivement excitée par quelques mystérieuses paroles que celui-ci avait dites à dessein, ne s'expliquant pas l'action singulière que cet homme pernicieux exerçait déjà sur son esprit, ressentant une compassion respectueuse en songeant qu'un

homme de cet âge, de cette intelligence, se trouvait dans la position la plus précaire, Adrienne lui dit avec sa cordialité naturelle : « Un homme de votre mérite et de votre cœur, monsieur, ne doit pas être à la merci du caprice des circonstances ; quelques-unes de vos paroles ont ouvert à mes yeux des horizons nouveaux... je sens que, sur beaucoup de points, vos conseils pourront m'être très-utiles à l'avenir ; enfin, en venant m'arracher de cette maison, en vous dévouant aux autres personnes de ma famille, vous m'avez donné des marques d'intérêt que je ne puis oublier sans ingratitude... Une position bien modeste, mais assurée, vous a été enlevée... permettez-moi de... — Pas un mot de plus, ma chère demoiselle, » dit Rodin en interrompant mademoiselle de Cardoville d'un air chagrin ; « je ressens pour vous une profonde sympathie ; je m'honore d'être en communauté d'idées avec vous; je crois enfin fermement que quelque jour vous aurez à demander conseil au pauvre vieux philosophe ; à cause de tout cela, je dois, je veux conserver envers vous la plus complète indépendance... — Mais, monsieur, c'est au contraire moi qui serais votre obligée, si vous vouliez accepter ce que je désirerais tant vous offrir. — Oh ! ma chère demoiselle, » dit Rodin en souriant, « je sais que votre générosité saura toujours rendre la reconnaissance légère et douce ; mais encore une fois je ne puis rien accepter de vous.... Un jour peut-être... vous saurez pourquoi. — Un jour? — Il m'est impossible de vous en dire davantage. Et puis supposez que je vous aie quelque obligation, comment vous dire alors tout ce qu'il y a en vous de bon et de beau? Plus tard, si vous me devez beaucoup pour mes conseils, tant mieux, je n'en serai que plus à l'aise pour vous blâmer si je vous trouve à blâmer. — Mais alors, monsieur, la reconnaissance envers vous m'est donc interdite? — Non... non..., » dit Rodin avec une apparente émotion. « Oh ! croyez-moi... il viendra un moment solennel où vous pourrez vous acquitter d'une manière digne de vous et de moi. »

Cet entretien fut interrompu par la gardienne, qui en entrant dit à Adrienne : « Mademoiselle, il y a en bas une petite ouvrière bossue qui demande à vous parler; comme, d'après les nouveaux ordres de M. le docteur, vous êtes libre de recevoir qui vous voulez... je viens vous demander s'il faut la laisser monter... Elle est si mal mise que je n'ai pas osé... — Qu'elle monte, » dit vivement Adrienne, qui reconnut la Mayeux au signalement donné par la gardienne. « qu'elle monte... — M. le docteur a aussi donné l'ordre de mettre sa voiture à la disposition de mademoiselle, faut-il faire atteler? — Oui... dans un quart d'heure, » répondit Adrienne à la gardienne qui sortit.

Puis s'adressant à Rodin : « Maintenant le magistrat ne peut tarder, je crois, à amener ici mesdemoiselles Simon? — Je ne le pense pas, ma chère demoiselle; mais quelle est cette jeune ouvrière bossue? » demanda Rodin d'un air indifférent. « — C'est la sœur adoptive d'un brave artisan qui a tout risqué pour venir m'arracher de cette maison... monsieur, » dit Adrienne avec émotion. « Cette jeune ouvrière est une rare et excellente créature ; jamais pensée plus élevée, jamais cœur plus généreux, n'ont été cachés sous des dehors moins... » Mais s'arrêtant en pensant à Rodin qui

lui semblait à peu près réunir les mêmes contrastes physiques et moraux que la Mayeux, Adrienne ajouta en regardant avec une grâce inimitable le jésuite, assez étonné de cette soudaine réticence : « Non... cette noble fille n'est pas la seule personne qui prouve combien la noblesse de l'âme, combien la supériorité de l'esprit fait prendre en indifférence de vains avantages dus seulement au hasard ou à la richesse. »

Au moment où Adrienne prononçait ces dernières paroles, la Mayeux entra dans la chambre.





CHAPITRE XXXII.

Les soupçons

Mademoiselle de Cardoville s'avança vivement au-devant de la Mayeux, et lui dit d'une voix émue en lui tendant les bras : « Venez... venez... il n'y a plus maintenant de grille qui nous sépare ! » A cette allusion, qui lui rappelait que, naguère, sa pauvre mais laborieuse main avait été respectueusement baisée par cette belle et riche patricienne, la jeune ouvrière éprouva un sentiment de reconnaissance à la fois ineffable et fière. Comme elle hésitait à répondre à l'accueil cordial d'Adrienne, celle-ci l'embrassa avec une touchante effusion. Lorsque la Mayeux se vit entourée des bras charmants de mademoiselle de Cardoville, lorsqu'elle sentit les lèvres fraîches et fleuries de la jeune fille s'appuyer fraternellement sur ses joues pâles et maladives, elle fondit en larmes sans pouvoir prononcer une parole.

Rodin, retiré dans un coin de la chambre, regardait cette scène avec un secret malaise ; instruit du refus plein de dignité opposé par la Mayeux





Les soupçons

« Regardez-la, Monsieur, » dit Adrienne à Rodin.

aux tentations perfides de la supérieure du couvent de Sainte-Marie, sachant le dévouement profond de cette généreuse créature pour Agricol

[illegible]
Celui-ci, trop physionomiste pour ne pas s'apercevoir de l'impression redoutable qu'il causait, sentit augmenter son aversion instinctive contre

aux tentations perfides de la supérieure du couvent de Sainte-Marie. sachant le dévouement profond de cette généreuse créature pour Agricol, dévouement qui s'était si valeureusement reporté depuis quelques jours sur mademoiselle de Cardoville, le jésuite n'aimait pas à voir celle-ci prendre à tâche d'augmenter encore cette affection. Il pensait sagement qu'on ne doit jamais dédaigner un ennemi ou un ami, si petits qu'ils soient. Or, son ennemi était celui-là qui se dévouait à mademoiselle de Cardoville : puis enfin, on le sait, Rodin alliait à une rare fermeté de caractère certaines faiblesses superstitieuses, et il se sentait inquiet de la singulière impression de crainte que lui inspirait la Mayeux ; il se promit de tenir compte de ce pressentiment ou de cette prévision.

. . . .

. . . .

Les cœurs délicats ont quelquefois dans les plus petites choses des instincts d'une grâce, d'une bonté charmantes. Ainsi, après que la Mayeux eut versé d'abondantes et douces larmes de reconnaissance, Adrienne, prenant un mouchoir richement garni, en essuya pieusement les pleurs qui inondaient le mélancolique visage de la jeune ouvrière. Ce mouvement si naïvement spontané sauva la Mayeux d'une humiliation; car, hélas! humiliation et souffrance, tels sont les deux abîmes que côtoie sans cesse l'infortune; aussi pour l'infortune la moindre délicate prévenance est-elle presque toujours un double bienfait. Peut-être va-t-on sourire de dédain au puéril détail que nous allons donner pour exemple; mais la pauvre Mayeux, n'osant pas tirer de sa poche son vieux petit mouchoir en lambeaux, serait longtemps restée aveuglée par ses larmes, si mademoiselle de Cardoville n'était pas venue les essuyer. « Vous êtes bonne... oh! vous êtes noblement charitable !... mademoiselle. » C'est tout ce que put dire l'ouvrière d'une voix profondément émue et encore plus touchée de l'attention de mademoiselle de Cardoville qu'elle ne l'eût peut-être été d'un service rendu.

« Regardez-la... monsieur, » dit Adrienne à Rodin, qui se rapprocha vivement. « Oui..., » ajouta la jeune patricienne avec fierté, « c'est un trésor que j'ai découvert... Regardez-la, monsieur, et aimez-la comme je l'aime, honorez-la comme je l'honore. C'est un de ces cœurs... comme nous les cherchons. — Et comme nous les trouvons, Dieu merci, ma chère demoiselle, » dit Rodin à Adrienne en s'inclinant devant l'ouvrière.

Celle-ci leva lentement les yeux sur le jésuite; à l'aspect de cette figure cadavéreuse qui lui souriait avec bénignité, la jeune fille tressaillit. Chose étrange! elle n'avait jamais vu cet homme, et instantanément elle éprouva pour lui presque la même impression de crainte, d'éloignement, qu'il venait de ressentir pour elle. Ordinairement timide et confuse, la Mayeux ne pouvait détacher son regard de celui de Rodin ; son cœur battait avec force, ainsi qu'à l'approche d'un grand péril, et comme l'excellente créature ne craignait que pour ceux qu'elle aimait, elle se rapprocha involontairement d'Adrienne, tenant toujours ses yeux attachés sur Rodin. Celui-ci, trop physionomiste pour ne pas s'apercevoir de l'impression redoutable qu'il causait, sentit augmenter son aversion instinctive contre

l'ouvrière. Au lieu de baisser les yeux devant elle, il sembla l'examiner avec une attention si soutenue, que mademoiselle de Cardoville en fut étonnée.

« Pardon, ma chère fille, » dit Rodin en ayant l'air de rassembler ses souvenirs et en s'adressant à la Mayeux, « pardon, mais je crois... que je ne me trompe point... n'êtes-vous pas allée il y a peu de jours au couvent de Sainte-Marie... ici près? — Oui, monsieur... — Plus de doute... c'est vous!... Où avais-je donc la tête?» s'écria Rodin. « C'est bien vous... j'aurais dû m'en douter plus tôt... — De quoi s'agit-il donc, monsieur? » demanda Adrienne. « — Ah! vous avez bien raison, ma chère demoiselle, » dit Rodin en montrant du geste la Mayeux. « Voilà un cœur, un noble cœur, comme nous les cherchons. Si vous saviez avec quelle dignité, avec quel courage cette pauvre enfant, qui manquait de travail... et pour elle, manquer de travail, c'est manquer de tout; si vous saviez, dis-je, avec quelle dignité elle a repoussé le honteux salaire que la supérieure du couvent avait eu l'indignité de lui offrir pour l'engager à espionner une famille où elle lui proposait de la placer!... — Ah!... c'est infâme! » s'écria mademoiselle de Cardoville avec dégoût. « Une telle proposition à cette malheureuse enfant... à elle!... — Mademoiselle, » dit amèrement la Mayeux, « je n'avais pas de travail... j'étais pauvre; on ne me connaissait pas;... on a cru pouvoir tout me proposer... — Et moi je dis, » reprit Rodin, « que c'était une double indignité de la part de la supérieure de tenter la misère, et qu'il est doublement beau à vous d'avoir refusé. — Monsieur..., » dit la Mayeux avec un embarras modeste. « — Oh! oh! on ne m'intimide pas, moi, » reprit Rodin; « louange ou blâme, je dis brutalement ce que j'ai sur le cœur... Demandez à cette chère demoiselle. » Et il indiqua du regard Adrienne. « Je vous dirai donc très-haut que je pense autant de bien de vous que mademoiselle de Cardoville en pense elle-même. — Croyez-moi, mon enfant, » dit Adrienne, « il est des louanges qui honorent, qui récompensent, qui encouragent... et celles de M. Rodin sont du nombre... Je le sais, oh! oui... je le sais. — Du reste, ma chère demoiselle, il ne faut pas me faire tout l'honneur de ce jugement... — Comment cela, monsieur? — Cette chère fille n'est-elle pas la sœur adoptive d'Agricol Baudoin, le brave ouvrier, le poëte énergique et populaire? Eh bien! est-ce que l'affection d'un tel homme n'est pas la meilleure des garanties, et ne permet pas, pour ainsi dire, de juger sur l'étiquette? » ajouta Rodin en souriant. « — Vous avez raison, monsieur, » dit Adrienne, « car, sans connaître cette chère enfant, j'ai commencé à m'intéresser très-vivement à son sort du jour où son frère adoptif m'a parlé d'elle... Il s'exprimait avec tant de chaleur, tant d'abandon, que tout de suite j'ai estimé la jeune fille capable d'inspirer un si noble attachement. »

Ces mots d'Adrienne, joints à une autre circonstance, troublèrent si vivement la Mayeux que son pâle visage devint pourpre. On le sait, l'infortunée aimait Agricol d'un amour aussi passionné que douloureux et caché; toute allusion même indirecte à ce sentiment fatal causait à la jeune fille un embarras cruel. Or, au moment où mademoiselle de Cardoville avait parlé de l'attachement d'Agricol pour la Mayeux, celle-ci avait rencontré

le regard observateur et pénétrant de Rodin, fixé sur elle;... seule avec Adrienne, la jeune ouvrière, en entendant parler du forgeron, n'eût éprouvé qu'un ressentiment de gêne passager; mais il lui sembla malheureusement que le jésuite, qui lui inspirait déjà une frayeur involontaire, venait de lire dans son cœur et d'y surprendre le secret du funeste amour dont elle était victime... De là l'éclatante rougeur de l'infortunée, de là son embarras si visible, si pénible, qu'Adrienne en fut frappée. Un esprit subtil et prompt comme celui de Rodin, au moindre effet, recherche aussitôt la cause. Procédant par rapprochement, le jésuite vit d'un côté une fille contrefaite, mais très-intelligente, et capable d'un dévouement passionné; de l'autre, un jeune ouvrier, beau, hardi, spirituel et franc. « Élevés ensemble, sympathiques l'un à l'autre par beaucoup de points, ils doivent s'aimer fraternellement, » se dit-il; « mais l'on ne rougit pas d'un amour fraternel, et la Mayeux a rougi et s'est troublée sous mon regard; aimerait-elle Agricol d'amour? » Sur la voie de cette découverte, Rodin voulut poursuivre son inquisition jusqu'au bout. Remarquant la surprise que le trouble visible de la Mayeux causait à Adrienne, il dit à celle-ci en souriant et en lui désignant la Mayeux d'un signe d'intelligence : « Hein! voyez-vous, ma chère demoiselle, comme elle rougit... cette pauvre petite, quand on parle du vif attachement de ce brave ouvrier pour elle?... » La Mayeux baissa la tête, écrasée de confusion.

Après une pause d'une seconde, pendant laquelle Rodin garda le silence, afin de donner au trait cruel le temps de bien pénétrer au cœur de l'infortunée, le bourreau reprit : « Mais voyez donc cette chère fille, comme elle se trouble! » Puis, après un autre silence, s'apercevant que la Mayeux, de pourpre qu'elle était, devenait d'une pâleur mortelle et tremblait de tous ses membres, le jésuite craignit d'avoir été trop loin, car Adrienne dit à la Mayeux avec intérêt : « — Ma chère enfant, pourquoi donc vous troubler ainsi? — Eh! c'est tout simple, » reprit Rodin avec une simplicité parfaite, car, sachant ce qu'il voulait savoir, il tenait à paraître ne se douter de rien; « eh! c'est tout simple; cette chère fille a la modestie d'une bonne et tendre sœur pour son frère. A force de l'aimer... à force de s'assimiler à lui, quand on le loue, il lui semble qu'on la loue elle-même... — Et comme elle est aussi modeste qu'excellente, » ajouta Adrienne en prenant les mains de la Mayeux, « la moindre louange, ou pour son frère adoptif, ou pour elle, la trouble au point où nous la voyons;... ce qui est un véritable enfantillage, dont je veux la gronder bien fort. » Mademoiselle de Cardoville parlait de très-bonne foi; l'explication donnée par Rodin lui semblant et étant en effet fort plausible.

Ainsi que toutes les personnes qui, redoutant à chaque minute de voir pénétrer leur douloureux secret, se rassurent aussi vite qu'elles s'effrayent, la Mayeux se persuada... eut besoin de se persuader, pour ne pas mourir de honte, que les dernières paroles de Rodin étaient sincères, et qu'il ne se doutait pas de l'amour qu'elle ressentait pour Agricol. Alors ses angoisses diminuèrent, et elle trouva quelques paroles à adresser à mademoiselle de Cardoville. « Excusez-moi, mademoiselle, » dit-elle timidement; « je suis si peu habituée à une bienveillance semblable à celle dont vous me comblez,

que je réponds mal à vos bontés pour moi. — Mes bontés? pauvre enfant, » dit Adrienne, « je n'ai encore rien fait pour vous. Mais, Dieu merci! dès aujourd'hui, je pourrai tenir ma promesse, récompenser votre dévouement pour moi, votre courageuse résignation, votre saint amour du travail et la dignité dont vous avez donné tant de preuves au milieu des plus cruelles préoccupations; en un mot, dès aujourd'hui, si cela vous convient, nous ne nous quitterons plus. — Mademoiselle, c'est trop de bonté, » dit la Mayeux d'une voix tremblante, « mais je... — Ah! rassurez-vous, » dit Adrienne en l'interrompant et en la devinant, « si vous acceptez, je saurai concilier, avec mon désir un peu égoïste de vous avoir auprès de moi, l'indépendance de votre caractère, vos habitudes de travail, votre goût pour la retraite et votre besoin de vous dévouer à tout ce qui mérite commisération; et même, je ne vous le cache pas, c'est en vous donnant surtout les moyens de satisfaire à ces généreuses tendances que je compte vous séduire et vous fixer près de moi. — Mais qu'ai-je donc fait, mademoiselle,» dit naïvement la Mayeux, « pour mériter tant de reconnaissance de votre part? N'est-ce pas vous, au contraire, qui avez commencé par vous montrer si généreuse envers mon frère adoptif? — Oh! je ne vous parle pas de reconnaissance, » dit Adrienne, « nous sommes quittes;... mais je vous parle de l'affection, de l'amitié sincère que je vous offre. — De l'amitié... à moi... mademoiselle? — Allons! allons! » lui dit Adrienne avec un charmant sourire, « ne soyez pas orgueilleuse, parce que vous avez l'avantage de la position; et puis, j'ai mis dans ma tête que vous seriez mon amie... et vous le verrez, cela sera;... mais maintenant, j'y songe... et c'est un peu tard... quelle bonne fortune vous amène ici? — Ce matin, M. Dagobert a reçu une lettre dans laquelle on le priait de se rendre ici, où il trouverait, disait-on, de bonnes nouvelles relativement à ce qui l'intéresse le plus au monde... Croyant qu'il s'agissait de mesdemoiselles Simon, il m'a dit : « La « Mayeux, vous avez pris tant d'intérêt à ce qui regarde ces chères enfants « qu'il faut que vous veniez avec moi; vous verrez ma joie en les retrou- « vant; ce sera votre récompense... » Adrienne regarda Rodin. Celui-ci fit un signe de tête affirmatif, et dit : « — Oui, oui, chère demoiselle, c'est moi qui ai écrit à ce brave soldat,.. mais sans signer et sans m'expliquer davantage; vous saurez pourquoi. — Alors, ma chère enfant, comment êtes-vous venue seule? » dit Adrienne. » — Hélas! mademoiselle, j'ai été, en arrivant, si émue de votre accueil, que je n'ai pu vous dire mes craintes. — Quelles craintes? » demanda Rodin. « — Sachant que vous habitiez ici, mademoiselle, j'ai supposé que c'était vous qui aviez fait tenir cette lettre à M. Dagobert; je le lui ai dit, il l'a cru comme moi. Arrivé ici, son impatience était si grande, qu'il a demandé dès la porte si les orphelines étaient dans cette maison, et il les a dépeintes. On lui a dit que non. Alors, malgré mes supplications, il a voulu aller au couvent s'informer d'elles. — Quelle imprudence!... » s'écria Adrienne. « — Après ce qui s'est passé cette nuit! » ajouta Rodin en haussant les épaules. » — J'ai eu beau lui faire observer, » reprit la Mayeux, « que la lettre n'annonçait pas positivement qu'on lui remettrait les orphelines... mais qu'on le renseignerait sans doute sur elles; il n'a pas voulu m'écouter, et m'a dit : « Si je

« n'apprends rien... j'irai vous rejoindre... mais elles étaient avant-hier « au couvent; maintenant tout est découvert, on ne peut me les refuser. » — Et avec une tête pareille, » dit Rodin en souriant, « il n'y a pas de discussion possible... — Pourvu, mon Dieu, qu'il ne soit pas reconnu! » dit Adrienne en songeant aux menaces de M. Baleinier. « — Ceci n'est pas présumable, » reprit Rodin, « on lui refusera la porte... voilà, je l'espère, le plus grand mécompte qui l'attendra; du reste, le magistrat ne peut maintenant tarder à revenir avec ces jeunes filles... Je n'ai plus besoin ici... d'autres soins m'appellent. Il faut que je m'informe du prince Djalma; aussi veuillez dire quand et où je pourrai vous voir, ma chère demoiselle, afin de vous tenir au courant de mes recherches... et de convenir de tout ce qui regarde le jeune prince, si, comme je l'espère, ces recherches ont de bons résultats. — Vous me trouverez chez moi, dans ma nouvelle maison, où je vais aller en sortant d'ici, rue d'Anjou, à l'ancien hôtel de Beaulieu... Mais j'y songe, » dit tout à coup Adrienne après quelques moments de réflexion, « il ne me paraît ni convenable, ni peut-être prudent, pour plusieurs raisons, de loger le prince Djalma dans le pavillon que j'occupais à l'hôtel de Saint-Dizier. J'ai vu il y a peu de temps une charmante petite maison toute meublée, toute prête; quelques embellissements réalisables en vingt-quatre heures en feront un très-joli séjour... Oui, cela sera mille fois préférable, » ajouta mademoiselle de Cardoville après un nouveau silence; « et puis, ainsi je pourrai garder sûrement le plus strict incognito. — Comment! » s'écria Rodin, dont les projets se trouvaient dangereusement dérangés par cette nouvelle résolution de la jeune fille, « vous voulez qu'il ignore... — Je veux que le prince Djalma ignore absolument quel est l'ami inconnu qui lui vient en aide; je désire que mon nom ne lui soit pas prononcé, et qu'il ne sache pas même que j'existe... quant à présent du moins... Plus tard... dans un mois peut-être... je verrai, les circonstances me guideront. — Mais cet incognito, » dit Rodin cachant son vif désappointement, « ne sera-t-il pas bien difficile à garder? — Si le prince eût habité mon pavillon, je suis de votre avis, le voisinage de ma tante aurait pu l'éclairer, et cette crainte est une des raisons qui me font renoncer à mon premier projet... Mais le prince habitera un quartier assez éloigné... la rue Blanche. Qui l'instruirait de ce qu'il doit ignorer? Un de mes vieux amis, M. Norval, vous, monsieur, et cette digne enfant, » elle montra la Mayeux, « sur la discrétion de qui je puis compter comme sur la vôtre, vous connaissez seuls mon secret... il sera donc parfaitement gardé... Du reste, demain, nous causerons plus longuement à ce sujet; il faut d'abord que vous parveniez à retrouver ce malheureux jeune prince. »

Rodin, quoique profondément courroucé de la subite détermination d'Adrienne au sujet de Djalma, fit bonne contenance et répondit : « Vos intentions seront scrupuleusement suivies, ma chère demoiselle, et demain, si vous le permettez, j'irai vous rendre bon compte... de ce que vous daigniez appeler tout à l'heure ma mission providentielle. — A demain donc... et je vous attendrai avec impatience, » dit affectueusement Adrienne à Rodin. « Permettez-moi de toujours compter sur vous, comme de ce jour

vous pouvez compter sur moi. Il faudra m'être indulgent, monsieur, car je prévois que j'aurai encore bien des conseils, bien des services à vous demander... moi qui déjà... vous dois tant... — Vous ne me devrez jamais assez, ma chère demoiselle, jamais assez, » dit Rodin en se dirigeant discrètement vers la porte, après s'être incliné devant Adrienne.

Au moment où il allait sortir, il se trouva face à face avec Dagobert. « Ah !... enfin j'en tiens un..., » s'écria le soldat en saisissant le jésuite au collet d'une main vigoureuse.





CHAPITRE XXXIII.

Les excuses.

Mademoiselle de Cardoville, en voyant Dagobert saisir si rudement Rodin au collet, s'était écriée avec effroi, en faisant quelques pas vers le soldat : « Au nom du ciel ! monsieur... que faites-vous ? — Ce que je fais ! » répondit durement le soldat sans lâcher Rodin, et en tournant la tête du côté d'Adrienne qu'il ne connaissait pas, « je profite de l'occasion pour serrer la gorge d'un des misérables de la bande du renégat, jusqu'à ce qu'il m'ait dit où sont mes pauvres enfants... — Vous m'étranglez..., » dit le jésuite d'une voix syncopée, en tâchant d'échapper au soldat. « — Où sont les orphelines, puisqu'elles ne sont pas ici et qu'on m'a fermé la porte du couvent sans vouloir me répondre ? » cria Dagobert d'une voix tonnante. « — A l'aide ! » murmura Rodin. « — Ah ! c'est affreux ! » dit Adrienne. Et pâle, tremblante, s'adressant à Dagobert, les mains jointes : « Grâce, monsieur !... écoutez-moi... écoutez-le... — M. Dagobert, » s'écria la Mayeux en courant saisir de ses faibles mains le bras de Dagobert et lui montrant Adrienne, « c'est

mademoiselle de Cardoville... Devant elle, quelle violence!... et puis, vous vous trompez... sans doute. »

Au nom de mademoiselle de Cardoville, la bienfaitrice de son fils, le soldat se retourna brusquement et lâcha Rodin; celui-ci, rendu cramoisi par la colère et par la suffocation, se hâta de rajuster son collet et sa cravate. « Pardon, mademoiselle..., » dit Dagobert en allant vers Adrienne encore pâle de frayeur, « je ne savais pas qui vous étiez;... mais le premier mouvement m'a emporté malgré moi... — Mais, mon Dieu! qu'avez-vous contre monsieur? » dit Adrienne. « Si vous m'aviez écoutée, vous sauriez... — Excusez-moi si je vous interromps, mademoiselle, » dit le soldat à Adrienne d'une voix contenue. Puis, s'adressant à Rodin, qui avait repris son sang-froid: « Remerciez mademoiselle, et allez-vous-en;... si vous restez là... je ne réponds pas de moi... — Un mot seulement, mon cher monsieur, » dit Rodin, « je... — Je vous dis que je ne réponds pas de moi si vous restez là! » s'écria Dagobert en frappant du pied. « — Mais, au nom du ciel, dites au moins la cause de cette colère..., » reprit Adrienne, « et surtout ne vous fiez pas aux apparences; calmez-vous et écoutez-nous... — Que je me calme, mademoiselle! » s'écria Dagobert avec désespoir; « mais je ne pense qu'à une chose... mademoiselle... à l'arrivée du maréchal Simon; il sera à Paris aujourd'hui ou demain... — Il serait possible! » dit Adrienne. Rodin fit un mouvement de surprise et de joie. « — Hier soir, » reprit Dagobert, « j'ai reçu une lettre du maréchal; il a débarqué au Havre; depuis trois jours, j'ai fait démarches sur démarches, espérant que les orphelines me seraient rendues, puisque la machination de ces misérables avait échoué... » Et il montra Rodin avec un nouveau geste de colère. « Eh bien! non... Ils complotent encore quelque infamie. Je m'attends à tout... — Mais, monsieur, » dit Rodin en s'avançant, « permettez-moi de vous... — Sortez! » s'écria Dagobert, dont l'irritation et l'anxiété redoublaient en songeant que d'un moment à l'autre le maréchal Simon pouvait arriver à Paris; « sortez... car, sans mademoiselle... je me serais au moins vengé sur quelqu'un... » Rodin fit un signe d'intelligence à Adrienne, dont il se rapprocha prudemment, lui montra Dagobert d'un geste de commisération touchante, et dit à ce dernier: « — Je sortirai donc, monsieur, et... d'autant plus volontiers, que je quittais cette chambre quand vous y êtes entré. » Puis, se rapprochant tout à fait de mademoiselle de Cardoville, le jésuite lui dit à voix basse: « Pauvre soldat!... la douleur l'égare; il serait incapable de m'entendre. Expliquez-lui tout, ma chère demoiselle; il sera bien attrapé, » ajouta-t-il d'un air fin; « mais en attendant, » reprit Rodin en fouillant dans la poche de côté de sa redingote et en en tirant un petit paquet, « remettez-lui ceci, je vous prie, ma chère demoiselle;... c'est ma vengeance;... elle sera bonne. » Et comme Adrienne, tenant le petit paquet dans sa main, regardait le jésuite avec étonnement, celui-ci mit son index sur sa lèvre comme pour recommander le silence à la jeune fille, gagna la porte en marchant à reculons sur la pointe des pieds, et sortit après avoir encore d'un geste de pitié montré Dagobert qui, dans un morne abattement, la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine, restait muet aux consolations empressées de la Mayeux.

Lorsque Rodin eut quitté la chambre, Adrienne, s'approchant du soldat, lui dit de sa voix douce et avec l'expression d'un profond intérêt : « Votre entrée si brusque m'a empêchée de vous faire une question bien intéressante pour moi... Et votre blessure? — Merci! mademoiselle. » dit Dagobert en sortant de sa pénible préoccupation, « merci! ça n'est pas grand'chose, mais je n'ai pas le temps d'y songer... Je suis fâché d'avoir été si brutal devant vous, d'avoir chassé ce misérable;... mais c'est plus fort que moi; à la vue de ces gens-là... mon sang ne fait qu'un tour. — Et pourtant, croyez-moi, vous avez été trop prompt à juger... la personne qui était là tout à l'heure. — Trop prompt... mademoiselle... mais ce n'est pas d'aujourd'hui que je le connais... Il était avec ce renégat d'abbé d'Aigrigny... — Sans doute... ce qui ne l'empêche pas d'être un honnête et excellent homme... — Lui!... » s'écria Dagobert. « — Oui... et il n'est en ce moment même occupé que d'une chose... de vous faire rendre vos chères enfants. — Lui!... » reprit Dagobert en regardant Adrienne comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il entendait, « lui... me rendre mes enfants! — Oui.. plus tôt que vous ne le pensez, peut-être. — Mademoiselle, » dit tout à coup Dagobert, « il vous trompe... vous êtes dupe de ce vieux gueux-là. — Non, » dit Adrienne en secouant la tête et souriant, « j'ai des preuves de sa bonne foi;... d'abord, c'est lui qui me fait sortir de cette maison. — Il serait vrai? » dit Dagobert confondu. « — Très-vrai, et qui plus est, voici quelque chose qui vous raccommodera peut-être avec lui, » dit Adrienne en remettant à Dagobert le petit paquet que Rodin venait de lui donner au moment de s'en aller; « ne voulant pas vous exaspérer davantage par sa présence, il m'a dit : « Mademoiselle, remettez ceci à ce brave « soldat; ce sera ma vengeance. »

Dagobert regardait mademoiselle de Cardoville avec surprise, en ouvrant machinalement le petit paquet. Lorsqu'il l'eut développé et qu'il eut reconnu sa croix d'argent noircie par les années et le vieux ruban rouge fané qu'on lui avait dérobés à l'auberge du Faucon Blanc avec ses papiers, il s'écria d'une voix entrecoupée, le cœur palpitant : « Ma croix!... ma croix!... c'est ma croix! » Et dans l'exaltation de sa joie, il pressait l'étoile d'argent contre sa moustache grise.

Adrienne et la Mayeux se sentaient profondément touchées de l'émotion du soldat, qui s'écria, en courant vers la porte par où venait de sortir Rodin : « Après un service rendu au maréchal Simon, à ma femme ou à mon fils... on ne pouvait rien faire de plus pour moi... Et vous répondez de ce brave homme, mademoiselle? Et je l'ai injurié... maltraité devant vous!... Il a droit à une réparation... il l'aura. Oh! il l'aura. » Ce disant, Dagobert sortit précipitamment de la chambre, traversa deux pièces en courant, gagna l'escalier, le descendit rapidement et atteignit Rodin à la dernière marche. « Monsieur, » lui dit le soldat d'une voix émue en le saisissant par le bras, « il faut remonter tout de suite. — Il serait pourtant bon de vous décider à quelque chose, mon cher monsieur, » dit Rodin en s'arrêtant avec bonhomie : « il y a un instant vous m'ordonniez de m'en aller, maintenant il s'agit de revenir. A quoi nous arrêtons-nous? — Tout à l'heure, monsieur, j'avais tort, et quand j'ai un tort je le répare. Je vous ai injurié,

maltraité devant témoins... Je vous ferai mes excuses devant témoins. — Mais, mon cher monsieur... je vous... rends grâce... je suis pressé... — Qu'est-ce que ça me fait que vous soyez pressé?... Je vous dis que vous allez remonter tout de suite... ou sinon... ou sinon, » reprit Dagobert en prenant la main du jésuite et en la serrant avec autant de cordialité que d'attendrissement, « ou sinon le bonheur que vous me causez en me rendant ma croix ne sera pas complet. — Qu'à cela ne tienne, alors, mon bon ami; remontons... remontons... — Et non-seulement vous m'avez rendu ma croix... que j'ai... eh bien! oui, que j'ai pleurée, allez, sans le dire à personne, » s'écria Dagobert avec effusion; « mais cette demoiselle m'a dit que, grâce à vous... ces pauvres enfants... Voyons... pas de fausse joie... Est-ce bien vrai? mon Dieu! est-ce bien vrai? — Eh! eh!... voyez-vous le curieux! » dit Rodin en souriant avec finesse. Puis il ajouta : « Allons, allons, soyez tranquille... on vous les rendra vos deux anges... vieux diable à quatre. » Et le jésuite remonta l'escalier. « — On me les rendra... aujourd'hui? » s'écria Dagobert. Et au moment où Rodin gravissait les marches, il l'arrêta brusquement par la manche. « — Ah çà, mon bon ami, » dit le jésuite, « décidément, nous arrêtons-nous? montons-nous? descendons-nous? Sans reproche, vous me faites aller comme un toton. — C'est juste... là-haut, nous nous expliquerons mieux. Venez... alors venez vite..., » dit Dagobert. Puis, prenant Rodin sous le bras, il lui fit hâter le pas et le ramena triomphant dans la chambre où Adrienne et la Mayeux étaient restées, très-surprises de la subite disparition du soldat.

« Le voilà... le voilà, » s'écria Dagobert en entrant. « Heureusement, je l'ai rattrapé au bas de l'escalier. — Et vous m'avez fait remonter d'un fier pas! » ajouta Rodin passablement essoufflé. « — Maintenant, monsieur, » dit Dagobert d'une voix grave, « je déclare devant mademoiselle que j'ai eu tort de vous brutaliser, de vous injurier; je vous en fais mes excuses, monsieur, et je reconnais avec joie... que je vous dois... oh! beaucoup... oui beaucoup... et, je vous le jure, quand je dois... je paye. » Et Dagobert tendit encore sa loyale main à Rodin qui la serra d'une façon fort affable, en ajoutant : « — Eh! mon bon Dieu! de quoi s'agit-il donc? Quel est donc ce grand service dont vous parlez? — Et cela! » dit Dagobert en faisant briller sa croix aux yeux de Rodin; « mais vous ne savez donc pas ce que c'est pour moi que cette croix? — Supposant, au contraire, que vous deviez y tenir, je comptais avoir le plaisir de vous la remettre moi-même. Je l'avais apportée pour cela... Mais, entre nous... vous m'avez, dès votre arrivée, si... si *familièrement* accueilli... que je n'ai pas eu le temps de... — Monsieur, » dit Dagobert confus, « je vous assure que je me repens cruellement de ce que j'ai fait. — Je le sais... mon bon ami... n'en parlons donc plus... Ah çà, vous y teniez donc beaucoup à cette croix? — Si j'y tenais, monsieur! » s'écria Dagobert; « mais cette croix, » et il la baisa encore, « c'est ma relique à moi... Celui de qui elle me venait était mon saint... mon dieu... et il l'avait touchée... — Comment! » dit Rodin en feignant de regarder la croix avec autant de curiosité que d'admiration respectueuse, « comment! Napoléon... le grand Napoléon aurait touché de sa propre main, de sa main victorieuse... cette noble étoile de l'honneur? — Oui, monsieur, de sa main;

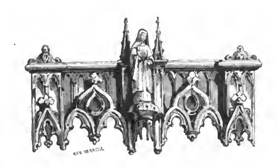
il l'avait placée là, sur ma poitrine sanglante, comme pansement à ma cinquième blessure... Aussi, voyez-vous, je crois qu'au moment de crever de faim, entre du pain et ma croix... je n'aurais pas hésité... afin de l'avoir en mourant sur le cœur... Mais assez... assez... Parlons d'autre chose... C'est bête, un vieux soldat, n'est-ce pas? » ajouta Dagobert en passant sa main sur ses yeux.

Puis, comme s'il avait honte de nier ce qu'il éprouvait : « Eh bien! oui, » reprit-il en relevant vivement la tête, et ne cherchant pas à cacher une larme qui roulait sur sa joue, « oui, je pleure de joie d'avoir retrouvé ma croix... ma croix que l'empereur m'avait donnée... de *sa main victorieuse*, comme dit ce brave homme... — Bénie soit donc ma pauvre vieille main de vous avoir rendu ce trésor glorieux, » dit Rodin avec émotion. Et il ajouta : « Ma foi! la journée sera bonne pour tout le monde; aussi je vous l'annonçais ce matin dans ma lettre... — Cette lettre sans signature, » demanda le soldat de plus en plus surpris, « c'était vous... — C'était moi qui vous l'écrivais. Seulement, craignant quelque nouveau piége de l'abbé d'Aigrigny, je n'ai pas voulu, vous entendez bien, m'expliquer plus clairement. — Ainsi... mes orphelines... je vais les revoir? » Rodin fit un signe de tête affirmatif, plein de bonhomie. « — Oui, tout à l'heure, dans un instant peut-être..., » dit Adrienne en souriant. « Eh bien! avais-je raison de vous dire que vous aviez mal jugé monsieur? — Eh! que ne me disait-il cela quand je suis entré? » s'écria Dagobert ivre de joie. « — Il y avait à cela un inconvénient, mon bon ami, » dit Rodin, « c'est que, dès votre entrée, vous avez entrepris de m'étrangler... — C'est vrai... j'ai été trop prompt; encore une fois pardon; mais que voulez-vous que je vous dise?... Je vous avais toujours vu contre nous avec l'abbé d'Aigrigny, et dans le premier moment... — Mademoiselle, » dit Rodin en s'inclinant devant Adrienne, « cette chère demoiselle vous dira que j'étais, sans le savoir, complice de bien des perfidies; mais dès que j'ai pu voir clair dans ces ténèbres... j'ai quitté le mauvais chemin où j'étais engagé malgré moi, pour marcher vers ce qui était honnête, droit et juste. » Adrienne fit un signe de tête affirmatif à Dagobert, qui semblait l'interroger du regard. « Si je n'ai pas signé la lettre que je vous ai écrite, mon bon ami, ç'a été de crainte que mon nom ne vous inspirât de mauvais soupçons; si enfin je vous ai prié de vous rendre ici et non pas au couvent... c'est que j'avais peur, comme cette chère demoiselle, que vous ne fussiez reconnu par le concierge ou par le jardinier, et votre escapade de l'autre nuit pouvait rendre cette reconnaissance dangereuse... — Mais M. Baleinier est instruit de tout, j'y songe maintenant, » dit Adrienne avec inquiétude; « il m'a menacée de dénoncer M. Dagobert et son fils, si je portais plainte. — Soyez tranquille, ma chère demoiselle; c'est vous maintenant qui dicterez les conditions..., » répondit Rodin. « Fiez-vous à moi; quant à vous, mon bon ami... vos tourments sont finis. — Oui, » dit Adrienne; « un magistrat rempli de droiture, de bienveillance, est allé chercher au couvent les filles du maréchal Simon : il va les ramener ici; mais, comme moi, il a pensé qu'il serait plus convenable qu'elles vinssent habiter ma maison... Je ne puis cependant prendre cette décision sans votre consentement... car c'est à vous que ces orphelines ont été confiées

par leur mère. — Vous voulez la remplacer auprès d'elles, mademoiselle, » reprit Dagobert; « je ne peux que vous en remercier de bon cœur pour moi et pour ces enfants... Seulement, comme la leçon a été rude, je vous demanderai de ne pas quitter la porte de leur chambre ni jour ni nuit. Si elles sortent avec vous, vous me permettrez de les suivre à quelques pas sans les quitter de l'œil, ni plus ni moins que ferait Rabat-Joie, qui s'est montré meilleur gardien que moi. Une fois le maréchal arrivé... et ce sera d'un jour à l'autre, la consigne sera levée... Dieu veuille qu'il arrive bientôt! — Oui, » reprit Rodin d'une voix ferme, « Dieu veuille qu'il arrive bientôt, car il aura à demander un terrible compte de la persécution de ses filles à l'abbé d'Aigrigny, et pourtant M. le maréchal ne sait pas tout encore... — Et vous ne tremblez pas pour le renégat? » reprit Dagobert en pensant que bientôt peut-être le marquis se trouverait face à face avec le maréchal. « — Je ne tremble ni pour les lâches, ni pour les traîtres, » répondit Rodin, « et lorsque M. le maréchal Simon sera de retour... » Puis, après une réticence de quelques instants, il continua : « Que M. le maréchal me fasse l'honneur de m'entendre, et il sera édifié sur la conduite de l'abbé d'Aigrigny. M. le maréchal saura que ses amis les plus chers sont, autant que lui-même, en butte à la haine de cet homme si dangereux. — Comment donc cela? » dit Dagobert. « — Eh! mon Dieu! vous-même, » dit Rodin, « vous êtes un exemple de ce que j'avance. — Moi!... — Croyez-vous que le hasard seul ait amené la scène de l'auberge du Faucon Blanc, près de Leipzig? — Qui vous a parlé de cette scène? » dit Dagobert confondu. « — Ou vous acceptiez la provocation de Morok, » continua le jésuite sans répondre à Dagobert, « et vous tombiez dans un guet-apens... ou vous la refusiez, et alors vous étiez arrêté faute de papiers, ainsi que vous l'avez été, puis jeté en prison comme vagabond avec ces pauvres orphelines... Maintenant, savez-vous quel était le but de cette violence? De vous empêcher d'être ici le 13 février. — Mais plus je vous écoute, monsieur, » dit Adrienne, « plus je suis effrayée de l'audace de l'abbé d'Aigrigny et de l'étendue des moyens dont il dispose... En vérité, » reprit-elle avec une profonde surprise, « si vos paroles ne méritaient pas toute créance... — Vous en douteriez, n'est-ce pas, mademoiselle? » dit Dagobert; « c'est comme moi, je ne peux pas croire que, si méchant qu'il soit, ce renégat ait eu des intelligences avec un montreur de bêtes au fond de la Saxe; et puis, comment aurait-il su que moi et les enfants nous devions passer à Leipzig? C'est impossible, mon brave homme. — En effet, monsieur, » reprit Adrienne, « je crains que votre animadversion, d'ailleurs très-légitime, contre l'abbé d'Aigrigny, ne vous égare, et que vous ne lui attribuiez une puissance et une étendue de relations presque fabuleuses. »

Après un moment de silence, pendant lequel Rodin regarda tour à tour Adrienne et Dagobert avec une sorte de commisération, il reprit : « Et comment M. l'abbé d'Aigrigny aurait-il eu votre croix en sa possession, sans ses relations avec Morok? » demanda Rodin au soldat. « — Mais au fait, monsieur, » dit Dagobert, « la joie m'a empêché de réfléchir; comment se fait-il que ma croix soit entre vos mains? — Justement parce que l'abbé d'Aigrigny avait à Leipzig les relations dont vous et cette chère demoiselle

paraissez douter. — Mais ma croix, comment vous est-elle parvenue à Paris? — Dites-moi, vous avez été arrêté à Leipzig faute de papiers, n'est-ce pas? — Oui... mais je n'ai jamais pu comprendre comment mes papiers et mon argent avaient disparu de mon sac... Je croyais avoir eu le malheur de les perdre. » Rodin haussa les épaules et reprit : « — Ils vous ont été volés à l'auberge du Faucon Blanc, par Goliath, un des affidés de Morok, et celui-ci a envoyé les papiers et la croix à l'abbé d'Aigrigny, pour lui prouver qu'il avait réussi à exécuter les ordres qui concernaient les orphelines et vous-même : c'est avant-hier que j'ai eu la clef de cette machination ténébreuse : croix et papiers se trouvaient dans les archives de l'abbé d'Aigrigny; les papiers formaient un volume trop considérable; on se serait aperçu de leur soustraction; mais, d'après ma lettre, espérant vous voir ce matin, et sachant combien un soldat de l'empereur tient à sa croix, relique sacrée, comme vous dites, mon bon ami, ma foi! je n'ai pas hésité : j'ai mis la relique dans ma poche. Après tout, me suis-je dit, ce n'est qu'une restitution, et ma délicatesse s'exagère peut-être la portée de cet abus de confiance. — Vous ne pouviez faire une action meilleure, » dit Adrienne, « et, pour ma part, en raison de l'intérêt que je porte à M. Dagobert, je vous en suis personnellement reconnaissante. » Puis, après un moment de silence, elle reprit avec anxiété : « Mais, monsieur, de quelle effrayante puissance dispose donc M. d'Aigrigny... pour avoir en pays étranger des relations si étendues et si redoutables? — Silence! » s'écria Rodin à voix basse en regardant autour de lui d'un air épouvanté, « silence!... silence!... au nom du ciel ne m'interrogez pas là-dessus!... »





CHAPITRE XXXIV.

Révélations.

Mademoiselle de Cardoville, très-étonnée de la frayeur de Rodin lorsqu'elle lui avait demandé quelque explication sur le pouvoir si formidable, si étendu, dont disposait l'abbé d'Aigrigny, lui dit : « Mais, monsieur, qu'y a-t-il donc de si étrange dans la question que je viens de vous faire? » Rodin, après un moment de silence, jetant les yeux autour de lui avec une inquiétude parfaitement simulée, répondit à voix basse : « — Encore une fois, mademoiselle, ne m'interrogez pas sur un sujet si redoutable; les murailles de cette maison ont des oreilles, ainsi qu'on dit vulgairement. »

Adrienne et Dagobert se regardèrent avec une surprise croissante. La Mayeux, par un instinct d'une persistance incroyable, continuait à éprouver un sentiment de défiance invincible contre Rodin. Quelquefois elle le regardait longtemps à la dérobée, tâchant de pénétrer sous le masque de cet homme qui l'épouvantait. Un moment le jésuite rencontra le regard inquiet

de la Mayeux obstinément attaché sur lui; il lui fit aussitôt un petit signe de tête plein d'aménité; la jeune fille, effrayée de se voir surprise, détourna les yeux en tressaillant.

« Non, non, ma chère demoiselle, » reprit Rodin avec un soupir en voyant que mademoiselle de Cardoville s'étonnait de son silence, « ne m'interrogez pas sur la puissance de l'abbé d'Aigrigny. — Mais encore une fois, monsieur, » reprit Adrienne, « pourquoi cette hésitation à me répondre? Que craignez-vous? — Ah! ma chère demoiselle, » dit Rodin en frissonnant, « ces gens-là sont si puissants!... leur animosité est si terrible! — Rassurez-vous, monsieur, je vous dois trop pour que mon appui vous manque jamais. — Eh! ma chère demoiselle, » s'écria Rodin presque blessé, « jugez-moi mieux, je vous en prie. Est-ce donc pour moi que je crains?... Non, non, je suis trop obscur, trop inoffensif; mais c'est vous, mais c'est M. le maréchal Simon, mais ce sont les autres personnes de votre famille qui ont tout à redouter... Ah! tenez, ma chère demoiselle, encore une fois, ne m'interrogez pas; il est des secrets funestes à ceux qui les possèdent... — Mais enfin, monsieur, ne vaut-il pas mieux connaître les périls dont on est menacé? — Quand on sait la manœuvre de son ennemi, on peut se défendre au moins, » dit Dagobert. « Vaut mieux une attaque en plein jour qu'une embuscade. — Puis, je vous l'assure, » reprit Adrienne, « le peu de mots que vous m'avez dits m'inspirent une vague inquiétude... — Allons, puisqu'il le faut... ma chère demoiselle, » reprit le jésuite en paraissant faire un grand effort sur lui-même, « puisque vous ne comprenez pas à demi-mot... je serai plus explicite;... mais rappelez-vous..., » ajouta-t-il d'un ton grave, « rappelez-vous que votre insistance me force à vous apprendre ce qu'il vaudrait peut-être mieux ignorer. — Parlez, de grâce, monsieur, parlez, » dit Adrienne.

Rodin, rassemblant autour de lui Adrienne, Dagobert et la Mayeux, leur dit à voix basse d'un air mystérieux : « N'avez-vous donc jamais entendu parler d'une association puissante qui étend son réseau sur toute la terre, qui compte des affiliés, des séides, des fanatiques dans toutes les classes de la société... qui a eu et qui a encore souvent l'oreille des rois et des grands... association toute-puissante, qui d'un mot élève ses créatures aux positions les plus hautes, et d'un mot aussi les rejette dans le néant dont elle seule a pu les tirer? — Mon Dieu! monsieur, » dit Adrienne, « quelle est donc cette association formidable? Jamais je n'en ai jusqu'ici entendu parler. — Je vous crois, et pourtant votre ignorance à ce sujet m'étonne au dernier point, ma chère demoiselle. — Et pourquoi cet étonnement? — Parce que vous avez vécu longtemps avec madame votre tante, et vu souvent l'abbé d'Aigrigny. — J'ai vécu chez madame de Saint-Dizier, mais non pas avec elle, car pour mille raisons elle m'inspirait une aversion légitime. — Mais au fait, ma chère demoiselle, ma remarque n'était pas juste; c'est là plus qu'ailleurs où, devant vous surtout, on devait garder le silence sur cette association, et c'est pourtant grâce à elle que madame de Saint-Dizier a joui d'une si redoutable influence dans le monde sous le dernier règne... Eh bien! sachez-le donc! c'est le concours de cette association qui rend l'abbé d'Aigrigny un homme si dangereux; par elle il a pu surveiller, pour-

suivre, atteindre différents membres de votre famille, ceux-ci en Sibérie, ceux-là au fond de l'Inde, d'autres enfin au milieu des montagnes de l'Amérique, car, je vous l'ai dit, c'est par hasard avant-hier, en compulsant les papiers de l'abbé d'Aigrigny, que j'ai été mis sur la trace, puis convaincu de son affiliation à cette compagnie, dont il est le chef le plus actif et le plus capable. — Mais, monsieur, le nom... le nom de cette compagnie? » dit Adrienne. « — Eh bien!... c'est... » Et Rodin s'arrêta. « — C'est..., » reprit Adrienne, aussi intéressée que Dagobert et que la Mayeux, « c'est...? » Rodin regarda autour de lui, ramena par un signe les autres acteurs de cette scène encore plus près de lui, et dit à voix basse, en accentuant lentement ses paroles : « — C'est... la compagnie de Jésus! » Et il tressaillit. « — Les jésuites! » s'écria mademoiselle de Cardoville ne pouvant retenir un éclat de rire d'autant plus franc que, d'après les mystérieuses précautions oratoires de Rodin, elle s'attendait à une révélation selon elle beaucoup plus terrible; « les jésuites! » reprit-elle en riant toujours; « mais ils n'existent que dans les livres; ce sont des personnages historiques, très-effrayants, je le crois; mais pourquoi déguiser ainsi madame de Saint-Dizier et M. d'Aigrigny? Tels qu'ils sont, ne justifient-ils pas assez mon aversion et mon dédain? »

Après avoir écouté silencieusement mademoiselle de Cardoville, Rodin reprit d'un air grave et pénétré : « Votre aveuglement m'effraye, ma chère demoiselle; le passé aurait dû vous faire craindre pour l'avenir, car, plus que personne, vous avez déjà subi la funeste action de cette compagnie dont vous regardez l'existence comme un rêve. — Moi, monsieur? » dit Adrienne en souriant, quoiqu'un peu surprise. « — Vous... — Et dans quelle circonstance? — Vous me le demandez, ma chère demoiselle, vous me le demandez?... et vous avez été enfermée ici comme folle! N'est-ce donc pas vous dire que le maître de cette maison est un des membres laïques les plus dévoués de cette compagnie, et, comme tel, l'instrument aveugle de l'abbé d'Aigrigny? — Ainsi, » dit Adrienne sans sourire cette fois, « M. Baleinier...? — Obéissait à l'abbé d'Aigrigny, le chef le plus redoutable de cette redoutable société... Il emploie son génie au mal; mais, il faut l'avouer, c'est un homme de génie;... aussi est-ce surtout sur lui qu'une fois hors d'ici, vous et les vôtres devrez concentrer toute votre surveillance, tous vos soupçons; car, croyez-moi, je le connais, il ne regarde pas la partie comme perdue;... il faut vous attendre à de nouvelles attaques, sans doute d'un autre genre, mais, par cela même, peut-être plus dangereuses encore... — Heureusement... vous nous prévenez, mon brave," dit Dagobert, « et vous serez avec nous. — Je puis bien peu, mon bon ami; mais ce peu est au service des honnêtes gens, » dit Rodin. « — Maintenant, » dit Adrienne d'un air pensif, complétement persuadée par l'air de conviction de Rodin, « je m'explique l'inconcevable influence que ma tante exerçait sur le monde; je l'attribuais seulement à ses relations avec des personnages puissants; je croyais bien qu'elle était, ainsi que l'abbé d'Aigrigny, associée à de ténébreuses intrigues dont la religion était le voile, mais j'étais loin de croire à ce que vous m'apprenez. — Et combien de choses vous ignorez encore! » reprit Rodin. « Si vous saviez, ma chère

demoiselle, avec quel art ces gens-là vous environnent, à votre insu, d'agents qui leur sont dévoués! Lorsqu'ils ont intérêt à en être instruits, aucun de vos pas ne leur échappe. Puis, peu à peu ils agissent lentement, prudemment et dans l'ombre; ils vous circonviennent par tous les moyens possibles, depuis la flatterie jusqu'à la terreur... vous séduisent ou vous effrayent, pour vous dominer ensuite sans que vous ayez consience de leur autorité; tel est leur but, et, il faut l'avouer, ils l'atteignent souvent avec une détestable habileté. »

Rodin avait parlé avec tant de sincérité, qu'Adrienne tressaillit; puis se reprochant cette crainte, elle reprit : « Et pourtant, non... non, jamais je ne pourrai croire à un pouvoir si infernal; encore une fois la puissance de ces prêtres ambitieux est d'un autre âge... Dieu soit loué! ils ont disparu à tout jamais. — Oui, certes, ils ont disparu, car ils savent se disperser et disparaître dans certaines circonstances; mais c'est surtout alors qu'ils sont le plus dangereux, car la défiance qu'ils inspiraient s'évanouit, et ils veillent toujours, eux, dans les ténèbres. Ah! ma chère demoiselle, si vous connaissiez leur effrayante habileté!... Dans ma haine contre tout ce qui est oppressif, lâche et hypocrite, j'avais étudié l'histoire de cette terrible compagnie, avant de savoir que l'abbé d'Aigrigny en faisait partie. Ah! c'est à épouvanter... Si vous saviez quels moyens ils emploient!... Quand je vous dirai que, grâce à leurs ruses diaboliques, les apparences les plus pures, les plus dévouées, cachent souvent les piéges les plus horribles... » Et les regards de Rodin parurent s'arrêter *par hasard* sur la Mayeux; mais voyant qu'Adrienne ne s'apercevait pas de cette insinuation, le jésuite reprit : « En un mot, êtes-vous en butte à leurs poursuites, ont-ils intérêt à vous capter, oh! de ce moment, défiez-vous de tout ce qui vous entoure, soupçonnez les attachements les plus nobles, les affections les plus tendres, car ces monstres parviennent quelquefois à corrompre vos meilleurs amis, et à s'en faire contre vous des auxiliaires d'autant plus terribles, que votre confiance est plus aveugle. — Ah! c'est impossible, » s'écria Adrienne révoltée, « vous exagérez... Non, non, l'enfer n'aurait rien rêvé de plus horrible que de telles trahisons... — Hélas!... ma chère demoiselle... un de vos parents... M. Hardy... le cœur le plus loyal, le plus généreux, a été ainsi victime d'une trahison infâme... Enfin, savez-vous ce que la lecture du testament de votre aïeul nous a appris? C'est qu'il est mort victime de la haine de ces gens-là, et qu'à cette heure, après cent cinquante ans d'intervalle, ses descendants sont encore en butte à la haine de cette indestructible compagnie. — Ah! monsieur... cela épouvante, » dit Adrienne en sentant son cœur se serrer. « Mais il n'y a donc pas d'armes contre de telles attaques? — La prudence, ma chère demoiselle, la réserve la plus attentive, l'étude la plus incessamment défiante de tout ce qui vous approche. — Mais c'est une vie affreuse qu'une telle vie! monsieur; mais c'est une torture que d'être ainsi en proie à des soupçons, à des doutes, à des craintes continuelles! — Eh! sans doute!... ils le savent bien, les misérables... C'est ce qui fait leur force;... souvent ils triomphent par l'exès même des précautions que l'on prend contre eux. Aussi, ma chère demoiselle, et vous, digne et brave soldat, au nom de ce qui vous est cher,

défiez-vous, ne hasardez pas légèrement votre confiance; prenez bien garde, vous avez failli être victime de ces gens-là; vous les aurez toujours pour ennemis implacables... Et vous aussi, pauvre et intéressante enfant, » ajouta le jésuite en s'adressant à la Mayeux, « suivez mes conseils... craignez-les... ne dormez que d'un œil, comme dit le proverbe. — Moi, monsieur, » dit la Mayeux; « qu'ai-je fait? qu'ai-je à craindre? — Ce que vous avez fait? Eh! mon Dieu... N'aimez-vous pas tendrement cette chère demoiselle, votre protectrice? N'avez-vous pas tenté de venir à son secours? N'êtes-vous pas la sœur adoptive du fils de cet intrépide soldat, le brave Agricol? Hélas! pauvre enfant... ne voilà-t-il pas assez de titres à leur haine, malgré votre obscurité? Ah! ma chère demoiselle! ne croyez pas que j'exagère. Réfléchissez... réfléchissez... Songez à ce que je viens de rappeler au fidèle compagnon d'armes du maréchal Simon relativement à son emprisonnement à Leipzig; songez à ce qui vous est arrivé à vous-même, que l'on a osé conduire ici au mépris de toute loi, de toute justice. Et alors vous verrez qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau de la puissance occulte de cette compagnie... Soyez toujours sur vos gardes, et surtout, ma chère demoiselle, dans tous les cas douteux, ne craignez pas de vous adresser à moi. En trois jours j'ai assez appris par ma propre expérience, sur leur manière d'agir, pour pouvoir vous indiquer un piége, une ruse, un danger, et vous en défendre. — Dans une pareille circonstance, monsieur, » répondit mademoiselle de Cardoville, « à défaut de reconnaissance, mon intérêt ne vous désignerait-il pas comme mon meilleur conseiller? »

Selon la tactique habituelle des fils de Loyola, qui tantôt nient eux-mêmes leur propre existence afin d'échapper à leurs adversaires; tantôt, au contraire, proclament avec audace la puissance vivace de leur organisation, afin d'intimider les faibles, Rodin avait éclaté de rire au nez du régisseur de la terre de Cardoville lorsque celui-ci avait parlé de l'existence des *jésuites*, tandis qu'à ce moment, en retraçant ainsi leurs moyens d'action, il tâchait, et il avait réussi à jeter dans l'esprit de mademoiselle de Cardoville quelques germes de frayeur, qui devaient peu à peu se développer par la réflexion, et servir plus tard les projets sinistres qu'il méditait. La Mayeux ressentait toujours une grande frayeur à l'endroit de Rodin; pourtant, depuis qu'elle l'avait entendu dévoiler à Adrienne la sinistre puissance de l'ordre qu'il disait si redoutable, la jeune ouvrière, loin de soupçonner le jésuite d'avoir l'audace de parler ainsi d'une association dont il était membre, lui savait gré, presque malgré elle, des importants conseils qu'il venait de donner à mademoiselle de Cardoville. Le nouveau regard qu'elle jeta sur lui à la dérobée (et que Rodin surprit aussi, car il observait la jeune fille avec une attention soutenue) fut empreint d'une gratitude pour ainsi dire étonnée. Devinant cette impression, voulant l'améliorer encore, tâcher de détruire les fâcheuses préventions de la Mayeux, et aller surtout au-devant d'une révélation qui devait être faite tôt ou tard, le jésuite eut l'air d'avoir oublié quelque chose de fort important, et s'écria en se frappant le front : « A quoi pensais-je donc? » Puis s'adressant à la Mayeux : « Savez-vous, ma chère fille, où est votre sœur? » Aussi interdite qu'attristée de cette question inattendue, la Mayeux répondit en rougissant beaucoup, car elle se rap-

pelait sa dernière entrevue avec la brillante reine Bacchanal : « — Il y a quelques jours que je n'ai vu ma sœur, monsieur. — Eh bien ! ma chère fille, elle n'est pas heureuse, » dit Rodin ; « j'ai promis à une de ses amies de lui envoyer un petit secours ; je me suis adressé à une personne charitable ; voici ce que l'on m'a donné pour elle... » Et il tira de sa poche un rouleau cacheté qu'il remit à la Mayeux, aussi surprise qu'attendrie. « — Vous avez une sœur malheureuse... et je n'en sais rien ? » dit vivement Adrienne à l'ouvrière ; « ah! mon enfant, c'est mal ! — Ne la blâmez pas..., » dit Rodin. « D'abord elle ignorait que sa sœur fût malheureuse, et puis elle ne pouvait pas vous demander *à vous*, ma chère demoiselle, de vous y intéresser. »

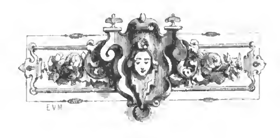
Et comme mademoiselle de Cardoville regardait Rodin avec étonnement, il ajouta en s'adressant à la Mayeux : « N'est-il pas vrai, ma chère fille? — Oui, monsieur, » dit l'ouvrière en baissant les yeux et rougissant de nouveau. Puis, elle ajouta vivement et avec anxiété : « Mais ma sœur, monsieur, où l'avez-vous vue? où est-elle? comment est-elle malheureuse?—Tout ceci serait trop long à vous dire, ma chère fille ; allez le plus tôt possible rue Clovis, maison de la fruitière ; demandez à parler à votre sœur de la part de M. Charlemagne ou de M. Rodin, comme vous voudrez, car je suis également connu dans ce pied-à-terre sous mon nom de baptême comme sous mon nom de famille, et vous saurez le reste... Dites seulement à votre sœur que si elle est sage, que si elle persiste dans ses bonnes résolutions, l'on continuera de s'occuper d'elle. »

La Mayeux, de plus en plus surprise, allait répondre à Rodin, lorsque la porte s'ouvrit, et M. de Gernande rentra. La figure du magistrat était grave et triste. « Et les filles du maréchal Simon? » s'écria mademoiselle de Cardoville. « — Malheureusement... je ne vous les amène pas, » répondit le juge. « — Et où sont-elles, monsieur? qu'en a-t-on fait? Avant-hier encore elles étaient dans ce couvent ! » s'écria Dagobert, bouleversé de ce complet renversement de ses espérances. A peine le soldat eut-il prononcé ces mots, que, profitant du mouvement qui groupait les acteurs de cette scène autour du magistrat, Rodin se recula de quelques pas, gagna discrètement la porte, et disparut sans que personne se fût aperçu de son absence.

Pendant que le soldat, ainsi rejeté tout à coup au plus profond de son désespoir, regardait M. de Gernande, attendant sa réponse avec angoisse, Adrienne dit au magistrat : « Mais, mon Dieu ! monsieur, lorsque vous vous êtes présenté dans le couvent, que vous a répondu la supérieure au sujet de ces jeunes filles? — La supérieure a refusé de s'expliquer, mademoiselle. « Vous prétendez, monsieur, » m'a-t-elle dit, « que les jeunes « personnes dont vous parlez sont retenues ici contre leur gré ;... puisque « la loi vous donne cette fois le droit de pénétrer dans cette maison, « visitez-la... — Mais, madame, veuillez me répondre positivement, » ai-je dit à la supérieure ; « affirmez-vous être complétement étrangère à la séquestration des jeunes filles que je viens réclamer ? — Je n'ai rien à dire à « ce sujet, monsieur. Vous vous dites autorisé à faire des perquisitions ; « faites-les. » Ne pouvant obtenir d'autres explications, » ajouta le magistrat, « j'ai parcouru le couvent dans toutes ses parties, je me suis fait

ouvrir toutes les chambres;... mais malheureusement je n'ai trouvé aucune trace de ces jeunes filles... — Ils les auront envoyées dans un autre endroit, » s'écria Dagobert, « et qui sait?... bien malades peut-être... Ils les tueront! mon Dieu! ils les tueront! » s'écria-t-il avec un accent déchirant. « — Après un tel refus, que faire, mon Dieu! quel parti prendre? Ah! de grâce, éclairez-nous, monsieur, vous notre conseil, vous notre Providence..., » dit Adrienne en se retournant pour parler à Rodin, qu'elle croyait derrière elle. « Quel serait votre...? » Puis s'apercevant que le jésuite avait tout à coup disparu, elle dit à la Mayeux avec inquiétude : « Et M. Rodin, où est-il donc? — Je ne sais pas, mademoiselle, » répondit la Mayeux en regardant autour d'elle; « il n'est plus là. — Cela est étrange, » dit Adrienne, « disparaître si brusquement!... — Quand je vous disais que c'était un traître! » s'écria Dagobert en frappant du pied avec rage; « ils s'entendent tous... — Non, non, » dit mademoiselle de Cardoville, « ne croyez pas cela; mais l'absence de M. Rodin n'en est pas moins très-regrettable, car, dans cette circonstance difficile, grâce à la position que M. Rodin a occupée auprès de M. d'Aigrigny, il aurait pu peut-être donner d'utiles renseignements. — Je vous avouerai, mademoiselle, que j'y comptais presque, » dit M. de Gernande, « et j'étais revenu ici autant pour vous apprendre le fâcheux résultat de mes recherches que pour demander à cet homme de cœur et de droiture, qui a si courageusement dévoilé d'odieuses machinations, de nous éclairer de ses conseils dans cette circonstance. »

Chose assez étrange! depuis quelques instants Dagobert, profondément absorbé, n'apportait plus aucune attention aux paroles du magistrat si importantes pour lui. Il ne s'aperçut même pas du départ de M. de Gernande, qui se retira après avoir promis à Adrienne de ne rien négliger pour arriver à connaître la vérité au sujet de la disparition des orphelines. Inquiète de ce silence, voulant quitter à l'instant la maison et engager Dagobert à l'accompagner, Adrienne, après un coup d'œil d'intelligence échangé avec la Mayeux, s'approchait du soldat, lorsqu'on entendit au dehors de la chambre des pas précipités et une voix mâle et sonore s'écriant avec impatience : « Où est-il? où est-il? » A cette voix Dagobert eut l'air de s'éveiller en sursaut, fit un bond, poussa un cri et se précipita vers la porte. Elle s'ouvrit... Le maréchal Simon y parut.





CHAPITRE XXXV.

Pierre Simon

Le maréchal Pierre Simon, duc de Ligny, était de haute taille, simplement vêtu d'une redingote bleue fermée jusqu'à la dernière boutonnière, où se nouait un bout de ruban rouge. On ne pouvait voir une physionomie plus loyale, plus expansive, d'un caractère plus chevaleresque que celle du maréchal; il avait le front large, le nez aquilin, le menton fermement accusé, et le teint brûlé par le soleil de l'Inde. Ses cheveux, coupés très-ras, grisonnaient sur les tempes; mais ses sourcils étaient encore aussi noirs que sa large moustache retombante; sa démarche libre, hardie, ses mouvements décidés, témoignaient de son impétuosité militaire; homme du peuple, homme de guerre et d'élan, la chaleureuse cordialité de sa parole appelait la bienveillance et la sympathie; aussi éclairé qu'intrépide, aussi généreux que sincère, on remarquait surtout en lui une

mâle fierté plébéienne ; ainsi que d'autres sont fiers d'une haute naissance, il était fier, lui, de son obscure origine, parce qu'elle était ennoblie par le grand caractère de son père, républicain rigide, intelligent et laborieux artisan, depuis quarante ans l'honneur, l'exemple, la glorification des travailleurs.

En acceptant avec reconnaissance le titre aristocratique dont l'empereur l'avait décoré, Pierre Simon avait agi comme ces gens délicats qui, recevant d'une affectueuse amitié un don parfaitement inutile, l'acceptent avec reconnaissance en faveur de la main qui l'offre. Le culte religieux de Pierre Simon envers l'empereur n'avait jamais été aveugle ; autant son dévouement, son ardent amour pour son idole fut instinctif et pour ainsi dire fatal... autant son admiration fut grave et raisonnée. Loin de ressembler à ces traîneurs de sabre qui n'aiment la bataille que pour la bataille, non-seulement le maréchal Simon admirait son héros comme le plus grand capitaine du monde, mais il l'admirait surtout parce qu'il savait que l'empereur n'avait fait ou accepté la guerre que dans l'espoir d'imposer un jour la paix au monde ; car si la paix consentie par la gloire et par la force est grande, féconde et magnifique, la paix consentie par la faiblesse et par la lâcheté est stérile, désastreuse et déshonorante.

Fils d'artisan, Pierre Simon admirait encore l'empereur parce que cet impérial parvenu avait toujours su faire noblement vibrer la fibre populaire, et que, se souvenant du peuple dont il était sorti, il l'avait fraternellement convié à jouir de toutes les pompes de l'aristocratie et de la royauté.

. . . .

Lorsque le maréchal Simon entra dans la chambre, ses traits étaient altérés ; à la vue de Dagobert, un éclair de joie illumina son visage ; il se précipita vers le soldat en lui tendant les bras, et s'écria : « Mon ami ! mon vieil ami !... »

Dagobert répondit avec une muette effusion à cette affectueuse étreinte, puis le maréchal, se dégageant de ses bras, et attachant sur lui des yeux humides, lui dit d'une voix si palpitante d'émotion, que ses lèvres tremblaient : « Eh bien ! tu es arrivé à temps pour le 13 février ? — Oui, mon général... Mais tout est remis à quatre mois... — Et... ma femme ?... mon enfant ?... » A cette question, Dagobert tressaillit, baissa la tête et resta muet... « Ils ne sont donc pas ici ? » demanda Pierre Simon avec plus de surprise que d'inquiétude. « On m'a dit chez toi que ni ma femme ni mon enfant n'y étaient, mais que je te trouverais... dans cette maison ;... je suis accouru... ils n'y sont donc pas ? — Mon général... » dit Dagobert en devenant d'une grande pâleur ; « mon général... » Puis essuyant les gouttes de sueur froide qui perlaient sur son front, il ne put articuler une parole de plus, sa voix s'arrêtait dans son gosier desséché. « — Tu me fais... peur ! » s'écria Pierre Simon en devenant pâle comme son soldat et en le saisissant par le bras.

A ce moment, Adrienne s'avança, les traits empreints de tristesse et d'attendrissement ; voyant le cruel embarras de Dagobert, elle voulut venir à son aide et dit à Pierre Simon d'une voix douce et émue : « M. le maré-

chal... je suis mademoiselle de Cardoville... une parente... de vos chéres enfants... » Pierre Simon se retourna vivement, aussi frappé de l'éblouissante beauté d'Adrienne que des paroles qu'elle venait de prononcer... Il balbutia dans sa surprise : « — Vous, mademoiselle... parente... de *mes enfants?...* » Et il appuya sur ces mots, en regardant Dagobert avec stupeur. « — Oui, M. le maréchal... *vos* enfants..., » se hâta de dire Adrienne, « et l'amour de ces deux charmantes sœurs jumelles...— Sœurs jumelles! » s'écria Pierre Simon en interrompant mademoiselle de Cardoville avec une explosion de joie impossible à rendre. « Deux filles au lieu d'une. Ah! combien leur mére doit être heureuse!... » Puis il ajouta, en s'adressant à Adrienne : « Pardon, mademoiselle, d'être si peu poli, de vous remercier si mal de ce que vous m'apprenez;... mais, vous concevez, il y a dix-sept ans que je n'ai vu ma femme... J'arrive... et au lieu de trouver deux êtres à chérir... j'en trouve trois... De grâce, mademoiselle, je désirerais connaître toute la reconnaissance que je vous dois. Vous êtes notre parente: je suis sans doute ici chez vous... Ma femme, mes enfants sont là... n'est-ce pas?... Craignez-vous que ma brusque apparition ne leur soit mauvaise? J'attendrai;... mais tenez, mademoiselle, j'en suis certain; vous êtes aussi bonne que belle... Ayez pitié de mon impatience... Préparez-les bien vite toutes les trois... à me revoir. »

Dagobert, de plus en plus ému, évitait les regards du maréchal et tremblait comme la feuille. Adrienne baissait les yeux sans répondre: son cœur se brisait à la pensée de porter un coup terrible au maréchal Simon. Celui-ci s'étonna bientôt de ce silence; regardant tour à tour Adrienne et le soldat d'un air d'abord inquiet et bientôt alarmé, il s'écria : « Dagobert... tu me caches quelque chose... — Mon général..., » répondit-il en balbutiant, « je vous assure... je... je... — Mademoiselle, » s'écria Pierre Simon, « par pitié, je vous en conjure, parlez-moi franchement, mon anxiété est horrible... Mes premières craintes reviennent... Qu'y a-t-il?... Mes filles... ma femme sont-elles malades? sont-elles en danger? Oh! parlez! parlez! — Vos filles, M. le maréchal, » dit Adrienne, « ont été un peu souffrantes... ensuite de leur long voyage; mais il n'y a rien d'inquiétant dans leur état. — Mon Dieu!... c'est ma femme... alors... c'est ma femme qui est en danger. — Du courage, monsieur, » dit tristement mademoiselle de Cardoville. « Hélas! il vous faut chercher des consolations dans la tendresse des deux anges qui vous restent. — Mon général, » dit Dagobert d'une voix ferme et grave, « je suis venu de Sibérie... seul... avec vos deux filles. — Et leur mère! leur mère! » s'écria Pierre Simon d'une voix déchirante. « — Le lendemain de sa mort, je me suis mis en route avec les deux orphelines, » répondit le soldat. « — Morte!... » s'écria Pierre Simon avec accablement, « morte!... » Un morne silence lui répondit.

A ce coup inattendu, le maréchal chancela, s'appuya au dossier d'une chaise et tomba assis en cachant son visage dans ses mains. Pendant quelques minutes, on n'entendit que des sanglots étouffés, car non-seulement Pierre Simon aimait sa femme avec idolâtrie, pour toutes les raisons que nous avons dites au commencement de cette histoire; mais par un de ces singuliers compromis que l'homme longtemps et cruellement éprouvé

fait, pour ainsi dire, avec la destinée, Pierre Simon, fataliste comme toutes les âmes tendres, se croyant en droit de compter enfin sur du bonheur après tant d'années de souffrance, n'avait pas un moment douté qu'il retrouverait sa femme et son enfant, double consolation que la destinée lui devait, après de si grandes traverses. Au contraire de certaines gens, que l'habitude de l'infortune rend moins exigeants, Pierre Simon avait compté sur un bonheur aussi complet que l'avait été son malheur... Sa femme et son enfant, telles étaient les conditions uniques, indispensables, de la félicité qu'il attendait; sa femme eût survécu à ses filles, qu'elle ne les eût pas plus remplacées pour lui qu'elles ne remplaçaient leur mère à ses yeux; faiblesse ou *cupidité* de cœur, cela était ainsi; nous insistons sur cette singularité, parce que les suites de cet incessant et douloureux chagrin exercèrent une grande influence sur l'avenir du maréchal Simon.

Adrienne et Dagobert avaient respecté la douleur accablante de ce malheureux homme. Lorsqu'il eut donné un libre cours à ses larmes, il redressa son mâle visage, alors d'une pâleur marbrée, passa la main sur ses yeux rougis, se leva et dit à Adrienne : « Pardonnez-moi, mademoiselle... je n'ai pu vaincre ma première émotion... Permettez-moi de me retirer... J'ai de cruels détails à demander au digne ami qui n'a quitté ma femme qu'à son dernier moment... Veuillez avoir la bonté de me faire conduire auprès de mes enfants... de mes pauvres orphelines !... » Et la voix du maréchal s'altéra de nouveau. « — M. le maréchal, « dit mademoiselle de Cardoville, « tout à l'heure encore nous attendions ici vos chères enfants... malheureusement, notre espérance a été trompée... » Pierre Simon regarda d'abord Adrienne sans lui répondre, et comme s'il ne l'avait pas entendue ou comprise. « Mais rassurez-vous, » reprit la jeune fille, « il ne faut pas encore désespérer... — Désespérer ? « répéta machinalement le maréchal en regardant tour à tour mademoiselle de Cardoville et Dagobert, « désespérer ! et de quoi ? mon Dieu ! — De revoir vos enfants, M. le maréchal, « dit Adrienne; « votre présence à vous, leur père... rendra les recherches bien plus efficaces. — Les recherches!... « s'écria Pierre Simon. « Mes filles ne sont donc pas ici ? — Non, monsieur, » dit enfin Adrienne, « on les a enlevées à l'affection de l'excellent homme qui les avait amenées du fond de la Russie, et on les a conduites dans un couvent... — Malheureux ! » s'écria Pierre Simon en s'avançant vers Dagobert, menaçant et terrible; « tu me répondras de tout... — Ah ! monsieur ! ne l'accusez pas! « s'écria mademoiselle de Cardoville. « — Mon général, « dit Dagobert d'une voix brève, mais douloureusement résignée, « je mérite votre colère... c'est ma faute; forcé de m'absenter de Paris, j'ai confié les enfants à ma femme; son confesseur lui a tourné l'esprit, lui a persuadé que vos filles seraient mieux dans un couvent que chez nous; elle l'a cru, elle les y a laissé conduire; maintenant... on dit au couvent qu'on ne sait pas où elles sont; voilà la vérité... faites de moi ce que vous voudrez... je n'ai qu'à me taire et à endurer. — Mais c'est infâme!... » s'écria Pierre Simon en désignant Dagobert avec un geste d'indignation désespérée; « mais en qui donc se confier... si celui-là m'a trompé... mon Dieu!... — Ah ! M. le maréchal, ne l'accusez pas, » s'écria mademoiselle de Cardoville, « ne le croyez pas : il a risqué sa

vie, son honneur, pour arracher vos enfants de ce couvent... et il n'est pas le seul qui ait échoué dans cette tentative; tout à l'heure encore un magistrat... malgré le caractère, malgré l'autorité dont il est revêtu... n'a pas été plus heureux. Sa fermeté envers la supérieure, ses recherches minutieuses dans le couvent ont été vaines; impossible jusqu'à présent de retrouver ces malheureuses enfants... — Mais ce couvent, » s'écria le maréchal Simon en se redressant, la figure pâle et bouleversée par la douleur et la colère, « ce couvent, où est-il? Ces gens-là ne savent donc pas ce que c'est qu'un père à qui on enlève ses enfants? »

Au moment où le maréchal Simon prononçait ces paroles, tourné vers Dagobert, Rodin, tenant Rose et Blanche par la main, apparut à la porte, laissée ouverte. En entendant l'exclamation du maréchal, il tressaillit de surprise; un éclair de joie diabolique éclaira son sinistre visage, car il ne s'attendait pas à rencontrer Pierre Simon si à propos. Mademoiselle de Cardoville fut la première qui s'aperçut de la présence de Rodin. Elle s'écria en courant à lui : « Ah! je ne me trompais pas... notre providence... toujours... toujours... — Mes pauvres petites, » dit tout bas Rodin aux jeunes filles en leur montrant Pierre Simon, « c'est votre père. — Monsieur! » s'écria Adrienne en accourant sur les pas de Rose et de Blanche, « vos enfants!... les voilà!... » Au moment où Pierre Simon se retournait brusquement, ses deux filles se jetèrent entre ses bras; il se fit un profond silence, et l'on n'entendit plus que des sanglots entrecoupés de baisers et d'exclamations de joie.

« Mais venez donc au moins jouir du bien que vous avez fait! » dit mademoiselle de Cardoville en essuyant ses yeux et en retournant auprès de Rodin, qui, resté dans l'embrasure de la porte où il s'appuyait, semblait contempler cette scène avec un profond attendrissement.

Dagobert, à la vue de Rodin ramenant les enfants, d'abord frappé de stupeur, n'avait pu faire un mouvement; mais entendant les paroles d'Adrienne et cédant à un élan de reconnaissance pour ainsi dire insensée, il se jeta à deux genoux devant le jésuite, en joignant ses mains comme s'il eût prié, et s'écria d'une voix entrecoupée : « Vous m'avez sauvé en ramenant ces enfants... — Ah! monsieur, soyez béni..., » dit la Mayeux en cédant à l'entraînement général. « — Mes bons amis, c'est trop, » dit Rodin, comme si tant d'émotions eussent été au-dessus de ses forces; « c'est en vérité trop pour moi; excusez-moi auprès du maréchal... et dites-lui que je suis assez payé par la vue de son bonheur. — Monsieur... de grâce..., » dit Adrienne, « que le maréchal vous connaisse, qu'il vous voie au moins. — Oh! restez... vous qui nous sauvez tous, » s'écria Dagobert en tâchant de retenir Rodin de son côté. « — La *Providence*, ma chère demoiselle, ne s'inquiète plus du bien qui est fait, mais du bien qui reste à faire..., » dit Rodin avec un accent rempli de finesse et de bonté. « Ne faut-il pas à cette heure songer au prince Djalma? Ma tâche n'est pas finie, et les moments sont précieux. Allons, » ajouta-t-il en se dégageant doucement de l'étreinte de Dagobert, « allons, la journée a été aussi bonne que je l'espérais : l'abbé d'Aigrigny est démasqué; vous êtes libre, ma chère demoiselle; vous avez retrouvé votre croix, mon brave soldat; la Mayeux est assurée d'une pro-

tectrice, et M. le maréchal embrasse ses enfants... Je suis pour un peu dans toutes ces joies-là... ma part est belle... mon cœur content... Au revoir, mes amis, au revoir! » Ce disant, Rodin fit de la main un salut affectueux à Adrienne, à la Mayeux et à Dagobert, et disparut après leur avoir montré d'un regard ravi le maréchal Simon qui, assis et couvrant ses deux filles de larmes et de baisers, les tenait étroitement embrassées et restait étranger à ce qui se passait autour de lui.

. . . .

Une heure après cette scène, mademoiselle de Cardoville et la Mayeux, le maréchal Simon, ses deux filles et Dagobert avaient quitté la maison du docteur Baleinier.

. . . .

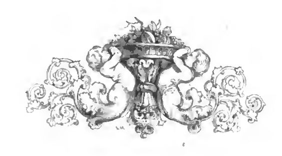
En terminant cet épisode, deux mots de *moralité* à l'endroit des *maisons d'aliénés* et des *couvents*.

Nous l'avons dit, et nous le répétons, la législation qui régit la surveillance des maisons d'aliénés nous paraît insuffisante. Des faits récemment portés devant les tribunaux, d'autres faits d'une haute gravité qui nous ont été confiés, nous semblent évidemment prouver cette insuffisance. Sans doute il est accordé aux magistrats toute latitude pour visiter les maisons d'aliénés; cette visite leur est même recommandée; mais *nous savons de source certaine* que les nombreuses et incessantes occupations des magistrats, dont le personnel est d'ailleurs très-souvent hors de proportion avec les travaux qui les surchargent, rendent ces inspections tellement rares, qu'elles sont pour ainsi dire illusoires. Il nous semblerait donc utile de créer des inspections au moins semimensuelles, particulièrement affectées à la surveillance des maisons d'aliénés et composées d'un médecin et d'un magistrat, afin que les réclamations fussent soumises à un examen contradictoire. Sans doute, la justice ne fait jamais défaut lorsqu'elle est suffisamment édifiée; mais combien de formalités, combien de difficultés pour qu'elle le soit, et surtout lorsque le malheureux qui a besoin d'implorer son appui, se trouvant dans un état de suspicion, d'isolement, de séquestration forcée, n'a pas au dehors un ami pour prendre sa défense et réclamer en son nom auprès de l'autorité! N'appartient-il donc pas au pouvoir civil d'aller au-devant de ces réclamations par une surveillance périodique fortement organisée?

Et ce que nous disons des maisons d'aliénés doit s'appliquer peut-être plus impérieusement encore aux couvents de femmes, aux séminaires et aux maisons habitées par des congrégations. Des faits aussi très-récents, très-évidents, et dont la France entière a retenti, ont malheureusement prouvé que la violence, que les séquestrations, que les traitements barbares, que les détournements de mineures, que l'emprisonnement illégal, accompagné de torture, étaient des faits sinon fréquents, du moins possibles, dans les maisons religieuses. Il a fallu des hasards singuliers, d'audacieuses et cyniques brutalités, pour que ces détestables actions parvinssent à la connaissance du public. Combien d'autres victimes ont été et sont peut-être encore ensevelies dans ces grandes maisons silencieuses, où nul regard *profane* ne pénètre, et qui, de par les immunités du clergé, échappent à la

surveillance du pouvoir civil ! N'est-il pas déplorable que ces demeures ne soient pas soumises aussi à une inspection périodique, composée, si l'on veut, d'un aumônier, d'un magistrat ou de quelque délégué de l'autorité municipale? S'il ne se passe rien que de licite, que d'humain, que de charitable, dans ces établissements qui ont tout le caractère et par conséquent encourent toute la responsabilité des établissements publics, pourquoi cette révolte, pourquoi cette indignation courroucée du parti prêtre, lorsqu'il s'agit de toucher à ce qu'il appelle ses franchises?

Il y a quelque chose au-dessus des constitutions délibérées et promulguées à Rome : c'est la loi française, la loi commune à tous, qui accorde à tous protection, mais qui, en retour, impose à tous respect et obéissance.





CHAPITRE XXXVI.

L'Indien à Paris.

Depuis trois jours, mademoiselle de Cardoville était sortie de chez le docteur Baleinier.

La scène suivante se passait dans une petite maison de la rue Blanche, où Djalma avait été conduit, au nom d'un protecteur inconnu.

Que l'on se figure un joli salon rond, tendu d'étoffe de l'Inde, fond gris-perle à dessins pourpres, sobrement rehaussés de quelques fils d'or ; le plafond, vers son milieu, disparait sous de pareilles draperies nouées et réunies par un gros cordon de soie ; à chacun des deux bouts de ce cordon, retombant inégalement, est suspendue, en guise de gland, une petite lampe indienne de filigrane d'or, d'un merveilleux travail. Par une de ces ingénieuses combinaisons, si communes dans les pays *barbares*, ces lampes servent aussi de brûle-parfums ; de petites plaques de cristal bleu enchâssées au milieu de chaque vide laissé par la fantaisie des arabesques, et éclairées par une lumière intérieure, brillent d'un azur si limpide, que ces lampes d'or semblent constellées de saphirs transparents ; de légers nuages de vapeur

blanchâtre s'élèvent incessamment de ces deux lampes et répandent dans l'espace leur senteur embaumée. Le jour n'arrive dans ce salon (il est environ deux heures de relevée) qu'en traversant une petite serre chaude, que l'on voit à travers une glace sans tain, formant porte-fenêtre, et pouvant disparaître dans l'épaisseur de la muraille, en glissant le long d'une rainure pratiquée au plancher. Un store de Chine peut, en s'abaissant, cacher ou remplacer cette glace. Quelques palmiers nains, des musas, et autres végétaux de l'Inde aux feuilles épaisses et d'un vert métallique, disposés en bosquets dans cette serre chaude, servent de perspective et, pour ainsi dire, de fond à deux larges massifs diaprés de fleurs exotiques, séparés par un petit chemin dallé en faïence japonaise jaune et bleue, qui vient aboutir au pied de la glace. Le jour, déjà considérablement affaibli par le réseau de feuilles qu'il traverse, prend une nuance d'une douceur singulière, en se combinant avec la lueur azurée des lampes à parfums, et les clartés vermeilles de l'ardent foyer d'une haute cheminée de porphyre oriental.

Dans cette pièce un peu obscure, tout imprégnée de suaves senteurs mêlées à l'odeur aromatique du tabac persan, un homme à chevelure brune et pendante, portant une longue robe d'un vert sombre, serrée autour des reins par une ceinture bariolée, est agenouillé sur un magnifique tapis de Turquie; il attise avec soin le fourneau d'or d'un *houka;* le flexible et long tuyau de cette pipe, après avoir déroulé ses nœuds sur le tapis, comme un serpent d'écarlate écaillé d'argent, aboutit entre les doigts ronds et effilés de Djalma, mollement étendu sur le divan. Le jeune prince a la tête nue; ses cheveux de jais à reflets bleuâtres, séparés au milieu de son front, flottent onduleux et doux autour de son visage et de son cou d'une beauté antique et d'une couleur chaude, transparente, dorée comme l'ambre ou la topaze; accoudé sur un coussin, il appuie son menton sur la paume de sa main droite; la large manche de sa robe, retombant presque jusqu'à la saignée, laisse voir sur son bras, rond comme celui d'une femme, les signes mystérieux autrefois tatoués dans l'Inde par l'aiguille de l'Étrangleur. Le fils de Khadja-Sing tient de sa main gauche le bouquin d'ambre de sa pipe. Sa robe de magnifique cachemire blanc, dont la bordure palmée de mille couleurs monte jusqu'à ses genoux, est serrée à sa taille mince et cambrée par les larges plis d'un châle orange; le galbe élégant et pur de l'une des jambes de cet Antinoüs asiatique, à demi découverte par un pli de sa robe, se dessine sous une espèce de guêtre très-juste, en velours cramoisi, brodée d'argent, échancrée sur le cou-de-pied d'une petite mule de maroquin blanc à talon rouge. A la fois douce et mâle, la physionomie de Djalma exprimait ce calme mélancolique et contemplatif habituel aux Indiens et aux Arabes, heureux privilégiés qui, par un rare mélange, unissent l'indolence méditative du rêveur à la fougueuse énergie de l'homme d'action; tantôt délicats, nerveux, impressionnables comme des femmes, tantôt déterminés, farouches et sanguinaires comme des bandits. Et cette comparaison semi-féminine, appliquée au moral des Arabes et des Indiens, tant qu'ils ne sont pas entraînés par l'élan de la bataille ou l'ardeur du carnage, peut aussi leur être appliquée presque physiquement; car si, de même que les femmes de race pure, ils ont les extrémités mignonnes, les attaches déliées,

les formes aussi fines que souples, cette enveloppe délicate et souvent charmante cache toujours des muscles d'acier, d'un ressort et d'une vigueur toute virile. Les longs yeux de Djalma, semblables à des diamants noirs enchâssés dans une nacre bleuâtre, errent machinalement des fleurs exotiques au plafond; de temps à autre, il approche de sa bouche le bout d'ambre du houka; puis après une lente aspiration, entr'ouvrant ses lèvres rouges, fermement dessinées sur l'éblouissant émail de ses dents, il expire une petite spirale de fumée fraîchement aromatisée par l'eau de rose qu'elle traverse.

« Faut-il remettre du tabac dans le houka? » dit l'homme agenouillé en se tournant vers Djalma et montrant les traits accentués et sinistres de Faringhea l'Étrangleur. Le jeune prince resta muet, soit que, dans son mépris oriental pour certaines races, il dédaignât de répondre au métis, soit qu'absorbé dans ses rêveries il ne l'eût pas entendu. L'Étrangleur se tut, s'accroupit sur le tapis, puis les jambes croisées, les coudes appuyés sur ses genoux, son menton dans ses deux mains, et les yeux incessamment fixés sur Djalma, il attendit la réponse ou les ordres de celui dont le père était surnommé *le Père du Généreux*.

Comment Faringhea, ce sanglant sectateur de Bhowanie, divinité du meurtre, avait-il accepté ou recherché des fonctions si humbles? Comment cet homme, d'une portée d'esprit peu vulgaire, cet homme dont l'éloquence passionnée, dont la féroce énergie, avaient recruté tant de séides à la *bonne œuvre*, s'était-il résigné à une condition si subalterne? Comment enfin cet homme, qui, profitant de l'aveuglement du jeune prince à son égard, pouvait offrir une si belle proie à Bhowanie, respectait-il les jours du fils de Khadja-Sing? Comment enfin s'exposait-il à la fréquente rencontre de Rodin, dont il était connu sous de fâcheux antécédents? La suite de ce récit répondra à ces questions. L'on peut seulement dire à cette heure qu'après un long entretien qu'il avait eu la surveille avec Rodin, l'Étrangleur l'avait quitté, l'œil baissé, le maintien discret.

Après avoir gardé le silence pendant quelque temps, Djalma, tout en suivant du regard la bouffée de fumée blanchâtre qu'il venait de lancer dans l'espace, s'adressant à Faringhea sans tourner les yeux vers lui, lui dit dans ce langage à la fois hyperbolique et concis, assez familier aux Orientaux : « L'heure passe;... le vieillard au cœur bon n'arrive pas;... mais il viendra... Sa parole est sa parole. — Sa parole est sa parole, monseigneur, » répéta Faringhea d'un ton affirmatif; « quand il a été vous trouver il y a trois jours dans cette maison où ces misérables, pour leurs méchants desseins, vous avaient conduit traîtreusement endormi, comme ils m'avaient endormi moi-même... moi, votre serviteur vigilant et dévoué... il vous a dit : « L'ami inconnu qui vous a envoyé chercher au château de « Cardoville m'adresse à vous, prince; ayez confiance, suivez-moi; une « demeure digne de vous vous est préparée. » Il vous a dit encore, monseigneur : « Consentez à ne pas sortir de cette maison jusqu'à mon retour; « votre intérêt l'exige; dans trois jours vous me reverrez, alors toute « liberté vous sera rendue... » Vous avez consenti, monseigneur, et depuis trois jours vous n'avez pas quitté cette maison... — Et j'attends le vieillard



les formes aussi fines que souples, cette enveloppe délicate et souvent charmante cache toujours des muscles d'acier, d'un ressort et d'une vigueur toute virile. Les longs yeux de Djalma, semblables à des diamants noirs enchâssés dans une nacre bleuâtre, errent machinalement des fleurs exo-



Djalma



avec impatience, » dit Djalma, « car cette solitude me pèse... Il doit y avoir tant de choses à admirer à Paris!... Et surtout... » Djalma n'acheva pas, et retomba dans sa rêverie.

Après quelques moments de silence, le fils de Khadja-Sing dit tout à coup à Faringhea d'un ton de sultan impatient et désœuvré : « Parle-moi! — De quoi vous parler, monseigneur? — De ce que tu voudras, » dit Djalma avec un insouciant dédain, en attachant au plafond ses yeux à demi voilés de langueur; « une pensée me poursuit... je veux m'en distraire... Parle-moi... » Faringhea jeta un coup d'œil pénétrant sur les traits du jeune Indien; il les vit colorés d'une légère rougeur. « — Monseigneur, » dit le métis, « votre pensée... je la devine... » Djalma secoua la tête sans regarder l'Étrangleur. Celui-ci reprit : « Vous songez aux femmes de Paris, monseigneur... — Tais-toi, esclave..., » dit Djalma. Et il se retourna brusquement sur le sofa, comme si on eût touché le vif d'une blessure douloureuse. Faringhea se tut.

Au bout de quelques moments, Djalma reprit avec impatience, en jetant au loin le tuyau du houka et cachant ses deux yeux sous ses mains : « Tes paroles valent encore mieux que ce silence... Maudites soient mes pensées! maudit soit mon esprit qui évoque ces fantômes! — Pourquoi fuir ces pensées, monseigneur? Vous avez dix-neuf ans, votre adolescence s'est tout entière passée à la guerre ou en prison, et jusqu'à ce jour vous êtes resté aussi chaste que Gabriel, ce jeune prêtre chrétien, notre compagnon de voyage. » Quoique Faringhea ne se fût en rien départi de sa respectueuse déférence envers le prince, celui-ci sentit une légère ironie percer à travers l'accent du métis lorsqu'il prononça le mot *chaste*. Djalma lui dit avec un mélange de hauteur et de sévérité : « — Je ne veux pas, auprès de ces civilisés, passer pour un barbare, comme ils nous appellent;... aussi je me glorifie d'être chaste. — Je ne vous comprends pas, monseigneur. — J'aimerai peut-être une femme pure comme l'était ma mère lorsqu'elle a épousé mon père... et ici pour exiger la pureté d'une femme il faut être chaste comme elle.... » A cette énormité, Faringhea ne put dissimuler un sourire sardonique. « Pourquoi ris-tu, esclave? » dit impérieusement le jeune prince. « — Chez les *civilisés*... comme vous dites, monseigneur, l'homme qui se marierait dans toute la fleur de son innocence... serait blessé à mort par le ridicule. — Tu mens! esclave, il ne serait ridicule que s'il épousait une jeune fille qui ne fût pas pure comme lui. — Alors, monseigneur, au lieu d'être blessé... il serait tué par le ridicule, car il serait deux fois impitoyablement raillé... — Tu mens!.. tu mens!... ou, si tu dis vrai, qui t'a instruit? — J'avais vu des femmes parisiennes à l'île de France et à Pondichéry, monseigneur; puis, j'ai beaucoup appris pendant notre traversée : je causais avec un jeune officier pendant que vous causiez avec le jeune prêtre. — Ainsi comme les sultans de nos harems, les civilisés exigent des femmes une innocence qu'ils n'ont plus. — Ils en exigent d'autant plus qu'ils en ont moins, monseigneur. — Exiger ce qu'on n'accorde pas, c'est agir de maître à esclave, et ici de quel droit cela? — Du droit que prend celui qui fait le droit... c'est comme chez nous, monseigneur. — Et les femmes, que font-elles? — Elles empêchent les fiancés d'être trop ridi-

cules aux yeux du monde lorsqu'ils se marient. — Et une femme qui trompe... ici on la tue? » dit Djalma en se redressant brusquement et attachant sur Faringhea un regard farouche qui étincela tout à coup d'un feu sombre. « — On la tue, monseigneur, toujours comme chez nous : femme surprise, femme morte. — Despotes comme nous, pourquoi les civilisés n'enferment-ils pas comme nous leurs femmes pour les forcer à une fidélité qu'ils ne gardent pas? — Parce qu'ils sont civilisés comme des barbares... et barbares comme des civilisés, monseigneur. — Tout cela est triste, si tu dis vrai, » reprit Djalma d'un air pensif. Puis, il ajouta avec une certaine exaltation et en employant, selon son habitude, le langage quelque peu mystique et figuré familier à ceux de son pays : « Oui, ce que tu me dis m'afflige, esclave... car deux gouttes de rosée du ciel se fondant ensemble dans le calice d'une fleur... ce sont deux cœurs confondus dans un virginal et pur amour... deux rayons de feu s'unissant en une flamme inextinguible, ce sont les brûlantes et éternelles délices de deux amants devenus époux... »

Si Djalma parla des pudiques jouissances de l'âme avec un charme inexprimable, lorsqu'il peignit un bonheur moins idéal, ses yeux brillèrent comme des étoiles; il frissonna légèrement, ses narines se gonflèrent, l'or pâle de son teint devint vermeil, et le jeune prince retomba dans une rêverie profonde. Faringhea, ayant remarqué cette dernière émotion, reprit : « Et si, comme le fier et brillant *oiseau-roi* [1] de notre pays, le sultan de nos bois, vous préfériez à des amours uniques et solitaires des plaisirs nombreux et variés; beau, jeune, riche comme vous l'êtes, monseigneur, si vous recherchiez ces séduisantes Parisiennes, vous savez... ces voluptueux fantômes de vos nuits, ces charmants tourmenteurs de vos rêves; si vous jetiez sur elles des regards hardis comme un défi, suppliants comme une prière ou brûlants comme un désir, croyez-vous que bien des yeux à demi voilés ne s'enflammeraient pas au feu de vos prunelles? Alors, ce ne seraient plus les monotones délices d'un unique amour... chaîne pesante de notre vie; non, ce seraient les mille voluptés du harem... mais du harem peuplé de femmes libres et fières, que l'amour heureux ferait vos esclaves; pur et contenu jusqu'ici, il ne peut exister pour vous d'excès... Croyez-moi donc, ardent, magnifique, c'est vous, fils de notre pays, qui deviendrez l'amour, l'orgueil, l'idolâtrie de ces femmes, et ces femmes, les plus séduisantes du monde entier, n'auront bientôt plus pour vous que des regards languissants et passionnés! »

Djalma avait écouté Faringhea avec un silence avide. L'expression des traits du jeune Indien avait complétement changé : ce n'était plus cet adolescent mélancolique et rêveur, invoquant le saint souvenir de sa mère, et ne trouvant que dans la rosée du ciel, que dans le calice des fleurs, des images assez pures pour peindre la chasteté, l'amour qu'il rêvait; ce n'était même plus le jeune homme rougissant d'une ardeur pudique à la pensée des délices permises d'une union légitime. Non, non, les incitations de Faringhea avaient fait éclater tout à coup un feu souterrain : la physiono-

[1] Variété de l'oiseau de paradis, gallinacé fort amoureux.

mie enflammée de Djalma, ses yeux tour à tour étincelants et voilés, l'aspiration mâle et sonore de sa poitrine, annonçaient l'embrasement de son sang et le bouillonnement de ses passions, d'autant plus énergiques qu'elles avaient été jusqu'alors plus contenues. Aussi... s'élançant tout à coup du divan, souple, vigoureux et léger comme un jeune tigre, Djalma saisit Faringhea à la gorge en s'écriant : « C'est un poison brûlant que tes paroles !... — Monseigneur, » dit Faringhea sans opposer la moindre résistance, « votre esclave est votre esclave... » Cette soumission désarma le prince. « Ma vie vous appartient, » répéta le métis. « — C'est moi qui t'appartiens, esclave ! » s'écria Djalma en le repoussant. « Tout à l'heure j'étais suspendu à tes lèvres... dévorant tes dangereux mensonges !... — Des mensonges ? monseigneur... Paraissez seulement à la vue de ces femmes... leurs regards confirmeront mes paroles. — Ces femmes m'aimeraient... moi qui n'ai vécu qu'à la guerre et dans les forêts ? — En pensant que, si jeune, vous avez déjà fait une sanglante chasse aux hommes et aux tigres... elles vous adoreront, monseigneur. — Tu mens... — Je vous le dis, monseigneur, en voyant votre main, qui, aussi délicate que les leurs, s'est si souvent trempée dans le sang ennemi, elles voudront la baiser... et la baiser encore en pensant que dans nos forêts, votre carabine armée, votre poignard entre vos dents, vous avez souri aux rugissements du lion ou de la panthère que vous attendiez... — Mais je suis un sauvage... un barbare... — Et c'est pour cela qu'elles seront à vos pieds ; elles se sentiront à la fois effrayées et charmées en songeant à toutes les violences, à toutes les fureurs, à tous les emportements de jalousie, de passion et d'amour auxquels un homme de votre sang, de votre jeunesse et de votre ardeur doit se livrer... Aujourd'hui doux et tendre, demain ombrageux et farouche, un autre jour ardent et passionné... tel vous serez... tel il faut être pour les entraîner... Oui, oui, qu'un cri de rage s'échappe entre deux baisers, qu'un poignard luise entre deux caresses, qu'elles retombent enfin brisées, palpitantes de plaisir, d'amour et de frayeur... et vous ne serez plus pour elles un homme... mais un dieu. — Tu crois ?... » s'écria Djalma emporté malgré lui par la sauvage éloquence de l'Étrangleur. « — Vous savez... vous sentez que je dis vrai ! » s'écria celui-ci en étendant le bras vers le jeune Indien. « — Eh bien ! oui, » s'écria Djalma, le regard étincelant, les narines gonflées, en parcourant le salon, pour ainsi dire par soubresauts et par bonds sauvages. « Je ne sais si j'ai ma raison ou si je suis ivre, mais il me semble que tu dis vrai ;... oui, je le sens, on m'aimera avec délire, avec furie, parce que j'aimerai avec délire, avec furie ;... on frissonnera de plaisir, de frayeur, parce que moi-même... en pensant à cela je frissonne de bonheur et d'épouvante... Esclave, tu dis vrai, ce sera quelque chose d'enivrant et de terrible que cet amour... » En prononçant ces mots, Djalma était superbe d'impétueuse sensualité ; c'était chose belle et rare, l'homme arrivé pur et contenu jusqu'à l'âge où doivent se développer dans leur toute-puissante énergie les admirables instincts d'amour que Dieu a mis dans la créature, instincts qui, comprimés, faussés ou pervertis, peuvent altérer la raison ou s'égarer en débordements effrénés, en crimes effroyables, mais qui, dirigés vers une grande et noble passion, peuvent et doivent, par leur violence

même, élever l'homme par le dévouement et par la tendresse jusqu'aux limites de l'idéal. « Oh! cette femme... cette femme... devant qui je tremblerai et qui tremblera devant moi... où donc est-elle? » s'écria Djalma dans un redoublement d'ivresse. « La trouverai-je jamais? — *Une*, c'est beaucoup, monseigneur, » reprit Faringhea avec sa froideur sardonique : « qui cherche *une* femme la trouve rarement dans ce pays; qui cherche *des* femmes est embarrassé du choix. »

. . . .

. . . .

Au moment où le métis faisait cette impertinente réponse à Djalma, on put voir à la petite porte du jardin de cette maison, porte qui s'ouvrait sur une ruelle déserte, s'arrêter une voiture *coupée*, d'une extrême élégance, à caisse bleu-lapis et à train blanc, aussi rechampi de bleu; cette voiture était admirablement attelée de deux beaux chevaux de sang bai-dorés, à crins noirs; les écussons des harnais étaient d'argent, ainsi que les boutons de la livrée des gens, livrée bleu clair à collet blanc; sur la housse aussi bleue et galonnée de blanc, ainsi que sur les panneaux des portières, on voyait des armoiries en losange sans cimier ni couronne, ainsi que cela est d'usage pour les jeunes filles. Deux femmes étaient dans cette voiture, mademoiselle de Cardoville et Florine.





CHAPITRE XXXVII.

Le réveil

Pour expliquer la venue de mademoiselle de Cardoville à la porte du jardin de la maison occupée par Djalma, il faut jeter un coup d'œil rétrospectif sur les événements.

Mademoiselle de Cardoville, en quittant la maison du docteur Baleinier, était allée s'établir dans son hôtel de la rue d'Anjou. Pendant les derniers mois de son séjour chez sa tante, Adrienne avait fait secrètement restaurer et meubler cette belle habitation, dont le luxe et l'élégance venaient d'être encore augmentés de toutes les merveilles du pavillon de l'hôtel de Saint-Dizier. Le *monde* trouvait fort extraordinaire qu'une jeune fille de l'âge et de la condition de mademoiselle de Cardoville eût pris la résolution de vivre complétement seule, libre, et de tenir sa maison ni plus ni moins qu'un garçon majeur, une toute jeune veuve ou un mineur émancipé. Le *monde* faisait semblant d'ignorer que mademoiselle de Cardoville possédait ce que ne possèdent pas tous les hommes majeurs et deux fois majeurs :

un caractère ferme, un esprit élevé, un cœur généreux, un sens très-droit et très-juste. Jugeant qu'il lui fallait, pour la direction subalterne et pour la surveillance intérieure de sa maison, des personnes fidèles, Adrienne avait écrit au régisseur de la terre de Cardoville et à sa femme, anciens serviteurs de la famille, de venir immédiatement à Paris; M. Dupont devant ainsi remplir les fonctions d'intendant, et madame Dupont celles de femme de charge. Un ancien ami du père de mademoiselle de Cardoville, le comte de Montbron, vieillard des plus spirituels, jadis homme fort à la mode, mais toujours très-connaisseur en toutes sortes d'élégances, avait conseillé à Adrienne d'agir en princesse et de prendre un écuyer, lui indiquant, pour remplir ces fonctions, un homme fort bien élevé, d'un âge plus que mûr, qui, grand amateur de chevaux, après s'être ruiné en Angleterre, à Newmarket, au Derby, et chez Tattersall [1], avait été réduit, ainsi que cela arrive souvent à des gentlemen de ce pays, à conduire les diligences à grandes guides, trouvant dans ces fonctions un gagne-pain honorable et un moyen de satisfaire son goût pour les chevaux. Tel était M. de Bonneville, le protégé du comte de Montbron. Par son âge et par ses habitudes de savoir-vivre, cet écuyer pouvait accompagner mademoiselle de Cardoville à cheval et, mieux que personne, surveiller l'écurie et la tenue des voitures. Il accepta donc cet emploi avec reconnaissance, et grâce à ses soins éclairés, les attelages de mademoiselle de Cardoville purent rivaliser avec ce qu'il y avait en ce genre de plus élégant à Paris.

Mademoiselle de Cardoville avait repris ses femmes, Hébé, Georgette et Florine. Celle-ci avait dû d'abord entrer chez la princesse de Saint-Dizier pour y continuer son rôle de *surveillante* au profit de la supérieure du couvent de Sainte-Marie; mais, ensuite de la nouvelle direction donnée à l'affaire Rennepont par Rodin, il fut décidé que Florine, si la chose se pouvait, reprendrait son service auprès de mademoiselle de Cardoville. Cette place de confiance, mettant cette malheureuse créature à même de rendre d'importants et ténébreux services aux gens qui tenaient son sort entre leurs mains, la contraignait à une trahison infâme. Malheureusement tout avait favorisé cette machination. On le sait: Florine, dans une entrevue avec la Mayeux, peu de jours après que mademoiselle de Cardoville fut renfermée chez le docteur Baleinier, Florine, cédant à un mouvement de repentir, avait donné à l'ouvrière des conseils très-utiles aux intérêts d'Adrienne, en faisant dire à Agricol de ne pas remettre à madame de Saint-Dizier les papiers qu'il avait trouvés dans la cachette du pavillon, mais de ne les confier qu'à mademoiselle de Cardoville elle-même. Celle-ci, instruite plus tard de ce détail par la Mayeux, ressentit un redoublement de confiance et d'intérêt pour Florine, la reprit à son service presque avec reconnaissance, et la chargea presque aussitôt d'une mission toute confidentielle, c'est-à-dire de surveiller les arrangements de la maison louée pour l'habitation de Djalma.

Quant à la Mayeux, cédant aux sollicitations de mademoiselle de Cardoville, en ne se voyant plus utile à la femme de Dagobert, dont nous parlerons

[1] Célèbre marchand et entrepositeur de chevaux, de meutes, etc., etc., à Londres.



un caractère ferme, un esprit élevé, un cœur généreux, un sens très-droit et très-juste. Jugeant qu'il lui fallait, pour la direction subalterne et pour la surveillance intérieure de sa maison, des personnes fidèles, Adrienne



Adrienne de Cardoville.


BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE
FIRENZE

plus tard, elle avait consenti à demeurer à l'hôtel de la rue d'Anjou, auprès d'Adrienne, qui, avec cette rare sagacité de cœur qui la caractérisait, avait confié à la jeune ouvrière, qui lui servait aussi de secrétaire, le *département* des secours et aumônes. Mademoiselle de Cardoville avait d'abord songé à garder auprès d'elle la Mayeux, simplement à titre d'*amie*, voulant ainsi honorer et glorifier en elle la probité dans le travail, la résignation dans la douleur, et l'intelligence dans la pauvreté; mais connaissant la dignité naturelle de la jeune fille, elle craignit avec raison que, malgré la circonspection délicate avec laquelle cette hospitalité toute fraternelle serait présentée à la Mayeux, celle-ci n'y vît une aumône déguisée; Adrienne préféra donc, toujours en la traitant en amie, lui donner un emploi tout intime. De cette façon, la juste susceptibilité de l'ouvrière serait ménagée, puisqu'elle *gagnerait sa vie* en remplissant des fonctions qui satisferaient ses instincts si adorablement charitables. En effet, la Mayeux pouvait, plus que personne, accepter la sainte mission que lui donnait Adrienne; sa cruelle expérience du malheur, la bonté de son âme angélique, l'élévation de son esprit, sa rare activité, sa pénétration à l'endroit des douloureux secrets de l'infortune, sa connaissance parfaite des classes pauvres et laborieuses, disaient assez avec quel tact, avec quelle intelligence, l'excellente créature seconderait les généreuses intentions de mademoiselle de Cardoville.

. . . .

Parlons maintenant des divers événements qui, ce jour-là, avaient précédé l'arrivée de mademoiselle de Cardoville à la porte du jardin de la maison de la rue Blanche. Vers les dix heures du matin, les volets de la chambre à coucher d'Adrienne, hermétiquement fermés, ne laissaient pénétrer aucun rayon du jour dans cette pièce, seulement éclairée par la lueur d'une lampe sphérique en albâtre oriental, suspendue au plafond par trois longues chaînes d'argent. Cette pièce, terminée en dôme, avait la forme d'une tente à huit pans coupés; depuis la voûte jusqu'au sol, elle était tendue de soie blanche, recouverte de longues draperies de mousseline blanche, aussi largement bouillonnées et retenues le long des murs par des embrasses, fixées de distance en distance à de larges patères d'ivoire. Deux portes aussi d'ivoire merveilleusement incrusté de nacre conduisaient, l'une à la salle de bain, l'autre à la chambre de toilette, sorte de petit temple élevé au culte de la beauté, meublé comme il l'était au pavillon de l'hôtel de Saint-Dizier. Deux autres pans étaient occupés par des fenêtres complétement cachées sous des draperies; en face du lit on voyait, encadrant de splendides chenets en argent ciselé, une cheminée de marbre pentélique, véritable neige cristallisée, dans laquelle on avait sculpté deux ravissantes cariatides et une frise représentant des oiseaux et des fleurs; au-dessus de cette frise, et fouillée à jour dans le marbre avec une délicatesse extrême, était une sorte de corbeille ovale d'un contour gracieux qui remplaçait la table de la cheminée et était garnie d'une masse de camélias roses; leurs feuilles d'un vert éclatant, leurs fleurs d'une nuance légèrement carminée, étaient les seules couleurs qui vinssent accidenter l'harmonieuse blancheur de ce réduit virginal. Enfin, à demi entouré de flots

de mousseline blanche qui descendaient de la voûte comme de légers nuages, on apercevait le lit très-bas et à pieds d'ivoire richement sculptés, reposant sur le tapis d'hermine qui garnissait le plancher. Sauf une plinthe aussi d'ivoire admirablement travaillé et rehaussé de nacre, ce lit était partout doublé de satin blanc ouaté et piqué comme un immense sachet. Les draps de batiste, garnis de valenciennes, s'étant quelque peu dérangés, découvraient l'angle d'un matelas recouvert de taffetas blanc, et le coin d'une légère couverture de moire, car il régnait sans cesse dans cet appartement une température égale et tiède comme celle d'un beau jour de printemps.

Par un scrupule singulier provenant de ce même sentiment qui avait fait inscrire à Adrienne, sur un chef-d'œuvre d'orfèvrerie, le nom de son *auteur* au lieu du nom de son *vendeur*, elle avait voulu que tous ces objets, d'une somptuosité si recherchée, fussent confectionnés par des artisans choisis parmi les plus intelligents, les plus laborieux et les plus probes, à qui elle avait fait fournir les matières premières ; de la sorte, on avait pu ajouter au prix de leur main-d'œuvre ce dont auraient bénéficié les intermédiaires en spéculant sur leur travail ; cette augmentation de salaire considérable avait répandu quelque bonheur et quelque aisance dans cent familles nécessiteuses qui, bénissant ainsi la magnificence d'Adrienne, lui donnaient, disait-elle, *le droit de jouir de son luxe comme d'une action juste et bonne.*

Rien n'était donc plus frais, plus charmant à voir que l'intérieur de cette chambre à coucher. Mademoiselle de Cardoville venait de s'éveiller ; elle reposait au milieu de ces flots de mousseline, de dentelles, de batiste et de soie blanche, dans une pose remplie de mollesse et de grâce ; jamais, pendant la nuit, elle ne couvrait ses admirables cheveux dorés (procédé certain pour les conserver longtemps dans toute leur magnificence, disaient les Grecs) ; le soir ses femmes disposaient les longues boucles de sa chevelure soyeuse en plusieurs tresses plates dont elles formaient deux larges et épais bandeaux, qui, descendant assez pour cacher presque entièrement sa petite oreille dont on ne voyait que le lobe rosé, allaient se rattacher à la grosse natte enroulée derrière la tête. Cette coiffure, empruntée à l'antiquité grecque, seyait aussi à ravir aux traits si purs, si fins, de mademoiselle de Cardoville, et semblait la tellement rajeunir, qu'au lieu de dix-huit ans on lui en eût donné quinze à peine ; ainsi rassemblés et encadrant étroitement les tempes, ses cheveux, perdant leur teinte claire et brillante, eussent paru presque bruns sans les reflets d'or vif qui couraient çà et là sur l'ondulation des tresses. Plongée dans cette torpeur matinale, dont la tiède langueur est si favorable aux molles rêveries, Adrienne était accoudée sur son oreiller, la tête un peu fléchie, ce qui faisait valoir encore l'idéal contour de son cou et de ses épaules nues ; ses lèvres souriantes, humides et vermeilles, étaient comme ses joues aussi froides que si elle venait de les baigner dans une eau glacée ; ses blanches paupières voilaient à demi ses grands yeux d'un noir brun et velouté, qui tantôt regardaient languissamment le vide... tantôt s'arrêtaient avec complaisance sur les fleurs roses et sur les feuilles vertes de la corbeille de camélias.

Qui peindrait l'ineffable sérénité du réveil d'Adrienne?... réveil d'une âme si belle et si chaste, dans un corps si chaste et si beau ! réveil d'un

cœur aussi pur que le souffle frais et embaumé de jeunesse qui soulevait doucement ce sein virginal... virginal et blanc comme la neige immaculée!... Quelle croyance, quel dogme, quelle formule, quel symbole religieux, ô paternel, ô divin Créateur! donnera jamais une plus adorable idée de ton harmonieuse et ineffable puissance, qu'une jeune vierge qui, s'éveillant ainsi dans toute l'efflorescence de la beauté, dans toute la grâce de la pudeur dont tu l'as douée, cherche dans sa rêveuse innocence le secret de ce céleste instinct d'amour que tu as mis en elle, comme en toutes tes créatures, ô toi, qui n'es qu'amour éternel, que bonté infinie!

Les pensées confuses qui, depuis son réveil, semblaient doucement agiter Adrienne, l'absorbaient de plus en plus; sa tête se pencha sur sa poitrine; son beau bras retomba sur sa couche; puis ses traits, sans s'attrister, prirent cependant une expression de mélancolie touchante. Son plus vif désir était accompli : elle allait vivre indépendante et seule. Mais cette nature affectueuse, délicate, expansive et merveilleusement complète, sentait que Dieu ne l'avait pas comblée des plus rares trésors pour les enfouir dans une froide et égoïste solitude; elle sentait tout ce que l'amour pourrait inspirer de grand, de beau, et à elle-même et à celui qui saurait être digne d'elle. Confiante dans la vaillance, dans la noblesse de son caractère, fière de l'exemple qu'elle voulait donner aux autres femmes, sachant que tous les yeux seraient fixés sur elle avec envie, elle ne se sentait pour ainsi dire que trop sûre d'elle-même; loin de craindre de mal choisir, elle craignait de ne pas trouver parmi qui choisir, tant son goût s'était épuré; puis, eût-elle même rencontré son idéal, elle avait une manière de voir à la fois si étrange et pourtant si juste, si extraordinaire et pourtant si sensée, sur l'indépendance et sur la dignité que la femme devait, selon elle, conserver à l'égard de l'homme, qu'inexorablement décidée à ne faire aucune concession à ce sujet, elle se demandait si l'homme de son choix accepterait jamais les conditions jusqu'alors inouïes qu'elle lui imposerait. En rappelant à son souvenir *les prétendants possibles* qu'elle avait jusqu'alors vus dans le monde, elle se souvenait du tableau malheureusement très-réel tracé par Rodin avec une verve caustique au sujet des épouseurs. Elle se souvenait aussi, non sans un certain orgueil, des encouragements que cet homme lui avait donnés, non pas en la flattant, mais en l'engageant à poursuivre l'accomplissement d'un dessein véritablement grand, généreux et beau.

Le courant ou le caprice des pensées d'Adrienne l'amena bientôt à songer à Djalma. Tout en se félicitant de remplir envers ce parent de sang royal les devoirs d'une hospitalité royale, la jeune fille était loin de faire du prince le héros de son avenir. D'abord elle se disait, non sans raison, que cet enfant à demi sauvage, aux passions, sinon indomptables, du moins encore indomptées, transporté tout à coup au milieu d'une civilisation raffinée, était inévitablement destiné à de violentes épreuves, à de fougueuses transformations. Or, mademoiselle de Cardoville, n'ayant dans le caractère rien de viril, rien de dominateur, ne se souciait pas de civiliser ce jeune sauvage. Aussi, malgré l'intérêt ou plutôt à cause de l'intérêt qu'elle portait au jeune Indien, elle s'était fermement résolue à ne pas se faire connaître à lui

avant deux ou trois mois ; bien décidée, en outre, si le hasard apprenait à Djalma qu'elle était sa parente, à ne pas le recevoir. Elle désirait donc, sinon l'éprouver, du moins le laisser assez libre de ses actes, de ses volontés, pour qu'il pût jeter le premier feu de ses passions bonnes ou mauvaises. Ne voulant pas, cependant, l'abandonner sans défense à tous les périls de la vie parisienne, elle avait confidemment prié le comte de Montbron d'introduire le prince Djalma dans la meilleure compagnie de Paris, et de l'éclairer des conseils de sa longue expérience. M. de Montbron avait accueilli la demande de mademoiselle de Cardoville avec le plus grand plaisir, se faisant, disait-il, une joie de lancer son jeune tigre royal dans les salons et de le mettre aux prises avec la fleur des élégantes et les *beaux* de Paris, offrant de parier et de tenir tout ce qu'on voudrait pour son sauvage pupille. « Quant à moi, mon cher comte, » avait-elle dit à M. de Montbron avec sa franchise habituelle, « ma résolution est inébranlable ; vous m'avez dit vous-même l'effet que va produire dans le monde l'apparition du prince Djalma, un Indien de dix-neuf ans, d'une beauté surprenante, fier et sauvage comme un jeune lion arrivant de sa forêt ; c'est nouveau, c'est extraordinaire, avez-vous ajouté ; aussi les coquetteries *civilisatrises* vont le poursuivre avec un dévouement dont je suis effrayée pour lui ; or sérieusement, mon cher comte, il ne peut pas me convenir de paraître vouloir rivaliser de zèle avec tant de belles dames qui vont s'exposer intrépidement aux griffes de votre jeune tigre. Je m'intéresse fort à lui parce qu'il est mon cousin, parce qu'il est beau, parce qu'il est brave, mais surtout parce qu'il n'est pas vêtu à cette horrible mode européenne. Sans doute ce sont là de rares qualités, mais elles ne suffisent pas jusqu'à présent à me faire changer d'avis. D'ailleurs le bon vieux philosophe, mon nouvel ami, m'a donné à propos de notre Indien un conseil que vous avez approuvé, vous qui n'êtes pas philosophe, mon cher comte : c'est pendant quelque temps de recevoir chez moi, mais de n'aller chez personne ; ce qui d'abord m'épargnera sûrement l'inconvénient de rencontrer mon royal cousin, et ensuite me permettra de faire un choix rigoureux, même parmi ma société habituelle ; comme ma maison sera excellente, ma position fort originale, et que l'on soupçonnera toutes sortes de méchants secrets à pénétrer chez moi, les curieuses et les curieux ne me manqueront pas, ce qui m'amusera beaucoup, je vous l'assure. » Et comme M. de Montbron lui demandait si l'*exil* du pauvre jeune tigre indien durerait longtemps, Adrienne lui avait répondu : « Recevant à peu près toutes les personnes de la société où vous l'aurez conduit, je trouverai très-piquant d'avoir ainsi sur lui des jugements divers. Si certains hommes en disent beaucoup de bien, certaines femmes beaucoup de mal... j'aurai bon espoir... En un mot, l'opinion que je me formerai en démêlant ainsi le vrai du faux, fiez-vous à ma sagacité pour cela, abrégera ou prolongera, ainsi que vous le dites, l'*exil* de mon royal cousin. »

Telles étaient encore les intentions formelles de mademoiselle de Cardoville à l'égard de Djalma le jour même où elle devait se rendre avec Florine à la maison qu'il occupait ; en un mot, elle était absolument décidée à ne pas se faire connaître à lui avant quelques mois.

. . . .





Georgette

pondit la Mayeux.



Adrienne, après avoir ce matin-là ainsi longtemps songé aux chances que l'avenir pouvait offrir aux besoins de son cœur, tomba dans une nouvelle et profonde rêverie. Cette ravissante créature, pleine de vie, de séve et de jeunesse, poussa un léger soupir, étendit ses deux bras charmants au-dessus de sa tête, tournée de profil sur son oreiller, et resta quelques moments comme accablée... comme anéantie... Ainsi immobile sous les blancs tissus qui l'enveloppaient, on eût dit une admirable statue de marbre se dessinant à demi sous une légère couche de neige.

Tout à coup Adrienne se dressa brusquement sur son séant, passa la main sur son front et sonna ses femmes. Au premier bruit argentin de la sonnette, les deux portes d'ivoire s'ouvrirent. Georgette parut sur le seuil de la chambre de toilette, dont Lutine, la petite chienne noire et feu à collier d'or, s'échappa avec des jappements de joie. Hébé parut sur le seuil de la chambre de bain. Au fond de cette pièce, éclairée par le haut, on voyait, sur un tapis de cuir vert de Cordoue à rosaces d'or, une vaste baignoire de cristal, en forme de conque allongée. Les trois seules sondures de ce hardi chef-d'œuvre de verrerie disparaissaient sous l'élégante courbure de plusieurs grands roseaux d'argent qui s'élançaient du large socle de la baignoire aussi d'argent ciselé, et représentant des enfants et des dauphins se jouant au milieu de branches de corail naturel et de coquilles azurées. Rien n'était d'un plus riant effet que l'incrustation de ces rameaux pourpres et de ces coquilles d'outremer sur le fond mat des ciselures d'argent; la vapeur balsamique qui s'élevait de l'eau tiède, limpide et parfumée, dont était remplie la conque de cristal, s'épandait dans la salle de bain, et entra comme un léger brouillard dans la chambre à coucher.

Voyant Hébé dans son frais et joli costume lui apporter sur un de ses bras nus et potelés un long peignoir, Adrienne lui dit : « Où est donc Florine, mon enfant? — Mademoiselle, il y a deux heures qu'elle est descendue; on l'a fait demander pour quelque chose de très-pressé. — Et qui l'a fait demander? — La jeune personne qui sert de secrétaire à mademoiselle... Elle était sortie ce matin de très-bonne heure; aussitôt son retour elle a fait demander Florine, qui, depuis, n'est pas revenue. — Cette absence est sans doute relative à quelque affaire importante de mon angélique *ministre* des secours et aumônes, » dit Adrienne en souriant et en songeant à la Mayeux. Puis elle fit signe à Hébé de s'approcher de son lit.

. . . .

. . . .

Environ deux heures après son lever, Adrienne s'étant fait, comme de coutume, habiller avec une rare élégance, renvoya ses femmes et demanda la Mayeux, qu'elle traitait avec une déférence marquée, la recevant toujours seule.

La jeune ouvrière entra précipitamment, le visage pâle, ému, et lui dit d'une voix tremblante : « Ah! mademoiselle... mes pressentiments étaient fondés; on vous trahit... — De quels pressentiments parlez-vous? ma chère enfant! » dit Adrienne surprise, « et qui me trahit? — M. Rodin..., » répondit la Mayeux.



CHAPITRE XXXVIII.

Les doutes

En entendant l'accusation portée par la Mayeux contre Rodin, mademoiselle de Cardoville regarda la jeune fille avec un nouvel étonnement.

Avant de poursuivre cette scène, disons que la Mayeux avait quitté ses pauvres vieux vêtements, et était habillée de noir avec autant de simplicité que de goût. Cette triste couleur semblait dire son renoncement à toute vanité humaine, le deuil éternel de son cœur et les austères devoirs que lui imposait son dévouement à toutes les infortunes. Avec cette robe noire, la Mayeux portait un large col rabattu, blanc et net comme son petit bonnet de gaze à rubans gris qui, laissant voir ses deux bandeaux de beaux cheveux bruns, encadrait son pâle et mélancolique visage aux doux yeux bleus; ses mains longues et fluettes, préservées du froid par des gants, n'étaient plus, comme naguère, violettes et marbrées, mais d'une blancheur presque diaphane.

Les traits altérés de la Mayeux exprimaient une vive inquiétude. Mademoiselle de Cardoville, au comble de la surprise, s'écria : « Que dites-

vous?... — M. Rodin vous trahit, mademoiselle. — Lui!... c'est impossible... — Ah! mademoiselle... mes pressentiments ne m'avaient pas trompée. — Vos pressentiments? — La première fois que je me suis trouvée en présence de M. Rodin, malgré moi j'ai été saisie de frayeur; mon cœur s'est douloureusement serré... et j'ai craint... pour vous... mademoiselle. — Pour moi?» dit Adrienne, « et pourquoi n'avez-vous pas craint pour vous, ma pauvre amie? — Je ne sais, mademoiselle, mais tel a été mon premier mouvement, et cette frayeur était si invincible, que, malgré la bienveillance que M. Rodin me témoignait pour ma sœur, il m'épouvantait toujours. — Cela est étrange. Mieux que personne je comprends l'influence presque irrésistible des sympathies ou des aversions; mais dans cette circonstance... Enfin...,» reprit Adrienne après un moment de réflexion, « il n'importe; comment aujourd'hui vos soupçons se sont-ils changés en certitude? — Hier, j'étais allée porter à ma sœur Céphise le secours que M. Rodin m'avait donné pour elle au nom d'une personne charitable... Je ne trouvai pas Céphise chez l'amie qui l'avait recueillie... Je priai la portière de la maison de prévenir ma sœur que je reviendrais ce matin... C'est ce que j'ai fait. Mais pardonnez-moi, mademoiselle, quelques détails nécessaires. — Parlez, parlez, mon amie. — La jeune fille qui a recueilli ma sœur chez elle, » dit la pauvre Mayeux, très-embarrassée, en baissant les yeux et en rougissant, « ne mène pas une conduite... très-régulière. Une personne avec qui elle a fait plusieurs parties de plaisir, nommée M. Dumoulin, lui avait appris le véritable nom de M. Rodin, qui, occupant dans cette maison un pied-à-terre, s'y faisait appeler M. Charlemagne. — C'est ce qu'il nous a dit chez M. Baleinier; puis, avant-hier, revenant sur cette circonstance, il m'a expliqué la nécessité où il se trouvait pour certaines raisons d'avoir ce modeste logement dans ce quartier écarté... et je n'ai pu que l'approuver. — Eh bien! hier, M. Rodin a reçu chez lui M. l'abbé d'Aigrigny! — L'abbé d'Aigrigny! » s'écria mademoiselle de Cardoville. « — Oui, mademoiselle; il est resté deux heures enfermé avec M. Rodin. — Mon enfant, on vous aura trompée. — Voici ce que j'ai su, mademoiselle : l'abbé d'Aigrigny était venu le matin pour voir M. Rodin; ne le trouvant pas, il avait laissé chez la portière son nom écrit sur du papier, avec ces mots : « *Je reviendrai dans deux heures.* » La jeune fille dont je vous ai parlé, mademoiselle, a vu ce papier. Comme tout ce qui regarde M. Rodin semble assez mystérieux, elle a eu la curiosité d'attendre M. l'abbé d'Aigrigny chez la portière pour le voir entrer, et, en effet, deux heures après, il est revenu et a trouvé M. Rodin chez lui. — Non... non...,» dit Adrienne en tressaillant, « c'est impossible, il y a erreur... — Je ne le pense pas, mademoiselle, car, sachant combien cette révélation était grave, j'ai prié la jeune fille de me faire à peu près le portrait de l'abbé d'Aigrigny. — Eh bien? — L'abbé d'Aigrigny a, m'a-t-elle dit, quarante ans environ; il est d'une taille haute et élancée, vêtu simplement, mais avec soin; ses yeux sont gris, très-grands et très-perçants, ses sourcils épais, ses cheveux châtains, sa figure complétement rasée et sa tournure très-décidée. — C'est vrai...,» dit Adrienne ne pouvant croire à ce qu'elle entendait, « ce signalement est exact. — Tenant à avoir le

plus de détails possible, » reprit la Mayeux, « j'ai demandé à la portière si M. Rodin et l'abbé d'Aigrigny semblaient courroucés l'un contre l'autre lorsqu'elle les a vus sortir de la maison; elle m'a dit que non; que l'abbé avait seulement dit à M. Rodin, en le quittant à la porte de la maison : « Demain... je vous écrirai... c'est convenu... » — Est-ce donc un rêve? mon Dieu! » dit Adrienne en passant ses deux mains sur son front avec une sorte de stupeur. « Je ne puis douter de vos paroles, ma pauvre amie, et pourtant c'est M. Rodin qui vous a envoyée lui-même dans cette maison, pour y porter des secours à votre sœur; il se serait donc ainsi exposé à voir pénétrer par vous ses rendez-vous secrets avec l'abbé d'Aigrigny! Pour un traître... ce serait bien maladroit. — Il est vrai, j'ai fait aussi cette réflexion... Et cependant la rencontre de ces deux hommes m'a paru si menaçante pour vous, mademoiselle, que je suis revenue dans une grande épouvante. »

Les caractères d'une extrême loyauté se résignent difficilement à croire aux trahisons; plus elles sont infâmes, plus ils en doutent; le caractère d'Adrienne était de ce nombre, et, de plus, une des qualités de son esprit était la rectitude : aussi, bien que très-impressionnée par le récit de la Mayeux, elle reprit : « Voyons, mon amie, ne nous effrayons pas à tort, ne nous hâtons pas trop de croire au mal... Cherchons toutes deux à nous éclairer par le raisonnement : rappelons les faits. M. Rodin m'a ouvert les portes de la maison de M. Baleinier, il a devant moi porté plainte contre l'abbé d'Aigrigny; il a, par ses menaces, obligé la supérieure du couvent à lui rendre les filles du maréchal Simon; il est parven à découvrir la retraite du prince Djalma; il a exécuté fidèlement mes intentions au sujet de mon jeune parent; hier encore il m'a donné les plus utiles conseils... Tout ceci est bien réel, n'est-ce pas? — Sans doute, mademoiselle. — Maintenant, que M. Rodin, en mettant les choses au pis, ait une arrière-pensée, qu'il espère être généreusement rémunéré par nous, soit; mais jusqu'à présent son désintéressement a été complet... — C'est encore vrai, mademoiselle, » dit la pauvre Mayeux, obligée, comme Adrienne, de se rendre à l'évidence des faits accomplis. « — A cette heure, examinons la possibilité d'une trahison. Se réunir à l'abbé d'Aigrigny pour me trahir? Mais me trahir où? comment? sur quoi? Qu'ai-je à craindre? N'est-ce pas, au contraire, l'abbé d'Aigrigny et madame de Saint-Dizier qui vont avoir à rendre un compte fâcheux à la justice du mal qu'ils m'ont fait? — Mais alors, mademoiselle, comment expliquer la rencontre de deux hommes qui ont tant de motifs d'aversion et d'éloignement?... D'ailleurs, cela ne cache-t-il pas quelque projet sinistre? Et puis, mademoiselle, je ne suis pas la seule à penser ainsi... — Comment cela? — Ce matin, en rentrant, j'étais si émue, que mademoiselle Florine m'a demandé la cause de mon trouble; je sais, mademoiselle, combien elle vous est attachée. — Il est impossible de m'être plus dévouée; récemment encore, vous m'avez vous-même appris le service signalé qu'elle m'a rendu pendant ma séquestration chez M. Baleinier. — Eh bien! mademoiselle, ce matin à mon retour, croyant nécessaire de vous faire avertir le plus tôt possible, j'ai tout dit à mademoiselle Florine. Comme moi, plus que moi peut-être, elle a été

effrayée du rapprochement de Rodin et de M. d'Aigrigny. Après un moment de réflexion, elle m'a dit : « Il est, je crois, inutile d'éveiller mademoi- « selle ; qu'elle soit instruite de cette trahison deux ou trois heures plus « tôt ou plus tard, peu importe ; pendant ces trois heures, je pourrai « peut-être découvrir quelque chose. J'ai une idée que je crois bonne : « excusez-moi auprès de mademoiselle, je reviens bientôt... » Puis mademoiselle Florine a fait demander une voiture, et elle est sortie. — Florine est une excellente fille, » dit mademoiselle de Cardoville en souriant, car la réflexion la rassurait complétement ; « mais, dans cette circonstance, je crois que son zéle et son bon cœur l'ont égarée, comme vous, ma pauvre amie ; savez-vous que nous sommes deux étourdies, vous et moi, de ne pas avoir jusqu'ici songé à une chose qui nous aurait à l'instant rassurées ? — Comment donc, mademoiselle ? — L'abbé d'Aigrigny redoute maintenant beaucoup M. Rodin ; il sera venu le chercher jusque dans ce réduit pour lui demander merci. Ne trouvez-vous pas, comme moi, cette explication non-seulement satisfaisante, mais la seule raisonnable ? — Peut-être, mademoiselle, » dit la Mayeux après un moment de réflexion. « Oui, cela est probable... » Puis, après un nouveau silence, et comme si elle eût cédé à une conviction supérieure à tous les raisonnements possibles, elle s'écria : « Et pourtant, non, non, croyez-moi, mademoiselle, on vous trompe, je le *sens*... toutes les apparences sont contre ce que j'affirme ;... mais, croyez-moi, ces pressentiments sont trop vifs pour n'être pas vrais... Et puis, enfin, est-ce que vous ne devinez pas trop bien les plus secrets instincts de mon cœur, pour que, moi, je ne devine pas à mon tour les dangers qui voos menacent ?... — Que dites-vous ? Qu'ai-je donc deviné ? » reprit mademoiselle de Cardoville, involontairement émue et frappée de l'accent convaincu et alarmé de la Mayeux, qui reprit : « — Ce que vous avez deviné ? Hélas ! toutes les ombrageuses susceptibilités d'une malheureuse créature à qui le sort a fait une vie à part ; et il faut bien que vous sachiez que si je me suis tue jusqu'ici, ce n'est pas par ignorance de ce que je vous dois ; car enfin qui vous a dit, mademoiselle, que le seul moyen de me faire accepter vos bienfaits sans rougir serait d'y attacher des fonctions qui me rendraient utile et secourable aux infortunes que j'ai si longtemps partagées ? Qui vous a dit, lorsque vous avez voulu me faire désormais asseoir à votre table, comme *votre amie*, moi, pauvre ouvrière, en qui vous vouliez glorifier le travail, la résignation et la probité, qui vous a dit, lorsque je vous répondais par des larmes de reconnaissance et de regret, que ce n'était pas une fausse modestie, mais la conscience de ma difformité ridicule, qui me faisait vous refuser ? Qui vous a dit que sans cela j'aurais accepté avec fierté au nom de mes sœurs du peuple ? Car vous m'avez répondu ces touchantes paroles : « *Je com-* « *prends votre refus, mon amie ; ce n'est pas une fausse modestie qui le dicte,* « *mais un sentiment de dignité que j'aime et que je respecte.* » Qui donc vous a dit encore, » reprit la Mayeux avec une animation croissante, « que je serais bien heureuse de trouver une petite retraite solitaire dans cette magnifique maison, dont la splendeur m'éblouit ? Qui vous a dit cela, pour que voos ayez daigné choisir, comme vous l'avez fait, le logement

beaucoup trop beau que vous m'avez destiné? Qui vous a dit encore que, sans envier l'élégance des charmantes créatures qui vous entourent et que j'aime déjà parce qu'elles vous aiment, je me sentirais toujours, par une comparaison involontaire, embarrassée, honteuse devant elles? Qui vous a dit cela, pour que vous ayez toujours songé à les éloigner quand vous m'appeliez ici, mademoiselle?... Oui, qui vous a enfin révélé toutes les pénibles et secrètes susceptibilités d'une position exceptionnelle comme la mienne? Qui vous les a révélées? Dieu, sans doute, lui qui, dans sa grandeur infinie, pourvoit à la création des mondes, et qui sait aussi paternellement s'occuper du pauvre petit insecte caché dans l'herbe... Et vous ne voulez pas que la reconnaissance d'un cœur que vous devinez si bien s'élève à son tour jusqu'à la divination de ce qui peut vous nuire? Non, non, mademoiselle, les uns ont l'instinct de leur propre conservation; d'autres, plus heureux, ont l'instinct de la conservation de ceux qu'ils chérissent... Cet instinct, Dieu me l'a donné... On vous trahit, vous dis-je... on vous trahit!... » Et la Mayeux, le regard animé, les joues légèrement colorées par l'émotion, accentua si énergiquement ces derniers mots, les accompagna d'un geste si affirmatif, que mademoiselle de Cardoville, déjà ébranlée par les chaleureuses paroles de la jeune fille, en vint à partager ses appréhensions. Puis, quoiqu'elle eût déjà été à même d'apprécier l'intelligence supérieure, l'esprit remarquable de cette pauvre enfant du peuple, jamais mademoiselle de Cardoville n'avait entendu la Mayeux s'exprimer avec autant d'éloquence, touchante éloquence d'ailleurs, qui prenait sa source dans le plus noble des sentiments. Cette circonstance ajouta encore à l'impression que ressentait Adrienne. Au moment où elle allait répondre à la Mayeux, on frappa à la porte du salon où se passait cette scène, et Florine entra.

En voyant la physionomie alarmée de sa caméristе, mademoiselle de Cardoville lui dit vivement : « Eh bien! Florine... qu'y a-t-il de nouveau? D'où viens-tu, mon enfant? — De l'hôtel de Saint-Dizier, mademoiselle. — Et pourquoi y aller? » demanda mademoiselle de Cardoville avec surprise. « — Ce matin, mademoiselle » (et Florine désigna la Mayeux) « m'a confié ses soupçons, ses inquiétudes;... je les ai partagés. La visite de M. l'abbé d'Aigrigny chez M. Rodin me paraissait déjà bien grave; j'ai pensé que si M. Rodin s'était rendu depuis quelques jours à l'hôtel Saint-Dizier, il n'y aurait plus de doutes à avoir sur sa trahison... — En effet, » dit Adrienne de plus en plus inquiète, « eh bien? — Mademoiselle m'ayant chargée de surveiller le déménagement du pavillon, il y restait différents objets; pour me faire ouvrir l'appartement, il fallait m'adresser à madame Grivois; j'avais donc un prétexte de retourner à l'hôtel. — Ensuite... Florine... ensuite? — Je tâchai de faire parler madame Grivois sur M. Rodin; mais ce fut en vain. — Elle se défiait de vous, mademoiselle, » dit la Mayeux. « On devait s'y attendre. — Je lui demandai, » continua Florine, « si l'on avait vu M. Rodin à l'hôtel depuis quelque temps... Elle répondit évasivement. Alors désespérant de rien savoir, » reprit Florine, « je quittai madame Grivois, et pour que ma visite n'inspirât aucun soupçon, je me rendais au pavillon, lorsqu'en détournant une allée, que vois-je? à quel-

ques pas de moi, se dirigeant vers la petite porte du jardin... M. Rodin, qui croyait sans doute sortir plus secrètement ainsi. — Mademoiselle!... vous l'entendez, » s'écria la Mayeux en joignant les mains d'un air suppliant, « rendez-vous à l'évidence... — Lui... chez la princesse de Saint-Dizier, » s'écria mademoiselle de Cardoville, dont le regard, ordinairement si doux, brilla tout à coup d'une indignation véhémente. Puis elle ajouta d'une voix légèrement altérée: « Continuez, Florine. — A la vue de M. Rodin, je m'arrêtai, » reprit Florine, « et, me reculant aussitôt, je gagnai le pavillon sans être vue, j'entrai vite dans le petit vestibule de la rue. Ses fenêtres donnent auprès de la porte du jardin; je les ouvre, laissant les persiennes fermées; je vois un fiacre; il attendait M. Rodin, car, quelques minutes après, il y monte en disant au cocher: « Rue Blanche, n° 39. » — Chez le prince!... » s'écria mademoiselle de Cardoville. « — Oui, mademoiselle. — En effet, M. Rodin devait le voir aujourd'hui, » dit Adrienne en réfléchissant. « — Nul doute que s'il vous trahit, mademoiselle, il trahit aussi le prince... qui, bien plus facilement que vous, deviendra sa victime. — Infamie!... infamie!... infamie!... » s'écria tout à coup mademoiselle de Cardoville en se levant, les traits contractés par une douloureuse colère. « Une trahison pareille!... Ah!... ce serait à douter de tout... ce serait à douter de soi-même. — Oh! mademoiselle, c'est effrayant! n'est-ce pas? » dit la Mayeux en frissonnant. « — Mais alors, pourquoi m'avoir sauvée, moi et les miens, avoir dénoncé l'abbé d'Aigrigny? » reprit mademoiselle de Cardoville. « En vérité, la raison s'y perd... C'est un abîme... Oh!... c'est quelque chose d'affreux que le doute! — En revenant, » dit Florine en jetant un regard attendri et dévoué sur sa maîtresse, « j'avais songé à un moyen qui permettrait à mademoiselle de s'assurer de ce qui en est... mais il n'y aurait pas une minute à perdre... — Que veux-tu dire? » reprit Adrienne en regardant Florine avec surprise. « — M. Rodin va être bientôt seul avec le prince, » dit Florine. « — Sans doute, » dit Adrienne. « — Le prince se tient toujours dans le petit salon qui s'ouvre sur la serre chaude... C'est là où il recevra M. Rodin. — Ensuite? » reprit Adrienne. « — Cette serre chaude, que j'ai fait arranger d'après les ordres de mademoiselle, a son unique sortie par une petite porte donnant dans une ruelle; c'est par là que le jardinier entre chaque matin, afin de ne pas traverser les appartements... Une fois son service terminé, il ne revient pas de la journée... — Que veux-tu dire? Quel est ton projet? » dit Adrienne en regardant Florine, de plus en plus surprise. « — Les massifs de plantes sont disposés de telle façon, qu'il me semble que lors même que le store qui peut cacher la glace qui sépare le salon de la serre chaude ne serait pas abaissé, on pourrait, je crois, sans être vu, s'approcher assez pour entendre ce qui se dit dans cette pièce... C'est toujours par la porte de la serre que j'entrais ces jours derniers pour en surveiller l'arrangement... Le jardinier avait une clef... moi une autre... Heureusement je ne la lui ai pas encore rendue... Avant une heure, mademoiselle peut savoir à quoi s'en tenir sur M. Rodin ;... car s'il trahit le prince... il la trahit aussi. — Que dis-tu? » s'écria mademoiselle de Cardoville. « — Mademoiselle part à l'instant avec moi ;... nous arrivons à la porte de la ruelle... j'entre seule pour

plus de précaution, et si l'occasion paraît favorable... je reviens... — De l'espionnage!... » dit mademoiselle de Cardoville avec hauteur en interrompant Florine, « vous n'y songez pas... — Pardon, mademoiselle, » dit la jeune fille en baissant les yeux d'un air confus et désolé; « vous conserviez quelques soupçons;... ce moyen me semblait le seul qui pût ou les confirmer ou les détruire. — S'abaisser... jusqu'à aller surprendre un entretien? Jamais! » reprit Adrienne. « — Mademoiselle, » dit tout à coup la Mayeux, pensive depuis quelque temps, « permettez-moi de vous le dire, mademoiselle Florine a raison... ce moyen est pénible... mais lui seul pourra vous fixer peut-être à tout jamais sur M. Rodin... Et puis enfin, malgré l'évidence des faits, malgré la presque certitude de mes pressentiments, les apparences les plus accablantes peuvent être trompeuses. C'est moi qui la première ai accusé M. Rodin auprès de vous... Je ne me pardonnerais de ma vie de l'avoir accusé à tort... Sans doute... il est, ainsi que vous le dites, mademoiselle, pénible... d'épier .. de surprendre une conversation... » Puis, faisant un violent et douloureux effort sur elle-même, la Mayeux ajouta, en tâchant de retenir les larmes de honte qui voilaient ses yeux : « Cependant, comme il s'agit de vous sauver peut-être, mademoiselle, car si c'est une trahison... l'avenir est effrayant... j'irai... si vous voulez... à votre place...pour... — Pas un mot de plus, je vous en prie, » s'écria mademoiselle de Cardoville en interrompant la Mayeux. « Moi, je vous laisserais faire, à vous, ma pauvre amie et dans mon seul intérêt... ce qui me semble dégradant... Jamais!... » Puis s'adressant à Florine : « Va prier M. de Bonneville de faire atteler ma voiture à l'instant. — Vous consentez! » s'écria Florine en joignant les mains, sans chercher à contenir sa joie; et ses yeux devinrent aussi humides de larmes. « — Oui, je consens, » répondit Adrienne d'une voix émue. « Si c'est une guerre... une guerre acharnée que l'on veut me faire, il faut s'y préparer... et il y aurait après tout faiblesse et duperie à ne pas se mettre sur ses gardes. Sans doute, cette démarche me répugne, me coûte; mais c'est le seul moyen d'en finir avec des soupçons qui seraient pour moi un tourment continuel... et de prévenir peut-être de grands maux. Puis, pour des raisons fort importantes, cet entretien de M. Rodin et du prince Djalma... peut être pour moi doublement décisif, quant à la confiance ou à l'inexorable haine que j'aurai pour M. Rodin... Ainsi vite, Florine, un manteau, un chapeau et ma voiture... tu m'accompagneras... Vous, mon amie, attendez-moi ici, je vous prie, » ajouta-t-elle en s'adressant à la Mayeux.

. . . .

Une demi-heure après cet entretien, la voiture d'Adrienne s'arrêtait, ainsi qu'on l'a vu, à la petite porte du jardin de la rue Blanche. Florine entra dans la serre, et revint bientôt dire à sa maîtresse : « Le store est baissé, mademoiselle; M. Rodin vient d'entrer dans le salon où est le prince... »

Mademoiselle de Cardoville assista donc, invisible, à la scène suivante, qui se passa entre Rodin et Djalma.



CHAPITRE XXXIX.

La lettre.

Quelques instants avant l'entrée de mademoiselle de Cardoville dans la serre chaude, Rodin avait été introduit, par Faringhea, auprès du prince qui, encore sous l'empire de l'exaltation passionnée où l'avaient plongé les paroles du métis, ne paraissait pas s'apercevoir de l'arrivée du jésuite. Celui-ci, surpris de l'animation des traits de Djalma, de son air presque égaré, fit un signe interrogatif à Faringhea, qui répondit aussi à la dérobée et de la manière symbolique que voici. Après avoir posé son index sur son cœur et sur son front, il montra du doigt l'ardent brasier qui brûlait dans la cheminée; cette pantomime signifiait que la tête et le cœur de Djalma étaient en feu.

Rodin comprit sans doute, car un imperceptible sourire de satisfaction effleura ses lèvres blafardes; puis, il dit tout haut à Faringhea : « Je désire être seul avec le prince;... baissez le store, et veillez à ce que nous ne soyons pas interrompus... » Le métis s'inclina, alla toucher un ressort

placé auprès de la glace sans tain, et elle rentra dans l'épaisseur de la muraille à mesure que le store s'abaissa; s'inclinant de nouveau, le métis quitta le salon. Ce fut donc peu de temps après sa sortie que mademoiselle de Cardoville et Florine arrivèrent dans la serre chaude, qui n'était plus séparée de la pièce où se trouvait Djalma que par l'épaisseur transparente du store de soie blanche brodée de grands oiseaux de couleur.

Le bruit de la porte, que Faringhea ferma en sortant, sembla rappeler le jeune Indien à lui-même; ses traits encore légèrement animés avaient cependant repris leur expression habituelle de calme et de douceur; il tressaillit, passa la main sur son front, regarda autour de lui, comme s'il sortait d'une rêverie profonde; puis s'avançant vers Rodin d'un air à la fois respectueux et confus, il lui dit en employant une appellation habituelle à ceux de son pays envers les vieillards : « Pardon, mon père... » Et toujours selon la coutume pleine de déférence des jeunes gens envers les vieillards, il voulut prendre la main de Rodin pour la porter à ses lèvres, hommage auquel le jésuite se refusa en se reculant d'un pas. « — Et de quoi me demandez-vous pardon , mon cher prince ? » dit-il à Djalma. « — Quand vous êtes entré, je rêvais; je ne suis pas tout de suite venu à vous.. Encore pardon, mon père. — Et je vous pardonne de nouveau, mon cher prince... Mais causons, si vous le voulez bien; reprenez votre place sur ce canapé... et même votre pipe si le cœur vous en dit. » Mais Djalma, au lieu de se rendre à l'invitation de Rodin et de s'étendre sur le divan selon son habitude, s'assit sur un fauteuil, malgré les instances du *vieillard au cœur bon,* ainsi qu'il appelait le jésuite. « En vérité, vos formalités me désolent, mon cher prince, » lui dit Rodin; « vous êtes ici chez vous, au fond de l'Inde, ou du moins nous désirons que vous croyiez y être. — Bien des choses me rappellent ici mon pays, » dit Djalma d'une voix douce et grave. « Vos bontés me rappellent mon père, et celui qui l'a remplacé auprès de moi, » ajouta l'Indien en songeant au maréchal Simon, dont on lui avait jusqu'alors, et pour cause, laissé ignorer l'arrivée.

Après un moment de silence, il reprit d'un ton rempli d'abandon, en tendant sa main à Rodin : « Vous voilà! je suis heureux. — Je comprends votre joie, mon cher prince, car je viens vous déprisonner... ouvrir votre cage... Je vous avais prié de vous soumettre à cette petite reclusion volontaire, absolument dans votre intérêt. — Demain je pourrai sortir? — Aujourd'hui même, mon cher prince. « Le jeune Indien réfléchit un instant, et reprit : « — J'ai des amis, puisque je suis ici dans ce palais qui ne m'appartient pas. — En effet... vous avez des amis... d'excellents amis..., » répondit Rodin. A ces mots, la figure de Djalma sembla s'embellir encore. Les plus nobles sentiments se peignirent tout à coup sur cette mobile et charmante physionomie; ses grands yeux noirs devinrent légèrement humides; après un nouveau silence, il se leva, disant à Rodin d'une voix émue : « — Venez... — Où cela, cher prince?... » dit l'autre fort surpris. « — Remercier mes amis... j'ai attendu trois jours;... c'est long. — Permettez, cher prince... permettez... j'ai à ce sujet bien des choses à vous apprendre, veuillez vous rasseoir. » Djalma se rassit docilement sur son fauteuil. Rodin reprit : « Il est vrai... vous avez des amis... ou plutôt vous

avez *un* ami ; *les* amis sont rares. — Mais vous? — C'est juste... Vous avez donc deux amis, mon cher prince : moi... que vous connaissez... et un autre que vous ne connaissez pas... et qui désire vous rester inconnu... — Pourquoi. — Pourquoi? » répondit Rodin un moment embarrassé, « parce que le bonheur qu'il éprouve à vous donner des preuves de son amitié, parce que sa tranquillité à lui... sont au prix de ce mystère. — Pourquoi se cacher quand on fait le bien? — Quelquefois pour cacher le bien qu'on fait, mon cher prince. — Je profite de cette amitié ; pourquoi se cacher de moi? » Les *pourquoi* réitérés du jeune Indien semblaient assez désorienter Rodin qui reprit cependant : « — Je vous l'ai dit, cher prince, votre ami secret verrait peut-être sa tranquillité compromise, s'il était connu... — S'il était connu... pour mon ami? — Justement, cher prince. » Les traits de Djalma prirent aussitôt une expression de dignité triste, il releva fièrement la tête, et dit d'une voix hautaine et sévère : « — Puisque cet ami se cache, c'est qu'il rougit de moi ou que je dois rougir de lui... Je n'accepte d'hospitalité que des gens dont je suis digne ou qui sont dignes de moi... Je quitte cette maison. » Et ce disant, Djalma se leva si résolûment, que Rodin s'écria : « — Mais écoutez-moi donc, mon cher prince... vous êtes, permettez-moi de vous le dire, d'une pétulance, d'une susceptibilité incroyables... Quoique nous ayons tâché de vous rappeler votre beau pays, nous sommes ici en pleine Europe, en pleine France, en plein Paris; cette considération doit un peu modifier votre manière de voir; je vous en conjure, écoutez-moi. » Djalma, malgré la complète ignorance de certaines conventions sociales, avait trop de bon sens, trop de droiture, pour ne pas se rendre à la raison, quand elle lui semblait... raisonnable; les paroles de Rodin le calmèrent. Avec cette modestie ingénue dont les natures pleines de force et de générosité sont presque toujours douées, il répondit doucement : « Mon père, vous avez raison, je ne suis plus dans mon pays ;... ici... les habitudes sont différentes; je vais réfléchir. »

Malgré sa ruse et sa souplesse, Rodin se trouvait parfois dérouté par les allures sauvages et par l'imprévu des idées du jeune Indien. Aussi le vit-il, à sa grande surprise, rester pensif pendant quelques minutes; après quoi Djalma reprit d'un ton calme, mais fermement convaincu : « Je vous ai obéi ; j'ai réfléchi, mon père. — Eh bien ! mon cher prince? — Dans aucun pays du monde, sous aucun prétexte, un homme d'honneur qui a de l'amitié pour un autre homme d'honneur ne doit la cacher. — Mais s'il y a pour lui danger à avouer cette amitié?... » dit Rodin, fort inquiet de la tournure que prenait l'entretien. Djalma regarda le jésuite avec un étonnement dédaigneux, et ne répondit pas. « Je comprends votre silence, mon cher prince, un homme courageux doit braver le danger, soit; mais si c'était vous que le danger menaçât, dans le cas où cette amitié serait découverte, cet homme d'honneur ne serait-il pas excusable, louable même de vouloir rester inconnu? — Je n'accepte rien d'un ami qui me croit capable de le renier par lâcheté... — Cher prince... écoutez-moi. — Adieu, mon père. — Réfléchissez... — J'ai dit..., » reprit Djalma d'un ton bref et presque souverain en marchant vers la porte. « — Eh! mon Dieu ! s'il s'agissait d'une femme? » s'écria Rodin, poussé à bout et courant à lui,

car il craignit réellement de voir Djalma quitter la maison, et renverser ainsi absolument ses projets.

Aux derniers mots de Rodin, l'Indien s'arrêta brusquement. « Une femme? » dit-il en tressaillant et devenant vermeil, « il s'agit d'une femme? — Eh bien, oui! s'il s'agissait d'une femme..., » reprit Rodin, « comprendriez-vous sa réserve, le secret dont elle est obligée d'entourer les preuves d'affection qu'elle désire vous donner? — Une femme? » répéta Djalma d'une voix tremblante en joignant les mains avec adoration. Et son ravissant visage exprima un saisissement ineffable, profond. « Une femme?...» dit-il encore, « une Parisienne?... — Oui, mon cher prince, puisque vous me forcez à cette indiscrétion, il faut bien vous l'avouer; il s'agit d'une... vénérable Parisienne... d'une digne matrone... remplie de vertus et dont le... grand âge mérite tous vos respects. — Elle est bien vieille? » s'écria le pauvre Djalma, dont le rêve charmant disparaissait tout à coup. « — Elle serait mon aînée de quelques années, » répondit Rodin avec un sourire ironique, s'attendant à voir le jeune homme exprimer une sorte de dépit comique ou de regret courroucé. Il n'en fut rien. A l'enthousiasme amoureux, passionné, qui avait un instant éclaté sur les traits du prince, succéda une expression respectueuse et touchante; il regarda Rodin avec attendrissement, et lui dit d'une voix émue : « — Cette femme est donc pour moi... une mère? » Il est impossible de rendre avec quel charme à la fois pieux, mélancolique et tendre, l'Indien accentua le mot *une mère!* « — Vous l'avez dit, mon cher prince, cette respectable dame veut être une mère pour vous... Mais je ne puis vous révéler la cause de l'affection qu'elle vous porte... Seulement, croyez-moi, cette affection est sincère; la cause en est honorable; si je ne vous en dis pas le secret, c'est que chez nous les secrets des femmes, jeunes ou vieilles, sont sacrés. — Cela est juste, et son secret sera sacré pour moi; sans la voir, je l'aimerai avec respect. Ainsi l'on aime Dieu sans le voir... — Maintenant, cher prince, laissez-moi vous dire quelles sont les intentions de votre maternelle amie... Cette maison restera toujours à votre disposition, si vous vous y plaisez; des domestiques français, une voiture et des chevaux seront à vos ordres; l'on se chargera des comptes de votre maison. Puis, comme un fils de roi doit vivre royalement, j'ai laissé dans la chambre voisine une cassette renfermant cinq cents louis; chaque mois une somme pareille vous sera comptée; si elle ne vous suffit pas pour ce que nous appelons vos menus plaisirs, vous me le direz, on l'augmentera... » A un mouvement de Djalma, Rodin se hâta d'ajouter : « Je dois vous dire tout de suite, mon cher prince, que votre délicatesse doit être parfaitement en repos. D'abord... on accepte tout d'une mère... puis, comme dans trois mois environ vous serez mis en possession d'un énorme héritage, il vous sera facile, si cette obligation vous pèse (et c'est à peine si la somme au pis aller s'élèvera à quatre ou cinq mille louis), il vous sera facile de rembourser ces avances; ne ménagez donc rien, satisfaites toutes vos fantaisies... on désire que vous paraissiez dans le plus grand monde de Paris, comme doit paraître le fils d'un roi surnommé *le Père du Généreux*. Ainsi, encore une fois, je vous en conjure, ne soyez pas retenu par une fausse délicatesse... Si cette

somme ne vous suffit pas... — Je demanderai davantage;... ma mère a raison... un fils de roi doit vivre en roi. » Telle fut la réponse que fit l'Indien, avec une simplicité parfaite, sans paraître étonné le moins du monde de ces offres fastueuses; et cela devait être : Djalma eût fait ce que l'on faisait pour lui, car l'on sait quelles sont les traditions de prodigue magnificence et de splendide hospitalité des princes indiens. Djalma avait été aussi ému que reconnaissant en apprenant qu'une femme l'aimait d'affection maternelle... Quant au luxe dont elle voulait l'entourer, il l'acceptait sans étonnement et sans scrupule. Cette *résignation* fut une autre déconvenue pour Rodin, qui avait préparé plusieurs excellents arguments pour engager l'Indien à accepter. « — Voici donc qui est bien convenu, mon cher prince, » reprit le jésuite; « maintenant, comme il faut que vous voyiez le monde, et que vous y entriez par la meilleure porte, ainsi que nous disons... un des amis de votre maternelle protectrice, M. le comte de Montbron, vieillard rempli d'expérience et appartenant à la plus haute société, vous présentera dans l'élite des maisons de Paris... — Pourquoi ne m'y présentez-vous pas, vous, mon père? — Hélas! mon cher prince, regardez-moi donc;... dites-moi si ce serait là mon rôle... Non, non, je vis seul et retiré. Et puis, » ajouta Rodin après un silence, en attachant sur le jeune prince un regard pénétrant, attentif et curieux, comme s'il eût voulu le soumettre à une sorte d'expérimentation par les paroles suivantes, « et puis, voyez-vous, M. de Montbron sera mieux à même que moi, dans le monde où il va... de vous éclairer sur les piéges que l'on pourrait vous tendre. Car si vous avez des amis... vous avez aussi des ennemis... vous le savez, de lâches ennemis, qui ont abusé d'une manière infâme de votre confiance, qui se sont raillés de vous. Et comme malheureusement leur puissance égale leur méchanceté, il serait peut-être plus prudent à vous de tâcher de les éviter... de les fuir... au lieu de leur résister en face. »

Au souvenir de ses ennemis, à la pensée de les fuir, Djalma frissonna de tout son corps; ses traits devinrent tout à coup d'une pâleur livide; ses yeux, démesurément ouverts, et dont la prunelle se cercla ainsi de blanc, étincelèrent d'un feu sombre; jamais le mépris, la haine, la soif de la vengeance n'éclatèrent plus terribles sur une face humaine... Sa lèvre supérieure, d'un rouge de sang, laissant voir ses petites dents blanches et serrées, se retroussait mobile, convulsive, et donnait à sa physionomie, naguère si charmante, une expression de férocité tellement animale, que Rodin se leva de son fauteuil et s'écria : « Qu'avez-vous... prince?... vous m'épouvantez. » Djalma ne répondit pas; à demi penché sur son siége, ses deux mains crispées par la rage, appuyées l'une sur l'autre, il semblait se cramponner à l'un des bras du fauteuil de peur de céder à un accès de fureur épouvantable... A ce moment le hasard voulut que le bout d'ambre du tuyau de houka eût roulé sous son pied; la tension violente qui contractait tous les nerfs de l'Indien était si puissante; il était, malgré sa jeunesse et sa svelte apparence, d'une telle vigueur, que d'un brusque mouvement il pulvérisa le bout d'ambre malgré son extrême dureté. « Mais au nom du ciel, qu'avez-vous, prince? « s'écria Rodin. « — Ainsi j'écraserai mes lâches ennemis! « s'écria Djalma, le regard menaçant et enflammé.

Puis, comme si ces paroles eussent mis le comble à sa rage, il bondit de son siége, et alors, les yeux hagards, il parcourut le salon pendant quelques secondes, allant et venant dans tous les sens, comme s'il eût cherché une arme autour de lui, poussant de temps à autre une sorte de cri rauque, qu'il tâchait d'étouffer en portant ses deux poings crispés à sa bouche, tandis que ses mâchoires tressaillaient convulsivement... C'était la rage impuissante de la bête féroce altérée de carnage. Le jeune Indien était ainsi d'une beauté grande et sauvage; on sentait que ces divins instincts, d'une ardeur sanguinaire et d'une aveugle intrépidité, alors exaltés à ce point par l'horreur de la trahison et de la lâcheté, dés qu'ils s'appliquaient à la guerre ou à ces chasses gigantesques de l'Inde, plus meurtrières encore que la bataille, devaient faire de Djalma ce qu'il était : un héros.

Rodin admirait avec une joie sinistre et profonde la fougueuse impétuosité des passions de ce jeune Indien, qui, dans des circonstances données, devaient faire des explosions terribles. Tout à coup, à la grande surprise du jésuite, cette tempête se calma. La fureur de Djalma s'apaisa presque subitement, parce que la réflexion lui en démontra bientôt la vanité. Alors, honteux de cet emportement puéril, il baissa les yeux. Sa figure resta pâle et sombre; puis, avec une tranquillité froide, plus redoutable encore que la violence à laquelle il venait de se laisser entraîner, il dit à Rodin : « Mon père, vous me conduirez aujourd'hui en face de mes ennemis. — Et dans quel but, mon cher prince?... Que voulez-vous? — Tuer ces lâches! — Les tuer!!! Vous n'y pensez pas. — Faringhea m'aidera. — Encore une fois, songez donc que vous n'êtes pas ici sur les bords du Gange, où l'on tue son ennemi comme on tue un tigre à la chasse. — On se bat avec un ennemi loyal, on tue un traître comme un chien maudit, » reprit Djalma avec autant de conviction que de tranquillité. « — Ah! prince... vous dont le père a été appelé le Père du Généreux, » dit Rodin d'une voix grave. « quelle joie trouverez-vous à frapper des êtres aussi lâches que méchants?... — Détruire ce qui est dangereux est un devoir. — Ainsi... prince... la vengeance...? — Je ne me venge pas d'un serpent..., » dit l'Indien avec une hauteur amère, « je l'écrase. — Mais, mon cher prince, ici on ne se débarrasse pas de ses ennemis de cette façon; si l'on a à se plaindre... — Les femmes et les enfants se plaignent, » dit Djalma en interrompant Rodin, « les hommes frappent. — Toujours aux bords du Gange, mon cher prince; mais pas ici... Ici la société prend en main votre cause, l'examine, la juge, et, s'il y a lieu, punit... — Dans mon offense, je suis juge et bourreau. — De grâce, écoutez-moi : vous avez échappé aux piéges de vos odieux ennemis, n'est-ce pas? Eh bien! supposez que ça ait été grâce au dévouement de la vénérable femme qui a pour vous la tendresse d'une mère; maintenant si elle vous demandait leur grâce, elle qui vous a sauvé d'eux... que feriez-vous? » L'Indien baissa la tête, resta quelques moments sans répondre. Profitant de son hésitation, Rodin continua : « Je pourrais vous dire : « Prince, je connais vos ennemis; mais dans la crainte « de vous voir commettre quelque terrible imprudence, je vous cacherai « leurs noms à tout jamais. » Eh bien! non, je vous jure que si la respectable personne qui vous aime comme un fils trouve juste et utile que je

vous dise ces noms... je vous les dirai; mais jusqu'à ce qu'elle ait prononcé, je me tairai. » Djalma regarda Rodin d'un air sombre et courroucé.

A ce moment, Faringhea entra, et dit à Rodin : « Un homme, porteur d'une lettre, est allé chez vous... On lui a dit que vous étiez ici... Il est venu... Faut-il recevoir cette lettre?... Il dit que c'est de la part de M. l'abbé d'Aigrigny... — Certainement, » dit Rodin; puis il ajouta : « Si le prince le permet?... » Djalma fit un signe de tête. Faringhea sortit. « Vous pardonnez, cher prince, j'attendais ce matin une lettre fort importante; comme elle tardait à venir, ne voulant pas manquer de vous voir, j'ai recommandé chez moi de m'envoyer cette lettre ici. »

Quelques instants après, Faringhea revint avec une lettre qu'il remit à Rodin; après quoi, le métis sortit.





CHAPITRE XL.

Adrienne et Djalma.

—

Lorsque Faringhea eut quittté le salon, Rodin prit la lettre de l'abbé d'Aigrigny d'une main, et de l'autre parut chercher quelque chose, d'abord dans la poche de côté de sa redingote, puis dans sa poche de derrière, puis dans le gousset de son pantalon ; puis enfin ne trouvant rien, il posa la lettre sur le genou râpé de son pantalon noir, et se *tâta* partout, des deux mains, d'un air de regret et d'inquiétude. Les divers mouvements de cette pantomime, jouée avec une bonhomie parfaite, furent couronnés par cette exclamation : « Ah ! mon Dieu ! c'est désolant ! — Qu'avez-vous ? » lui demanda Djalma, sortant du sombre silence où il était plongé depuis quelques instants. « — Hélas ! mon cher prince, » reprit Rodin. « il m'arrive la chose du monde la plus vulgaire, la plus puérile, ce qui ne l'empêche pas d'être pour moi infiniment fâcheuse... j'ai oublié ou perdu mes lunettes ; or, par ce demi-jour et surtout à cause de la détestable vue que le travail et que

les années m'ont faite, il m'est absolument impossible de lire cette lettre fort importante, car on attend de moi une réponse très-prompte, très-simple et très-catégorique... un oui ou un non... L'heure presse ; c'est désespérant... Si encore, » ajouta Rodin en appuyant sur ces mots sans regarder Djalma, mais afin que ce dernier les remarquât, « si encore quelqu'un pouvait me rendre le service de lire pour moi... mais non... personne... personne... — Mon père, » lui dit obligeamment Djalma, « voulez-vous que je lise pour vous? La lecture finie, j'aurai oublié ce que j'aurai lu... — Vous? » s'écria Rodin, comme si la proposition de l'Indien lui eût semblé à la fois exorbitante et dangereuse, « c'est impossible, prince... vous... lire cette lettre... — Alors, excusez ma demande, » dit doucement Djalma. « — Mais, au fait, » reprit Rodin après un moment de réflexion et se parlant à lui-même, « pourquoi non ? » Et il ajouta en s'adressant à Djalma : « Vraiment, vous auriez cette complaisance, mon cher prince? Je n'aurais pas osé vous demander ce service. » Ce disant, Rodin remit la lettre à Djalma qui la lut à voix haute. Cette lettre était ainsi conçue :

« Votre visite de ce matin à l'hôtel de Saint-Dizier, d'après ce qui m'a « été rapporté, doit être considérée comme une nouvelle agression de votre « part. Voici la dernière proposition que l'on vous a annoncée ; peut-être « sera-t-elle aussi infructueuse que la démarche que j'ai bien voulu tenter « hier en me rendant rue Clovis. Après cette longue et pénible explication, « je vous ai dit que je vous écrirais ; je tiens ma promesse, voici donc mon « ultimatum. Et d'abord un avertissement : Prenez garde... Si vous vous « opiniâtrez à soutenir une lutte inégale, vous serez exposé même à la « haine de ceux que vous voulez follement protéger. On a mille moyens de « vous perdre auprès d'eux en les éclairant sur vos projets. On leur prou- « vera que vous avez trempé dans le complot que vous prétendez mainte- « nant dévoiler, et cela, non par générosité, mais par cupidité. »

Quoique Djalma eût la parfaite délicatesse de sentir que la moindre question à Rodin au sujet de cette lettre serait une grave indiscrétion, il ne put s'empêcher de tourner vivement la tête vers le jésuite en lisant ce passage. « Mon Dieu ! oui ; il s'agit de moi... de moi-même. Tel que vous me voyez, mon cher prince, » ajouta-t-il en faisant allusion à ses vêtements sordides, « on m'accuse de cupidité. — Et quelles sont ces gens que vous protégez? — Mes protégés?... » dit Rodin en feignant quelque hésitation, comme s'il eût été embarrassé pour répondre, « qui sont mes protégés?... Hum... hum... je vais vous dire... Ce sont... ce sont de pauvres diables sans aucunes ressources, gens de rien, mais gens de bien, n'ayant que leur bon droit dans... un procès qu'ils soutiennent ; ils sont menacés d'être écrasés par des gens puissants, très-puissants... Ceux-là, heureusement, me sont assez connus pour que je puisse les démasquer au profit de mes protégés... Que voulez-vous?... pauvre et chétif, je me range naturellement du côté des pauvres et des chétifs... Mais continuez, je vous prie... » Djalma reprit :

« Vous avez donc tout à redouter en continuant de nous être hostile, et

« rien à gagner en embrassant le parti de ceux que vous appelez vos amis :
« ils seraient plus justement nommés vos dupes, car s'il était sincère.
« votre désintéressement serait inexplicable... Il doit donc cacher, et il
« cache, je le répète, des arrière-pensées de cupidité. Eh bien! sous ce
« rapport même... on peut vous offrir un ample dédommagement, avec
« cette différence que vos espérances sont uniquement fondées sur la re-
« connaissance probable de vos amis, éventualité fort chanceuse, tandis
« que nos offres seront réalisées à l'instant même : pour parler nettement.
« voici ce que l'on demande, ce que l'on exige de vous. Ce soir même
« avant minuit pour tout délai, vous aurez quitté Paris, et vous vous
« engagerez à n'y pas revenir avant six mois. »

Djalma ne put retenir un mouvement de surprise, et regarda Rodin. « C'est tout simple, » reprit-il; « le procès de mes pauvres protégés sera jugé avant cette époque, et en m'éloignant, on m'empêche de veiller sur eux; vous comprenez, mon cher prince, » dit Rodin avec une indignation amère. « Veuillez continuer et m'excuser de vous avoir interrompu... mais tant d'impudence me révolte... » Djalma continua :

« Pour que nous ayons la certitude de votre éloignement de Paris durant
« six mois, vous vous rendrez chez un de nos amis en Allemagne; vous
« recevrez chez lui une généreuse hospitalité; mais vous y demeurerez for-
« cément jusqu'à l'expiration du délai »

« Oui... une prison volontaire, » dit Rodin.

« A ces conditions, vous recevrez une pension de mille francs par mois
« à dater de votre départ de Paris, dix mille francs comptant et vingt mille
« francs après les six mois écoulés. Le tout vous sera suffisamment garanti.
« Enfin, au bout de six mois, on vous assurera une position aussi honorable
« qu'indépendante. »

Djalma s'étant arrêté par un mouvement d'indignation involontaire, Rodin lui dit : « Continuez, je vous prie, cher prince, il faut lire jusqu'au bout, cela vous donnera une idée de ce qui se passe au milieu de notre civilisation. » Djalma reprit :

« Vous connaissez assez la marche des choses et ce que nous sommes
« pour savoir qu'en vous éloignant nous voulons seulement nous défaire
« d'un ennemi peu dangereux, mais très-importun ; ne soyez pas aveuglé
« par votre premier succès. Les suites de votre dénonciation seront étouf-
« fées, parce qu'elle est calomnieuse; le juge qui l'a accueillie se repentira
« cruellement de son odieuse partialité. Vous pouvez faire de cette lettre
« tel usage que vous voudrez. Nous savons ce que nous écrivons. à qui nous
« écrivons, et comment nous écrivons. Vous recevrez cette lettre à trois
« heures. Si à quatre heures nous n'avons pas de vous une acceptation de
« votre main pleine et entière au bas de cette lettre... la guerre recom-
« mence... non pas demain, mais ce soir. »

Cette lecture finie, Djalma regarda Rodin qui lui dit : « Permettez-moi d'appeler Faringhea. » Et ce disant, il frappa sur un timbre. Le métis parut. Rodin reçut la lettre des mains de Djalma, la déchira en deux morceaux, la froissa entre ses mains de manière à en faire une espèce de boule, et dit au métis en la lui remettant : « Vous donnerez ce chiffon de papier à la personne qui attend, et vous lui direz que telle est ma réponse à cette lettre indigne et insolente ; vous entendez bien... à cette lettre indigne et insolente. — J'entends bien, » dit le métis. Et il sortit.

« C'est peut-être une guerre dangereuse pour vous, mon père, » dit l'Indien avec intérêt. « — Oui, cher prince, dangereuse, peut-être... Mais je ne fais pas comme vous... moi ; je ne veux pas tuer mes ennemis parce qu'ils sont lâches et méchants ;... je les combats... sous l'égide de la loi ; imitez-moi donc... » Puis, voyant les traits de Djalma se rembrunir, Rodin ajouta : « J'ai tort ;... je ne veux plus vous conseiller à ce sujet... Seulement, convenons de remettre cette question au seul jugement de votre digne et maternelle protectrice. Demain je la verrai ; si elle y consent, je vous dirai le nom de vos ennemis. Sinon... non.— Et cette femme... cette seconde mère..., » dit Djalma, « est d'un caractère tel que je pourrai me soumettre à son jugement? — Elle!... » s'écria Rodin en joignant les mains et en poursuivant avec une exaltation croissante ; « elle!... mais c'est ce qu'il y a de plus noble, de plus généreux, de plus vaillant sur la terre !.. Elle !... votre protectrice ! mais vous seriez réellement son fils... elle vous aimerait de toute la violence de l'amour maternel, que s'il s'agissait pour vous de choisir entre une lâcheté ou la mort, elle vous dirait : « Meurs ! » quitte à mourir avec vous. — Oh ! noble femme !... ma mère était ainsi ! » s'écria Djalma avec entraînement. « — Elle !... » reprit Rodin dans un enthousiasme croissant, et se rapprochant de la fenêtre cachée par le store sur lequel il jeta un regard oblique et inquiet. « Votre protectrice !... mais figurez-vous donc le courage, la droiture, la loyauté en personne. Oh ! loyale surtout !... Oui, c'est la franchise chevaleresque de l'homme de grand cœur jointe à l'altière dignité d'une femme qui, de sa vie... entendez-vous bien ? de sa vie, non-seulement n'a jamais menti... non-seulement n'a jamais caché une de ses pensées... mais qui mourrait plutôt que de céder au moindre de ces petits sentiments d'astuce, de dissimulation ou de ruse, presque forcés chez les femmes ordinaires par leur situation même... » Il est difficile d'exprimer l'admiration qui éclatait sur la figure de Djalma en entendant le portrait tracé par Rodin ; ses yeux brillaient, ses joues se coloraient, son cœur palpitait d'enthousiasme. « Bien, bien, noble cœur, » lui dit Rodin en faisant un nouveau pas vers le store, « j'aime à voir votre belle âme resplendir sur vos beaux traits... en m'entendant ainsi parler de votre protectrice inconnue. Ah ! c'est qu'elle est digne de cette adoration sainte qu'inspirent les nobles cœurs, les grands caractères. — Oh ! je vous crois, » s'écria Djalma avec exaltation ; « mon cœur est pénétré d'admiration, et aussi d'étonnement ; car ma mère n'est plus, et une telle femme existe ! — Oh ! oui, pour la consolation des affligés, elle existe ; oui, pour l'orgueil de son sexe, elle existe ; oui, pour faire adorer la vérité, exécrer le mensonge, elle existe... Le mensonge, la feinte surtout, n'ont jamais terni cette loyauté brillante et

héroïque comme l'épée d'un chevalier... Tenez, il y a peu de jours... cette noble femme m'a dit d'admirables paroles, que je n'oublierai de ma vie : « Monsieur, dès que j'ai un soupçon sur quelqu'un que j'aime ou que j'es- « time.... »

Rodin n'acheva pas. Le store, si violemment secoué au dehors que son ressort se brisa, se releva brusquement, à la grande stupeur de Djalma, qui vit apparaître à ses yeux mademoiselle de Cardoville. Le manteau d'Adrienne avait glissé de ses épaules, et au violent mouvement qu'elle fit en s'approchant du store, son chapeau, dont les rubans étaient dénoués, était tombé. Sortie précipitamment, n'ayant eu le temps que de jeter une pelisse sur le costume pittoresque et charmant dont par caprice elle s'habillait souvent dans sa maison, elle apparaissait si rayonnante de beauté aux yeux éblouis de Djalma, parmi ces feuilles et ces fleurs, que l'Indien se croyait sous l'empire d'un songe... Les mains jointes, les yeux grands ouverts, le corps légèrement penché en avant comme s'il l'eût fléchi pour prier, il restait pétrifié d'admiration. Mademoiselle de Cardoville, émue, le visage légèrement coloré par l'émotion, sans entrer dans le salon, se tenait debout sur le seuil de la porte de la serre chaude.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire; aussi, à peine le store eut-il été relevé, que Rodin, feignant la surprise, s'écria : « Vous ici... mademoiselle? — Oui, monsieur, » dit Adrienne d'une voix altérée, « je viens terminer la phrase que vous avez commencée; je vous avais dit que lorsqu'un soupçon me venait à l'esprit, je le disais hautement à la personne qui me l'inspirait. Eh bien! je l'avoue, à cette loyauté j'ai failli; j'étais venue pour vous épier, au moment même où votre réponse à l'abbé d'Aigrigny me donnait un nouveau gage de votre dévouement et de votre sincérité; je doutais de votre droiture au moment même où vous rendiez témoignage de ma franchise... Pour la première fois de ma vie, je me suis abaissée jusqu'à la ruse;... cette faiblesse mérite une punition, je la subis; une réparation, je vous la fais; des excuses, je vous les offre... » Puis, s'adressant à Djalma, elle ajouta : « Maintenant, prince, le secret n'est plus permis... je suis votre parente, mademoiselle de Cardoville, et j'espère que vous accepterez d'une sœur l'hospitalité que vous acceptiez d'une mère. »

Djalma ne répondit pas. Plongé dans une contemplation extatique devant cette soudaine apparition, qui surpassait les plus folles, les plus éblouissantes visions de ses rêves, il éprouvait une sorte d'ivresse qui, paralysant en lui la pensée, la réflexion, concentrait toute la puissance de son être dans la vue... et de même que l'on cherche en vain à étancher une soif inextinguible... le regard enflammé de l'Indien aspirait pour ainsi dire avec une avidité dévorante toutes les rares perfections de cette jeune fille. En effet, jamais deux types plus divins n'avaient été mis en présence. Adrienne et Djalma offraient l'idéal de la beauté de l'homme et de la beauté de la femme. Il semblait y avoir quelque chose de fatal, de providentiel dans le rapprochement de ces deux natures si jeunes et si vivaces, si généreuses et si passionnées, si héroïques et si fières, qui, chose singulière, avant de se voir, connaissaient déjà toute leur valeur morale; car si, aux

paroles de Rodin, Djalma avait senti s'éveiller dans son cœur une admiration aussi subite que vive et pénétrante pour les vaillantes et généreuses qualités de cette bienfaitrice inconnue, qu'il retrouvait dans mademoiselle de Cardoville, celle-ci avait été tour à tour émue, attendrie ou effrayée de l'entretien qu'elle venait de surprendre entre Rodin et Djalma, selon que celui-ci avait témoigné de la noblesse de son âme, de la délicate bonté de son cœur ou du terrible emportement de son caractère; puis elle n'avait pu retenir un mouvement d'étonnement, presque d'admiration, à la vue de la surprenante beauté du prince, et bientôt après un sentiment étrange, douloureux, une espèce de commotion électrique, avait ébranlé tout son être, lorsque ses yeux s'étaient rencontrés avec ceux de Djalma. Alors cruellement troublée et souffrant de ce trouble qu'elle maudissait, elle avait tâché de dissimuler cette impression profonde en s'adressant à Rodin pour s'excuser de l'avoir soupçonné... Mais le silence obstiné que gardait l'Indien venait redoubler l'embarras mortel de la jeune fille.

Levant de nouveau les yeux vers le prince afin de l'engager à répondre à son offre fraternelle, Adrienne, rencontrant encore son regard d'une fixité sauvage et ardente, baissa les yeux avec un mélange d'effroi, de tristesse et de fierté blessée; alors elle se félicita d'avoir deviné l'inexorable nécessité où elle se voyait désormais de tenir Djalma éloigné d'elle, tant cette nature ardente et emportée lui causait déjà de craintes. Voulant mettre un terme à cette position pénible, elle dit à Rodin d'une voix basse et tremblante : « De grâce, monsieur... parlez au prince;... répétez-lui mes offres... Je ne puis rester ici plus longtemps. » Ce disant, Adrienne fit un pas pour rejoindre Florine.

Djalma, au premier mouvement d'Adrienne, s'élança vers elle d'un bond comme un tigre sur la proie qu'on veut lui ravir. La jeune fille, épouvantée de l'expression d'ardeur farouche qui enflammait les traits de l'Indien, se rejeta en arrière en poussant un grand cri. A ce cri, Djalma revint à lui-même, et se rappela tout ce qui venait de se passer; alors, pâle de regrets et de honte, tremblant, éperdu, les yeux noyés de larmes, les traits bouleversés et empreints du plus touchant désespoir, il tomba aux genoux d'Adrienne, et élevant vers elle ses mains jointes, il lui dit d'une voix adorablement douce, suppliante et timide : « Oh! restez!... restez... ne me quittez pas... depuis si longtemps... je vous attends... » A cette prière faite avec la craintive ingénuité d'un enfant, avec une résignation qui contrastait si étrangement avec l'emportement farouche dont Adrienne venait d'être si fort effrayée, elle répondit en faisant signe à Florine de se disposer à partir : « — Prince... il m'est impossible de rester plus longtemps ici. — Mais... vous reviendrez? » dit Djalma en contraignant ses larmes, « je vous reverrai?... — Oh! non, jamais!... jamais!... » dit mademoiselle de Cardoville d'une voix éteinte. Puis, profitant du saisissement où sa réponse avait jeté Djalma, Adrienne disparut rapidement derrière un des massifs de la serre chaude.

Au moment où Florine, se hâtant de rejoindre sa maîtresse, passait devant Rodin, il lui dit d'une voix basse et rapide : « Il faut en finir demain avec la Mayeux. » Florine frissonna de tout son corps, et, sans répondre à Rodin, disparut comme Adrienne derrière un des massifs.

Djalma, brisé, anéanti, était resté à genoux, la tête baissée sur sa poitrine; sa ravissante physionomie n'exprimait ni colère, ni emportement, mais une stupeur navrante; il pleurait silencieusement. Voyant Rodin s'approcher de lui, il se releva; mais il tremblait si fort, qu'il put à peine d'un pas chancelant regagner le divan où il tomba en cachant sa figure dans ses mains. Alors Rodin, s'avançant, lui dit d'un ton doucereux et pénétré : « Hélas!... je craignais ce qui arrive; je ne voulais pas vous faire connaître votre bienfaitrice, et je vous avais même dit qu'elle était vieille; savez-vous pourquoi, cher prince? » Djalma, sans répondre, laissa tomber ses mains sur ses genoux et tourna vers Rodin son visage encore inondé de larmes. « Je savais que mademoiselle de Cardoville était charmante : je savais qu'à votre âge on devient facilement amoureux, » poursuivit Rodin, « et je voulais vous épargner ce malheureux inconvénient, mon cher prince, car votre belle protectrice aime éperdument un beau jeune homme de cette ville... » A ces mots, Djalma porta vivement ses deux mains sur son cœur, comme s'il venait d'y recevoir un coup aigu, poussa un cri de douleur féroce; sa tête se renversa en arrière, et il retomba évanoui sur le divan. Rodin l'examina froidement pendant quelques secondes et dit en s'en allant et en brossant du coude son vieux chapeau : « Allons... ça mord... ça mord... »





CHAPITRE XLI.

Les conseils.

Il est nuit. Neuf heures viennent de sonner. C'est le soir du jour où mademoiselle de Cardoville s'est, pour la première fois, trouvée en présence de Djalma; Florine, pâle, émue, tremblante, vient d'entrer, un bougeoir à la main, dans une chambre à coucher meublée avec simplicité, mais très-confortable. Cette pièce fait partie de l'appartement occupé par la Mayeux chez Adrienne; il est situé au rez-de-chaussée et a deux entrées : l'une s'ouvre sur le jardin, l'autre sur la cour; c'est de ce côté que se présentent les personues qui viennent s'adresser à la Mayeux pour obtenir des secours; une antichambre où l'on attend, un salon où elle reçoit les demandes, telles sont les pièces occupées par la Mayeux, et complétées par la chambre à coucher dans laquelle Florine vient d'entrer d'un air inquiet, presque alarmé, effleurant à peine le tapis du bout de ses pieds chaussés de satin, suspendant sa respiratiou et prêtant l'oreille au moindre bruit.

Plaçant son bougeoir sur la cheminée, la camériste, après un rapide

coup d'œil dans la chambre, alla vers un bureau d'acajou surmonté d'une jolie bibliothèque bien garnie; la clef était aux tiroirs de ce meuble; ils furent tous les trois visités par Florine. Ils contenaient différentes demandes de secours, quelques notes écrites de la main de la Mayeux. Ce n'était pas là ce que cherchait Florine. Un casier contenant trois cartons séparait la table du petit corps de bibliothèque; ces cartons furent aussi vainement explorés; Florine fit un geste de dépit chagrin, regarda autour d'elle, écouta encore avec anxiété, puis avisant une commode, elle y fit de nouvelles et inutiles recherches.

Au pied du lit était une petite porte conduisant à un grand cabinet de toilette, Florine y pénétra, chercha d'abord sans succès dans une vaste armoire où étaient suspendues plusieurs robes noires nouvellement faites pour la Mayeux par les ordres de mademoiselle de Cardoville. Apercevant au bas et au fond de cette armoire, et à demi cachée sous un manteau, une mauvaise petite malle, Florine l'ouvrit précipitamment... elle y trouva soigneusement pliées les pauvres vieilles hardes dont la Mayeux était vêtue lorsqu'elle était entrée dans cette opulente maison. Florine tressaillit; une émotion involontaire contracta ses traits; songeant qu'il ne s'agissait pas de s'attendrir, mais d'obéir aux ordres implacables de Rodin, elle referma brusquement la malle et l'armoire, sortit du cabinet de toilette et revint dans la chambre à coucher. Après avoir encore examiné le bureau, une idée subite lui vint. Ne se contentant pas de fouiller de nouveau les cartons, elle retira tout à fait le premier du casier, espérant peut-être trouver ce qu'elle cherchait entre le dos de ce carton et le fond de ce meuble; mais elle ne vit rien. Sa seconde tentative fut plus heureuse: elle trouva caché où elle l'espérait un cahier de papier assez épais. Elle fit un mouvement de surprise, car elle s'attendait à autre chose; pourtant elle prit ce manuscrit, l'ouvrit et le feuilleta rapidement. Après avoir parcouru plusieurs pages, elle manifesta son contentement, et fit un mouvement pour mettre ce cahier dans sa poche; mais après un moment de réflexion, elle le replaça où il était d'abord, rétablit tout en ordre, reprit son bougeoir et quitta l'appartement sans avoir été surprise, ainsi qu'elle y avait compté, sachant la Mayeux auprès de mademoiselle de Cardoville pour quelques heures.

. . . .

Le lendemain des recherches de Florine, la Mayeux, seule dans sa chambre à coucher, était assise dans un fauteuil, au coin d'une cheminée où flambait un bon feu; un épais tapis couvrait le plancher; à travers les rideaux des fenêtres, on apercevait la pelouse d'un grand jardin; le silence profond n'était interrompu que par le bruit régulier du balancier d'une pendule et par le pétillement du foyer. La Mayeux, les deux mains appuyées aux bras du fauteuil, se laissait aller à un sentiment de bonheur qu'elle n'avait jamais aussi complétement goûté depuis qu'elle habitait cet hôtel. Pour elle, habituée depuis si longtemps à de cruelles privations, il y avait un charme inexprimable dans le calme de cette retraite, dans la vue riante du jardin, et surtout dans la conscience de devoir le bien-être dont elle jouissait à la résignation et à l'énergie qu'elle avait montrées au milieu de tant de rudes épreuves heureusement terminées.

Une femme âgée, d'une figure douce et bonne, qui avait été, par la volonté expresse d'Adrienne, attachée au service de la Mayeux, entra et lui dit : « Mademoiselle, il y a là un jeune homme qui désire vous parler tout de suite pour une affaire très-pressée;... il se nomme Agricol Baudoin. » A ce nom la Mayeux poussa un léger cri de joie et de surprise, rougit légèrement, se leva et courut à la porte qui conduisait au salon où se trouvait Agricol.

« Bonjour, ma bonne Mayeux, » dit le forgeron en embrassant cordialement la jeune fille dont les joues devinrent brûlantes et cramoisies sous ces baisers fraternels. « — Ah ! mon Dieu ! » s'écria tout à coup l'ouvrière en regardant Agricol avec angoisse, « et ce bandeau noir que tu as au front?... Tu as donc été blessé? — Ce n'est rien, » dit le forgeron, « absolument rien;... n'y songe pas... je te dirai tout à l'heure... comment cela m'est arrivé;... mais auparavant j'ai des choses bien importantes à te confier. — Viens dans ma chambre alors; nous serons seuls, » dit la Mayeux en précédant Agricol.

Malgré l'assez grande inquiétude qui se peignait sur les traits d'Agricol, il ne put s'empêcher de sourire de contentement en entrant dans la chambre de la jeune fille, et en regardant autour de lui. « A la bonne heure, ma pauvre Mayeux... voilà comme j'aurais voulu toujours te voir logée; je reconnais bien là mademoiselle de Cardoville... Quel cœur... quelle âme!... Tu ne sais pas... elle m'a écrit avant-hier... pour me remercier de ce que j'avais fait pour elle... en m'envoyant une épingle d'or très-simple, que je pouvais accepter, m'a-t-elle écrit, car elle n'avait d'autre valeur que d'avoir été portée par sa mère... Si tu savais combien j'ai été touché de la délicatesse de ce don ! — Rien ne doit étonner d'un cœur pareil au sien, » répondit la Mayeux. « Mais ta blessure... ta blessure... — Tout à l'heure, ma bonne Mayeux... j'ai tant de choses à t'apprendre !... Commençons par le plus pressé, car il s'agit dans un cas très-grave de me donner un bon conseil... tu sais combien j'ai confiance dans ton excellent cœur et dans ton jugement... Et puis, après, je te demanderai de me rendre un service... oh ! oui, un grand service, » ajouta le forgeron d'un ton pénétré, presque solennel, qui étonna la Mayeux. Puis il reprit : « Mais commençons par ce qui ne m'est pas personnel. — Parle vite. — Depuis que ma mère est partie avec Gabriel pour se rendre dans la petite cure de campagne qu'il a obtenue, et depuis que mon père loge avec M. le maréchal Simon et ses demoiselles, j'ai été, tu le sais, demeurer à la fabrique de M. Hardy avec mes camarades dans la *maison commune*... Or... ce matin... Ah ! il faut te dire que M. Hardy, de retour d'un long voyage qu'il a fait dernièrement, s'est de nouveau absenté depuis quelques jours, pour affaires. Ce matin donc, à l'heure du déjeuner, j'étais resté à travailler un peu après le dernier coup de cloche; je quittais les bâtiments de la fabrique pour aller à notre réfectoire, lorsque je vois entrer dans la cour une femme qui venait de descendre d'un fiacre; elle s'avance vivement vers moi; je remarque qu'elle est blonde, quoique son voile fût à moitié baissé, d'une figure aussi douce que jolie, et mise comme une personne très-distinguée. Mais frappé de sa pâleur, de son air inquiet, effrayé, je lui demande ce qu'elle désire. «Mon-

« sieur, » me dit-elle d'une voix tremblante en paraissant faire un effort sur elle-même, « êtes-vous l'un des ouvriers de cette fabrique? — Oui, « madame. — M. Hardy est donc en danger? » s'écria-t-elle. « — M. Hardy, « madame? mais il n'est pas de retour à la fabrique. — Comment! » reprit-elle, « M. Hardy n'est pas revenu ici hier au soir! Il n'a pas été très-« dangereusement blessé par une machine en visitant ses ateliers?... » En prononçant ces mots, les lèvres de cette pauvre jeune dame tremblaient bien fort, et je voyais de grosses larmes rouler dans ses yeux. « — Dieu « merci, madame, rien n'est plus faux que tout cela, » lui dis-je, « car « M. Hardy n'est pas de retour; on annonce seulement son arrivée pour « demain ou après. — Ainsi, monsieur... vous dites bien vrai, M. Hardy « n'est pas arrivé? n'est pas blessé? » reprit la jolie dame en essuyant ses yeux. « — Je vous dis la vérité, madame; si M. Hardy était en dan-« ger, je ne serais pas si tranquille en vous parlant de lui. — Ah! merci, « mon Dieu! merci! » s'écria la jeune dame. Puis elle m'exprima sa reconnaissance d'un air si heureux, si touché, que j'en fus ému. Mais tout à coup, comme si alors elle avait honte de la démarche qu'elle venait de faire, elle rabaissa son voile, me quitta précipitamment, sortit de la cour et remonta dans le fiacre qui l'avait amenée. Je me dis: « C'est « une dame qui s'intéresse à M. Hardy et qui aura été alarmée par « un faux bruit. » — Elle l'aime sans doute, » dit la Mayeux attendrie, « et, dans son inquiétude, elle aura commis peut-être une imprudence en venant s'informer de ses nouvelles. — Tu ne dis que trop vrai. Je la regarde remonter dans son fiacre avec intérêt, car son émotion m'avait gagné... Le fiacre repart... mais que vois-je quelques instants après? un cabriolet de place que la jeune dame n'avait pu apercevoir, caché qu'il était par l'angle d'une muraille; et au moment où il détourne, je distingue parfaitement un homme, assis à côté du cocher, lui faisant signe de prendre le même chemin que le fiacre. — Cette pauvre jeune dame était suivie, » dit la Mayeux avec inquiétude. « — Sans doute; aussi je m'élance après le fiacre; je l'atteins, et à travers les stores baissés, je dis à la jeune dame, en courant à côté de la portière: « Madame, prenez garde à vous, vous « êtes suivie par un cabriolet. » — Bien!... bien! Agricol... et t'a-t-elle répondu? — Je l'ai entendue crier: « Grand Dieu! » avec un accent déchirant. Et le fiacre a continué de marcher. Bientôt le cabriolet a passé devant moi; j'ai vu à côté du cocher un homme grand, gros et rouge qui, m'ayant vu courir après le fiacre, s'est peut-être douté de quelque chose, car il m'a regardé d'un air inquiet. — Et quand arrive M. Hardy? » reprit la Mayeux. « — Demain ou après-demain; maintenant, ma bonne Mayeux, conseille-moi... Cette jeune dame aime M. Hardy, c'est évident. Elle est sans doute mariée,... puisque elle avait l'air très-embarrassée en me parlant et qu'elle a poussé un cri d'effroi en apprenant qu'on la suivait... Que dois-je faire?... J'avais envie de demander avis au père Simon; mais il est si rigide!... Et puis à son âge... une affaire d'amour!... Au lieu que toi, ma bonne Mayeux, qui es si délicate et si sensible... tu comprendras cela. » La jeune fille tressaillit, sourit avec amertume; Agricol ne s'en aperçut pas et continua: « Aussi je me suis dit: « Il n'y a que la Mayeux qui puisse me

« conseiller. » En admettant que M. Hardy revienne demain, dois-je lui dire ce qui s'est passé, ou bien... ? — Attends donc..., » s'écria tout à coup la Mayeux en interrompant Agricol et paraissant rassembler ses souvenirs, « lorsque je suis allée au couvent de Sainte-Marie demander de l'ouvrage à la supérieure... elle m'a proposé d'entrer ouvrière à la journée dans une maison où je devais... surveiller... tranchons le mot... espionner... — La misérable !... — Et sais-tu, » dit la Mayeux, « sais-tu chez qui l'on me proposait d'entrer pour faire cet indigne métier? Chez une madame de... Fremont ou de Bremont, je ne me souviens plus bien, femme excessivement religieuse, mais dont la fille, jeune dame mariée, que je devais surtout épier, me dit la supérieure, recevait les visites trop assidues d'un manufacturier. —Que dis-tu?» s'écria Agricol, « ce manufacturier serait?... — M. Hardy... j'avais trop de raisons pour ne pas oublier ce nom que la supérieure a prononcé... Depuis ce jour, tant d'événements se sont passés, que j'avais oublié cette circonstance. Ainsi... il est probable que cette jeune dame est celle dont on m'avait parlé au couvent. — Et quel intérêt la supérieure du couvent avait-elle à cet espionnage?... » demanda le forgeron. « — Je l'ignore; mais, tu le vois, l'intérêt qui la faisait agir subsiste toujours, puisque cette jeune dame a été épiée... et peut-être, à cette heure, est dénoncée... déshonorée... Ah ! c'est affreux ! » Puis voyant Agricol tressaillir vivement, la Mayeux ajouta : « Mais qu'as-tu donc ?... — Et pourquoi non ? » se dit le forgeron en se parlant à lui-même, « si tout cela... partait de la même main !... La supérieure d'un couvent peut bien s'entendre avec un abbé... Mais alors... dans quel but ?... — Explique-toi donc, Agricol, » reprit la Mayeux. « Et puis enfin ta blessure... comment l'as-tu reçue? Je t'en conjure, rassure-moi. — Et c'est justement de ma blessure que je te vais parler... car en vérité plus j'y songe, plus l'aventure de cette jeune dame me paraît se relier à d'autres faits. — Que dis-tu? — Figure-toi que, depuis quelques jours, il se passe des choses singulières aux environs de notre fabrique :... d'abord, comme nous sommes en carême, un abbé de Paris, un grand bel homme, dit-on, est déjà venu prêcher dans le petit village de Villiers, qui n'est qu'à un quart de lieue de nos ateliers... Cet abbé a trouvé moyen dans son prêche de calomnier et d'attaquer M. Hardy. — Comment cela? — M. Hardy a fait une sorte de règlement imprimé, relatif à notre travail et aux droits dans les bénéfices qu'il nous accorde; ce règlement est suivi de plusieurs maximes aussi nobles que simples, de quelques préceptes de fraternité à la portée de tout le monde, extraits de différents philosophes et de différentes religions... De ce que M. Hardy a choisi ce qu'il y avait de plus pur parmi les différents préceptes religieux, M. l'abbé a conclu que M. Hardy n'avait aucune religion, et il est parti de ce thème, non-seulement pour l'attaquer en chaire, mais pour désigner notre fabrique comme un foyer de perdition, de damnation et de corruption, parce que, le dimanche, au lieu d'aller écouter ses sermons ou d'aller au cabaret, nos camarades, leurs femmes et leurs enfants passent la journée à cultiver leurs petits jardins, à faire des lectures, à chanter en chœur ou à danser en famille dans notre maison commune ; l'abbé a même été jusqu'à dire que le voisinage d'un tel amas d'athées, c'est

ainsi qu'il nous appelle, pouvait attirer la colère du ciel sur un pays... que l'on parlait beaucoup du choléra qui s'avançait, et qu'il serait possible que, grâce à notre voisinage impie, tous les environs fussent frappés de ce fléau vengeur. — Mais dire de telles choses à des gens ignorants, » s'écria la Mayeux, « c'est risquer de les exciter à de funestes actions.— C'est justement ce que voulait l'abbé. — Que dis-tu ? — Les habitants des environs, encore excités sans doute par quelques meneurs, se montrent hostiles aux ouvriers de la fabrique; on a exploité, sinon leur haine, du moins leur envie... En effet, nous voyant vivre en commun, bien logés, bien nourris, bien chauffés, bien vêtus, actifs, gais et laborieux, leur jalousie s'est encore aigrie par les prédications de l'abbé et par les sourdes menées de quelques mauvais sujets que j'ai reconnus pour être les plus mauvais ouvriers de M. Tripeaud... notre concurrent. Toutes ces excitations commencent à porter leurs fruits ; il y a déjà eu deux ou trois rixes entre nous et les habitants des environs... C'est dans une de ces bagarres que j'ai reçu un coup de pierre à la tête... — Et cela n'a rien de grave, Agricol, bien sûr ? » dit la Mayeux avec inquiétude. « — Rien absolument, te dis-je ;... mais les ennemis de M. Hardy ne se sont pas bornés aux prédications ; ils ont mis en œuvre quelque chose de bien plus dangereux. — Et quoi encore ? — Moi, et presque tous mes camarades, nous avons fait solidement le coup de fusil en juillet ; mais il ne nous convient pas, quant à présent, et pour cause, de reprendre les armes ; ce n'est pas l'avis de tout le monde, soit ; nous ne blâmons personne, mais nous avons notre idée ; et le père Simon, qui est brave comme son fils, et aussi patriote que personne, nous approuve et nous dirige. Eh bien, depuis quelques jours, on trouve tout autour de la fabrique, dans le jardin, dans les cours, des imprimés où on nous dit :.. « Vous êtes des lâches, des égoïstes ; parce que « le hasard vous a donné un bon maître, vous restez indifférents au malheur « de vos frères et aux moyens de les émanciper ; le bien-être matériel vous » énerve. » — Mon Dieu ! Agricol, quelle effrayante persistance dans la méchanceté !... — Oui... et malheureusement ces menées ont commencé à avoir quelque influence sur plusieurs de nos plus jeunes camarades ; comme, après tout, on s'adressait à des sentiments généreux et fiers, il y a eu de l'écho... déjà quelques germes de division se sont développés dans nos ateliers jusqu'alors si fraternellement unis ; on sent qu'il y règne une sourde fermentation ;... une froide défiance remplace, chez quelques-uns, la cordialité accoutumée... Maintenant, si je te dis que je suis presque certain que ces imprimés, jetés par-dessus les murs de la fabrique, et qui ont fait éclater entre nous quelques ferments de discorde, ont été répandus par des émissaires de l'abbé prêcheur... ne trouves-tu pas que tout cela, coïncidant avec ce qui est arrivé ce matin à cette jeune dame, prouve que M. Hardy a, depuis peu, de nombreux ennemis ? — Comme toi, je trouve cela effrayant, Agricol, » dit la Mayeux, « et cela est si grave, que M. Hardy pourra seul prendre une décision à ce sujet... Quant à ce qui est arrivé ce matin à cette jeune dame, il me semble que, sitôt le retour de M. Hardy, tu dois lui demander un entretien, et, si délicate que soit une pareille révélation, lui dire ce qui s'est passé. — C'est cela qui m'embarrasse... Ne





Angèle

crains-tu pas que je paraisse ainsi vouloir entrer dans ses secrets ? — Si cette jeune dame n'avait pas été suivie, j'aurais partagé tes scrupules... Mais on l'a épiée, elle court un danger, selon moi, il est de ton devoir



crains-tu pas que je paraisse ainsi vouloir entrer dans ses secrets ? — Si cette jeune dame n'avait pas été suivie, j'aurais partagé tes scrupules... Mais on l'a épiée, elle court un danger... selon moi, il est de ton devoir de prévenir M. Hardy... Suppose, comme cela est probable, que cette dame soit mariée... ne vaut-il pas mieux, pour mille raisons, que M. Hardy soit instruit de tout ? — C'est juste, ma bonne Mayeux ;... je suivrai ton conseil ; M. Hardy saura tout... Maintenant, nous avons parlé des autres... parlons de moi... oui, de moi... car il s'agit d'une chose, dont peut dépendre le bonheur de ma vie, » ajouta le forgeron d'un ton grave qui frappa la Mayeux. « Tu sais, » reprit Agricol après un moment de silence, « que, depuis mon enfance, je ne t'ai rien caché... que je t'ai tout dit... tout absolument ? — Je le sais, Agricol, je le sais, » dit la Mayeux en tendant sa main blanche et fluette au forgeron, qui la serra cordialement, et qui continua : « — Quand je dis que je n'ai rien caché... je me trompe... je t'ai toujours caché mes amourettes... et cela, parce que, bien que l'on puisse tout dire à une sœur..., il y a pourtant des choses dont on ne doit pas parler à une digne et honnête fille comme toi... — Je te remercie, Agricol ;...j'avais... remarqué cette réserve de ta part..., » répondit la Mayeux en baissant les yeux et contraignant héroïquement la douleur qu'elle ressentait, « je t'en remercie. — Mais par cela même que je m'étais imposé de ne jamais te parler de mes amourettes, je m'étais dit : « S'il m'arrive « quelque chose de sérieux... enfin un amour qui me fasse songer au « mariage... oh ! alors comme l'on confie d'abord à sa sœur ce que l'on « soumet ensuite à son père et à sa mère, ma bonne Mayeux sera la pre- « mière instruite. » — Tu es bien bon, Agricol !... — Eh bien !... le quelque chose de sérieux est arrivé... je suis amoureux comme un fou et je songe au mariage. »

A ces mots d'Agricol, la pauvre Mayeux se sentit pendant un instant paralysée ; il lui sembla que son sang s'arrêtait et se glaçait dans ses veines ; pendant quelques secondes... elle crut mourir... son cœur cessa de battre... elle le sentit, non pas se briser, mais se fondre, mais s'annihiler... Puis, cette foudroyante émotion passée, ainsi que les martyrs qui trouvaient dans la surexcitation même d'une douleur atroce cette puissance terrible qui les faisait sourire au milieu des tortures, la malheureuse fille trouva, dans la crainte de laisser pénétrer le secret de son ridicule et fatal amour, une force incroyable ; elle releva la tête, regarda le forgeron avec calme, presque avec sérénité, et lui dit d'une voix assurée : « Ah ! tu aimes quelqu'un... sérieusement ? — C'est-à-dire, ma bonne Mayeux, que, depuis quatre jours... je ne vis pas... ou plutôt je ne vis que de cet amour... — Il y a seulement... quatre jours... que tu es amoureux ?... — Pas davantage... mais le temps n'y fait rien... — Et... *elle* est bien jolie ? — Brune... une taille de nymphe, blanche comme un lis... des yeux bleus... grands comme ça et aussi doux... aussi bons... que les tiens... — Tu me flattes, Agricol. — Non, non... c'est Angèle que je flatte... car elle s'appelle ainsi... Quel joli nom !... n'est-ce pas, ma bonne Mayeux ? — C'est un nom charmant..., » dit la pauvre fille en comparant avec une douleur amère le contraste de ce gracieux nom avec le sobriquet de *la Mayeux*, que le brave Agricol lui

donnait sans y songer. Elle reprit avec un calme effrayant : « Angèle... oui, c'est un nom charmant !... — Eh bien ! figure-toi que ce nom semble être l'image non-seulement de sa figure, mais de son cœur... En un mot, c'est un cœur, je le crois du moins, presque au niveau du tien. — Elle a mes yeux... elle a mon cœur, » dit la Mayeux en souriant, « c'est singulier comme nous nous ressemblons... » Agricol ne s'aperçut pas de l'ironie désespérée que cachaient les paroles de la Mayeux ; et il reprit, avec une tendresse aussi sincère qu'inexorable : « — Est-ce que tu crois, ma bonne Mayeux, que je me serais laissé prendre à un amour sérieux, s'il n'y avait pas eu dans le caractère, dans le cœur, dans l'esprit de celle que j'aime, beaucoup de toi? — Allons, frère..., » dit la Mayeux en souriant (oui, l'infortunée eut le courage, eut la force de sourire), « allons, frère, tu es en veine de galanterie aujourd'hui... Et où as-tu connu cette jolie personne? — C'est tout bonnement la sœur d'un de mes camarades ; sa mère est à la tête de la lingerie commune des ouvriers ; elle a eu besoin d'une aide à l'année, et comme, selon l'habitude de l'association, l'on emploie de préférence les parents des sociétaires... madame Bertin, c'est le nom de la mère de mon camarade, a fait venir sa fille de Lille, où elle était auprès d'une de ses tantes, et depuis cinq jours elle est à la lingerie... Le premier soir où je l'ai vue... j'ai passé trois heures à la veillée, à causer avec elle, sa mère et son frère ;... je me suis senti saisi dans le vif du cœur ; le lendemain, le surlendemain, ça n'a fait qu'augmenter ;... et maintenant j'en suis fou... bien résolu à me marier... selon ce que tu diras... cependant... Oui... cela t'étonne... mais tout dépend de toi ;... je ne demanderai la permission à mon père et à ma mère qu'après que tu auras parlé. — Je ne te comprends pas, Agricol. — Tu sais la confiance absolue que j'ai dans l'incroyable instinct de ton cœur ; bien des fois tu m'as dit : « Agricol, défie-toi de celui-ci, aime « celui-là, aie confiance dans cet autre... » Jamais tu ne t'es trompée. Eh bien ! il faut que tu me rendes le même service... Tu demanderas à mademoiselle de Cardoville la permission de t'absenter, je te mènerai à la fabrique ; j'ai parlé de toi à madame Bertin et à sa fille comme de ma sœur chérie ;... et selon l'impression que tu ressentiras après avoir vu Angèle... je me déclarerai ou je ne me déclarerai pas... C'est, si tu veux, un enfantillage, une superstition de ma part, mais je suis ainsi... — Soit, » répondit la Mayeux avec un courage héroïque, « je verrai mademoiselle Angèle ; je te dirai ce que j'en pense... et cela, entends-tu... sincèrement. — Je le sais bien... Et quand viendras-tu ? — Il faut que je demande à mademoiselle de Cardoville quel jour elle n'aura pas besoin de moi ; je te le ferai savoir... — Merci, ma bonne Mayeux, » dit Agricol avec effusion. Puis il ajouta en souriant : « Et prends ton meilleur jugement... ton jugement des grands jours... — Ne plaisante pas, frère..., » dit la Mayeux d'une voix douce et triste, « ceci est grave... il s'agit du bonheur de toute ta vie... »

A ce moment on frappa discrètement à la porte. « Entrez, » dit la Mayeux. Florine parut. « — Mademoiselle vous prie de vouloir bien passer chez elle, si vous n'êtes pas occupée, » dit Florine à la Mayeux. Celle-ci se leva, et s'adressant au forgeron : « — Veux-tu attendre un moment, Agricol ? je demanderai à mademoiselle de Cardoville de quel jour je pourrai disposer.

et je viendrai te le redire. » Ce disant, la jeune fille sortit, laissant Agricol avec Florine.

« J'aurais bien désiré remercier aujourd'hui mademoiselle de Cardoville, » dit Agricol, « mais j'ai craint d'être indiscret. — Mademoiselle est un peu souffrante, » dit Florine, « et elle n'a reçu personne, monsieur ; mais je suis sûre que, dès qu'elle ira mieux, elle se fera un plaisir de vous voir. »

La Mayeux rentra et dit à Agricol : « Si tu veux venir me prendre demain sur les trois heures, afin de ne pas perdre ta journée entière, nous irons à la fabrique et tu me raméneras dans la soirée. — Ainsi à demain trois heures, ma bonne Mayeux. — A demain trois heures, Agricol. »

. . . .

Le soir de ce même jour, lorsque tout fut calme dans l'hôtel, la Mayeux, qui était restée jusqu'à dix heures auprès de mademoiselle de Cardoville, rentra dans sa chambre à coucher, ferma sa porte à clef, puis se trouvant enfin libre et sans contrainte, elle se jeta à genoux devant un fauteuil, et fondit en larmes. La jeune fille pleura longtemps... bien longtemps. Lorsque ses larmes furent taries, elle essuya ses yeux, s'approcha de son bureau, ôta le carton du casier, prit dans cette cachette le manuscrit que Florine avait rapidement feuilleté la veille, et écrivit une partie de la nuit sur ce cahier.





CHAPITRE XLII.

Le journal de la Mayeux.

Nous l'avons dit, la Mayeux avait écrit une partie de la nuit, sur le cahier découvert et parcouru la veille par Florine, qui n'avait pas osé le dérober avant d'avoir instruit de son contenu les personnes qui la faisaient agir, et sans avoir pris leurs derniers ordres à ce sujet.

Expliquons l'existence de ce manuscrit avant de l'ouvrir au lecteur. Du jour où la Mayeux s'était aperçue de son amour pour Agricol, le premier mot de ce manuscrit avait été écrit. Douée d'un caractère essentiellement expansif, et pourtant se sentant toujours comprimée par la terreur du ridicule, terreur dont la douloureuse exagération était la seule faiblesse de la Mayeux, à qui cette infortunée eût-elle confié le secret de sa funeste passion, si ce n'est au papier... à ce muet confident des âmes ombrageuses ou blessées, à cet ami patient, silencieux et froid, qui, s'il ne répond pas à

des plaintes déchirantes, du moins toujours écoute, toujours se souvient? Lorsque son cœur déborda d'émotions, tantôt tristes et douces, tantôt amères et déchirantes, la pauvre ouvrière, trouvant un charme mélancolique dans ces épanchements muets et solitaires, tantôt revêtus d'une forme poétique, simple et touchante, tantôt écrits en prose naïve, s'était habituée peu à peu à ne pas borner ces confidences à ce qui touchait Agricol ; bien qu'il fût au fond de toutes ses pensées, certaines réflexions que faisait naître en elle la vue de la beauté, de l'amour heureux, de la maternité, de la richesse et de l'infortune, étaient, pour ainsi dire, trop intimement empreintes de sa personnalité si malheureusement exceptionnelle pour qu'elle osât même les communiquer à Agricol. Tel était donc ce journal d'une pauvre fille du peuple, chétive, difforme et misérable, mais douée d'une âme angélique et d'une belle intelligence développée par la lecture, par la méditation, par la solitude, pages ignorées qui cependant contenaient des aperçus saisissants et profonds sur les êtres et sur les choses, pris du point de vue particulier où la fatalité avait placé cette infortunée.

Les lignes suivantes, çà et là brusquement interrompues ou tachées de larmes, selon le cours des émotions que la Mayeux avait ressenties la veille en apprenant le profond amour d'Agricol pour Angèle, formaient les dernières pages de ce journal.

Vendredi, 3 mars 1832.

« ... Ma nuit n'avait été agitée par aucun rêve pénible ; ce matin, je me suis levée sans aucun triste pressentiment.

« J'étais calme, tranquille, lorsque Agricol est arrivé. Il ne m'a pas paru ému ; il a été, comme toujours, simple, affectueux. Il m'a d'abord parlé d'un événement relatif à M. Hardy, et puis, sans transition, sans hésitation, il m'a dit : *« Depuis quatre jours, je suis éperdument amoureux... Ce sentiment « est si sérieux que je pense à me marier... Je viens te consulter.* » Voilà comme cette révélation si accablante pour moi m'a été faite... naturellement, cordialement, moi d'un côté de la cheminée, Agricol de l'autre, comme si nous avions causé de choses indifférentes.

« Il n'en faut cependant pas plus pour vous briser le cœur... Quelqu'un entre, vous embrasse fraternellement, s'assied... vous parle... et puis... Oh ! mon Dieu... mon Dieu... ma tête se perd...

. . . .

« Je me sens plus calme... Allons, courage, pauvre cœur... Courage ! si un jour l'infortune m'accable de nouveau, je relirai ces lignes, écrites sous l'impression de la plus cruelle douleur que je doive jamais ressentir, et je me dirai : Qu'est-ce que le chagrin présent auprès du chagrin passé? Douleur bien cruelle que la mienne !... Elle est illégitime, ridicule, honteuse ; je n'oserais pas l'avouer, même à la plus tendre, à la plus indulgente des mères... Hélas ! c'est qu'il est des peines bien affreuses qui pourtant font

à bon droit hausser les épaules de pitié ou de dédain. Hélas!... c'est qu'il est des malheurs défendus...

« Agricol m'a demandé d'aller voir demain la jeune fille dont il est passionnément épris, et qu'il épousera si l'instinct de mon cœur lui conseille... ce mariage... Cette pensée est la plus douloureuse de toutes celles qui m'ont torturée depuis qu'il m'a si impitoyablement annoncé cet amour... Impitoyablement... non. Agricol... non, non, frère, pardon de cet injuste cri de ma souffrance!... Est-ce que tu sais... est-ce que tu peux te douter que je l'aime plus fortement que tu n'aimes et que tu n'aimeras jamais cette charmante créature? — *Brune, une taille de nymphe, blanche comme un lis, et des yeux bleus... longs comme cela... et presque aussi doux que les tiens...* — Voilà comme il a dit en me faisant son portrait. Pauvre Agricol, aurait-il souffert, mon Dieu! s'il avait su que chacune de ses paroles me déchirait le cœur! Jamais je n'ai mieux senti qu'en ce moment la commisération profonde, la tendre pitié que vous inspire un être affectueux et bon, qui, dans sa sincère ignorance, vous blesse à mort et vous sourit... Aussi on ne le blâme pas... non... on le plaint de toute la douleur qu'il éprouverait en découvrant le mal qu'il vous cause.

« Chose étrange! jamais Agricol ne m'avait paru plus beau que ce matin... Comme son mâle visage était doucement ému en me parlant des inquiétudes de cette jeune et jolie dame!... En l'écoutant me raconter ces angoisses d'une femme qui risque à se perdre pour l'homme qu'elle aime... je sentais mon cœur palpiter violemment... mes mains devenir brûlantes... une molle langueur s'emparer de moi... Ridicule et dérision! Est-ce que j'ai le droit, moi, d'être émue ainsi?

. . . .

« Je me souviens que pendant qu'il parlait, j'ai jeté un regard rapide sur la glace; j'étais fière d'être si bien vêtue; lui, ne l'a pas seulement remarqué; mais il n'importe; il m'a semblé que mon bonnet m'allait bien, que mes cheveux étaient brillants, que mon regard était doux... Je trouvais Agricol si beau... que je suis parvenue à me trouver moins laide que d'habitude! sans doute pour m'excuser à mes propres yeux d'oser l'aimer... Après tout... ce qui arrive aujourd'hui devait arriver un jour ou un autre... Oui... et cela est consolant comme cette pensée... pour ceux qui aiment la vie: que la mort n'est rien... parce qu'elle doit arriver un jour ou l'autre. Ce qui m'a toujours préservée du suicide... ce dernier mot de l'infortuné qui préfère aller vers Dieu que de rester parmi ses créatures... c'est le sentiment du devoir... Il ne faut pas songer qu'à soi. Et je me disais aussi: Dieu est bon... toujours bon... puisque les êtres les plus déshérités... trouvent encore à aimer... à se dévouer. Comment se fait-il qu'à moi si faible et si infime... il m'ait toujours été donné d'être secourable ou utile à quelqu'un? Ainsi... aujourd'hui... j'étais bien tentée d'en finir avec la vie;... ni Agricol ni sa mère n'avaient plus besoin de moi... Oui... mais ces malheureux dont mademoiselle de Cardoville m'a faite la Providence?... Mais ma bienfaitrice elle-même... quoiqu'elle m'ait affectueusement grondée de la ténacité de mes soupçons sur *cet homme?* Plus que jamais je suis effrayée pour elle... plus que jamais... je la sens menacée;... plus que jamais j'ai

foi à l'utilité de ma présence auprès d'elle... Il faut donc vivre... Vivre pour aller voir demain cette jeune fille... qu'Agricol aime éperdument?

« Mon Dieu !... pourquoi ai-je donc toujours connu la douleur et jamais la haine?... Il doit y avoir une amère jouissance dans la haine... Tant de gens haïssent!... Peut-être vais-je la haïr... cette jeune fille... Angèle... comme il l'a nommée... en me disant naïvement : *Un nom charmant... Angèle... n'est-ce pas, la Mayeux?* Rapprocher ce nom, qui rappelle une idée pleine de grâce, de ce sobriquet, ironique symbole de ma difformité!... Pauvre Agricol!... pauvre frère!... Dis! la bonté est donc quelquefois aussi impitoyablement aveugle que la méchanceté?...

« Moi, haïr cette jeune fille?... Et pourquoi? M'a-t-elle dérobé la beauté qui séduit Agricol? Puis-je lui en vouloir d'être belle? Quand je n'étais pas encore faite aux conséquences de ma laideur, je me demandais, avec une amère curiosité, pourquoi le Créateur avait doué si inégalement ses créatures...

« L'habitude de certaines douleurs m'a permis de réfléchir avec calme; j'ai fini par me persuader... et je crois qu'à la laideur et à la beauté sont attachées les deux plus nobles émotions de l'âme... l'admiration et la compassion! Ceux qui sont comme moi... admirent ceux qui sont beaux... comme Angèle, comme Agricol... et ceux-là éprouvent à leur tour une commisération touchante pour ceux qui me ressemblent... L'on a quelquefois, malgré soi, des espérances bien insensées... De ce que jamais Agricol, par sentiment de convenance, ne me parlait de ses *amourettes*, comme il a dit... je me persuadais quelquefois qu'il n'en avait pas... qu'il m'aimait... mais que pour lui le ridicule était comme pour moi un obstacle à tout aveu. Oui, et j'ai même fait des vers sur ce sujet. Ce sont, je crois, de tous, les moins mauvais.

« Singulière position que la mienne!... Si j'aime... je suis ridicule;... si l'on m'aime... on est plus ridicule encore. Comment ai-je pu assez oublier cela... pour avoir souffert... pour souffrir comme je souffre aujourd'hui? Mais bénie soit cette souffrance puisqu'elle n'engendre pas la haine!... non... car je ne haïrai pas cette jeune fille;... je ferai mon devoir de sœur jusqu'à la fin... j'écouterai bien mon cœur; j'ai l'instinct de la conservation des autres; il me guidera, il m'éclairera... Ma seule crainte est de fondre en larmes à la vue de cette jeune fille, de ne pouvoir vaincre mon émotion. Mais alors, mon Dieu! quelle révélation pour Agricol, que mes pleurs! Lui... découvrir le fol amour qu'il m'inspire... oh! jamais!... le jour où il le saurait serait le dernier de ma vie... Il y aurait alors pour moi quelque chose au-dessus du devoir, la volonté d'échapper à la honte, à une honte incurable que je sentirais toujours brûlante comme un fer chaud...

« Non, non, je serai calme... D'ailleurs, n'ai-je pas tantôt, devant lui, subi courageusement une terrible épreuve? Je serai calme;... il faut, d'ailleurs, que ma personnalité ne vienne pas obscurcir cette seconde vue, si clairvoyante pour ceux que j'aime. Oh! pénible... pénible tâche... Car il faut aussi que la crainte même de céder involontairement à un sentiment mauvais ne me rende pas trop indulgente pour cette jeune fille. Je pourrais

de la sorte compromettre l'avenir d'Agricol, puisque ma décision seule, dit-il, doit le guider.

« Pauvre créature que je suis !... Comme je m'abuse ! Agricol me demande mon avis, parce qu'il croit que je n'aurai pas le triste courage de venir contrarier sa passion ; ou bien, il me dira : « Il n'importe... j'aime... « et je brave l'avenir... »

« Mais alors, si mes avis, si l'instinct de mon cœur ne doivent pas le guider, si sa résolution est prise d'avance, à quoi bon demain cette mission si cruelle pour moi? A quoi bon? à lui obéir. Ne m'a-t-il pas dit : Viens! En songeant à mon dévouement pour lui, combien de fois, dans le plus secret, dans le plus profond abîme de mon cœur, je me suis demandé si jamais la pensée lui est venue de m'aimer autrement que comme une sœur, s'il s'est jamais dit quelle femme dévouée il aurait en moi! Et pourquoi se serait-il dit cela? Tant qu'il l'a voulu, tant qu'il le voudra, j'ai été et je serai pour lui aussi dévouée que si j'étais sa femme, sa sœur, sa mère. Pourquoi cette pensée lui serait-elle venue? Songe-t-on jamais à désirer ce qu'on possède?...

« Moi mariée à lui... mon Dieu !... Ce rêve aussi insensé qu'ineffable... ces pensées d'une douceur céleste, qui embrassent tous les sentiments depuis l'amour jusqu'à la maternité... ces pensées et ces sentiments ne me sont-ils pas défendus sous peine d'un ridicule ni plus ni moins grand que si je portais des vêtements ou des atours que ma laideur et ma difformité m'interdisent?

« Je voudrais savoir si, lorsque j'étais plongée dans la plus cruelle détresse, j'aurais plus souffert que je ne souffre aujourd'hui, en apprenant le mariage d'Agricol. La faim, le froid, la misère m'eussent-ils distraite de cette douleur atroce? ou bien cette douleur atroce m'eût-elle distraite du froid, de la faim et de la misère?

« Non, non, cette ironie est amère ; il n'est pas bien à moi de parler ainsi. Pourquoi cette douleur si profonde? En quoi l'affection, l'estime, le respect d'Agricol pour moi sont-ils changés? Je me plains... Et que serait-ce donc, grand Dieu ! si, comme cela se voit, hélas! trop souvent, j'étais belle, aimante, dévouée, et qu'il m'eût préféré une femme moins belle, moins aimante, moins dévouée que moi ?... Ne serais-je pas mille fois encore plus malheureuse? car je pourrais, car je devrais le blâmer... tandis que je ne puis lui en vouloir de n'avoir jamais songé à une union impossible à force de ridicule...

« Et l'eût-il voulu... est ce que j'aurais jamais eu l'égoïsme d'y consentir?...

« J'ai commencé à écrire bien des pages de ce journal comme j'ai commencé celle-ci... le cœur noyé d'amertume, et presque toujours à mesure que je disais au papier ce que je n'aurais osé dire à personne... mon âme se calmait, puis la résignation arrivait... la résignation... ma sainte à moi, celle-là qui, souriant les yeux pleins de larmes, souffre, aime et n'espère jamais! »

. . . .

Ces mots étaient les derniers du journal. On voyait, à l'abondante trace

de larmes, que l'infortunée avait dû souvent éclater en sanglots...

En effet, brisée par tant d'émotions, la Mayeux, à la fin de la nuit, avait replacé le cahier derrière le carton, le croyant là, non plus en sûreté que partout ailleurs (elle ne pouvait pas soupçonner le moindre abus de confiance), mais moins en vue que dans un des tiroirs de son bureau, qu'elle ouvrait fréquemment à la vue de tous.

Ainsi que la courageuse créature se l'était promis, voulant accomplir dignement sa tâche jusqu'à la fin, le lendemain, elle avait attendu Agricol, et bien affermie dans son héroïque résolution, elle s'était rendue avec le forgeron à la fabrique de M. Hardy.

Florine, instruite du départ de la Mayeux, mais retenue une partie de la journée par son service auprès de mademoiselle de Cardoville, et préférant d'ailleurs attendre la nuit pour accomplir les nouveaux ordres qu'elle avait demandés et reçus, depuis qu'elle avait fait connaître par une lettre le contenu du journal de la Mayeux, Florine, certaine de n'être pas surprise, entra, lorsque la nuit fut tout à fait venue, dans la chambre de la jeune ouvrière... Connaissant l'endroit où elle trouverait le manuscrit, elle alla droit au bureau, déplaça le carton, puis, prenant dans sa poche une lettre cachetée, elle se disposa à la mettre à la place du manuscrit qu'elle devait soustraire. A ce moment, elle trembla si fort, qu'elle fut obligée de s'appuyer un instant sur la table. On l'a dit, tout bon sentiment n'était pas éteint dans le cœur de Florine; elle obéissait fatalement aux ordres qu'elle recevait, mais elle ressentait douloureusement tout ce qu'il y avait d'horrible et d'infâme dans sa conduite... S'il ne se fût agi absolument que d'elle, sans doute elle aurait eu le courage de tout braver plutôt que de subir une odieuse domination;... mais il n'en était malheureusement pas ainsi, et sa perte eût causé un désespoir mortel à une personne qu'elle chérissait plus que la vie;... elle se résignait donc... non sans de cruelles angoisses, à d'abominables trahisons. Quoiqu'elle ignorât presque toujours dans quel but on la faisait agir, et notamment à propos de la soustraction du journal de la Mayeux, elle pressentait vaguement que la substitution de cette lettre cachetée au manuscrit, devait avoir pour la Mayeux de funestes conséquences, car elle se rappelait ces mots sinistres prononcés la veille par Rodin : « Il faut en finir demain... avec la Mayeux. » Qu'entendait-il par ces mots? Comment la lettre qu'il lui avait ordonné de mettre à la place du journal concourrait-elle à ce résultat? Elle l'ignorait, mais elle comprenait que le dévouement si clairvoyant de la Mayeux causait un juste ombrage aux ennemis de mademoiselle de Cardoville, et qu'elle-même, Florine, risquait d'un jour à l'autre de voir ses perfidies découvertes par la jeune ouvrière. Cette dernière crainte fit cesser les hésitations de Florine; elle posa la lettre derrière le carton, le remit à sa place et, cachant le manuscrit sous son tablier, elle sortit furtivement de la chambre de la Mayeux.



CHAPITRE XLIII.

Le journal de la Mayeux

Florine, revenue dans sa chambre quelques heures après y avoir caché le manuscrit soustrait dans l'appartement de la Mayeux, cédant à sa curiosité, voulut le parcourir. Bientôt elle ressentit un intérêt croissant, une émotion involontaire en lisant ces confidences intimes de la jeune ouvrière.

Parmi plusieurs pièces de vers, qui toutes respiraient un amour passionné pour Agricol, amour si profond, si naïf, si sincère, que Florine en fut touchée et oublia la difformité ridicule de la Mayeux ; parmi plusieurs pièces de vers, disons-nous, se trouvaient différents fragments, pensées ou récits, relatifs à des faits divers. Nous en citerons quelques-uns, afin de justifier l'impression profonde que cette lecture causait à Florine.

Fragments du Journal de la Mayeux.

« ...C'était aujourd'hui ma fête. Jusqu'à ce soir, j'ai conservé une folle espérance.

« Hier, j'étais descendue chez madame Baudoin pour panser une plaie légère qu'elle avait à la jambe. Quand je suis entrée, Agricol était là. Sans doute il parlait de moi avec sa mère, car ils se sont tus tout à coup en échangeant un sourire d'intelligence; et puis j'ai aperçu, en passant auprès de la commode, une jolie boîte en carton, avec une pelote sur le couvercle... Je me suis sentie rougir de bonheur... J'ai cru que ce petit présent m'était destiné, mais j'ai fait semblant de ne rien voir.

« Pendant que j'étais à genoux devant sa mère, Agricol est sorti; j'ai remarqué qu'il emportait la jolie boîte. Jamais madame Baudoin n'a été plus tendre, plus maternelle pour moi que ce soir-là. Il m'a semblé qu'elle se couchait de meilleure heure que d'habitude. C'est pour me renvoyer plus vite, ai-je pensé, afin que je jouisse plus tôt de la surprise qu'Agricol m'a préparée.

« Aussi comme le cœur me battait en remontant vite, vite à mon cabinet! Je suis restée un moment sans ouvrir la porte pour faire durer mon bonheur plus longtemps.

« Enfin... je suis entrée, les yeux voilés de larmes de joie; j'ai regardé sur ma table, sur ma chaise... sur mon lit, rien;... la petite boîte n'y était pas. Mon cœur s'est serré;... puis je me suis dit: Ce sera pour demain, car ce n'est aujourd'hui que la veille de ma fête.

« La journée s'est passée... Ce soir est venu... Rien... La jolie boîte n'était pas pour moi... Il y avait une pelote sur son couvercle... Cela ne pouvait convenir qu'à une femme... A qui Agricol l'a-t-il donnée?...

« En ce moment je souffre bien...

« L'idée que j'attachais à ce qu'Agricol me souhaitât ma fête est puérile;... j'ai honte de me l'avouer... mais cela m'eût prouvé qu'il n'avait pas oublié que j'avais un autre nom que celui de la Mayeux, que l'on me donne toujours...

« Ma susceptibilité à ce sujet est si malheureuse, si opiniâtre, qu'il m'est impossible de ne pas ressentir un moment de honte et de chagrin toutes les fois qu'on m'appelle ainsi : *la Mayeux*... Et pourtant, depuis mon enfance... je n'ai pas eu d'autre nom...

« C'est pour cela que j'aurais été bien heureuse qu'Agricol profitât de l'occasion de ma fête pour m'appeler une seule fois de mon modeste nom... *Madeleine.*

. . . .

« Heureusement, il ignorera toujours ce vœu et ce regret. »

Florine, de plus en plus émue à la lecture de cette page d'une simplicité si douloureuse, tourna quelques feuillets, et continua :

« ...Je viens d'assister à l'enterrement de cette pauvre petite Victoire Herbin, notre voisine... Son père, ouvrier tapissier, est allé travailler au mois, loin de Paris... Elle est morte à dix-neuf ans, sans parents autour d'elle;... son agonie n'a pas été douloureuse; la brave femme qui l'a veillée jusqu'au dernier moment nous a dit qu'elle n'avait pas prononcé d'au-

tres mots que ceux-ci : *Enfin... enfin...* Et cela *comme avec contentement*, ajoutait la veilleuse. Chère enfant ! elle était devenue bien chétive; mais à quinze ans c'était un bouton de rose... et si jolie... si fraîche... des cheveux blonds, doux comme de la soie ; mais elle a peu à peu dépéri, son état de cardeuse de matelas l'a tuée... Elle a été, pour ainsi dire, empoisonnée à la longue par les émanations des laines [1]..., son métier étant d'autant plus malsain et plus dangereux qu'elle travaillait pour de pauvres ménages dont la literie est toujours de rebut. Elle avait un courage de lion et une résignation d'ange; elle me disait toujours de sa petite voix douce, entrecoupée çà et là par une toux sèche et fréquente : « Je n'en ai pas « pour longtemps, va, à aspirer de la poudre de vitriol et de chaux toute « la journée; je vomis le sang et j'ai quelquefois des crampes d'estomac « qui me font évanouir. — Mais change d'état, » lui disais-je. « — Et le « temps de faire un autre apprentissage ? » me répondait-elle. « Et puis, « maintenant il est trop tard, je suis *prise*, je le sens bien... *il n'y a pas de « ma faute,* » ajoutait la bonne créature, « car je n'ai pas choisi mon état; « c'est mon père qui l'a voulu; heureusement il n'a pas besoin de moi. Et « puis, quand on est mort... on n'a plus à s'inquiéter de rien, et on ne craint « pas le chômage. » Victoire disait cette triste vulgarité très-sincèrement, et avec une sorte de satisfaction. Aussi elle est morte en disant :... *Enfin... enfin...*

« Cela est bien pénible à penser, pourtant, que le travail à qui le pauvre est obligé de demander son pain devient si souvent un long suicide !

« Je disais cela l'autre jour à Agricol; il me répondait qu'il y avait bien d'autres métiers mortels : les ouvriers dans *les eaux-fortes,* dans *la céruse* et dans *le minium* entre autres, gagnent des maladies prévues et incurables dont ils meurent. « Sais-tu, » ajoutait Agricol, « sais-tu ce qu'ils disent « lorsqu'ils partent pour ces ateliers meurtriers ? *Nous allons à l'abat- « toir !...* » Ce mot, d'une épouvantable vérité, m'a fait frémir. « — Et cela « se passe de nos jours !... » lui ai-je dit le cœur navré ; « et on sait cela ! « Et parmi tant de gens puissants, aucun ne songe à cette mortalité qui

[1] On lit les détails suivants dans *la Ruche Populaire,* excellent recueil rédigé par des ouvriers, dont nous avons déjà parlé :

« CARDEUSES DE MATELAS. — La poussière qui s'échappe de la laine fait du cardage un état nuisible à la santé, mais dont le danger est encore augmenté par les falsifications commerciales. Quand un mouton est tué, la laine du cou est teinte de sang ; il faut la décolorer, afin de pouvoir la vendre. A cet effet, on la trempe dans de la chaux, qui, après en avoir opéré le blanchiment, y reste en partie; c'est l'ouvrière qui en souffre, car, lorsqu'elle fait cet ouvrage, la chaux qui se détache sous forme de poussière se porte à sa poitrine par le fait de l'aspiration, et le plus souvent lui occasionne des crampes d'estomac et des vomissements qui la mettent dans un état déplorable; la plupart d'entre elles y renoncent; celles qui s'y obstinent gagnent pour le moins un catarrhe ou un asthme qui ne les quitte qu'à la mort.

« Vient ensuite le crin, dont le plus cher, celui que l'on appelle échantillon, n'est même pas pur. On peut juger par là ce que doit être le commun, que les ouvrières appellent crin au vitriol, et qui est composé du rebut des poils de chèvres, de boucs et des soies de sangliers, que l'on passe au vitriol d'abord, puis dans la teinture, pour brûler et déguiser les corps étrangers, tels que la paille, les épines, et même des morceaux de peau, qu'on ne prend pas la peine d'ôter, et qu'on reconnait encore souvent quand on travaille ce crin, duquel sort une poussière qui fait autant de ravages que celle de la laine à la chaux. »

« décime ses frères, forcés de manger ainsi un pain homicide! — Que « veux-tu, ma pauvre Mayeux? » me répondait Agricol, « tant qu'il s'agit « d'enrégimenter le peuple pour le faire tuer à la guerre, on ne s'en occupe « que trop; s'agit-il de l'organiser pour le faire vivre... personne n'y songe, « sauf M. Hardy, mon bourgeois. Et on dit : Bah! la faim, la misère ou la « souffrance des travailleurs, qu'est-ce que ça fait? Ce n'est pas de la poli- « tique... *On se trompe,* » ajoutait Agricol, « C'EST PLUS QUE DE LA POLI- « TIQUE! »

« . . . . Comme Victoire n'avait pas laissé de quoi payer un service à l'église, il n'y a eu que la *présentation* du corps sous le porche; car il n'y a pas même une simple messe des morts pour le pauvre... Et puis, comme on n'a pas pu donner dix-huit francs au curé, aucun prêtre n'a accompagné le char des pauvres à la fosse commune. Si les funérailles, ainsi abrégées, ainsi restreintes, ainsi tronquées, suffisent au point de vue religieux, pourquoi en imaginer d'autres? Est-ce donc par cupidité?... Si elles sont, au contraire, insuffisantes, pourquoi rendre l'indigent seul victime de cette insuffisance? Mais à quoi bon s'inquiéter de ces pompes, de cet encens, de ces chants, dont on se montre plus ou moins prodigue ou avare?... A quoi bon? à quoi bon? Ce sont encore là des choses vaines et terrestres, et de celles-là non plus l'âme n'a de souci lorsque, radieuse, elle remonte vers le Créateur. »

« Hier, Agricol m'a fait lire un article de journal, dans lequel on employait tour à tour le blâme violent ou l'ironie amère et dédaigneuse pour attaquer ce qu'on appelle la *funeste tendance* de quelques gens du peuple à s'instruire, à écrire, à lire les poëtes, et quelquefois à faire des vers. Les jouissances matérielles nous sont interdites par la pauvreté. Est-il humain de nous reprocher de rechercher les jouissances de l'esprit? Quel mal peut-il résulter de ce que, chaque soir, après une journée laborieuse, sevrée de tout plaisir, de toute distraction, je me plaise, à l'insu de tous, à assembler quelques vers... ou à écrire sur ce journal les impressions bonnes ou mauvaises que j'ai ressenties? Agricol est-il moins bon ouvrier, parce que, de retour chez sa mère, il emploie sa journée du dimanche à composer quelques-uns de ces chants populaires qui glorifient les labeurs nourriciers de l'artisan, qui disent à tous : Espérance et fraternité? Ne fait-il pas un plus digne usage de son temps que s'il le passait au cabaret?

« Ah! ceux-là qui nous blâment de ces innocentes et nobles diversions à nos pénibles travaux et à nos maux, se trompent lorsqu'ils croient qu'à mesure que l'intelligence s'élève et se raffine, on supporte plus impatiemment les privations, la misère, et que l'irritation s'en accroît contre les heureux du monde!... En admettant même que cela soit, et cela n'est pas, ne vaudrait-il pas mieux avoir un ennemi intelligent, éclairé, à la raison et au cœur duquel on puisse s'adresser, qu'un ennemi stupide, farouche et implacable? Mais non, au contraire, les inimitiés s'effacent à mesure que l'esprit se développe, l'horizon de la compassion s'élargit; l'on arrive ainsi

à comprendre les douleurs morales ; l'on reconnaît alors que souvent aussi les riches ont de terribles peines, et c'est déjà une communion sympathique que la fraternité d'infortune. Hélas ! eux aussi perdent et pleurent amèrement des enfants idolâtrés, des maîtresses chéries, des mères adorables ; chez eux aussi, parmi les femmes surtout, il y a, au milieu du luxe et de la grandeur, bien des cœurs brisés, bien des âmes souffrantes, bien des larmes dévorées en secret... Qu'ils ne s'effrayent donc pas... En s'éclairant... en devenant leur égal en intelligence, le peuple apprend à plaindre les riches s'ils sont malheureux et bons... et à les plaindre davantage encore s'ils sont heureux et méchants. »

« ...Quel bonheur !... quel beau jour ! Je ne me possède pas de joie. Oh ! oui, l'homme est bon, est humain, est charitable. Oh ! oui, le Créateur a mis en lui tous les instincts généreux... et à moins d'être une exception monstrueuse, ce n'est jamais volontairement qu'il fait le mal.

« Voilà ce que j'ai vu tout à l'heure, je n'attends pas à ce soir pour l'écrire ; cela, pour ainsi dire, *refroidirait* dans mon cœur.

« J'étais allée porter de l'ouvrage pressé ; je passais sur la place du Temple ; à quelques pas devant moi, un enfant de douze ans au plus, tête et pieds nus malgré le froid, vêtu d'un pantalon et d'un mauvais bourgeron en lambeaux, conduisait par la bride un grand et gros cheval de charrette, dételé, mais portant son harnais ;... de temps à autre, le cheval s'arrêtait court, refusant d'avancer ;... l'enfant, n'ayant pas de fouet pour le forcer de marcher, le tirait en vain par sa bride ; le cheval restait immobile... Alors le pauvre petit s'écriait : « O mon Dieu !... mon Dieu ! » et pleurait à chaudes larmes... en regardant autour de lui pour implorer quelque secours des passants. Sa chère petite figure était empreinte d'une douleur si navrante, que, sans réfléchir, j'entrepris une chose dont je ne puis maintenant m'empêcher de sourire, car je devais offrir un spectacle bien grotesque. J'ai une peur horrible des chevaux, et j'ai encore plus peur de me mettre en évidence. Il n'importe, je m'armai de courage ; j'avais un parapluie à la main... je m'approchai du cheval, et avec l'impétuosité d'une fourmi qui voudrait ébranler une grosse pierre avec un brin de paille, je donnai de toute ma force un grand coup de parapluie sur la croupe du récalcitrant animal. « Ah ! merci ! ma bonne dame, » s'écria l'enfant en essuyant ses larmes, « frappez-le encore une fois, s'il vous plaît ; il se remuera peut-être. » Je redoublai héroïquement ; mais, hélas ! le cheval, soit méchanceté, soit paresse, fléchit les genoux, se coucha, se vautra sur le pavé ; puis s'embarrassant dans son harnais, il le brisa et rompit son grand collier de bois ; je m'étais éloignée bien vite dans la crainte de recevoir des coups de pied... L'enfant, devant ce nouveau désastre, ne put que se jeter à genoux au milieu de la rue ; puis joignant les mains en sanglotant, il s'écria d'une voix désespérée : « Au secours !... au secours !... » Ce cri fut entendu, plusieurs passants s'attroupèrent, une correction beaucoup plus efficace que la mienne fut administrée au cheval rétif qui se releva... mais dans quel

état, grand Dieu ! étant sans harnais ! « Mon maître me battra ! » s'écria le pauvre enfant en redoublant de sanglots, « je suis déjà en retard de deux « heures, car le cheval ne voulait pas marcher, et voilà son harnais brisé... « Mon maître me battra, me chassera. Qu'est-ce que je deviendrai? mon « Dieu !... je n'ai plus ni père ni mère... »

« A ces mots prononcés avec une exclamation déchirante, une brave marchande du Temple, qui était parmi les curieux, s'écria d'un air attendri : « — Plus de père, plus de mère !... Ne te désole pas, pauvre petit, il y a « des ressources au Temple, on va raccommoder ton harnais, et si mes « commères sont comme moi, tu ne t'en iras pas pieds nus et tête nue par « un temps pareil. » Cette proposition fut accueillie avec acclamation; on emmena l'enfant et le cheval; les uns s'occupèrent de raccommoder le harnais, puis une marchande fournit une casquette, l'autre une paire de bas, celle-ci des souliers, celle-là une bonne veste ; en un quart d'heure l'enfant fut bien chaudement vêtu, le harnais réparé, et un grand garçon de dix-huit ans, brandissant un fouet qu'il fit claquer aux oreilles du cheval en manière d'avertissement, dit à l'enfant qui, regardant tour à tour et ses bons vêtements et les marchandes, se croyait le héros d'un conte de fées : « — Où demeure ton maître, mon garçon? — Quai du Canal-Saint-Martin, « monsieur, » répondit-il d'une voix émue et tremblante de joie. « — Bon ! » dit le jeune homme, « je vais t'aider à reconduire ton cheval qui, avec « moi, marchera droit, et je dirai à ton maître que ton retard vient de sa « faute. On ne confie pas un cheval rétif à un enfant de ton âge. » Au moment de partir, le pauvre petit dit timidement à la marchande en ôtant sa casquette : « — Madame, voulez-vous permettre que je vous embrasse? » Et ses yeux se remplirent de larmes de reconnaissance. Il y avait du cœur chez cet enfant. Cette scène de charité populaire m'avait délicieusement émue; je suivis des yeux aussi longtemps que je le pus le grand jeune homme et l'enfant qui avait peine à suivre cette fois les pas du cheval, subitement rendu docile par la peur du fouet.

« Eh bien! oui, je le répète avec orgueil, la créature est naturellement bonne et secourable : rien n'a été plus spontané que ce mouvement de pitié, de tendresse, dans cette foule, lorsque ce pauvre petit s'est écrié : « Que devenir?... je n'ai plus ni père ni mère !... »

« Malheureux enfant!... c'est vrai, ni père ni mère..., me disais-je... Livré à un maître brutal qui le couvre à peine de quelques guenilles et le maltraite ;... couchant sans doute dans le coin d'une écurie... pauvre petit! il est encore doux et bon, malgré la misère et le malheur... Je l'ai bien vu, il était plus reconnaissant que joyeux du bien qu'on lui faisait... Mais peut-être cette bonne nature, abandonnée, sans appui, sans conseils, sans secours, exaspérée par les mauvais traitements, se faussera, s'aigrira... Puis viendra l'âge des passions... puis les excitations mauvaises...

« Ah !... chez le pauvre déshérité, la vertu est doublement sainte et respectable. »

« ...Ce matin, après m'avoir, comme toujours, doucement grondée de

ce que je n'allais pas à la messe, la mère d'Agricol m'a dit ce mot si touchant dans sa bouche ingénument croyante : « Heureusement, je prie plus « pour toi que pour moi, ma pauvre Mayeux ; le bon Dieu m'entendra, *et tu « n'iras, je l'espère, qu'en purgatoire...* »

« Bonne mère... âme angélique, elle m'a dit ces paroles avec une douceur si grave et si pénétrée, avec une foi si sérieuse dans l'heureux résultat de sa pieuse intercession, que j'ai senti mes yeux devenir humides et je me suis jetée à son cou, aussi sérieusement, aussi sincèrement reconnaissante, que si j'avais cru au purgatoire.

« ...Ce jour a été heureux pour moi ; j'aurai, je l'espère, trouvé du travail, et je devrai ce bonheur à une jeune personne remplie de cœur et de bonté ; elle doit me conduire demain au couvent de Sainte-Marie où elle croit que l'on pourra m'employer... »

Florine, déjà profondément émue par la lecture de ce journal, tressaillit à ce passage où la Mayeux parlait d'elle, et continua :

« Jamais je n'oublierai avec quel touchant intérêt, avec quelle délicate bienveillance cette belle jeune fille m'a accueillie, moi, si pauvre et si malheureuse. Cela ne m'étonne pas, d'ailleurs ; elle était auprès de mademoiselle de Cardoville. Elle devait être digne d'approcher de la bienfaitrice d'Agricol. Il me sera toujours cher et précieux de me rappeler son nom ; il est gracieux et joli comme son visage ; elle se nomme Florine... Je ne suis rien, je ne possède rien, mais si les vœux fervents d'un cœur pénétré de reconnaissance pouvaient être entendus, mademoiselle Florine serait heureuse, bien heureuse.

« Hélas ! je suis réduite à faire des vœux pour elle... seulement des vœux... car je ne puis rien... que me souvenir et l'aimer... »

Ces lignes, qui disaient si simplement la gratitude sincère de la Mayeux, portèrent le dernier coup aux hésitations de Florine ; elle ne put résister plus longtemps à la généreuse tentation qu'elle éprouvait. A mesure qu'elle avait lu les divers fragments de ce journal, son affection, son respect pour la Mayeux avaient fait de nouveaux progrès : plus que jamais elle sentait tout ce qu'il y avait d'infâme à elle de livrer peut-être aux sarcasmes et aux dédains les plus secrètes pensées de cette infortunée. Heureusement, le bien est souvent aussi contagieux que le mal. Électrisée par tout ce qu'il y avait de chaleureux, de noble et d'élevé dans les pages qu'elle venait de lire, ayant retrempé sa vertu défaillante à cette source vivifiante et pure, Florine, cédant enfin à un de ces bons mouvements qui l'entraînaient parfois, sortit de chez elle, emportant le manuscrit, bien déterminée, si la Mayeux n'était pas de retour, à le remettre où elle l'avait pris, bien résolue aussi de dire à Rodin que, cette seconde fois, ses recherches au sujet du journal avaient été vaines, la Mayeux s'étant sans doute aperçue de la première tentative de soustraction.



CHAPITRE XLIV.

La découverte.

Peu de temps avant que Florine se fût décidée à réparer son indigne abus de confiance, la Mayeux était revenue de la fabrique après avoir accompli jusqu'au bout un douloureux devoir. Ensuite d'un long entretien avec Angèle, frappée comme Agricol de la grâce ingénue, de la sagesse et de la bonté dont semblait douée cette jeune fille, la Mayeux avait eu la courageuse franchise d'engager le forgeron à ce mariage.

La scène suivante se passait donc, alors que Florine, achevant de parcourir le journal de la jeune ouvrière, n'avait pas encore pris la louable résolution de le rapporter.

Il était dix heures du soir. La Mayeux, de retour à l'hôtel de Cardoville, venait d'entrer dans sa chambre; et, brisée par tant d'émotions, elle s'était jetée dans un fauteuil. Le plus profond silence régnait dans la maison; il n'était interrompu çà et là que par le bruit d'un vent violent qui, au dehors, agitait les arbres du jardin. Une seule bougie éclairait la chambre, tendue d'une étoffe d'un vert sombre. Ces teintes obscures et les vêtements

noirs de la Mayeux faisaient paraître sa pâleur plus grande encore. Assise sur un fauteuil au coin du feu, la tête baissée sur sa poitrine, ses mains croisées sur ses genoux, la physionomie de la jeune fille était mélancolique et résignée ; on y lisait l'austère satisfaction que laisse après soi la conscience du devoir accompli. Ainsi que tous ceux qui, élevés à l'impitoyable école du malheur, n'apportent plus d'exagération dans le sentiment de leur chagrin, hôte trop familier, trop assidu, pour qu'on le traite avec *luxe*, la Mayeux était incapable de se livrer longtemps à des regrets vains et désespérés à propos d'un fait accompli. Sans doute, le coup avait été soudain, affreux ; sans doute, il devait laisser un douloureux et long retentissement dans l'âme de la Mayeux, mais il devait bientôt passer, si cela se peut dire, à l'état de ces souffrances *chroniques*, devenues presque partie intégrante de la vie. Et puis la noble créature, si indulgente envers le sort, trouvait encore des consolations à sa peine amère ; aussi elle s'était sentie vivement touchée des témoignages d'affection que lui avait donnés Angèle, la fiancée d'Agricol, et elle avait éprouvé une sorte d'orgueil de cœur en voyant avec quelle aveugle confiance, avec quelle joie ineffable le forgeron accueillait les heureux pressentiments qui semblaient consacrer son bonheur.

La Mayeux se disait encore : « Au moins, je ne serai plus agitée malgré moi, non par des espérances, mais par des suppositions aussi ridicules qu'insensées. Le mariage d'Agricol met un terme à toutes les misérables rêveries de ma pauvre tête. » Et puis enfin la Mayeux trouvait surtout une consolation réelle, profonde, dans la certitude où elle était d'avoir pu résister à cette terrible épreuve, et cacher à Agricol l'amour qu'elle ressentait pour lui, car l'on sait combien étaient redoutables, effrayantes, pour l'infortunée les idées de ridicule et de honte qu'elle croyait attachées à la découverte de sa folle passion.

Après être restée quelque temps absorbée, la Mayeux se leva et se dirigea lentement vers son bureau. « Ma seule récompense, » dit-elle en apprêtant ce qui lui était nécessaire pour écrire, « sera de confier au triste et muet témoin de mes peines cette nouvelle douleur ; j'aurai du moins tenu la promesse que je m'étais faite à moi-même ; croyant, au fond de mon âme, cette jeune fille capable d'assurer la félicité d'Agricol... je le lui ai dit à lui, avec sincérité... Un jour, dans bien longtemps, lorsque je relirai ces pages, j'y trouverai peut-être une compensation à ce que je souffre maintenant. »

Ce disant, la Mayeux retira le carton du casier. N'y trouvant pas son manuscrit, elle jeta d'abord un cri de surprise. Mais quel fut son effroi lorsqu'elle aperçut une lettre à son adresse remplaçant son journal ! La jeune fille devint d'une pâleur mortelle ; ses genoux tremblèrent ; elle faillit s'évanouir ; mais sa terreur croissante lui donnant une énergie factice, elle eut la force de rompre le cachet de cette lettre. Un billet de cinq cents francs, qu'elle contenait, tomba sur la table, et la Mayeux lut ce qui suit :

« Mademoiselle,

« C'est quelque chose de si original et de si joli à lire dans vos Mémoires,

que l'histoire de votre amour pour Agricol, que l'on ne peut résister au plaisir de lui faire connaître cette grande passion dont il ne se doute guère, et à laquelle il ne peut manquer de se montrer sensible.

« On profitera de cette occasion pour procurer à une foule d'autres personnes, qui en auraient été malheureusement privées, l'amusante lecture de votre journal. Si les copies et les extraits ne suffisent pas, on le fera imprimer ; on ne saurait trop répandre les belles choses : les uns pleureront, les autres riront ; ce qui paraîtra superbe à ceux-ci fera éclater de rire ceux-là ; ainsi va le monde ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que votre journal fera du bruit, on vous le garantit.

« Comme vous êtes capable de vouloir vous soustraire à votre triomphe, et que vous n'aviez que des guenilles sur vous lorsque vous êtes entrée par charité, dans cette maison où vous voulez dominer et faire *la dame*, ce qui ne va pas à votre *taille* pour plus d'une raison, on vous fait tenir cinq cents francs par la présente lettre pour vous payer votre papier et afin que vous ne soyez pas sans ressources dans le cas où vous seriez assez modeste pour craindre les félicitations qui, dès demain, vous accableront, car, à l'heure qu'il est, votre journal est déjà en circulation.

« Un de vos confrères.
« *Un vrai* MAYEUX. »

Le ton grossièrement railleur et insolent de cette lettre qui, à dessein, semblait écrite par un laquais jaloux de la venue de la malheureuse créature dans la maison, avait été calculé avec une infernale habileté, et devait immanquablement produire l'effet que l'on en espérait. « Oh! mon Dieu !... » Telles furent les seules paroles que put prononcer la jeune fille dans sa stupeur et dans son épouvante.

Maintenant, si l'on se rappelle en quels termes passionnés était exprimé l'amour de cette infortunée pour son frère adoptif, si l'on a remarqué plusieurs passages de ce manuscrit où elle révélait les douloureuses blessures qu'Agricol lui avait souvent faites sans le savoir, si l'on se rappelle enfin quelle était sa terreur du ridicule, on comprendra son désespoir insensé après la lecture de cette lettre infâme. La Mayeux ne songea pas un moment à toutes les nobles paroles, à tous les récits touchants que renfermait son journal : la seule et horrible idée qui foudroya l'esprit égaré de cette malheureuse fut que, le lendemain, Agricol, mademoiselle de Cardoville, et une foule insolente et railleuse, auraient connaissance et seraient instruits de cet amour d'un ridicule atroce, qui devait, croyait-elle, l'écraser de confusion et de honte.

Ce nouveau coup fut si étourdissant, que la Mayeux plia un moment sous ce choc imprévu. Durant quelques minutes, elle resta complétement inerte, anéantie ; puis, avec la réflexion, lui vint tout à coup la conscience d'une nécessité terrible... Cette maison si hospitalière, où elle avait trouvé un refuge assuré après tant de malheurs, il lui fallait la quitter à tout jamais. La timidité craintive, l'ombrageuse délicatesse de la pauvre créature, ne lui permettaient pas de rester une minute de plus dans cette

demeure, où les plus secrets replis de son âme venaient d'être ainsi surpris, profanés et livrés sans doute aux sarcasmes et aux mépris. Elle ne songea pas à demander justice et vengeance à mademoiselle de Cardoville : apporter un ferment de trouble et d'irritation dans cette maison au moment de l'abandonner, lui eût semblé de l'ingratitude envers sa bienfaitrice. Elle ne chercha pas à deviner quel pouvait être l'auteur ou le motif d'une si odieuse soustraction et d'une lettre si insultante. A quoi bon... décidée qu'elle était à fuir les humiliations dont on la menaçait? Il lui parut vaguement (ainsi qu'on l'avait espéré) que cette indignité devait être l'œuvre de quelques subalternes jaloux de l'affectueuse déférence que lui témoignait mademoiselle de Cardoville... Ainsi pensait la Mayeux avec un désespoir affreux. Ces pages, si douloureusement intimes, qu'elle n'eût pas osé confier à la mère la plus tendre, la plus indulgente, parce qu'écrites, pour ainsi dire, avec le sang de ses blessures, elles reflétaient avec une fidélité trop cruelle les mille plaies secrètes de son âme endolorie... ces pages allaient servir... servaient peut-être, à l'heure même, de jouet et de risée aux valets de l'hôtel.

. . . .

L'argent qui accompagnait cette lettre et la façon insultante dont il lui était offert confirmaient encore ses soupçons. On voulait que la peur de la misère ne fût pas un obstacle à sa sortie de la maison. Le parti de la Mayeux fut pris avec cette résignation calme et décidée qui lui était familière... Elle se leva ; ses yeux, brillants et un peu hagards, ne versaient pas une larme ; depuis la veille elle avait trop pleuré ; d'une main tremblante et glacée, elle écrivit ces mots sur un papier qu'elle laissa à côté du billet de cinq cents francs :

« *Que mademoiselle de Cardoville soit bénie du bien qu'elle m'a fait, et qu'elle*
« *me pardonne d'avoir quitté sa maison, où je ne puis rester désormais.* »

Ceci écrit, la Mayeux jeta au feu la lettre infâme qui semblait lui brûler les mains... Puis, donnant un dernier regard à cette chambre, meublée presque avec luxe, elle frémit involontairement en songeant à la misère qui l'attendait de nouveau, misère plus affreuse encore que celle dont jusqu'alors elle avait été victime, car la mère d'Agricol était partie avec Gabriel, et la malheureuse enfant ne devait même plus, comme autrefois, être consolée dans sa détresse par l'affection presque maternelle de la femme de Dagobert.

Vivre seule... absolument seule... avec la pensée que sa fatale passion pour Agricol était moquée par tous et peut-être aussi par lui... tel était l'avenir de la Mayeux. Cet avenir... cet abîme l'épouvanta;... une pensée sinistre lui vint à l'esprit;... elle tressaillit, et l'expression d'une joie amère contracta ses traits. Résolue à partir, elle fit quelques pas pour gagner la porte, et en passant devant la cheminée, elle se vit involontairement dans la glace, pâle comme une morte et vêtue de noir;... alors elle songea qu'elle portait un habillement qui ne lui appartenait pas... et se souvint du passage de la lettre où on lui reprochait les guenilles qu'elle

portait avant d'entrer dans cette maison. « C'est juste ! » dit-elle avec un sourire déchirant en regardant sa robe noire, « ils m'appelleraient voleuse... » Et la jeune fille, prenant son bougeoir, entra dans le cabinet de toilette, et là reprit les pauvres vieux vêtements qu'elle avait voulu conserver comme une sorte de pieux souvenir de son infortune.

A cet instant seulement les larmes de la Mayeux coulèrent avec abondance... Elle pleurait, non de désespoir de vêtir de nouveau la livrée de la misère; mais elle pleurait de reconnaissance, car cet entourage de bien-être auquel elle disait un éternel adieu lui rappelait à chaque pas les délicatesses et les bontés de mademoiselle de Cardoville : aussi, cédant à un mouvement presque involontaire, après avoir repris ses pauvres vieux habits, elle tomba à genoux au milieu de la chambre, et s'adressant par la pensée à mademoiselle de Cardoville, elle s'écria d'une voix entrecoupée par des sanglots convulsifs : « Adieu... et pour toujours adieu !... vous qui m'appeliez votre amie... votre sœur... » Tout à coup la Mayeux se releva avec terreur; elle avait entendu marcher doucement dans le corridor qui conduisait du jardin à l'une des portes de son appartement, l'autre porte s'ouvrant sur le salon. C'était Florine, qui trop tard, hélas ! rapportait le manuscrit. Éperdue, épouvantée du bruit de ces pas, se voyant déjà le jouet de la maison, la Mayeux, quittant sa chambre, se précipita dans le salon, le traversa en courant, ainsi que l'antichambre, gagna la cour, frappa aux carreaux du portier. La porte s'ouvrit et se referma sur elle. Et la Mayeux avait quitté l'hôtel de Cardoville.

. . . .

Adrienne était ainsi privée d'un gardien dévoué, fidèle et vigilant. Rodin s'était débarrassé d'une antagoniste active et pénétrante, qu'il avait toujours et avec raison redoutée. Ayant, on l'a vu, deviné l'amour de la Mayeux pour Agricol, la sachant poëte, le jésuite supposa logiquement qu'elle devait avoir écrit secrètement quelques vers empreints de cette passion fatale et cachée. De là l'ordre donné à Florine de tâcher de découvrir quelques preuves écrites de cet amour; de là cette lettre si horriblement bien calculée dans sa grossièreté, et dont, il faut le dire, Florine ignorait la substance, l'ayant reçue après avoir sommairement fait connaître le contenu du manuscrit, qu'elle s'était une première fois contentée de parcourir sans le soustraire.

. . . .

Nous l'avons dit, Florine, cédant trop tard à un généreux repentir, était arrivée chez la Mayeux au moment où celle-ci, épouvantée, quittait l'hôtel. La camériste, apercevant une lumière dans le cabinet de toilette, y courut ; elle vit sur une chaise l'habillement noir que la Mayeux venait de quitter, et, à quelques pas, ouverte et vide, la mauvaise petite malle où elle avait jusqu'alors conservé ses pauvres vêtements. Le cœur de Florine se brisa; elle courut au bureau ; le désordre des cartons, le billet de cinq cents francs laissé à côté des deux lignes écrites à mademoiselle de Cardoville, tout lui prouva que son obéissance aux ordres de Rodin avait porté de funestes fruits, et que la Mayeux avait quitté la maison pour toujours. Florine, reconnaissant l'inutilité de sa tardive résolution, se résigna, en

soupirant, à faire parvenir le manuscrit à Rodin ; puis forcée, par la fatalité de sa misérable position, à se consoler du mal par le mal même, elle se dit que du moins sa trahison deviendrait moins dangereuse par le départ de la Mayeux.

. . . .

Le surlendemain de ces événements, Adrienne reçut ce billet de Rodin, en réponse à une lettre qu'elle lui avait écrite pour lui apprendre le départ inexplicable de la Mayeux.

« Ma chère demoiselle,

« Obligé de partir ce matin même pour la fabrique de l'excellent M. Hardy, « où m'appelle une affaire fort grave, il m'est impossible d'aller vous pré« senter mes très-humbles devoirs. Vous me demandez : Que penser de la « disparition de cette pauvre fille? Je n'en sais en vérité rien... L'avenir « expliquera tout à son avantage... je n'en doute pas... Seulement, souve« nez-vous de ce que je vous ai dit chez le docteur Baleinier au sujet de « *certaine société* et de secrets émissaires dont elle sait entourer si perfide« ment les personnes qu'elle a intérêt à faire épier.

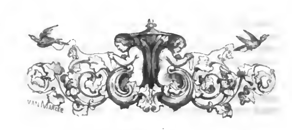
« Je n'inculpe personne, mais rappelons simplement des faits. Cette « pauvre fille m'a accusé... et je suis, vous le savez, le plus fidèle de vos « serviteurs...

« Elle ne possédait rien... et l'on a trouvé cinq cents francs dans son « bureau.

« Vous l'avez comblée... et elle abandonne votre maison sans oser expli« quer la cause de sa fuite inqualifiable.

« Je ne conclus pas, ma chère demoiselle... il me répugne toujours, à « moi, d'accuser sans preuves... mais réfléchissez et tenez-vous bien sur « vos gardes, vous venez peut-être d'échapper à un grand danger. Redou« blez de circonspection et de défiance, c'est du moins le respectueux avis « de votre très-humble et très-obéissant serviteur

« RODIN. »





Onzième Partie
La Fabrique

CHAPITRE XLV.

Le rendez-vous des Loups.

C'était un dimanche matin ; le jour même où mademoiselle de Cardoville avait reçu la lettre de Rodin, lettre relative à la disparition de la Mayeux.

Deux hommes causaient attablés dans l'un des cabarets du petit village de Villiers, situé à peu de distance de la fabrique de M. Hardy.

Ce village était généralement habité par des ouvriers carriers et par des tailleurs de pierre, employés à l'exploitation des carrières environnantes.

Rien de plus rude, de plus pénible et de moins rétribué que les travaux de ces artisans; aussi, Agricol l'avait dit à la Mayeux, établissaient-ils une comparaison pénible pour eux entre leur sort, toujours misérable, et le bien-être, l'aisance presque incroyables dont jouissaient les ouvriers de M. Hardy, grâce à sa généreuse et intelligente direction, ainsi qu'aux principes d'association et de communauté qu'il avait mis en pratique parmi eux. Le malheur et l'ignorance causent toujours de grands maux. Le malheur s'aigrit facilement, et l'ignorance cède parfois aux conseils perfides; pendant longtemps, le bonheur des ouvriers de M. Hardy avait été naturellement envié, mais non jalousé avec haine. Dès que les ténébreux ennemis du fabricant, ralliés à M. Tripeaud, son concurrent, eurent intérêt à ce que ce paisible état de choses changeât... il changea. Avec une adresse et une persistance diaboliques, on parvint à allumer les plus mauvaises passions; on s'adressa, par des émissaires choisis, à quelques ouvriers carriers ou tailleurs de pierre du voisinage, dont l'inconduite avait encore aggravé la misère. Notoirement connus pour leur turbulence, audacieux et énergiques, ces hommes pouvaient exercer une dangereuse influence sur la majorité de leurs compagnons paisibles, laborieux, honnêtes, mais faciles à intimider par la violence. A ces turbulents meneurs, déjà aigris par l'infortune, on exagéra encore le bonheur des ouvriers de M. Hardy, et l'on parvint ainsi à exciter en eux une jalousie haineuse. On alla plus loin : les prédications incendiaires d'un abbé, membre de la congrégation, venu exprès de Paris pour prêcher pendant le carême contre M. Hardy, agirent puissamment sur les femmes de ces ouvriers, qui, pendant que leurs maris hantaient le cabaret, se pressaient au sermon. Profitant de la peur croissante que l'approche du choléra inspirait alors, on frappa de terreur ces imaginations faibles et crédules, en leur montrant la fabrique de M. Hardy comme un foyer de corruption, de damnation, capable d'attirer la vengeance du ciel, et conséquemment le fléau vengeur, sur le canton. Les hommes, déjà profondément irrités par l'envie, furent encore incessamment excités par leurs femmes qui, exaltées par le prêche de l'abbé, maudissaient ce ramassis d'athées qui pouvaient attirer tant de malheurs sur le pays. Quelques mauvais sujets, appartenant aux ateliers du baron Tripeaud, et soudoyés par lui (nous avons dit quel intérêt cet *honorable* industriel avait à la ruine de M. Hardy), vinrent augmenter l'irritation générale et combler la mesure en soulevant une de ces terribles questions de *compagnonnage* qui, de nos jours, font malheureusement encore couler quelquefois tant de sang. Un assez grand nombre d'ouvriers de M. Hardy, avant d'entrer chez lui, étaient membres d'une société de compagnonnage dite des *Dévorants*, tandis que plusieurs tailleurs de pierre et carriers des environs appartenaient à la société dite des *Loups*; or, de tout temps des rivalités souvent implacables ont existé entre les *Loups* et les *Dévorants*, et amené des luttes meurtrières, d'autant plus à déplorer, que, sous beaucoup de points, l'institution du compagnonnage est excellente, en cela qu'elle est basée sur le principe si fécond, si puissant de l'association; malheureusement, au lieu d'embrasser tous les corps d'état dans une seule communion fraternelle, le compagnonnage se fractionne en sociétés collectives et

Rien de plus rude, de plus pénible et de moins rétribué que les travaux de ces artisans ; aussi, Agricol l'avait dit à la Mayeux, établissaient-ils une comparaison pénible pour eux entre leur sort, toujours misérable, et le

[illegible] en sociétés collectives et



M. Hardy



distinctes dont les rivalités soulèvent parfois de sanglantes collisions [1].

Depuis huit jours, les *Loups*, surexcités par tant d'obsessions diverses, brûlaient donc de trouver une occasion et un prétexte pour en venir aux mains avec les *Dévorants;* mais ceux-ci, ne fréquentant pas les cabarets, et ne sortant presque jamais de la fabrique pendant la semaine, avaient rendu jusqu'alors cette rencontre impossible, et les *Loups* s'étaient vus forcés d'attendre le dimanche avec une farouche impatience. Du reste, un grand nombre de carriers et de tailleurs de pierre, gens paisibles et bons travailleurs, ayant refusé, quoique *Loups* eux-mêmes, de s'associer à cette manifestation hostile contre les *Dévorants* de la fabrique de M. Hardy... les meneurs avaient été obligés de se recruter de plusieurs vagabonds et fainéants des barrières, que l'appât du tumulte et du désordre avait facilement enrôlés sous le drapeau des *Loups* guerroyeurs.

Telle était donc la sourde fermentation qui agitait le petit village de Villiers, pendant que les deux hommes dont nous avons parlé étaient attablés dans un cabaret.

Ces hommes avaient demandé un cabinet pour être seuls. L'un d'eux était jeune encore et assez bien vêtu; mais son débraillé, sa cravate lâche à demi dénouée, sa chemise tachée de vin, sa chevelure en désordre, ses traits fatigués, son teint marbré, ses yeux rougis, annonçaient qu'une nuit d'orgie avait précédé cette matinée, tandis que son geste brusque et lourd, sa voix éraillée, son regard parfois éclatant ou stupide, prouvaient qu'aux dernières fumées de l'ivresse de la veille se joignaient déjà les premières atteintes d'une ivresse nouvelle. Le compagnon de cet homme lui dit en choquant son verre contre le sien : « A votre santé, mon garçon ! — A la

[1] Disons-le à la louange des ouvriers, ces scènes cruelles deviennent d'autant plus rares qu'ils s'éclairent davantage et qu'ils ont plus conscience de leur dignité. Il faut aussi attribuer ces tendances meilleures à la juste influence d'un excellent livre sur le compagnonnage, publié par M. Agricol Perdiguier, dit Avignonnais-la-Vertu, compagnon menuisier. (Paris, Pagnerre, 1841. Deux vol. in-18.) Dans cet ouvrage, rempli d'érudition et de détails curieux sur les différentes sociétés du compagnonnage, M. Agricol Perdiguier s'élève avec l'indignation de l'honnête homme contre ces scènes de violence capables de nuire à ce qu'il y a d'utile et de pratique dans le compagnonnage. Ce livre, écrit avec une droiture, avec une raison, avec une modération remarquables, est non-seulement un bon livre, mais une noble et courageuse action; car M. Agricol Perdiguier a eu à lutter longtemps, à lutter vaillamment pour ramener ses frères à des idées sages et pacifiques. Disons enfin que M. Perdiguier a fondé, à l'aide de ses seules ressources, au faubourg Saint-Antoine, un modeste établissement de la plus grande utilité pour la classe ouvrière. — Il loge dans sa maison, modèle d'ordre et de probité, environ quarante ou cinquante compagnons menuisiers, auxquels il professe chaque soir, après le travail de la journée, un cours de géométrie et d'architecture linéaire, appliqué à la coupe du bois. Nous avons assisté à l'un de ces cours, et il est impossible de professer avec plus de clarté, et, il faut le dire, d'être compris avec plus d'intelligence. A dix heures du soir, après quelque lecture faite en commun, tous les hôtes de M. Perdiguier regagnent leur humble réduit (ils sont forcés par le bas prix des salaires de coucher généralement quatre dans la même petite chambre). M. Perdiguier nous disait que l'étude et l'instruction sont de si puissants moyens de moralisation, que depuis six ans il n'a eu à renvoyer qu'un *seul* de ses locataires. — *Au bout de deux ou trois jours,* nous disait-il, *les mauvais sujets sentent que leur place n'est pas ici, et ils s'en vont d'eux-mêmes.* — Nous sommes heureux de pouvoir *rendre ici cet hommage public à un homme rempli de savoir, de droiture et du plus noble dévouement à la classe ouvrière.*

vôtre! » répondit le jeune homme, « quoique vous me fassiez l'effet d'être le diable. . — Moi !... le diable ? — Oui. — Et pourquoi ? — D'où me connaissez-vous ? — Vous repentez-vous de m'avoir connu ? — Qui vous a dit que j'étais prisonnier à Sainte-Pélagie? — Vous ai-je tiré de prison ? — Pourquoi m'en avez-vous tiré ? — Parce que j'ai bon cœur. — Vous m'aimez peut-être... comme le boucher aime le bœuf qu'il mène à l'abattoir. — Vous êtes fou. — On ne paye pas dix mille francs pour quelqu'un sans motif. — J'ai un motif. — Lequel? Que voulez-vous faire de moi? — Un joyeux compagnon qui dépense rondement de l'argent sans rien faire, et qui passe toutes les nuits comme la dernière... bon vin, bonne chère, jolies filles et gaies chansons... est-ce un si mauvais métier ? »

Après être resté un moment sans répondre, le jeune homme reprit d'un air sombre : « Pourquoi, la veille de ma sortie de prison, avez-vous mis pour condition à ma liberté que j'écrirais à ma maîtresse que je ne voulais plus jamais la voir? Pourquoi avez-vous exigé que je vous donne cette lettre ?... — Un soupir !... vous y pensez encore ? — Toujours... — Vous avez tort... votre maîtresse est loin de Paris à cette heure... je l'ai vue monter en diligence avant de revenir vous tirer de Sainte-Pélagie. — Oui... j'étouffais dans cette prison, j'aurais, pour sortir, donné mon âme au diable ; vous vous en serez douté et vous êtes venu... Seulement au lieu de mon âme vous m'avez pris Céphise... pauvre reine Bacchanal ! Et pourquoi? Mille tonnerres! me le direz-vous enfin? — Un homme qui a une maîtresse qui le tient au cœur comme vous tenait la vôtre n'est plus un homme ;... dans l'occasion il manque d'énergie. — Dans quelle occasion ? — Buvons... — Vous me faites boire trop d'eau-de-vie. — Bah !... tenez ! voyez, moi. — C'est ça qui m'effraye... et me paraît diabolique... Une bouteille d'eau-de-vie ne vous fait pas sourciller. Vous avez donc une poitrine de fer et une tête de marbre? — J'ai longtemps voyagé en Russie, là on boit pour se réchauffer... — Ici pour s'échauffer... Allons... buvons... mais du vin... — Allons donc! le vin est bon pour les enfants, l'eau-de-vie pour les hommes comme nous... — Va pour l'eau-de-vie... ça brûle... mais la tête flambe... et l'on voit alors toutes les flammes de l'enfer ! — C'est ainsi que je vous aime, mordieu ! — Tout à l'heure... en me disant que j'étais trop pris par ma maîtresse, et que dans l'occasion j'aurais manqué d'énergie, de quelle occasion vouliez-vous parler? — Buvons... — Un instant... Voyez-vous, mon camarade, je ne suis pas plus bête qu'un autre. A vos demi-mots, j'ai deviné une chose. — Voyons. — Vous savez que j'ai été ouvrier, que je connais beaucoup de camarades, que je suis bon garçon, qu'on m'aime assez, et vous voulez vous servir de moi comme d'un appeau pour en amorcer d'autres. — Ensuite? — Vous devez être quelque courtier d'émeute... quelque commissionnaire en révolte. — Après ? — Et vous voyagez pour une société anonyme qui travaille dans les coups de fusil. — Est-ce que vous êtes poltron ? — Moi ?... j'ai brûlé de la poudre en juillet... et ferme! — Vous en brûleriez bien encore? — Autant ce feu d'artifice-là qu'un autre... Par exemple, c'est plus pour l'agréable que pour l'utile... les révolutions; car tout ce que j'ai retiré des barricades des trois jours, ç'a été de brûler ma culotte et de perdre ma veste... Voilà ce que

le peuple a gagné dans ma personne. Ah çà ! voyons, *en avant, marchons !* de quoi retourne-t-il ? — Vous connaissez plusieurs des ouvriers de M. Hardy ? — Ah ! c'est pour ça que vous m'avez amené ici ? — Oui... vous allez vous trouver avec plusieurs ouvriers de sa fabrique. — Des camarades de chez M. Hardy qui mordent à l'émeute? ils sont trop heureux pour ça... Vous vous trompez. — Vous les verrez tout à l'heure. — Eux , si heureux !... Qu'est-ce qu'ils ont à réclamer ? — Et leurs frères? et ceux qui , n'ayant pas un bon maître , meurent de faim et de misère , et les appellent pour se joindre à eux? Est-ce que vous croyez qu'ils resteront sourds à leur appel? M. Hardy , c'est l'exception. Que le peuple donne un bon coup de collier , l'exception devient la règle , et tout le monde est content. — Il y a du vrai dans ce que vous dites là ; seulement il faudra que le coup de collier soit drôle , pour qu'il rende jamais bon et honnête mon gredin de bourgeois , le baron Tripeaud , qui m'a fait ce que je suis... un bambocheur fini... — Les ouvriers de M. Hardy vont venir ; vous êtes leur camarade , vous n'avez aucun intérêt à les tromper; ils vous croiront... Joignez-vous à moi... pour les décider... — A quoi ? — A quitter cette fabrique où ils s'amollissent , où ils s'énervent dans l'égoïsme sans songer à leurs frères... — Mais s'ils quittent la fabrique , comment vivront-ils ? — On y pourvoira... jusqu'au grand jour... — Et jusque-là , que faire? — Ce que vous avez fait cette nuit. Boire , rire et chanter , et après , pour tout travail , s'habituer dans la chambre au maniement des armes. — Et qui fait venir ces ouvriers ici ? — Quelqu'un leur a déjà parlé; on leur a fait parvenir des imprimés où on leur reprochait leur indifférence pour leurs frères... Voyons, m'appuierez-vous? — Je vous appuierai... d'autant plus que je commence à me... soutenir difficilement moi-même... Je ne tenais, au monde, qu'à Céphise; je sens que je suis sur une mauvaise pente... vous me poussez encore... Roule ta bosse !... Aller au diable d'une façon ou d'une autre, ça m'est égal... Buvons... — Buvons à l'orgie de la nuit prochaine ;... la dernière n'était qu'une orgie de novice. — En quoi donc êtes-vous fait, vous? Je vous regardais; pas un instant je ne vous ai vu rougir ou sourire... ou vous émouvoir ;... vous étiez là , planté comme un homme de fer. — Je n'ai plus quinze ans; il faut autre chose pour me faire rire ;... mais, cette nuit... je rirai. — Je ne sais pas si c'est l'eau-de-vie ,... mais que le diable me berce si vous ne me faites pas peur en disant que vous rirez cette nuit ! » Et ce disant , le jeune homme se leva en trébuchant ; il commençait à être ivre de nouveau.

On frappa à la porte. « Entrez. » L'hôte du cabaret parut. « Qu'est-ce que c'est ? — Il y a en bas un jeune homme ; il s'appelle Olivier; il demande M. Morok. — C'est moi; faites monter. » L'hôte sortit. « C'est un de nos hommes ; mais il est seul, » dit Morok dont la rude figure exprima le désappointement. « Seul... cela m'étonne... j'en attendais plusieurs ;... le connaissez-vous? — Olivier?... oui... un blond... il me semble... — Nous verrons bien... le voici. »

En effet, un jeune homme d'une figure ouverte, hardie et intelligente , entra dans le cabinet. « Tiens... Conche-tout-Nu ? » s'écria-t-il à la vue du convive de Morok. « — Moi-même. Il y a des siècles qu'on ne t'a vu, Olivier.

— C'est tout simple... mon garçon, nous ne travaillons pas au même endroit. — Mais vous êtes seul? » reprit Morok. Et montrant Couche-tout-Nu, il ajouta : « On peut parler devant lui... il est des nôtres. Mais comment êtes-vous seul? — Je viens seul, mais je viens au nom de mes camarades. — Ah! » fit Morok avec un soupir de satisfaction, « ils consentent? — Ils refusent... et moi aussi. — Comment, mordieu! ils refusent?... Ils n'ont donc pas plus de tête que des femmes? » s'écria Morok les dents serrées de rage. « — Écoutez-moi, » reprit froidement Olivier. « Nous avons reçu vos lettres, vu votre agent; nous avons eu la preuve qu'il était en effet affilié à des sociétés secrètes où nous connaissons plusieurs personnes. — Eh bien!... pourquoi hésitez-vous?... — D'abord rien ne nous prouve que ces sociétés soient prêtes pour un mouvement. — Je vous le dis, moi... — Il le... dit... lui, » dit Couche-tout-Nu en balbutiant. « Et je... l'affirme... *En avant, marchons!* — Cela ne suffit pas, » reprit Olivier, « et d'ailleurs nous avons réfléchi... Pendant huit jours, l'atelier a été divisé; hier encore la discussion a été vive, pénible; mais ce matin le père Simon nous a fait venir : on s'est expliqué devant lui : il nous a convaincus :... nous attendrons;... si le mouvement éclate... nous verrons... — C'est votre dernier mot? — C'est notre dernier mot. — Silence! » s'écria tout à coup Couche-tout-Nu en prêtant l'oreille et en se balançant sur ses jambes avinées; « on dirait au loin les cris d'une foule... » En effet, on entendit d'abord sourdre, puis croître de moment en moment une rumeur éloignée, qui peu à peu devint formidable. « — Qu'est-ce que cela? » dit Olivier surpris. « — Maintenant, » reprit Morok en souriant d'un air sinistre, « je me rappelle que l'hôte m'a dit en entrant qu'il y avait une grande fermentation dans le village contre la fabrique. Si vous et vos camarades vous vous étiez séparés des autres ouvriers de M. Hardy, comme je le croyais, ces gens, qui commencent à hurler, auraient été pour vous... au lieu d'être contre vous!... — Ce rendez-vous était donc un guet-apens ménagé pour armer les ouvriers de M. Hardy les uns contre les autres? » s'écria Olivier; « vous espériez donc que nous aurions fait cause commune avec les gens que l'on excite contre la fabrique, et que... »

Le jeune homme ne put continuer. Une terrible explosion de cris, de hurlements, de sifflets, ébranla le cabaret. Au même instant la porte s'ouvrit brusquement, et le cabaretier, pâle, tremblant, se précipita dans le cabinet en s'écriant : « Messieurs!... est-ce qu'il y a quelqu'un parmi vous qui appartienne à la fabrique de M. Hardy? — Moi...,» dit Olivier. « — Alors vous êtes perdu!... voilà les Loups qui arrivent en masse, ils crient qu'il y a ici des Dévorants de chez M. Hardy, et ils demandent bataille... à moins que les Dévorants ne renient la fabrique et qu'ils ne se mettent de leur bord. — Plus de doute, c'était un piége!... » s'écria Olivier en regardant Morok et Couche-tout-Nu d'un air menaçant, « on comptait nous compromettre si mes camarades étaient venus. — Un piége... moi?... Olivier, » dit Couche-tout-Nu en balbutiant, « jamais! — Bataille aux Dévorants! ou qu'ils viennent avec les Loups! » cria tout d'une voix la foule irritée, qui paraissait envahir la maison. « — Venez..., » s'écria le cabaretier. Et sans donner à Olivier le temps de lui répondre, il le saisit par le bras, et ouvrant

une fenêtre qui donnait sur le toit d'un appentis peu élevé, il lui dit : « Sauvez-vous par cette fenêtre, laissez-vous glisser, et gagnez les champs; il est temps... » Et comme le jeune ouvrier hésitait, le cabaretier ajouta avec effroi : « Seul contre deux cents, que voulez-vous faire? Une minute de plus et vous êtes perdu... Les entendez-vous? Ils sont entrés dans la cour, ils montent. »

En effet, à ce moment les huées, les sifflets, les cris, redoublèrent de violence; l'escalier de bois qui conduisait au premier étage s'ébranla sous les pas précipités de plusieurs personnes, et ce cri arriva perçant et proche : « Bataille aux Dévorants! — Sauve-toi, Olivier, » s'écria Couche-tout-Nu presque dégrisé par le danger. A peine avait-il prononcé ces mots, que la porte de la grande salle qui précédait ce cabinet s'ouvrit avec un fracas épouvantable. « — Les voilà..., » dit le cabaretier en joignant les mains avec effroi. Puis courant à Olivier, il le poussa pour ainsi dire par la fenêtre, car, une jambe sur l'appui, l'ouvrier hésitait encore. La croisée refermée, le tavernier revint auprès de Morok à l'instant où celui-ci quittait le cabinet pour la grande salle où les chefs des Loups venaient de faire irruption, pendant que leurs compagnons vociféraient dans la cour et dans l'escalier.

Huit ou dix de ces insensés, que l'on poussait à leur insu à ces scènes de désordre, s'étaient des premiers précipités dans la salle les traits animés par le vin et par la colère; la plupart étaient armés de longs bâtons. Un carrier d'une taille et d'une force herculéennes, coiffé d'un mauvais mouchoir rouge dont les lambeaux flottaient sur ses épaules, misérablement vêtu d'une peau de bique à moitié usée, brandissait une lourde pince de fer, et paraissait diriger le mouvement; les yeux injectés de sang, la physionomie menaçante et féroce, il s'avança vers le cabinet, faisant mine de vouloir repousser Morok, et s'écriant d'une voix tonnante : « Où sont les Dévorants?... les Loups en veulent manger! » Le cabaretier se hâta d'ouvrir la porte du cabinet en disant : « — Il n'y a personne, mes amis... il n'y a personne;... voyez vous-mêmes. — C'est vrai, » dit le carrier surpris, après avoir jeté un coup d'œil dans le cabinet, « où sont-ils donc? On nous avait dit qu'il y en avait ici une quinzaine. Ou ils auraient marché avec nous sur la fabrique, ou il y aurait eu bataille et les Loups auraient mordu! — S'ils ne sont pas venus..., » dit un autre, « ils viendront; il faut les attendre. — Oui... oui, attendons-les. — On se verra de près! — Puisque les Loups veulent voir des Dévorants, » dit Morok, « pourquoi ne vont-ils pas hurler autour de la fabrique de ces mécréants, de ces athées?... Aux premiers hurlements des Loups... ils sortiraient et il y aurait bataille... — Il y aurait... bataille, » répéta machinalement Couche-tout-Nu. « — A moins que les Loups n'aient peur des Dévorants! » ajouta Morok. « — Puisque tu parles de peur... toi! tu vas marcher avec nous... et tu nous verras aux prises! » s'écria le formidable carrier d'une voix tonnante en s'avançant vers Morok. Et nombre de voix se joignirent à la voix du carrier. « — Les Loups avoir peur des Dévorants! — Ce serait la première fois. — La bataille... la bataille! et que ça finisse... — Ça nous assomme à la fin... Pourquoi tant de misère pour nous et tant de bonheur pour eux? — Ils ont

dit que les carriers étaient des bêtes brutes, bonnes à monter dans les roues de carrière comme des chiens de tournebroche, » dit un émissaire du baron Tripeaud. « — Et qu'eux autres Dévorants se feraient des casquettes avec la peau des Loups..., » ajouta un autre. « — Ni eux ni leurs femmes ne vont jamais à la messe. C'est des païens... des vrais chiens! » cria un émissaire de l'abbé prêcheur. « — Eux, à la bonne heure... faut bien qu'ils fassent le dimanche à leur manière! mais leurs femmes, ne pas aller à la messe!... ça crie vengeance... — Aussi le curé a dit que cette fabrique-là, à cause de ses abominations, serait capable d'attirer le choléra sur le pays... — C'est vrai... il l'a dit au prêche. — Nos femmes l'ont entendu!... — Oui, oui, à bas les Dévorants! qui veulent attirer le choléra sur le pays! — Bataille!... bataille!... » cria-t-on en chœur. « — A la fabrique! donc, mes braves Loups!... » cria Morok d'une voix de stentor, « à la fabrique!... — Oui! à la fabrique! à la fabrique! » répéta la foule avec des trépignements furieux, car peu à peu tous ceux qui avaient pu monter et tenir dans la grande salle ou sur l'escalier s'y étaient entassés.

Ces cris furieux rappelant un instant Couche-tout-Nu à lui-même, il dit tout bas à Morok : « Mais, c'est donc un carnage que vous voulez? Je n'en suis plus... — Nous aurons le temps de prévenir à la fabrique... Nous les quitterons en route, » lui dit Morok. Puis il cria tout haut en s'adressant à l'hôte, effrayé de ce désordre : « De l'eau-de-vie! que l'on puisse boire à la santé des braves Loups! C'est moi qui régale! » Et il jeta de l'argent au cabaretier, qui disparut et revint bientôt avec plusieurs bouteilles d'eau-de-vie et quelques verres. « Allons donc! des verres? » s'écria Morok ; « est-ce que des camarades comme nous boivent dans des verres?... Et faisant sauter le bouchon d'une bouteille, il porta le goulot à ses lèvres et la passa au gigantesque carrier après avoir bu. « — A la bonne heure, » dit le carrier, « à la régalade! capon qui s'en dédit! ça va aiguiser les dents des Loups! — A vous autres, camarades! » dit Morok en distribuant les bouteilles. « — Il y aura du sang à la fin de tout ça, » murmura Couche-tout-Nu, qui, malgré son état d'ivresse, comprenait tout le danger de ces funestes excitations.

En effet, bientôt le nombreux rassemblement quitta la cour du cabaret pour courir en masse à la fabrique de M. Hardy. Ceux des ouvriers et habitants du village qui n'avaient pas voulu prendre part à ce mouvement d'hostilité (et ils étaient en majorité) ne parurent pas au moment où la troupe menaçante traversa la rue principale ; mais un assez grand nombre de femmes, fanatisées par les prédications de l'abbé, encouragèrent carrier par leurs cris la troupe militante. A sa tête s'avançait le gigantesque carrier, brandissant sa formidable pince de fer, puis derrière lui, pêle-mêle, armés les uns de bâtons, les autres de pierres, suivait le gros de la troupe. Les têtes, encore exaltées par de récentes libations d'eau-de-vie, étaient arrivées à un état d'effervescence effrayant. Les physionomies étaient farouches, enflammées, terribles. Ce déchaînement des plus mauvaises passions faisait pressentir de déplorables conséquences. Se tenant par le bras et marchant quatre ou cinq de front, les Loups s'excitaient encore par leurs chants

de guerre répétés avec une exaltation croissante et dont voici le dernier couplet :

Élançons-nous pleins d'assurance,
Exerçons nos bras vigoureux ;
Il ont lassé notre prudence,
Eh bien ! nous voici devant eux. (*Bis.*)

Enfants d'un roi brillant de gloire [1],
C'est aujourd'hui que sans pâlir
Il faut savoir vaincre ou mourir ;
La mort, la mort, ou la victoire !
Du grand roi Salomon intrépides enfants,
Faisons, faisons un noble effort,
Nous serons triomphants !

. . . .

Morok et Couche-tout-Nu avaient disparu pendant que la troupe en tumulte sortait du cabaret pour se rendre à la fabrique.

[1] Les *Loups* et les *Gavots* entre autres font remonter l'institution de leur compagnonnage jusqu'au roi Salomon. (Voir pour plus de détails le curieux ouvrage de M. Agricol Perdiguier, que nous avons déjà cité et dont ce chant de guerre est extrait.)





CHAPITRE XLVI.

La maison commune.

Pendant que les Loups, ainsi qu'on vient de le voir, se préparaient à une sauvage agression contre les Dévorants, la fabrique de M. Hardy avait, cette matinée-là, un air de fête parfaitement d'accord avec la sérénité du ciel; car le vent était nord et le froid assez piquant pour une belle journée de mars.

Neuf heures du matin venaient de sonner à l'horloge de la *maison commune* des ouvriers, séparée des ateliers par une large route plantée d'arbres. Le soleil levant inondait de ses rayons cette imposante masse de bâtiments situés à une lieue de Paris, dans une position aussi riante que salubre, d'où l'on apercevait les coteaux boisés et pittoresques qui, de ce côté, dominent la grande ville. Rien n'était d'un aspect plus simple et plus gai que la maison commune des ouvriers. Son toit de chalet en tuiles rouges s'avançait au delà des murailles blanches coupées çà et là par de larges assises de briques, qui contrastaient agréablement avec la couleur verte des persiennes du premier et du second étage. Ces bâtiments, exposés au midi et au

levant, étaient entourés d'un vaste jardin de dix arpents, ici planté d'arbres en quinconce, là distribué en potager et en verger.

Avant de continuer cette description, qui peut-être semblera quelque peu *féerique*, établissons d'abord que les *merveilles* dont nous allons esquisser le tableau ne doivent pas être considérées comme des utopies, comme des rêves; rien, au contraire, n'était plus positif, et même, hâtons-nous le dire et surtout de le prouver (de ce temps-ci une telle affirmation donnera singulièrement de poids et d'intérêt à la chose), ces merveilles étaient le résultat d'*une excellente spéculation,* et au résumé représentaient *un placement aussi lucratif qu'assuré*. Entreprendre une chose belle, utile et grande, douer un nombre considérable de créatures humaines d'un bien-être idéal, si on le compare au sort affreux, presque homicide, auquel ils sont presque toujours condamnés; les instruire, les relever à leurs propres yeux; leur faire préférer aux grossiers plaisirs du cabaret, ou plutôt à ces étourdissements funestes que ces malheureux y cherchent fatalement pour échapper à la conscience de leur déplorable destinée, leur faire préférer à cela les plaisirs de l'intelligence, le délassement des arts; moraliser, en un mot, l'homme par le bonheur; enfin, grâce à une généreuse initiative, à un exemple d'une pratique facile, prendre place parmi les bienfaiteurs de l'humanité, et *faire* en même temps, pour ainsi dire, *forcément une excellente affaire*... ceci paraît fabuleux. Tel était cependant le secret des merveilles dont nous parlons.

. . . .

Entrons dans l'intérieur de la fabrique.

Agricol, ignorant la cruelle disparition de la Mayeux, se livrait aux plus heureuses pensées en songeant à Angèle, et achevait sa *toilette* avec une certaine coquetterie, afin d'aller retrouver sa fiancée. Disons deux mots du logement que le forgeron occupait dans la maison commune, à raison du prix incroyablement minime de *soixante et quinze francs* par an, comme les autres célibataires. Ce logement, situé au deuxième étage, se composait d'une belle chambre et d'un cabinet exposés en plein midi et donnant sur le jardin; le plancher, de sapin, était d'une blancheur parfaite; le lit de fer garni d'une paillasse de feuilles de maïs, d'un excellent matelas et de moelleuses couvertures; un bec de gaz et la bouche d'un calorifère donnaient, selon le besoin, de la lumière et une douce chaleur dans cette pièce, tapissée d'un joli papier perse et ornée de rideaux pareils; une commode, une table en noyer, quelques chaises, une petite bibliothèque, composaient l'ameublement d'Agricol; enfin, dans le cabinet, fort grand et fort clair, se trouvaient un placard pour serrer les habits, une table pour les objets de toilette, et une large cuvette de zinc au-dessous d'un robinet donnant de l'eau à volonté. Si l'on compare ce logement agréable, salubre, commode, à la mansarde obscure, glaciale et délabrée que le digne garçon payait quatre-vingt-dix francs par an dans la maison de sa mère, et qu'il lui fallait aller gagner chaque soir en faisant plus d'une lieue et demie, on comprendra le sacrifice qu'il faisait à son affection pour cette excellente femme. Agricol, après avoir jeté un dernier coup d'œil assez satisfait sur son miroir en peignant sa moustache et sa large impériale, quitta sa chambre pour

aller rejoindre Angèle à la lingerie commune; le corridor qu'il traversa était large, éclairé par le haut, et planchéié de sapin, d'une extrême propreté.

Malgré les quelques ferments de discorde jetés depuis peu par les ennemis de M. Hardy au milieu de l'association d'ouvriers, jusqu'alors si fraternellement unie, on entendait de joyeux chants dans presque toutes les chambres qui bordaient le corridor, et Agricol, en passant devant plusieurs portes ouvertes, échangea cordialement un bonjour matinal avec plusieurs de ses camarades. Le forgeron descendit prestement l'escalier, traversa la cour en boulingrin, plantée d'arbres au milieu desquels jaillissait une fontaine d'eau vive, et gagna l'autre aile du bâtiment. Là se trouvait l'atelier où une partie des femmes et des filles des ouvriers associés, qui n'étaient pas employées à la fabrique, confectionnaient les effets de lingerie. Cette main-d'œuvre, jointe à l'énorme économie provenant de l'achat de toiles en gros, fait directement dans les fabriques par l'association, réduisait incroyablement le prix de revient de chaque objet. Après avoir traversé l'atelier de lingerie, vaste salle donnant sur le jardin, bien aéré pendant l'été [1], bien chauffé pendant l'hiver, Agricol alla frapper à la porte de la mère d'Angèle.

Si nous disons quelques mots de ce logis, situé au premier étage, exposé au levant et donnant sur un jardin, c'est qu'il offrait pour ainsi dire le spécimen de l'habitation du *ménage* dans l'association, au prix toujours incroyablement minime de *cent vingt-cinq francs par an*. Une sorte de petite entrée donnant sur le corridor conduisait à une très grande chambre, de chaque côté de laquelle se trouvait une chambre un peu moins grande, destinée à leur famille lorsque filles ou garçons étaient trop grands pour continuer de coucher dans l'un des deux dortoirs établis comme des dortoirs de pension, et destinés aux enfants des deux sexes. Chaque nuit la surveillance de ces dortoirs était confiée à un père ou à une mère de famille appartenant à l'association. Le logement dont nous parlons, se trouvant, comme tous les autres, complétement débarrassé de l'attirail de la cuisine, qui se faisait en grand et en commun dans une autre partie du bâtiment, pouvait être tenu avec une extrême propreté. Un assez grand tapis, un bon fauteuil, quelques jolies porcelaines sur une étagère en bois blanc bien ciré, plusieurs gravures pendues aux murailles, une pendule de bronze doré, un lit, une commode et un secrétaire d'acajou, annonçaient que les locataires de ce logis joignaient un peu de superflu à leur bien-être.

[1] M. Adolphe Bobierre, dans un petit livre récemment publié (*De l'air considéré sous le rapport de la salubrité*, Fournier, 7, rue Saint-Benoît), entre dans les détails les plus curieux et les plus positifs sur l'indispensable nécessité du renouvellement de l'air pour la conservation de la santé. Il résulte des expériences de la science ce fait irréfragable, que pour que l'homme soit dans sa condition normale, *il lui faut par heure de six à dix mètres cubes d'air frais et renouvelé*. Or, on frémit quand on songe aux ateliers obscurs et étouffés, où sont souvent entassés une multitude d'ouvriers. Parmi les excellentes conclusions de la brochure de M. Bobierre, nous citons celle-ci, en nous joignant à lui pour appeler sur cette proposition l'attention du conseil de salubrité, qui rend chaque jour de grands services.

Dès qu'un atelier devra contenir un nombre d'ouvriers supérieur à dix, il sera soumis à l'inspection des délégués du conseil de salubrité, qui constateront que sa disposition n'est pas de nature à altérer la santé des ouvriers qui y sont enfermés.

Angèle, que l'on pouvait, dès ce moment, appeler la fiancée d'Agricol, justifiait de tout point le portrait flatteur tenu par le forgeron dans son entretien avec la pauvre Mayeux ; cette charmante jeune fille, âgée de dix-sept ans au plus, vêtue avec autant de simplicité que de fraîcheur, était assise à côté de sa mère. Lorsque Agricol entra, elle rougit légèrement à sa vue. « Mademoiselle, » dit le forgeron, « je viens remplir ma promesse, si votre mère y consent. — Certainement, M. Agricol, j'y consens, » répondit cordialement la mère de la jeune fille. « Elle n'a pas voulu visiter la maison commune et ses dépendances, ni avec son père, ni avec son frère, ni avec moi, pour avoir le plaisir de la visiter avec vous aujourd'hui, dimanche... C'est bien le moins que vous, qui parlez si bien, vous fassiez les honneurs de la maison à cette nouvelle débarquée; il y a déjà une heure qu'elle vous attend, et avec quelle impatience! — Mademoiselle, excusez-moi, » dit gaiement Agricol; « en pensant au plaisir de vous voir... j'ai oublié l'heure... C'est là ma seule excuse. — Ah! maman..., » dit la jeune fille à sa mère d'un ton de doux reproche, et en devenant vermeille comme une cerise, « pourquoi avoir dit cela? — Est-ce vrai, oui ou non? Je ne t'en fais pas un reproche, au contraire; va, mon enfant, M. Agricol t'expliquera mieux que moi encore ce que tous les ouvriers de la fabrique doivent à M. Hardy. — M. Agricol, » dit Angèle en nouant les rubans de son joli bonnet, « quel dommage que votre bonne petite sœur adoptive ne soit pas avec nous! — La Mayeux? vous avez raison, mademoiselle, mais ce ne sera que partie remise, et la visite qu'elle nous a faite hier ne sera pas la dernière... »

La jeune fille, après avoir embrassé sa mère, sortit avec Agricol dont elle prit le bras. « Mon Dieu! M. Agricol, » dit Angèle, « si vous saviez combien j'ai été surprise en entrant dans cette belle maison, moi qui étais habituée à voir tant de misère chez les pauvres ouvriers de notre province... misère que j'ai partagée aussi... tandis qu'ici tout le monde a l'air si heureux, si content!... C'est comme une féerie, en vérité; je crois rêver, et quand je demande à ma mère l'explication de cette féerie, elle me répond : « M. Agricol t'expliquera cela. » — Savez-vous pourquoi je suis si heureux de la douce tâche que je vais remplir, mademoiselle? » dit Agricol avec un accent à la fois grave et tendre, « c'est que rien ne pouvait venir plus à propos. — Comment cela, M. Agricol? — Vous montrer cette maison, vous faire connaître toutes les ressources de notre association, c'est pouvoir vous dire : Ici, mademoiselle, le travailleur, certain du présent, certain de l'avenir, n'est pas, comme tant de ses pauvres frères, obligé de renoncer souvent au plus doux besoin du cœur... au désir de se choisir une compagne pour la vie... cela, dans la crainte d'unir sa misère à une autre misère. » Angèle baissa les yeux et rougit. « Ici le travailleur peut se livrer sans inquiétude à l'espoir des douces joies de la famille, bien sûr de ne pas être déchiré plus tard par la vue des horribles privations de ceux qui lui sont chers; ici, grâce à l'ordre, au travail, au sage emploi des forces de chacun, hommes, femmes, enfants vivent heureux et satisfaits; en un mot, vous expliquer tout cela, » ajouta Agricol en souriant d'un air plus tendre, « c'est vous prouver qu'ici, mademoiselle, l'on ne peut faire rien de plus

raisonnable... que de s'aimer, et rien de plus sage... que de se marier. — Monsieur... Agricol, » répondit Angèle d'une voix doucement émue et en rougissant encore plus, « si nous commencions notre promenade? — A l'instant, mademoiselle, » répondit le forgeron, heureux du trouble qu'il avait fait naître dans cette âme ingénue. « Mais tenez, nous sommes tout près du dortoir des petites filles. Ces oiseaux gazouilleurs sont dénichés depuis longtemps ; allons-y. — Volontiers, M. Agricol. »

Le jeune forgeron et Angèle entrèrent bientôt dans un vaste dortoir, pareil à celui d'une excellente pension. Les petits lits en fer étaient symétriquement rangés ; à chacune des extrémités se voyaient les lits des deux mères de famille qui remplissaient tour à tour le rôle de surveillantes. « Mon Dieu ! comme ce dortoir est bien distribué, M. Agricol ! et quelle propreté ! Qui donc soigne cela si parfaitement ? — Les enfants eux-mêmes ; il n'y a pas ici de serviteurs ; il existe entre ces bambins une émulation incroyable ; c'est à qui aura mieux fait son lit ; cela les amuse au moins autant que de faire le lit de leur poupée. Les petites filles, vous le savez, adorent *jouer au ménage*. Eh bien ! ici elles y jouent sérieusement, et le ménage se trouve merveilleusement fait... — Ah ! je comprends... on utilise leurs goûts naturels pour toutes ces sortes d'amusements. — C'est là tout le secret ; vous les verrez partout très-utilement occupées, et ravies de l'importance que ces occupations leur donnent... — Ah ! M. Agricol, » dit timidement Angèle, « quand on compare ces beaux dortoirs, si sains, si chauds, à ces horribles mansardes glacées où les enfants sont entassés pêle-mêle sur une mauvaise paillasse, grelottant de froid, ainsi que cela est chez presque tous les ouvriers dans notre pays ! — Et à Paris donc, mademoiselle !... c'est peut-être pis encore. — Ah ! combien il faut que M. Hardy soit bon, généreux, et riche surtout, pour dépenser tant d'argent à faire du bien ! — Je vais vous étonner beaucoup, mademoiselle, » dit Agricol en souriant, « vous étonner tellement, que peut-être vous ne me croirez pas... — Pourquoi donc cela, M. Agricol ? — Il n'y a pas certainement au monde un homme d'un cœur meilleur et plus généreux que M. Hardy ; il fait le bien pour le bien, sans songer à son intérêt ; eh bien ! figurez-vous, mademoiselle Angèle, qu'il serait l'homme le plus égoïste, le plus intéressé, le plus avare... qu'il trouverait encore un énorme profit à nous mettre à même d'être aussi heureux que nous le sommes. — Cela est-il possible, M. Agricol ? Vous me le dites, je vous crois ; mais si le bien est si facile... et même si avantageux à faire, pourquoi ne le fait-on pas davantage ? — Ah ! mademoiselle, c'est qu'il faut trois conditions bien rares à rencontrer chez la même personne : *Savoir, pouvoir, vouloir*. — Hélas ! oui : ceux qui savent... ne peuvent pas. — Et ceux qui peuvent, ne savent ou ne veulent pas. — Mais M. Hardy, comment trouve-t-il tant d'avantage au bien dont il vous fait jouir ? — Je vous expliquerai cela tout à l'heure, mademoiselle. — Ah ! quelle bonne et douce odeur de fruits ! » dit tout à coup Angèle. « — C'est que le fruitier commun n'est pas loin ; je parie que vous allez trouver encore là plusieurs de nos petits oiseaux du dortoir occupés ici, non pas à picorer, mais à travailler, s'il vous plaît. »

Et Agricol, ouvrant une porte, fit entrer Angèle dans une assez grande

salle, garnie de tablettes où des fruits d'hiver étaient symétriquement rangés; plusieurs enfants de sept à huit ans, proprement et chaudement vêtus, rayonnant de santé, s'occupaient gaiement, sous la surveillance d'une femme, de séparer et de trier les fruits gâtés. « Vous voyez, » dit Agricol, « partout, autant que possible, nous utilisons les enfants; ces occupations sont des amusements pour eux, répondent au besoin de mouvement, d'activité de leur âge, et de la sorte, on ne demande pas aux jeunes filles et aux femmes un temps bien mieux employé.— C'est vrai, M. Agricol; combien tout cela est sagement ordonné! — Et si vous les voyiez, ces bambins, à la cuisine, quels services ils rendent! Dirigés par une ou deux femmes, ils font la besogne de huit ou dix servantes. — Au fait, » dit Angèle en souriant, « à cet âge on aime tant à jouer *à la dînette!* Ils doivent être ravis.—Justement, et de même, sous le prétexte de *jouer au jardinet*, ce sont eux qui, au jardin, sarclent la terre, font la cueillette des fruits et des légumes, arrosent les fleurs, passent le râteau dans les allées, etc.; en un mot, cette armée de bambins travailleurs, qui ordinairement restent jusqu'à l'âge de dix à douze ans sans rendre aucun service, ici sont très-utiles; sauf trois heures d'école bien suffisantes pour eux, depuis l'âge de six ou sept ans, leurs récréations sont très-sérieusement employées, et certes ces chers petits êtres, par l'économie de *grands bras* que procurent leurs travaux, gagnent beaucoup plus qu'ils ne coûtent; et puis enfin, mademoiselle, ne trouvez-vous pas qu'il y a, dans la présence de l'enfance ainsi mêlée à tous labeurs, quelque chose de doux, de pur, presque de sacré, qui impose aux paroles, aux actions, une réserve toujours salutaire? L'homme le plus grossier respecte l'enfance... — A mesure que l'on réfléchit, comme on voit en effet que tout ceci est calculé pour le bonheur de tous! » dit Angèle avec admiration. « — Et cela n'a pas été sans peine : il a fallu vaincre les préjugés, la routine... Mais tenez, mademoiselle Angèle... nous voici devant la cuisine commune, » ajouta le forgeron en souriant; « voyez si cela n'est pas aussi imposant que la cuisine d'une caserne ou d'une grande pension! »

En effet, l'officine culinaire de la maison commune était immense; tous ses ustensiles étincelaient de propreté; puis, grâce aux procédés aussi merveilleux qu'économiques de la science moderne (toujours inabordables aux classes pauvres auxquelles ils seraient indispensables, parce qu'ils ne peuvent se pratiquer que sur une grande échelle), non-seulement le foyer et les fourneaux étaient alimentés avec une quantité de combustible deux fois moindre que celle que chaque ménage eût individuellement dépensée, mais l'excédant de calorique suffisait, au moyen d'un calorifère parfaitement organisé, à répandre une chaleur égale dans toutes les chambres de la maison commune. Là encore des enfants, sous la direction de deux ménagères, rendaient de nombreux services. Rien de plus comique que le sérieux qu'ils mettaient à remplir leurs fonctions culinaires; il en était de même de l'aide qu'ils apportaient à la boulangerie où se confectionnait, à un rabais extraordinaire (on achetait la farine en gros) cet excellent *pain de ménage*, salubre et nourrissant mélange de pur froment et de seigle, si préférable à ce pain blanc et léger qui n'obtient souvent ces qualités qu'à l'aide de substances malfaisantes.

« Bonjour, madame Bertrand, » dit gaiement Agricol à une digne matrone qui contemplait gravement les lentes évolutions de plusieurs tournebroches dignes des noces de Gamache, tant ils étaient glorieusement chargés de morceaux de bœuf, de mouton et de veau, qui commençaient à prendre une belle couleur d'un brun doré des plns appétissantes; « bonjour, madame Bertrand,» reprit Agricol;» selon le règlement, je ne dépasse pas le seuil de la cuisine; je veux seulement la faire admirer à mademoiselle, qui est arrivée ici depuis peu de jonrs. — Admirez, mon garçon, admirez... et surtout voyez comme cette marmaille est sage et travaille bien!... » Et ce disant, la matrone indiqua, du bout de la grande cuiller de lèchefrite qui lui servait de sceptre, une quinzaine de marmots des deux sexes, assis autour d'une table, profondément absorbés dans l'exercice de leurs fonctions, qui consistaient à pelurer des pommes de terre et à éplucher des herbes. « — Nous aurons donc un vrai festin de Balthasar, madame Bertrand? » demanda Agricol en riant. « — Ma foi! un vrai festin comme toujours, mon garçon... Voilà la carte du dîner d'aujourd'hui : bonne soupe de légumes au bouillon, bœuf rôti avec des pommes de terre autour, salade, fruits, fromage, et pour extra du dimanche des tourtes au raisiné que fait la mère Denis à la boulangerie, et c'est le cas de le dire, à cette heure, le four chauffe.—Ce que vous me dites là, madame Bertrand, me met furieusement en appétit, » dit gaiement Agricol. «Du reste, on s'aperçoit bien quand c'est votre tour d'être de cuisine,» ajouta-t-il d'un air flatteur. « —Allez, allez, grand moqueur! » dit gaiement le cordon bleu de service. « — C'est encore cela qui m'étonne tant, M. Agricol, » dit Angèle à Agricol en continuant de marcher à côté de lui, « c'est de comparer la nourriture si insuffisante, si malsaine, des ouvriers de notre pays, à celle que l'on a ici. — Et pourtant, nous ne dépensons pas plus de vingt-cinq sous par jour, pour être nourris beaucoup mieux que nous ne le serions pour trois francs à Paris. — Mais c'est à n'y pas croire, M. Agricol. Comment est-ce donc possible?... — C'est toujours grâce à la baguette de M. Hardy. Je vous expliquerai cela tout à l'heure. — Ah! que j'ai aussi d'impatience à le voir, M. Hardy! — Vous le verrez bientôt, peut-être aujourd'hui; car on l'attend d'un moment à l'autre. Mais tenez, voici le réfectoire que vous ne connaissez pas, puisque votre famille, comme d'autres ménages, a préféré se faire apporter à manger chez elle... Voyez donc quelle belle pièce... et si gaie, sur le jardin en face de la fontaine! »

En effet, c'était une vaste salle, bâtie en forme de galerie et éclairée par dix fenêtres ouvrant sur un jardin; des tables, recouvertes de toile cirée bien luisante, étaient rangées près des murs, de sorte qne, pendant l'hiver, cette pièce servait le soir, après les travaux, de salle de réunion et de veillée, pour les ouvriers qui préféraient passer la soirée en commun au lieu de la passer seuls chez eux ou en famille. Alors, dans cette immense salle, bien chauffée par le calorifère, brillamment éclairée au gaz, les uns lisaient, d'autres jouaient aux cartes, ceux-là causaient ou s'occupaient de menus travaux.

« Ce n'est pas tout, » dit Agricol à la jeune fille, « vous trouverez, j'en suis sûr, cette pièce encore plus belle lorsque vous saurez que le jeudi et le dimanche elle se transforme en salle de bal, et le mardi et le samedi soir





Le maréchal Simon, duc de Ligny.

en salle de concert! — Vraiment!... — Certainement,» répondit fièrement le forgeron. « Nous avons parmi nous des musiciens exécutants très-capables de faire danser; de plus, deux fois la semaine nous chantons presque tous en chœur, hommes, femmes, enfants[1]. Malheureusement, cette [illegible] dans la fabrique ont empêché nos

[1] [illegible] plus de mille ouvriers, hommes, [illegible] semble.



en salle de concert! — Vraiment!... — Certainement,» répondit fièrement le forgeron. « Nous avons parmi nous des musiciens exécutants très-capables de faire danser; de plus, deux fois la semaine nous chantons presque tous en chœur, hommes, femmes, enfants[1]. Malheureusement, cette semaine, quelques troubles survenus dans la fabrique ont empêché nos concerts. — Autant de voix! cela doit être superbe. — C'est très-beau, je vous assure... M. Hardy a toujours beaucoup encouragé chez nous cette distraction d'un effet si puissant, dit-il, et il a raison, sur l'esprit et sur les mœurs. Pendant un hiver, il a fait venir ici, à ses frais, deux élèves du célèbre M. Wilhem, et, depuis, notre école a fait de grands progrès; vraiment je vous assure, mademoiselle Angèle, que, sans nous flatter, c'est quelque chose d'assez émouvant que d'entendre environ deux cents voix diverses chanter en chœur quelque hymne au travail ou à la liberté... Vous entendrez cela et vous trouverez, j'en suis sûr, qu'il y a quelque chose de grandiose, et pour ainsi dire d'élevant pour le cœur, dans l'accord fraternel de toutes ces voix se fondant en un seul son, grave, sonore et imposant. — Oh! je le crois; mais quel bonheur d'habiter ici! il n'y a que des joies, car le travail ainsi mélangé de plaisirs devient un bonheur. — Hélas! il y a ici comme partout des larmes et des douleurs, » dit tristement Agricol. « Voyez-vous là... ce bâtiment isolé, bien exposé? — Oui, quel est-il? — C'est notre salle de malades... Heureusement, grâce à notre régime si sain et si salubre, elle n'est pas souvent au complet; une cotisation annuelle nous permet d'avoir un très-bon médecin; de plus, une caisse de secours mutuels est organisée de telle sorte, qu'en cas de maladie chacun de nous reçoit les deux tiers de ce qu'il reçoit en santé. — Comme tout cela est bien entendu! Et là-bas, M. Agricol, de l'autre côté de la pelouse? — C'est la buanderie et le lavoir d'eau courante, chaude et froide; et puis, sous ce hangar est le séchoir; plus loin, les écuries et les greniers de fourrage pour les chevaux du service de la fabrique. — Mais enfin, M. Agricol, allez-vous me dire le secret de toutes ces merveilles? — En dix minutes vous allez comprendre cela, mademoiselle. »

Malheureusement la curiosité d'Angèle fut à ce moment déçue: la jeune fille se trouvait avec Agricol près d'une barrière à claire-voie servant de clôture au jardin, du côté de la grande allée qui séparait les ateliers de la maison commune. Tout à coup, une bouffée de vent apporta le bruit très-lointain de fanfares guerrières et d'une musique militaire; puis, on entendit le galop retentissant de deux chevaux qui s'approchaient rapidement, et bientôt arriva, monté sur un beau cheval noir à longue queue flottante et à housse cramoisie, un officier général; ainsi que sous l'empire, il portait des bottes à l'écuyère et une culotte blanche; son uniforme bleu étincelait de broderies d'or, le grand cordon rouge de la Légion d'honneur était passé sur son épaulette droite quatre fois étoilée d'argent, et son chapeau, largement bordé d'or, était garni de plume blanche, distinction réservée

[1] Nous serons compris de ceux qui ont entendu les admirables concerts de l'Orphéon, où plus de mille ouvriers, hommes, femmes et enfants, chantent avec un merveilleux ensemble.

aux maréchaux de France. On ne pouvait voir un homme de guerre d'une tournure plus martiale, plus chevaleresque, et plus fièrement campé sur son cheval de bataille.

Au moment où le maréchal Simon, car c'était lui, arrivait devant Angèle et Agricol, il arrêta brusquement sa monture sur ses jarrets, en descendit lestement, et jeta ses rênes d'or à un domestique en livrée qui le suivait à cheval. « Où faudra-t-il attendre M. le duc ? » demanda le palefrenier. « — Au bout de l'allée, » dit le maréchal. Et se découvrant avec respect, il s'avança vivement, le chapeau à la main, au-devant d'une personne qu'Angèle et Agricol ne voyaient pas encore. Cette personne parut bientôt au détour de l'allée : c'était un vieillard à la figure énergique et intelligente; il portait une blouse fort propre, une casquette de drap sur ses longs cheveux blancs, et, les mains dans ses poches, il fumait paisiblement une vieille pipe d'écume de mer. « Bonjour, mon bon père, » dit respectueusement le maréchal en embrassant avec effusion le vieil ouvrier, qui, après lui avoir rendu tendrement son étreinte, lui dit, voyant qu'il conservait son chapeau à la main : « — Couvre-toi donc, mon garçon... Mais comme te voilà beau ! » ajouta-t-il en souriant. « — Mon père, c'est que je viens d'assister à une revue tout près d'ici... et j'ai profité de cette occasion pour être plus tôt près de vous. — Ah çà, est-ce que l'occasion m'empêchera d'embrasser mes petites-filles aujourd'hui comme tous les dimanches ? — Non, mon père... elles vont venir en voiture, Dagobert les accompagnera. — Mais... qu'as-tu donc? Tu me sembles soucieux. — C'est qu'en effet, mon père, » dit le maréchal d'un air péniblement ému, « j'ai de graves choses à vous apprendre. — Viens chez moi, alors, » dit le vieillard assez inquiet. Et le maréchal et son père disparurent au tournant de l'allée.

Angèle était restée si stupéfaite de ce que ce brillant officier général, qu'on appelait M. le duc, avait pour père un vieil ouvrier en blouse, que, regardant Agricol d'un air interdit, elle lui dit : — Comment ! M. Agricol, ce vieil ouvrier...? — Est le père de M. le maréchal duc de Ligny... l'ami... oui, je peux le dire, » ajouta Agricol d'une voix émue, « l'ami de mon père, à moi, qui a fait la guerre pendant vingt ans sous ses ordres. — Être si haut placé, et se montrer si respectueux, si tendre pour son père ! » dit Angèle. « Le maréchal doit avoir un bien noble cœur; mais comment laisse-t-il son père ouvrier? — Parce que le père Simon ne quitterait son état et la fabrique pour rien au monde ; il est né ouvrier, il veut mourir ouvrier, quoiqu'il ait pour fils un duc, un maréchal de France. »





CHAPITRE XLVII.

Le secret.

Lorsque l'étonnement fort naturel que l'arrivée du maréchal Simon avait causé à Angèle fut dissipé, Agricol lui dit en souriant : « Je ne voudrais pas, mademoiselle Angèle, profiter de cette circonstance pour m'épargner de vous dire le secret de toutes les merveilles de notre *maison commune*... — Oh! je ne vous aurais pas non plus laissé manquer à votre promesse, M. Agricol, » répondit Angèle; « ce que vous m'avez déjà dit m'intéresse trop pour cela. — Écoutez-moi donc, mademoiselle. M. Hardy, en véritable magicien, a prononcé trois mots cabalistiques : ASSOCIATION, COMMUNAUTÉ, FRATERNITÉ. Nous avons compris le sens de ces paroles, et les merveilles que vous voyez ont été créées, à notre grand avantage, et aussi, je vous le répète, au grand avantage de M. Hardy. — C'est toujours cela qui me paraît extraordinaire, M. Agricol. — Supposez, mademoiselle, que M. Hardy, au lieu d'être ce qu'il est, eût été seulement un spéculateur au cœur sec, ne connaissant que le produit, se disant : « Pour que ma fabrique « me rapporte beaucoup, que faut-il? main-d'œuvre parfaite, grande éco- « nomie de matières premières, parfait emploi du temps des ouvriers; en un

« mot, économie de fabrication, afin de produire à très-bon marché; excellence des produits, afin de vendre très-cher... » — Certainement, M. Agricol, un fabricant ne peut exiger davantage. — Eh bien! mademoiselle, ces exigences eussent été satisfaites... ainsi qu'elles l'ont été;... mais comment? Le voici : M. Hardy, seulement spéculateur, se serait d'abord dit : « Éloignés de ma fabrique, mes ouvriers, pour s'y rendre, peineront; se « levant plus tôt, ils dormiront moins; prendre sur le sommeil si néces« saire aux travailleurs? mauvais calcul; ils s'affaiblissent, l'ouvrage s'en « ressent; puis l'intempérie des saisons empirera cette longue course; « l'ouvrier arrivera mouillé, frissonnant de froid, énervé avant le travail, « et alors... quel travail! » — C'est malheureusement vrai, M. Agricol; quand à Lille j'arrivais toute mouillée d'une pluie froide à la manufacture, j'en tremblais quelquefois toute la journée à mon métier. — Aussi, mademoiselle Angèle, le spéculateur dira : « Loger mes ouvriers à la porte de « ma fabrique, c'est obvier à cet inconvénient. Calculons : l'ouvrier marié « paye en moyenne, dans Paris, deux cent cinquante francs par an [1], une ou « deux mauvaises chambres et un cabinet, le tout obscur, étroit, malsain, dans « quelque rue noire et infecte; là il vit entassé avec sa famille; aussi quelles « santés délabrées! toujours fiévreux, toujours chétifs; et quel travail at« tendre d'un fiévreux, d'un chétif? Quant aux ouvriers garçons, ils payent « un logement moins grand, mais aussi insalubre, environ cent cin« quante francs. Or, additionnons : j'emploie cent quarante-six ouvriers « mariés; ils payent donc à eux tous, pour leurs affreux taudis, trente-six « mille cinq cents francs par an; d'autre part, j'emploie cent quinze « ouvriers garçons qui payent aussi par an dix-sept mille deux cent quatre« vingts francs, total environ cinquante mille francs de loyer, le revenu « d'un million. » — Mon Dieu, M. Agricol, quelle grosse somme font pourtant tous ces mauvais petits loyers réunis! — Vous voyez, mademoiselle, cinquante mille francs par an! le prix d'un logement de millionnaire; alors, que se dit notre spéculateur? « Pour décider mes ouvriers à aban« donner leur demeure de Paris, je leur ferai d'énormes avantages. J'irai « jusqu'à réduire de moitié le prix de leur loyer, et, au lieu de chambres « malsaines, ils auront des appartements vastes, bien aérés, bien exposés et « facilement chauffés et éclairés à peu de frais; ainsi, cent quarante-six « ménages me payant seulement cent vingt-cinq francs de loyer, et cent « quinze garçons soixante et quinze francs, j'ai un total de vingt-six à « vingt-sept mille francs... Un bâtiment assez vaste pour loger tout ce « monde me coûtera tout au plus cinq cent mille francs [2]. J'aurai donc mon

[1] C'est, en effet, le prix moyen d'un logement d'ouvrier composé au plus de deux petites pièces et d'un cabinet, au troisième ou quatrième étage.

[2] Ce chiffre est exact, peut-être même exagéré... Un bâtiment pareil à une lieue de Paris, du côté de Montrouge, avec toutes les grandes dépendances nécessaires, cuisine, buanderie, lavoir, etc ; réservoir à gaz, prise d'eau, calorifère, etc., entouré d'un jardin de dix arpents, aurait, à l'époque de ce récit, à peine coûté cinq cent mille francs. — Un constructeur expérimenté a bien voulu nous faire un devis détaillé qui confirme ce que nous avançons. — On voit donc que, *même à prix égal* de ce que payent généralement les ouvriers, on pourrait leur assurer des logements parfaitement salubres et encore placer son argent à dix pour cent.

« argent placé au moins à cinq pour cent, et parfaitement assuré, puisque « les salaires me garantiront le prix du loyer. » — Ah! M. Agricol, je commence à comprendre comment il peut être quelquefois avantageux de faire le bien, même dans un intérêt d'argent. — Et moi je suis presque certain, mademoiselle, qu'à la longue les affaires faites avec droiture et loyauté sont toujours bonnes. Mais revenons à notre spéculateur. « Voici donc, dira-t-il, « mes ouvriers établis à la porte de ma fabrique, bien logés, bien chauffés, « et arrivant toujours vaillants à l'atelier. Ce n'est pas tout... l'ouvrier an- « glais qui mange de bon bœuf, qui boit de bonne bière, fait, à temps égal, « deux fois le travail de l'ouvrier français [1], réduit à une détestable nour- « riture, plus débilitante que confortante, grâce à l'empoisonnement des « denrées. Mes ouvriers travailleraient donc beaucoup plus, s'ils man- « geaient beaucoup mieux. Comment faire, sans y mettre du mien? Mais j'y « songe, le régime des casernes, des pensions, et même des prisons, qu'est-il? « la mise en commun des ressources individuelles, qui procurent ainsi une « somme de bien-être impossible à réaliser sans cette association. Or, si « mes deux cent soixante ouvriers, au lieu de faire deux cent soixante cui- « sines détestables, s'associaient pour n'en faire qu'une pour tous, mais « très-bonne, grâce à des économies de toutes sortes, quel avantage pour « moi... et pour eux! Deux ou trois ménagères suffiraient chaque jour, « aidées par des enfants, à préparer les repas; au lieu d'acheter le bois, « le charbon par fractions, et de le payer le double [2] de sa valeur, l'asso- « ciation de mes ouvriers ferait, sous ma garantie (leurs salaires me garan- « tiraient à mon tour) de grands approvisionnements de bois, de farine, « de beurre, d'huile, de vins, etc., en s'adressant directement aux produc- « teurs. Ainsi ils payeraient trois ou quatre sous la bouteille d'un vin pur « et sain, au lieu de payer douze et quinze sous un breuvage empoisonné. « Chaque semaine, l'association achèterait sur pied un bœuf et quelques « moutons, les ménagères feraient le pain, comme à la campagne; enfin, « avec ces ressources, de l'ordre et de l'économie, mes ouvriers auraient, « pour vingt à vingt-cinq sous par jour, une nourriture salubre, agréable « et suffisante. » — Ah, tout s'explique maintenant! M. Agricol. — Ce n'est pas tout, mademoiselle; continuant le rôle de spéculateur au cœur sec, il se dit : « Voici mes ouvriers bien logés, bien chauffés, bien nourris, avec « une économie de moitié; qu'ils soient aussi bien chaudement vêtus; leur « santé a toutes chances d'être parfaite, et la santé, c'est le travail. L'asso- « ciation achètera donc en gros et au prix de fabrique (toujours sous ma « garantie que le salaire m'assure) de chaudes et solides étoffes, de bonnes « et fortes toiles, qu'une partie des femmes d'ouvriers confectionneront en « vêtements aussi bien que des tailleurs. Enfin, la fourniture des chaus- « sures et des coiffures étant considérable, l'association obtiendra un rabais

[1] Le fait a été expérimenté lors des travaux du chemin de fer de Rouen. Les ouvriers français qui, n'ayant pas de famille, ont pu adopter le régime des Anglais, ont fait alors au moins autant de besogne, réconfortés qu'ils étaient par une nourriture saine et suffisante.

[2] Nous avons dit que la voie de bois en falourdes ou cotrets revenait au pauvre à *quatre-vingt dix francs*; il en est de même de tous les objets de consommation pris en détail, le fractionnement et le déchet étant à son désavantage.

« notable de l'entrepreneur. » Eh bien ! mademoiselle Angèle, que dites-vous de notre spéculateur? — Je dis, M. Agricol, » répondit la jeune fille avec une admiration naïve, « que c'est à n'y pas croire, et cela est si simple, cependant! — Sans doute, rien de plus simple que le bien... que le beau, et ordinairement, on n'y songe guère... Remarquez aussi que notre homme ne parle absolument qu'au point de vue de son intérêt privé... Ne considérant que le côté matériel de la question... comptant pour rien l'habitude de fraternité, d'appui, de solidarité qui naît inévitablement de la vie commune, ne réfléchissant pas que le bien-être moralise et adoucit le caractère de l'homme, ne se disant pas que les forts doivent appui et enseignement aux faibles, ne songeant pas qu'après tout *l'homme honnête, actif et laborieux a droit, positivement droit, à exiger de la société du travail et un salaire proportionné aux besoins de sa condition;*... non, notre spéculateur ne pense qu'au produit brut; eh bien! vous le voyez, non-seulement il place sûrement son argent en maisons à cinq pour cent, mais il trouve de grands avantages au bien-être matériel de ses ouvriers. — C'est juste, M. Agricol. — Et que direz-vous donc, mademoiselle, quand je vous aurai prouvé que notre spéculateur a aussi un grand avantage à donner à ses ouvriers, en outre de leur salaire régulier, une part proportionnelle dans ses bénéfices? —Cela me paraît plus difficile, M. Agricol.— Écoutez-moi quelques minutes encore, et vous serez convaincue. »

En conversant ainsi, Angèle et Agricol étaient arrivés près de la porte du jardin de la maison commune. Une femme âgée, vêtue très-simplement mais avec soin, s'approcha d'Agricol et lui dit : « M. Hardy est-il de retour à sa fabrique, monsieur? — Non, madame, mais on l'attend d'un moment à l'autre. — Aujourd'hui, peut-être? — Aujourd'hui ou demain, madame. — On ne sait pas à quelle heure il sera ici, monsieur? — Je ne crois pas qu'on le sache, madame; mais le portier de la fabrique, qui est aussi le portier de la maison de M. Hardy, pourra peut-être vous en instruire. — Je vous remercie, monsieur. — A votre service, madame. — M. Agricol, » dit Angèle lorsque la femme qui venait d'interroger le forgeron fut éloignée, « ne trouvez-vous pas que cette dame était bien pâle et avait l'air bien ému? — Je l'ai remarqué comme vous, mademoiselle; il m'a même semblé voir rouler une larme dans ses yeux. — Oui, elle avait l'air d'avoir bien pleuré. Pauvre femme! peut-être vient-elle demander quelques secours à M. Hardy. Mais qu'avez-vous, M. Agricol? vous semblez tout pensif. » Agricol pressentait vaguement que la visite de cette femme âgée, à la figure si triste, devait avoir quelque rapport avec l'aventure de la jeune et jolie dame blonde qui, trois jours auparavant, était venue, si éplorée, si émue, demander des nouvelles de M. Hardy, et qui avait appris peut-être trop tard qu'elle avait été suivie et espionnée. « — Pardonnez-moi, mademoiselle, » dit Agricol à Angèle; « mais la présence de cette femme me rappelait une circonstance dont je ne puis malheureusement pas vous parler, car ce n'est pas mon secret à moi seul.—Oh! rassurez-vous, M. Agricol, » répondit la jeune fille en souriant, « je ne suis pas curieuse, et ce que vous m'apprenez m'intéresse tant, que je ne désire pas vous entendre parler d'autre chose. — Eh bien! donc, mademoiselle, quelques mots encore, et vous serez, comme

moi, au courant de tous les secrets de notre association...— Je vous écoute, M. Agricol. — Parlons toujours au point de vue du spéculateur intéressé. Il se dit : « Voici mes ouvriers dans les meilleures conditions possibles « pour travailler beaucoup ; maintenant, pour obtenir de gros bénéfices, « que faire? Fabriquer à bon marché, vendre très-cher. Mais pas de bon « marché sans l'économie des matières premières, sans la perfection des « procédés de fabrication, sans la célérité du travail. Or, malgré ma sur-« veillance, comment empêcher mes ouvriers de prodiguer la matière pre-« mière? comment les engager, chacun dans sa spécialité, à chercher des « procédés plus simples, moins onéreux? » — C'est vrai, M. Agricol, comment faire? — « Et ce n'est pas tout, » dira notre homme, « pour vendre « très-cher mes produits, il faut qu'ils soient irréprochables, excellents. « Mes ouvriers font suffisamment bien ; ce n'est pas assez : il faut qu'ils « me fassent des chefs-d'œuvre! » — Mais, M. Agricol, une fois leur tâche suffisamment accomplie, quel intérêt auraient les ouvriers à se donner beaucoup de mal pour fabriquer des chefs-d'œuvre? — C'est le mot, mademoiselle Angèle, QUEL INTÉRÊT ont-ils? Notre spéculateur aussi se dit bientôt : « Que mes ouvriers aient *intérêt* à économiser la matière première, « *intérêt* à bien employer leur temps, *intérêt* à trouver des procédés de fa-« brication meilleurs, *intérêt* à ce que ce qui sort de leurs mains soit « un chef-d'œuvre... alors, mon but est atteint. Eh bien! *intéressons* mes « ouvriers dans les bénéfices que me procureront leur économie, leur acti-« vité, leur zèle, leur habileté : mieux ils fabriqueront, mieux je vendrai ; « meilleure sera leur part et la mienne aussi. » — Ah! maintenant je comprends, M. Agricol. — Et notre spéculateur spéculait bien ; avant d'être *intéressé*, l'ouvrier se disait : « Peu m'importe, à moi, qu'à la journée je « fasse plus, qu'à la tâche je fasse mieux. Que m'en revient-il? Rien! « Eh bien! à strict salaire, strict devoir. Maintenant, au contraire, j'ai in-« térêt à avoir du zèle, de l'économie. Oh! alors, tout change ; je redouble « d'activité, je stimule celle des autres ; un camarade est-il paresseux, « cause-t-il un dommage quelconque à la fabrique, j'ai le droit de lui dire : « Frère, nous souffrons tous plus ou moins de ta fainéantise ou du tort « que tu fais à la chose commune. » — Et alors, comme l'on doit travailler avec ardeur, avec courage, avec espérance, M. Agricol! — C'est bien là-dessus qu'a compté notre spéculateur ; et il se dira encore : « Des trésors « d'expérience, de savoir pratique, sont souvent enfouis dans les ateliers, « faute de bon vouloir, d'occasion ou d'encouragement : d'excellents « ouvriers, au lieu de perfectionner, d'innover comme ils le pourraient, « suivent indifféremment la routine... Quel dommage! car un homme in-« telligent, occupé toute sa vie d'un travail spécial, doit découvrir à la « longue mille moyens de faire mieux ou plus vite ; je fonderai donc une « sorte de comité consultatif, j'y appellerai mes chefs d'atelier et mes « ouvriers les plus habiles ; notre intérêt est maintenant commun ; il jail-« lira nécessairement de vives lumières de ce foyer d'intelligences pra-« tiques... » Le spéculateur ne se trompe pas ; bientôt frappé des ressources incroyables, des mille procédés nouveaux, ingénieux, parfaits, tout à coup révélés par les travailleurs : « Mais, malheureux! » s'écrie-t-il, « vous saviez

« cela, et vous ne me le disiez pas? Ce qui me coûte depuis dix ans « cent francs à fabriquer, ne m'en aurait coûté que cinquante, sans compter « une énorme économie de temps. — Mon bourgeois, » répond l'ouvrier, qui n'est pas plus bête qu'un autre, « quel intérêt avais-je, moi, à ce que « vous fassiez ou non une économie de cinquante pour cent sur ceci ou sur « cela? Aucun; à cette heure, c'est autre chose : vous me donnez, outre « mon salaire, une part dans vos bénéfices; vous me relevez à mes propres « yeux en consultant mon expérience, mon savoir; au lieu de me traiter « comme une espèce inférieure, vous entrez en communication avec moi; « il est de mon intérêt, il est de mon devoir de vous dire tout ce que je « sais, et de tâcher d'acquérir encore. » Et voilà, mademoiselle Angèle, comment le spéculateur organiserait des ateliers à faire honte et envie à ses concurrents. Maintenant, si, au lieu de ce calculateur au cœur sec, il s'agissait d'un homme qui, joignant à la science des chiffres les tendres et généreuses sympathies d'un cœur évangélique et l'élévation d'un esprit éminent, étendrait son ardente sollicitude non-seulement sur le bien-être matériel, mais sur l'émancipation morale des ouvriers, cherchant par tous les moyens possibles à développer leur intelligence, à rehausser leur cœur, et qui, fort de l'autorité que lui donneraient ses bienfaits, sentant surtout que celui-là de qui dépend le bonheur ou le malheur de trois cents créatures humaines, a aussi *charge d'âmes*, guiderait ceux qu'il n'appellerait plus ses ouvriers, mais ses frères, dans les voies les plus droites, les plus nobles, tâcherait de faire naître en eux le goût de l'instruction, des arts, qui les rendrait enfin heureux et fiers d'une condition qui n'est souvent acceptée par d'autres qu'avec des larmes de malédiction et de désespoir... eh bien! mademoiselle Angèle, cet homme... c'est... Mais tenez, mon Dieu!... il ne pouvait arriver parmi nous qu'au milieu d'une bénédiction... Le voilà!... c'est M. Hardy!
— Ah! M. Agricol, » dit Angèle émue en essuyant ses larmes, « c'est les mains jointes de reconnaissance qu'il faudrait le recevoir. — Tenez... voyez si cette noble et douce figure n'est pas l'image de cette âme admirable! »

En effet, une voiture de poste, où se trouvait M. Hardy avec M. de Blessac, l'indigne ami qui le trahissait d'une manière si infâme, entrait à ce moment dans la cour de la fabrique.

. . . .
. . . .

Quelques mots seulement sur les faits que nous venons d'essayer d'exposer dramatiquement, et qui se rattachent à l'organisation du travail, question capitale, dont nous nous occuperons encore avant la fin de ce livre.

Malgré les discours plus ou moins officiels des gens plus ou moins sérieux (il nous semble que l'on abuse un peu de cette lourde épithète) sur la prospérité croissante du pays, il est un fait hors de toute discussion : à savoir, que jamais les classes laborieuses de la société n'ont été plus misérables, car jamais les salaires n'ont été moins en rapport avec les besoins pourtant plus que modestes des travailleurs.

Une preuve irrécusable de ce que nous avançons, c'est la tendance, et l'on ne saurait trop dignement la louer, c'est la tendance progressive des classes riches à venir en aide à ceux qui souffrent si cruellement. Les cré-

ches, les maisons de refuge pour les enfants pauvres, les fondations philanthropiques, etc., démontrent assez que les heureux du monde pressentent que, malgré les assurances officielles à l'endroit de la *prospérité générale*, des maux terribles, menaçants, fermentent au fond de la société.

Si généreuses que soient ces tentatives isolées, individuelles, elles sont, elles doivent être plus qu'insuffisantes. Les gouvernants seuls pourraient prendre une initiative efficace... mais ils s'en gardent bien. Les gens *sérieux* discutent *sérieusement* l'importance de nos relations diplomatiques avec le Monomotapa, ou toute autre affaire aussi *sérieuse*, et ils abandonnent aux chances de la commisération privée, aux hasards du bon ou du mauvais vouloir des capitalistes et des fabricants, le sort de plus en plus déplorable de tout un peuple immense, intelligent, laborieux, *s'éclairant de plus en plus sur ses droits et sur sa force*, mais si affamé par les désastres d'une impitoyable concurrence, qu'il manque même souvent du travail dont il a peine à vivre! Soit... les gens *sérieux* ne daignent pas songer à ces formidables misères. Les *hommes d'État* sourient de pitié à la seule pensée d'attacher leur nom à une initiative qui les entourerait d'une popularité bienfaisante et féconde. Soit... tous préfèrent attendre le moment où la question sociale éclatera comme la foudre;... alors... au milieu de cette effrayante commotion, qui ébranlera le monde, on verra ce que deviendront les questions *sérieuses* et les hommes *sérieux* de ce temps-ci. Pour conjurer, ou du moins pour reculer peut-être ce sinistre avenir, c'est donc encore aux sympathies privées qu'il faut s'adresser, au nom du bonheur, au nom de la tranquillité, au nom du salut de tous.

Nous l'avons dit il y a longtemps : Si les riches savaient! Eh bien! répétons-le à la louange de l'humanité, *lorsque les riches savent*, ils font souvent le bien avec intelligence et générosité. Tâchons de leur démontrer a eux, et à ceux-là aussi de qui dépend le sort d'une foule innombrable de travailleurs, qu'ils peuvent être bénis, adorés, pour ainsi dire, *sans bourse délier*.

Nous avons parlé des *maisons communes* où les ouvriers trouveraient, à des prix minimes, des logements salubres et bien chauffés. Cette excellente institution était sur le point de se réaliser, en 1829, grâce aux charitables intentions de mademoiselle Amélie de Vitrolles[1]. A cette heure, en Angleterre, lord Ashley s'est mis à la tête d'une compagnie qui se propose le même but, et qui offrira aux actionnaires un minimum de quatre pour cent d'intérêt garanti. Pourquoi ne suivrait-on pas en France un pareil exemple, exemple qui aurait, de plus, l'avantage de donner aux classes pauvres les premiers rudiments et les premiers moyens d'association? Les immenses avantages de la vie commune sont évidents; ils frappent tous les esprits; mais le peuple est hors d'état de fonder les établissements indispensables à ces communautés. Quels immenses services rendrait donc le riche en mettant les travailleurs à même de jouir de ces précieux avantages! Que lui importerait à lui de faire construire une maison de rapport qui offrît un logement salubre à cinquante ménages, pourvu que son revenu fût assuré? et il serait très-facile de le lui garantir.

[1] Voir *la Démocratie pacifique* du 19 octobre 1844.

Pourquoi l'Institut, qui donne annuellement pour sujet de concours aux jeunes architectes des plans de palais, d'églises, de salles de spectacle, etc., ne demanderait-il pas quelquefois le plan d'un grand établissement destiné au logement des classes laborieuses, qui devrait réunir toutes les conditions d'économie et de salubrité désirables?

Pourquoi le conseil municipal de Paris, dont l'excellent vouloir, dont la paternelle sollicitude pour les classes souffrantes, se sont tant de fois admirablement manifestés, n'établirait-il pas dans les arrondissements populeux des *maisons communes modèles* où l'on ferait les premières applications de la vie en commun? Le désir d'être admis dans ces établissements serait un puissant levier d'émulation, de moralisation, et aussi une consolante espérance... pour les travailleurs... Or, c'est quelque chose que l'espérance. La ville de Paris ferait ainsi un bon placement, une bonne action, et son exemple déciderait peut-être les gouvernants à sortir de leur impitoyable indifférence.

Pourquoi enfin les capitalistes qui fondent des manufactures ne profiteraient-ils pas de cet enseignement pour joindre des maisons communes d'ouvriers à leurs usines ou à leurs fabriques? Il s'ensuivrait pour les fabricants eux-mêmes un avantage très-considérable dans ces temps de concurrence désespérée. Voici comment : la réduction du salaire est d'autant plus funeste, d'autant plus intolérable pour l'ouvrier, qu'elle l'oblige à se priver souvent des objets de première nécessité; or si, en vivant isolément, trois francs lui suffisent à peine pour vivre, et que le fabricant lui facilite le moyen de vivre avec trente sous, grâce à l'association, le salaire de l'artisan pourra, dans un moment de crise commerciale, être réduit de moitié, sans qu'il ait trop à souffrir de cette diminution, encore préférable au chômage, et le fabricant ne sera pas obligé de suspendre ses travaux.

Nous espérons avoir démontré l'avantage, l'utilité, la facilité d'une fondation de *maisons communes d'ouvriers*.

Nous avons ensuite posé ceci : Qu'il serait non-seulement de la plus rigoureuse équité que le travailleur participât aux bénéfices, fruit de son labeur et de son intelligence, mais que cette juste répartition profiterait même au fabricant.

Ici il ne s'agit plus d'hypothèses, de projets parfaitement réalisables d'ailleurs, il s'agit de faits accomplis. Un de nos meilleurs amis, très-grand industriel, dont le cœur vaut l'esprit, a créé un comité consultatif d'ouvriers et les a appelés (en outre de leur salaire) à jouir d'une part proportionnelle dans les bénéfices de son exploitation; déjà les résultats ont dépassé ses espérances. Afin d'entourer cet exemple excellent de toutes les facilités possibles d'exécution dans le cas où quelques esprits à la fois sages et généreux voudraient l'imiter, nous donnons en note les bases de cette organisation [1].

[1] Le règlement qui traite des fonctions du comité est précédé des considérations suivantes, aussi honorables pour le fabricant que pour ses ouvriers :

« Nous aimons à le reconnaître, chaque contre-maître, chaque chef de partie et chaque ouvrier contribue, dans la sphère de son travail, aux qualités qui recommandent les produits de notre manufacture. Ils doivent donc participer aux bénéfices qu'elle rapporte, et conti-

Nous ferons seulement remarquer que les conditions actuelles de l'industrie et que d'autres considérations n'ont pas permis de faire jouir tout

nuer de se vouer aux progrès qui restent à faire ; il est évident qu'il résultera un grand bien de la réunion des lumières et des idées de chacun. Nous avons, à cet effet, institué le comité dont la composition et les attributions seront réglées ci-après.

« Nous avons eu aussi pour but, dans cette institution, d'augmenter par un *fréquent* échange d'idées entre les ouvriers qui, jusqu'à présent, vivaient et travaillaient presque tous isolément, la somme de connaissances de chacun, et de les initier aux principes généraux d'une saine et bonne administration. De cette réunion des forces vives de l'atelier autour du chef de l'établissement, résultera le double bénéfice de l'amélioration intellectuelle et matérielle des ouvriers et l'accroissement de la prospérité de la manufacture.

« Admettant, d'ailleurs, comme juste, que la part d'efforts de chacun soit récompensée, nous avons décidé que, sur les bénéfices nets de la maison, tous frais et allocations déduits, il sera prélevé une prime de *cinq pour cent*, laquelle sera partagée par portions égales entre tous les membres du comité, à l'exclusion des président, vice-président et secrétaire, et leur sera remise chaque année le 31 décembre. Cette prime sera augmentée d'*un pour cent* chaque fois que le comité aura admis trois membres nouveaux.

« La moralité, la bonne conduite, l'habileté et les diverses aptitudes au travail, ont déterminé nos choix dans la désignation des ouvriers que nous appelons à la formation du comité. En accordant à ses membres la faculté de proposer l'adjonction de nouveaux membres, dont l'admission aura pour base les mêmes qualifications et qui seront élus par le comité lui-même, nous voulons présenter à tous les ouvriers de nos ateliers un but qu'il dépendra d'eux d'atteindre un peu plus tôt ou un peu plus tard. L'application à remplir tous leurs devoirs dans l'accomplissement le plus parfait de leurs travaux et dans leur conduite hors du travail, leur ouvrira successivement la porte du comité. Ils seront aussi appelés à jouir d'une participation juste et raisonnable aux avantages résultant des succès qu'obtiendront les produits de notre manufacture, succès auxquels ils auront concouru et qui ne pourront qu'augmenter, par la bonne intelligence et par la féconde émulation qui régneront, nous n'en doutons pas, parmi les membres du comité. »

Extrait des dispositions relatives au comité consultatif composé d'un président (chef de la fabrique), d'un vice-président, d'un secrétaire, et de quatorze membres, dont quatre chefs d'atelier, et dix ouvriers des plus intelligents dans chaque spécialité.

« Art. 6. Trois membres réunis auront le droit de proposer l'admission d'un nouveau membre dont le nom sera inscrit pour qu'il soit délibéré sur son admission dans la séance suivante. Cette admission sera prononcée lorsque, au scrutin secret, le membre proposé aura obtenu les deux tiers des suffrages des membres présents.

« Art. 7. Le comité s'occupera dans ses séances mensuelles :

« 1° De trouver les moyens de remédier aux inconvénients qui se présentent chaque jour dans la fabrication ;

« 2° De proposer les meilleurs moyens et les moins dispendieux d'établir une fabrication spéciale destinée aux pays d'outre-mer et de combattre ainsi, efficacement, par la supériorité de notre construction, la concurrence étrangère;

« 3° Des moyens d'arriver à la plus grande économie dans l'emploi des matériaux, sans nuire à la solidité et à la qualité des objets fabriqués;

« 4° D'élaborer et de discuter les propositions qui seront présentées par le président ou les divers membres du comité, ayant trait aux améliorations et aux perfectionnements de la fabrication;

« 5° Enfin, de mettre le prix de la main-d'œuvre en rapport avec la valeur réelle des objets façonnés. »

Nous ajoutons, nous, que d'après des renseignements que M. *** a bien voulu nous donner, la part de bénéfice de chacun de ses ouvriers (en outre de son salaire habituel) sera au moins de trois cents à trois cent cinquante francs par année. Nous regrettons cruellement que de modestes susceptibilités ne nous permettent pas de révéler ici le nom aussi honorable qu'honoré de l'homme de bien qui a pris cette généreuse initiative.

d'abord la totalité des ouvriers de ce bénéfice qui leur est octroyé d'ailleurs volontairement et auquel tous participeront un jour.

Nous pouvons assurer que dès la quatrième séance de ce comité consultatif, l'honorable industriel dont nous parlons avait obtenu de tels résultats de l'appel fait aux connaissances pratiques de ses ouvriers, qu'il pouvait *déjà évaluer à trente mille francs environ pour l'année* les bénéfices qui résulteraient, soit de l'économie, soit du perfectionnement de la fabrication.

Résumons-nous : Il y a dans toute industrie trois forces, trois agents, trois moteurs, dont les droits sont également respectables : le capitaliste qui fournit l'argent, l'homme intelligent qui dirige l'exploitation, le travailleur qui exécute. Jusqu'à présent le travailleur n'a eu qu'une part minime, insuffisante à ses besoins ; ne serait-il pas juste, humain, de le rétribuer mieux, et cela directement, ou indirectement, soit en lui facilitant le bien-être que procure l'association, soit en lui donnant une part dans les bénéfices, dus en partie à ses labeurs? En admettant même, au pis aller, et vu les détestables effets de la concurrence anarchique, que cette augmentation de salaire dût diminuer quelque peu la part du capitaliste et de l'exploitant, ceux-ci ne feraient-ils pas encore non-seulement une chose généreuse et équitable, mais une chose avantageuse, en mettant leur fortune, leur industrie à l'abri de tout bouleversement, puisqu'ils auraient ôté aux travailleurs tout légitime prétexte de trouble, de douloureuses et justes récriminations? En un mot, ceux-là nous paraissent toujours singulièrement sages... qui assurent leurs biens contre l'incendie.

. . . .

Nous l'avons dit : M. Hardy et M. de Blessac étaient arrivés à la fabrique. Peu de temps après, on vit au loin, du côté de Paris, s'avancer un modeste petit fiacre se dirigeant aussi vers la fabrique. Dans ce fiacre se trouvait Rodin.





CHAPITRE XLVIII.

Révélations.

Pendant la visite d'Angèle et d'Agricol à la maison commune, la bande des Loups, se recrutant sur la route d'un assez grand nombre d'habitués de cabaret, avait continué de marcher sur la fabrique vers laquelle aussi se dirigeait lentement le fiacre qui amenait Rodin de Paris.

M. Hardy, en descendant de voiture avec son ami M. de Blessac, était entré dans le salon de la maison qu'il occupait auprès de la manufacture. M. Hardy était d'une taille moyenne, élégante et frêle, qui annonçait une nature essentiellement nerveuse et impressionnable. Son front était large et ouvert, son teint pâle, ses yeux noirs, à la fois remplis de douceur et de pénétration, sa physionomie loyale, spirituelle et attrayante. Un seul mot peindra le caractère de M. Hardy : sa mère l'appelait *la Sensitive*; c'était, en effet, une de ces organisations d'une finesse, d'une délicatesse exquises, aussi expansives, aussi aimantes que nobles et généreuses, mais d'une telle susceptibilité, qu'au moindre froissement elles se replient et se concentrent

en elles-mêmes. Si l'on joint à cette excessive sensibilité un amour passionné pour les arts, une intelligence d'élite, des goûts essentiellement choisis, raffinés, et que l'on songe aux mille déceptions ou déloyautés sans nombre dont M. Hardy avait dû être victime dans la carrière industrielle, on se demande comment ce cœur si délicat, si tendre, n'avait pas été mille fois brisé dans cette lutte incessante contre les intérêts les plus impitoyables. M. Hardy avait en effet beaucoup souffert : forcé de suivre la carrière industrielle pour faire honneur à des affaires que son père, modèle de droiture et de probité, avait laissées un peu embarrassées par suite des événements de 1815, il était parvenu, à force de travail, de capacité, à atteindre une des positions les plus honorables de l'industrie ; mais, pour arriver à ce but, que d'ignobles tracasseries à subir, que de perfides concurrences à combattre, que de rivalités haineuses à lasser ! Impressionnable comme il l'était, M. Hardy eût mille fois succombé à ses fréquents accès d'indignation douloureuse contre la bassesse, de révolte amère contre l'improbité, sans le sage et ferme appui de sa mère ; de retour auprès d'elle, ensuite d'une journée de lutte pénible ou de déceptions odieuses, il se trouvait tout à coup transporté dans une atmosphère d'une pureté si bienfaisante, d'une sérénité si radieuse, qu'il perdait presque à l'instant le souvenir des choses honteuses dont il avait été si cruellement froissé pendant le jour ; les déchirements de son cœur s'apaisaient au seul contact de la grande et belle âme de sa mère : aussi son amour pour elle était-il une véritable idolâtrie. Lorsqu'il la perdit, il éprouva un de ces chagrins calmes, profonds, comme le sont les chagrins qui ne finissent jamais, et qui, faisant, pour ainsi dire, partie de notre vie, ont même parfois leurs jours de mélancolique douceur. Peu de temps après cet affreux malheur, M. Hardy se rapprocha davantage de ses ouvriers ; il avait toujours été juste et bon pour eux ; mais quoique la place que sa mère laissait dans son cœur dût à jamais rester vide, il se sentit pour ainsi dire un redoublement d'affectuosité, éprouvant d'autant plus le besoin de voir autour de lui des gens heureux, qu'il souffrait davantage. Bientôt les merveilleuses améliorations qu'il apporta au bien-être physique et moral de tout ce qui l'entourait, servirent, non de distraction, mais d'occupation à sa douleur. Peu à peu aussi, il s'éloigna du monde et concentra sa vie dans trois affections : une amitié tendre, dévouée, qui semblait résumer toutes ses amitiés passées ; un amour ardent et sincère comme un dernier amour ; et un attachement paternel pour ses ouvriers... Ses jours se passaient donc au milieu de ce petit monde rempli de reconnaissance, de respect pour lui, monde qu'il avait pour ainsi dire créé à son image, à lui, afin d'y trouver un refuge contre les douloureuses réalités dont il avait horreur, et de ne s'entourer ainsi que d'êtres bons, intelligents, heureux et capables de répondre à toutes les nobles pensées qui lui devenaient pour ainsi dire de plus en plus vitales. Ainsi, après bien des chagrins, M. Hardy, arrivé à la maturité de l'âge, possédant un ami sincère, une maîtresse digne de son amour, et se sachant certain de l'attachement passionné de ses ouvriers, avait donc rencontré, à l'époque de ce récit, toute la somme de félicité à laquelle il pouvait prétendre depuis la mort de sa mère.

. . . .

M. de Blessac, l'intime ami de M. Hardy, avait été longtemps digne de cette touchante et fraternelle affection ; mais l'on a vu par quel moyen diabolique le père d'Aigrigny et Rodin étaient parvenus à faire de M. de Blessac, jusqu'alors droit et sincère, l'instrument de leurs machinations.

Les deux amis, qui avaient un peu ressenti pendant la route la piquante vivacité du vent du nord, se réchauffaient à un bon feu allumé dans le petit salon de M. Hardy. « Ah ! mon cher Marcel, je commence décidément à vieillir, » dit M. Hardy en souriant et s'adressant à M. de Blessac ; « j'éprouve de plus en plus le besoin de revenir chez moi... Quitter mes habitudes me devient décidément pénible, et je maudis tout ce qui m'oblige à sortir de cet heureux petit coin de terre. — Et quand je pense, » répondit M. de Blessac en ne pouvant s'empêcher de rougir légèrement, « quand je pense, mon ami, que, pour moi, vous avez entrepris, il y a quelque temps, ce long voyage !... — Eh bien !... mon cher Marcel, ne venez-vous pas de m'accompagner à votre tour dans une excursion qui, sans vous, eût été aussi ennuyeuse qu'elle a été charmante ? — Mon ami, quelle différence ! j'ai contracté envers vous une dette que je ne pourrai jamais acquitter dignement. — Allons donc ! mon bon Marcel... est-ce qu'entre nous il y a la distinction du *tien* et du *mien?* En fait de dévouement, est-ce qu'il n'est pas aussi doux, aussi bon, de donner que de recevoir ? — Noble cœur... noble cœur ! — Dites heureux cœur... oh ! oui, bien heureux des dernières affections pour lesquelles il bat... — Et qui, grand Dieu ! mériterait le bonheur ici-bas... si ce n'est vous, mon ami ? — Ce bonheur, à qui le dois-je ? à ces affections que j'ai trouvées là, prêtes à me soutenir, lorsque, privé de l'appui de ma mère, qui était toute ma force, je me serais senti, j'avoue ma faiblesse, presque incapable de supporter l'adversité. — Vous, mon ami, d'un caractère si ferme, si résolu pour faire le bien, vous que j'ai vu lutter avec autant d'énergie que de courage pour amener le triomphe d'une idée honnête et équitable ? — Oui, mais plus j'avance dans ma carrière, plus les choses laides, honteuses, me causent d'aversion, et moins je me sens la force de les affronter. — S'il le fallait, vous auriez plus de courage, mon ami. — Mon bon Marcel, » reprit M. Hardy avec une émotion douce et contenue, « bien souvent je vous l'ai dit : mon courage, c'était ma mère. Voyez-vous, mon ami, lorsque j'arrivais auprès d'elle, le cœur déchiré par quelque horrible ingratitude, ou révolté par quelque fourberie sordide, et que, prenant mes deux mains entre ses mains vénérables, elle me disait de sa voix tendre et grave : « Mon cher enfant, c'est aux ingrats et aux fripons à être navrés ; « plaignons les méchants ; oublions le mal ; ne songeons qu'au bien..., » alors, ami, mon cœur, douloureusement contracté, s'épanouissait à la sainte influence de cette parole maternelle, et chaque jour je trouvais auprès d'elle la force nécessaire pour recommencer le lendemain une lutte cruelle contre les tristes nécessités de ma condition ; heureusement, Dieu a voulu qu'après avoir perdu cette mère chérie, j'aie pu rattacher ma vie à ces affections sans lesquelles, je l'avoue, je me sentirais faible et désarmé, car vous ne sauriez croire, Marcel, l'appui, la force que je trouve dans votre amitié. — Ne parlons pas de moi, mon ami, » reprit M. de Blessac en dissimulant son embarras. « Parlons d'une autre affection presque aussi douce

et aussi tendre que celle d'une mère. — Je vous comprends, mon bon Marcel, » reprit M. Hardy; « je n'ai rien pu vous cacher, puisque, dans une circonstance bien grave, j'ai eu recours aux conseils de votre amitié... Eh bien! oui... je crois que chaque jour de ma vie augmente encore mon adoration pour cette femme, la seule que j'aie passionnément aimée, la seule que maintenant j'aimerai jamais... Et puis, enfin... faut-il tout vous dire?... ma mère, ignorant ce que Marguerite était pour moi, m'a fait si souvent son éloge, que cela rend cet amour presque sacré à mes yeux. — Et puis, il y a des rapports si étranges entre le caractère de madame de Noisy et le vôtre, mon ami... son idolâtrie pour sa mère, surtout! — C'est vrai, Marcel, cette abnégation de Marguerite a souvent fait mon admiration et mon tourment... Que de fois elle m'a dit, avec sa franchise habituelle : « Je vous ai « tout sacrifié... mais je vous sacrifierais à ma mère! » — Dieu merci! mon ami, vous n'aurez jamais à craindre de voir madame de Noisy exposée à cette lutte cruelle... Sa mère a depuis longtemps renoncé, m'avez-vous dit, à l'idée de retourner en Amérique, où M. de Noisy, parfaitement insouciant de sa femme, paraît fixé pour toujours... Grâce au discret dévouement de cette excellente femme qui a élevé Marguerite, votre amour est entouré du plus profond mystère; qui pourrait le troubler à cette heure? — Rien! oh! rien..., » s'écria M. Hardy, « j'ai même presque des garanties de sa durée... — Que voulez-vous dire... mon ami?... — Je ne sais si je dois vous faire part... — Ai-je été indiscret... mon ami...? — Vous, mon bon Marcel... le pouvez-vous penser? » dit M. Hardy d'un ton de reproche amical; « non;... c'est que je n'aime à vous conter mes bonheurs que lorsqu'ils sont complets... et il manque quelque chose encore à la certitude de certain charmant projet... »

Un domestique, entrant à ce moment, dit à M. Hardy : « Monsieur, il y a là un vieux monsieur qui désire vous parler pour affaire très-pressée... — Déjà!... » dit M. Hardy avec une légère impatience. « Vous permettez, mon ami?... » Puis, à un mouvement que fit M. de Blessac pour se retirer dans une chambre voisine, M. Hardy reprit en souriant : « Non, non, restez... votre présence hâtera l'entretien. — Mais s'il s'agit d'affaires, mon ami? — Je les fais au grand jour, vous le savez... » Puis, s'adressant au domestique : « Priez ce monsieur d'entrer. — Le postillon demande s'il peut s'en aller? » dit le serviteur. « — Non, certes, il reconduira M. de Blessac à Paris, qu'il attende. »

Le domestique sortit et rentra aussitôt, introduisant Rodin que M. de Blessac ne connaissait pas, sa trahison ayant été négociée par un autre intermédiaire. « M. Hardy? » dit Rodin en saluant respectueusement et en interrogeant tour à tour du regard les deux amis. « — C'est moi, monsieur, que voulez-vous? » répondit le fabricant avec bienveillance. A l'aspect de ce vieux homme, humble et mal vêtu, il s'attendait à une demande de secours. « — Monsieur... François Hardy? » répéta Rodin comme s'il eût voulu encore s'assurer de l'identité du personnage. « — J'ai eu l'honneur de vous dire que c'était moi, monsieur... — J'aurais, monsieur, une communication particulière à vous faire, » dit Rodin. « — Vous pouvez parler :... monsieur est mon ami, » dit M. Hardy en montrant M. de Blessac. « — Mais... c'est à vous

seul... que je désirerais parler, monsieur, » reprit Rodin. M. de Blessac allait se retirer, lorsque M. Hardy d'un coup d'œil le retint et dit à Rodin avec bonté, craignant que la présence d'un tiers ne le blessât s'il avait une aumône à implorer : « — Monsieur, permettez-moi de vous demander si c'est pour vous ou pour moi que vous désirez le secret de cet entretien? — C'est pour vous... monsieur... absolument pour vous, » répondit Rodin. « — Alors, monsieur, » dit M. Hardy assez étonné, « vous pouvez parler;... je n'ai pas de secrets pour monsieur... » Après un moment de silence, Rodin reprit en s'adressant à M. Hardy : « — Monsieur... vous êtes digne, je le sais, du grand bien que l'on dit de vous... et, comme tel... vous méritez la sympathie de tout honnête homme. — Je le crois... monsieur. — Or, en honnête homme, je viens vous rendre un service. — Et ce service... monsieur? — Je viens vous dévoiler une infâme trahison... dont vous avez été victime. — Je crois que vous vous trompez, monsieur. — J'ai les preuves de ce que j'avance. — Les preuves? — Les preuves écrites... de la trahison que je viens dévoiler... je les ai là, » répondit Rodin; « en un mot un homme que vous avez cru votre ami... vous a indignement trompé, monsieur. — Et le nom de cet homme? — M. Marcel de Blessac, » dit Rodin.

A ces mots, M. de Blessac tressaillit, devint livide, et resta foudroyé. A peine put-il murmurer d'une voix altérée : « Monsieur... » M. Hardy, sans regarder son ami, sans s'apercevoir de son trouble effrayant, le saisit par la main et lui dit vivement : « — Silence!... mon ami. » Puis l'œil étincelant d'indignation, et s'adressant à Rodin, qu'il n'avait pas cessé de regarder en face, il lui dit d'un air de mépris écrasant : « Ah!... vous accusez M. de Blessac? — Je l'accuse, » répondit nettement Rodin. « — Le connaissez-vous? — Je ne l'ai jamais vu... — Et que lui reprochez-vous?... Et comment osez-vous dire qu'il m'a trahi? — Monsieur, deux mots, » dit Rodin avecune émotion qu'il semblait contenir difficilement; « un homme d'honneur qui voit un autre homme d'honneur sur le point d'être égorgé par un scélérat, doit-il, oui ou non, crier au meurtre? — Oui, monsieur; mais quel rapport...? — A mes yeux, monsieur, certaines trahisons sont aussi criminelles que des meurtres... et je viens me mettre entre le bourreau et la victime... — Le bourreau? la victime? » dit M. Hardy de plus en plus étonné. « — Vous connaissez sans doute l'écriture de M. de Blessac? » dit Rodin. « — Oui, monsieur... — Lisez donc ceci... » Et Rodin tira de sa poche une lettre qu'il remit à M. Hardy.

Jetant alors seulement, et pour la première fois, les yeux sur M. de Blessac... le fabricant recula d'un pas... épouvanté de la pâleur mortelle de cet homme qui, pétrifié de honte, ne trouvait pas une parole, car il était loin d'avoir l'audacieuse effronterie de sa trahison. « Marcel! » s'écria M. Hardy avec effroi et les traits bouleversés par ce coup imprévu, « Marcel!... comme vous êtes pâle!... vous ne répondez pas. — Marcel!... vous êtes M. de Blessac? » s'écria Rodin en feignant un étonnement douloureux. « ah! monsieur... si j'avais su... — Mais vous n'entendez donc pas cet homme, Marcel? » s'écria M. Hardy « Il dit que vous m'avez trahi d'une manière infâme... » Et il saisit la main de M. de Blessac. Cette main était glacée. « Oh! mon Dieu!... mon Dieu!... » dit M. Hardy en se reculant avec

horreur. « Il ne répond rien... rien... — Puisque je me trouve en face de M. de Blessac, » reprit Rodin, « je suis obligé de lui demander s'il ose nier avoir adressé plusieurs lettres *rue du Milieu des Ursins*, à Paris, sous le couvert de M. Rodin. » M. de Blessac resta muet. M. Hardy, ne voulant pas encore croire à ce qu'il voyait, à ce qu'il entendait, ouvrit convulsivement la lettre que venait de lui remettre Rodin et en lut quelques lignes... entremêlant çà et là sa lecture d'exclamations qui peignaient sa douloureuse stupeur. Il n'eut pas besoin d'achever la lettre pour se convaincre de l'horrible trahison de M. de Blessac.

M. Hardy chancela, un moment ses sens l'abandonnèrent... à cette horrible découverte, il se sentit pris de vertige, la tête lui tourna au premier regard qu'il jeta dans cet abîme d'infamie. L'abominable lettre tomba de ses mains tremblantes. Mais bientôt l'indignation, le courroux, le mépris, succédant à cet accablement, il s'élança pâle, terrible, sur M. de Blessac. « Misérable!... » s'écria-t-il en faisant un geste menaçant. Puis, s'arrêtant au moment de frapper, il dit avec un calme effrayant : « Non... ce serait souiller ma main... » Et il ajouta en se tournant vers Rodin, qui s'était avancé vivement pour s'interposer : « Ce n'est pas la joue d'un infâme... que je dois souffleter;... c'est votre loyale main que je dois serrer, monsieur;... car vous avez eu le courage de démasquer un traître et un lâche. — Monsieur! » s'écria M. de Blessac éperdu de honte, « je suis à vos ordres... et... » Il ne put achever.

Un bruit de voix retentit derrière la porte, qui s'ouvrit violemment, et une femme âgée entra, malgré les efforts d'un domestique, en disant d'une voix altérée : « Je vous dis qu'il faut qu'à l'instant je parle à votre maître... » A cette voix, à la vue de cette femme, pâle, défaite, éplorée, M. Hardy, oubliant M. de Blessac, Rodin, la trahison infâme, recula d'un pas en s'écriant : « — Madame Duparc! vous ici!... qu'y a-t-il? — Ah! monsieur... un grand malheur... — Marguerite!... » s'écria M. Hardy d'une voix déchirante. « — Elle est partie!... monsieur... — Partie!... » reprit M. Hardy aussi terrifié que si la foudre eût éclaté à ses pieds. « Marguerite est partie! » répéta-t-il. « — Tout est découvert. Sa mère l'a emmenée... il y a trois jours! » dit la malheureuse femme d'une voix défaillante. « — Partie... Marguerite... ça n'est pas vrai! On me trompe..., » s'écria M. Hardy. Et sans rien entendre, éperdu, épouvanté, il se précipita hors de sa maison, courut à la remise, et sautant dans sa voiture, qui, attelée de chevaux de poste, attendait M. de Blessac, il dit au postillon : « A Paris, ventre à terre!... »

. . . .

Au moment où la voiture s'élançait rapide comme l'éclair sur la route de Paris, le vent assez violent apporta le bruit lointain du chant de guerre des Loups, qui s'avançaient en hâte vers la fabrique.



CHAPITRE XLIX.

L'attaque

Lorsque M. Hardy eut quitté la fabrique, Rodin, qui ne s'attendait pas d'ailleurs à ce brusque départ, regagna lentement son fiacre; mais tout à coup, il s'arrêta un moment et tressaillit d'aise et de surprise, en voyant à quelque distance le maréchal Simon et son père se diriger vers une des ailes de la maison commune, car une circonstance fortuite avait jusqu'alors retardé l'entretien du père et du fils.

« Très-bien ! » dit Rodin, « de mieux en mieux; maintenant, pourvu que mon homme ait déniché et décidé cette petite Rose-Pompon ! » Et Rodin se hâta d'aller rejoindre son fiacre.

A cet instant, le vent, qui continuait à s'élever, apporta jusqu'à l'oreille du jésuite le bruit plus rapproché du chant de guerre des Loups. Après avoir un instant écouté attentivement cette rumeur lointaine, le pied sur le marchepied, Rodin dit en s'asseyant dans la voiture : « A l'heure qu'il

est, le digne Josué Van Dael de Java ne se doute guère qu'en ce moment ses créances sur le baron Tripeaud sont en train de devenir excellentes. » Et le fiacre reprit le chemin de la barrière.

. . . .

Plusieurs ouvriers, au moment de se rendre à Paris, pour porter la réponse de leurs camarades à d'autres propositions relatives aux sociétés secrètes, avaient eu besoin de conférer à l'écart avec le père du maréchal Simon ; de là le retard de sa conversation avec son fils.

Le vieil ouvrier, contre-maître de la fabrique, occupait deux belles chambres situées au rez-de-chaussée, à l'extrémité de l'une des ailes de la maison commune ; un petit jardin d'une quarantaine de toises, qu'il s'amusait à cultiver, s'étendait au-dessous des fenêtres ; la porte vitrée qui conduisait à ce parterre, étant restée ouverte, laissait pénétrer les rayons déjà chauds du soleil de mars dans le modeste appartement où venaient d'entrer l'ouvrier en blouse et le maréchal de France en grand uniforme.

Alors, le maréchal, prenant les mains de son père entre les siennes, lui dit d'une voix si profondément émue que le vieillard en tressaillit : « Mon père... je suis bien malheureux. » Et une expression pénible, jusqu'alors contenue, assombrit soudain la noble physionomie du maréchal. « — Toi... malheureux ? » s'écria le père Simon avec inquiétude en se rapprochant. « — Je vous dirai tout, mon père..., » répondit le maréchal d'une voix altérée, « car j'ai besoin des conseils de votre inflexible droiture. — En fait d'honneur, de loyauté, tu n'as de conseils à demander à personne ! — Si, mon père... vous seul pouvez me tirer d'une incertitude qui est pour moi une torture atroce. — Explique-toi... je t'en conjure. — Depuis quelques jours mes filles semblent contraintes, absorbées. Pendant les premiers moments de notre réunion, elles étaient folles de joie et de bonheur... Tout à coup cela a changé ; elles s'attristent de plus en plus... Hier encore j'ai surpris une larme dans leurs yeux ; alors, tout ému, je les ai serrées contre ma poitrine, les suppliant de me dire leur chagrin... Sans me répondre, elles ont jeté leurs bras autour de mon cou, et ont couvert mon visage de pleurs. — Cela est étrange !... mais à quoi attribuer ce changement ? — Quelquefois, je crains de ne pas leur avoir assez caché la douleur que me cause la mort de leur mère... et ces pauvres anges se désolent peut-être de se voir insuffisantes à mon bonheur. Pourtant, chose inexplicable ! elles semblent non-seulement comprendre, mais partager ma douleur... Hier encore, Blanche me disait : « — Com- « bien nous serions tous plus heureux encore si notre mère était avec nous ! » — Elles partagent ta douleur, elles ne peuvent te la reprocher... La cause de leur chagrin n'est pas là. — C'est ce que je me dis, mon père ; mais quelle est-elle ? Ma raison s'épuise en vain à la chercher. Que vous dirai-je ? Quelquefois je vais jusqu'à imaginer qu'un méchant démon s'est glissé entre mes enfants et moi... Cette idée est stupide, absurde, je le sais ; mais, que voulez-vous ?... lorsque de saines raisons vous manquent, on finit par se livrer aux suppositions les plus insensées. — Qui peut vouloir se mettre entre tes filles et toi ? — Personne... je le sais. — Allons,



est, le digne Josué Van Dael de Java ne se doute guère qu'en ce moment ses créances sur le baron Tripeaud sont en train de devenir excellentes. »
Et le fiacre reprit le chemin de la barrière.



Le père du général Simon



Pierre, » dit paternellement le vieil ouvrier, « attends... prends patience, surveille, épie ces pauvres jeunes sœurs avec la sollicitude que je te sais, et tu découvriras, j'en suis sûr, quelque secret sans doute bien innocent. — Oui, » dit le maréchal en regardant fixement son père. « oui, mais pour pénétrer ce secret... il faut ne pas les quitter... — Pourquoi les quitterais-tu? » dit le vieillard, surpris de l'air sombre de son fils; « n'es-tu pas maintenant pour toujours auprès d'elles... auprès de moi? — Qui sait? » répondit le maréchal avec un soupir. « — Que dis-tu? — Sachez d'abord, mon père, tous les devoirs qui me retiennent ici :... vous saurez ensuite ceux qui pourraient m'éloigner de vous, de mes filles et de mon autre enfant... — Quel enfant? — Le fils de mon vieil ami le prince indien... — Djalma? que lui arrive-t-il? — Mon père... il m'épouvante... — Lui? »

Tout à coup une rumeur formidable, apportée par une violente rafale de vent, retentit au loin; ce bruit était si imposant, que le maréchal s'interrompit et dit à son père : « Qu'est-ce que cela? » Après avoir un instant prêté l'oreille aux sourdes clameurs qui s'affaiblirent et passèrent avec la bouffée de vent, le vieillard répondit : « — Quelques chanteurs de barrières, avinés, qui courent la campagne. — Cela ressemblait aux cris d'une foule nombreuse, » reprit le maréchal. Lui et son père écoutèrent de nouveau, le bruit avait cessé. « — Que me disais-tu? » reprit le vieil ouvrier; « que ce jeune Indien t'épouvantait? Et pourquoi? — Je vous ai dit, mon père, sa folle et malheureuse passion pour mademoiselle de Cardoville. — Et c'est cela qui t'effraye, mon fils? » dit le vieillard en regardant son fils avec surprise; « Djalma n'a que dix-huit ans... et à cet âge, un amour chasse l'autre. — S'il s'agit d'un amour vulgaire, oui, mon père... Mais songez donc qu'à une beauté idéale, mademoiselle de Cardoville, vous le savez, joint le caractère le plus noble, le plus généreux... et que, par une suite de circonstances fatales, oh! bien malheureusement fatales, Djalma a pu apprécier la rare valeur de cette belle âme. — Tu as raison, ceci est plus grave que je ne le pensais. » — Vous n'avez pas idée des ravages que fait cette passion chez cet enfant ardent et indomptable; quelquefois, à son abattement douloureux succèdent des entraînements d'une férocité sauvage. Hier, je l'ai surpris à l'improviste, l'œil sanglant, les traits contractés par la rage; cédant à un accès de folle fureur, il criblait de coups de poignard un coussin de drap rouge, en s'écriant d'une voix haletante : « — *Ah !... du sang... j'ai son sang...* — Malheureux, » lui dis-je, « quel est cet emportement insensé? — *Je tue l'homme*, » me répondit-il d'une voix sourde et d'un air égaré. C'est ainsi qu'il désigne le rival qu'il croit avoir. — C'est en effet quelque chose de terrible qu'une telle passion... dans un pareil cœur, » dit le vieillard. « — D'autres fois, » reprit le maréchal, « c'est contre mademoiselle de Cardoville que sa rage éclate; d'autres fois, enfin, contre lui-même. J'ai été obligé de faire disparaître ses armes, car un homme venu de Java avec lui, et qui lui paraît fort attaché, m'a prévenu qu'il le soupçonnait d'avoir quelque pensée de suicide. — Malheureux enfant !... — Eh bien! mon père, » dit le maréchal Simon avec une profonde amertume, « c'est au moment où mes filles, où cet enfant adoptif réclament toute ma sollicitude... que je suis peut-

être à la veille de les abandonner... — Les abandonner? — Oui... pour satisfaire à un devoir plus sacré peut-être que ceux qu'imposent l'amitié, la famille, » dit le maréchal avec un accent à la fois si grave, si solennel, que son père, profondément ému, s'écria : « — Mais ce devoir, quel est-il? — Mon père, » dit le maréchal après être resté un instant pensif, « qui m'a fait ce que je suis? Qui m'a donné le titre de duc, le bâton de maréchal? — Napoléon... — Pour vous, républicain austère, je le sais, il a perdu tout son prestige lorsque de premier citoyen d'une république il s'est fait empereur. — J'ai maudit sa faiblesse, » dit tristement le père Simon ; « le demi-dieu se faisait homme. — Mais pour moi, mon père, pour moi, soldat, qui me suis toujours battu à ses côtés, sous ses yeux, pour moi qu'il a élevé des derniers rangs de l'armée jusqu'au premier, pour moi qu'il a comblé de bienfaits, d'affection, il a été plus qu'un héros... il a été un ami, et il y avait autant de reconnaissance que d'admiration dans mon idolâtrie pour lui. Exilé... j'ai voulu partager son exil ; on m'a refusé cette grâce; alors j'ai conspiré, alors j'ai tiré l'épée contre ceux qui avaient dépouillé son fils de la couronne que la France lui avait donnée. — Et, dans ta position, tu as bien agi... Pierre ;... sans partager ton admiration, j'ai compris ta reconnaissance... projets d'exil, conspiration, j'ai tout approuvé... tu le sais. — Eh bien ! cet enfant déshérité, au nom duquel j'ai conspiré il y a dix-sept ans, est maintenant capable de tenir l'épée... de son père... — Napoléon II ! » s'écria le vieillard en regardant son fils avec une surprise et une anxiété extrêmes ; « le roi de Rome ! — Roi? non, il n'est plus roi... Napoléon? non, il ne s'appelle plus Napoléon ; ils lui ont donné je ne sais quel nom autrichien ;... car l'autre nom leur faisait peur... Tout leur fait peur... Aussi... savez-vous ce qu'ils en font, du fils de l'empereur ?... » reprit le maréchal avec une exaltation douloureuse ; « ils le torturent... ils le tuent lentement... — Qui t'a dit...? — Oh ! quelqu'un qui le sait... et qui a dit vrai, trop vrai... Oui, le fils de l'empereur lutte de toutes ses forces contre une mort précoce; les yeux tournés vers la France... il attend... il attend... et personne ne vient;... personne... non... Parmi tous ces hommes que son père a faits aussi grands qu'ils étaient petits... pas un, non, pas un, ne songe à cet enfant sacré qu'on étouffe et qui meurt... — Et toi... tu y songes... — Oui, mais pour y songer il a fallu que je sache... oh ! à n'en pas douter, car ce n'est pas à la même source que j'ai pris tous mes renseignements, il a fallu que je sache le sort cruel de cet enfant... à qui j'ai aussi prêté serment, moi ; car un jour, je vous l'ai dit, l'empereur, fier et tendre père, me le montrant dans son berceau, m'a dit : « — Mon vieil ami, tu seras au fils comme tu as été « au père; car, qui nous aime... aime notre France... » — Oui... je le sais... bien des fois tu m'as rappelé ces paroles, et comme toi... j'ai été ému... — Eh bien ! mon père, si, instruit de ce que souffre le fils de l'empereur, j'avais vu... et vu avec certitude, les preuves les plus évidentes que l'on ne m'abusait pas, si j'avais vu une lettre d'un haut personnage de la cour de Vienne qui offrait à un homme fidèle au culte de l'empereur les moyens d'entrer en relation avec le roi de Rome... et peut-être de l'enlever à ses bourreaux... — Et ensuite, » dit l'artisan en regardant fixement

son fils, « une fois Napoléon II libre? — Ensuite!... » s'écria le maréchal. Puis il dit au vieillard d'une voix contenue : « Voyons, mon père, croyez-vous la France insensible aux humiliations qu'elle endure?... Croyez-vous le souvenir de l'empereur éteint?... Non, non, c'est surtout dans ces jours d'abaissement pour le pays que son nom sacré est invoqué tout bas... Que serait-ce donc, si ce nom glorieux apparaissait à la frontière, revivant dans son fils? Croyez-vous que le cœur de la France entière ne battrait pas pour lui? — C'est une conspiration... contre le gouvernement actuel... avec Napoléon II pour drapeau, » reprit l'ouvrier; « c'est grave. — Mon père, je vous ai dit que j'étais bien malheureux; eh bien! jugez-en..., » s'écria le maréchal. « Non-seulement je me demande si je dois abandonner mes enfants et vous pour me jeter dans les hasards d'une entreprise aussi audacieuse;... mais je me demande... si je ne suis pas engagé envers le gouvernement actuel, qui, en reconnaissant mon titre et mon grade, ne m'a pas accordé de faveur... mais enfin m'a rendu justice... Que dois-je faire? Abandonner tout ce que j'aime, ou rester insensible aux tortures du fils de l'empereur... de l'empereur à qui je dois tout... à qui j'ai juré personnellement fidélité, et pour lui et pour son enfant? Dois-je perdre cette unique occasion de le sauver peut-être? ou bien dois-je conspirer pour lui?... Dites-moi si je m'exagère ce que je dois à la mémoire de l'empereur... Dites, mon père, décidez; pendant toute une nuit d'insomnie, j'ai tâché de démêler au milieu de ce chaos la ligne prescrite par l'honneur... Je n'ai fait que marcher d'indécisions en indécisions... Vous seul, mon père, je le répète, vous seul... vous pouvez me guider. »

Après être resté quelques moments pensif, le vieillard allait répondre à son fils lorsque quelqu'un, après avoir traversé le petit jardin en courant, ouvrit la porte du rez-de-chaussée et entra éperdu dans la chambre où se tenaient le maréchal Simon et son père. C'était Olivier, le jeune ouvrier qui avait pu s'échapper du cabaret du village où s'étalent rassemblés les Loups. « M. Simon... M. Simon..., » cria-t-il pâle et haletant, « les voilà... ils arrivent... ils vont attaquer la fabrique. — Qui cela?... » s'écria le vieillard en se levant brusquement. « — Les Loups, quelques compagnons carriers et tailleurs de pierre, auxquels se sont joints sur la route une foule de gens des environs et des rôdeurs de barrière. Tenez, les entendez-vous?... ils crient : *Mort aux Dévorants!* » En effet, les clameurs s'approchaient de plus en plus distinctes. « — C'était le bruit que j'avais entendu tout à l'heure, » dit le maréchal en se levant à son tour. « — Ils sont plus de deux cents, M. Simon, » dit Olivier; « ils sont armés de pierres, de bâtons, et, par malheur, la plupart des ouvriers de la fabrique sont à Paris. Nous ne sommes pas quarante ici en tout; les femmes et les enfants se sauvent déjà dans les chambres en poussant des cris d'effroi. Les entendez-vous?... » En effet, le plafond retentissait sous des piétinements précipités. « — Est-ce que cette attaque serait sérieuse? » dit le maréchal à son père, qui paraissait de plus en plus inquiet. « — Très-sérieuse, » dit le vieillard; « il n'y a rien de plus terrible que les rixes de compagnonnage, et de plus, on met depuis quelque temps tout en œuvre pour irriter les gens des environs contre la fabrique. — Si vous êtes si inférieurs en nombre, »

dit le maréchal, « il faut d'abord bien barricader toutes les portes... et ensuite... »

Il ne put achever. Une explosion de cris forcenés fit trembler les vitres de la chambre, et éclata si proche et avec tant de force, que le maréchal, son père et le jeune ouvrier sortirent aussitôt dans le petit jardin, borné d'un côté par un mur assez élevé qui donnait sur les champs. Soudain, et alors que les cris redoublaient de violence, une grêle de pierres et de cailloux énormes, destinés à casser les vitres des fenêtres de la maison, défoncèrent quelques croisées du premier étage, ricochèrent sur le mur et tombèrent dans le jardin, autour du maréchal et de son père. Fatalité! le vieillard, atteint à la tête par une grosse pierre, chancela... se pencha en avant et s'affaissa, tout sanglant, entre les bras du maréchal Simon, au moment où retentissaient au dehors, avec une furie croissante, les cris sauvages de *bataille et mort aux Dévorants*.





CHAPITRE L.

Les Loups et les Dévorants.

C'était chose effrayante à voir que cette foule déchaînée, dont les premières hostilités venaient d'être si funestes au père du maréchal Simon. Une aile de la maison commune, où venait aboutir de ce côté le mur du jardin, donnait sur les champs ; c'est par là que les Loups avaient commencé leur attaque. La précipitation de la marche, les stations que la troupe venait de faire à deux cabarets de la route, l'ardente impatience de la lutte qui s'approchait, avaient de plus en plus animé ces hommes d'une exaltation farouche. Leur première décharge de pierres lancée, la plupart des assaillants cherchaient à terre de nouvelles munitions ; les uns, pour s'approvisionner plus à l'aise, tenaient leurs bâtons entre leurs dents ; d'autres les avaient déposés le long du mur ; çà et là aussi plusieurs groupes se formaient tumultueusement autour des principaux meneurs de la bande ; les mieux vêtus de ces hommes portaient des blouses ou des bourgerons et

des casquettes, d'autres étaient presque couverts de haillons, car, nous l'avons dit, un assez grand nombre de rôdeurs de barrière et de gens sans aveu, à figures sinistres et patibulaires, s'étaient joints, bon gré mal gré, à la troupe des Loups; quelques femmes hideuses, déguenillées, qui semblent toujours surgir sur les pas de ces misérables, les accompagnaient, et par leurs cris, par leurs provocations, excitaient encore les esprits enflammés; l'une d'entre elles, grande, robuste, au teint empourpré, à l'œil aviné, à la bouche édentée, était coiffée d'une marmotte, d'où s'échappaient des cheveux jaunâtres en broussailles; elle portait sur sa robe en guenilles un vieux tartan brun, croisé sur sa poitrine et noué derrière son dos. Cette mégère semblait possédée de rage. Elle avait relevé ses manches à demi déchirées; d'une main, elle brandissait un bâton; de l'autre, elle tenait une grosse pierre : ses compagnons l'appelaient *Ciboule*. L'horrible créature criait d'une voix rauque : « Je veux me mordre avec les femmes de la fabrique; j'en veux faire saigner... » Ces mots féroces étaient accueillis par les applaudissements de ses compagnons et par des cris sauvages de *vive Ciboule!* qui l'excitaient jusqu'au délire.

Parmi les autres meneurs était un petit homme sec, pâle, à la mine de furet, à la barbe noire en collier; il portait une calotte grecque écarlate, et sa longue blouse neuve laissait voir un pantalon de drap très-propre et des bottes fines. Évidemment cet homme était d'une condition différente de celle des autres gens de la troupe : c'était surtout lui qui prêtait les propos les plus irritants et les plus insultants aux ouvriers de la fabrique contre les habitants des environs; il criait beaucoup, mais il ne portait ni pierre ni bâton; un homme à figure pleine, colorée, et dont la formidable voix de basse-taille semblait appartenir à un chantre d'église, lui dit : « Tu ne veux donc pas faire feu sur ces chiens d'impies, qui sont capables d'attirer le choléra dans le pays, comme a dit M. le curé? — Je ferai feu... mieux que toi, » répondit le petit homme à mine de furet, avec un sourire singulier et sinistre. « — Et avec quoi feras-tu feu? — Avec cette pierre, probablement, » dit le petit homme en ramassant un gros caillou. Mais, au moment où il se baissait, un sac assez gonflé, mais très-léger, qu'il paraissait tenir attaché sous sa blouse, tomba. « — Tiens, tu perds ton sac et tes quilles? » dit l'autre. « Ça ne paraît guère lourd... — C'est des échantillons de laine, » répondit l'homme à mine de furet, en ramassant précipitamment le sac et en le plaçant sous sa blouse. Puis il ajouta : « Mais attention, je crois que voilà le carrier qui parle. »

En effet, celui qui exerçait sur cette foule irritée l'ascendant le plus complet était le terrible carrier; sa taille gigantesque dominait tellement la multitude, que l'on apercevait toujours sa grosse tête, coiffée d'un mouchoir rouge en lambeaux, et ses épaules d'Hercule, couvertes d'une peau de bique fauve, s'élever au-dessus du niveau de cette foule sombre, fourmillante, et seulement piquée çà et là de quelques bonnets de femmes comme d'autant de points blancs. Voyant à quel degré d'exaspération arrivaient les esprits, le petit nombre d'ouvriers honnêtes, mais égarés, qui s'étaient laissé entraîner dans cette dangereuse entreprise sous prétexte d'une querelle de compagnonnage, redoutant les suites de la lutte, es-



La Ciboule

des casquettes, d'autres étaient presque couverts de haillons, car, nous l'avons dit, un assez grand nombre de rôdeurs de barrière et de gens sans aveu, à figures sinistres et patibulaires, s'étaient joints, bon gré mal gré,

[illegible]

s'étaient laissé entraîner dans cette dangereuse entreprise sous prétexte d'une querelle de compagnonnage, redoutant les suites de la lutte, es-



La Ciboule



sayèrent, mais trop tard, d'abandonner le gros de la troupe; serrés de près, et pour ainsi dire encadrés au milieu des groupes les plus hostiles, craignant de passer pour lâches ou d'être en butte aux mauvais traitements du plus grand nombre, ils se résignèrent à attendre un moment plus favorable pour s'échapper. Aux cris sauvages qui avaient accompagné la première décharge de pierres succédait un profond silence, réclamé par la voix de stentor du carrier. « Les Loups ont hurlé, » s'écria-t-il, « il faut attendre et voir comment les Dévorants vont répondre et engager la bataille. — Il faut les attirer tous dehors de leur fabrique et livrer le combat dans un champ neutre, » dit le petit homme à mine de furet, qui semblait être le légiste de la bande; « sans cela... il y aurait violation de leur domicile. — Violer!... Et qu'est-ce que ça nous fait à nous de violer?... » cria l'horrible mégère surnommée Ciboule; « dehors ou dedans, il faut que je m'arrache avec les fouineuses de la fabrique. — Oui, oui, » crièrent d'autres hideuses créatures aussi déguenillées que Ciboule, « il ne faut pas que tout soit pour les hommes. — Nous voulons faire aussi notre coup! — Les femmes de la fabrique disent que toutes les femmes des environs sont des ivrognesses et des coureuses, » cria le petit homme à mine de furet. « — Bon, ça leur sera payé. — Il faut que les femmes s'en mêlent. — Ça nous regarde. — Puisqu'elles font les chanteuses dans leur maison commune, » s'écria Ciboule, « nous leur apprendrons l'air de : *Au secours... on m'assassine!...* »

Cette plaisanterie barbare fut accueillie par des cris, des huées, des trépignements forcenés, auxquels la voix de stentor du carrier mit un terme en criant : « Silence! — Silence!... silence! « répondit la foule, « écoutez le carrier. — Si les Dévorants sont assez capons pour ne pas oser sortir après une seconde volée de pierres, voilà là-bas une porte;... nous l'enfoncerons, et nous irons les traquer dans leurs trous. — Il vaudrait mieux les attirer au dehors pour la bataille, et qu'il n'en restât aucun dans l'intérieur de la fabrique..., » dit le petit homme à mine de furet, qui semblait avoir une arrière-pensée. « — On se bat où on peut, « cria le carrier d'une voix tonnante; « pourvu qu'on se croche... tout va... on se peignerait sur le chaperon d'un toit, ou sur la crête d'un mur, n'est-ce pas, mes Loups? — Oui!... oui! » dit la foule électrisée par ces paroles sauvages; « s'ils ne sortent pas... entrons de force. — On le verra, leur palais! — Ces païens n'ont pas seulement une chapelle, » dit la voix de basse-taille, « M. le curé les a damnés. — Pourquoi donc qu'ils auraient un palais et nous des chenils? — Les ouvriers de M. Hardy prétendent que des chenils, c'est encore trop bon pour des canailles comme vous, « cria le petit homme à mine de furet. « — Oui!... oui, ils l'ont dit. — Alors, on brisera tout chez eux! — On démolira leur bazar. — On enverra la maison par les fenêtres. — Et après avoir fait chanter les fouineuses qui font les bégueules, » s'écria Ciboule, « on les fera danser à coups de pierre sur la tête. — Allons... les Loups, attention, » cria le carrier d'une voix de stentor, « encore une décharge, et si les Dévorants ne sortent pas... à bas la porte! »

Cette motion fut accueillie avec des hurlements d'une ardeur farouche, et le carrier, dont la voix dominait le tumulte, cria de tous ses poumons herculéens : « Attention!... les Loups... pierre en main... et ensemble...

Y êtes vous? — Oui! oui!... nous y sommes... — Joue!... feu... » Et pour la seconde fois, une nuée de pierres et de cailloux énormes alla s'abattre sur la façade de la maison commune qui donnait sur les champs; une partie de ces projectiles brisa les carreaux qui avaient été épargnés lors de la première volée; au bruit sonore et aigu des vitres cassées se joignirent ces cris féroces, poussés à la fois, et comme un chœur formidable, par cette foule enivrée de ses propres excès : « Bataille et mort aux Dévorants! »

Mais bientôt ces cris devinrent frénétiques, lorsqu'à travers les fenêtres défoncées les assaillants aperçurent des femmes qui passaient et repassaient, courant épouvantées, les unes emportant des enfants, d'autres levant les bras au ciel en criant au secours; d'autres enfin, plus hardies, s'avançant en dehors des fenêtres, afin de tâcher de fermer les persiennes. « Ah! voilà les fourmis qui déménagent! » s'écria Ciboule en se baissant pour ramasser une pierre, « faut les aider à coups de cailloux! » Et la pierre, lancée par la main virile et assurée de la mégère, alla frapper une malheureuse femme qui, penchée sur la plinthe de la croisée, tentait d'attirer un volet à soi. « Touché... j'ai mis dans le blanc...,» cria la hideuse créature. « — T'es bien nommée, Ciboule... tu touches à *la boule*, » dit une voix. « — Vive Ciboule! — Sortez donc! eh! les Dévorants, si vous l'osez! — Eux qui ont dit cent fois que les gens des environs étaient trop lâches pour venir seulement regarder leur maison, » dit le petit homme à mine de furet. « — Et à cette heure ils *canent!* — Ils ne veulent pas sortir, » cria le carrier d'une voix de tonnerre, « allons les fumer! — Oui... oui. — Allons enfoncer la porte. — Faudra bien que nous les trouvions. — Allons... allons... » Et la foule, le carrier en tête, non loin duquel marchait Ciboule brandissant un bâton, s'avançait en tumulte vers une grande porte assez peu éloignée.

Le terrain sonore trembla sous le piétinement précipité du rassemblement, qui alors ne criait plus; ce bruit confus, mais pour ainsi dire souterrain, semblait peut-être plus sinistre encore que les cris forcenés.

Les Loups arrivèrent bientôt en face de cette porte en chêne massif. Au moment où le carrier levait un formidable marteau de tailleur de pierre sur l'un des battants... ce battant s'ouvrit brusquement. Quelques-uns des assaillants les plus déterminés allaient se précipiter par cette entrée; mais le carrier se recula en étendant les bras, comme pour modérer cette ardeur et imposer silence aux siens; alors ceux-ci se groupèrent et s'entassèrent autour de lui.

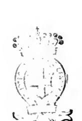
La porte entr'ouverte laissait apercevoir un gros d'ouvriers, malheureusement peu nombreux, mais dont la contenance annonçait la résolution; ils s'étaient armés à la hâte de fourches, de pinces de fer, de bâtons; Agricol, placé à leur tête, tenait à la main son lourd marteau de forgeron. Le jeune ouvrier était très-pâle, on voyait, au feu de ses prunelles, à sa physionomie provocante, à son assurance intrépide, que le sang de son père bouillait dans ses veines, et qu'il pouvait, dans une lutte pareille, devenir terrible. Pourtant il parvint à se contenir, et dit au carrier d'une voix ferme : « Que voulez-vous? — Bataille! » cria le carrier d'une voix tonnante. « — Oui... oui... bataille!... » répéta la foule. « — Silence!... mes Loups!... » cria le carrier en se retournant et en étendant sa large main



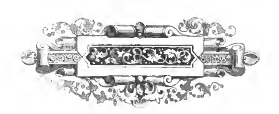
Y êtes vous? — Oui! oui!... nous y sommes... — Joue!... feu... » Et pour la seconde fois, une nuée de pierres et de cailloux énormes alla s'abattre sur la façade de la maison commune qui donnait sur les champs ; une partie



Le Carrier



vers la multitude. Puis s'adressant à Agricol : « Les Loups viennent demander bataille... — Contre qui ? — Contre les Dévorants. — Il n'y a pas ici de Dévorants, » répondit Agricol, « il y a des ouvriers tranquilles... retirez-vous... — Eh bien ! voici des Loups qui mangeront les ouvriers tranquilles. — Les Loups ne mangeront personne, » dit Agricol en regardant en face le carrier qui se rapprochait de lui d'un air menaçant, « et les Loups ne feront peur qu'aux petits enfants. — Ah !... tu crois ? » dit le carrier avec un ricanement féroce. Puis, soulevant son lourd marteau de tailleur de pierre, il le mit pour ainsi dire sous le nez d'Agricol en lui disant : « Et ça, c'est pour rire ? — Et ça ? » reprit Agricol, qui, d'un mouvement rapide heurta et repoussa vigoureusement de son marteau de forgeron le marteau du tailleur de pierre. « — Fer... contre fer... marteau contre marteau, ça me va, » dit le carrier. « — Il ne s'agit pas de ce qui vous va, » répondit Agricol en se contenant à peine, « vous avez brisé nos fenêtres, épouvanté nos femmes, et blessé... peut-être à mort... le plus vieil ouvrier de la fabrique, qui en cet instant est entre les bras de son fils ; » (et la voix d'Agricol s'altéra malgré lui) « c'est assez, je crois. — Non ! les Loups ont plus faim que ça, » répondit le carrier, « il faut qne vous sortiez d'ici... tas de capons... et que vous veniez là, dans la plaine, faire bataille.— Oui ! oui ! bataille !... qu'ils sortent !... » cria la foule, hurlant, sifflant, agitant ses bâtons et rétrécissant encore en se bousculant le petit espace qui la séparait de la porte. « — Nous ne voulons pas de bataille, » répondit Agricol ; « nous ne sortirons pas de chez nous ; mais si vous avez le malheur de passer ceci » (et Agricol, jetant sa casquette sur le seuil, y appuya le pied d'un air intrépide), « oui, si vous passez ceci, alors vous nous attaquerez chez nous... et vous répondrez de tout ce qui arrivera. — Chez toi ou ailleurs nous aurons bataille ; les Loups veulent manger des Dévorants !... Tiens, voilà ton attaque ! » s'écria le sauvage carrier en levant son marteau sur Agricol. Mais celui-ci, se jetant de côté par une brusque retraite de corps, évita le coup et lança son marteau droit dans la poitrine du carrier qui trébucha un moment, mais qui, bientôt raffermi sur ses jambes, se rua sur Agricol avec fureur, en criant : « A moi, les Loups ! »





CHAPITRE LI.

Le retour.

Dès que la lutte fut engagée entre Agricol et le carrier, la mêlée devint terrible, ardente, implacable ; un flot d'assaillants, suivant les pas du carrier, se précipita par cette porte avec une irrésistible furie ; d'autres, ne pouvant traverser cette presse effroyable, où les plus impétueux enlbutaient, étouffaient, broyaient les moins ardents, firent un assez long détour, allèrent briser un treillis à claire-voie appuyé d'une haie, et prirent pour ainsi dire les ouvriers de la fabrique entre deux feux ; les uns résistèrent courageusement ; d'autres voyant Ciboule, suivie de quelques-unes de ses horribles compagnes et de plusieurs rôdeurs de barrière à figures sinistres, monter en hâte dans la maison commune, où s'étaient réfugiés les femmes et les enfants, se jetèrent à la poursuite de cette bande ; mais quelques compagnons de la mégère ayant fait volte-face et vigoureusement défendu l'entrée de l'escalier contre les ouvriers, Ciboule, trois ou quatre de ses pareilles, et autant d'hommes non moins ignobles, purent se ruer dans plusieurs chambres, les uns pour piller, les autres pour tout briser...

Une porte, ayant d'abord résisté à leurs efforts, fut bientôt enfoncée; Ciboule se précipita dans cet appartement son bâton à la main, échevelée, furieuse, enivrée par le bruit et par le tumulte. Un belle jeune fille (c'était Angèle), qui semblait vouloir défendre l'entrée d'une seconde chambre, se jeta à genoux, pâle, suppliante, les mains jointes, en s'écriant : « Ne faites pas de mal à ma mère! — Je t'étrennerai d'abord et puis ta mère après, » cria l'horrible femme en se jetant sur la malheureuse enfant et tâchant de lui labourer le visage avec ses ongles, pendant que les rôdeurs de barrière brisaient la glace, la pendule, à coups de bâton, et que les autres s'emparaient de quelques hardes. Angèle poussait des cris douloureux en se débattant contre Ciboule, et tâchait toujours de défendre la pièce où s'était réfugiée sa mère, qui, penchée en debors de la fenêtre, appelait Agricol à son secours.

Le forgeron était de nouveau aux prises avec le terrible carrier. Dans cette lutte corps à corps, leurs marteaux étaient devenus inutiles; l'œil sanglant, les dents serrées, poitrine contre poitrine, enlacés, noués l'un à l'autre comme deux serpents, ils faisaient des efforts inouïs pour se renverser; Agricol courbé tenait sous son bras droit le jarret gauche du carrier, étant parvenu à lui saisir ainsi la jambe en parant un coup de pied furieux; mais telle était la force herculéenne du chef des Loups, que quoiqu'il fût arc-bouté sur une seule jambe il demeurait inébranlable comme une tour. De la main qu'il avait de libre (l'autre était serrée par Agricol comme dans un étau), il tâchait, par des coups de poing portés en dessous, de briser la mâchoire du forgeron qui, la tête baissée, appuyait son front sur le creux de la poitrine de son adversaire. « Le Loup va casser les dents au Dévorant, qui ne dévorera plus rien, » dit le carrier. « — Tu n'es pas un vrai Loup, » répondit le forgeron en redoublant d'efforts, « les vrais loups sont de braves compagnons qui ne se mettent pas dix contre un... — Vrai ou faux, je te casserai les dents. — Et moi la patte. » Ce disant, le forgeron imprima un mouvement d'écart si violent à la jambe du carrier, que celui-ci poussa un cri de douleur atroce, et avec la rage d'une bête féroce, allongeant brusquement la tête, il parvint à mordre Agricol sur le côté du cou. A cette morsure aiguë, le forgeron fit un mouvement qui permit au carrier de dégager sa jambe; alors, par un effort surhumain, il se précipita de tout son poids sur Agricol, le fit chanceler, trébucher et tomber sous lui.

A ce moment, la mère d'Angèle, penchée à une des fenêtres de la maison commune, s'écria d'une voix déchirante : « Au secours, M. Agricol... on tue ma fille! — Laisse-moi... et foi d'homme... nous nous battrons demain... quand tu voudras, » dit Agricol d'une voix haletante. « — Pas de réchauffé... je mange chaud, » répondit le carrier. Et saisissant le forgeron à la gorge, d'une de ses mains formidables, il tâcha de lui mettre le genou sur la poitrine. « — Au secours!... on tue ma fille! » criait la mère d'Angèle d'une voix éperdue. « — Grâce!... je te demande grâce!... Laisse-moi aller..., » dit Agricol en faisant des efforts inouïs pour échapper à son adversaire. « — J'ai trop faim, » répondit le carrier.

Agricol, exaspéré par la terreur que lui causait le danger d'Angèle, redoublait d'efforts, lorsque le carrier se sentit saisir à la cuisse par des crocs aigus, et, au même instant, il reçut trois ou quatre coups de bâton sur la tête,

assenés d'une main vigoureuse. Il lâcha prise... et il tomba étourdi sur un genou et sur une main, tâchant de parer de l'autre les coups qu'on lui portait, et qui cessèrent dès qu'Agricol fut délivré. « Mon père... vous me sauvez... pourvu que pour Angèle il ne soit pas trop tard ! » s'écria le forgeron en se relevant. « — Cours... va... ne t'occupe pas de moi, » répondit Dagobert. Et Agricol se précipita vers la maison commune.

Dagobert, accompagné de Rabat-Joie, était venu, ainsi qu'on l'a dit, conduire les filles du maréchal Simon auprès de leur grand-père. Arrivant au milieu du tumulte, le soldat avait rallié quelques ouvriers afin de défendre l'entrée de la chambre où le père du maréchal avait été porté expirant, et c'est de ce poste que le soldat avait vu le danger d'Agricol.

Bientôt, un autre flot de la mêlée sépara Dagobert du carrier, resté pendant quelques instants sans connaissance.

Agricol, arrivé en deux bonds à la maison commune, était parvenu à renverser les hommes qui défendaient l'escalier, et à se précipiter dans le corridor sur lequel s'ouvrait la chambre d'Angèle. Au moment où il y arriva, la malheureuse enfant défendait machinalement son visage de ses deux mains contre Ciboule qui, acharnée sur elle comme une hyène sur sa proie, tâchait de la dévisager. Se précipiter sur l'horrible mégère, la saisir par sa crinière jaunâtre avec une vigueur irrésistible, la renverser en arrière et l'étendre ensuite sur le dos d'un violent coup de talon de botte dans la poitrine, tout ceci fut fait par Agricol avec la rapidité de la pensée. Ciboule, rudement atteinte, mais exaspérée par la rage, se releva aussitôt ; à cet instant, quelques ouvriers accourus sur les pas d'Agricol purent lutter avec avantage, et pendant que le forgeron relevait Angèle à moitié évanouie et la portait dans la chambre voisine, Ciboule et sa bande furent chassées de cette partie de la maison.

Après le premier feu de l'attaque, le très-petit nombre de véritables Loups, comme disait Agricol, qui, honnêtes ouvriers d'ailleurs, avaient eu la faiblesse de se laisser entraîner dans cette entreprise sous prétexte d'une querelle de compagnonnage, voyant les excès que commençaient à commettre les gens sans aveu dont ils avaient été accompagnés presque malgré eux, ces braves Loups, disons-nous, se rangèrent brusquement du côté des Dévorants. « Il n'y a plus ici de Loups ni de Dévorants ! » avait dit un des Loups les plus déterminés à Olivier, avec lequel il venait de se battre rudement et loyalement, « il n'y a maintenant que d'honnêtes ouvriers qui doivent s'unir pour taper sur un tas de brigands qui ne sont venus ici que pour briser et piller. — Oui..., » reprit un autre, « c'est malgré nous qu'on a commencé par casser les carreaux de votre maison. — C'est le carrier qui a mis tout en branle..., » dit un autre, « les vrais Loups le renient ; il aura son compte. — Tous les jours on se peigne dru... mais on s'estime [1]. »

[1] Nous désirons qu'il soit bien entendu pour le lecteur que la seule nécessité de notre fable a donné aux Loups le rôle agressif. Tout en essayant de montrer un des abus du compagnonnage, abus qui, d'ailleurs, tendent à s'effacer de jour en jour, nous ne voudrions pas paraître attribuer un caractère d'hostilité farouche à une secte plutôt qu'à une autre, aux Loups plutôt qu'aux Dévorants. Les Loups, compagnons tailleurs de pierre, sont généralement des ouvriers très-laborieux, très-intelligents, et dont la position est d'autant plus

Cette défection d'une partie des assaillants, malheureusement partie bien minime, donna cependant un nouvel élan aux ouvriers de la fabrique, et tous, Loups et Dévorants, quoique bien inférieurs en nombre, s'unirent contre les rôdeurs de barrières et autres vagabonds qui préludaient à des scènes déplorables. Une bande de ces misérables, surexcitée et entraînée par le petit homme à mine de furet, secret émissaire du baron Tripeaud, se portait en masse aux ateliers de M. Hardy. Alors commença une dévastation lamentable : ces gens, frappés de vertige par la rage de la destruction, brisèrent sans pitié des machines du plus grand prix, des métiers d'une délicatesse extrême ; des objets à demi fabriqués furent impitoyablement détruits ; une émulation sauvage exaltant ces barbares, ces ateliers, naguère modèles d'ordre et d'économie de travail, n'offrirent plus bientôt que des débris ; les cours furent jonchées d'objets de toutes sortes que l'on jetait par les fenêtres avec des cris féroces, avec des éclats de rire farouches. Puis, toujours grâce aux incitations du petit homme à mine de furet, les livres de commerce de M. Hardy, ces archives industrielles, si indispensables au commerçant, furent jetés au vent, lacérés, foulés aux pieds par une espèce de ronde infernale composée de tout ce qu'il y avait de plus impur dans ce rassemblement, hommes et femmes, sordides, déguenillés, sinistres, qui s'étaient pris par la main et tournoyaient en poussant d'horribles clameurs.

Contraste étrange et douloureux! Au bruit étourdissant de ces horribles scènes de tumulte et de dévastation, une scène d'un calme imposant et lugubre se passait dans la chambre du père du maréchal Simon, à laquelle veillaient quelques hommes dévoués. Le vieil ouvrier était étendu sur son lit, la tête enveloppée d'un bandeau qui laissait voir ses cheveux blancs ensanglantés ; ses traits étaient livides, sa respiration oppressée, ses yeux fixes presque sans regard. Le maréchal Simon, debout au chevet du lit, courbé sur son père, épiait avec une angoisse désespérée le moindre signe de connaissance du moribond... dont un médecin tâtait le pouls défaillant. Rose et Blanche, amenées par Dagobert, étaient agenouillées devant le lit, les mains jointes, les yeux baignés de larmes ; un peu plus loin, à demi caché dans l'ombre de la chambre, car les heures s'étaient écoulées et la nuit arrivait, se tenait Dagobert, les bras croisés sur sa poitrine, les traits douloureusement contractés. Il régnait dans cette pièce un silence profond, solennel, interrompu çà et là par les sanglots étouffés de Rose et de Blanche, ou par les aspirations pénibles du père Simon. Les yeux du maréchal étaient secs, sombres et ardents ;... il ne les détachait de la figure de son père que pour interroger le médecin du regard. Il y a des fatalités étranges... Ce médecin était M. Baleinier. La maison de santé du docteur se trouvant assez proche de

digne d'intérêt, que non-seulement leurs travaux, d'une précision presque mathématique, sont des plus rudes et des plus pénibles, mais que ces travaux leur manquent même pendant trois ou quatre mois de l'année, leur dure profession étant malheureusement une de celles que l'hiver frappe d'un chômage inévitable. Un assez grand nombre de Loups, afin de se perfectionner dans leur métier, suivent chaque soir un cours de géométrie linéaire appliquée à la coupe des pierres, analogue à celui que professe M. Agricol Perdiguier pour les menuisiers; plusieurs compagnons tailleurs de pierre avaient même exhibé à la dernière exposition un modèle architectural en plâtre.

la barrière la plus voisine de la fabrique, et étant renommée dans les environs, c'est chez lui que l'on avait d'abord couru pour chercher des secours.

Tout à coup, le docteur Baleinier fit un mouvement; le maréchal Simon, qui ne le quittait pas des yeux, s'écria : « De l'espoir!... — Du moins, M. le duc, le pouls se ranime un peu... — Il est sauvé! » dit le maréchal. « — Pas de fausses espérances, M. le duc, » répondit gravement le docteur, « le pouls se ranime ;... c'est l'effet de violents topiques que j'ai fait appliquer aux pieds;... mais je ne sais quelle sera l'issue de cette crise... — Mon père! mon père! m'entendez-vous? » s'écria le maréchal en voyant le vieillard faire un léger mouvement de tête et agiter faiblement ses paupières. En effet, bientôt il ouvrit les yeux;... cette fois l'intelligence y brillait.

« Mon père... tu vis... tu me reconnais! » s'écria le maréchal ivre de joie et d'espérance. « — Pierre... tu es là?... » dit le vieillard d'une voix faible. « ta main... donne... » Et il fit un léger mouvement. « — La voilà... mon père.... » s'écria le maréchal en serrant la main du vieillard dans la sienne. Puis, cédant à un mouvement d'ivresse involontaire, il se précipita sur son pere, et couvrit ses mains, sa figure, ses cheveux, de baisers en s'écriant : « Il vit!... mon Dieu!... il vit!... il est sauvé!... » A cet instant, les cris de la lutte qui s'engageait de nouveau entre les vagabonds, les Loups et les Dévorants, arrivèrent aux oreilles du moribond. « — Ce bruit!... ce bruit!... » dit-il, « on se bat donc?... — Cela s'apaise... je crois..., » dit le maréchal pour ne pas inquiéter son père. « — Pierre..., » dit le vieillard d'une voix faible et entrecoupée, « je n'en ai pas... pour longtemps... — Mon père... — Mon enfant... laisse-moi parler... pourvu que... je puisse te... dire... tout. — Monsieur, » dit Baleinier au vieil ouvrier avec componction, « le ciel va peut-être opérer un miracle en votre faveur, montrez-vous reconnaissant... et qu'un prêtre... — Un prêtre? merci... monsieur... j'ai mon fils..., » dit le vieillard, « c'est entre ses bras... que je rendrai... cette âme qui a toujours été honnête et droite... — Mourir... toi!.. » s'écria le maréchal, « oh! non... non. — Pierre..., » dit le vieillard d'une voix qui, d'abord assez soutenue, s'affaiblit peu à peu, « tu m'as... demandé... tout à l'heure conseil... pour une chose bien... grave... Il me semble... que... le désir... de t'éclairer sur ton devoir... m'a pour un instant rappelé... à la vie... car... je mourrais bien malheureux... si... je te savais... dans une voie... indigne de toi... et de moi... Écoute donc... mon fils... mon loyal fils... A ce moment suprême... un père... ne se trompe pas; tu as un grand devoir à remplir... sous peine... de ne pas agir en homme d'honneur, sous peine... de méconnaître ma... dernière volonté... Tu dois sans... sans hésiter... » La voix du vieillard s'était de plus en plus affaiblie; lorsqu'il prononça ces dernières paroles, elle devint absolument inintelligible.

Les seuls mots que le maréchal Simon put distinguer furent ceux-ci : « *Napoléon II... serment... déshonneur... mon fils...* » Puis le vieil ouvrier agita encore machinalement les lèvres... et ce fut tout... Au moment où il expirait, la nuit était tout à fait venue, et ces cris terribles retentissaient tout à coup au dehors : « Au feu!... au feu!... »

L'incendie éclatait au milieu de l'un des bâtiments des ateliers, rempli d'objets inflammables, et dans lequel s'était glissé le petit homme à mine de furet.

En même temps on entendait au loin le roulement des tambours qui annonçaient l'arrivée d'un détachement de troupes arrivant de la barrière...

. . . .

Depuis une heure, et malgré tous les efforts, le feu dévore la fabrique.

La nuit est claire, froide, étoilée; le vent du nord est violent; il souffle, il mugit. Un homme, marchant à travers champs, et à l'abri d'un pli de terrain assez élevé qui lui cache l'incendie, un homme s'avance à pas lents et inégaux. Cet homme est M. Hardy. Il a voulu revenir chez lui à pied, par la campagne, espérant que la marche apaiserait sa fièvre... fièvre glacée comme le frisson d'un mourant. On ne l'avait pas trompé; cette maîtresse adorée, cette noble femme, auprès de laquelle il aurait pu trouver un refuge ensuite de l'épouvantable déception qui venait de le frapper... cette femme a quitté la France. Il ne peut en douter : Marguerite est partie pour l'Amérique; sa mère a exigé d'elle, pour expiation de sa faute, qu'elle ne lui écrirait pas un seul mot d'adieu, à lui, pour qui elle avait sacrifié ses devoirs d'épouse. Marguerite a obéi... Elle le lui avait dit, d'ailleurs, souvent : « Entre ma mère et vous, je n'hésiterais pas... » Elle n'a pas hésité... Il n'y a donc plus d'espoir, plus aucun espoir; l'Océan ne la séparerait pas de Marguerite, qu'il la sait assez aveuglément soumise à sa mère pour être certain que, de même, tout serait rompu... à tout jamais rompu. C'est bien... il ne compte plus sur ce cœur... ce cœur son dernier refuge. Voici donc les deux racines les plus vivantes de sa vie arrachées, brisées du même coup, le même jour, presque à la fois. Que te reste-t-il donc, pauvre *Sensitive*, ainsi que t'appelait ta tendre mère? Que te reste-t-il pour te consoler de ce dernier amour perdu... de cette amitié que l'infamie a tuée dans ton cœur? Oh! il te reste ce coin de monde créé à ton image, cette petite colonie si paisible, si florissante, où, grâce à toi, le travail porte avec soi sa joie et sa récompense; ces dignes artisans que tu as faits si heureux, si bons, si reconnaissants... ne te manqueront pas... eux... C'est là aussi une affection sainte et grande;... qu'elle soit ton abri au milieu de cet affreux bouleversement de tes croyances les plus sacrées... Le calme de cette riante et douce retraite, l'aspect du bonheur sans pareil que tes créatures y goûtent, reposera ta pauvre âme si endolorie, si saignante qu'elle ne vit plus que par la souffrance. Allons!... te voilà bientôt au faîte de la colline, d'où tu peux apercevoir au loin, dans la plaine, ce paradis des travailleurs dont tu es le dieu béni et adoré.

M. Hardy était arrivé au sommet de la colline. A ce moment, l'incendie, contenu pendant quelque temps, éclatait avec une furie nouvelle dans la maison commune qu'il avait gagnée. Une vive lueur, d'abord blanchâtre, puis rousse... puis cuivrée, illumina au loin l'horizon. M. Hardy regardait cela... avec une sorte de stupeur incrédule, presque hébétée. Tout à coup une immense gerbe de flamme jaillit au milieu d'un tourbillon de fumée accompagné d'une nuée d'étincelles, s'élança vers le ciel en jetant sur toute la campagne et jusqu'aux pieds de M. Hardy des reflets ardents... La violence du vent du nord, chassant et couchant les flammes qui ondoyaient sous la bise, apporta bientôt aux oreilles de M. Hardy les sons pressés de la cloche d'alarme de sa fabrique embrasée...



12me PARTIE

La Panthère Noire de Java

CHAPITRE LII.

Le négociateur.

Peu de jours se sont écoulés depuis l'incendie de la fabrique de M. Hardy. La scène suivante se passe rue Clovis, dans la maison où Rodin avait eu un pied-à-terre alors abandonné, maison aussi habitée par Rose-Pompon, qui, sans le moindre scrupule, usait du ménage de son *ami* Philémon.

Il était environ midi; Rose-Pompon, seule dans la chambre de l'étudiant, toujours absent, déjeunait fort gaiement au coin de son feu; mais quel déjeuner singulier! quel feu étrange! quelle chambre bizarre!

Que l'on s'imagine une assez vaste pièce, éclairée par deux fenêtres sans rideaux, car ces croisées donnant sur des terrains vagues, le maître du logis n'avait à craindre aucuns regards indiscrets. L'un des côtés de la chambre servait de vestiaire : l'on y voyait, appendu à un portemanteau, le galant

costume de débardeur de Rose-Pompon, non loin de la vareuse de canotier de Philémon et de ses larges culottes de grosse toile grise, aussi goudronnées, mille sabords! mille requins! mille baleines! que si cet intrépide matelot avait habité la grande hune d'une frégate pendant un voyage de circumnavigation. Une robe de Rose-Pompon se drapait gracieusement au-dessus des jambes d'un pantalon à pieds, qui semblait sortir de dessous la jupe. Placée sur la dernière tablette d'une petite bibliothèque singulièrement poudreuse et négligée, on voyait, à côté de trois vieilles bottes (pourquoi trois bottes?) et de plusieurs bouteilles vides, on voyait une tête de mort, souvenir d'ostéologie et d'amitié laissé à Philémon par un sien ami, étudiant en médecine. Par suite d'une plaisanterie fort goûtée dans le pays latin, cette tête tenait, entre ses dents, magnifiquement blanches, une pipe de terre au fourneau noirci; de plus, son crâne luisant disparaissait à demi sous un vieux chapeau de *fort* résolûment posé de côté et tout couvert de fleurs et de rubans fanés; quand Philémon était ivre, il contemplait longuement cet ossuaire, et s'échappait jusqu'aux monologues les plus dithyrambiques, à propos de ce rapprochement philosophique entre la mort et les folles joies de la vie. Deux ou trois masques de plâtre, aux nez et aux mentons plus ou moins ébréchés, cloués aux murs, témoignaient de la curiosité passagère de Philémon à l'endroit de la science phrénologique, études patientes et réfléchies, dont il avait tiré cette conclusion rigoureuse: Qu'ayant à un point extraordinaire la bosse de la dette, il devait se résigner à la fatalité de son organisation, qui lui imposait le créancier comme une nécessité vitale. Sur la cheminée se dressait intact et dans sa majesté le gigantesque verre de *grande tenue* du canotier, accosté d'une théière de porcelaine veuve de goulot et d'un encrier de bois noir à l'orifice à demi caché sous une couche de végétation verdâtre et moussue. De temps à autre, le silence de cette retraite était interrompu par le roucoulement des pigeons auxquels Rose-Pompon avait donné une hospitalité cordiale dans le cabinet de travail de Philémon.

Frileuse comme une caille, Rose-Pompon se tenait au coin de cette cheminée, semblant aussi s'épanouir à la douce chaleur d'un vif rayon de soleil qui l'inondait d'une lumière dorée. Cette drôle de petite créature avait un costume des plus baroques, et qui pourtant faisait singulièrement valoir la fraîcheur fleurie de ses dix-sept ans, sa physionomie piquante et son ravissant minois, couronné de jolis cheveux blonds, toujours dès le matin soigneusement lissés et peignés. En manière de robe de chambre, Rose-Pompon avait ingénument passé par-dessus sa chemise la grande chemise de laine écarlate de Philémon, distraite de son costume officiel de canotier; le collet, ouvert et rabattu, laissait voir la blancheur de la toile du premier vêtement de la jeune fille, ainsi que son cou, la naissance de son sein arrondi et ses épaules à fossettes, doux trésors d'un satin si ferme et si poli, que la chemise écarlate semblait se refléter sur la peau en une teinte rosée; les bras frais et potelés de la grisette sortaient à demi des larges manches retroussées; et l'on voyait aussi à demi, et croisées l'une sur l'autre, ses jambes charmantes, matinalement chaussées d'un bas blanc bien tiré, coupé à la cheville par un petit brodequin. Une cravate de soie noire

serrant la chemise écarlate à la taille de guêpe de Rose-Pompon, au-dessus de ses hanches, dignes du religieux enthousiasme d'un moderne Phidias, donnait à ce vêtement, peut-être un peu trop voluptueusement accusateur, une grâce très-originale. Nous avons prétendu que le feu auquel se chauffait Rose-Pompon était étrange... Qu'on en juge : l'effrontée, la prodigue, se trouvant à court de bois, se chauffait économiquement avec les embauchoirs de Philémon, qui du reste offraient à l'œil un combustible d'une admirable régularité. Nous avons prétendu que le déjeuner de Rose-Pompon était singulier. Qu'on en juge. Sur une petite table placée devant elle, était une cuvette où elle avait récemment plongé son frais minois, dans une eau non moins fraîche que lui ; au fond de cette cuvette, complaisamment changée en saladier, Rose-Pompon prenait, il faut bien l'avouer, du bout de ses doigts, de grandes feuilles de salade verte comme un pré, vinaigrée à étrangler; puis elle croquait ces verdures de toutes les forces de ses petites dents blanches, d'un émail trop inaltérable pour s'agacer; pour boisson elle avait préparé un verre d'eau et de sirop de groseilles, dont elle activait le mélange avec une petite cuiller de moutardier, en bois. Enfin, comme hors-d'œuvre, on voyait une douzaine d'olives dans un de ces baguiers de verre bleu et opaque à vingt-cinq sous; son dessert se composait de noix qu'elle s'apprêtait à faire à demi griller sur une pelle rougie au feu des embauchoirs de Philémon. Que Rose-Pompon, avec une nourriture d'un choix si incroyable et si sauvage, fût digne de son nom par la fraîcheur de son teint, c'est un de ces divins miracles qui révèlent la toute-puissance de la jeunesse et de la santé.

Rose-Pompon, après avoir croqué sa salade, allait croquer ses olives, lorsque l'on frappa discrètement à sa porte, modestement verrouillée à l'intérieur. « Qui est là? » dit Rose-Pompon. « — Un ami... un vieux de la vieille, » répondit une voix sonore et joyeuse. « Vous vous enfermez donc? — Tiens! c'est vous, Nini-Moulin? — Oui, ma pupille chérie... Ouvrez-moi tout de suite... Ça presse. — Vous ouvrir? Ah bien! par exemple!... faite comme je suis... Ça serait gentil! — Je crois bien... que faite comme vous l'êtes ça serait gentil, et très-gentil encore, ô le plus rose de tous les pompons dont l'Amour ait jamais orné son carquois! — Allez donc prêcher le carême et la morale dans votre journal... gros apôtre! » dit Rose-Pompon en allant restituer la chemise écarlate au costume de Philémon. « — Ah çà! est-ce que nous allons converser longtemps ainsi à travers la porte, pour la plus grande édification des voisins? » dit Nini-Moulin. « Songez que j'ai des choses très-graves à vous apprendre, des choses qui vont vous renverser... — Donnez-moi donc le temps de passer une robe... gros tourment! — Si c'est à cause de ma pudeur, ne vous en exagérez pas la susceptibilité; je ne suis pas bégueule; je vous accepterai très-bien comme vous êtes. — Et dire qu'un monstre pareil est le chéri de toutes les sacristies! » dit Rose-Pompon en ouvrant la porte et en finissant d'agrafer une robe à sa taille de nymphe. « — Ah! vous voilà enfin revenue au colombier, gentil oiseau voyageur? » dit Nini-Moulin en croisant les bras et en toisant Rose Pompon avec un sérieux comique. « Et d'où sortez-vous, s'il vous plaît? Voilà trois jours que vous n'avez pas niché ici, vilaine petite colombe. — C'est vrai... je suis de

retour seulement depuis hier soir. Vous êtes donc venu pendant mon absence? — Je suis venu tous les jours... et plutôt deux fois qu'une, mademoiselle, car j'ai des choses très-graves à vous dire. — Des choses graves? Alors nous allons joliment rire. — Pas du tout, c'est très-sérieux, » dit Nini-Moulin en s'asseyant. « Mais d'abord, qu'est-ce que vous avez fait pendant ces trois jours que vous avez déserté le domicile... conjugal et philémonique?... Il faut que je sache cela avant de vous en apprendre davantage. — Voulez-vous des olives? » dit Rose-Pompon en grignotant une de ces oléagineuses. « — Voilà votre réponse?... Je comprends... Malheureux Philémon! — Il n'y a pas de malheureux Philémon là dedans, mauvaise langue : Clara a eu un mort dans sa maison, et pendant les premiers jours qui ont suivi l'enterrement, elle a eu peur de passer les nuits toute seule. — Je croyais Clara très-suffisamment pourvue... contre ces craintes-là... — C'est ce qui vous trompe, énorme vipère! puisque je suis allée chez cette pauvre fille pour lui tenir compagnie. » A cette affirmation, l'écrivain religieux chantonna entre ses dents d'un air parfaitement incrédule et narquois. « C'est-à-dire que j'ai fait des traits à Philémon! » s'écria Rose-Pompon en cassant une noix avec l'indignation de la vertu injustement soupçonnée. « — Je ne dis pas des traits, mais un seul petit trait mignon et couleur de rose... pompon. — Je vous dis que ce n'était point pour mon plaisir que je me suis absentée d'ici... au contraire, car, pendant ce temps-là... cette pauvre Céphise a disparu... — Oui, la reine Bacchanal est en voyage, la mère Arsène m'a dit cela; mais quand je vous parle Philémon, vous me répondez Céphise... ça n'est pas clair. — Que je sois mangée par la panthère noire que l'on montre à la Porte-Saint-Martin, si je ne vous dis pas vrai... Et à propos de ça, il faudra que vous louiez deux stalles pour me mener voir ces animaux, mon petit Nini-Moulin. On dit que c'est des amours de bêtes féroces. — Ah çà! êtes-vous folle? — Comment? — Que je guide votre jeunesse comme un aïeul chicard au milieu des tulipes plus ou moins orageuses, à la bonne heure, je ne risque pas d'y trouver mes religieux bourgeois; mais vous mener justement à un spectacle de carême, puisqu'il n'y a que la représentation des bêtes, je n'aurais qu'à rencontrer là mes sacristains, je serais gentil, avec vous sous le bras. — Vous mettrez un faux nez... et des sous-pieds à votre pantalon, mon gros Nini; on ne vous reconnaîtra pas... — Il ne s'agit pas de faux nez, mais de ce que j'ai à vous apprendre, puisque vous m'assurez que vous n'avez aucune intrigue. — Je le jure, » dit solennellement Rose-Pompon en étendant horizontalement sa main gauche pendant que de la droite elle portait une noix à ses dents.

Puis elle ajouta d'un air surpris en considérant le paletot-sac de Nini-Moulin : « Ah! mon Dieu! comme vous avez de grosses poches!... Qu'est-ce qu'il y a donc là dedans? — Il y a des choses qui vous concernent, Rose-Pompon, » dit gravement Dumoulin. « — Moi? — Rose-Pompon, » dit tout à coup Nini-Moulin d'un air majestueux, « voulez-vous avoir équipage? voulez-vous, au lieu d'habiter cet affreux taudis, avoir un charmant appartement? voulez-vous, enfin, être mise comme une duchesse? — Allons... encore des bêtises... Voyons, prenez-vous des olives?... sinon, je mange tout... il n'en reste qu'une... »

Nini-Moulin fouilla, sans répondre à cette offre gastronomique, dans l'une de ses poches, en retira un écrin renfermant un fort joli bracelet et le fit miroiter aux yeux de la jeune fille. « Ah ! le délicieux bracelet ! » s'écria-t-elle en frappant dans ses petites mains ; « un serpentin vert qui se mord la queue... l'emblème de mon amour pour Philémon. — Ne me parlez pas de Philémon... ça me gêne, » dit Nini-Moulin en agrafant le bracelet au poignet de Rose-Pompon, qui le laissa faire en riant comme une folle et lui dit : « — C'est un achat dont on vous a chargé, gros apôtre, et vous en voulez voir l'effet. Eh bien ! il est charmant, ce bijou. — Rose-Pompon, » reprit Nini-Moulin, « voulez-vous, oui ou non, des domestiques, une loge à l'Opéra et mille francs par mois pour votre toilette? — Toujours la même plaisanterie? Bon... allez, » dit la jeune fille en faisant scintiller le bracelet tout en mangeant ses noix ; « pourquoi toujours la même farce et n'en pas trouver d'autres? »

Nini-Moulin plongea de nouveau sa main dans sa poche et en tira cette fois une ravissante chaîne châtelaine qu'il passa au cou de Rose-Pompon. « Oh! la belle chaîne ! » s'écria la jeune fille en regardant tour à tour l'étincelant bijou et l'écrivain religieux. « Si c'est encore vous qui avez choisi cela... vous avez joliment bon goût; mais avouez que je suis bonne fille de vous servir ainsi de *montre* à bijoux. — Rose-Pompon! » reprit Nini-Moulin de plus en plus majestueux. « ces bagatelles ne sont rien du tout auprès de ce que vous pouvez prétendre si vous écoutez les conseils de votre vieil ami... »

Rose-Pompon commença de regarder Dumoulin avec surprise et lui dit : « Qu'est-ce que cela signifie, Nini-Moulin? Expliquez-vous donc; quels sont ces conseils? »

Dumoulin ne répondit rien, replongea sa main dans ses intarissables poches, en tira cette fois un paquet qu'il développa soigneusement; c'était une magnifique mantille de dentelle noire. Rose-Pompon s'était levée, saisie d'une admiration nouvelle. Dumoulin jeta prestement la riche mantille sur les épaules de la jeune fille. « Mais c'est superbe! Je n'ai jamais rien vu de pareil!... Quels dessins!... Quelles broderies! » dit Rose-Pompon en examinant tout avec une curiosité naïve et, il faut le dire, parfaitement désintéressée. Puis elle ajouta : « Mais c'est donc une boutique que votre poche? Comment avez-vous tant de belles choses?... » Puis partant d'un éclat de rire qui rendit vermeil son joli visage, elle s'écria : « J'y suis... j'y suis, c'est la corbeille de noces de madame Sainte-Colombe ! Je vous en fais mon compliment! C'est choisi! — Et où diable voulez vous que je pêche de quoi acheter toutes ces merveilles? » dit Nini-Moulin. « Tout ceci, je vous le répète... est à vous si vous voulez, et si vous m'écoutez! — Comment, » dit Rose-Pompon avec une sorte de stupeur, « ce que vous me dites est sérieux? — Très-sérieux. — Ces propositions de vivre en grande dame...? — Ces bijoux vous sont garants de la réalité de ces offres. — Et c'est vous... qui me proposez cela pour un autre, mon pauvre Nini-Moulin? — Un instant..., » s'écria l'écrivain religieux avec une pudeur comique, « vous devez me connaître assez, ô ma pupille chérie! pour être certaine que je serais incapable de vous engager à une action malhonnête...

ou indécente... Je me respecte trop pour cela... sans compter que ce serait agaçant pour Philémon qui m'a confié la garde de vos vertus. — Alors, Nini-Moulin, » dit Rose-Pompon de plus en plus stupéfaite, « je n'y comprends plus rien, ma parole d'honneur. — C'est pourtant bien simple... je... — Ah! j'y suis..., » s'écria Rose-Pompon en interrompant Nini-Moulin, « c'est un monsieur qui veut m'offrir sa main, son cœur et quelque chose pour mettre avec... Vous ne pouviez pas me dire ça tout de suite? — Un mariage? ah bien oui! » dit Dumoulin en haussant les épaules. « — Il ne s'agit pas de mariage? » dit Rose-Pompon en retombant dans sa première surprise. « — Non. — Et les propositions que vous me faites sont honnêtes, mon gros apôtre? — On ne peut pas plus honnêtes. » Et Dumoulin disait vrai. « — Je n'aurais pas à être infidèle à Philémon? — Non. — Ou fidèle à quelqu'un? — Pas davantage. »

Rose-Pompon resta confondue; puis elle reprit: « Ah çà! voyons, ne plaisantons pas. Je ne suis pas assez sotte pour me figurer que l'on me fera vivre en duchesse, le tout pour mes beaux yeux... s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, » ajouta la sournoise avec une hypocrite modestie. « — Vous pouvez parfaitement vous exprimer ainsi. — Mais enfin, » dit Rose-Pompon de plus en plus intriguée, « qu'est-ce qu'il faudra que je donne en retour? — Rien du tout. — Rien? — Pas seulement ça. » Et Nini-Moulin mordit le bout de son ongle. « — Mais, qu'est-ce qu'il faudra que je fasse alors? — Il faudra vous faire aussi gentille que possible, vous dorloter, vous amuser, vous promener en voiture. Vous le voyez, ça n'est pas bien fatigant... sans compter que vous contribuerez à une bonne action. — En vivant en duchesse? — Oui;... ainsi décidez-vous; ne me demandez pas plus de détails... je ne pourrais vous les donner;... du reste, vous ne serez pas retenue malgré vous;... essayez... de la vie que je vous propose; si elle vous convient... vous la continuerez; sinon, vous reviendrez dans votre philémonique ménage. — Au fait... — Essayez toujours, que risquez-vous? — Rien;... mais je ne peux pas croire que tout cela soit vrai. Et puis, » ajouta-t-elle en hésitant, « je ne sais si je dois... »

Nini-Moulin alla à la fenêtre, l'ouvrit, et dit à Rose-Pompon qui accourut: « Regardez... à la porte de la maison. — Une très-jolie petite voiture, ma foi! Dieu! qu'on doit être bien là dedans! — Cette voiture est la vôtre. Elle vous attend. — Comment! elle m'attend? » dit Rose-Pompon, « il faudrait me décider aussitôt que ça? — Ou pas du tout... — Aujourd'hui? — A l'instant. — Mais où me conduisez-vous? — Est-ce que je le sais?... — Vous ne savez pas où vous me conduisez? — Non... » (et Dumoulin disait encore vrai) « le cocher a des ordres. — Savez-vous que c'est joliment drôle tout cela, Nini-Moulin? — Je l'espère bien;... si ce n'était pas drôle... où serait le plaisir? — Vous avez raison. — Ainsi, vous acceptez? A la bonne heure; j'en suis ravi pour vous et pour moi. — Pour vous? — Oui, parce qu'en acceptant, vous me rendrez un grand service... — A vous?... et comment? — Peu vous importe, pourvu que je sois votre obligé. — C'est juste... — Allons... partons-nous? — Bah!... Après tout... on ne me mangera pas, » dit résolûment Rose-Pompon.

Et elle alla prendre en sautillant un *bibi* rose comme sa jolie figure, et

s'avançant devant une glace fêlée, le posa extrêmement *à la chien* sur ses bandeaux de cheveux blonds; ce qui, en découvrant son cou blanc ainsi que la soyeuse racine de son épais chignon, donnait en même temps la physionomie la plus lutine, nous ne voudrions pas dire la plus libertine, à sa jolie petite mine.

« Mon manteau! » dit-elle à Nini-Moulin, qui semblait être délivré d'une grande inquiétude depuis qu'elle avait accepté. « — Fi donc!... un manteau? » répondit le sigisbée qui, fouillant une dernière fois dans une dernière poche, véritable bissac, en retira un très-beau châle de cachemire, qu'il jeta sur les épaules de Rose-Pompon. « — Un cachemire! » s'écria la jeune fille toute palpitante d'aise et de joyeuse surprise. Puis elle ajouta avec une contenance héroïque: « C'est fini!... Je me risque... » Et elle descendit légèrement, suivie de Nini-Moulin.

La brave fruitière-charbonnière était à sa boutique. « Bonjour, mademoiselle, vous êtes matinale aujourd'hui, » dit-elle à la jeune fille. « — Oui, mère Arsène... voilà ma clef. — Merci, mademoiselle. — Ah! mon Dieu!... mais j'y pense, » dit soudain Rose-Pompon à voix basse, en se retournant vers Nini-Moulin et s'éloignant de la portière, « et Philémon? — Philémon? — S'il arrive?... — Ah! diable!... » dit Nini-Moulin en se grattant l'oreille. « — Oui, si Philémon arrive... que lui dira-t-on? car je serai peut-être longtemps absente. — Trois ou quatre mois, je suppose. — Pas davantage? — Je ne crois pas. — Alors, c'est bon, » dit Rose-Pompon.

Puis revenant auprès de la charbonnière, après un moment de réflexion, elle lui dit: « Mère Arsène, si Philémon arrivait, vous lui diriez que... je suis sortie... pour affaires... — Oui, mademoiselle. — Qu'il m'attende... sans s'impatienter... — Oui, mademoiselle. — Et qu'il n'oublie pas de donner à manger à mes pigeons qui sont dans son cabinet. — Oui, mademoiselle. — Adieu, mère Arsène. — Adieu, mademoiselle. » Et Rose-Pompon monta triomphalement en voiture avec Nini-Moulin.

« Que le diable m'emporte si je sais tout ce que cela va devenir! » se dit Jacques Dumoulin pendant que la voiture s'éloignait rapidement de la rue Clovis. « J'ai réparé ma sottise; maintenant je me moque du reste. »





CHAPITRE LIII.

Le secret.

La scène suivante se passait peu de jours après l'enlèvement de Rose-Pompon par Nini-Moulin.

Mademoiselle de Cardoville était assise, rêveuse, dans son cabinet de travail tendu de lampas vert et meublé d'une bibliothèque d'ébène, rehaussée de grandes cariatides de bronze doré. A quelques indices significatifs, on devinait que mademoiselle de Cardoville avait cherché dans les arts des distractions à de graves et tristes préoccupations. Auprès d'un piano ouvert, était une harpe placée devant un pupitre de musique ; plus loin, sur une table chargée de boîtes de pastels et d'aquarelles, on voyait plusieurs feuilles de vélin couvertes d'ébauches très-vivement colorées. La plupart représentaient des esquisses de sites asiatiques, enflammés de tous les feux du soleil d'Orient.

Fidèle à sa fantaisie de s'habiller chez elle d'une manière pittoresque, mademoiselle de Cardoville ressemblait ce jour-là à l'un de ces fiers portraits de Velasquez à la tournure si noble et si sévère... Sa robe était de moire

noire à jupe largement étoffée, à taille très-longue et à manches garnies de crevés de satin rose lisérés de passequilles de jais. Une fraise à l'espagnole, bien empesée, montait presque jusqu'à son menton, et était comme assujettie autour du cou par un large ruban rose. Cette guimpe, doucement agitée, s'échancrait sur les élégantes rondeurs d'un devant de corsage en satin rose lacé de fils de perles de jais, et se terminant en pointe à la ceinture. Il est impossible de dire combien ce vêtement noir, à plis amples et lustrés, relevé de rose et de jais brillant, s'harmonisait avec l'éblouissante blancheur de la peau d'Adrienne et les flots d'or de sa belle chevelure, dont les soyeux et longs anneaux tombaient jusque sur son sein.

La jeune fille était à demi couchée et accoudée sur une causeuse recouverte en lampas vert; le dossier, assez élevé du côté de la cheminée, s'abaissait insensiblement jusqu'au pied de ce meuble. Une sorte de léger treillage de bronze doré, demi-circulaire, élevé de cinq pieds environ, tapissé de lianes fleuries (admirables *passiflores quadrangulata*, plantées dans une profonde jardinière en bois d'ébène, d'où sortait ce treillis), entourait ce canapé d'une sorte de paravent de feuillage, diapré de larges fleurs vertes au dehors, pourpres au dedans, et d'un émail aussi éclatant que ces fleurs de porcelaine que la Saxe nous envoie. Un parfum suave et léger comme un faible mélange de violette et de jasmin, s'épandait de la corolle de ces admirables passiflores. Chose assez étrange, une grande quantité de livres tout neufs (Adrienne les avait fait acheter depuis deux ou trois jours) et tout fraîchement coupés étaient éparpillés autour d'elle, les uns sur la causeuse, les autres sur un guéridon, ceux-là enfin, au nombre desquels se trouvaient plusieurs grands atlas avec gravures, gisaient sur le somptueux tapis de martre qui s'étendait au pied du divan. Chose plus étrange encore, ces livres, de formats et d'auteurs différents, traitaient tous du même sujet. La pose d'Adrienne révélait une sorte d'abattement mélancolique; ses joues étaient pâles; une légère auréole bleuâtre, cernant ses grands yeux noirs à demi voilés, leur donnait une expression de tristesse profonde. Bien des motifs causaient cette tristesse, entre autres la disparition de la Mayeux. Sans croire positivement aux perfides insinuations de Rodin, qui donnait à entendre que, dans sa crainte d'être démasquée par lui, celle-ci n'avait pas osé rester dans la maison, Adrienne éprouvait un cruel serrement de cœur en songeant que cette jeune fille, en qui elle avait eu tant de foi, avait fui son hospitalité presque fraternelle sans lui adresser une parole de reconnaissance; on s'était en effet bien gardé de montrer les quelques lignes écrites à la hâte à sa bienfaitrice par la pauvre ouvrière au moment de partir; l'on n'avait parlé que du billet de cinq cents francs trouvé sur son bureau, et cette dernière circonstance, pour ainsi dire inexplicable, avait aussi contribué à éveiller de cruels soupçons dans l'esprit de mademoiselle de Cardoville. Déjà elle ressentait les funestes effets de cette défiance de tout et de tous, que lui avait recommandée Rodin; ce sentiment de défiance, de réserve, tendait à devenir d'autant plus puissant, que, pour la première fois de sa vie, mademoiselle de Cardoville, jusqu'alors étrangère au mensonge, avait un secret à cacher... un secret qui faisait à la fois son bonheur, sa honte et son tourment.

A demi couchée sur son divan, pensive, accablée, Adrienne parcourait, souvent distraite, un de ces ouvrages récemment achetés; tout à coup elle poussa un léger cri de surprise; sa main qui tenait le livre trembla comme la feuille, et de ce moment elle parut lire avec une attention passionnée, une curiosité dévorante. Bientôt ses yeux brillèrent d'enthousiasme; son sourire devint d'une douceur ineffable; elle semblait à la fois fière, heureuse et charmée... mais, au moment où elle venait de tourner un dernier feuillet, ses traits exprimèrent le désappointement et le chagrin. Alors elle recommença cette lecture qui lui avait causé un si doux enivrement, mais cette fois ce fut avec une lenteur calculée qu'elle relut chaque page, épelant pour ainsi dire chaque ligne, chaque mot; puis, de temps en temps, elle s'interrompait, et alors, pensive, son front penché et appuyé sur sa belle main, elle semblait commenter dans une rêverie profonde les passages qu'elle venait de lire avec un tendre et religieux amour. Arrivant bientôt à un passage qui l'impressionna tellement qu'une larme brilla dans ses yeux, elle retourna brusquement le volume pour voir sur sa couverture le nom de son auteur. Pendant quelques secondes, elle contempla ce nom avec une expression de singulière reconnaissance, et ne put s'empêcher de porter vivement à ses lèvres vermeilles la page où il se trouvait imprimé. Après avoir relu plusieurs fois les lignes dont elle avait été si frappée, oubliant sans doute *la lettre* pour *l'esprit*, elle se prit à réfléchir si profondément, que le livre glissa de sa main et tomba sur le tapis... Durant le cours de cette rêverie, le regard de la jeune fille s'était arrêté d'abord machinalement sur un admirable bas-relief supporté par un chevalet d'ébène, et placé auprès de l'une des croisées. Ce magnifique bronze, récemment fondu d'après un plâtre moulé sur l'antique, représentait le triomphe du *Bacchus indien*. Jamais l'art grec n'était peut-être arrivé à une si rare perfection. Le jeune conquérant, à demi vêtu d'une peau de lion qui laissait admirer la pureté juvénile et charmante de ses formes, rayonnait d'une beauté divine. Debout dans un char traîné par deux tigres, l'air doux et fier à la fois, il s'appuyait d'une main sur un thyrse, et de l'autre, il guidait avec une majesté tranquille son farouche attelage... A ce rare mélange de grâce, de vigueur et de sérénité, on reconnaissait le héros qui avait livré de si rudes combats aux hommes et aux monstres des forêts. Grâce au ton fauve du relief, la lumière, en frappant cette sculpture de côté, faisait admirablement ressortir la figure du jeune dieu, qui, fouillée presque en ronde bosse, et ainsi éclairée, resplendissait comme une magnifique statue d'or pâle sur le fond obscur et tourmenté du bronze... Lorsque Adrienne avait d'abord arrêté son regard sur ce rare assemblage de perfections divines, ses traits étaient calmes, rêveurs; mais cette contemplation, d'abord presque machinale, devenant de plus en plus attentive et réfléchie, la jeune fille se leva tout à coup de son siége et s'approcha lentement du bas-relief, paraissant céder à l'invincible attraction d'une ressemblance extraordinaire. Alors une légère rougeur commença de poindre sur les joues de mademoiselle de Cardoville, envahit peu à peu son visage et s'étendit rapidement sur son front et sur son cou. Elle s'approcha davantage encore du bas-relief, et après avoir jeté autour d'elle un coup d'œil furtif, presque honteux, comme si elle eût craint d'être surprise dans

une action blâmable, par deux fois elle approcha sa main tremblante d'émotion afin d'effleurer seulement du bout de ses doigts charmants le front de bronze du Bacchus indien. Mais par deux fois, une sorte d'hésitation pudique la retint. Enfin, la tentation devint trop forte. Elle y succomba... et son doigt d'albâtre, après avoir délicatement caressé le visage d'or pâle du jeune dieu, s'appuya plus hardiment pendant une seconde sur son front noble et pur... A cette pression bien légère pourtant, Adrienne sembla ressentir une sorte de choc électrique; elle frissonna de tout son corps; ses yeux s'alanguirent, et après avoir un instant nagé dans leur nacre humide et brillante, ils s'élevèrent vers le ciel, et, appesantis, se fermèrent à demi... Alors la tête de la jeune fille se renversa quelque peu en arrière, ses genoux fléchirent insensiblement, ses lèvres vermeilles s'entr'ouvrirent pour laisser échapper son haleine embrasée, car son sein se soulevait avec force comme si la séve de la jeunesse et de la vie eût accéléré les battements de son cœur et fait bouillonner son sang; bientôt enfin le brûlant visage d'Adrienne trahit malgré elle une sorte d'extase à la fois timide et passionnée, chaste et sensuelle, dont l'expression était on ne peut plus ineffable et touchante. Ineffable et touchant spectacle, en effet, que celui d'une jeune vierge dont le front pudique rougit au premier feu d'un secret désir... Le Créateur de toutes choses n'anime-t-il pas le corps, ainsi que l'âme, de sa divine étincelle? Ne doit-il pas être religieusement glorifié dans l'intelligence comme dans les sens dont il a si paternellement doué ses créatures? Impies blasphémateurs sont donc ceux-là qui cherchent à étouffer ces sens célestes, au lieu de guider, d'harmoniser leur divin essor!

Soudain mademoiselle de Cardoville tressaillit, redressa la tête, ouvrit les yeux comme si elle sortait d'un rêve, se recula brusquement, s'éloigna du bas-relief, et fit quelques pas dans la chambre avec agitation en portant ses mains brûlantes à son front. Puis, retombant pour ainsi dire anéantie sur un siége, ses larmes coulèrent avec abondance; la plus amère douleur éclata sur ses traits, qui révélèrent alors les profonds déchirements de la funeste lutte qui se livrait en elle-même. Puis ses larmes tarirent peu à peu, et à cette crise d'accablement si pénible succéda une sorte de dépit violent, d'indignation courroucée contre elle-même, qui se traduisit par ces mots qui lui échappèrent : « Pour la première fois de ma vie, je me sens faible et lâche... oh! oui... lâche!... bien lâche!... »

. . . .

Le bruit d'une porte qui s'ouvrit et se referma tira mademoiselle de Cardoville de ses réflexions amères. Georgette entra et dit à sa maîtresse : « Mademoiselle peut-elle recevoir M. le comte de Montbron? » Adrienne, sachant trop vivre pour témoigner devant ses femmes l'espèce d'impatience que lui causait une venue alors inopportune, dit à Georgette : « Vous avez dit à M. de Montbron que j'étais chez moi? — Oui, mademoiselle. — Priez-le d'entrer. »

Quoique mademoiselle de Cardoville ressentît à ce moment une assez vive contrariété de l'arrivée de M. de Montbron, hâtons-nous de dire qu'elle avait pour lui une affection presque filiale, une estime profonde, et pourtant, par un contraste assez fréquent d'ailleurs, elle se trouvait presque

toujours d'un avis opposé au sien, et il en résultait, lorsque mademoiselle de Cardoville avait toute sa liberté d'esprit, les discussions les plus follement gaies ou les plus animées, discussions dans lesquelles, malgré sa verve moqueuse et sceptique, sa vieille expérience, sa rare connaissance des hommes et des choses, disons enfin le mot, malgré sa *rouerie* de bonne compagnie, M. de Montbron n'avait pas toujours l'avantage, et il avouait très-gaiement sa défaite. Ainsi, pour ne donner qu'une idée des dissentiments du comte et d'Adrienne, il avait, avant de se faire, ainsi qu'il disait gaiement, *son complice*, il avait toujours combattu (pour d'autres motifs que ceux allégués par madame de Saint-Dizier) sa volonté de vivre seule et à sa guise, tandis qu'au contraire Rodin, en donnant aux résolutions de la jeune fille à ce sujet un but rempli de grandeur, avait acquis sur elle une sorte d'influence.

Alors âgé de soixante ans passés, le comte de Montbron avait été l'un des hommes les plus brillants du Directoire, du consulat et de l'empire; ses prodigalités, ses bons mots, ses impertinences, ses duels, ses amours, ses pertes au jeu avaient presque toujours défrayé les entretiens de la société de son temps. Quant à son caractère, à son cœur et à son commerce, nous dirons qu'il était resté dans les termes de la plus sincère amitié presque avec toutes ses anciennes maîtresses. A l'heure où nous le présentons au lecteur, il était encore fort gros joueur et fort beau joueur; il avait, comme on disait autrefois, une *très-grande mine*, l'air décidé, fin et moqueur; ses façons étaient celles du meilleur monde, avec une pointe d'impertinence agressive lorsqu'il n'aimait pas les gens; il était grand, très-mince et d'une tournure encore svelte, presque juvénile; il avait le front haut et chauve, les cheveux blancs et courts, des favoris gris taillés en croissant, la figure longue, le nez aquilin, des yeux bleus très-pénétrants et des dents encore fort belles.

« M. le comte de Montbron! » dit Georgette en ouvrant la porte. Le comte entra, et alla baiser la main d'Adrienne avec une sorte de familiarité paternelle. « — Allons! » se dit M. de Montbron, « tâchons de savoir la vérité que je viens chercher, afin d'éviter peut-être un grand malheur. »





CHAPITRE LIV.

Les aveux.

Mademoiselle de Cardoville, ne voulant pas laisser pénétrer la cause des violents sentiments qui l'agitaient, accueillit M de Montbron avec une gaieté feinte et forcée; de son côté, celui-ci. malgré sa grande habitude du monde, se trouvant fort embarrassé d'aborder le sujet dont il désirait conférer avec Adrienne, résolut, comme on dit vulgairement, de *tâter le terrain* avant d'engager sérieusement la conversation.

Après avoir regardé la jeune fille pendant quelques secondes, M. de Montbron secoua la tête, et dit avec un soupir de regret : « Ma chère enfant... je ne suis pas content... — Quelque peine de cœur... ou de *creps*, mon cher comte? » dit Adrienne en souriant. « — Une peine de cœur!... » dit M. de Montbron. « — Comment. vous si beau joueur, vous auriez plus de souci d'un coup de tête féminin... que d'un coup de dés? — J'ai une peine de cœur... et c'est vous qui la causez. ma chère enfant. — M. de Montbron, vous allez me rendre très-orgueilleuse. » dit Adrienne en souriant. « — Et

vous auriez grand tort;... car ma peine de cœur vient justement, je vous le dis brutalement, de ce que vous négligez votre beauté... Oui, voyez vos traits pâles, abattus, fatigués;... depuis quelques jours, vous êtes triste... vous avez quelque chagrin... j'en suis sûr. — Mon cher M. de Montbron, vous avez tant de pénétration qu'il vous est permis d'en manquer une fois;... et cela vous arrive... aujourd'hui... Je ne suis pas triste, je n'ai aucun chagrin... et je vais vous dire une bien énorme, une bien orgueilleuse impertinence :... jamais je ne me suis trouvée si jolie. — Il n'y a rien de plus modeste, au contraire, que cette prétention... Et qui vous a dit ce mensonge-là? une femme? — Non... c'est mon cœur, et il a dit vrai, » reprit Adrienne avec une légère émotion. Puis elle ajouta : « Comprenez... si vous pouvez. — Prétendez-vous par là que vous êtes fière de l'altération de vos traits, parce que vous êtes fière des souffrances de votre cœur? » dit M. de Montbron en examinant Adrienne avec attention. « Soit; j'avais donc raison; vous avez un chagrin... J'insiste..., » ajouta le comte d'un ton vraiment pénétré, « parce que cela m'est pénible... — Rassurez-vous; je suis on ne peut plus heureuse, car à chaque instant je me complais dans cette pensée : qu'à mon âge je suis libre... absolument libre. — Oui... libre... de vous tourmenter... libre... d'être malheureuse tout à votre aise. — Allons, allons, mon cher comte, » dit Adrienne, « voici notre vieille querelle qui se ranime... je retrouve en vous l'allié de ma tante... et de l'abbé d'Aigrigny. — Moi? oui... à peu près comme les républicains sont les alliés des légitimistes; ils s'entendent... pour se dévorer plus tard... A propos de votre abominable tante, on dit que depuis quelques jours il se tient chez elle une manière de concile qui s'agite fort, véritable émeute mitrée... Votre tante est en bonne voie. — Pourquoi pas? Vous l'eussiez vue autrefois ambitionner le rôle de la déesse Raison. Aujourd'hui, nous la verrons peut-être canonisée... N'a-t-elle pas déjà accompli la première partie de la vie de sainte Madeleine? — Vous ne direz jamais d'elle autant de mal qu'elle en fait, ma chère enfant... Néanmoins, quoique pour des raisons bien opposées... je pensais comme elle au sujet de votre caprice de vivre seule... — Je le sais. — Oui, et par cela même que je désirais vous voir mille fois plus libre encore que vous ne l'êtes... moi, je vous conseillais... tout bonnement... — De me marier... — Sans doute; de cette façon, votre chère liberté... avec ses conséquences, au lieu de s'appeler mademoiselle de Cardoville... se serait appelée madame de... qui vous voudrez... Nous vous aurions trouvé un excellent mari qui eût été responsable... de votre indépendance... — Et qui aurait été responsable de ce ridicule mari? et qui se serait dégradée jusqu'à porter un nom moqué, bafoué par tous?... Moi, peut-être? » dit Adrienne en s'animant légèrement. « Non, non, mon cher comte; en bien ou en mal, je répondrai toujours seule de mes actions; à mon nom s'attachera, bonne ou mauvaise, une opinion que, seule du moins, j'aurai formée, car il me serait aussi impossible de déshonorer lâchement un nom qui ne serait pas le mien, que de le porter s'il n'était pas continuellement entouré de la profonde estime qu'il me faut. Or, comme on ne répond que de soi... je garderai mon nom. — Il n'y a que vous au monde pour avoir des idées pareilles. — Pourquoi? » dit Adrienne en riant, « parce qu'il me paraît...

disgracieux de voir une pauvre jeune fille pour ainsi dire s'incarner et disparaître dans quelque homme très-laid et très-égoïste, et devenir, comme on le dit sans rire... elle, douce et jolie, devenir tout à coup la *moitié* de cette vilaine chose... Oui... ainsi, elle, fraîche et charmante rose, je suppose, la *moitié* d'un affreux chardon! Allons, mon cher comte, avouez-le... c'est quelque chose de fort odieux que cette métempsycose... conjugale. » ajouta Adrienne avec un éclat de rire.

La gaieté factice, un peu fébrile d'Adrienne, contrastait d'une manière si navrante avec sa pâleur et l'altération de ses traits; il était si facile de voir qu'elle cherchait à étourdir un profond chagrin par ces rires forcés, que M. de Montbron en fut douloureusement touché; mais, dissimulant son émotion, il parut réfléchir un instant, et prit machinalement un des livres tout récemment achetés et coupés, dont Adrienne était entourée; après avoir jeté un regard distrait sur ce volume, il continua, en dissimulant la pénible émotion que lui causait le rire forcé de mademoiselle de Cardoville : « Voyons, chère tête folle que vous êtes... une folie de plus... Supposons que j'aie vingt ans et que vous me fassiez l'honneur de m'épouser... on vous appellerait madame de Montbron, je suppose? — Peut-être... — Comment peut-être? quoique mariés vous ne porteriez pas mon nom? — Mon cher comte, » dit Adrienne en souriant, « ne poursuivons pas une hypothèse qui ne peut me laisser que... des regrets. »

Tout à coup M. de Montbron fit un brusque mouvement et regarda mademoiselle de Cardoville avec une expression de surprise profonde... Depuis quelques moments, tout en causant avec Adrienne, le comte avait pris machinalement deux ou trois des volumes çà et là épars sur la causeuse, et machinalement encore il avait jeté les yeux sur ces ouvrages. Le premier portait pour titre : *Histoire moderne de l'Inde;* le second : *Voyage dans l'Inde;* le troisième : *Lettres sur l'Inde...* De plus en plus surpris, M. de Montbron avait continué son investigation et avait vu se compléter cette nomenclature indienne par le quatrième volume des *Promenades dans l'Inde;* le cinquième des *Souvenirs de l'Indoustan;* le sixième : *Notes d'un voyageur aux Indes orientales.* De là une surprise que, pour plusieurs motifs fort graves, M. de Montbron n'avait pu cacher plus longtemps et que ses regards témoignèrent à Adrienne.

Celle-ci, ayant complétement oublié la présence des volumes accusateurs dont elle était entourée, cédant à un mouvement de dépit involontaire, rougit légèrement; puis son caractère ferme et résolu reprenant le dessus, elle dit à M. de Montbron en le regardant en face : « Eh bien!... mon cher comte... de quoi vous étonnez-vous? » Au lieu de répondre, M. de Montbron semblait de plus en plus absorbé, pensif, en contemplant la jeune fille, et il ne put s'empêcher de dire en se parlant à soi-même : « — Non... non... c'est impossible... et pourtant... — Il serait peut-être indiscret à moi... d'assister à votre monologue, mon cher comte, » dit Adrienne. « — Excusez-moi, ma chère enfant... mais ce que je vois me surprend à un point... — Et que voyez-vous, je vous prie? — Les traces d'une préoccupation aussi vive... aussi grande... que nouvelle... pour tout ce qui a rapport... à l'Inde..., » dit M. de Montbron en accentuant lentement ses paroles et atta-

chant un regard pénétrant sur la jeune fille. « — Eh bien? » dit bravement Adrienne. « — Eh bien!... je cherche la cause de cette soudaine passion... — Géographique? » dit mademoiselle de Cardoville en interrompant M. de Montbron; « vous trouvez cette passion peut-être un peu sérieuse pour mon âge... mon cher comte; mais il faut bien occuper ses loisirs... et puis enfin, ayant pour cousin un Indien quelque peu prince, il m'a pris envie d'avoir une idée du fortuné pays... d'où m'est arrivée cette sauvage parenté. »

Ces derniers mots furent prononcés avec une amertume dont M. de Montbron fut frappé; aussi observant attentivement Adrienne, il reprit : « Il me semble que vous parlez du prince... avec un peu d'aigreur. — Non... j'en parle avec indifférence... — Il mériterait pourtant... un sentiment tout autre... — D'une tout autre personne peut-être, » répondit sèchement Adrienne. « — Il est si malheureux!... » dit M. de Montbron d'un ton sincèrement pénétré. « Il y a deux jours encore, je l'ai vu... il m'a déchiré le cœur. — Et que me font à moi... ces déchirements? » s'écria Adrienne avec une impatience douloureuse, presque courroucée. « — Je désirerais que de si cruels tourments vous fissent au moins pitié..., » répondit gravement le comte. « — A moi... pitié!... » s'écria Adrienne d'un air de fierté révoltée. Puis se contenant, elle ajouta froidement : « Ah çà... M. de Montbron, c'est une plaisanterie?... Ce n'est pas sérieusement... que vous me demandez de m'intéresser aux tourments amoureux de votre prince? » Il y eut un dédain si glacial dans ces derniers mots d'Adrienne, ses traits pâles et péniblement contractés trahirent une hauteur si amère, que M. de Montbron dit tristement : « — Ainsi... cela est vrai... on ne m'avait pas trompé... Moi qui, par ma vieille et constante amitié, avais, je crois, quelques droits à votre confiance, je n'ai rien su... tandis que vous avez tout dit à un autre... Cela m'est pénible... très-pénible. — Je ne vous comprends pas, M. de Montbron. — Eh! mon Dieu!... maintenant je n'ai plus de ménagements à garder..., » s'écria le comte. « Il n'y a plus, je le vois, aucun espoir pour ce malheureux enfant;... vous aimez quelqu'un. » Et comme Adrienne fit un mouvement : « Oh! il n'y a pas à le nier, » reprit le comte, « votre pâleur... votre tristesse depuis quelques jours... votre implacable indifférence pour le prince, tout me le dit... tout me le prouve... vous aimez... Mademoiselle de Cardoville, blessée de la façon dont le comte parlait du sentiment qu'il lui supposait, reprit avec une dignité hautaine : « — Vous devez savoir, M. de Montbron, qu'un secret surpris... n'est pas une confidence, et votre langage m'étonne... — Eh! ma chère amie, si j'use du triste privilége de l'expérience... si je devine, si je vous dis que vous aimez... si je vais même presque jusqu'à vous reprocher cet amour... c'est qu'il s'agit pour ainsi dire de la vie ou de la mort de ce pauvre jeune prince, qui, vous le savez, m'intéresse maintenant autant que s'il était mon fils, car il est impossible de le connaître sans lui porter le plus tendre intérêt! — Il serait singulier, » reprit Adrienne avec un redoublement de froideur et d'ironie amère, « que mon amour... en admettant que j'eusse un amour dans le cœur... eût une si étrange influence sur le prince Djalma... Que lui importe que j'aime? » ajouta-t-elle avec un dédain presque douloureux. « — Que lui importe! Mais en vérité, ma chère amie, permettez-moi de vous le dire, c'est vous qui plai-

santez cruellement... Comment!... ce malheureux enfant vous aime avec toute l'ardeur aveugle d'un premier amour; deux fois déjà il a voulu, par le suicide, mettre fin à l'horrible torture que lui cause sa passion pour vous... et vous trouvez étrange que votre amour pour un autre... soit une question de vie ou de mort pour lui!... — Mais il m'aime donc! » s'écria la jeune fille avec un accent impossible à rendre. « — A en mourir... vous dis-je; je l'ai vu... »

Adrienne fit un mouvement de stupeur: de pale qu'elle était, elle devint pourpre; puis cette rougeur disparut, ses lèvres blanchirent et tremblèrent; son émotion fut si vive, qu'elle resta quelques moments sans pouvoir parler, et mit la main sur son cœur comme pour en comprimer les battements. M. de Montbron, presque effrayé du changement subit de la physionomie d'Adrienne, de l'altération croissante de ses traits, se rapprocha vivement d'elle et s'écria: « — Mon Dieu! ma pauvre enfant, qu'avez-vous? » Au lieu de lui répondre, Adrienne lui fit un signe de la main comme pour le rassurer; le comte, en effet, se rassura, car le beau visage de la jeune fille, naguère contracté par la douleur, l'ironie et le dédain, semblait renaître au milieu des émotions les plus douces, les plus ineffables; l'impression qu'elle éprouvait était si enivrante, qu'elle semblait s'y complaire et craindre d'en perdre le moindre sentiment; puis la réflexion lui disant que peut-être elle était dupe d'une illusion ou d'un mensonge, elle s'écria tout à coup avec angoisse, en s'adressant à M. de Montbron: « Mais ce que vous me dites... est vrai... au moins?... — Ce que je vous dis! — Oui... que le prince Djalma... — Vous aime comme un insensé? Hélas! cela n'est que trop vrai... — Non... non..., » s'écria Adrienne avec une expression ravissante de naïveté, « cela ne saurait être jamais trop vrai... — Que dites-vous?... » s'écria le comte. « — Mais cette... femme?... » demanda Adrienne comme si ce mot lui eût brûlé les lèvres. « — Quelle femme?... — Celle qui était cause de ces déchirements si douloureux. — Cette femme?... qui vouliez-vous que ce fût, sinon vous? — Moi!... Oh! oui, c'était moi; n'est-ce pas? rien que moi! — Sur l'honneur... croyez-en mon expérience;... jamais je n'ai vu une passion plus sincère et plus touchante... — Oh! n'est-ce pas, jamais il n'a eu dans le cœur un autre amour que le mien? — Lui!.. jamais... — On me l'a dit... pourtant... — Qui? — M. Rodin... — Que Djalma...? — Deux jours après m'avoir vue, s'était épris d'un fol amour. — M. Rodin... vous a dit cela?... » s'écria M. de Montbron en paraissant frappé d'une idée subite. « Mais c'est aussi lui qui a dit à Djalma... que vous étiez éprise de quelqu'un... — Moi?... — Et c'est cela qui causait l'affreux désespoir de ce malheureux enfant... — Et c'est cela aussi qui causait mon désespoir, à moi! — Mais vous l'aimez donc autant qu'il vous aime? » s'écria M. de Montbron transporté de joie. « — Si je l'aime! » dit mademoiselle de Cardoville. Quelques coups, frappés discrètement à la porte, interrompirent Adrienne. « — Vos gens... sans doute... Remettez-vous, » dit le comte. « — Entrez, » dit Adrienne d'une voix émue. Florine parut. « Qu'est-ce? » dit mademoiselle de Cardoville. « — M. Rodin vient de venir. Craignant de déranger mademoiselle, il n'a pas voulu entrer; mais il reviendra dans une demi-heure... Mademoiselle voudra-t-elle



santez cruellement... Comment!... ce malheureux enfant vous aime avec toute l'ardeur aveugle d'un premier amour; deux fois déjà il a voulu, par



M. le comte de Montbron.



le recevoir? — Oui... oui, » dit le comte à Florine, « et lors même que je serais encore avec mademoiselle, introduisez-le... N'est-ce pas votre avis? » demanda M. de Montbron à Adrienne. « — C'est mon avis..., » répondit la jeune fille. Et un éclair d'indignation brillait dans ses yeux, en songeant à cette perfidie de Rodin. « — Ah! le vieux drôle!... » dit M. de Montbron. « Je m'étais toujours défié de ce cou tors! »

Florine sortit, laissant le comte avec sa maîtresse.





CHAPITRE LV.

Amour

Mademoiselle de Cardoville était transfigurée : pour la première fois, sa beauté éclatait dans tout son lustre. Jusqu'alors voilée par l'indifférence, ou assombrie par la douleur, un éblouissant rayon de soleil l'illuminait tout à coup. La légère irritation causée par la perfidie de Rodin avait passé comme une ombre imperceptible sur le front de la jeune fille. Que lui importaient maintenant ces mensonges, ces perfidies? N'étaient-elles pas déjouées? Et à l'avenir... quel pouvoir humain pourrait se mettre entre elle et Djalma, si sûrs l'un de l'autre? Qui oserait lutter contre ces deux êtres résolus et forts de la puissance irrésistible de la jeunesse, de l'amour et de la liberté? Qui oserait tenter de les suivre dans cette sphère embrasée où ils allaient, eux si beaux, eux si heureux, se confondre dans un amour inextinguible, protégés et défendus par leur bonheur, armure à toute épreuve?

A peine Florine sortie, Adrienne s'approcha de M. de Montbron d'un pas rapide; elle semblait grandie; à la voir s'avancer légère, triomphante et radieuse, on eût dit une divinité marchant sur des nuées. « Quand le verrai-je? » Tel fut son premier mot à M. de Montbron. « — Mais... demain. il faut le préparer à tant de bonheur; chez une nature si ardente... une joie si soudaine, si inattendue... peut être terrible. » Adrienne resta un moment pensive, et dit tout à coup : « — Demain... oui... pas avant demain... j'ai une superstition de cœur. — Laquelle? — Vous le saurez... IL M'AIME... ce mot dit tout, renferme tout, comprend tout... est tout... et pourtant, j'ai mille questions sur les lèvres... à propos de lui;... je ne vous en ferai aucune avant demain... non, parce que, par une adorable fatalité... demain est, pour moi... un anniversaire sacré... D'ici là je vivrai un siècle... Heureusement... je puis attendre... Tenez... » Puis faisant signe à M. de Montbron, elle le conduisit auprès du Bacchus indien. « Comme il lui ressemble!... » dit-elle au comte. — En effet, » s'écria celui-ci, « c'est étrange! — Étrange? » reprit Adrienne en souriant avec une douce fierté, « étrange qu'un héros, qu'un demi-dieu, qu'un idéal de beauté ressemble à Djalma?... — Combien vous l'aimez!... » dit M. de Montbron profondément ému et presque ébloui de la félicité qui resplendissait sur le visage d'Adrienne. « — Je devais bien souffrir, n'est-ce pas? » lui dit-elle après un moment de silence. « — Mais si je ne m'étais pas décidé à venir ici aujourd'hui, en désespoir de cause, que serait-il arrivé? — Je n'en sais rien;... je serais morte peut-être... car je suis frappée là... d'une manière incurable. » Et elle mit la main à son cœur. « Mais ce qui eût été ma mort... sera ma vie... — C'était horrible! » dit le comte en tressaillant, « une passion pareille concentrée en vous-même. fière comme vous l'êtes... — Oui, fière!... mais non orgueilleuse... Aussi, en apprenant son amour pour une autre;... en apprenant que l'impression que j'avais cru lui causer, lors de notre première entrevue. s'était aussitôt effacée... j'ai renoncé à tout espoir, sans pouvoir renoncer à mon amour; au lieu de fuir son souvenir, je me suis entourée de ce qui pouvait me le rappeler... A défaut de bonheur, il y a encore une amère jouissance à souffrir par ce qu'on aime. — Je comprends maintenant votre bibliothèque indienne... » Adrienne, sans répondre au comte, alla prendre sur le guéridon un des livres fraîchement coupés, et, l'apportant à M. de Montbron, lui dit en souriant, avec une expression de joie et de bonheur céleste : « — J'avais tort de le nier; je suis orgueilleuse. Tenez... lisez cela... tout haut... je vous en prie;... je vous dis que je puis attendre à demain. »

Et du bout de son doigt charmant, elle indiqua au comte le passage en lui présentant le livre. Puis, elle alla, pour ainsi dire, se blottir au fond de sa causeuse, et là dans une attitude profondément attentive, recueillie, le corps penché en avant, ses mains croisées sur le coussin, son menton appuyé sur ses mains, ses grands yeux attachés, avec une sorte d'adoration, sur le Bacchus indien qui lui faisait face, elle sembla, dans cette contemplation passionnée, se préparer à entendre la lecture de M. de Montbron. Celui-ci, très-étonné, commença, après avoir regardé Adrienne, qui lui dit de sa voix la plus caressante : « Et bien doucement... je vous en conjure... »

M. de Montbron lut le passage suivant, du journal d'un voyageur dans l'Inde :

« ... Lorsque je me trouvais à Bombay, en 1829, on ne parlait dans toute la société anglaise que d'un jeune héros, fils de... »

Le comte s'étant interrompu une seconde, à cause de la prononciation barbare du nom du père de Djalma, Adrienne lui dit vivement de sa douce voix : « Fils de *Kadja-Sing*... — Quelle mémoire ! » dit le comte en souriant. Et il reprit :

« Un jeune héros, le fils de Kadja-Sing, roi de Mundi. Au retour d'une expédition lointaine et sanglante dans les montagnes contre ce roi indien, le colonel Drake était revenu rempli d'enthousiasme pour le fils de Kadja-Sing, nommé Djalma. Sortant à peine de l'adolescence, ce jeune prince a, dans cette guerre implacable, fait preuve d'une intrépidité si chevaleresque, d'un caractère si noble, que l'on a surnommé son père *le Père du Généreux*. »

« Cette coutume est touchante..., » dit le comte. « Récompenser pour ainsi dire le père en lui donnant un surnom glorieux pour son fils, cela est grand... Mais quelle rencontre bizarre que ce livre ! » dit le comte surpris ; « il y a de quoi, je le comprends, exalter la tête la plus froide... — Oh !... vous allez voir !... vous allez voir !... » dit Adrienne. Le comte poursuivit sa lecture.

« ... Le colonel Drake, l'un des plus valeureux et des meilleurs officiers de l'armée anglaise, disait hier devant moi que, blessé grièvement, et fait prisonnier par le prince Djalma, après une résistance énergique, il avait été emmené au camp établi dans le village de... »

Ici, même hésitation de la part du comte, à l'endroit d'un nom bien autrement sauvage que le premier; aussi, ne voulant pas tenter l'aventure, il s'interrompit et dit à Adrienne : « Quant à celui-ci... j'y renonce. — C'est pourtant si facile ! » reprit Adrienne. Et elle prononça avec une inexprimable douceur le nom suivant, d'ailleurs fort doux : « Dans le village de *Shumshabad*. — Voilà un procédé mnémonique infaillible pour retenir les noms géographiques, » dit le comte. Et il continua :

« ... Une fois arrivé au camp, le colonel Drake reçut l'hospitalité la plus touchante, et le prince Djalma eut pour lui les soins d'un fils. Ce fut là que le colonel eut connaissance de quelques faits qui portèrent à son comble son enthousiasme pour le prince Djalma. Il a raconté devant moi les deux suivants : « A l'un des combats, le prince était accompagné d'un jeune Indien d'environ douze ans, qu'il aimait tendrement et qui lui servait de page, le suivant à cheval pour porter ses armes de rechange ; cet enfant était idolâtré par sa mère ; au moment de l'expédition, elle avait confié son fils au prince Djalma en lui disant avec un stoïcisme digne de l'antiquité : « *Qu'il soit votre frère.* — *Il sera mon frère,* » avait répondu le prince. Au

milieu d'une sanglante déroute, l'enfant est grièvement blessé, son cheval tué; le prince, au péril de sa vie, malgré la précipitation d'une retraite forcée, le dégage, le prend en croupe et fuit; on les poursuit; un coup de feu atteint leur cheval; mais il peut atteindre un massif de jungles, au milieu duquel, après quelques vains efforts, il tombe épuisé. L'enfant étant incapable de marcher, le prince l'emporte, se cache avec lui au plus épais du taillis. Les Anglais arrivent, fouillent les jungles; les deux victimes échappent. Après une nuit et un jour de marches, de contre-marches, de ruses, de fatigues, de périls inouïs, le prince, portant toujours l'enfant, dont l'une des jambes était à demi brisée, parvient à gagner le camp de son père et dit simplement: «*J'avais promis à sa mère qu'il serait mon frère, j'ai agi en frère.*»

«C'est admirable!» s'écria le comte. «— Continuez... oh! continuez,» dit Adrienne en essuyant une larme, sans détourner ses yeux du bas-relief qu'elle continuait de contempler avec une adoration croissante. Le comte poursuivit:

«...Une autre fois, le prince Djalma, suivi de deux esclaves noirs, se rend, avant le lever du soleil, dans un endroit très-sauvage, pour s'emparer d'une portée de deux petits tigres âgés de quelques jours. Le repaire avait été signalé. Le tigre et sa femelle étaient encore au dehors à la curée. L'un des noirs s'introduit dans la tanière par une étroite ouverture; l'autre, aidé de Djalma, abat à coups de hache un assez gros tronçon d'arbre afin de disposer un piége pour prendre le tigre ou sa femelle. Du côté de l'ouverture, la caverne était presque à pic. Le prince y monte avec agilité afin de disposer le piége, avec l'aide de l'autre noir; tout à coup, un rugissement effroyable retentit; en quelques bonds la femelle, revenant de curée, atteint l'ouverture de la tanière. Le noir qui tendait le piége avec le prince a le crâne ouvert d'un coup de dent, l'arbre tombe en travers de l'étroite entrée du repaire, empêche la femelle d'y pénétrer, et barre en même temps le passage au noir qui accourait avec les petits tigres. Au-dessus, à vingt pieds environ, sur une plate-forme de roches, le prince, couché à plat ventre, considérait cet affreux spectacle. La tigresse, rendue furieuse par les cris de ses petits, dévorait les mains du noir, qui, de l'intérieur du repaire, tâchait de maintenir le tronc d'arbre, son seul rempart, et poussait des cris lamentables.»

«C'est horrible!» dit le comte. «— Oh! continuez... continuez...,» s'écria Adrienne avec exaltation; «vous allez voir ce que peut l'héroïsme de la bonté.» Le comte poursuivit:

«Tout à coup, le prince met son poignard entre ses dents, attache sa ceinture à un bloc de roc, prend la hache d'une main, de l'autre se laisse glisser le long de ce cordage improvisé, tombe à quelques pas de la bête féroce, bondit jusqu'à elle, et, rapide comme l'éclair, lui porte coup sur coup deux atteintes mortelles, au moment où le noir, perdant ses forces, abandonnant le tronc d'arbre, allait être mis en pièces.»

« Et vous vous étonniez de sa ressemblance avec ce demi-dieu, à qui la fable même ne prête pas un dévouement aussi généreux ! » s'écria la jeune fille avec une exaltation croissante. « — Je ne m'étonne plus, j'admire, » dit le comte d'une voix émue, « et à ces deux nobles traits, mon cœur bat d'enthousiasme comme si j'avais vingt ans. — Et le noble cœur de ce voyageur a battu comme le vôtre à ce récit, » dit Adrienne ; « vous allez le voir. »

« ...Ce qui rend admirable l'intrépidité du prince, c'est que, selon les principes des castes indiennes, la vie d'un esclave n'a aucune importance ; aussi un fils de roi, en risquant sa vie pour le salut d'une pauvre créature si infime, obéissait à un héroïque instinct de charité véritablement chrétienne, jusqu'alors inouïe dans ce pays. Deux traits pareils, disait avec raison le colonel Drake, suffisent à peindre un homme ; c'est donc avec un sentiment de respect profond et d'admiration touchante que moi, voyageur inconnu, j'ai écrit le nom du prince Djalma sur ce livre de voyage, éprouvant toutefois une sorte de tristesse en me demandant quel serait l'avenir de ce prince, perdu au fond de ce pays sauvage, toujours dévasté par la guerre. Si modeste que soit l'hommage que je rends à ce caractère digne des temps héroïques, son nom du moins sera répété avec un généreux enthousiasme par tous les cœurs sympathiques à ce qui est généreux et grand. »

« Et tout à l'heure, en lisant ces lignes si simples, si touchantes, » reprit Adrienne, « je n'ai pu m'empêcher de porter à mes lèvres le nom de ce voyageur. — Oui... le voilà bien tel que je l'avais jugé, » dit le comte, de plus en plus ému en rendant le livre à Adrienne, qui, se levant grave et touchante, lui dit : « — Le voilà tel que je voulais vous le faire connaître, afin que vous compreniez... mon adoration pour lui ; car ce courage, cette héroïque bonté, je l'avais devinée, lors d'un entretien surpris malgré moi, avant de me montrer à lui... De ce jour, je le savais aussi généreux qu'intrépide, aussi tendre, aussi adorablement sensible qu'énergique et résolu ;... mais lorsque je le vis si merveilleusement beau... et si différent, par le noble caractère de sa physionomie, par ses vêtements même, de tout ce que j'avais rencontré jusqu'alors ; quand je vis l'impression que je lui causai... et que j'éprouvai, plus violente encore peut-être... je sentis ma vie attachée à cet amour. — Et maintenant vos projets ? — Divins, radieux comme mon cœur... En apprenant son bonheur, je veux que Djalma éprouve ce même éblouissement dont je suis frappée et qui ne me permet pas encore de regarder... mon soleil en face... car, je vous le répète... d'ici à demain j'ai un siècle à vivre. Oui, chose étrange ! j'aurais cru, après une telle révélation, sentir le besoin de rester seule plongée dans cet océan de pensées enivrantes. Eh bien ! non... non, d'ici à demain, je redoute la solitude... J'éprouve je ne sais quelle impatience fébrile... inquiète... ardente... Oh ! bénie serait la fée qui, me touchant de sa baguette, m'endormirait à cette heure jusqu'à demain. — Je serai cette bienfaisante fée, » dit tout à coup le comte en souriant. « — Vous ? — Moi. — Et comment ? — Voyez la puissance de ma baguette : je veux vous distraire d'une partie de vos pensées en

vous les rendant matériellement visibles... — Expliquez-vous, de grâce. — Et de plus mon projet aura encore pour vous un autre avantage. Écoutez-moi : vous êtes si heureuse, que vous pouvez tout entendre... votre odieuse tante et ses odieux amis répandent le bruit que votre séjour chez M. Baleinier... — A été nécessité par la faiblesse de mon esprit, » dit Adrienne en souriant. « Je m'y attendais. — C'est stupide; mais comme votre résolution de vivre seule vous fait des envieux et des ennemis, vous sentez pourquoi, il ne manquera pas de gens parfaitement disposés à donner créance à toutes les stupidités possibles. — Je l'espère bien... Passer pour folle aux yeux des sots... c'est très-flatteur. — Oui, mais prouver aux sots qu'ils sont des sots, et cela à la face de tout Paris, c'est assez amusant; or, on commence à s'inquiéter de votre disparition; vous avez interrompu vos promenades habituelles en voiture; ma nièce paraît seule depuis longtemps dans notre loge aux Italiens; vous voulez tuer, brûler le temps jusqu'à demain... Voici une occasion excellente : il est deux heures... à trois heures et demie ma nièce est ici en voiture; la journée est splendide;... il y aura un monde fou au bois de Boulogne; vous faites une charmante promenade; on vous voit déjà là;... puis le grand air, le mouvement calmeront votre fièvre de bonheur... Et ce soir, c'est là que commence ma magie, je vous conduis dans l'Inde. — Dans l'Inde?... — Au milieu de l'une de ces forêts sauvages où l'on entend rugir les lions, les panthères et les tigres... Ce combat héroïque qui vous a tant émue tout à l'heure... nous l'aurons sous nos yeux réel et terrible... — Franchement, mon cher comte, c'est une plaisanterie. — Pas du tout, je vous promets de vous faire voir de véritables bêtes farouches, redoutables hôtes du pays de notre demi-dieu... tigres grondants... lions rugissants. Cela ne vaudra-t-il pas vos livres? — Mais encore... — Allons, il faut vous donner le secret de mon pouvoir surnaturel; au retour de votre promenade, vous dînez chez ma nièce, et nous allons ensuite à un spectacle fort curieux qui se donne à la Porte-Saint-Martin... Un dompteur de bêtes des plus extraordinaires y montre des animaux parfaitement féroces au milieu d'une forêt (ici seulement commence l'illusion), et simule avec eux, tigres, lions et panthères, des combats formidables. Tout Paris court à ces représentations, et tout Paris vous y verra plus belle et plus charmante que jamais. — J'accepte, j'accepte, » dit Adrienne avec une joie d'enfant. « Oui... vous avez raison :... j'éprouverai un plaisir étrange à voir ces monstres farouches, qui me rappelleront ceux que mon demi-dieu a si héroïquement combattus. J'accepte encore, parce que, pour la première fois de ma vie, je brûle du désir d'être trouvée très-belle... même par tout le monde... J'accepte... enfin... parce que... » Mademoiselle de Cardoville fut interrompue d'abord par un léger coup frappé à la porte, puis par Florine qui entra en annonçant M. Rodin.





CHAPITRE LVI.

Exécution.

Rodin entra ; d'un coup d'œil rapide jeté sur mademoiselle de Cardoville et sur M. de Montbron, il devina qu'il allait se trouver dans une position difficile. En effet, rien ne semblait moins *rassurant* pour lui que la contenance d'Adrienne et du comte. Celui-ci, lorsqu'il n'aimait pas les gens, manifestait, nous l'avons dit, son antipathie par des façons d'une impertinence agressive, d'ailleurs soutenue par bon nombre de duels ; aussi, à la vue de Rodin, ses traits prirent soudain une expression insolente et dure ; accoudé à la cheminée et causant avec Adrienne, il tourna dédaigneusement la tête par-dessus son épaule, sans répondre au profond salut du jésuite.

A la vue de cet homme, mademoiselle de Cardoville se sentit presque surprise de n'éprouver aucun mouvement d'irritation ou de haine. La brillante flamme qui brûlait dans son cœur le purifiait de tout sentiment vindicatif. Elle sourit, au contraire, car jetant un fier et doux regard sur le Bacchus indien, puis sur elle-même, elle se demandait ce que deux êtres si jeunes, si beaux, si libres, si amoureux, pouvaient avoir à cette heure à

redouter de ce vieux homme crasseux, à mine ignoble et basse, qui s'avançait tortueusement, avec ses circonvolutions de reptile. En un mot, loin de ressentir de la colère ou de l'aversion contre Rodin, la jeune fille n'éprouva qu'un accès de gaieté moqueuse, et ses grands yeux, déjà étincelants de félicité, petillèrent bientôt de malice et d'ironie.

Rodin se sentit mal à l'aise. Les gens de sa robe préfèrent de beaucoup les ennemis violents aux ennemis moqueurs; tantôt ils échappent aux colères déchaînées contre eux, en se jetant à genoux, en pleurant, gémissant, en se frappant la poitrine; tantôt, au contraire, il les bravent en se redressant armés et implacables; mais devant la raillerie mordante, ils se déconcertent aisément. Ainsi fut-il de Rodin; il pressentit que, placé entre Adrienne de Cardoville et M. de Montbron, il allait avoir, ainsi qu'on dit vulgairement, un fort *mauvais quart d'heure* à passer.

Le comte ouvrit le feu : tournant la tête par-dessus son épaule, il dit à Rodin : « Ah!... ah!... vous voici, monsieur l'homme de bien? — Approchez... monsieur, approchez donc, » reprit Adrienne avec un sourire moqueur; « vous la perle des amis, vous le modèle des philosophes... vous l'ennemi déclaré de toute fourberie, de tout mensonge, j'ai mille compliments à vous faire... — J'accepte tout de vous, ma chère demoiselle... même des compliments immérités, » dit le jésuite en s'efforçant de sourire, et découvrant ainsi ses vilaines dents jaunes et déchaussées. « Mais puis-je savoir ce qui me mérite vos compliments?—Votre pénétration, monsieur... car elle est rare, » dit Adrienne. « — Et moi, monsieur, » dit le comte, « je rends hommage à votre véracité... non moins rare... trop rare... peut-être. — Moi, pénétrant, en quoi, ma chère demoiselle? » dit froidement Rodin; « moi, véridique, en quoi, M. le comte? » ajouta-t-il en se tournant ensuite vers M. de Montbron. « — En quoi... monsieur? » dit Adrienne; « mais vous avez deviné un secret entouré de difficultés, de mystères sans nombre. En un mot, vous avez su lire au plus profond du cœur d'une femme... — Moi, ma chère demoiselle?... — Vous-même, monsieur; et réjouissez-vous... votre pénétration a eu les plus heureux résultats. — Et votre véracité a fait merveilles..., » ajouta le comte. « — Il est doux au cœur de bien agir, même sans le savoir, » dit Rodin, se tenant toujours sur la défensive et épiant tour à tour d'un œil oblique le comte et Adrienne; « mais pourrai-je savoir ce dont on me loue?... — La reconnaissance m'oblige à vous en instruire, monsieur, » dit Adrienne avec malice : « vous avez découvert et dit au prince Djalma que j'aimais passionnément... quelqu'un... Eh bien!... glorifiez votre pénétration... c'était vrai... — Vous avez découvert et dit à mademoiselle que le prince Djalma aimait passionnément... quelqu'un, » reprit le comte; « eh bien! glorifiez votre pénétration, mon cher monsieur... c'était vrai. » Rodin resta confondu, interdit. « — Ce quelqu'un que j'aimais si passionnément, » dit Adrienne, « c'était le prince... « — Cette personne que le prince aimait si passionnément, » reprit le comte, « c'était mademoiselle... » Ces révélations, gravement inquiétantes, et faites coup sur coup, abasourdirent Rodin; il resta muet, effrayé, songeant à l'avenir. « — Comprenez-vous maintenant, monsieur, notre gratitude envers vous? » reprit Adrienne d'un ton de plus en plus railleur. « Grâce à votre sagacité, grâce

au touchant intérêt que vous nous portiez, nous vous devons, le prince et moi, d'être éclairés sur nos sentiments mutuels. »

Le jésuite reprit peu à peu son sang-froid, et son calme apparent irrita fort M. de Montbron, qui, sans la présence d'Adrienne, eût donné un tout autre tour au persiflage. « Il y a erreur, » dit Rodin, « dans ce que vous me faites l'honneur de m'apprendre, ma chère demoiselle. Je n'ai de ma vie parlé du sentiment, on ne peut plus convenable et respectable d'ailleurs, que vous auriez pu avoir pour le prince Djalma... — Il est vrai, » reprit Adrienne, « par un scrupule de discrétion exquise, lorsque vous me parliez du profond amour que le prince Djalma ressentait... vous poussiez la réserve, la délicatesse jusqu'à me dire que... ce n'était pas moi qu'il aimait... — Et le même scrupule vous faisait dire au prince que mademoiselle de Cardoville aimait passionnément quelqu'un... qui n'était pas lui... — M. le comte, » reprit sèchement Rodin, « je ne devrais pas avoir besoin de vous dire que j'éprouve assez peu le besoin de me mêler d'intrigues amoureuses. — Allons donc! c'est modestie ou amour-propre, » dit insolemment le comte. « Dans votre intérêt, de grâce, pas de maladresse pareille... Si on vous prenait au mot?... Si ça se répandait?... Soyez donc meilleur ménager des honnêtes petits métiers que vous faites, sans doute... — Il en est un, du moins, » dit Rodin en se redressant aussi agressif que M. de Montbron, « dont je vous devrai le rude apprentissage, M. le comte, c'est le pesant métier d'être votre auditeur. — Ah çà! cher monsieur, » reprit le comte avec dédain, « est-ce que vous ignorez qu'il y a toutes sortes de moyens de châtier les impertinents et les fourbes?...—Mon cher comte!...» dit Adrienne à M. de Montbron d'un ton de reproche. Rodin reprit avec un flegme parfait: « — Je ne vois pas trop, M. le comte, 1° ce qu'il y a de courageux à menacer et à appeler impertinent un pauvre vieux bonhomme comme moi; 2°... — M. Rodin, » dit le comte en interrompant le jésuite, « 1° un pauvre vieux bonhomme comme vous, qui fait le mal en se retranchant derrière sa vieillesse qu'il déshonore, est à la fois lâche et méchant; il mérite un double châtiment; 2° quant à l'âge, je ne sache pas que les louvetiers et les gendarmes s'inclinent avec respect devant le pelage gris des vieux loups et les cheveux blancs des vieux coquins; qu'en pensez-vous, cher monsieur? »

Rodin, toujours impassible, souleva sa flasque paupière, attacha une seconde à peine son petit œil de reptile sur le comte, et lui lança un regard rapide, froid et aigu comme un dard;... puis la paupière livide retomba sur la morne prunelle de cet homme à face de cadavre. « N'ayant pas l'inconvénient d'être un vieux loup, et encore moins un vieux coquin, » reprit paisiblement Rodin, « vous me permettrez, M. le comte, de ne pas trop m'inquiéter des poursuites des louvetiers et des gendarmes; quant aux reproches que l'on me fait, j'ai une manière bien simple de répondre, je ne dis pas de me justifier;... je ne me justifie jamais. — Vraiment! » dit le comte. « — Jamais, » reprit froidement Rodin; « mes actes se chargent de cela: je répondrai donc simplement que, voyant l'impression profonde, violente, presque effrayante, causée par mademoiselle sur le prince... — Que cette assurance que vous me donnez de l'amour du prince, » dit Adrienne avec un sourire enchanteur et en interrompant Rodin, « vous absolve du mal que

vous avez voulu me faire... La vue de notre prochain bonheur... sera votre seule punition... — Peut-être n'ai-je pas besoin d'absolution ou de punition, car, ainsi que j'ai eu l'honneur de le faire observer à M. le comte, ma chère demoiselle, l'avenir justifiera mes actes... Oui, j'ai dû dire au prince que vous aimiez une autre personne que lui, de même que j'ai dû vous dire qu'il aimait une autre personne que vous..., et cela dans votre intérêt mutuel... Que mon attachement pour vous m'ait égaré... cela se peut, je ne suis pas infaillible... mais, après ma conduite passée envers vous, ma chère demoiselle, j'ai peut-être le droit de m'étonner d'être traité ainsi... Ceci n'est pas une plainte... Si je ne me justifie jamais... je ne me plains jamais non plus... — Voilà! parbleu, quelque chose d'héroïque, mon cher monsieur, » dit le comte; « vous daignez ne pas vous plaindre ou vous justifier du mal que vous faites. — Du mal que je fais? » Et Rodin regarda fixement le comte. « Jouons-nous aux énigmes? — Et qu'est-ce donc, monsieur, » s'écria le comte avec indignation, « que d'avoir, par vos mensonges, plongé le prince dans un désespoir si affreux, qu'il a voulu deux fois attenter à ses jours? Qu'est-ce donc d'avoir, aussi par vos mensonges, jeté mademoiselle dans une erreur si cruelle et si complète, que, sans la résolution que j'ai prise aujourd'hui, cette erreur durerait encore et aurait eu les suites les plus funestes? — Et pourriez-vous me faire l'honneur de me dire, M. le comte, quel intérêt j'ai, moi, à ces désespoirs, à ces erreurs, en admettant même que j'aie voulu les causer? — Un grand intérêt sans doute, » dit durement le comte, « et d'autant plus dangereux qu'il est plus caché, car vous êtes de ceux, je le vois, à qui le mal d'autrui doit rapporter plaisir et profit. — C'est trop, M. le comte, je me contenterais du profit, » dit Rodin en s'inclinant. « — Votre impudent sang-froid ne me donnera pas le change. Tout ceci est grave, » reprit le comte. « Il est impossible qu'une si perfide fourberie soit un acte isolé... Qui sait si ce n'est pas là encore un des effets de la haine que madame de Saint-Dizier porte à mademoiselle de Cardoville? »

Adrienne avait écouté la discussion précédente avec une attention profonde. Tout à coup, elle tressaillit comme éclairée par une révélation soudaine. Après un moment de silence, elle dit à Rodin, sans amertume, sans colère, mais avec un calme rempli de douceur et de sérénité : « On dit, monsieur, que l'amour heureux fait des prodiges... Je serais tentée de le croire, car, après quelques minutes de réflexion et en me rappelant certaines circonstances, voici que votre conduite m'apparaît sous un jour tout nouveau. — Quelle serait donc cette nouvelle perspective, ma chère demoiselle? — Pour que vous soyez à mon point de vue, monsieur, permettez-moi d'insister sur quelques faits : la Mayeux m'était généreusement dévouée; elle m'avait donné des preuves irrécusables d'attachement; son esprit valait son noble cœur;... mais elle ressentait pour vous un éloignement invincible... Tout à coup elle disparaît mystérieusement de chez moi... et il n'a pas tenu à vous que j'aie sur elle d'odieux soupçons. M. de Montbron a pour moi une affection paternelle, mais, je dois vous l'avouer, peu de sympathie pour vous; aussi, vous avez tâché de jeter la défiance entre lui et moi... Enfin, le prince Djalma éprouve un sentiment profond pour moi... et vous employez la fourberie la plus perfide pour tuer ce sentiment. Dans quel but

agissez-vous ainsi?... je l'ignore;... mais, à coup sûr, il m'est hostile. — Il me semble, mademoiselle, » dit sévèrement Rodin, « qu'à votre ignorance se joint l'oubli des services rendus. — Je ne veux pas nier, monsieur, que vous m'ayez retirée de la maison de M. Baleinier;... mais, en définitive, quelques jours plus tard, j'étais infailliblement délivrée par M. de Montbron que voici... — Vous avez raison, ma chère enfant, » dit le comte; « il se pourrait bien que l'on ait voulu se donner le mérite de ce qui devait bientôt forcément arriver, grâce à vos vrais amis. — Vous vous noyez, je vous sauve, vous m'êtes reconnaissante?... Erreur, » dit Rodin avec amertume; « un autre passant vous aurait sans doute sauvée plus tard. — La comparaison manque un peu de justesse, » dit Adrienne en souriant; « une maison de santé n'est pas un fleuve, et, quoique je vous croie maintenant très-capable, monsieur, de nager entre deux eaux, la natation vous a été inutile en cette circonstance... et vous m'avez simplement ouvert une porte... qui devait inévitablement s'ouvrir plus tard. —Très-bien! ma chère enfant, » dit le comte en riant aux éclats de la réponse d'Adrienne. « — Je sais, monsieur, que vos excellents soins ne se sont pas étendus qu'à moi... Les filles de M. le maréchal Simon lui ont été ramenées par vous;... mais il est à croire que les réclamations de M. le maréchal duc de Ligny, au sujet de ses enfants, n'eussent pas été vaines. Vous avez été jusqu'à rendre à un vieux soldat sa croix impériale, véritable relique sacrée pour lui; c'est très-touchant... Vous avez enfin démasqué l'abbé d'Aigrigny et M. Baleinier... mais j'étais moi-même décidée à les démasquer... Du reste tout ceci prouve que vous êtes, monsieur, un homme d'infiniment d'esprit... — Ah! mademoiselle! » fit humblement Rodin. « —Rempli de ressources et d'invention... — Ah! mademoiselle!... — Ce n'est pas ma faute si, dans notre long entretien chez M. Baleinier, vous avez trahi cette supériorité qui m'a frappée, je l'avoue, profondément frappée... et dont vous semblez assez embarrassé à cette heure... Que voulez-vous, monsieur! il est bien difficile à un rare esprit comme le vôtre de garder l'incognito; cependant, comme il se pourrait que, par des voies différentes, oh! très-différentes, » ajouta la jeune fille avec malice, « nous concourions au même but... (toujours selon notre entretien de chez M. Baleinier), je veux, dans l'intérêt de notre *communion future*, comme vous disiez, vous donner un conseil... et vous parler franchement. »

Rodin avait écouté mademoiselle de Cardoville avec une apparente impassibilité, tenant son chapeau sous son bras, ses mains croisées sur son gilet et faisant tourner ses pouces; la seule marque extérieure du trouble terrible où le jetaient les calmes paroles d'Adrienne, fut que les paupières livides du jésuite, hypocritement abaissées, devinrent peu à peu très-rouges, tant le sang y affluait violemment. Il répondit néanmoins à mademoiselle de Cardoville d'une voix assurée et en s'inclinant profondément : « Un bon conseil et une franche parole sont choses toujours excellentes... — Voyez-vous, monsieur, » reprit Adrienne avec une légère exaltation, « l'amour heureux donne une telle pénétration, une telle énergie, un tel courage, que les périls, on s'en joue;... les embûches, on les découvre;... les haines... on les brave. Croyez moi, la divine clarté qui rayonne autour

de deux cœurs bien aimants suffit à dissiper toutes les ténèbres, à éclairer tous les piéges... Tenez... dans l'Inde... excusez cette faiblesse... j'aime beaucoup à parler de l'Inde, » ajouta la jeune fille avec un sourire d'une grâce et d'une finesse indicibles, « dans l'Inde, les voyageurs, pour assurer leur tranquillité pendant la nuit, allument un grand feu autour de leur *ajoupa* (pardon encore de cette teinte de couleur locale), et aussi loin que s'étend l'auréole lumineuse, elle met en fuite, par sa seule clarté, tous les reptiles impurs, venimeux, que la lumière effraye et qui ne vivent que dans les ténèbres. — Le sens de la comparaison m'a jusqu'ici échappé, » dit Rodin en continuant de faire tourner ses pouces et en soulevant à demi ses paupières de plus en plus injectées. « — Je vais parler plus clairement, » dit Adrienne en souriant. « Supposez, monsieur, que le dernier... service que vous venez de rendre à moi et au prince, car vous ne procédez que par services rendus... cela est fort neuf et fort habile... je le reconnais. — Bravo, ma chère enfant, » dit le comte avec joie, « l'exécution sera complète... — Ah!... c'est une exécution? » dit Rodin toujours impassible. « — Non, monsieur, » reprit Adrienne en souriant; « c'est une simple conversation entre une pauvre jeune fille et un vieux philosophe, ami du bien. Supposez donc que les fréquents... *services* que vous avez rendus à moi et aux miens m'aient tout à coup ouvert les yeux, ou plutôt, » ajouta la jeune fille d'un ton grave, « supposez que Dieu, qui donne à la mère l'instinct de défendre son enfant... m'ait donné à moi, avec mon bonheur, l'instinct de conservation de ce bonheur, et que je ne sais quel pressentiment, en éclairant mille circonstances jusqu'alors obscures, m'ait tout à coup révélé qu'au lieu d'être mon ami, vous êtes peut-être l'ennemi le plus dangereux de moi et de ma famille. — Ainsi, nous passons de l'exécution aux suppositions? » dit Rodin toujours imperturbable. « — Et de la supposition, monsieur, puisqu'il faut le dire, à la certitude, » reprit Adrienne avec une fermeté digne et sereine; « oui, maintenant, je le crois, j'ai été quelque temps votre dupe... et je vous le dis sans haine, sans colère, mais avec regret, monsieur, il est pénible de voir un homme de votre intelligence, de votre esprit... s'abaisser à de telles machinations... et après avoir fait jouer tant de ressorts diaboliques, n'arriver enfin qu'au ridicule;... car est-il rien de plus ridicule, pour un homme comme vous, que d'être vaincu par une jeune fille qui n'a pour arme, pour défense, pour lumières... que son amour?... En un mot, monsieur, je vous regarde dès aujourd'hui comme un ennemi implacable et dangereux; car j'entrevois votre but, sans deviner par quels moyens vous voulez l'atteindre; sans doute ces moyens seront dignes du passé; eh bien! malgré tout cela, je ne vous crains pas; dès demain, ma famille sera instruite de tout, et une union active, intelligente, résolue, nous tiendra bien en garde, car il s'agit nécessairement de cet énorme héritage qu'on a déjà failli nous ravir. Maintenant, quels rapports peut-il y avoir entre les griefs que je vous reproche, et la fin toute pécuniaire que l'on se propose?... Je l'ignore absolument... mais vous me l'avez dit vous-même, mes ennemis sont si dangereusement habiles, leurs ruses toujours si détournées, qu'il faut s'attendre à tout, prévoir tout; je me souviendrai de la leçon... Je vous ai promis de la franchise, monsieur; en voilà, je suppose. — Cela serait du moins imprudent... comme

la franchise, si j'étais votre ennemi, » dit Rodin, toujours impassible. « Mais vous m'aviez aussi promis un conseil, ma chère demoiselle. — Le conseil sera bref; n'essayez pas de lutter contre moi, parce qu'il y a, voyez-vous, quelque chose de plus fort que vous et les vôtres : c'est une femme qui défend son bonheur. »

Adrienne prononça ces derniers mots avec une confiance si souveraine; son beau regard étincelait, pour ainsi dire, d'une félicité si intrépide, que Rodin, malgré sa flegmatique audace, fut un moment effrayé. Cependant il ne parut nullement déconcerté, et, après un moment de silence, il reprit avec un air de compassion presque dédaigneuse : « Ma chère demoiselle, nous ne nous reverrons jamais, c'est probable;... rappelez-vous seulement une chose que je vous répète : je ne me justifie jamais; l'avenir se charge de cela... Sur ce, ma chère demoiselle, je suis, nonobstant, votre très-dévoué serviteur... » Et il salua. « M. le comte... à vous rendre mes respectueux devoirs, » ajouta-t-il en s'inclinant devant M. de Montbron plus humblement encore; et il sortit.

A peine Rodin fut-il sorti qu'Adrienne courut à son bureau et écrivit quelques mots à la hâte, cacheta son billet, et dit à M. de Montbron : « Je ne verrai pas le prince avant demain... autant par superstition de cœur que parce qu'il est nécessaire pour mes projets que cette entrevue soit entourée de quelque solennité... Vous saurez tout;... mais je veux lui écrire à l'instant;... car, avec un ennemi tel que M. Rodin, il faut tout prévoir... — Vous avez raison, ma chère enfant;... cette lettre, vite... » Adrienne la lui donna. « — Je lui en dis assez pour calmer sa douleur... et pas assez pour m'ôter le délicieux bonheur de la surprise que je lui ménage demain. — Tout cela est rempli de raison et de cœur; je cours chez le prince lui faire remettre votre billet... Je ne le verrai pas; je ne pourrais répondre de moi... Ah çà! notre promenade de tantôt, notre spectacle de ce soir, tiennent toujours? — Certainement, j'ai plus que jamais besoin de m'étourdir jusqu'à demain;... puis, je le sens, le grand air me fera du bien, cet entretien avec M. Rodin m'a un peu animée. — Le vieux misérable!... Mais... nous en reparlerons. Je cours chez le prince... et je reviens vous prendre avec madame de Morinval, pour aller aux Champs-Élysées. »

Et le comte de Montbron sortit précipitamment, aussi joyeux qu'il était entré triste et désolé.





CHAPITRE LVII.

Les Champs-Élysées.

Deux heures environ s'étaient passées depuis l'entretien de Rodin et de mademoiselle de Cardoville; de nombreux promeneurs, attirés aux Champs-Élysées par la sérénité d'un beau jour de printemps (le mois de mars touchait à sa fin), s'arrêtaient pour admirer un ravissant attelage. Qu'on se figure une calèche bleu lapis, à train blanc aussi rechampi de bleu, attelée de quatre superbes chevaux de sang bai dorés, à crins noirs, aux harnais étincelants d'ornements d'argent, et menés en Daumont par deux petits postillons de taille parfaitement égale, portant cape de velours noir, veste de casimir bleu clair à collets blancs, culotte de peau et bottes à revers; deux grands valets de pied poudrés, à livrée également bleu clair, à collets et à parements blancs, étaient assis sur le siége de derrière. On ne pouvait rien voir de mieux conduit, de mieux attelé; les chevaux, pleins de race, de vigueur et de feu, habilement menés par les postillons, marchaient d'un pas singuliè-

rement égal, se cadençant avec grâce, mordant leur frein couvert d'écume, et secouant de temps à autre leurs cocardes de soie bleue et blanche à rubans flottants, au centre desquelles s'épanouissait une belle rose. Un homme à cheval, mis avec une élégante simplicité, suivant l'autre côté de l'avenue, contemplait avec une sorte d'orgueilleuse satisfaction cet attelage qu'il avait pour ainsi dire créé; cet homme était M. de Bonneville, l'*écuyer* d'Adrienne, comme disait M. de Montbron, car cette voiture était celle de la jeune fille.

Un changement avait eu lieu dans le *programme* de la journée magique. M. de Montbron n'avait pu remettre à Djalma le billet de mademoiselle de Cardoville, le prince étant parti dès le matin à la campagne avec le maréchal Simon, avait dit Faringhea; mais il devait être de retour dans la soirée, et la lettre lui serait remise à son arrivée. Complétement rassurée sur Djalma, sachant qu'il trouverait quelques lignes qui, sans lui apprendre le bonheur qui l'attendait, le lui feraient du moins pressentir, Adrienne, écoutant le conseil de M. de Montbron, était allée à la promenade dans sa voiture à elle, afin de bien constater aux yeux du monde qu'elle était bien décidée, malgré les bruits perfides répétés par madame de Saint-Dizier, à ne rien changer à sa résolution de vivre seule et d'avoir sa maison. Adrienne portait une petite capote blanche à demi-voile de blonde, qui encadrait sa figure rose et ses cheveux d'or; sa robe montante de velours grenat disparaissait presque sous un grand châle de cachemire vert. La jeune marquise de Morinval, aussi fort jolie, fort élégante, était assise à sa droite; M. de Montbron occupait en face d'elles deux le devant de la calèche.

Ceux qui connaissent le monde parisien, ou plutôt cette imperceptible fraction du monde parisien qui pendant une heure ou deux s'en va par chaque beau jour de soleil aux Champs-Élysées pour voir et pour être vue, comprendront que la présence de mademoiselle de Cardoville sur cette brillante promenade dût être un événement extraordinaire, quelque chose d'inouï. Ce que l'on appelle le *monde* ne pouvait en croire ses yeux en voyant cette jeune fille de dix-huit ans, riche à millions, appartenant à la plus haute noblesse, venir pour ainsi dire constater aux yeux de tous, en se montrant dans sa voiture, qu'en effet elle vivait entièrement libre et indépendante, contrairement à tous les usages, à toutes les convenances. Cette sorte d'émancipation semblait quelque chose de monstrueux, et l'on était presque étonné de ce que le maintien de la jeune fille, rempli de grâce et de dignité, démentît complétement les calomnies répandues par madame de Saint-Dizier et ses amis à propos de la folie prétendue de sa nièce. Plusieurs *beaux*, profitant de ce qu'ils connaissaient la marquise de Morinval ou M. de Montbron, vinrent tour à tour la saluer et marchèrent pendant quelques minutes au pas de leurs chevaux à côté de la calèche, afin d'avoir occasion de voir, d'admirer et peut-être d'entendre mademoiselle de Cardoville; celle-ci combla tous ces vœux en parlant avec son charme et son esprit habituels; alors la surprise, l'enthousiasme furent à leur comble; ce que l'on avait d'abord taxé de bizarrerie presque insensée devint une originalité charmante, et il n'eût tenu qu'à mademoiselle de Cardoville d'être, de ce jour, déclarée la reine de l'élégance et de la mode. La jeune fille se rendait très-

bien compte de l'impression qu'elle produisait; elle en était heureuse et fière en songeant à Djalma ; lorsqu'elle le comparait à ces hommes à la mode, son bonheur augmentait encore. Et de fait, ces jeunes gens, dont la plupart n'avaient jamais quitté Paris, ou qui s'étaient au plus aventurés jusqu'à Naples ou jusqu'à Baden, lui semblaient *bien pâles* auprès de Djalma qui, à son âge, avait tant de fois victorieusement commandé et combattu dans de sanglantes guerres, et dont la réputation de courage et d'héroïque générosité, citée avec admiration par les voyageurs, arrivait dn fond de l'Inde jusqu'à Paris. Et puis enfin les plus charmants élégants, avec leurs petits chapeaux, leurs redingotes étriquées, et leurs grandes cravates, pouvaient-ils approcher du prince indien dont la gracieuse et mâle beauté était encore rehaussée par l'éclat d'un costume à la fois si riche et si pittoresque? Tout était donc en ce jour bonheur, joie et amour pour Adrienne; le soleil, se couchant dans un ciel d'une sérénité splendide, inondait la promenade de ses rayons dorés; l'air était tiède; les voitures se croisaient en tous sens; les chevaux des cavaliers passaient et repassaient rapides et fringants; une brise légère agitait les écharpes des femmes, les plumes de leurs chapeaux; partout enfin le bruit, le mouvement, la lumière.

Adrienne, du fond de sa voiture, s'amusait à voir miroiter sous ses yeux ce tourbillon étincelant de tout le luxe parisien; mais au milieu de ce brillant chaos, elle voyait par la pensée se dessiner la mélancolique et douce figure de Djalma, lorsque quelque chose tomba sur ses genoux;... elle tressaillit. C'était un bouquet do violettes un peu fanées. Au même instant, elle entendit une voix enfantine qui disait, en suivant la calèche : « Pour l'amour de Dieu... ma honne dame... un petit sou. » Adrienne tourna la tête, et vit une pauvre petite fille pâle et hâve, d'une figure douce et triste, à peine vêtue de haillons, et qui tendait sa main en levant des yeux suppliants. Quoique ce contraste si frappant de l'extrême misère au sein même de l'extrême luxe fût si commun, qu'il n'était plus remarquable, Adrienne en fut doublement affectée; le souvenir de la Mayeux, peut-être alors en proie à la plus affreuse misère, lui vint à la pensée. « Ah! du moins, pensa la jeune fille, que ce jour ne soit pas pour moi seule un jour de radieux bonheur. » Se penchant un peu en dehors de la voiture, elle dit à la petite fille : « As-tu ta mère, mon enfant? — Non, madame; je n'ai plus ni mère, ni père... — Qui prend soin de toi? — Personne, madame... On me donne des bouquets à vendre; il faut que je rapporte des sous... Sans cela... on me bat. — Pauvre petite! — Un sou... ma bonne dame, un sou pour l'amour de Dieu, » dit l'enfant en continuant d'accompagner la calèche qui marchait alors au pas. « — Mon cher comte, » dit Adrienne en souriant et en s'adressant à M. de Montbron, « vous n'en êtes malheureusement pas à votre premier enlèvement... penchez-vous en dehors de la portière, tendez vos deux mains à cette enfant; enlevez-la prestement;... nous la cacherons vite entre madame do Morinval et moi... et nous quitterons la promenade sans que personne se soit aperçu de ce rapt audacieux. — Comment? » dit le comte avec surprise, « vous voulez... — Oui... je vous en prie. — Quelle folie! — Hier, peut-être, vous auriez pu traiter ce caprice de folie, mais *aujourd'hui,* » et Adrienne appuya sur ce mot en regardant M. de Montbron

d'un air d'intelligence, « mais *aujourd'hui* vous devez comprendre... que c'est presque un devoir. — Oui, je le comprends, bon et noble cœur, » dit le comte d'un air ému, pendant que madame de Morinval, qui ignorait complétement l'amour de mademoiselle de Cardoville pour Djalma, regardait avec autant de surprise que de curiosité le comte et la jeune fille.

M. de Montbron, s'avançant alors au dehors de la portière et tendant ses deux mains à l'enfant, lui dit : « Donne-moi tes deux mains, petite. » Quoique bien étonnée, l'enfant obéit machinalement et tendit ses deux petits bras; alors le comte la prit par les poignets et l'enleva très-adroitement, avec d'autant plus de facilité, que la voiture était fort basse et, nous l'avons dit, allait au pas. L'enfant, plus stupéfaite encore qu'effrayée, ne dit mot. Adrienne et madame de Morinval laissèrent un vide entre elles; on y blottit la petite fille, qui disparut aussitôt sous les pans des châles des deux jeunes femmes. Tout ceci fut exécuté si rapidement qu'à peine quelques personnes, passant dans les contre-allées, s'aperçurent de *cet enlèvement*. « — Maintenant, mon cher comte, » dit Adrienne radieuse, « sauvons-nous vite avec notre proie. » M. de Montbron se leva à demi, et dit aux postillons : « — A l'hôtel. » Et les quatre chevaux partirent à la fois d'un trot rapide et égal. « — Il me semble que cette journée de bonheur est maintenant consacrée, et que mon luxe est *excusé*, » pensait Adrienne; « en attendant que je puisse retrouver cette pauvre Mayeux, en faisant, dès aujourd'hui, faire mille recherches, sa place du moins ne sera pas vide. »

Il y a souvent des rapprochements étranges... Au moment où cette bonne pensée pour la Mayeux venait à l'esprit d'Adrienne, un grand mouvement de foule se manifestait dans l'une des contre-allées; plusieurs passants s'attroupèrent, bientôt d'autres personnes coururent se joindre à ce groupe. « Voyez donc, mon oncle, » dit madame de Morinval, « comme la foule s'assemble là-bas! Qu'est-ce que cela peut être? Si l'on faisait arrêter la voiture pour envoyer savoir la cause de ce rassemblement? — Ma chère, j'en suis désolé, mais votre curiosité ne sera pas satisfaite, » dit le comte en tirant sa montre; « il est bientôt six heures; la représentation des bêtes féroces commencera à huit heures; nous avons juste le temps de rentrer et de dîner... Est-ce votre avis, ma chère enfant? » dit-il à Adrienne. « — Est-ce le vôtre, Julie? » dit mademoiselle de Cardoville à la marquise. « — Sans doute, » répondit la jeune femme. « — Je vous saurai d'ailleurs d'autant plus de gré de ne pas nous attarder, » reprit le comte, « qu'après vous avoir conduites à la Porte-Saint-Martin, je serai obligé d'aller au club pour une demi-heure, afin d'y voter pour lord Campbell que je présente. — Nous resterons donc seules, Adrienne et moi, au spectacle, mon oncle? — Mais votre mari vient avec vous, je suppose. — Vous avez raison, mon oncle; ne nous abandonnez pas trop pour cela. — Comptez-y, car je suis au moins aussi curieux que vous de voir ces terribles animaux, et le fameux Morok, l'incomparable dompteur de bêtes. »

Quelques minutes après, la voiture de mademoiselle de Cardoville avait quitté les Champs-Élysées, emportant la petite fille, et se dirigeant vers la rue d'Anjou.

Au moment où le brillant attelage disparaissait, l'attroupement dont on a

parlé avait encore augmenté ; une foule compacte se pressait autour de l'un des grands arbres des Champs-Élysées, et l'on entendait sortir çà et là de ce groupe des exclamations de pitié. Un promeneur, s'approchant d'un jeune homme placé aux derniers rangs de l'attroupement, lui dit : « Qu'est-ce qu'il y a donc là? — On dit que c'est une pauvresse... une jeune fille bossue qui vient de tomber d'inanition... — Une bossue... beau dommage !... Il y en a toujours assez de bossues..., » dit brutalement le promeneur avec un rire grossier. « — Bossue ou non... si elle meurt de faim..., » répondit le jeune homme en contenant à peine son indignation, « ça n'en est pas moins triste, et il n'y a pas là de quoi rire, monsieur ! — Mourir de faim, bah ! » dit le promeneur en haussant les épaules, « il n'y a que la canaille qui ne veut pas travailler, qui meurt de faim... et c'est bien fait. — Et moi, je parie, monsieur, qu'il y a une mort dont vous ne mourrez jamais, vous, » s'écria le jeune homme, indigné de la cruelle insolence du promeneur. « — Que voulez-vous dire? « reprit le promeneur avec hauteur. « — Je veux dire, monsieur, que ce n'est jamais le cœur qui vous étouffera. — Monsieur! « s'écria le promeneur d'un ton courroucé. « — Eh bien! quoi? monsieur ! « reprit le jeune homme en regardant son interlocuteur en face. « — Rien..., » dit le promeneur ; et, tournant brusquement les talons, il alla tout grondant rejoindre un cabriolet à caisse orange, sur laquelle on voyait un énorme blason surmonté d'un *tortil* de baron.

Un domestique, ridiculement galonné d'or sur vert, et orné d'une énorme aiguillette qui lui battait les mollets, était debout à côté du cheval, et n'aperçut pas son maître. « Tu bayes donc aux corneilles, animal? « lui dit le promeneur en le poussant du bout de sa canne. « Le domestique se retourna confus. « — Monsieur... c'est que... — Tu ne sauras donc jamais dire M. le baron, gredin! » s'écria le promeneur courroucé. « Allons, ouvre la portière. « Le promeneur était M. Tripeaud, baron industriel, loup-cervier, agioteur. La pauvre bossue était la Mayeux qui venait, en effet, de tomber exténuée de misère et de besoin au moment où elle se rendait chez mademoiselle de Cardoville. La malheureuse créature avait trouvé le courage de braver la honte et les atroces railleries qu'elle redoutait en venant dans cette maison dont elle s'était volontairement exilée; cette fois, il ne s'agissait pas d'elle, mais de sa sœur Céphise... la reine Bacchanal, de retour à Paris depuis la veille, et que la Mayeux voulait, grâce à Adrienne, arracher au sort le plus affreux.

. . . .

Deux heures après ces différentes scènes, une foule énorme se pressait aux abords de la Porte-Saint-Martin, afin d'assister aux exercices de Morok, qui devait simuler un combat avec la fameuse panthère noire de Java, nommée la Mort.

Bientôt Adrienne, M. et madame de Morinval descendirent de voiture devant l'entrée du théâtre; ils devaient y être rejoints par le comte de Montbron qu'ils avaient en passant laissé au club.



CHAPITRE LVIII.

Derrière la toile.

La salle immense de la Porte-Saint-Martin était remplie d'une foule impatiente. Ainsi que M. de Montbron l'avait dit à mademoiselle de Cardoville, *tout Paris* se pressait avec une vive et ardente curiosité aux représentations de Morok ; il est inutile de dire que le dompteur de bêtes avait complétement abandonné le petit commerce de bimbeloteries dévotieuses auquel il se livrait si fructueusement à l'auberge du Faucon blanc, près de Leipzig ; il en était de même des grandes enseignes sur lesquelles les effets surprenants de la soudaine conversion de Morok étaient traduits en peintures si bizarres ; ces roueries surannées n'eussent pas été de mise à Paris.

Morok finissait de s'habiller dans une des loges d'acteurs qu'on lui avait donnée ; par-dessus sa cotte de mailles, ses jambards et ses brassards, il portait un ample pantalon rouge que des cercles de cuivre doré attachaient à ses chevilles. Son long cafetan d'étoffe brochée noir, or et pourpre, était serré à sa taille et à ses poignets par d'autres larges cercles de métal aussi

dorés. Ce sombre costume donnait au dompteur de bêtes une physionomie plus sinistre encore. Sa barbe épaisse et jaunâtre tombait à grands flots sur sa poitrine, et il enroulait gravement une longue pièce de mousseline blanche autour de sa calotte rouge. Dévot prophète en Allemagne, comédien à Paris, Morok savait, comme ses protecteurs, parfaitement s'accommoder aux circonstances. Assis dans un coin de la loge et le contemplant avec une sorte d'admiration stupide, était Jacques Rennepont. dit Couche-tout-Nu. Depuis le jour où l'incendie avait dévoré la fabrique de M. Hardy, Jacques n'avait pas quitté Morok, passant chaque nuit dans des orgies dont l'organisation de fer du dompteur de bêtes bravait la funeste influence. Les traits de Jacques commençaient, au contraire, à s'altérer profondément; ses joues creuses, sa pâleur marbrée, son regard parfois hébété, parfois éclatant d'un sombre feu, trahissaient les ravages de la débauche; une sorte de sourire amer et sardonique effleurait presque continuellement ses lèvres desséchées. Cette intelligence autrefois vive et gaie luttait encore quelque peu contre le lourd hébètement d'une ivresse presque continuelle. Déshabitué du travail, ne pouvant plus se passer de plaisirs grossiers, cherchant à noyer dans le vin un reste d'honnêteté qui se révoltait en lui, Jacques en était venu à accepter sans honte la large aumône de sensualités abrutissantes que lui faisait Morok, celui-ci soldant les frais assez considérables de leurs orgies, mais ne lui donnant jamais d'argent, afin de le garder toujours dans sa dépendance.

Après avoir pendant quelque temps contemplé Morok avec ébahissement, Jacques lui dit : « C'est égal, c'est un fier métier que le tien... » (ils se tutoyaient alors); « tu peux te vanter qu'il n'y a pas, à l'heure qu'il est, deux hommes comme toi dans le monde entier;.... et c'est flatteur... C'est dommage que tu ne te bornes pas à ce beau métier-là. — Que veux-tu dire? — Et cette conspiration aux frais de laquelle tu me fais *nocer* tous les jours et toutes les nuits? — Ça chauffe; mais le moment n'est pas encore venu; c'est pour cela que je veux t'avoir toujours sous la main jusqu'au grand jour... Te plains-tu? — Non, mordieu! » dit Jacques, « qu'est-ce que je ferais? Brûlé par l'eau-de-vie, comme je le suis, j'aurais la volonté de travailler que je n'en aurais plus la force;... je n'ai pas, comme toi, une tête de marbre et un corps de fer;... mais pour me griser avec de la poudre au lieu de me griser avec autre chose... ça me va, je ne suis plus bon qu'à cet ouvrage-là;... et puis, ça m'empêche de penser. — A quoi? — Tu sais bien... que quand je pense... je ne pense qu'à une chose..., » dit Jacques d'un air sombre. « — La reine Bacchanal? encore? » dit Morok avec dédain. « — Toujours... un peu; quand je n'y penserai plus du tout, c'est que je serai mort... ou tout à fait abruti... démon! — Tu ne t'es jamais mieux porté... et tu n'as jamais eu plus d'esprit... niais! » répondit Morok en attachant son turban.

L'entretien fut interrompu... Goliath entra précipitamment dans la loge. La taille gigantesque de cet Hercule avait encore augmenté de carrure; il était costumé en Alcide; ses membres énormes, sillonnés de veines grosses comme le pouce, se gonflaient sous un maillot couleur de chair, sur lequel tranchait un caleçon rouge.

« Qu'as-tu à entrer ici comme une tempête? » lui dit Morok. « — Il y a bien une autre tempête dans la salle; ils commencent à s'impatienter et crient comme des possédés; mais si ce n'était que ça! — Qu'y a-t-il encore? — La Mort ne pourra pas jouer ce soir... » Morok se retourna brusquement, presque avec inquiétude. « — Pourquoi cela? » s'écria-t-il. « — Je viens de la voir; elle se tient rasée tout au fond de sa loge;... ses oreilles sont si couchées sur sa tête, qu'on dirait qu'on les lui a coupées... Vous savez ce que ça veut dire. — Est-ce là tout? » dit Morok en se retournant vers la glace pour achever sa coiffure. « — C'est bien assez, puisqu'elle est dans un de ses accès de rage. Depuis cette nuit où, en Allemagne, elle a éventré cette rosse de cheval blanc, je ne lui ai pas vu l'air si féroce; ses yeux luisent comme deux chandelles. — Alors on lui mettra sa belle collerette, » dit simplement Morok. « — Sa belle collerette? — Oui, son collier à ressort. — Et il faudra que je vous aide comme femme de chambre, » dit le géant; « jolie toilette à faire... — Tais-toi... — Ce n'est pas tout..., » reprit Goliath d'un air embarrassé. « — Quoi encore?... — J'aime autant vous le dire... tout de suite... — Parleras-tu? — Eh bien!... il est ici. — Qui? bête brute. — L'Anglais! » Morok tressaillit; ses bras tombèrent le long de son corps. Jacques fut frappé de la pâleur et de la contraction des traits du dompteur de bêtes. « — L'Anglais... tu l'as vu? » s'écria Morok en s'adressant à Goliath; « tu en es sûr? — Très-sûr. Je regardais par le trou de la toile, je l'ai vu dans une petite loge presque sur le théâtre; il veut voir les choses de près;... il est bien facile à reconnaître à son front pointu, à son grand nez et à ses yeux ronds. » Morok tressaillit encore.

Cet homme, ordinairement d'une impassibilité farouche, parut de plus en plus troublé et si effrayé, que Jacques lui dit: « Qu'est-ce donc que cet Anglais? — Il me suivait depuis Strasbourg, où il m'avait rencontré. » répondit Morok sans pouvoir cacher son abattement; « il voyageait à petites journées, comme moi, avec ses chevaux, s'arrêtant où je m'arrêtais, afin de ne jamais manquer une de mes représentations... Mais deux jours avant que d'arriver à Paris, il m'avait abandonné... je m'en croyais délivré, » ajouta Morok en soupirant. « —.Délivré... comme tu dis cela!... » reprit Jacques surpris; « une si bonne pratique, un admirateur pareil! - Oui, » dit Morok de plus en plus morne et accablé, « ce misérable-là... a parié une somme énorme que je serais dévoré devant lui pendant un de mes exercices;... il espère gagner son pari;... voilà pourquoi il ne me quitte pas. »

Couche-tout-Nu trouva l'idée de l'Anglais d'une excentricité si réjouissante, que, pour la première fois depuis longtemps, il partit d'un éclat de rire des plus francs. Morok, devenant blême de rage, se précipita sur lui d'un air si menaçant, que Goliath fut obligé de s'interposer. « Allons... allons, » dit Jacques, « ne te fâche pas; puisque c'est sérieux... je ne ris plus... » Morok se calma et dit à Couche-tout-Nu d'une voix sourde: « — Me crois-tu lâche? — Non, pardieu! — Eh bien! pourtant, cet Anglais à figure grotesque m'épouvante plus que mon tigre ou ma panthère... — Tu me le dis... je te crois, » répondit Jacques; « mais je ne comprends pas en quoi la présence de cet homme t'épouvante... — Mais, songe donc, misérable! » s'écria Morok, « qu'obligé d'épier sans cesse le moindre mouvement de la

bête féroce que je tiens domptée sous mon geste et sous mon regard, il y a pour moi quelque chose d'effrayant à savoir que deux yeux sont là... toujours là... fixes... attendant que la moindre distraction me livre aux dents des animaux... — Maintenant, je comprends, » reprit Jacques. Et il tressaillit à son tour. « Ça fait peur. — Oui... car, une fois là... j'ai beau ne pas l'apercevoir, cet Anglais de malheur, il me semble voir toujours devant moi ses deux yeux ronds, fixes et grands ouverts... Mon tigre Caïn a déjà failli une fois me dévorer le bras... pendant une distraction que me causait cet Anglais que l'enfer confonde!... Tonnerre et sang! » s'écria Morok, « cet homme me sera fatal... » Et Morok marcha dans la loge avec agitation. « — Sans compter que la Mort a ce soir ses oreilles aplaties sur son crâne, » reprit brutalement Goliath. « Si vous vous obstinez... c'est moi qui vous le dis... l'Anglais gagnera son pari ce soir... — Sors d'ici, brute... ne me romps pas la tête de tes prédictions de malheur, » s'écria Morok, « et va préparer le collier de la Mort. — Allons, chacun son goût... Vous voulez que la panthère vous goûte, » dit le géant en sortant pesamment après cette plaisanterie. « — Mais puisque tu as ces craintes, » dit Couche-tout-Nu, « pourquoi ne dis-tu pas que la panthère est malade? » Morok haussa les épaules, et répondit avec une sorte d'exaltation farouche : « — As-tu entendu parler de l'âpre plaisir du joueur qui met son honneur, sa vie, sur une carte? Eh bien! moi aussi... dans ces exercices de chaque jour où ma vie est en jeu, je trouve un sauvage et âpre plaisir à braver la mort devant une foule frémissante, épouvantée de mon audace... Enfin, jusque dans l'effroi que m'inspire cet Anglais, je trouve quelquefois malgré moi je ne sais quel terrible excitant que j'abhorre et que je subis. »

Le régisseur, entrant dans la loge du dompteur de bêtes, l'interrompit. « Peut-on frapper les trois coups, M. Morok? » lui dit-il. « L'ouverture ne durera que dix minutes. — Frappez, » dit Morok. « — M. le commissaire de police vient de faire examiner de nouveau la double chaîne destinée à la panthère et le piton rivé au plancher du théâtre, au fond de la caverne du premier plan, » ajouta le régisseur, « tout a été trouvé d'une solidité très-rassurante. — Oui... rassurante... excepté pour moi..., » murmura le dompteur de bêtes. « — Ainsi, M. Morok, on peut frapper? — On peut frapper, » dit Morok. Et le régisseur sortit.





CHAPITRE LIX.

Le lever du rideau.

Les trois coups d'usage retentirent solennellement derrière la toile, l'ouverture commença, et, il faut l'avouer, fut peu écoutée.

A l'intérieur, la salle offrait un coup d'œil très-animé. Sauf deux avant-scènes des premières, l'une à droite, l'autre à gauche du spectateur, toutes les places étaient occupées. Un grand nombre de femmes très-élégantes, attirées comme toujours par l'étrangeté sauvage du spectacle, garnissaient les loges. Aux stalles se pressaient la plupart des jeunes gens qui, le matin, avaient parcouru les Champs-Élysées au pas de leurs chevaux.

Quelques mots, échangés d'une stalle à l'autre, donneront une idée de leur entretien. « Savez-vous, mon cher, qu'il n'y aurait pas une foule pareille et une salle si bien composée pour voir *Athalie?* — Certainement. Que sont les pauvres hurlements d'un comédien, auprès du rugissement du lion?... — Moi, je ne comprends pas qu'on permette à ce Morok d'attacher sa panthère dans un coin du théâtre avec une chaîne à un anneau de fer... Si la chaîne cassait? — A propos de chaîne brisée... voilà la petite madame de Blinville qui n'est pas une tigresse... La voyez-vous aux secondes de face?

— Ça lui va très-bien d'avoir brisé, comme vous dites, la chaîne conjugale ; elle est très en beauté cette année. — Ah ! voici la belle duchesse de Saint-Prix... Mais tout ce qu'il y a d'élégant est ici ce soir ;... je ne dis pas ça pour nous. — C'est une véritable salle des Italiens... quel air de joie et de fête ! — Après tout, on fait bien de s'amuser, on ne s'amusera peut-être pas longtemps. — Pourquoi donc? — Et si le choléra vient à Paris? — Ah ! bah ! — Est-ce que vous croyez au choléra, vous? — Parbleu ! il arrive du Nord en se promenant la canne à la main. — Que le diable l'emporte en chemin, et que nous ne voyions pas ici sa figure verte ! — On dit qu'il est à Londres. — Bon voyage ! — Moi j'aime autant parler d'autre chose ; c'est une faiblesse si vous voulez, mais je trouve cela triste. — Je crois bien. — Ah ! messieurs... je ne me trompe pas... non... c'est elle !... — Qui donc? — Mademoiselle de Cardoville ! Elle entre à l'avant-scène avec Morinval et sa femme. C'est une résurrection complète : ce matin aux Champs-Élysées, ce soir ici. — C'est, ma foi, vrai ! C'est bien mademoiselle de Cardoville. — Mon Dieu ! qu'elle est belle !... — Prêtez-moi votre lorgnette. — Hein... qu'en dites-vous ? — Ravissante... éblouissante ! — Et avec cette beauté, de l'esprit comme un démon, dix-huit ans, trois cent mille livres de rente, une grande naissance et... libre comme l'air. — Oui, dire enfin que pourvu que ça lui plût, je pourrais être demain... ou même aujourd'hui, le plus heureux des hommes. — C'est à vous rendre fou ou enragé ! — On assure que son hôtel de la rue d'Anjou est quelque chose de féerique ; on parle d'une salle de bain et d'une chambre à coucher dignes des *Mille et Une Nuits*... — Et libre comme l'air... J'en reviens toujours là. — Ah ! si j'étais à sa place !... — Moi, je serais d'une légèreté effrayante. — Ah ! messieurs !... quel heureux mortel que celui qui sera aimé le premier ! — Vous croyez donc qu'elle en aimera plusieurs? — Étant libre comme l'air... — Voilà toutes les loges remplies, sauf l'avant-scène qui fait face à celle de mademoiselle de Cardoville ; heureux les locataires de cette loge ! — Avez-vous vu aux premières l'ambassadrice d'Angleterre? — Et la princesse d'Alvimar... Quel bouquet monstre !... — Je voudrais bien savoir le nom... de ce bouquet-là. — Parbleu ! c'est Germigny. — Comme c'est flatteur pour les lions et les tigres, d'attirer si belle compagnie ! — Remarquez-vous, messieurs, comme toutes les élégantes lorgnent mademoiselle de Cardoville ? — Elle fait événement... — Elle a bien raison de se montrer ; on la faisait passer pour folle. — Ah ! messieurs... la bonne... l'excellente figure !... — Où donc? où donc? — Là... dans cette petite loge au-dessous de celle de mademoiselle de Cardoville. — C'est un casse-noisette de Nuremberg. — C'est un homme de bois. — A-t-il les yeux fixes et ronds ! — Et ce nez !... — Et ce front ! — C'est un grotesque. — Ah ! messieurs, silence ! voici la toile qui se lève. » En effet, la toile se leva.

Quelques mots d'explication sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre. L'avant-scène du rez-de-chaussée, à gauche du spectateur, était coupée en deux loges ; dans l'une se trouvaient plusieurs personnes désignées par les jeunes gens placés aux stalles. L'autre compartiment, plus rapproché du théâtre, était occupé par l'*Anglais*, cet excentrique et sinistre parieur, qui inspirait tant d'épouvante à Morok. Il faudrait être doué du

rare et fantastique génie d'Hoffmann pour dignement peindre cette physionomie à la fois grotesque et effrayante, qui se détachait des ténèbres du fond de la loge. Cet Anglais avait cinquante ans environ, un front complétement chauve et allongé en cône; au-dessous de ce front, surmontés de sourcils affectant la forme de deux accents circonflexes, brillaient deux gros yeux verts, singulièrement ronds et fixes, très-rapprochés d'un nez à courbure très-saillante et très-tranchante; un menton, ainsi qu'on le dit vulgairement, en *casse-noisette*, disparaissait à demi dans une haute et ample cravate de batiste blanche, non moins roidement empesée que le col de chemise à coins arrondis qui atteignait presque le lobe de l'oreille. Le teint de cette figure extrêmement maigre et osseuse était pourtant fort coloré, presque pourpre, ce qui faisait encore valoir le vert étincelant des prunelles et le blanc du globe de l'œil; la bouche fort grande, tantôt sifflotait imperceptiblement un air de gigue écossaise (toujours le même air), tantôt se relevait légèrement vers ses coins, contractée par un sourire sardonique. L'Anglais était d'ailleurs mis avec une exquise recherche : son habit bleu à boutons de métal laissait voir son gilet de piqué blanc d'une blancheur aussi irréprochable que son ample cravate; deux magnifiques rubis formaient les boutons de sa chemise, et il appuyait sur le bord de la loge des mains patriciennes soigneusement gantées de gants glacés. Lorsque l'on savait le bizarre et cruel désir qui amenait ce parieur à toutes ces représentations, sa grotesque figure, au lieu d'exciter un rire moqueur, devenait presque effrayante; l'on comprenait alors l'espèce d'épouvantable cauchemar causé à Morok par ces deux gros yeux ronds et fixes qui semblaient patiemment attendre la mort du dompteur de bêtes (et quelle horrible mort!) avec une confiance inexorable.

Au-dessus de la loge ténébreuse de l'Anglais, et offrant un gracieux contraste, se trouvaient, dans l'avant-scène des premières, M. et madame de Morinval et mademoiselle de Cardoville. Celle-ci avait pris place du côté du théâtre. Elle était coiffée en cheveux et portait une robe de crêpe de Chine d'un bleu céleste, rehaussée au corsage d'une broche à pendeloques de perles du plus bel orient, rien de plus; et Adrienne était charmante ainsi. A la main, elle tenait un énorme bouquet composé des plus rares fleurs de *l'Inde;* le stephanotis, le gardenia mélangeaient leur blancheur mate à la pourpre des hibiscus et des amaryllis de Java. Madame de Morinval, placée de l'autre côté de la loge, était mise aussi avec goût et simplicité; M. de Morinval, fort beau jeune homme blond, très-élégant, se tenait derrière les deux femmes; M. de Montbron devait revenir d'un moment à l'autre. Rappelons enfin au lecteur qu'à droite du spectateur, l'avant-scène des premières qui faisait face à la loge d'Adrienne était restée jusqu'alors complétement vide.

Le théâtre représentait une gigantesque forêt de l'Inde : au fond, de grands arbres exotiques se découpaient en ombelles ou en flèches sur des masses anguleuses de rochers à pic, laissant à peine voir quelques coins d'un ciel rougeâtre. Chaque coulisse formait un massif d'arbres, entrecoupé de rocs; enfin à gauche du spectateur, et absolument au-dessous de la loge d'Adrienne, on voyait l'échancrure irrégulière d'une noire et profonde

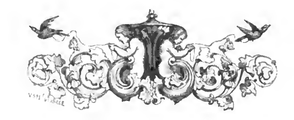
caverne qui semblait à demi écrasée sous un amas de blocs de granit jetés là par quelque éruption volcanique. Ce site, d'une âpreté, d'une grandeur sauvage, était merveilleusement composé, l'illusion aussi complète que possible; la rampe baissée, garnie d'un réflecteur pourpré, jetait sur ce sinistre paysage des tons ardents et voilés qui en augmentaient encore l'aspect lugubre et saisissant.

Adrienne, un peu penchée en dehors de sa loge, les joues légèrement animées, les yeux brillants, le cœur palpitant, cherchait à retrouver dans ce tableau la forêt solitaire dépeinte dans le récit de ce voyageur, qui racontait avec quelle intrépidité généreuse Djalma s'était précipité sur une tigresse en furie pour sauver la vie d'un pauvre esclave noir réfugié dans une caverne. Et de fait, le hasard servait merveilleusement le souvenir de la jeune fille. Tout absorbée par la contemplation de ce site et par les idées qu'il éveillait en son cœur, elle ne songeait nullement à ce qui se passait dans la salle.

Il se passait pourtant quelque chose d'assez curieux à l'avant-scène qui, restée vide jusqu'alors, faisait face à la loge d'Adrienne. La porte de cette loge s'était ouverte. Un homme de quarante ans environ, au teint bistré, y était entré; vêtu à l'indienne d'une longue robe d'étoffe de soie orange, serrée à sa taille par une ceinture verte, il portait un petit turban blanc; après avoir disposé deux chaises sur le devant de la loge et regardé un instant de côté et d'autre dans la salle, il tressaillit; ses yeux noirs étincelèrent et il ressortit vivement. Cet homme était Faringhea. Cette apparition causait déjà dans la salle une surprise mêlée de curiosité; la majorité des spectateurs n'avaient pas, comme Adrienne, mille raisons d'être absorbés par la seule contemplation d'un décor pittoresque. L'attention publique augmenta en voyant entrer, dans la loge d'où venait de sortir Faringhea, un jeune homme d'une rare beauté, aussi vêtu à l'indienne, d'une longue robe de cachemire blanc à manches flottantes, et coiffé d'un turban écarlate rayé d'or, comme sa ceinture, où brillait un long poignard étincelant de pierreries... Ce jeune homme était Djalma. Un instant il se tint debout à la porte, jetant, du fond de la loge, un regard presque indifférent sur cette salle immense, où se pressait une foule immense;... bientôt, faisant quelques pas avec une sorte de majesté gracieuse et tranquille, le prince s'assit nonchalamment sur une des chaises; puis, tournant la tête vers la porte, au bout de quelques secondes il parut s'étonner de ne pas voir entrer une personne qu'il attendait sans doute. Celle-ci parut enfin : l'ouvreuse finissait de la débarrasser de son manteau... Cette personne était une charmante jeune fille blonde, vêtue avec plus d'éclat que de goût, d'une robe de soie blanche à larges raies cerise, effrontément décolletée et à manches courtes; deux gros nœuds de rubans cerise placés de chaque côté de ses cheveux blonds encadraient la plus jolie, la plus mutine, la plus éveillée de toutes les petites mines. On a déjà reconnu Rose-Pompon, gantée de gants blancs, longs, ridiculement surchargés de bracelets, mais qui du moins ne cachaient qu'à demi ses jolis bras; elle tenait à la main un énorme bouquet de roses. Loin d'imiter la calme démarche de Djalma, Rose-Pompon entra en sautillant dans la loge, remua bruyamment les chaises, se trémoussa quelque

temps sur son siége avant de s'asseoir, afin d'étaler sa belle robe ; puis, sans être le moins du monde intimidée par cette brillante assemblée, elle fit d'un petit geste agaçant respirer l'odeur de son bouquet de roses à Djalma, et elle parut définitivement s'équilibrer sur la chaise qu'elle occupait. Faringhea rentra, ferma la porte de la loge et s'assit derrière le prince.

Adrienne, toujours profondément absorbée dans la contemplation de la forêt indienne et dans ses doux souvenirs, n'avait fait aucune attention aux nouveaux arrivants... Comme elle tournait complétement la tête du côté du théâtre et que Djalma ne pouvait, pour ainsi dire, l'apercevoir à ce moment que de profil perdu, il n'avait pas non plus reconnu mademoiselle de Cardoville.





CHAPITRE LX.

La Mort.

L'espèce de *libretto* dans lequel se trouvait intercalé le combat de Morok et de la panthère noire était si insignifiant, que la majorité du public n'y prêtait aucune attention, réservant tout son intérêt pour la scène dans laquelle devait paraître le dompteur de bêtes. Cette indifférence du public explique la curiosité produite dans la salle par l'arrivée de Faringhea et de Djalma, curiosité qui se traduisit (comme naguère de nos jours lors de la présence des Arabes dans quelque lieu public) par une légère rumeur et un mouvement général de la foule.

La mine si éveillée, si gentille, de Rose-Pompon, toujours charmante, malgré sa toilette singulièrement voyante, et surtout d'une prétention ridicule pour un pareil théâtre, ses façons très-légères et plus que familières à l'égard du bel Indien qui l'accompagnait, augmentaient et avivaient encore la surprise; car, à ce moment même, Rose-Pompon, cédant, l'effrontée qu'elle était, à un mouvement d'agaçante coquetterie, avait, on l'a dit, approché son gros bouquet de roses de la figure de Djalma pour le lui faire sentir.

Mais le prince, à la vue de ce paysage qui lui rappelait son pays, au lieu de paraître sensible à cette gentille provocation, resta quelques minutes rêveur, les yeux attachés sur le théâtre; alors Rose-Pompon se mit à battre la mesure avec son bouquet sur le devant de sa loge, tandis que le balancement un peu trop cadencé de ses jolies épaules annonçait que cette danseuse endiablée commençait à être possédée d'idées chorégraphiques plus ou moins *orageuses*, en entendant un pas redoublé fort animé que l'orchestre jouait alors.

Placée absolument en face de la loge où venaient de s'établir Faringhea, Djalma et Rose-Pompon, madame de Morinval s'était bientôt aperçue de l'arrivée de ces nouveaux personnages, et surtout des coquettes excentricités de Rose-Pompon; aussi la jeune marquise, se penchant vers mademoiselle de Cardoville, toujours absorbée dans ses ineffables souvenirs, lui avait dit en riant : « Ma chère, ce qu'il y a de plus amusant ici n'est pas sur le théâtre... Regardez donc en face de nous. — En face de nous? » répéta machinalement Adrienne. Et après s'être retournée vers madame de Morinval d'un air surpris, elle jeta les yeux du côté qu'on lui indiquait. Elle regarda... Que vit-elle?... Djalma assis à côté d'une jeune femme qui lui faisait familièrement respirer le parfum de son bouquet.

Étourdie, frappée presque physiquement au cœur d'un coup électrique, profond, aigu, Adrienne devint d'une pâleur mortelle... par instinct elle ferma les yeux pendant une seconde, afin *de ne pas voir*... de même que l'on tâche de détourner le poignard qui, vous ayant déjà frappé, vous menace encore. Puis tout à coup, à cette sensation de douleur, pour ainsi dire matérielle, succéda une pensée terrible pour son amour et pour sa juste fierté. « Djalma est ici avec cette femme... et il a reçu ma lettre, » se disait-elle, « ma lettre... où il a pu lire le bonheur qui l'attendait. » A l'idée de ce sanglant outrage, la rougeur de la honte, de l'indignation, remplaça la pâleur d'Adrienne qui, anéantie devant la réalité, se disait encore : « *Rodin ne m'avait pas trompée.* » Il faut renoncer à rendre la foudroyante rapidité de ces émotions, qui vous torturent, qui vous tuent dans l'espace d'une minute... Ainsi, Adrienne avait été précipitée du plus radieux bonheur au fond d'un abîme de douleurs atroces, en moins d'une seconde... car elle fut à peine une seconde avant de répondre à madame de Morinval. « Qu'y a-t-il donc de si curieux en face de nous, ma chère Julie? »

Cette réponse évasive permettait à Adrienne de reprendre son sang-froid. Heureusement, grâce à ses longues boucles de cheveux qui, de profil, cachaient presque entièrement ses joues, sa pâleur et sa rougeur subites échappèrent à madame de Morinval qui reprit gaiement : « Comment! ma chère, vous ne voyez pas ces Indiens qui viennent d'entrer dans cette loge d'avant-scène... tenez... là... justement en face de la nôtre? — Ah! oui... très-bien;... je les vois, » répondit Adrienne d'une voix ferme. « — Et vous ne les trouvez pas très-curieux? » reprit la marquise. « — Allons, mesdames, » dit en riant M. de Morinval, « un peu d'indulgence pour de pauvres étrangers; ils ignorent nos usages; sans cela s'afficheraient-ils en si mauvaise compagnie, à la face de tout Paris? — En effet, » dit Adrienne avec un sourire amer, « leur ingénuité est si touchante!... Il faut les plaindre. — Mais c'est

qu'elle est malheureusement charmante, cette petite, avec sa robe décolletée et ses bras nus, dit la marquise; *cela* doit avoir seize ou dix-sept ans au plus. Regardez-la donc, ma chère Adrienne, quel dommage!... — Vous êtes dans un jour de charité, vous et votre mari, ma chère Julie, » répondit Adrienne; « il faut plaindre ces Indiens... plaindre cette créature... Voyons, qui plaindrons-nous encore? — Nous ne plaindrons pas ce bel Indien au turban rouge et or, » dit le marquis en riant, « car, si cela dure... la petite aux rubans cerise va l'embrasser... Par ma foi! voyez donc comme elle se penche vers son sultan... — Ils sont très-amusants, » dit la marquise en partageant l'hilarité de son mari, et en lorgnant Rose-Pompon. Puis elle reprit au bout d'une minute, en s'adressant à Adrienne : « Je suis certaine d'une chose, moi ;... c'est que, malgré ses mines évaporées, cette petite est folle de cet Indien... Je viens de surprendre un regard... qui dit beaucoup de choses. — A quoi bon tant de pénétration, ma bonne Julie? » dit doucement Adrienne; « quel intérêt avons-nous à lire... dans le cœur de cette jeune fille?... — Si elle aime son sultan... elle a bien raison, » dit le marquis en lorgnant à son tour, « car, de ma vie, je n'ai rencontré quelqu'un de plus admirablement beau que cet Indien; je ne le vois que de profil, mais ce profil est pur et fin comme un camée antique... Ne trouvez-vous pas, mademoiselle? » ajouta le marquis en se penchant vers Adrienne. « Il est bien entendu que c'est une simple question d'art... que je me permets de vous adresser... — Comme objet d'art, » répondit Adrienne, « en effet, c'est fort beau. — Ah çà! » dit la marquise, « est-elle impertinente, cette petite! Ne voilà-t-il pas qu'elle nous lorgne!... — Bien! » dit le marquis, « et la voilà qui met sans façon sa main sur l'épaule de son Indien pour lui faire sans doute partager l'admiration que vous lui inspirez, mesdames... »

En effet, Djalma, jusqu'alors distrait par la vue du décor qui lui rappelait son pays, était resté insensible aux agaceries de Rose-Pompon, et n'avait pas encore aperçu Adrienne. « Ah bien! par exemple, » disait Rose-Pompon en s'agitant sur le devant de sa loge, et continuant de lorgner mademoiselle de Cardoville, car c'était elle, et non la marquise, qui attirait alors son attention, « voilà qui est joliment rare... une délicieuse femme avec des cheveux roux, mais d'un bien joli roux, faut le dire... Regardez donc, *Prince Charmant!* » Et, on l'a dit, elle frappa légèrement sur l'épaule de Djalma, qui, à ces mots, tressaillit, tourna la tête, et, pour la première fois, aperçut mademoiselle de Cardoville. Quoiqu'on l'eût presque préparé à cette rencontre, le prince éprouva un saisissement si violent, qu'éperdu, il allait involontairement se lever; mais il sentit peser vigoureusement sur son épaule la main de fer de Faringhea qui, placé derrière lui, s'écria rapidement à voix basse et en langue indoue : « Du courage... et demain cette femme sera à vos pieds. » Et, comme Djalma faisait un nouvel effort, le métis ajouta, pour le contenir : « Tout à l'heure elle a pâli, rougi de jalousie... Pas de faiblesse, ou tout est perdu. — Ah çà! vous voilà encore à parler votre affreux patois, » dit Rose-Pompon à Faringhea en se retournant. « D'abord, c'est pas poli, et puis ce langage est si baroque, qu'on dirait, quand vous le parlez, que vous cassez des noix. — Je parle de vous à monseigneur, » dit le métis. « Il s'agit d'une surprise qu'il vous ménage.

— Une surprise !... c'est différent. Alors, dépêchez, entendez-vous, Prince Charmant ?... » ajouta-t-elle en regardant tendrement Djalma. « — Mon cœur se brise, » dit Djalma d'une voix sourde à Faringhea, en employant toujours la langue indoue. « — Et demain il bondira de joie et d'amour, » reprit le métis. « Ce n'est qu'à force de mépris qu'on réduit une femme fière. Demain... vous dis-je, tremblante et confuse, elle sera suppliante à vos pieds. — Demain... elle me haïra... à la mort ! » répondit le prince avec accablement. « — Oui... si maintenant elle vous voit faible et lâche... A cette heure il n'y a plus à reculer... regardez-la donc bien en face, et ensuite prenez le bouquet de cette petite pour le porter à vos lèvres... Aussitôt vous verrez cette femme si fière rougir et pâlir comme tout à l'heure; alors me croirez-vous ?» Djalma, réduit par le désespoir à tout tenter, subissant, malgré lui, la fascination des conseils diaboliques de Faringhea, regarda pendant une seconde mademoiselle de Cardoville bien en face, prit, d'une main tremblante, le bouquet de Rose-Pompon, puis jetant de nouveau les yeux sur Adrienne, il effleura le bouquet de ses lèvres. A cette outrageante bravade, mademoiselle de Cardoville ne put retenir un tressaillement si brusque, si douloureux, que le prince en fut frappé. « Elle est à vous..., » lui dit le métis; « voyez-vous, monseigneur, comme elle a frémi... de jalousie;... elle est à vous, courage! et bientôt elle vous préférera à ce beau jeune homme qui est derrière elle... car *c'est lui*... qu'elle croyait aimer jusqu'ici.» Et comme si le métis eût deviné le soulèvement de rage et de haine que cette révélation devait exciter dans le cœur du prince, il ajouta rapidement : « Du calme... du dédain... N'est-ce pas cet homme qui maintenant doit vous haïr? » Le prince se contint et passa la main sur son front, que la colère avait rendu brûlant. « — Mon Dieu ! qu'est-ce que vous lui contez donc qui l'agace comme ça ? » dit Rose-Pompon à Faringhea d'un ton boudeur. Puis s'adressant à Djalma : « Voyons, Prince Charmant, comme on dit dans les contes de fées, rendez-moi mon bouquet. » Et elle le reprit. « Vous l'avez porté à vos lèvres, j'aurais presque envie de le croquer... « Et elle ajouta tout bas en soupirant et en jetant un regard passionné sur Djalma : « Ce monstre de Nini-Moulin ne m'a pas trompée... Tout ça c'est très-honnête, je n'ai pas seulement... *ça* à me reprocher. » Et du bout de ses petites dents blanches elle mordit le bout de l'ongle rose de sa main droite, qu'elle avait dégantée.

Est-il besoin de dire que la lettre d'Adrienne n'avait pas été remise au prince, et qu'il n'était nullement allé passer la journée à la campagne avec le maréchal Simon ? Depuis trois jours que M. de Montbron n'avait vu Djalma, Faringhea lui avait persuadé qu'en affichant un autre amour il réduirait mademoiselle de Cardoville. Quant à la présence de Djalma au théâtre, Rodin avait su par Florine que sa maîtresse allait le soir à la Porte-Saint-Martin.

Avant que Djalma l'eût reconnue, Adrienne, sentant ses forces défaillir, avait été sur le point de quitter le théâtre; l'homme qu'elle avait jusqu'alors porté si haut dans son cœur, celui qu'elle avait admiré à l'égal d'un héros et d'un dieu, celui qu'elle avait cru plongé dans un désespoir si affreux, qu'entraînée par la plus tendre pitié, elle lui avait loyalement écrit, afin qu'une douce espérance calmât ses douleurs;... celui-là enfin répondait à





Mme de Monnval

une généreuse preuve de franchise et d'amour en se donnant ridiculement en spectacle avec une créature indigne de lui. Pour la fierté d'Adrienne, que d'incurables blessures ! Peu lui importait que Djalma crût, ou non, la rendre

une généreuse preuve de franchise et d'amour en se donnant ridiculement en spectacle avec une créature indigne de lui. Pour la fierté d'Adrienne, que d'incurables blessures ! Peu lui importait que Djalma crût, ou non, la rendre témoin de cet indigne affront. Mais lorsqu'elle se vit reconnue par le prince, mais lorsqu'il poussa l'outrage jusqu'à la regarder en face, jusqu'à la braver en portant à ses lèvres le bouquet de la créature qui l'accompagnait, Adrienne, saisie d'une noble indignation, se sentit le courage de rester ; loin de fermer les yeux à l'évidence, elle éprouva une sorte de plaisir barbare à assister à l'agonie, à la mort de son pur et divin amour. Le front haut, l'œil fier et brillant, la joue colorée, la lèvre dédaigneuse, à son tour elle regarda le prince avec une méprisante fermeté ; un sourire sardonique effleura ses lèvres, et elle dit à la marquise tout occupée, ainsi que bon nombre de spectateurs, de ce qui se passait à l'avant-scène : « Cette révoltante exhibition de mœurs sauvages est du moins parfaitement d'accord avec le reste du programme. — Certes, » dit la marquise, « et mon cher oncle aura perdu ce qu'il y aura peut-être de plus amusant à voir. — M. de Montbron ? » dit vivement Adrienne avec une amertume à peine contenue, « oui... il regrettera de ne pas avoir *tout vu*... Il me tarde qu'il arrive... N'est-ce pas à lui que je dois cette charmante soirée ? »

Peut-être madame de Morinval eût remarqué l'expression de sanglante ironie qu'Adrienne n'avait pu complétement dissimuler, si tout à coup un rugissement rauque, prolongé, retentissant, n'eût attiré son attention et celle de tous les spectateurs restés, nous l'avons dit, jusqu'alors fort indifférents aux scènes de remplissage destinées à amener l'apparition de Morok sur le théâtre. Tous les yeux se tournèrent instinctivement vers la caverne située à gauche du théâtre, au-dessous de la loge de mademoiselle de Cardoville ; un frisson de curiosité ardente parcourut toute la salle. Un second rugissement encore plus sonore, plus profond, et qui semblait plus irrité que le premier, sortit cette fois du souterrain dont l'ouverture disparaissait à demi sous des broussailles artificielles, faciles à écarter. A ce rugissement, l'Anglais se leva debout, dans sa petite loge, en sortit presque à mi-corps, et se frotta vivement les mains ; puis complétement immobile, ses gros yeux verts, fixes et brillants, ne quittèrent plus l'entrée de la caverne. A ces hurlements féroces, Djalma avait aussi tressailli, malgré toutes les excitations d'amour, de jalousie, de haine auxquelles il était en proie. La vue de cette forêt, les rugissements de la panthère, lui causèrent une émotion profonde en réveillant de nouveau le souvenir de son pays et de ces chasses meurtrières qui, comme la guerre, ont des enivrements terribles ; il eût tout à coup entendu les clairons et les gongs de l'armée de son père sonner l'attaque, qu'il n'eût pas été transporté d'une ardeur plus sauvage. Bientôt des grondements sourds, comme un tonnerre lointain, couvrirent presque les râlements stridents de la panthère : le lion et le tigre, Judas et Caïn, lui répondaient du fond du théâtre où étaient leurs cages... A cet effrayant concert, dont ses oreilles avaient été tant de fois frappées au milieu des solitudes de l'Inde, lorsqu'il y campait pour la chasse ou pour la guerre, le sang de Djalma bouillonna dans ses veines ; ses yeux étincelèrent d'une ardeur farouche ; la tête un peu penchée en avant, les deux mains crispées

sur le rebord de la loge, tout son corps frémissait d'un tremblement convulsif. Les spectateurs, le théâtre, Adrienne, n'existaient plus pour lui ; il était dans une forêt de son pays... et il sentait le tigre... Il se mêlait alors à sa beauté une expression si intrépide, si farouche, que Rose-Pompon le contemplait avec une sorte de frayeur et d'admiration passionnée. Pour la première fois de sa vie, peut-être, ses jolis yeux bleus, ordinairement si gais, si malins, peignaient une émotion sérieuse ; elle ne pouvait se rendre compte de ce qu'elle ressentait. Son cœur se serrait, battait avec force, comme si quelque malheur allait arriver...

Cédant à un mouvement de crainte involontaire, elle saisit le bras de Djalma, et lui dit : « Ne regardez donc pas ainsi cette caverne ; vous me faites peur... » Le prince ne l'entendit pas. « — Ah ! le voilà... le voilà ! » murmura la foule presque tout d'une voix. Morok paraissait au fond du théâtre...

Morok, costumé comme nous l'avons dépeint, portait de plus un arc et un long carquois rempli de flèches. Il descendit lentement la rampe de rochers simulés qui allait en s'abaissant jusque vers le milieu du théâtre ; de temps à autre, il s'arrêtait court, feignant de prêter l'oreille, et de ne s'avancer qu'avec circonspection. Et jetant ses regards de côté et d'autre, involontairement sans doute, il rencontra les deux gros yeux verts de l'Anglais dont la loge avoisinait justement la caverne. Aussitôt les traits du dompteur de bêtes se contractèrent d'une manière si effrayante, que madame de Morinval, qui l'examinait curieusement à l'aide d'une excellente lorgnette, dit vivement à Adrienne : « Ma chère, cet homme a peur ; il lui arrivera malheur. — Est-ce qu'il arrive des malheurs ? » répondit Adrienne avec un sourire sardonique, « des malheurs au milieu de cette foule si brillante, si parée, si animée ?... des malheurs... ici, ce soir ? Allons donc, ma chère Julie... vous n'y songez pas ;... c'est dans l'ombre, c'est dans la solitude, qu'un malheur arrive... jamais au milieu d'une foule joyeuse, à l'éclat des lumières... — Ciel ! Adrienne... prenez garde ! » s'écria la marquise, ne pouvant retenir un cri d'effroi et saisissant le bras de mademoiselle de Cardoville comme pour l'attirer à elle, « la voyez-vous ? » Et la marquise, de sa main tremblante, désignait l'ouverture de la caverne. Adrienne avança vivement la tête et regarda. « Prenez garde !... ne vous avancez pas tant, » lui dit vivement madame de Morinval. « — Vous êtes folle avec vos terreurs, ma chère amie, » dit le marquis à sa femme. « La panthère est parfaitement bien enchaînée, et brisât-elle sa chaîne, ce qui est impossible, nous serions ici hors de sa portée. »

Une grande rumeur de curiosité palpitante courut alors dans la salle, tous les regards étaient invinciblement attachés sur la caverne. Entre les broussailles artificielles qu'elle écarta brusquement sous son large poitrail, la panthère noire apparut tout à coup ; par deux fois elle allongea sa tête aplatie, illuminée de ses deux yeux jaunes et flamboyants... Puis, ouvrant à demi sa gueule rouge... elle poussa un nouveau rugissement en montrant deux rangées de crocs formidables. Une double chaîne de fer et un collier aussi de fer peint en noir se confondant avec son pelage d'ébène et l'ombre de la caverne, l'illusion était complète ; le terrible animal semblait être en liberté dans son repaire. « Mesdames, » dit tout à coup le marquis, « regar-

dez donc les Indiens... ils sont superbes d'émotion. » En effet, à la vue de la panthère, l'ardeur farouche de Djalma était arrivée à son comble;... ses yeux étincelaient dans leur orbite nacrée comme deux diamants noirs; sa lèvre supérieure se retroussait convulsivement avec une expression de férocité animale, comme s'il eût été dans un violent paroxysme de colère. Faringhea, alors accoudé sur le bord de la loge, était aussi en proie à une émotion profonde, causée par un hasard étrange. « Cette panthère noire, d'une si rare espèce, » pensait-il, « que je vois ici, à Paris, sur un théâtre, doit être celle que le Malais » (le *thug* ou étrangleur qui avait tatoué Djalma à Java pendant son sommeil) « a enlevée toute petite dans son repaire, et vendue à un capitaine européen... Le pouvoir de Bohwanie est partout, » ajoutait le thug dans sa superstition sanguinaire. « Ne trouvez-vous pas, » reprit le marquis, s'adressant à Adrienne, « que ces Indiens sont superbes à voir ainsi?... — Peut-être... ils auront assisté à une chasse pareille dans leur pays, » dit Adrienne, comme si elle eût voulu évoquer et braver ce qu'il y avait de plus cruel dans ses souvenirs. « — Adrienne..., « dit tout à coup la marquise à mademoiselle de Cardoville d'une voix altérée, « maintenant voilà le dompteur de bêtes assez près de nous... sa figure n'est-elle pas effrayante à voir?... Je vous dis que cet homme a peur... — Le fait est, » ajouta le marquis très-sérieusement cette fois, « que sa pâleur est affreuse et qu'elle semble augmenter de minute en minute... à mesure qu'il approche de ce côté... On dit que s'il perdait son sang-froid une minute, il courrait le plus grand péril. — Ah!... ce serait horrible, » s'écria la marquise en s'adressant à Adrienne, « là, sous nos yeux... s'il était blessé... — Est-ce qu'on meurt d'une blessure?... » répondit Adrienne à la marquise avec un accent d'une si froide indifférence, que la jeune femme regarda mademoiselle de Cardoville avec surprise et lui dit : « — Ah! ma chère... ce que vous dites là est cruel!... — Que voulez-vous? c'est l'atmosphère qui nous entoure qui réagit sur moi, » dit la jeune fille avec un sourire glacé. « — Voyez... voyez... le dompteur de bêtes va tirer sa flèche sur la panthère! » dit tout à coup le marquis; « c'est sans doute après, qu'il simulera le combat corps à corps. »

Morok était à ce moment sur le devant du théâtre, mais il lui fallait le traverser dans sa largeur pour arriver jusqu'à l'entrée de la caverne. Il s'arrêta un moment, ajusta une flèche sur la corde de son arc, se mit à genoux derrière un bloc de rocher, visa longtemps;... le trait siffla et alla se perdre dans la profondeur de la caverne où la panthère s'était retirée après avoir un instant montré sa tête menaçante. A peine la flèche eut-elle disparu que *la Mort*, irrité à dessein par Goliath, alors invisible, poussa un rugissement de colère comme si elle eût été frappée... La pantomime de Morok devint si expressive, il exprima si naturellement sa joie d'avoir atteint la bête féroce, que des bravos frénétiques éclatèrent dans toute la salle. Jetant alors son arc loin de lui, il tira un poignard de sa ceinture, le prit entre ses dents et se mit à ramper sur ses mains et sur ses genoux comme s'il eût voulu surprendre dans son repaire la panthère blessée. Pour rendre l'illusion plus parfaite, la Mort, irritée de nouveau par Goliath, qui la frappait avec une barre de fer, la Mort poussa du fond du souterrain

des rugissements effroyables. Le sombre aspect de la forêt, à peine éclairée de reflets rougeâtres, était d'un effet si saisissant, les hurlements de la panthère si furieux, les gestes, l'attitude, la physionomie de Morok si empreints de terreur... que la salle attentive, frémissante, restait dans un silence profond ; toutes les respirations étaient suspendues ; on eût dit qu'un frisson d'épouvante gagnait tous les spectateurs, comme s'ils se fussent attendus à quelque horrible événement.

Ce qui rendait la pantomime de Morok d'une vérité si effrayante, c'est qu'en s'approchant ainsi pas à pas de la caverne, il approchait aussi de la loge de l'Anglais... Malgré lui, le dompteur de bêtes, fasciné par la peur, ne pouvait détacher ses yeux des deux gros yeux verts de cet homme ; on eût dit que chacun des brusques mouvements qu'il faisait en rampant répondait à une secousse d'attraction magnétique, causée par le regard fixe du sinistre parieur... Aussi, plus Morok se rapprochait de lui, plus sa figure se décomposait... et devenait livide. Une fois encore, à la vue de cette pantomime, qui n'était plus un jeu, mais l'expression vraie de l'épouvante, le silence profond, palpitant, qui régnait dans la salle, fut interrompu par des acclamations et des transports auxquels se joignirent les rugissements de la panthère et les grondements lointains du lion et du tigre. L'Anglais, presque hors de sa loge, les lèvres relevées par son effrayant sourire sardonique, ses gros yeux toujours fixes, était haletant, oppressé. La sueur coulait de son front chauve et rouge, comme s'il eût véritablement dépensé une incroyable force magnétique pour attirer Morok, qu'il voyait bientôt à l'entrée de la caverne. Le moment était décisif. Accroupi, ramassé sur lui-même, son poignard à la main, suivant du geste et de l'œil tous les mouvements de la Mort qui, rugissante, irritée, ouvrant sa gueule énorme, semblait vouloir défendre l'entrée de son repaire, Morok... attendait le moment de se jeter sur elle.

Il y a une telle fascination dans le danger, qu'Adrienne partagea, malgré elle, le sentiment de curiosité poignante mêlée d'effroi qui faisait palpiter tous les spectateurs : penchée comme la marquise, plongeant du regard sur cette scène d'un intérêt effrayant, la jeune fille tenait machinalement à la main son bouquet *indien* qu'elle avait toujours conservé. Tout à coup, Morok jeta un cri sauvage en s'élançant sur la Mort, qui répondit à ce cri par un mugissement éclatant, en se précipitant sur son maître avec tant de furie, qu'Adrienne, épouvantée, croyant voir cet homme perdu, se rejeta en arrière en cachant sa figure dans ses deux mains... Son bouquet lui échappa, tomba sur la scène, et roula dans la caverne où luttaient la panthère et Morok. Prompt comme la foudre, souple et agile comme un tigre, cédant à l'emportement de son amour et à l'ardeur farouche excitée en lui par les mugissements de la panthère, Djalma fut d'un bond sur le théâtre, tira son poignard et se précipita dans la caverne pour y saisir le bouquet d'Adrienne. A cet instant un cri épouvantable de Morok blessé appelait à l'aide... La panthère, plus furieuse encore à la vue de Djalma, fit un effort désespéré pour rompre sa chaîne ; n'y pouvant parvenir, elle se dressa sur ses pattes de derrière afin d'enlacer Djalma, alors à la portée de ses griffes tranchantes. Baisser la tête, se jeter à genoux, et en même temps lui plonger à deux

reprises son poignard dans le ventre avec la rapidité de l'éclair, ce fut ainsi que Djalma échappa à une mort certaine; la panthère rugit en retombant de tout son poids sur le prince;... pendant une seconde que dura sa terrible agonie, on ne vit qu'une masse confuse et convulsive de membres noirs, de vêtements blancs ensanglantés;... puis enfin Djalma se releva pâle, sanglant, blessé; alors debout, l'œil étincelant d'un orgueil sauvage, le pied sur le cadavre de la panthère... tenant à la main le bouquet d'Adrienne, il jeta sur elle un regard qui disait son amour insensé. Alors seulement aussi Adrienne sentit ses forces l'abandonner, car un courage surhumain lui avait donné la puissance d'assister aux effroyables péripéties de cette lutte.

. . . .

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



